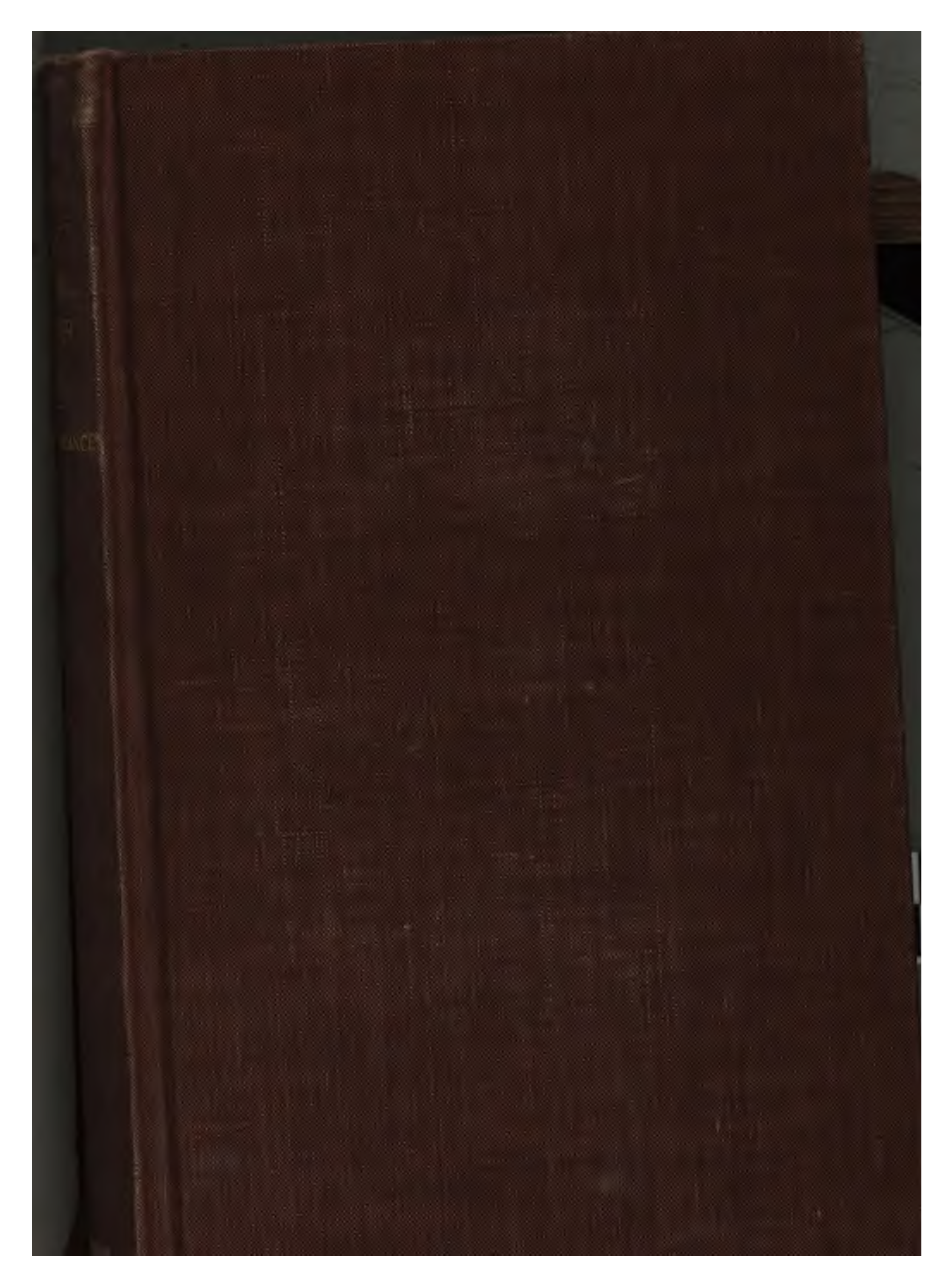




CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

PAR

GRIMM, DIDEROT

RAYNAL, MEISTER, ETC.

REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

COMPRENANT

outre ce qui a été publié à diverses époques

LES FRAGMENTS SUPPRIMÉS EN 1813 PAR LA CENSURE

LES PARTIES INÉDITES

CONSERVÉES A LA BIBLIOTHÈQUE DUCALE DE GOTHA ET A L'ARSENAL A PARIS

NOTICES, NOTES, TABLE GÉNÉRALE

PAR

MAURICE TOURNEUX

TOME PREMIER

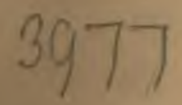


PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1877



CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

PAR

GRIMM, DIDEROT

RAYNAL, MEISTER, ETC.


A. Quantin imprimeur
r. S. Benoit, 7, à Paris

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

PAR

GRIMM, DIDEROT

RAYNAL, MEISTER, ETC.

REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

COMPRENANT

outre ce qui a été publié à diverses époques

LES FRAGMENTS SUPPRIMÉS EN 1813 PAR LA CENSURE

LES PARTIES INÉDITES

CONSERVÉES A LA BIBLIOTHÈQUE DUCALE DE GOTHA ET A L'ARSENAL A PARIS

NOTICES, NOTES, TABLE GÉNÉRALE

PAR

MAURICE TOURNEUX

TOME PREMIER



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

—

1877



AVERTISSEMENT.

Une édition nouvelle de la *Correspondance littéraire* de Grimm devait naturellement suivre celle des *Œuvres complètes* de Diderot. Au moment où, pour la première fois, l'ensemble des écrits de ce vaste esprit est présenté au public, il était juste de rendre le même hommage à celui qui fut non-seulement son meilleur ami, mais à qui, chose singulière, il dut souvent la révélation ou le développement de ses étonnantes facultés. L'occasion, d'ailleurs était propice. La faveur avec laquelle ont été accueillies les *Œuvres complètes* de Diderot nous permet de supposer qu'elle ne nous fera pas défaut aujourd'hui encore ; et cette espérance est d'autant mieux fondée, qu'un concours heureux de circonstances nous met en mesure d'offrir aux lettrés et aux travailleurs les parties entièrement inédites qui avaient été signalées, il y a plus de dix ans, par une modeste et élégante revue de Strasbourg, *le Bibliographe alsacien*, de M. Ch. Mehl[1], dans une note rédigée sur les propres indications du conservateur du Musée ducal de Gotha. Personne néanmoins n'eut la curiosité ou le moyen de tirer parti de ces cahiers inconnus, et quand, l'an dernier, nous allâmes à Gotha même examiner l'exemplaire dont la communication à Paris nous avait été promise, nous eûmes la satisfaction de constater qu'il allait être désormais possible de combler la majeure partie des lacunes qui déparent les éditions de 1813 et de 1829.

Déjà nous avions fait un semblable dépouillement pour les frag-

1. Janvier-février 1867, p. 136.


BODLEIAN
D
16 SEP 1954
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

Une édition nouvelle de la *Correspondance littéraire* de Grimm devait naturellement suivre celle des *Œuvres complètes* de Diderot. Au moment où, pour la première fois, l'ensemble des écrits de ce vaste esprit est présenté au public, il était juste de rendre le même hommage à celui qui fut non-seulement son meilleur ami, mais à qui, chose singulière, il dut souvent la révélation ou le développement de ses étonnantes facultés. L'occasion, d'ailleurs était propice. La faveur avec laquelle ont été accueillies les *Œuvres complètes* de Diderot nous permet de supposer qu'elle ne nous fera pas défaut aujourd'hui encore ; et cette espérance est d'autant mieux fondée, qu'un concours heureux de circonstances nous met en mesure d'offrir aux lettrés et aux travailleurs les parties entièrement inédites qui avaient été signalées, il y a plus de dix ans, par une modeste et élégante revue de Strasbourg, *le Bibliographe alsacien*, de M. Ch. Mehl[1], dans une note rédigée sur les propres indications du conservateur du Musée ducal de Gotha. Personne néanmoins n'eut la curiosité ou le moyen de tirer parti de ces cahiers inconnus, et quand, l'an dernier, nous allâmes à Gotha même examiner l'exemplaire dont la communication à Paris nous avait été promise, nous eûmes la satisfaction de constater qu'il allait être désormais possible de combler la majeure partie des lacunes qui déparent les éditions de 1813 et de 1829.

Déjà nous avions fait un semblable dépouillement pour les frag-

1. Janvier-février 1867, p. 136.



AVERTISSEMENT.

Une édition nouvelle de la *Correspondance littéraire* de Grimm devait naturellement suivre celle des *Œuvres complètes* de Diderot. Au moment où, pour la première fois, l'ensemble des écrits de ce vaste esprit est présenté au public, il était juste de rendre le même hommage à celui qui fut non-seulement son meilleur ami, mais à qui, chose singulière, il dut souvent la révélation ou le développement de ses étonnantes facultés. L'occasion, d'ailleurs était propice. La faveur avec laquelle ont été accueillies les *Œuvres complètes* de Diderot nous permet de supposer qu'elle ne nous fera pas défaut aujourd'hui encore ; et cette espérance est d'autant mieux fondée, qu'un concours heureux de circonstances nous met en mesure d'offrir aux lettrés et aux travailleurs les parties entièrement inédites qui avaient été signalées, il y a plus de dix ans, par une modeste et élégante revue de Strasbourg, *le Bibliographe alsacien*, de M. Ch. Mehl[1], dans une note rédigée sur les propres indications du conservateur du Musée ducal de Gotha. Personne néanmoins n'eut la curiosité ou le moyen de tirer parti de ces cahiers inconnus, et quand, l'an dernier, nous allâmes à Gotha même examiner l'exemplaire dont la communication à Paris nous avait été promise, nous eûmes la satisfaction de constater qu'il allait être désormais possible de combler la majeure partie des lacunes qui déparent les éditions de 1813 et de 1829.

Déjà nous avions fait un semblable dépouillement pour les frag-

1. Janvier-février 1867, p. 136.



AVERTISSEMENT.

Une édition nouvelle de la *Correspondance littéraire* de Grimm devait naturellement suivre celle des *Œuvres complètes* de Diderot. Au moment où, pour la première fois, l'ensemble des écrits de ce vaste esprit est présenté au public, il était juste de rendre le même hommage à celui qui fut non-seulement son meilleur ami, mais à qui, chose singulière, il dut souvent la révélation ou le développement de ses étonnantes facultés. L'occasion, d'ailleurs était propice. La faveur avec laquelle ont été accueillies les *Œuvres complètes* de Diderot nous permet de supposer qu'elle ne nous fera pas défaut aujourd'hui encore ; et cette espérance est d'autant mieux fondée, qu'un concours heureux de circonstances nous met en mesure d'offrir aux lettrés et aux travailleurs les parties entièrement inédites qui avaient été signalées, il y a plus de dix ans, par une modeste et élégante revue de Strasbourg, *le Bibliographe alsacien*, de M. Ch. Mehl[1], dans une note rédigée sur les propres indications du conservateur du Musée ducal de Gotha. Personne néanmoins n'eut la curiosité ou le moyen de tirer parti de ces cahiers inconnus, et quand, l'an dernier, nous allâmes à Gotha même examiner l'exemplaire dont la communication à Paris nous avait été promise, nous eûmes la satisfaction de constater qu'il allait être désormais possible de combler la majeure partie des lacunes qui déparent les éditions de 1813 et de 1829.

Déjà nous avions fait un semblable dépouillement pour les frag-

1. Janvier-février 1867, p. 136.


BODLEIAN
D
16 SEP 1954
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

Une édition nouvelle de la *Correspondance littéraire* de Grimm devait naturellement suivre celle des *Œuvres complètes* de Diderot. Au moment où, pour la première fois, l'ensemble des écrits de ce vaste esprit est présenté au public, il était juste de rendre le même hommage à celui qui fut non-seulement son meilleur ami, mais à qui, chose singulière, il dut souvent la révélation ou le développement de ses étonnantes facultés. L'occasion, d'ailleurs était propice. La faveur avec laquelle ont été accueillies les *Œuvres complètes* de Diderot nous permet de supposer qu'elle ne nous fera pas défaut aujourd'hui encore ; et cette espérance est d'autant mieux fondée, qu'un concours heureux de circonstances nous met en mesure d'offrir aux lettrés et aux travailleurs les parties entièrement inédites qui avaient été signalées, il y a plus de dix ans, par une modeste et élégante revue de Strasbourg, *le Bibliographe alsacien*, de M. Ch. Mehl[1], dans une note rédigée sur les propres indications du conservateur du Musée ducal de Gotha. Personne néanmoins n'eut la curiosité ou le moyen de tirer parti de ces cahiers inconnus, et quand, l'an dernier, nous allâmes à Gotha même examiner l'exemplaire dont la communication à Paris nous avait été promise, nous eûmes la satisfaction de constater qu'il allait être désormais possible de combler la majeure partie des lacunes qui déparent les éditions de 1813 et de 1829.

Déjà nous avions fait un semblable dépouillement pour les frag-

1. Janvier-février 1867, p. 136.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

PAR

GRIMM, DIDEROT

RAYNAL, MEISTER, ETC.



AVERTISSEMENT.

Une édition nouvelle de la *Correspondance littéraire* de Grimm devait naturellement suivre celle des *Œuvres complètes* de Diderot. Au moment où, pour la première fois, l'ensemble des écrits de ce vaste esprit est présenté au public, il était juste de rendre le même hommage à celui qui fut non-seulement son meilleur ami, mais à qui, chose singulière, il dut souvent la révélation ou le développement de ses étonnantes facultés. L'occasion, d'ailleurs était propice. La faveur avec laquelle ont été accueillies les *Œuvres complètes* de Diderot nous permet de supposer qu'elle ne nous fera pas défaut aujourd'hui encore ; et cette espérance est d'autant mieux fondée, qu'un concours heureux de circonstances nous met en mesure d'offrir aux lettrés et aux travailleurs les parties entièrement inédites qui avaient été signalées, il y a plus de dix ans, par une modeste et élégante revue de Strasbourg, *le Bibliographe alsacien*, de M. Ch. Mehl[1], dans une note rédigée sur les propres indications du conservateur du Musée ducal de Gotha. Personne néanmoins n'eut la curiosité ou le moyen de tirer parti de ces cahiers inconnus, et quand, l'an dernier, nous allâmes à Gotha même examiner l'exemplaire dont la communication à Paris nous avait été promise, nous eûmes la satisfaction de constater qu'il allait être désormais possible de combler la majeure partie des lacunes qui déparent les éditions de 1813 et de 1829.

Déjà nous avions fait un semblable dépouillement pour les frag-

1. Janvier-février 1867, p. 136.

ments donnés à M. Charles Nisard par feu le marquis de La Rochefoucauld-Liancourt et offerts à la Bibliothèque de l'Arsenal par le savant auteur des *Ennemis de Voltaire*. Ces fragments, considérés quelquefois et à tort comme provenant du portefeuille de Suard, renferment plusieurs passages supprimés par la censure impériale qui ne font point double emploi avec le volume publié en 1829 par MM. Chéron et Thory, mais principalement des articles dont les éditeurs d'alors n'appréciaient pas la valeur, tels que les comptes rendus des salons de 1785, 1787, 1789, etc. Par une coïncidence curieuse, le manuscrit de Gotha est notablement incomplet en ce qui concerne la fin de la *Correspondance*. Ce n'est pas tout : M. A. Chaudé, qui avait aidé M. Taschereau pour la réimpression de 1829 et qui a même publié seul les quatre derniers volumes, avait pris la peine de relever sur son propre exemplaire les corrections et additions dont il nous a été donné de prendre copie. Quelques-uns portent précisément sur des passages et des membres de phrases qui avaient pu inquiéter la police de Napoléon ; mais d'autres suppressions, volontairement pratiquées dans les séries nouvelles, prouvent que MM. Taschereau et Chaudé craignirent d'éveiller les mêmes craintes chez les censeurs de Charles X et que le sous-titre de leur publication[1] manquait tout au moins d'exactitude. Cette collation, nous l'avons refaite à nouveau sur le manuscrit de Gotha et nous avons rétabli minutieusement les épithètes aussi bien que les phrases entières ou incidentes inconnues jusqu'à ce jour.

La coordination de tant d'éléments épars nous démontrait dès lors que la pensée première de ce journal secret appartenait bien réellement à Raynal et qu'on ne pouvait sans injustice passer sous silence la période rédigée par lui, encore qu'elle fût incomplète des années 1752, 1753 et d'une partie de 1754. C'est cette période qui occupe tout ce premier volume et qui s'achève dans le second. La notice préliminaire qui ouvre cette série et celle qu'on trouvera en tête de la *Correspondance* proprement dite font connaître les particularités qui se rattachent à ces deux entreprises distinctes et néanmoins un moment concurrentes.

1. « Nouvelle édition où se trouvent rétablies pour la première fois les phrases supprimées par la censure impériale. »

Pour nous conformer à un usage introduit par nos éditeurs et que nous voudrions voir toujours adopter dans les réimpressions de cette nature, nous faisons suivre cet avertissement de la notice de Meister sur celui dont il fut le secrétaire et le collaborateur assidu. Aussi bien, c'est ce document, où respirent la bonne foi et la sincérité que trahissent les divers écrits de l'auteur, qui a fourni depuis soixante ans les éléments de toutes les biographies de Grimm. Nous l'avons complété en certains points par des actes officiels inédits et par la publication d'un *Mémoire* imprimé en 1868 dans le tome II du *Recueil de la société historique russe.* Bien qu'il n'embrasse qu'une phase restreinte de la vie de Grimm et qu'il nous le montre sous un jour nouveau, puisque le zélateur des plus hardis philosophes du siècle y gémit sur l'abolition de droits « qui subsistaient depuis des siècles », tout comme les volontaires de l'armée de Condé dont il partageait la mauvaise fortune, ce Mémoire est le résumé de la carrière diplomatique pour laquelle il se sentit de bonne heure un vif attrait et qui fit le malheur de sa vie ; car les exactions dont il se plaint à juste titre n'eurent assurément pas d'autre origine.

Il n'existe en ce qui concerne Raynal ni témoignage contemporain de quelque valeur, ni récit autobiographique. La notoriété ne commence pour lui qu'à l'apparition de l'*Histoire philosophique du commerce des Indes.* Jusque-là, cet échappé des instituts jésuitiques rédige « à la solde des libraires » toutes sortes de compilations oubliées. Plus tard, sa fameuse lettre à l'Assemblée nationale déchaîne une croisade de pamphlets dont un seul a survécu, parce qu'il est signé d'André Chénier. A sa mort, enfin, paraît une brochure déclamatoire dont l'histoire n'a presque rien à tirer[1]. Il faut donc demander les traits caractéristiques de cette personnalité remuante à des mémoires comme ceux de Malouet, qui l'a bien connu sur son déclin ; aux *Souvenirs* de D. Thiébault ; aux lettres de Diderot à Mlle Volland. Quant aux dates précises, il suffira de rappeler que Raynal est né à Saint-Geniès (Aveyron), le 11 mars 1700 et qu'il est mort à Chaillot le 6 mai 1796.

Il ne pouvait être non plus question de rechercher un portrait et

1. *Éloge philosophique de G.-T.-F. Raynal,* par Chérhal de Montréal. Paris, an VI, in-8.

un autographe de l'abbé, dont la part est bien mince quand on la compare à l'immense labeur de Grimm et de ses amis. En revanche, nous tenions à ce que le lecteur eût sous les yeux les traits et l'écriture du principal auteur. Deux portraits seulement de Grimm nous sont connus et tous deux furent dessinés par Carmontelle : celui que les éditeurs de 1812 publièrent avec la seconde édition de la période de 1770-1782 et cette aquarelle que nous avons déjà signalée dans l'*Iconographie* de Diderot.

Le premier dessin faisait sans doute partie de cette inappréciable collection de sept cent cinquante médaillons en buste ou en pied, dont l'acquisition par l'État fut proposée et refusée, en 1806, à la mort de Carmontelle. L'aquarelle dont nous avons vu une répétition entre les mains de M. Alfred de Vandeul et dont une autre a été exposée en 1874 au Corps législatif par M. de Langsdorff, n'a pas encore été gravée. L'artiste connaissait évidemment fort bien son modèle. Quand même les premiers éditeurs n'eussent pas insisté sur ce caractère de sincérité [1], le plus rapide examen prouverait que la planche de Tardieu et le petit tableau du délicat amateur représentent le même personnage, sans modification sensible dans l'expression de la physionomie.

1. « M. Richard de Lédans, ancien lieutenant-colonel d'infanterie et chevalier de Saint-Louis, l'un des amis du baron de Grimm, nous a donné son portrait qui a été dessiné d'après nature par M. de Carmontelle, en 1769. Nous l'avons fait graver et il se trouve en tête de cette seconde édition. M. de Lédans, qui habite Paris, nous assure que ce portrait est de la plus parfaite resssemblance. »

Nous en connaissons les reproductions suivantes :

— De profil à dr. dans un t. c.; chapeau sous le bras; jabot, larges manchettes. Au bas, à g.: Dessiné d'après nature par M. Carmontelle en 1769, Lecerf sc. En haut. Frontispice. Tome I[er].

Il y a un premier état plus pâle et sans aucune lettre.

— De profil à g. dans un ovale. On ne voit que le haut du corps et du bras. Au bas : Dessiné par Carmontelle, gravé par Ambroise Tardieu. Au dessous : F.-M. Grimm (critique et philosophe). Né à Ratisbonne le 26 décembre 1723. Mort à Gotha le 19 décembre 1807.

— De profil à dr., au trait. La pointe du tricorne passe sous le bras. Sans nom d'auteur. Au bas, en anglaise : Grimm.

— De profil à g. au trait dans un triple t. c. Tricorne sous le bras. Au-dessous, dans un cartouche : Grimm. M[me] Soyer sc. En haut : Histoire de France. Tome XVIII, p. 504.

— De profil à dr. dans un ovale, au pointillé. Sans nom de graveur. Au bas, en anglaise : Le Baron de Grimm.

En tête du *Grimmiana*, par Cousin d'Avalon, 1813, in-18.

Nous ne désespérons point d'offrir à nos souscripteurs le facsimile de l'aquarelle de Carmontelle; mais ils ont dès à présent sous les yeux la reproduction exacte du portrait appartenant à M. Richard de Lédans.

Quant à l'autographe communiqué par M. Étienne Charavay, il est surtout intéressant parce qu'il est daté et signé, précautions que prenait rarement Grimm pour les nombreuses et longues lettres de sa main qui ont passé sous nos yeux.

Les additions considérables que nous apportons à la *Correspondance littéraire* nous avaient un moment inspiré la pensée de supprimer les articles de Diderot, qui en font partie, mais qui ont tous été reproduits dans l'édition nouvelle. Nous nous sommes ravisé et nous donnerons non-seulement ce que nos prédécesseurs avaient imprimé, mais encore tous les articles retrouvés par M. Godard, à Pétersbourg, et insérés par M. Assézat sous la rubrique de « Miscellanea philosophiques, littéraires, dramatiques, artistiques »; il y a plus, quelques courts fragments qui manquent aux manuscrits de l'Ermitage verront ici le jour pour la première fois. Il va sans dire, néanmoins, que nous ne reproduirons ni les *Salons*, ni la *Religieuse* et *Jacques le Fataliste* que Grimm fit connaître tous deux à ses abonnés après la mort de l'auteur.

Cette réserve nous amène tout naturellement à traiter un point délicat pour notre conscience d'éditeur: Raynal, et plus tard Grimm, prenaient à tâche d'adresser à leur clientèle princière les nouveautés qui circulaient sous le manteau et dont les exemplaires étaient presque toujours si rares qu'il fallait bien en faire des copies. Voltaire défraya pendant plus de vingt ans la curiosité légitime excitée par le fruit défendu; mais il n'était pas le seul à qui s'adressaient les correspondants en quête d'un régal digne de palais raffinés. Raynal mettait à contribution Piron, Voisenon, Roy, Bernis, Robbé et d'illustres inconnus, comme Laurès ou Tannevot; Grimm avait mieux à offrir: c'était tantôt un paquet de billets du *patriarche*, tantôt une lettre de Galiani à Mme d'Épinay; tantôt, aux jours de disette, une élégie de Lemierre ou une chanson de Laujon. Personne, assurément, ne nous reprochera la suppression de l'*Épître au président Hénault*, de *Babouc*, du *Pauvre Diable*, de *l'Homme*

aux quarante écus, etc; mais nous aurions inutilement grossi un recueil déjà fort volumineux, si nous ne nous étions décidé à ne conserver, après des recherches sérieuses, les pièces empruntées à d'autres écrivains, que lorsque nous avions lieu de les croire inédites, ou quand leur élimination aurait entraîné celle du passage qui les commentait. Nous ne nous flattons pas de réussir ainsi à contenter tout le monde, mais le futur éditeur de Voisenon, s'il en surgit un, trouvera ici plusieurs contes, dont la grâce fera excuser le libertinage et qu'on chercherait inutilement dans ses *Œuvres*, publiées en 1781. Si Piron est maintes fois représenté par des épigrammes très-connues, nous en imprimons quelques-unes qui manquent aussi bien à l'édition de Rigoley de Juvigny qu'aux deux volumes de suppléments rassemblés par M. Honoré Bonhomme. Les lettres de Voltaire, encore inédites en 1829, ont repris leur place légitime dans les éditions Beuchot et Georges Avenel; elles la retrouveront à nouveau dans celle que publie M. Louis Moland; les lettres de Galiani, réunies et restituées dans leur intégrité par un esprit singulièrement délicat, seront bientôt mieux appréciées dans leur ensemble même qu'à l'état de fragments.

Il y a une autre sorte de vérification non moins importante : c'est celle des titres exacts des livres, presque toujours estropiés et quelquefois même omis par Raynal : cette tâche ardue a été fort allégée par la bienveillante érudition de MM. J. Ravenel, Paul Billard, Jules Cousin, Mouton-Duvernet, et par les travaux spéciaux dont nous avons pu journellement estimer la valeur, tels que l'inappréciable *France littéraire* de Quérard, le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier, si bien continué par MM. Billard, le *Guide de l'amateur de livres à vignettes* de M. Ch. Mehl, la *Bibliothèque musicale de l'Opéra* de M. de Lajarte, etc. Nous avons mis souvent à contribution des bibliographes trop dédaignés, comme La Porte, Mouhy et Desboulmiers. [1]

1. Les notes de Raynal, de Grimm et de Meister sont signées en toutes lettres;
Celles de l'édition de 1812-1813 portent : *Premiers éditeurs*.
Celles de Ant.-Alex. Barbier sont marquées d'un (B.);
Celles de M. Taschereau d'un (T.);
Celles de M. Chaudé d'un (Ch.);
Celles de Beuchot sont signées en toutes lettres;
Les nôtres sont anonymes.

Voltaire et Montesquieu ont enfin rencontré des biographes dignes d'eux dans MM. G. Desnoiresterres et Louis Vian qui nous ont maintes fois communiqué le résultat des immenses lectures d'où sont sortis deux livres à tant d'égards définitifs.

M. le docteur W. Pertsch, conservateur de la Bibliothèque ducale de Gotha, et M. Édouard Thierry, administrateur de l'Arsenal, ont droit à une gratitude plus profonde encore, car, ainsi que l'attestera le titre de chacun de ces volumes, c'est aux trésors confiés à leur garde, et dont ils ont bien voulu un moment se démunir, que ce livre devra l'attrait de l'inédit, en faveur duquel on pardonnera peut-être à l'éditeur les erreurs qu'il a pu commettre.

MAURICE TOURNEUX.

LE BARON DE GRIMM

PAR

J.-H. MEISTER

(ÉCRIT EN 1808)

LE BARON DE GRIMM

(ÉCRIT EN 1808)

La vie du baron de Grimm fut à la fois fort active et fort retirée, longtemps assez obscure, mais presque toujours en rapport avec les destinées les plus brillantes de son temps ; vers le déclin de l'âge, il se vit honoré des distinctions les plus flatteuses, parvint sans effort et sans intrigue à la faveur, aux dignités, et n'en resta pas moins fidèle à son caractère, à ses principes, s'écarta même le moins qu'il fut possible de la modestie et de la simplicité de ses premières habitudes, cependant sans affectation d'indépendance ou de singularité.

Tout ce que je sais de sa première jeunesse, c'est que, né à Ratisbonne, de parents respectables[1] mais d'une fortune médiocre, il fut envoyé de bonne heure à l'Université de Leipzig. Il y suivit surtout, avec une grande application, les leçons du célèbre Ernesti et très-particulièrement son cours sur les *Offices* de Cicéron. Je lui ai souvent entendu parler de la profonde impression que lui fit le point de vue sous lequel ce savant instituteur avait pris à

1. Son père était supérintendant ou doyen des églises luthériennes de ce pays. (MEISTER.)

Frédéric-Melchior Grimm était né le 26 décembre 1723.

M. le professeur F. Wolpaert a bien voulu nous communiquer son acte de baptême. En voici la traduction :

« *Acte de baptême.* — Frédéric-Melchior, fils légitime de bien honorable et bien savant M. Grimm, prédicateur évangélique ici, et de sa femme Sibylle-Marguerite, fut baptisé le 26 septembre 1723 par M. Érasme-Sigismond Alkofer. Parrain, le bien honorable et noble M. Frédéric Reinhardt, bourgeois et marchand d'ici en même temps qu'assesseur de la justice seigneuriale. »

tâche de présenter à ses élèves, et l'intention générale du meilleur des traités de morale pratique, et les détails où cette intention se trouve développée de la manière la plus lumineuse et la plus instructive, à l'usage des bons esprits de tous les siècles, mais très-spécialement à l'usage de la jeunesse romaine, appelée par les circonstances à l'exercice des premiers emplois de la république. Il semble que les idées puisées alors par le jeune Grimm, et dans cet immortel ouvrage, et dans les commentaires qui lui en avaient si bien fait saisir l'esprit, ont eu la plus grande influence, et sur ses principes, et sur la conduite de toute sa vie dans le monde.

Si je ne me trompe, c'est même avant d'avoir terminé le cours de ses études à l'Université de Leipzig que M. de Grimm, se livrant à ce délire poétique qui, dans la première jeunesse, a tant d'attrait pour toute imagination vive et passionnée, conçut le projet de travailler pour le théâtre, et composa une tragédie en cinq actes, intitulée *Banise*, qui, probablement, ne valait guère mieux que les tragédies qu'on faisait alors en Allemagne, mais qui n'en fut pas moins recueillie avec éloges dans le théâtre allemand du fameux Gottsched.

Je ne sais si c'est à cette espèce de succès qu'il dut l'avantage d'être choisi pour accompagner en France le comte de Friesen [1]. L'amitié qu'il avait inspirée à ce jeune seigneur allemand, dont l'esprit et le caractère étaient infiniment aimables, l'introduisit dans les plus brillantes sociétés de Paris. Le ton de ces sociétés, comme il me l'a dit lui-même, imposa d'abord excessivement à sa timidité, mais la finesse et la sagacité naturelle de son esprit n'en attirèrent pas moins l'attention de plusieurs des personnes qu'il eut le bonheur d'y rencontrer; et dans ce nombre je dois distinguer d'abord M. le maréchal de Castries, Mme la comtesse de Blot, M. de Schomberg, qui ne cessèrent jamais de conserver pour lui la plus tendre estime.

Le tourbillon des plaisirs et des amusements de Paris,

1. Auguste-Henri, comte de Friesen, neveu du maréchal de Saxe, obtint en France le brevet de mestre de camp et celui de maréchal de camp après le siége de Maestricht. Né en 1728. il mourut le 29 mars 1755, à peine âgé de vingt-sept ans.

Les *Mémoires* de Besenval renferment de curieuses anecdotes sur lui et une très-jolie lettre datée de Dresde, moitié en vers et moitié en prose.

auxquels le comte de Friesen s'abandonna sans doute avec une facilité trop dangereuse, pourrait bien avoir abrégé ses jours. Il mourut à Paris, en laissant à son jeune ami les plus sensibles regrets. Mais, avant de mourir, il le fit recommander avec beaucoup d'instances à M. le duc d'Orléans qui lui donna, peu de temps après, une place que beaucoup de gens de lettres recherchaient alors comme une distinction honorable dans le monde, celle de secrétaire de ses commandements.

Vers la même époque, notre jeune littérateur allemand, qui dès lors ne s'occupa plus guère de littérature allemande, se lia de la manière la plus intime avec Diderot, à qui, dans la suite, il eut le bonheur de rendre de grands services ; avec J.-J. Rousseau, dont il supporta les bizarreries plus longtemps qu'aucun autre de ses amis, mais qui, se laissant aller à la susceptibilité de son caractère, irritée encore par des jalousies et des tracasseries de femmes, n'en devint pas moins son plus mortel ennemi ; avec Duclos, d'Alembert, le baron d'Holbach, et tout le parti des encyclopédistes.

La grande part qu'il prit à la guerre de musique, et le *Petit Prophète de Boemischbroda*, qu'il publia durant la plus grande effervescence de cette fameuse lutte entre la nouvelle musique italienne et l'ancienne musique française, le mirent fort à la mode. Quoique Voltaire, en fait de musique, ne connût rien au-dessus des bergeries de Lulli, son goût exquis pour la bonne plaisanterie n'en fut pas moins sensible à la gaieté vive et piquante du *Petit Prophète*, et il écrivit dans le temps à Paris : « De quoi s'avise donc ce bohémien d'avoir plus d'esprit que nous? »

Si le talent de M. de Grimm pour la plaisanterie lui réussit complétement dans cette circonstance, il le paya trop cher dans une autre. Les relations importantes qu'il avait acquises à Paris engagèrent la ville de Francfort à lui confier le soin de ses intérêts auprès de la cour de France. Une légère plaisanterie qu'il avait laissé échapper dans une de ses dépêches, sur la conduite de je ne sais quel ministre de Louis XV, avant d'arriver à son adresse, s'égara malheureusement dans les bureaux secrets de la poste et fut rapportée au ministre avec beaucoup de malveillance. On exigea de la ville de Francfort qu'elle choisît un autre chargé d'affaires, et M. de Grimm perdit ainsi, pour un mot plaisant, une place qui lui valait 24,000 livres

par an. Mais sa considération personnelle n'en fut nullement altérée.

Je me rappellerais plus distinctement les circonstances d'une anecdote des premières années de son séjour à Paris, que je n'en dirais pas davantage, mais je ne dois pas la passer sous silence. Au milieu de toutes les distractions de la capitale du monde, notre jeune philosophe fut atteint tout à coup d'une passion telle qu'on n'en éprouve qu'au milieu des rêveries de la plus profonde solitude. Et pour qui? Pour un objet auquel il n'osa jamais laisser soupçonner le mystère d'un culte aussi tendre que respectueux, pour une princesse allemande qui se trouvait alors à Paris et qui n'était, dit-on, ni jeune, ni jolie, ni même très-spirituelle [1]. Cet amour, pour être le plus pur, le plus discret, le plus platonique du monde, n'en dévorait pas moins son cœur et son imagination. Le premier de ses amis, qui, je ne sais par quel hasard, pénétra ce terrible secret, fut l'abbé Raynal. Les confidences qu'il ne put refuser alors au zèle d'un ami si profondément touché de sa passion et de son malheur, les lièrent plus intimement, et c'est à l'intérêt de cette liaison qu'il dut l'offre que lui fit l'abbé de lui céder sa correspondance littéraire avec quelques cours du nord et du midi de l'Allemagne, entreprise dont d'autres travaux ne lui permettaient plus de s'occuper avec assez de suite.

Vu la négligence avec laquelle l'abbé Raynal l'avait suivie depuis quelques années, cette correspondance était fort déchue. Mais grâce à son excellent esprit, à la finesse de son tact et de son goût, grâce encore à ses rapports avec plusieurs hommes de lettres de la première distinction, répandu comme il l'était dans les meilleures sociétés de Paris, M. de Grimm parvint bientôt à donner à cette gazette littéraire plus d'importance et plus d'intérêt qu'elle n'en avait jamais eu.

Cette correspondance, toute littéraire qu'elle était, enleva

1. Cette profonde et discrète passion rappelle, par son ardeur même, celle que Grimm ressentit pour M[lle] Fel et dont Rousseau nous a laissé un récit célèbre (*Confessions*, 2[e] partie, livre VIII). Si invraisemblable que soit la léthargie dans laquelle serait alors tombé Grimm, elle a été acceptée sans contrôle par tous ceux qui se sont occupés de lui. Nous craignons bien qu'en ceci, comme en tout ce qui touche son ancien ami Rousseau n'ait été, selon l'énergique épithète de Sainte-Beuve, qu'un « menteur ».

cependant M. de Grimm aux lettres; elle ne lui laissa plus le loisir d'entreprendre des ouvrages auxquels il semblait appelé par le genre particulier de son esprit et de son talent, et dont le succès eût placé peut-être son nom parmi les noms les plus distingués de cette époque de littérature. Mais la tâche à laquelle son amour-propre crut devoir sacrifier ces espérances lui présenta des dédommagements dont il eut lieu d'être satisfait, et sous plus d'un rapport. Entre ses mains, la correspondance que lui avait cédée l'abbé Raynal devint bientôt la source des relations les plus flatteuses et les plus intéressantes. Elle fut, en quelque sorte, plus utile encore aux autres qu'elle ne le fut à lui-même. Il eut le secret d'attirer l'attention des premières cours de l'Europe sur le mérite de plusieurs hommes de lettres et de plusieurs artistes qui lui furent redevables en partie et de leur fortune et de leur renommée. C'est par son entremise que Catherine II acheta la bibliothèque de Diderot, sous des conditions qui ne rappellent pas moins la grâce, la délicatesse, l'amabilité de cette auguste souveraine qu'elles n'attestent la magnanimité de son caractère. C'est encore par son entremise qu'elle fit l'acquisition du cabinet d'histoire naturelle de Mlle Clairon, dans la suite celle des pierres gravées de M. le duc d'Orléans[1] et de la bibliothèque de Voltaire. Il serait trop long

1. *Extrait du procès-verbal* de cette acquisition retrouvé aux Archives :

L'an mil sept cent quatre-vingt-sept, le vingt-sept octobre,

Nous Frédéric-Melchior, baron de Grimm et du Saint-Empire romain, chevalier grand-croix de la seconde classe de l'ordre impérial de Saint-Wladimir, conseiller d'État de S. M. l'Impératrice de toutes les Russies, chargé des ordres particuliers de Sa Majesté pour l'objet des présentes ;

Et nous Jérôme-Joseph-Geoffroy de Limon, chevalier, seigneur de Drubec, Drumare, Blouville, Aiguillon, Crèvecœur, Thillard et autres lieux, gouverneur des ville et château de Touques, conseiller du Roi en ses conseils, contrôleur général des finances de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans, commissaire chargé des ordres exprès et des pouvoirs de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans,

Soussignés,

Nous étant rassemblés au Palais-Royal, pour procéder à la remise et au payement du cabinet des pierres gravées dépendantes de la succession de feu monseigneur le duc d'Orléans, acquis des Sérénissimes Princes et Princesses ses héritiers pour Sa Majesté Impériale, nous y avons procédé ainsi qu'il suit, en présence de M. l'abbé de La Chau, garde du cabinet des pierres gravées et bibliothécaire de feu monseigneur le duc d'Orléans, et de M. Galli, trésorier de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans.

Chaque tiroir au nombre de vingt-huit, contenant en total quatorze cent soixante-huit pierres, ont été par nous vérifiés et reconnus conformes (*sic*) au

de donner ici la liste complète de tous les hommes de lettres qui reçurent, par les mains de M. de Grimm, des marques plus ou moins précieuses de la bienveillance de cette princesse.

Que d'artistes distingués, tels que les Greuze, les Clérisseau, les Houdon, qui ne doivent qu'à l'intérêt que M. de Grimm sut inspirer en leur faveur les premiers, les plus utiles et les plus honorables travaux, dont ils furent chargés par les différentes cours auxquelles il adressait ses feuilles littéraires !

Ses relations avec ces différentes cours ne se bornèrent point à cette correspondance plus ou moins générale. Il se vit honoré d'un commerce de lettres plus particulier avec les premiers souverains et les plus grands ministres que l'on comptait en Europe, avec Frédéric le Grand, avec Catherine II[1], avec les

catalogue imprimé dudit cabinet, emballés sous nos yeux, cordés et cachetés du cachet du commissaire de Sa Majesté Impériale et de celui de Son Altesse Sérénissime, remis par le commissaire de Son Altesse Sérénissime au commissaire de Sa Majesté Impériale, qui le reconnaît et s'en charge par le présent et en décharge M. l'abbé de La Chau.

Et à l'instant le commissaire de Sa Majesté Impériale a remis en espèces et monnaie ayant cours la somme de quatre cent cinquante mille livres à M. Galli, qui le reconnaît et s'en charge par le présent, et s'oblige d'en compter à Son Altesse Sérénissime pour le prix dudit cabinet qui avait été convenu entre le fondé de pouvoirs de Sa Majesté Impériale et ceux des Sérénissimes Princes et Princesses, héritiers de feu monseigneur le duc d'Orléans, avant que Son Altesse Sérénissime se trouvât, par l'événement de l'acte de partage, maître et propriétaire de la succession mobilière du feu prince son père, et au moyen dudit payement le commissaire de Son Altesse Sérénissime quitte et décharge le commissaire de Sa Majesté Impériale et tous autres du prix dudit cabinet.

Fait sextuple entre nous soussignés, savoir : deux expéditions pour le commissaire de S. M. l'Impératrice de Russie, pour lui servir de quittance et d'attestation que les pierres gravées qui lui ont été livrées sont exactement celles qui composaient le cabinet de feu monseigneur le duc d'Orléans, une expédition pour le commissaire de S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans, pour lui servir de reconnaissance de la remise dudit cabinet, une expédition pour les archives de Son Altesse Sérénissime, une expédition pour M. l'abbé de La Chau, pour lui servir de décharge du dépôt qui avait été confié à sa garde, et la sixième expédition pour le trésorier de Son Altesse Sérénissime et lui servir de pièce justificative.

A Paris, au Palais-Royal, le vingt-trois octobre mil sept cent quatre-vingt-sept.

Le Baron de Grimm. Geoffroy de Limon.
Galli. L'abbé de La Chau.

1. Aux époques les plus remarquables d'un règne si rempli d'événements et de gloire, l'activité de cette auguste souveraine se plaisait à se délasser des soins du plus vaste empire en écrivant à M. de Grimm des lettres de douze et quinze pages, où la plaisanterie la plus légère et la plus piquante se trouvait mêlée aux vues les

rois de Suède et de Pologne, avec les ducs de Saxe-Gotha et de Weimar, avec le prince Henri de Prusse, avec le duc de Brunswick dont la carrière fut longtemps si brillante et les derniers jours si malheureux, avec le célèbre prince de Kaunitz. Il eut des liaisons suivies avec M. Necker, MM. de Vergennes, de Fersen, de Gemmingen, etc.

« Peu d'hommes, disait le roi de Prusse, connaissent les hommes aussi bien que Grimm, et moins d'hommes possèdent encore, au même degré que lui, le talent de vivre avec les grands et de s'en faire aimer, sans compromettre jamais, ni la franchise, ni l'indépendance de leur caractère. » Il avait en effet avec les grands, en leur parlant comme en leur écrivant, cette familiarité noble et timide, cette confiance réservée et respectueuse qui se laisse attirer et rassurer par le charme des qualités personnelles, mais qui n'oublie aucune des nuances d'égards et d'attentions qu'impose la supériorité du rang et de la naissance. Au goût qu'il avait naturellement pour tout ce qui lui paraissait neuf et original[1], pour tout ce qui portait un grand caractère de hardiesse et de liberté, M. de Grimm réunissait le sentiment le plus exquis de toutes les convenances et d'idées et de rapports de société. Il avait senti de bonne heure que l'esprit le plus utile dans le monde est l'esprit de conduite, et la nature l'avait doué de la disposition la plus propre à développer ce genre d'esprit, mélange heureux de finesse et de simplicité dans le choix des moyens et des procédés. Il savait attendre avec patience le moment d'agir lui-même, et le moment

plus originales, aux réflexions les plus profondes. C'est pour s'assurer de ce précieux dépôt que M. de Grimm revint à Paris dans le moment où s'étaient manifestés les premiers symptômes du vandalisme révolutionnaire. Et c'est presque aussi le seul trésor qu'il parvint à sauver de ce terrible naufrage. Car, quoique revêtu d'un caractère qui devait faire de son domicile un asile inviolable, tout ce qu'il y avait laissé n'en devint pas moins la proie des brigands qui s'emparèrent de l'autorité souveraine et plongèrent la France et l'Europe dans un abîme de malheurs. (Meister.)

1. Personne n'était plus touché que lui de la sublime simplicité d'Homère et et des tragiques grecs, des beautés sauvages de Shakespeare et de Milton. Personne ne fut plus frappé de l'originalité des premières productions de Gœthe, de Herder et de Schiller. La couleur antique et naïve de Gessner, le charmant et vif sentiment avec lequel il en releva le mérite ne contribuèrent pas peu sans doute aux premiers succès qu'obtint notre Théocrite moderne en France aussi bien qu'en Allemagne. (Meister.)

d'appeler à son aide le zèle et l'activité de ceux dont il avait besoin pour arriver à son but.

Il avait déjà cinquante ans lorsqu'un genre d'ambition fort différent de celui dont s'était occupée sa première jeunesse parut l'entraîner dans une nouvelle carrière. Peut-être ce changement ne fut-il qu'un résultat des circonstances; peut-être aussi celui d'une inquiétude vague qui lui faisait craindre de ne pas trouver dans la vieillesse assez de dédommagement des pertes qu'elle amène nécessairement, s'il n'allait pas au-devant d'elle avec ces ressources qu'on ne peut espérer que d'un certain degré de fortune et de considération extérieure.

C'est probablement dans cette vue qu'il entreprit quelques voyages en Allemagne pour y réchauffer l'intérêt qu'il était sûr d'avoir eu le bonheur d'inspirer aux amis puissants que lui avaient donné tout à la fois sa correspondance avec différents princes de l'Europe et les rapports plus particuliers qu'il avait été à portée de fournir avec plusieurs d'entre eux durant leur séjour à Paris, ou par d'autres relations plus intimes dans lesquelles il avait toujours justifié si parfaitement la confiance qu'on avait eue en lui.

Le duc de Saxe-Gotha n'oublia jamais le courage et le dévouement avec lequel il osa lui donner, dans une circonstance importante, un conseil très-sage, mais absolument contraire aux affections qui à cette époque avaient pris sur l'âme de ce prince l'ascendant le plus décidé. Quelque temps après le retour de M. de Grimm à Paris, il le nomma son ministre plénipotentiaire à la cour de France. Ce fut à peu près dans le même temps que notre philosophe reçut de la cour de Vienne le diplôme de baron du Saint-Empire, et dans la suite, de la cour de Pétersbourg le titre de conseiller d'État de Sa Majesté Impériale, et le grand cordon de la seconde classe de l'ordre de Saint-Wladimir, avec un traitement qui pût l'aider à soutenir l'espèce de représentation qu'exigeait la réunion de ces différentes dignités.

Il n'était pas insensible sans doute à ce qu'il y avait de véritablement flatteur dans les distinctions dont il venait d'être honoré, mais il en jouissait avec la modestie de son bon esprit, et souriait quelquefois lui-même à la brillante métamorphose

qu'il venait de subir dans un âge qui ne permet plus guère de se laisser éblouir par de vaines illusions. L'homme de cour n'avait pas cessé d'être philosophe, mais il l'était sans morgue, et sa philosophie, comme sa reconnaissance pour les faveurs de la fortune, était toujours de la plus aimable simplicité et du meilleur ton.

Avant de venir exercer à Paris les fonctions de sa nouvelle place, il fit encore un voyage en Allemagne, en Suisse, en Italie, et de Naples il se rendit à Pétersbourg pour y porter lui-même aux pieds de Catherine II l'hommage de ses respects et de sa reconnaissance. Cette princesse, qui goûtait infiniment le genre de son esprit, aurait désiré le retenir auprès d'elle; mais des liens sacrés de devoir et d'amitié le rappelaient à Paris et ne lui permirent point d'accepter les offres brillantes qu'elle daigna lui faire alors.

Elle en parut d'abord blessée, mais sa magnanimité trouva bientôt dans les motifs mêmes qui l'empêchaient de céder à de si flatteuses instances de nouvelles raisons de lui conserver son estime, sa confiance, et ses bienveillantes bontés.

M. de Grimm avait fait le voyage d'Italie avec M. le comte de Romanzoff, aujourd'hui ministre de l'intérieur, et si je ne me trompe, il ne s'en sépara qu'après l'avoir ramené au sein de sa patrie et de sa famille; mais ce que je sais bien sûrement, parce qu'il me l'a répété plus d'une fois, c'est que, malgré la très-grande différence d'âge qu'il y avait alors entre le jeune comte et lui, son âme n'avait jamais éprouvé pour aucun de ses anciens amis un attrait plus vif, un attachement plus profond. Ce fut, comme il le disait lui-même, sa dernière passion. Il aimait à citer un mot de lui qui avait aussi frappé très-particulièrement M. Necker. On venait de s'entretenir avec beaucoup d'admiration des projets qu'on supposait alors à Catherine II pour la conquête de la Grèce et de Constantinople. « J'ignore quelles sont les vues de ma souveraine, dit le jeune comte, mais l'empire de Russie est déjà si grand que, si l'on voulait en reculer à ce point les limites, il faudrait, pour pouvoir le gouverner, inventer quelque chose de plus subtil encore que tous les secrets du despotisme. »

Jean-Jacques a dit quelque part que le roi des hommes est le meilleur des amis. Quelques injures que ce même Jean-Jac-

ques ait osé vomir dans la suite contre M. de Grimm, je ne sais s'il y eut jamais d'homme au monde qui eût mieux mérité cet éloge que lui. Si l'on en excepte le chagrin qu'ont pu lui faire les préventions et les calomnies du sombre misanthrope de Genève, peu d'êtres dans l'univers eurent autant à se féliciter que lui des faveurs de l'amitié. Que n'a-t-il pas fait pour elle! que n'a-t-elle pas fait pour lui! Les personnes dont sa fortune pouvait dépendre comme celles dont le sort n'a dépendu que de sa bienveillance, ont conservé pour lui l'attachement le plus parfait.

Je ne sais comment il s'est consolé des malheurs de sa première passion. Il l'éprouva dans un âge et dans un pays où l'on ne manque guère de consolations, et grâce à l'amabilité de son esprit et de son caractère, grâce aux agréments de sa figure [1], et de sa physionomie pleine de finesse et d'expression, sans doute il en dut manquer moins que personne.

Mais quel que puisse avoir été le bonheur dont il a joui sous ce rapport, il est encore plus certain qu'il fut un exemple remarquable de zèle et de constance en amitié. Il fut pendant quarante ans l'ami le plus dévoué de sa première amie, M[me] d'Espinay [2]. Il le fut jusqu'au dernier moment; il le fut encore de sa petite-fille et de son arrière-petite-fille, et ne négligea rien de ce qui pouvait assurer de la manière la plus favorable leur établissement dans le monde.

Mais c'est aussi dans le sein de cette famille d'adoption qu'il a trouvé les soins les plus tendres et les plus fidèles. Il avait encore près de lui, dans les vingt dernières années de sa vie, M[lle] de M. [3], qui, par la douceur de son attachement et par

1. Il était d'un tempérament sanguin et d'un caractère naturellement facile et gai, quoique toujours avec beaucoup de réserve et de retenue. Il portait la hanche et l'épaule un peu de travers, mais sans mauvaise grâce. Son nez, pour être un peu gros et légèrement tourné, n'en avait pas moins l'expression la plus marquante de finesse et de sagacité. « Grimm, disait de lui une femme, a le nez tourné, mais c'est toujours du bon côté. » (MEISTER.)

2. M[me] de La Live d'Épinay, née d'Esclavelles, l'auteur des *Conversations d'Émilie*, ouvrage qui a obtenu le prix de l'Académie, que l'auteur d'*Adèle et Théodore* croyait mériter bien mieux.

Avec toute sa piété, M[me] de Genlis n'a jamais pu pardonner cette préférence ni à sa rivale, ni à ses juges. (MEISTER.)

3. M[lle] Antoinette Marchais, dont Grimm parle à deux reprises dans son *Mémoire historique*.

la constante égalité de son humeur a mérité de le soigner et d'en être chéri comme sa propre fille [1].

1. La fin de sa vie a été cependant fort triste.

Depuis près de deux ans il ne faisait plus que végéter très-péniblement, et ne s'est réveillé, pour ainsi dire, que pour sentir plus douloureusement l'approche du terme fatal.

On pourrait croire qu'il avait eu le pressentiment de cette malheureuse fin. Après une maladie mortelle, dont le célèbre Tronchin l'avait tiré miraculeusement, il me dit, avec regret, dans sa convalescence et me l'a répété souvent depuis : « Vous verrez que j'aurai manqué le moment de me faire enterrer. » (MEISTER.)

Voici deux documents officiels (que nous devons à l'obligeance de M. Pertsch), sur la mort et les obsèques de Grimm :

Extrait du registre mortuaire
de l'église ducale du château de Gotha.
Avril 1807, fol. 60.

Le 19 (dix-neuf décembre) à huit heures et demie du soir, en 1807 (mil huit cent sept) est mort de faiblesse Son Excellence Monsieur Frédéric-Melchior, Baron de Grimm, grand-croix de la seconde classe de l'ordre de Saint-Wladimir, conseiller d'État de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, autrefois ministre plénipotentiaire de Son Altesse le duc de Saxe-Gotha-Altembourg, à Paris, né le 28 septembre 1723, à Ratisbonne; fut enterré sans cérémonie [*littéralement :* dans le silence] à Siebleben, le matin du 23 décembre 1807. Son âge était de quatre-vingt-quatre ans et trois mois.

N. B. — Il n'a jamais été marié, et avait adopté la famille comtale française de Bueil, laquelle a ainsi hérité de tout ce qu'il a laissé.

Extrait du registre mortuaire du village de Siebleben,
près de Gotha.

1807. Le vingt-huit décembre au matin, fut enterré dans notre cimetière, avec autorisation du Consistoire supérieur ducal, le corps de Son Excellence Monsieur le Conseiller intime Baron de Grimm. Le convoi funèbre vint de Gotha et fut accompagné de flambeaux. On paya pour la cérémonie à l'église 4 carolins (environ 94 fr.).

MÉMOIRE HISTORIQUE

SUR

L'ORIGINE ET LES SUITES DE MON ATTACHEMENT

POUR

L'IMPÉRATRICE CATHERINE II

JUSQU'AU DÉCÈS DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

PAR GRIMM

1797)

MÉMOIRE HISTORIQUE

SUR

L'ORIGINE ET LES SUITES DE MON ATTACHEMENT

POUR

L'IMPÉRATRICE CATHERINE II

JUSQU'AU DÉCÈS DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

I

Je vins pour la première fois en Russie au mois de septembre 1773, à la suite de feu Mme la landgrave de Hesse-Darmstadt. Je n'étais pas arrivé dans un empire, devenu depuis le commencement du siècle si célèbre et si important dans les affaires de l'Europe, sans quelques notions préliminaires. L'Impératrice régnait depuis onze ans, et il n'en faut pas tant à un esprit réfléchi pour se former une idée précise sur le caractère et la tournure d'un règne. Sans m'en vanter à personne, j'en avais aussi sur l'esprit et l'âme de son fils. Lié à Paris d'amitié avec le feu comte Alexandre Golowkine, il m'avait souvent montré de confiance des lettres du Grand-Duc, avec lequel il entretenait un commerce régulier.

A ma présentation je fus accueilli par l'Impératrice avec une bonté extrême, et tandis que je cherchais à qui m'adresser pour me présenter à Mgr le Grand-Duc, Son Altesse Impériale s'avança vers moi et me dit qu'elle venait pour se présenter elle-même.

Quelle fut ma surprise lorsque, le lendemain, le général Bauer vint me dire de la part de l'Impératrice que Sa Majesté désirait de m'attacher à son service! C'est de ce moment que

date cette reconnaissance juste et profonde qui, pendant vingt-trois ans, n'a fait que s'accroître d'année en année; mais il me fut impossible de faire aucune réponse à une proposition aussi imprévue.

Ma perplexité dura pendant toutes les fêtes du mariage, et il me semblait que chaque jour la rendait plus grande. La Landgrave me gronda plusieurs fois sévèrement de me voir indécis sur une offre dont ma fortune serait une suite inévitable. L'Impératrice, peu préparée à essuyer des difficultés, encore moins un refus de la part d'un homme aussi insignifiant, continuait cependant à me parler le soir à son jeu avec bonté; mais je crus enfin remarquer un peu de froideur.

Vers la fin des fêtes, le comte Wladimir Orlof vint me demander de la part de Sa Majesté de m'expliquer sur ce que je voulais. Ne désirant point d'avoir d'interprète auprès d'elle, je dis au comte Orlof que si l'Impératrice voulait m'accorder une audience de cinq minutes, non pas au milieu du cercle où la présence de la cour me gênerait, mais dans son cabinet, je lui ouvrirais mon cœur sans réserve.

Dès le lendemain, Sa Majesté s'étant retirée, le soir, après la cour, dans son intérieur, me fit appeler. En entrant, je lui trouvai cet air imposant de dignité qui lui était si naturel, qui n'avait rien de sévère, mais qui me déconcerta. « Eh bien, monsieur, me dit-elle, vous avez désiré de me parler, qu'avez-vous à me dire? » Je lui répondis: « Madame, si Votre Majesté conserve cet air, il faut que je me retire, parce que je sens que je n'aurais pas la liberté de ma tête, et que j'abuserais en pure perte pour moi des moments que sa bonté m'accorderait. » A ces mots, elle reprit son air riant et me dit: « Asseyez-vous, et parlons de nos affaires. »

Pleinement rassuré par cet air de bonté autant que j'avais été pétrifié un instant auparavant, je lui dis que si j'avais osé souscrire à sa proposition purement et simplement, je n'aurais prouvé autre chose si ce n'est que j'étais très-disposé à faire fortune; que des hommes de cette trempe, Sa Majesté en trouverait sous sa main tant qu'elle voudrait; que sa proposition était bien faite pour tourner une meilleure tête que la mienne; que cependant elle avait dû me faire faire de sérieuses réflexions; que quelque heureux que je dusse me sentir de consacrer le

reste de mes jours à son service, toute sa puissance ne pourrait empêcher que je n'eusse passé les deux tiers, la meilleure partie de la vie, loin d'elle; que j'avais cinquante ans, que je ne pouvais plus me flatter d'apprendre le russe, et que je n'avais jamais compris comment on pouvait se rendre utile dans un pays dont on ignorait la langue. A cela l'Impératrice me répondit que c'était son affaire de m'employer d'une manière convenable à son service.

Je lui représentai ensuite qu'ayant passé ma vie dans la plus heureuse obscurité, je ne m'étais jamais trouvé dans le chemin de personne et que, personne ne m'ayant rien à envier, je n'avais jamais eu d'ennemis; que j'avais ouï dire que les cours étaient remplies d'intrigues, de cabales, d'écueils; que moins je serais en état de justifier par mon mérite la faveur qui m'aurait élevé, plus elle me ferait d'envieux; que je pourrais me trouver ainsi, sur la fin de mes jours, lancé dans une arène où, à chaque pas, je ferais preuve de gaucherie et de maladresse. Sa Majesté me répondit à cela, en riant, qu'elle n'entendait rien aux quintessences.

Au fond, je parlais contre ma conscience, et me faisais violence en résistant au penchant qui m'entraînait déjà vers le service de l'Impératrice. Ce n'était ni mon âge et l'impossibilité d'apprendre la langue, ni la cour et ses dangers, ni la crainte de mes faux pas, qui m'empêchaient de souscrire à la volonté souveraine, si glorieuse et si propice pour moi; c'était l'appréhension qu'une fortune si brillante ne pût être durable. Je préférais sa privation totale et certaine, à la chance, au risque pour le moins incertain, de la perdre. Voilà le cœur de l'homme. Il peut être assez sage pour redouter un bien hors de sa portée, mais non pour s'en détacher lorsqu'il en a connu les attraits. Il veut bien ne pas monter, mais, une fois élevé, il ne peut plus se résoudre à redescendre. Le plus modéré, le moins ambitieux perd la possibilité de reprendre paisiblement sa première et heureuse obscurité.

Cette audience de cinq minutes dura plus d'une heure et demie. L'Impératrice me combla de bontés et me renvoya, sans s'en douter, plus perplexe et plus vacillant dans mes résolutions qu'auparavant.

Depuis ce jour Sa Majesté me faisait fréquemment appeler,

après son jeu, dans son appartement. Elle travaillait à quelque ouvrage de main à sa table, me faisait asseoir vis-à-vis d'elle, et me gardait jusqu'à dix heures et demie, onze heures, suivant le degré d'intérêt que la conversation avait pris.

Bientôt ces séances devinrent journalières, et étaient précédées, tantôt d'une, tantôt de deux dans la journée; l'une avant, l'autre après le dîner de Sa Majesté.

Je passais ainsi régulièrement depuis onze heures du matin jusqu'à onze heures du soir à la cour et en présence de l'Impératrice, soit en public, soit en particulier. Je n'étais retiré chez moi que l'après-dîner, depuis quatre jusqu'à six heures.

L'hiver de 1773 à 1774 s'écoula ainsi, pour moi, dans une ivresse continuelle. Les bontés de l'Impératrice semblaient s'accroître de jour en jour, et, avec elles, sa confiance. La mienne était telle que j'entrais dans son appartement avec la même sécurité que chez l'ami le plus intime, sûr de trouver dans son entretien un fonds inépuisable du plus grand intérêt sous la forme la plus piquante. J'y trouvais aussi le courage et la facilité de dire tout ce qui s'offrait à ma pensée, et quoique, dans la chaleur de la conversation, l'expression ne s'adapte pas toujours à la pensée avec la correction et la précision qu'on est en droit d'exiger d'un écrivain, l'Impératrice possédait un talent rare que je n'ai jamais connu à personne au même degré. C'était de saisir toujours juste la pensée, de n'entendre jamais que ce qu'on avait voulu dire, par conséquent de ne jamais prendre change sur une expression inexacte ou hasardée, encore moins de s'en formaliser.

Vers le printemps de 1774, je fus attaqué d'une fièvre double-tierce très-violente et très-opiniâtre. Les médecins jugèrent enfin qu'un changement d'air pouvait seul m'en délivrer. Mon départ fut fixé au mois d'avril. J'avais passé près de deux mois sans pouvoir faire ma cour à l'Impératrice. Le général Bauer eut ordre de me sonder de nouveau sur mes premières résolutions; et si j'eus le courage de m'y tenir, ce ne fut pas sans m'engager à revenir une seconde fois en Russie après avoir fait le voyage d'Italie. Ce voyage m'avait toujours tenu au cœur, et, deux ou trois fois sur le point de l'entreprendre, des obstacles nsurmontables m'avaient forcé d'y renoncer. Je ne voulais pas

mourir sans avoir parcouru cette terre classique. Ce pèlerinage devait aussi me rendre plus digne du commerce de l'Impératrice.

A mon départ, Sa Majesté m'ordonna de lui donner de mes nouvelles; me dit qu'elle serait exacte à répondre, et arrangea la manière dont je devais lui adresser et faire tenir mes lettres. Ce trait de bonté manquait à mon accablement; mais, désespérant de donner à mes lettres le moindre degré d'intérêt, je calculai que cet excès de faveur ne pourrait durer au delà de quelques mois. Elle dura cependant, cette correspondance, toujours également vive et pressée, de part et d'autre, depuis 1774 jusqu'en 1796, et n'eut d'interruption que pendant la durée de mon second séjour à Pétersbourg.

J'y revins, comme je me l'étais promis, après avoir fait le voyage d'Italie, au mois de septembre de 1776, au moment du second mariage de l'empereur glorieusement régnant. Accueilli avec la même bonté avec laquelle j'avais été congédié, je passai, jusqu'en août 1777, une année presque entière auprès de mon auguste protectrice, la voyant, comme à mon premier voyage, tous les jours, du matin au soir, en public; en particulier, souvent deux ou trois fois, mais au moins une fois par jour; passant pour l'ordinaire deux ou trois, quelquefois quatre et une fois jusqu'à sept heures de suite, tête à tête avec elle, sans que la conversation tarît un instant. C'était, puisqu'il faut dire ce qui ne pourra jamais se croire, un commerce d'épanchements entre deux amis qui se rendaient compte réciproquement de ce qui les avait occupés, intéressés dans la journée, de ce qui les occuperait le lendemain. Ce n'était pas une conversation par sauts et par bonds, où le désœuvrement fait parcourir une galerie d'idées sans suite, où l'ennui fait quitter successivement les objets pour en effleurer vingt autres. C'étaient des causeries où tout se tenait souvent par des fils imperceptibles, mais d'autant plus naturellement que rien de ce qui devait être dit n'avait été amené à dessein, ni préparé d'avance. Ordinairement le premier mot dit fortuitement décidait de l'enchaînement des idées de toute la soirée; quelquefois aussi la conversation se trouvait en un clin d'œil loin du point d'où elle était partie, parce que le premier mot avait réveillé une idée de côté et ouvert à l'improviste une route qu'on n'avait pas projeté

d'enfiler, mais qui menait par des chemins variés à d'autres résultats également intéressants. Il faut avoir vu dans ces moments cette tête singulière, ce composé de génie et de grâce, pour avoir une idée de la verve qui l'entraînait, des traits qui lui échappaient, des saillies qui se pressaient et se heurtaient, pour ainsi dire, en se précipitant les unes sur les autres comme les eaux limpides d'une cascade naturelle. Que n'a-t-il été en mon pouvoir de coucher littéralement par écrit ces causeries! Le monde aurait possédé un fragment précieux, et peut-être unique, pour l'histoire de l'esprit humain. L'imagination et l'entendement étaient également frappés par ce coup d'œil d'aigle profond et rapide, dont la portée immense passait comme un éclair. Et comment, dans ce passage subit, saisir au vol cette foule de traits lumineux, déliés, fugitifs? comment les fixer sur le papier? Je quittais Sa Majesté pour l'ordinaire tellement ému, tellement électrisé, que je passais la moitié de la nuit à me promener à grands pas dans ma chambre, obsédé, poursuivi par tout ce qui avait été dit, et me désolant que tout cela ne fût que pour moi et dût rester perdu pour tout le monde. Mon refrain de tous les soirs était : « Quelle étrange étoile que la mienne! Le sort me conduit deux fois en Russie, et c'est pour y passer ma vie avec l'Impératrice et pour trouver dans son commerce journalier, malgré la distance du rang suprême au rang le plus obscur, les douceurs de la confiance et de l'intimité réservées à l'égalité et à l'amitié! » *L'Impératrice*, à la vérité, ne fut jamais un seul instant absente dans ces tête-à-tête; mais elle n'y fut pas non plus jamais de trop. L'art de conserver la dignité qui lui était naturelle, au milieu de l'aisance, de la familiarité même, dont elle aimait à rencontrer les traces dans la conversation, était un de ses secrets et des charmes magiques de sa société.

Au mois de février 1777, j'eus un troisième et dernier assaut à soutenir. Sans doute par un excès de bonté, Sa Majesté avait imaginé de me donner le change sur mon inutilité absolue, parce que je lui avais dit quelquefois qu'une faveur gratuite sans exemple ne contentait pas le cœur d'un honnête homme; qu'il ambitionnait encore de la mériter en se rendant utile de quelque manière. M. Rogerson vint donc me proposer de me charger du ministère de direction des écoles que l'Impératrice projetait

d'établir, et qui devait rester sous ses ordres immédiats. Sa Majesté m'avait souvent parlé sur cet objet. Je connaissais ses vues, elle m'avait permis de lui dire les miennes ; elle me les avait même demandées quelquefois par écrit. Mais de ces conceptions il y avait loin à la surveillance et à la capacité nécessaires pour les diriger avec succès, et je n'eus point de peine à prouver à M. Rogerson que l'ignorance de la langue m'y rendait absolument inhabile.

Jamais je ne fus plus tenté de me jeter aux pieds de l'Impératrice et de la supplier de me garder au nombre de ses chiens ; mais la funeste idée que plus ma faveur augmentait, moins elle pouvait durer, et que sa diminution, son moindre décroissement, imperceptible même, me plongeraient dans une douleur mortelle, en me remplissant l'imagination de sinistres et effrayants présages, ne me permettait que d'écouter en tremblant les vœux de mon cœur.

Je persistai donc dans mes pénibles résolutions, et, en témoignant à Sa Majesté le désir de me retrouver dans ma cellule avant le retour de la très-mauvaise saison, je la suppliai de me garder pendant le cours de cette année tout le temps qu'elle voudrait bien me souffrir. Sur quoi l'Impératrice, le 28 juin 1777, jour anniversaire de son avénement, m'accorda un titre à son service avec 2,000 roubles d'appointements annuels. J'eus toute la peine du monde à ne pas fondre en larmes, en lui balbutiant le soir quelques mots sur un bienfait si inattendu. Je lui reprochai toutefois d'avoir agi contre nos conventions formelles, suivant lesquelles je devais être et rester le Rien de Sa Majesté.

Le roi de Suède Gustave III vint, cette année, en Russie. J'avais eu l'honneur de voir ce prince quelques années auparavant en France où il se trouva lors de la mort de son père et d'où il partit pour monter sur le trône. Me voyant près de mon départ, il voulut que je m'en retournasse en France par la Suède et employa, pour m'y déterminer, le crédit de l'Impératrice qui me dit, un soir, qu'elle ne croyait pas que je pusse m'en dispenser.

Je quittai donc la cour de Russie, bientôt après le départ de Sa Majesté suédoise, pour me rendre par la Finlande à Stockholm. En m'arrachant des pieds de l'Impératrice, il me semblait que je

m'arrachais à ma propre existence. Ne plus la voir, ne plus l'entendre me paraissait le plus grand des malheurs, impossible à soutenir seulement pendant huit jours, et cependant je la quittai! C'est sans doute la première fois, depuis que le monde existe, que la crainte de perdre un bien dont on ne peut se passer ait déterminé un homme à hâter cette perte, et l'ait porté à renoncer volontairement à sa possession avant d'en avoir joui.

Je ne me flattais nullement qu'une fois éloigné de sa présence je pusse conserver longtemps un commerce de lettres qui devait me consoler de tous mes sacrifices, quoique l'extrême exactitude avec laquelle Sa Majesté avait entretenu ce commerce pendant les deux ans et demi qui s'étaient écoulés entre mon premier et mon second voyage en Russie, eût dû me prouver le contraire et me rassurer. A tout événement, je me croyais plus en état de soutenir, loin d'elle, la perte progressive et enfin l'extinction totale de cette correspondance, que d'essuyer dans sa cour et près d'elle la plus légère variation dans son regard, dans sa bonté, dans sa bienveillance.

C'est cependant cette correspondance qui, depuis ce moment, n'a pas cessé ni langui un seul instant, que sa bonté a entretenue avec une suite sans exemple, c'est cette correspondance qui est devenue le seul bien, l'unique ornement de ma vie, le pivot de mon bonheur, tellement essentiel à mon existence que la respiration me paraissait moins nécessaire à sa conservation que l'arrivée des paquets de l'Impératrice et l'envoi des miens à Sa Majesté.

A mesure que la certitude de conserver ses bontés toute ma vie prenait racine dans mon cœur, je me reprochais sans doute plus d'une fois amèrement de l'avoir quittée, de n'avoir pas connu à temps la suite qu'elle mettait dans les plus petites comme dans les plus grandes affaires, d'avoir sacrifié mon bonheur à des craintes chimériques; mais j'étais parvenu enfin à surmonter ces regrets tardifs et inutiles et à me créer, loin d'elle, une espèce de religion qui n'avait pour objet qu'elle et le culte que je lui rendais. Son idée m'était devenue tellement habituelle qu'elle ne me quittait plus ni le jour ni la nuit, et que toutes mes pensées s'y confondaient. Partout où j'existais, pans la solitude, dans le tourbillon du monde, j'avais toujours

l'Impératrice à côté de moi. Marchant, voyageant, séjournant, assis, couché, relevé, je ne faisais plus qu'une chose : ne pouvant plus lui parler, je lui écrivais des volumes dans ma tête; et la moitié des nuits qui était consacrée d'habitude à coucher mes idées sur le papier, et à lui écrire effectivement, ne pouvait lui transmettre que la moindre partie d'une correspondance si interminable. Plus j'avais grossi mes paquets, et plus il me restait à lui dire; plus d'une fois je lui avais mandé que mon malheur était la certitude où j'étais de mourir avant qu'elle connût la vingtième partie de ce que je lui avais écrit sans pouvoir le mettre par écrit.

Il fallait bien que Sa Majesté attachât une sorte d'intérêt à ce commerce, puisque, peu d'années après mon dernier départ de Pétersbourg, elle me manda qu'elle ne voulait plus m'écrire par la poste, mais qu'elle m'enverrait tous les trois mois un courrier qui me porterait ses paquets et qui resterait à ma disposition pour lui rapporter les miens. Elle contracta de cette manière l'habitude, propice pour moi, de m'écrire presque journellement, en mettant toujours exactement la date en tête, et lorsque son paquet avait acquis en deux ou trois mois un volume suffisant ou que quelque objet pressant le demandait, Sa Majesté le faisait partir. Je suivis la même méthode, et ne restai pas en arrière du côté du volume.

L'envoi de ces courriers exerça souvent l'imagination des curieux, et plus je pouvais assurer de bonne foi que ce commerce n'influerait pas sur le système politique de la cour de Pétersbourg ni sur la situation respective des cabinets de l'Europe, moins on était disposé à me croire. Les voyageurs russes qui venaient passer quelque temps à Paris avaient quelquefois assez de présomption pour croire que je n'écrivais à l'Impératrice que pour lui rendre compte de leurs liaisons et de leur conduite; peut-être même les ministres de Sa Majesté en France n'étaient-ils pas toujours exempts de quelque inquiétude sur cette correspondance, et me prenaient-ils pour un contrôleur caché et incommode. Les grands politiques de Paris, de leur côté, me croyant quelques connaissances sur la France acquises par un long séjour, me faisaient l'honneur de me regarder comme un homme bien intéressant pour l'Impératrice sous ce rapport et bien dangereux pour la France. Ils croyaient qu'à

Paris ou à Versailles il ne pouvait se passer rien d'important, de remarquable, de curieux, de frivole même, sans que Sa Majesté en fût aussitôt instruite par moi dans le plus grand détail et avec la dernière précision. S'ils avaient pu prendre connaissance de cette correspondance volumineuse, ils eussent été bien étonnés de n'y trouver aucun des noms qu'ils y auraient cherchés, ni rien de ce qu'ils imaginaient devoir en faire la substance. Ne me connaissant pas comme l'Impératrice, ils ne pouvaient savoir à quel point j'avais en horreur de me mêler de ce qui ne me regardait point. Je puis dire hardiment que Sa Majesté m'estimait trop pour m'abaisser au métier de rapporteur, et que celui qui, en lui écrivant continuellement, ne parvenait pas à lui dire la moitié de ce qu'elle lui inspirait, ne devait pas être tenté de chercher hors de sa tête et de son cœur les matériaux de ses paquets. Je puis dire hardiment que jamais il ne m'est arrivé de lui dire du mal d'aucun de ses sujets; que je ne prononçais jamais le nom d'aucun de ceux dont, à mon jugement, je ne pouvais lui dire du bien, et que, lorsqu'il arrivait à Sa Majesté de me parler défavorablement de quelqu'un, je m'appliquais constamment à chercher le côté par lequel il pouvait être ou justifié ou du moins excusé. Quant à la France, avant que par sa révolution elle se fût rendue digne, pour son malheur, de devenir un objet d'attention universelle, il se passait des mois, quelquefois des années, sans qu'elle figurât dans ce commerce; les niaiseries dont s'occupait Paris n'étaient assurément pas un aliment à offrir à un esprit tel que celui de l'Impératrice; et un homme qui vivait par goût dans une retraite habituelle, uniquement occupé de l'objet auguste de son culte, n'était pas même à portée de les connaître. Lorsqu'il arrivait à Sa Majesté de me demander un éclaircissement sur quelque point dont elle ne croyait pas avoir une notion précise, je le lui donnais avec toute la clarté possible et tout le développement nécessaire, et, à moins d'être interpellé de nouveau, je n'y revenais plus. Je dois aux ministres de Louis XVI la justice de dire que jamais ils n'ont conçu le moindre ombrage de cette allée continuelle de courriers; jamais ils n'en ont marqué la plus légère inquiétude. Leur confiance, au contraire, dans ma discrétion était telle qu'ils me tenaient constamment au courant de ce qui se passait entre eux et les ministres de l'Impératrice et des

instructions qu'ils donnaient au ministre de France à Pétersbourg; mais je gardais ces notions pour moi, et ne me permettais point d'en dire un mot dans ma correspondance, tant il me paraissait important de ne jamais croiser la marche ministérielle d'une affaire quelconque. Quoique rarement, il arrivait cependant à l'Impératrice de me charger parfois d'une insinuation à faire au ministère de France, qu'elle ne jugeait pas à propos de faire passer par le canal ministériel; mais dans ces occasions jamais le nom de Sa Majesté ne fut compromis, et je prêchais mon texte comme le fruit de mes propres réflexions fondées sur la connaissance que je pouvais avoir des principes et de la façon de penser de l'Impératrice. Les ministres de Louis XVI, de leur côté, me pressaient assez souvent de me charger de choses qu'eux aussi ne voulaient pas faire arriver par le canal ordinaire. Je leur observais préliminairement qu'avant tout j'étais Russe; que s'ils ne voulaient pas parler vrai ni agir conformément à ce qu'ils annonçaient, ils avaient grand tort de s'adresser à moi; qu'en m'inspirant une fausse confiance en eux, ils ne donneraient pas une minute le change à l'Impératrice sur leurs véritables dispositions. En rendant ensuite mon compte à Sa Majesté de ces ouvertures, je lui exposais fidèlement la manière dont tout s'était passé, ce qui m'avait été dit, ce que j'avais répondu, et enfin quelle était mon opinion personnelle; et l'Impératrice, en me marquant la sienne, ne manquait jamais d'honorer ma conduite de son approbation. Je dois aussi rendre la justice au ministère de France que jamais il ne m'en a imposé sur rien, et je me rappelle que, nommément dans les négociations avec la Porte pour la déterminer à la cession de la Tauride, il remplit exactement ce qu'il m'avait annoncé, et, ce qui dans ce temps-là n'était pas si aisé à croire, prévint alors par son influence à Constantinople la rupture entre les deux empires.

C'est particulièrement depuis 1780 que chaque paquet de Sa Majesté me prouvait par des symptômes infaillibles un accroissement sensible de bonté et de confiance, et que la certitude de les conserver toute ma vie était entrée dans mon âme. Il en résulta cette religion pour elle, qui par un culte toujours actif réussit à me consoler de mon éloignement et à réparer les malheurs de l'absence. Dominé par le prestige d'une

puissante et magique illusion, j'étais parvenu à fondre, pour ainsi dire, mon existence dans la sienne, à passer ma vie avec elle au pied de la lettre, et, quoique j'en vécusse séparé à une distance immense, à m'en rendre vraiment inséparable. J'aurais donc pu être cité comme le parfait modèle d'un des hommes les plus heureux de la terre, si un sort propice eût voulu trancher le fil de ma vie pendant la longue durée de ma prospérié.

En 1786, l'Impératrice m'envoya, à ma grande confusion, la grande croix de l'ordre de Saint-Wladimir de la deuxième classe, et m'annonça cette grâce impossible à prévoir en ces termes : « Je vous envoie les statuts de l'ordre de Saint-Wladimir. Quand vous les aurez lus, vous verrez que je ne puis me dispenser de vous en envoyer la décoration. Mettez la croix sur votre poitrine et l'étoile sur votre cœur, et que Dieu vous bénisse. »

Bientôt après et peu de temps avant son voyage de la Tauride, Sa Majesté ayant su, je ne sais par quel hasard, que je recevais mes appointements de 2,000 roubles au cours du change, ordonna que son cabinet me bonifiât à chaque remise le cours du change, comme c'est l'usage à l'égard de ses ministres employés en pays étranger, et depuis ce moment ce bienfait a toujours subsisté.

Ce long voyage ne dérangea pas un instant la correspondance. L'Impératrice m'écrivit, sans aucune interruption, tout le long de la route, dans tous ses séjours, même voyageant sur l'eau. Ses courriers m'arrivèrent avec plus de ponctualité et ses paquets plus volumineux que lorsqu'elle était sédentaire à Pétersbourg.

Enfin la révolution française éclata en 1789, et mon bonheur disparut avec celui de la France. L'Impératrice ne fut pas longtemps à démêler l'infernal génie qui présidait à cette révolution. Elle prévit et me manda tous les désastres qui en seraient la suite si l'on ne se hâtait d'écraser l'hydre dans sa naissance, et dès l'événement de la nuit du 5 au 6 octobre elle regarda la monarchie française comme perdue. Je l'avais jugée ainsi deux mois plutôt, sans prévoir les horribles forfaits qui déshonoreraient et ensanglanteraient cette terre de malédiction; son arrêt me paraissait prononcé après cette nuit fatale où un tas d'avocats et de jeunes insensés de la cour, qu'on appelait alors

enragés, s'étaient avisés, à moitié ivres, d'abolir et de proscrire une foule de droits qui subsistaient depuis des siècles. Placé près de la machine infernale qui se construisait alors dans les ténèbres, il n'y avait plus moyen de se fasciner les yeux sur les sinistres projets de ceux qui méditaient le renversement de l'ordre public.

Bientôt après ce fatal 6 octobre, l'Impératrice aperçut la pente rapide qui entraîne le crédit national vers sa ruine, et sachant que toute ma petite fortune se trouvait placée en France : « Je crains, me dit-elle un jour, que vous n'ayez du souci; si cela est, que n'en parlez-vous à vos amis? »

Je lui répondis : « Pour du souci, je n'en ai nul. Depuis que l'Assemblée déloyale m'a mis trois fois sous la sauvegarde de la loyauté française, je n'ai plus aucun doute qu'elle ne me fasse banqueroute. Mais lorsque ce moment sera arrivé, n'ai-je pas une protectrice toute-puissante? Je lui demanderai alors une petite place qui me donne du pain, soit en Allemagne, soit en Italie, dont le climat est si favorable aux vieillards. Dans cette place, je continuerai à lui être aussi utile que par le passé, c'est-à-dire bon à rien, mais j'achèverai de vivre paisiblement, en parlant de temps en temps au nom de l'Impératrice ma souveraine et en bénissant ce nom auguste. »

Sur quoi Sa Majesté me riposta sur-le-champ : « Pour cette place, vous l'aurez quand vous voudrez; mais en attendant, prenez toujours de mon argent ce qu'il vous faut pour vos besoins. Je viens aussi de placer pour vous une somme d'argent sur la maison des enfants trouvés à Moscou, dont vous disposerez, et je vous assure que si je connaissais en Europe un placement plus solide, je lui aurais donné la préférence. »

J'avais toujours, il est vrai, des fonds à Sa Majesté en caisse, que j'employais d'après ses ordres, soit en Italie, soit en France, soit en Allemagne; mais il n'était pas en moi de m'en appliquer la plus petite portion sur une permission aussi vague. Si Sa Majesté a conservé les comptes que je lui ai régulièrement rendus depuis vingt ans, on pourra voir que ni à cette époque ni à aucune autre je n'ai jamais employé une obole de ses fonds à mon usage. Quant à la somme placée pour moi sur les enfants trouvés de Moscou en 1789, personne ne m'en a jamais

parlé, et, depuis cette première ouverture, il n'en a plus été question entre Sa Majesté et moi.

Cette année je tombai dangereusement malade, et fus hors d'état de quitter Paris; mais en 1790 et 1791, je passai l'été en Allemagne et aux Pays-Bas. Je recevais là les courriers de l'Impératrice, qui ne se souciait plus d'en faire aller à Paris, et j'y avais aussi plus de tranquillité d'esprit pour lui écrire; vers l'hiver je m'en retournais en France. Les affaires empiraient de jour en jour, à vue d'œil; mais j'avais fait mon plan d'avance de voyager en été et de passer l'hiver à Paris, tant que le ministre de l'Impératrice resterait à son poste.

Dans le courant de l'été de 1791, Sa Majesté prit de l'inquiétude pour sa correspondance et ses papiers, et exigea de moi de les livrer aux flammes sans réserve. Je lui fis sentir douloureusement combien ce sacrifice était au-dessus de mes forces. Je revins à Paris en octobre 1791, non pour les brûler, mais pour les faire sortir de France. J'étais sans doute tenté de sauver en même temps bien des choses précieuses pour moi; mais les temps étaient déjà tellement difficiles qu'il était aisé de prévoir qu'au moindre déplacement d'effets, le premier ballot qui sortirait de ma maison serait arrêté, fouillé et peut-être pillé dans la rue, sous prétexte d'une conspiration contre la liberté. J'étais déjà dénoncé dans les sections et dans les comités comme entretenant une correspondance très-étroite avec l'Impératrice, qu'on supposait très-peu favorable aux principes de la Révolution; je ne pouvais me flatter d'échapper aux effets de cette malveillance que par une extrême circonspection, par une immobilité parfaite. J'abandonnai donc toute idée de remuement chez moi, et, puisque j'avais répondu à Sa Majesté de la sûreté de ses papiers, je regardais comme un devoir rigoureux de sacrifier tout le reste à cette considération.

A force de précautions, je réussis à faire sortir ce dépôt précieux clandestinement de chez moi, à lui faire dépasser la frontière de la France, et à le mettre, à l'insu de tout le monde, en sûreté en Allemagne.

En 1792, au mois de février, je le suivis et quittai Paris immédiatement après le départ du ministre de l'Impératrice, laissant ma maison, mes papiers, mes affaires, ma fortune, tout ce que je possédais au monde, sous la sauvegarde de la loyauté

française tant vantée, me croyant du moins suffisamment garanti par le droit des gens, par ma qualité de ministre étranger, et surtout par ma nullité, de toute violence nationale.

L'Impératrice, depuis le commencement de la révolution, sans approuver en plusieurs occasions décisives les mesures et la conduite du roi et de la reine de France, n'avait cessé de me parler de leur situation avec l'intérêt le plus touchant. J'avais quelquefois dit à Sa Majesté que cet intérêt généreux, s'ils pouvaient le connaître, ne manquerait pas de leur être d'une grande consolation; mais que je n'osais rien risquer à cet égard parce qu'ils étaient tellement environnés d'espions et de traîtres que, dans un moment où tant de fripons prenaient près d'eux le masque du zèle et de la fidélité pour les trahir d'autant plus sûrement, je n'avais qu'à m'adresser mal, et qu'au lieu d'une consolation que je désirais de leur procurer je pouvais leur causer de grands chagrins et des peines très-réelles.

L'Impératrice me parut cependant souhaiter que la reine fût instruite de la part qu'elle prenait à sa situation, et, peu avant mon départ, le hasard me servit à cet égard. J'étais lié depuis environ vingt ans avec une personne qui avait longtemps joué un rôle dans une petite cour d'Allemagne, limitrophe de la France et qui ne manquait pas d'entregent. Elle venait tous les ans passer quelques mois à Paris pour cultiver des amis et les liaisons qu'elle avait à Versailles avec la reine et avec les ministres. Depuis le 6 octobre 1789 que la reine était prisonnnière à Paris avec le roi et toute sa famille, elle voyait dans ses voyages cette princesse infortunée de temps en temps en particulier, dans la chambre d'une de ses femmes de chambre affidées, quand elle pouvait se dérober à ses surveillants, ce qui ne lui réussissait pas toujours. Un jour cette personne étant sur son départ pour retourner en Allemagne vint me voir, et, comme elle avait vu la reine la veille pour prendre congé d'elle, elle me parla longtemps de sa déplorable situation. « Elle serait bien touchée, lui dis-je, si elle savait à quel point l'Impératrice en est occupée. » Celle qui m'écoutait regretta infiniment de ne l'avoir pas su la veille. Peu de temps avant mon départ, cette personne étant revenue à Paris, eut une nouvelle entrevue avec la reine qui, en pleurant

beaucoup sur l'abandon où la laissait son frère, l'empereur Léopold, en prit occasion de parler avec une grande sensibilité de la conduite de l'Impératrice envers la France. Alors cette personne lui dit qu'un de ses amis recevait continuellement sur cela les preuves les plus touchantes. Lorsqu'elle m'eut nommé, la reine lui confia que sa sœur, cette angélique Madame Élisabeth, avait eu une entrevue avec moi d'une heure, et marqua un grand désir de me voir en particulier, mais finalement y renonça, disant qu'elle ne pouvait le risquer sans se compromettre et moi aussi. En revanche, elle me fit sonder si j'étais disposé à lui communiquer ces fragments précieux. Je passai trois nuits à tirer de ma correspondance de deux ans et demi tout ce qui regardait le roi et la reine personnellement, laissant de côté tout ce qui n'était relatif qu'à la révolution et aux coupables artisans des malheurs de la France. Je remis ce paquet à un homme de la première confiance que la reine m'envoya pour le prendre. Il revint le lendemain me dire que le roi et la reine me conserveraient une reconnaissance éternelle de cette communication ; que, si j'y consentais, le roi se chargeait de garder ce paquet sous sa clef, et qu'il m'en répondait dans tous les cas. Je consentis à tout. Peu après je partis. Arrivé à Bruxelles, je rendis compte à l'Impératrice de tout ce qui s'était passé ; je sus aussi que le roi et la reine lui avaient écrit. Quant à la sûreté, l'infortuné monarque me tint parole ; du moins il n'a jamais été question de ces fragments pendant et après sa catastrophe.

Je m'arrête accablé sous le poids de tant de souvenirs, aujourd'hui si douloureux, dont la millième partie n'est cependant pas consignée ici, quoique cet écrit excède déjà des trois quarts les bornes que j'espérais lui fixer. Ce qu'il me reste à dire sur ma situation se complique, à l'époque où je suis arrivé, tellement avec la situation d'une famille particulièrement protégée par l'Impératrice, que je suis forcé de fondre la suite de mon histoire dans la sienne.

II

Un livre d'éducation intitulé *les Conversations d'Émilie*, qui parut il y a environ dix-huit ans, attira fortuitement la protection de l'Impératrice à Émilie, fille du vicomte de Belzunce, d'une très-ancienne famille de la Navarre où elle était née. Ce livre plut à Sa Majesté. Son projet était de le faire traduire en russe. Elle y avait trouvé, me dit-elle, un grand fonds de naturel et de bon sens, pas une phrase entortillée ni alambiquée, pas une idée louche ou fausse. Ce que Sa Majesté aimait particulièrement, c'était l'emploi de la méthode socratique qui, à la place des lieux communs dont on a coutume de remplir les jeunes têtes, apprenait comment il fallait développer dans chacune le germe de ses propres idées, les rectifier ensuite, au besoin, à l'aide de leurs propres réflexions, et les conduire à la maturité par les degrés insensibles d'une culture sage et conforme à la marche de la nature. Ce jugement favorable de l'Impératrice fut confirmé quelque temps après par celui de l'Académie française, qui, ayant pour la première fois à prononcer en 1782 sur un prix destiné au meilleur ouvrage publié dans l'année, le décerna à la nouvelle édition des *Conversations d'Émilie*.

J'appris alors à Sa Majesté que cette Émilie n'était pas un être chimérique, mais une Émilie réelle, élevée de cette manière par une grand'mère, malade depuis dix ans, qui avait fait cet ouvrage au milieu d'habituelles souffrances. C'est de ce moment que date l'intérêt de l'Impératrice pour Émilie de Belzunce.

Elle avait deux frères plus âgés qu'elle, à une distance respective d'un et de deux ans. Ses parents n'étaient pas riches. La fortune très-bornée de sa grand'mère avait considérablement souffert par ses longues maladies et par les vicissitudes continuelles auxquelles le ministère des finances paraissait alors condamné. Chaque ministre avait son système. Ce que l'un accordait, son successeur le supprimait, le successeur de celui-ci

ordinairement le rétablissait, mais en faveur de ses créatures, et ces ministres se succédant avec rapidité, le mal particulier qu'ils faisaient par des réformes violentes n'eut presque jamais le temps d'opérer le bien public qui d'abord avait servi de prétexte pour les entreprendre.

Mme d'Épinay avait conservé un petit intérêt dans les fermes du roi. Il lui avait été originairement accordé pour la dédommager d'une place qu'on avait assez arbitrairement ôtée à son mari. M. Necker, par un arrangement général, supprima tous ces intérêts et n'accorda aucun dédommagement à ceux qui en jouissaient, excepté toutefois aux personnes assez puissantes à la cour pour lui forcer la main. La grand'mère d'Émilie n'était pas de ce nombre. Il sentit cependant l'excessive dureté d'un tel procédé à l'égard d'une femme dans un état de santé si déplorable, qu'il réduisait à l'indigence. Au lieu de 12 à 15,000 livres de rente qu'il lui avait enlevées, il lui fit donc accorder par le roi une pension de 4,000 livres, et comme la suppression avait précédé cette grâce de plusieurs mois et qu'il en était résulté une grande détresse, il se détermina à venir à son secours en lui faisant délivrer provisoirement du trésor royal une somme de 8,000 livres, mais sur laquelle il oublia ou négligea de prendre les ordres du roi.

Six mois après il perdit sa place, et son successeur, ne trouvant pas le don de cette petite somme autorisé par le bon du roi, la fit redemander à cette femme malheureuse. Moyennant cette restitution exigée, la pension accordée devenait absolument illusoire parce qu'il était clair, et l'événement le prouva, que celle qui devait en jouir n'avait pas deux ans à vivre. Je m'adressai à M. de Vergennes pour lui faire sentir la rigueur d'un procédé aussi dur que mesquin. Il me voulait du bien, mais il ne put faire entendre raison à son collègue, le ministre des finances.

Je me vois forcé d'entrer dans ces détails si indifférents, si étrangers en apparence, à cet écrit, si je ne veux pas renoncer à donner une juste idée de cette bonté incompréhensible avec laquelle l'Impératrice prenait part à tout ce qui m'intéressait directement ou indirectement. On y reconnaîtra bien les soins de l'amitié la plus attentive et la plus active; mais qui pourra croire que ces soins pour un homme tel que moi occupaient

sans relâche la souveraine du plus vaste empire, et dont le règne fixait les regards de toute l'Europe?

A peine instruite de ces détails, Sa Majesté me mande : « Laissez-moi faire, je dirai tant de bien au ministre de France des *Conversations d'Émilie* que, sur le rapport qu'il en fera dans ses dépêches, ils auront honte de faire cette lésinerie à l'auteur. » Mais le ministre des finances ne se piquait pas apparemment d'être grand politique : l'éloge par l'Impératrice d'un livre d'éducation ne lui fit pas plus d'impression que les sollicitations de M. de Vergennes, et la restitution des 8,000 livres fut définitivement exigée.

Sa Majesté voyant son crédit échouer, m'écrivit : « 8,000 livres sont assurément une grande misère pour tout trésor quelconque. Donnez de ma part à Mme d'Épinay deux fois 8,000 livres, comme un don, comme un prêt, enfin, pour ménager sa délicatesse, sous quelle forme qu'elle voudra le recevoir. Vous ferez ensuite faire mon chiffre en diamants, et vous le donnerez en mon nom à Émilie. » Cet ordre m'arriva au commencement de l'année 1782; Émilie avait alors quatorze ans. Je répondis à Sa Majesté que je craignais qu'elle n'y eût pas assez réfléchi, puisque par ce don elle créait une demoiselle d'honneur.

Tant de bienfaits si généreux, assaisonnés de tant de délicatesse, étaient évidemment autant de grâces que la bonté souveraine répandait sur moi. Personne ne s'y méprenait, comment mon cœur aurait-il pu s'y tromper? Et comment, accablé sous le poids de ma reconnaissance, aurais-je pu guérir de la passion profonde, de l'invincible attachement que j'avais apportés de la Russie?

En 1783, Émilie perdit sa grand'mère. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à empêcher ses parents de l'emmener dans leur terre à l'extrémité du royaume, sur la frontière d'Espagne, où elle était née, mais où l'on ne parlait pas même le français, et où son éducation et son établissement futur eussent été à peu près également impossibles. On se rendit enfin à la raison, et pour achever son éducation on la mit à Paris, sous ma surveillance, au couvent de Saint-Antoine dont une princesse de Beauvau était abbesse. L'Impératrice, avant que j'eusse pu lui parler de ces événements, m'écrivit : « Je sais que vous

n'avez pas dû être heureux depuis quelque temps, et que Mme d'Épinay n'existe plus; dites-moi ce qu'est devenue Émilie. » C'est ainsi qu'à l'exemple de la Providence elle ne perdait jamais un instant de vue ceux qu'elle avait pris sous sa protection.

En 1784, Sa Majesté me voyant peu d'espérance de la marier convenablement à sa naissance, à cause de la médiocrité de sa fortune, m'écrivit : « Vous en avez fait ma demoiselle d'honneur, il faut bien que je lui donne sa dot » ; et m'envoya 12,000 roubles.

En 1785 je confiai à Sa Majesté que, malgré un bienfait si imprévu et si éclatant auquel les parents d'Émilie me promettaient d'ajouter de leur côté une dot de cent mille livres, ce qui à une fille de condition faisait un fonds très-suffisant pour être bien mariée, je désespérais de lui trouver un bon parti, parce que ma vie retirée et solitaire m'éloignait de tous les moyens de nouer et de conduire à bien une affaire de ce genre.

Sur quoi l'Impératrice, pour toute réponse, me copia de sa main un billet qu'elle avait écrit dans la matinée au comte de Ségur, ministre de France auprès d'elle, dont le père avait le département de la guerre. Ce billet portait que l'Impératrice priait M. le comte de Ségur de recommander de sa part à M. le maréchal, son père, Émilie de Belzunce qu'elle avait dotée; que l'Impératrice désirerait que le roi voulût charger le baron de Grimm de lui trouver un époux, lequel, agréé ensuite par Sa Majesté, pût être susceptible de quelque grâce en faveur de ce mariage, protégé par le roi.

En m'envoyant la copie de ce billet sur un petit chiffon de papier, l'Impératrice se contenta d'ajouter au bas qu'elle désirait qu'il eût mon approbation et que je fusse content d'elle. Je restai pétrifié, et du moyen infaillible que sa bonté avait imaginé, et de la tournure par laquelle elle en assurait le succès, et surtout de cette prévoyance unique par sa délicatesse, qui me réservait le choix de l'epoux afin d'empêcher qu'un des ministres du roi ne disposât légèrement de la jeune personne en faveur d'un de ses protégés, dont il aurait fait la fortune sans trop s'embarrasser peut-être si les qualités personnelles de l'époux répondaient suffisamment du bonheur de sa femme. N'est-on pas tenté de croire que l'Impératrice n'avait d'autres affaires au monde que de faire réussir celles qui m'intéressaient?

Sa généreuse intervention fit son effet sur-le-champ. Les deux frères d'Émilie, placés au service depuis quelque temps, étaient déjà notés comme deux sujets d'espérance, et par conséquent bien traités à la cour où ils venaient en hiver. Le roi, ainsi favorablement disposé pour le nom de Belzunce, s'empressa de répondre à la demande de l'Impératrice. Je fus chargé de la recherche et du choix de l'époux. C'était alors l'usage en France de conférer les régiments à de jeunes colonels d'un nom ancien et connu à la cour. Il fallait cependant, si je ne me trompe, avoir vingt-trois ans, et par conséquent huit ans de service militaire pour parvenir au grade de colonel, et avoir atteint l'âge de vingt-huit ou de trente ans avant de pouvoir aspirer à un régiment. Cet usage n'était pas peut-être ce qu'il y avait de plus admirable dans la constitution militaire de la France, mais une discipline d'ailleurs ferme, uniforme et stable, en aurait aisément corrigé les inconvénients. Quoi qu'il en soit, le terme de l'ambition de toute la jeunesse de la cour était d'obtenir un régiment. Il m'en fut promis un en faveur de ce mariage, si je pouvais proposer un sujet susceptible de cette grâce par sa naissance et ses services. Dès que cette nouvelle transpira, je n'eus plus que l'embarras du choix.

Je le fixai sur le comte de Bueil, jeune officier aux gardes-françaises, dont on me rendit dans son corps les témoignages les plus favorables. Il avait perdu son père et sa mère au sortir de l'enfance. Seul et sans guide en entrant dans le monde, abandonné à lui-même au milieu d'un corps d'officiers si nombreux dont tous n'étaient pas des modèles de conduite et de sagesse, il avait su se préserver de tous les écarts de jeunesse et se faire remarquer comme un excellent sujet. Sa fortune consistait en terres situées à vingt-cinq lieues de Paris. Le revenu de ses terres n'était pas immense; mais la passion du propriétaire pour l'agriculture et l'économie rurale promettait une administration sage de son bien et l'avait déjà amélioré d'annee en année. La médiocrité et la modération, sa compagne, ayant toujours eu mon suffrage, je lui donnai encore en cette occasion la préférence sur des fortunes plus brillantes, mais dont les chances pour le bonheur futur de la jeune personne me paraissaient moins assurées.

Le mariage se fit au printemps de 1786. Le roi ne voulant

pas rester en arrière du côté de la générosité avec laquelle l'Impératrice avait doté une jeune Française, accorda aux deux époux une pension annuelle de 4,000 livres, réversible au survivant. Leur fortune réunie formait un revenu de trente mille livres, suffisant pour vivre heureux dans leur terre et passer les mois d'hiver à Paris et à la cour; mais elle devait devenir considérable avec le temps. Le mari ne pouvait manquer l'héritage de plusieurs terres dans le voisinage de la sienne, possédées par ses oncles paternels, âgés, infirmes et sans enfants, et la jeune femme, indépendamment de ce qui pouvait lui revenir encore de l'héritage de ses parents, devait hériter de moi un revenu de 15 à 20,000 livres. C'est ainsi que l'Impératrice, par sa protection et sa générosité sans exemple, avait fondé une famille et l'avait entourée de bonheur et de prospérité.

Il naquit de ce mariage trois enfants. L'aînée, une fille, obtint naturellement l'honneur d'être la filleule de l'Impératrice. Sa Majesté y consentit, et comme c'était l'usage en France de donner à une fille deux marraines et un parrain, elle permit que Mme la grande-duchesse Hélène Pawlowna et Mgr le grand-duc Alexandre Pawlowitz lui fussent associés. L'enfant fut baptisée Catherine-Hélène-Alexandrine, et existe depuis dix ans qu'elle est au monde sous le nom de Katinka. Un frère étant venu après elle, Sa Majesté, pour porter bonheur à un garçon, permit encore qu'il fût son filleul, et il reçut le nom de Catherine-Henri. Une seconde fille succédant à ce frère ne put aspirer à la gloire d'un baptême aussi illustre; mais depuis l'articulation de la première parole, elle se joignait à son frère et à sa sœur pour célébrer une marraine à qui ils devaient l'existence. Son nom auguste était béni tous les jours dans ce fortuné manoir. L'Impératrice eut la bonté de jouir de son ouvrage.

Cette famille fut donc pendant trois ans une des plus heureuses de la terre, lorsque la révolution éclata et en fit une des plus malheureuses.

Le frère aîné de la jeune comtesse de Bueil en fut, peu de semaines après la prise de la Bastille, une des premières et des plus déplorables victimes. Un nouveau règlement du ministre de la guerre avait inventé le grade de major en second pour ceux des jeunes gens de la cour qui devaient ensuite devenir colonels et obtenir les régiments. Le comte de Bueil et son beau-frère,

le jeune vicomte de Belzunce, avaient été placés en même temps dans cette qualité, l'un au régiment du Maine, alors en Corse, l'autre au régiment de Bourbon, en garnison à Caen, en Normandie. Les scélérats qui avaient formé le projet de bouleverser la France employaient deux moyens, également efficaces puisqu'on les laissait faire : l'un de soulever partout la populace, l'autre de séduire et débaucher les corps militaires. Ils eurent besoin pour leurs vues criminelles d'un soulèvement à Caen. Le régiment de Bourbon les gênait, ils voulurent le débaucher. Il n'y eut pas moyen; ce régiment fut inaccessible à la corruption. Les soldats affectionnaient beaucoup leur jeune major en second, qui s'était logé avec eux aux casernes et qui ne les quittait ni jour ni nuit. On sentit qu'il fallait se défaire et du régiment et de l'officier qui avait tant de crédit sur lui. Celui-ci fut donc accusé, suivant l'usage alors à la mode, de conspirer contre le salut du peuple, et tandis qu'on l'avait conduit à la municipalité pour s'y justifier, le commandant de la province, qu'on tenait à peu près prisonnier dans la citadelle, fut forcé de signer un ordre qui enjoignait au régiment de quitter immédiatement la ville. Il ne fut pas difficile au jeune vicomte de Belzunce de détruire des accusations aussi vagues qu'absurdes; mais au lieu de le rendre à son corps, qui s'était formé hors de la ville pour l'attendre, on le conduisit en prison sous prétexte de le préserver de l'effervescence du peuple, à laquelle on espérait, disait-on, de le soustraire pendant la nuit. Bientôt cette prison se trouva forcée par une populace furieuse : la victime en fut arrachée, tuée à coups de fusil, déchirée en lambeaux, et mangée par des furieux ivres de sang et de carnage.

Il est plus aisé d'imaginer l'état de sa malheureuse sœur et de son malheureux frère que d'en donner une idée. L'Impératrice daigna y prendre la part la plus généreuse, et voyant les affaires journellement empirer pendant les années 1790 et 1791, au point de rendre la France absolument inhabitable pour les honnêtes gens, Sa Majesté ne cessa de me presser de tirer la jeune comtesse de Bueil avec son mari et ses enfants de ce gouffre.

C'était bien aussi ma pensée. Il n'était que trop prouvé qu'on ne pouvait plus exister sur cette terre de désolation. Le projet était formé de longue main d'en rendre, à force d'avanies et de

persécutions, le séjour insupportable à la noblesse, d'ouvrir d'un autre côté avec la plus grande facilité toutes les barrières à l'émigration afin d'en faire avec le temps un crime de lèse-nation, pour dépouiller les émigrés de leurs propriétés. Mais plus ce projet était insidieux et perfide, moins je crus qu'il fût permis de donner des conseils. Dans une crise aussi violente et dont personne ne pouvait calculer les suites, chacun ne pouvait plus prendre conseil que de son propre cœur et ne devait se conduire que d'après ses principes et sa conscience. Je ne parlai donc au comte de Bueil ni de l'opinion de l'Impératrice, ni de la mienne; c'est lui qui, après s'être consulté avec sa femme, vint me déclarer que son parti était pris de quitter la France, et il exécuta ce projet vers la fin de l'année 1791. Ce parti devait lui coûter plus qu'à personne, car il aimait l'héritage de ses pères avec passion, et ses paysans, qui l'adoraient, le conjuraient de rester et s'engageaient à le défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Sa femme alla avec ses trois enfants habiter successivement Tournai, Bruxelles, et, vers l'été de 1792, Aix-la-Chapelle; toutes ces villes regorgeaient d'émigrés. Lui, de son côté, se rendit à Coblentz pour faire la campagne. Il trouva le prince de Nassau qui, n'ignorant pas la protection de Sa Majesté Impériale, m'offrit de le prendre pour son aide de camp. Sur le compte que j'en rendis à l'Impératrice, Sa Majesté permit au comte de Bueil de porter l'uniforme russe, puisque son service le fixait auprès d'un officier général de ses armées.

Ma santé m'avait obligé d'aller au printemps de 1792 à Carlsbad. Je revins à Francfort au moment du couronnement de l'empereur François II, et me rendis ensuite à Aix-la-Chapelle retrouver ma pupille et ses enfants. Depuis leur émigration, j'étais devenu leur unique ressource. Le peu que son mari avait pu emporter de France n'avait pas suffi pour son mince équipage et pour le mettre en état de faire la campagne. L'Impératrice m'avait accordé au commencement de cette année une somme de 6,000 roubles pour ses protégés; mais partout où les émigrés se montraient, tout devenait dans l'instant hors de prix pour eux; partout ils étaient rançonnés sans pudeur et sans pitié, vexés, dépouillés, et j'eus le chagrin de voir ce bienfait s'évaporer en faux frais, sur les grands chemins, dans les au-

berges, sans procurer aucun bien réel à mes enfants infortunés.

L'issue désastreuse de la campagne mit le comble à leur détresse, comme à celle de tous les émigrés. Aux désastres de la Champagne succéda la conquête rapide des Pays-Bas par les Français, devenus républicains. Dans la plus mauvaise saison de l'année, il fallut se sauver avec précipitation d'Aix-la-Chapelle où le comte de Bueil était revenu nous rejoindre, précédé et suivi d'une nuée d'émigrés, renvoyés des armées. Le grand chemin d'Aix-la-Chapelle à Dusseldorf était couvert de fugitifs, et les frais pour s'y transporter, pour y subsister à peine à l'abri des injures de l'air et des besoins physiques, s'élevaient à des sommes hors de toute proportion et de toute croyance.

En peu de semaines, il m'en coûta 10,000 livres de France pour être à peine logé, chauffé et nourri avec ma petite famille. C'était à peu près tout ce qui se trouvait dans ma caisse, et pour surcroît de bonheur, il me fut mandé de Paris qu'un voleur avait trouvé moyen de se glisser dans ma maison, d'y forcer le secrétaire de mon gardien en son absence, et de m'emporter une somme de 10,000 livres en assignats qu'on l'avait forcé de recevoir pour moi la veille, malgré lui.

Cette situation était trop violente pour se soutenir longtemps. Les émigrés français étaient presque à peu près partout proscrits en Allemagne; mais l'uniforme que le comte de Bueil avait la permission de porter, et le chiffre dont sa femme est décorée, fournissaient un puissant prétexte en leur faveur pour une heureuse exception de la rigueur de cette règle. Je pris donc la résolution de les faire partir avec leurs enfants, au milieu du mois de décembre, par un temps et des chemins effroyables, pour Gotha, où le duc les accueillit avec la plus généreuse hospitalité, et où je les rejoignis en février 1793.

Le commencement de cette année funeste fut marqué par le plus horrible régicide. Peu de mois après, on me manda de France que le département de Paris, une des autorités constituées, avait fait mettre le scellé dans ma maison. C'était une infraction violente contre le droit des gens, et cependant ceux à qui j'avais laissé, à mon départ, mes pleins pouvoirs pour soigner mes affaires en mon absence, étaient déjà tellement intimidés qu'au lieu de réclamer en mon nom contre cette invasion dans mon bien et mes droits, ils prétendirent me la faire envisager

comme une mesure conservatoire de ma propriété, dont je devais me féliciter puisqu'elle la mettait à l'abri des voleurs, à la vérité lorsque ceux-ci avaient fait leur coup. Ils laissèrent en conséquence paisiblement s'installer chez moi un gardien à mes frais et dépens.

Le but de cette mesure conservatoire se développa six mois après, vers l'automne, au moment où le crime exécrable de l'assassinat de la reine fut ajouté à celui du roi. Après avoir été pendant dix-huit ans, de notoriété publique, ministre étranger accrédité près de Louis XVI, on vint un matin, sans autre formalité, faire une descente dans ma maison, enlever les scellés, s'emparer de tout en notifiant à mes gens, j'ignore encore aujourd'hui par l'autorité de qui et en vertu de quelle loi, que j'étais déclaré émigré. J'avais passé quarante-cinq ans de ma vie en France, j'y avais placé de bonne foi toute ma fortune; je n'avais pas un écu ailleurs. On saisit mes capitaux, mes rentes, tout mon revenu, au profit de la République. On enjoignit, sous peine de la vie, à tous ceux qui pouvaient avoir quelque chose à moi, de le déclarer sans délai et de le livrer aux autorités établies pour me dépouiller. Non-seulement les gens d'affaires que j'avais chargés, en partant, des miennes, et les banquiers dépositaires de ma fortune furent obligés de se soumettre à cette loi, mais de même que tous ceux avec qui j'avais conservé des relations en France, ils me firent insinuer par des voies indirectes qu'une seule lettre de ma part à leur adresse, quel qu'en fût le contenu d'ailleurs, leur coûterait infailliblement la tête. Aussi depuis cette époque n'ai-je pas écrit une ligne en France.

Dans ma maison on mit d'abord dehors, sans les payer, les domestiques que j'avais laissés. Une personne qui était à la tête, depuis quinze ans, fut seule retenue pour fournir tous les éclaircissements qu'on lui demanderait. Elle se trouva d'autant plus exposée que, bornée chez moi aux détails du ménage, elle n'avait nulle connaissance de mes affaires et ne put rendre compte de rien, ce qui dans ces temps atroces était déjà regardé comme un crime capital. Il ne tenait qu'à elle de se tirer de ce danger et même de se faire récompenser, en me dénonçant comme un monstre conspirant auprès de l'Impératrice contre la République. Tout ce qui aurait coloré tant soit peu la violence qu'on s'était

couronne civique
nuations ne lui
qu'elle risquait la
pplice pendant trois
pendant cette longue
en réclamant continuel-
répidité au-dessus de son
les qu'on se permettait en-
ces déprédateurs l'avertissaient
à l'échafaud, d'autres lui disaient
inistre étranger, il fallait m'avertir
ce qui se passait chez moi afin que
nations et me faire rayer de la liste des
à deux cents lieues de Paris, et il ne leur
aines pour démeubler et déménager toute
nobilier en entier, habits, linge de corps et de
s en bois d'acajou, dont la plupart venaient de
re de Neuwied, provisions de toute espèce, vais-
aux, bustes, bijoux et effets précieux, parmi lesquels
i nombre de médaillons en or, successivement reçus
npératrice; une bibliothèque amassée pendant toute ma
car j'avais, en arrivant en France, porté avec moi mes livres
niversité et d'étude; toutes mes correspondances, mes manuscrits, beaucoup des papiers que des amis avaient mis en dépôt chez moi et qui ne m'appartenaient pas, tout fut enlevé et transporté je ne sais où, ou vendu à l'enchère, ou soustrait par ceux qui étaient préparés à ce pillage déloyal. J'ignore si l'on a fait un inventaire de mes effets[1], mais personne ne s'y

1. Nous n'avons pas retrouvé l'inventaire dont Grimm soupçonnait l'existence, mais un précieux registre conservé aux Archives nationales, celui de la *réception des objets d'art et antiquités trouvés chez les émigrés et condamnés, réservés par la commission temporaire des arts adjoints au comité d'instruction publique.* (F.[17] 1192[2]), nous a fourni la liste qu'on va lire des tableaux, dessins et estampes saisis chez Grimm.

Le portrait de Diderot à la mine de plomb, remis au Muséum, ne peut être le dessin de Garand, appartenant aujourd'hui à la famille de Vandeul, mais le buste du philosophe, par Mlle Collot, est celui qu'Alex. Lenoir a fait figurer sous le nom de Collet ou de Callot dans les divers catalogues du Musée confié à ses soins.

La citoyenne Denor, dont le nom figure sur cet inventaire et sur presque tous les autres relevés de ce registre, était une marchande d'estampes et de curiosités,

étant trouvé de ma part, chacun de ces pillards était bien le maître d'en distraire sans autre forme de procès ce qu'il voulait s'approprier. C'est ainsi qu'en peu de jours je perdis le fruit, j'ose dire, de la sagesse de toute ma vie, ma fortune entière, et me trouvai détroussé, nu comme j'étais venu au monde.

J'avais, indépendamment de la valeur de mon mobilier, plus de 40,000 livres de rente, y compris les 10,000 livres ou 2,000 roubles, que je tenais de la munificence de l'Impératrice;

d'origine hollandaise, qui avait vendu pour 28,442 livres à la nation le cabinet d'histoire naturelle de Le Vaillant, et que l'on payait en objets d'art.

GRIMM ET DE BUEIL, ÉMIGRÉS,
Rue du Mont-Blanc, n° 3.

Du 6 prairial, l'an 2me.

Cne Denor.	1. Trois estampes d'après Raphaël, représentant une *Sainte Famille*, gravées par Poilly.
Id.	2. Deux autres *Sainte Famille*, faisant pendants, l'une d'après Raphaël, l'autre d'après le Guide.
Id.	3. Deux estampes avant la lettre d'après Carle Van Loo, l'une *la Conversation espagnole*, l'autre *la Lecture*, par Beauvarlet.
Muséum.	4. Un portrait d'homme, ovale, peint par Greuze (*dit M. Creutz, ambassadeur de Suède.*) Existe à Versailles*.
Id.	5. Un médaillon dessiné à la mine de plomb. Portrait de Diderot
Id.	6. Un petit tableau représentant la Vierge et l'Enfant Jésus de l'École d'Italie.
Musée des monuments français.	7. Le portrait de Diderot, buste en terre cuite, par [Mlle Collot]
Bibliot. nation.	8. Une estampe coloriée, d'après Raphaël, représentant l'École d'Athènes, gravée par Volpato.
Cne Denor.	9. Un volume représentant les Antiquités de France par Clérisseau **.
Dépôt de musique.	10. Un clavecin à double ravalement fait par Wather, en 1755, avec son pupitre d'acajou.
Muséum.	11. Un Louis XV en pied, peint sur toile dans sa grandeur naturelle, sans cadre.
Cne Denor.	12. Trois dessins représentant des têtes de femmes, dans leurs cadres peints.

Les Archives nationales possèdent également un carton du séquestre (T. 319 renfermant une énorme collection de factures, baux et quittances concernant Grimm et sa famille adoptive. Un examen attentif ne nous a permis d'en extraire que la liste des souscripteurs à l'estampe de Carmontelle, représentant la famille Calas (liste déjà publiée par M. Bonnassieux dans *le Cabinet historique*), et dont nous ferons usage; le procès-verbal d'acquisition des pierres gravées du duc d'Or

* Les mots en italiques sont écrits au crayon; nous croyons y reconnaître l'écriture de Lebrun, alors expert de la commission du Muséum central.

** *Antiquités de France, Monuments de Nîmes.* Paris, 1778, in-folio.

il n'en resta pas vestige, et si l'on avait pu m'enlever aussi ce bienfait de Sa Majesté, j'étais réduit à demander l'aumône. Ce qu'il y eut de plus pénible pour moi, c'est que quelques-uns de mes amis en Allemagne, voulant placer, avant la révolution, une partie de leur fortune dans les fonds de France et se fiant comme moi sur l'inviolabilité de mon caractère, m'avaient prié de placer leurs fonds, comme les miens, sous mon nom, afin d'échapper à toutes les formalités embarrassantes pour des absents. Ils se trouvèrent ainsi enveloppés dans ma proscription, et la loyauté républicaine, non contente de m'avoir dépouillé, fit encore de moi un banqueroutier.

Tandis que mes fondés de procuration, glacés par la terreur, n'osaient risquer la plus légère réclamation, d'autres citoyens, de leur propre mouvement, sans aucune autorisation de ma part, comme je l'ai appris depuis, avaient tenté d'arrêter ou de faire réparer par leurs remontrances un procédé inique de la République. Le citoyen Barthélemy avait écrit plusieurs fois de Bâle à Paris contre une mesure aussi violente. J'avais connu M. Bar-

léans, cité plus haut, et la nomenclature des miniatures peintes par Hurter pour Catherine II. Il serait, croyons-nous, impossible de rien demander de plus à ce fatras de feuilles volantes représentant les dépenses usuelles d'une maison bien montée du XVIII[e] siècle, et qui se répercutent d'année en année. Mais ces factures d'épiciers, de selliers, de merciers, de tailleurs, sont enveloppées dans des chemises de papier fort' que l'on a simplement retournées et dont les titres, écrits de la main de Grimm, prouvent que plusieurs d'entre elles contenaient des documents d'un tout autre intérêt :

1° Reiffenstein, expédié, 1778; 2° Mémoires de Schmuth, tailleur, 1763; 3° Russie; 4° Voyage de 1773; 5° Rentes, 1768; 6° Lettres répondues, 1776; 7° S. A. R. M[gr] le prince Henri de Prusse, depuis roi en auguste 1786; 8° Grimm et Russie; 9° Voyage de 1775; 10° Lettres de Gotha et environs; 11° Gotha, répondu; 12° S. A. R. M[gr] le prince Henri de Prusse.

Enfin, il existe à la Bibliothèque nationale un manuscrit (Fr. nouv. acq., 4071), contenant, parmi des lettres d'affaires adressées à M[me] d'Épinay et des brouillons de mémoires judiciaires de sa main, le fragment suivant copié dans le testament du marquis de Croismare :

« Je prie M[me] d'Épinay d'accepter le don et legs que je lui fais d'un portrait de David Téniers, peint par lui-même, et un tableau par moi peint, représentant une campagne, marche de bagages, ce que j'ai copié d'après Wouwermans; ces deux tableaux dans leur bordure de bois doré. C'est une faible marque de l'attachement que j'ai toujours eu pour M[me] d'Épinay, depuis que j'ai eu le bonheur de la connaître.

« Je lègue à M. Grimm, mon ancien ami, une perspective peinte par Noël Gassotin, étant dans sa bordure de bois doré. »

En voilà assez, ce nous semble, pour prouver le goût de Grimm pour les beaux-arts, et pour démontrer en même temps que ses plaintes sur la spoliation dont il fut victime sont parfaitement justifiées.

thélemy sous l'ancien régime, estimé au bureau des affaires étrangères sous M. de Vergennes et M. de Montmorin; mais je n'avais certainement pas fait solliciter le citoyen Barthélemy de s'employer pour moi. Ses démarches restèrent sans effet, mais il faut toujours lui en savoir gré puisque, sous le règne de Robespierre, elles suffisaient pour l'exposer au plus grand danger. Un certain Maret, que je n'ai jamais vu et qui fut depuis enlevé par les Autrichiens avec Semonville et sa séquelle, sur les confins de l'Italie, avait été aussi plusieurs fois de la part du ministre des affaires étrangères, faire des représentations au département de Paris pour l'engager à surseoir à une violation aussi odieuse du droit des gens; mais il est de l'essence de l'égalité que les autorités respectives du gouvernement n'aient aucune déférence les unes pour les autres, encore bien moins peut-il être question de subordination dans un tel système. Le concert et la réunion de plusieurs autorités se trouveront toujours aisément pour faire le mal, jamais pour l'empêcher. En conséquence le département de Paris envoya promener le citoyen Maret avec ses représentations, et lui demanda de quel droit le ministre des affaires étrangères se mêlait de celles du département.

L'Impératrice apprit cette opération républicaine vers la fin de l'année 1793, et Sa Majesté se regarda comme la cause première de cette catastrophe. La vérité ne me permit pas d'en disconvenir avec elle; mais sous ce point de vue mon désastre me paraissait un titre de gloire. Ce n'était pas sans doute le ministre insignifiant du duc de Saxe-Gotha qui pouvait s'attirer l'attention et exciter la convoitise des brigands qui gouvernaient la France; mais l'homme connu pour être honoré depuis tant d'années de la correspondance directe de l'Impératrice ne pouvait manquer de leur être suspect. De toutes les puissances liguées contre le monstrueux gouvernement de la France, la plus éloignée leur paraissait la plus redoutable, c'était celle qu'ils haïssaient le plus. En se décidant à cette violence envers moi, ils espéraient trouver de quoi la justifier par la saisie d'une correspondance ou scandaleusement aristocratique ou directement conspiratrice contre la liberté française. Leur fureur fut à son comble de ne trouver chez moi que des portraits de l'Impératrice et de la famille impériale, et pas une ligne de Sa Majesté, pas une des miennes adressées à cette auguste princesse. Dans un

premier accès de rage les portraits furent déchiquetés et mis en pièces, et leur espérance trompée, comme il arrive, au lieu de les radoucir, les exaspéra contre moi.

La preuve qu'ils n'en voulaient pas à un ministre de la maison de Saxe, c'est qu'avant, pendant et longtemps après mon pillage, durant tout le règne affreux de Robespierre, l'habitation du comte de Salmour, ministre de l'Électeur, resta intacte tandis que les troupes de son maître se battaient tous les jours sur le Rhin, et qui pis est, avec distinction, contre les républicains. On ne mit point de scellés chez lui; sa maison, ses gens qu'il y avait laissés, ses effets, tout fut scrupuleusement respecté. Toutes les semaines il recevait des nouvelles de son homme d'affaires, et y répondait sans gêne. Cette sûreté ne peut qu'avoir augmenté depuis deux ans.

Un cas bien plus remarquable est celui du comte Mercy-Argenteau, ambassadeur de la cour de Vienne en France, où il avait acheté des terres considérables et bâti à Paris un superbe hôtel pour son habitation. Il avait d'ailleurs une fortune immense dont sûrement une grande partie était placée en France, puisqu'il comptait, comme moi, y achever sa vie. Au milieu de la guerre la plus sanglante et de toutes les injures scandaleuses prodiguées à la maison d'Autriche, on n'a touché à aucune des propriétés de son ambassadeur, et il m'a été assuré que depuis sa mort, loin de rien confisquer, on a fermé les yeux sur toutes les aliénations, et toléré sans difficulté le transport et la sortie de ses effets.

Enfin, le nonce du pape, aujourd'hui cardinal de Dugnani, éprouva à peu près en même temps que moi la même violence, mais il y a plus de deux ans que la République lui a fait offrir la réparation du mal souffert à cette occasion. Les effets qui existaient encore, on les a restitués. Le nonce a été le maître d'évaluer lui-même la perte qu'il avait essuyée par le pillage de sa maison, vaisselle, etc., et on lui a remboursé la somme demandée, non en assignats ou chiffons de papiers sans valeur, mais en lettres de change payables à Rome en deniers comptants. Il n'y a donc que moi, faible roseau auprès de ces chênes, qui suis resté écrasé.

Immédiatement après avoir eu connaissance de mon désastre, l'Impératrice m'envoya vers le commencement de l'an-

née 1794, dans une de ses lettres confiées à la poste, pour 20,000 roubles de lettres de change, en me mandant qu'il était pressant de faire aller la marmite, et que dans le courant de l'année elle m'enverrait encore 50,000 roubles pour les employer à l'acquisition soit d'une maison à Vienne, soit d'un bien de campagne à la proximité de cette capitale ou dans tout autre pays à mon choix. En même temps, Sa Majesté me défendit expressément de parler à personne de ce bienfait, et ce ne fut pas sans une peine extrême que je me soumis à ce ordre.

J'observai à Sa Majesté dans ma réponse que de tout temps sa bonté avait pourvu à faire aller la marmite; que son bienfait annuel de 2,000 roubles, que les brigands régicides n'avaient pas pu m'enlever, serait plus que suffisant pour cela, si le sort ne m'avait chargé de veiller à la subsistance de cette famille malheureuse dont elle avait été créatrice, et qui, dépouillée avant moi de toute sa fortune, se trouverait, sans sa protection, réduite à la dernière misère ; que bien loin d'employer un bienfait si considérable à faire aller ma marmite, ma conscience m'avertissait qu'il ne m'était accordé que pour le placer au profit de ces infortunés, seul emploi digne des vues bienfaisantes de leur auguste protectrice. Effectivement, après avoir bouché les brèches que les fuites et calamités de toute espèce de l'année 1792 avaient faites à mon pitoyable trésor épuisé, je parvins à consigner environ 30,000 florins de l'empire à une maison de banque de Francfort qui les plaça dans les emprunts publics, principalement de Russie, et une petite portion aussi dans ceux de Vienne et de Londres. Voilà tout ce qui me reste au monde depuis mon naufrage, et tout ce que je puis laisser après moi à cette famille éperdue. Quant aux 50,000 roubles que la bonté souveraine m'avait annoncés, il n'en fut plus question, et, comme de la somme placée sur les enfants trouvés de Moscou en 1789, je n'en entendis plus parler.

Cependant, la ressource de 2,000 roubles qui me restait, pour subvenir à mes besoins et à ceux de mes enfants adoptifs, devint de jour en jour plus insuffisante, à cause de l'excessive cherté que la guerre avait causée en Allemagne, et dont les progrès devenaient de mois en mois plus effrayants. Malgré la pénurie dont je voyais les approches, je regardais comme un devoir indispensable de sacrifier tout pour l'éducation des trois

enfants : devoir d'autant plus cher à mon cœur, que leur heureux naturel donnait les plus belles espérances.

Au commencement de 1795, Katinka, âgée de huit ans, eut l'audace d'écrire à son auguste marraine une lettre de nouvelle année. Cette enfant annonce, avec une figure distinguée, les plus heureuses dispositions. Douée d'une grande vivacité, d'un coup d'œil juste et pénétrant, s'occupant par goût et par besoin depuis le matin jusqu'au soir, elle fait, sous des maîtres, même médiocres, des progrès rapides dans tout ce qu'elle entreprend. Elle a appris l'allemand en peu de semaines sans s'en douter. Elle le parle, le lit, l'écrit, comme sa langue maternelle. Elle calcule avec une facilité étonnante. Elle a une très-belle main. L'Impératrice me parla de sa lettre et de son écriture, avec cette bonté et cet intérêt qui n'appartenaient qu'à elle. Dès ce moment, Katinka se regarda comme copiste brevetée par Sa Majesté. Lorsque j'avais des pièces en français et allemand à ajouter à mes paquets, c'est elle qui les copiait, en mettant toujours au bas : « Katinka, copiste de Sa Majesté Impériale, *scripsit,* » et l'Impératrice ne manquait jamais de me charger de douceurs pour sa filleule sur la beauté et la correction de ses copies.

Plus ces détails m'attachaient à ces enfants et à leurs malheureux parents, plus je me sentais de trouble et d'inquiétude sur le sort qui les attendait après moi. Les affaires publiques ayant progressivement empiré, et l'espérance d'un changement favorable pour l'Europe m'ayant entièrement abandonné, je fus saisi, dans le courant de cette année 1795, d'angoisses tellement violentes sur le sort de cette famille, qu'il ne me fut plus possible de les dérober à la confidente auguste de toutes mes peines, comme de toutes mes jouissances. Je lui confiai donc que, touchant au terme de la vie, et pouvant disparaître de la scène de ce monde d'un moment à l'autre, j'avais besoin, pour fermer les yeux avec tranquillité, de lui léguer formellement une famille qui lui devait son existence ; que le père portait son uniforme depuis trois ans et n'aspirait qu'à mériter cette grâce ; que la mère était décorée de son chiffre depuis treize ans ; que les enfants étaient ses filleules et répondraient certainement à l'éducation que sa bonté daignerait leur faire donner ; que, quoiqu'il ne fût jamais entré dans mes projets de me rapprocher du séjour auguste, dont je m'étais arraché avec tant de peine, il y

a dix-huit ans, ni de revoir celle qu'on y révère, depuis que j'étais parvenu à passer ma vie avec elle sans avoir besoin de sa présence, ou plutôt de la passer tout entière en sa présence sans la moindre importunité pour elle, j'étais cependant résolu de donner la dernière marque de tendresse à ces infortunés enfants en les conduisant moi-même et les déposant avec leurs parents aux pieds de leur unique, mais puissante protectrice, où je pourrais ensuite expirer moi-même de reconnaissance et finir ainsi au comble du bonheur; ou bien, si mon espérance était trompée et ma vie prolongée contre mon vœu, je retournerais quelque part en retraite, pour achever de vivre solitairement loin d'elle et toutefois toujours avec elle.

L'Impératrice me répondit sans délai qu'elle acceptait le legs que je lui faisais; qu'elle avait toujours regardé la comtesse de Bueil et ses enfants comme chose à elle appartenante, mais que l'année était trop avancée pour songer à un si long voyage; qu'il fallait le renvoyer au printemps prochain; qu'alors je débarquerais avec ma caravane à Tzarskoé-Sélo, et que pendant ce séjour et la belle saison, nous aurions le temps d'arranger son sort.

Lorsque cependant, vers l'automne de cette année, l'irruption des républicains en Allemagne de ce côté-ci du Rhin compromit, à l'improviste, jusqu'à la sûreté de mon asile, Sa Majesté, à peine instruite de ces événements, m'écrivit qu'ayant le dos libre, je ne devais me trouver dans aucun embarras, puisqu'à l'approche du danger je n'avais qu'à me retirer tout doucement en arrière et m'acheminer vers le nord avec ma caravane; que cela serait toujours autant de gagné sur la route de l'année prochaine. En même temps, Sa Majesté m'envoya 10,000 roubles pour être employés aux frais du voyage. J'avais effectivement fait à la hâte beaucoup de dépenses en préparatifs de ma fuite; mais finalement l'Allemagne en deçà du Rhin se trouva préservée, cette année, par les armes autrichiennes.

Quoique la fluctuation continuelle des événements n'offrît à l'âme aucun appui, aucun motif de tranquillité, et que j'eusse perdu la mienne depuis longtemps, l'acceptation formelle de mon legs par l'Impératrice me la rendit entièrement, et je dis plus d'une fois à mes enfants adoptifs que ce qui pouvait actuellement leur arriver de plus heureux serait que je vinsse à finir

ma pénible carrière, parce que j'avais toujours remarqué dans l'Impératrice un penchant si religieux à remplir le vœu des mourants que, dans ce cas, ils pourraient regarder leur sort comme assuré bien au delà de leurs espérances.

Mais Sa Majesté étendit sa bonté plus loin encore. J'avais réussi, vers la fin de cette année, à faire sortir de France cette Antoinette Marchais qui avait été surintendante de ma maison à Paris, à qui son nom de baptême était déjà reproché comme un crime, parce qu'il était celui de la plus malheureuse des reines, et qui, lors du pillage de ma maison, n'avait échappé à l'échafaud que par miracle. Heureux de l'avoir tirée du gouffre où elle dépérissait, je ne pus m'en taire à Sa Majesté, mais le sort que je lui avais destiné après moi avait été détruit avec ma fortune. Avant la Révolution, le bonheur de ma vie consistait à penser que la comtesse de Bueil hériterait de moi de 15 à 20,000 livres de rente; que j'avais pourvu au sort d'Antoinette Marchais, en lui assurant un revenu de 3,000 livres; qu'enfin tous mes domestiques, les vieux surtout, seraient mis à l'abri du besoin par un traitement suffisant. Mon testament subsistait; mais la fortune dont il disposait avait disparu.

L'Impératrice n'oublia pas dans ses lettres Antoinette Marchais : « Si vous venez l'année prochaine, me dit-elle, vous l'amènerez avec vous; si elle ne vient pas, vous me direz ce que je dois faire pour elle. »

Sa Majesté était instruite, depuis plus d'un an, que le comte de Bueil avait été placé dans le régiment de Castries à la solde d'Angleterre. Ce corps ayant rétrogradé avec le reste de l'armée alliée, depuis la Hollande jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, devait enfin passer en Angleterre dans la plus mauvaise saison, vers la fin de l'année 1795, et avait effectivement fait son trajet pendant cette longue tempête qui avait jeté plusieurs bâtiments de transport anglais avec des émigrés sur les côtes de France. Ce trajet ne pouvait manquer de nous inquiéter et de nous faire craindre d'apprendre à tout moment un nouveau désastre personnel, mais il ne pouvait pas certainement me passer par l'esprit d'entretenir l'Impératrice de nos appréhensions; c'est elle qui, ayant remarqué ces malheurs, dans les gazettes peut-être, eut la bonté de me marquer de l'inquiétude sur le comte de Bueil et de me demander si j'étais tranquille sur sa navigation.

Voilà comme un ami peut pressentir et deviner le souci de son ami ; mais je ne pense pas que jamais un tel commerce ait eu lieu d'un souverain à un particulier.

Le comte de Bueil avait bien échappé aux dangers de son orageuse navigation, mais il n'avait débarqué en Angleterre que pour y voir réformer le second bataillon de son régiment, où lui-même était placé. C'était depuis 1792 la troisième tentative que j'avais faite pour le mettre à portée de servir la cause de son Roi. Toutes les trois, dont aucune ne s'était faite sans de grands efforts de dépense pour mes moyens, eurent la même issue. La seule satisfaction que je recueillis dans cette dernière occasion, fut le regret que me témoigna le duc de Castries, chef très-rigide et très-difficile à contenter en fait de service, de perdre un officier de l'espèce du comte de Bueil. Celui-ci rejoignit sa famille à Gotha au printemps de 1796, et l'Impératrice lui permit expressément de reprendre l'uniforme russe.

Dès le premier passage du Rhin tenté par les républicains en 1795, l'idée de me voir exposé à quelque déplacement subit rendit à Sa Majesté sa sollicitude pour sa correspondance. Elle fit renaître cette autre idée fatale, non d'exiger, comme elle en était parfaitement la maîtresse, mais de me conseiller, en amie, la brûlure de toute sa correspondance, de peur de quelque accident imprévu dans un temps si fécond en accidents impossibles à prévoir. Je combattis, comme autrefois, cette idée si funeste aux intérêts de mon cœur. Je fis part à Sa Majesté de toutes les mesures de sûreté que j'avais prises pendant ma vie, pour préserver mon trésor de toute mésaventure, et, en cas de mort, pour qu'il lui parvînt intact. J'ajoutai qu'alors même il n'appartiendrait plus ni à elle ni à moi, parce que je comptais le léguer par testament à Mgr le grand-duc Alexandre Pawlowitz, sous la condition de ne l'ouvrir et de n'y jeter les yeux que dix ans après mon décès, par la raison que tout monument avait besoin de la consécration du temps. J'ajoutai aussi que si, après tous ces motifs de tranquillité, Sa Majesté persistait à exiger de moi cette destruction, j'étais prêt à lui faire aussi ce dernier sacrifice, et à compléter le catalogue de toutes mes pertes par la plus douloureuse de toutes. L'Impératrice me répondit avec la bonté à laquelle elle m'avait accoutumé : « Eh bien, puisque vous y tenez si fort, gardez votre trésor et n'en

parlons plus. » J'osai me flatter que le secret si religieusement respecté par moi pendant plus de vingt ans n'avait pas peu contribué à cette détermination favorable.

Vers la fin de 1795, il me fut envoyé de Paris une espèce de panier avec quelques pièces de mousseline et trois paires de manchettes de dentelles, accompagné d'une facture où les pièces de mousseline étaient marquées : les unes de 24,000 livres, les autres de 30,000 livres, d'autres enfin de 36,000 livres ; les trois paires de manchettes ne coûtaient que 90,000 livres. Autrefois, elles auraient coûté 25 à 30 louis, et dans le fait, elles n'avaient pas changé de prix ; mais toutes les marchandises s'étaient élevées à Paris à un taux aussi extravagant parce que la monnaie de la République, les assignats, étaient avilis au point que pour 100 livres en papier on recevait quelques sols en cuivre. J'appris avec une extrême surprise par cette facture que ce panier m'apportait toute la fortune que j'avais possédée en France, celle que la République m'avait enlevée et qu'elle me restituait. Rien ne ressemblait mieux à un tour de Scapin. Voici la clef de cette énigme étrange.

Sous le règne du farouche Robespierre, ce qu'on appelait alors le gouvernement, peu avant ou après m'avoir nationalement volé, avait aussi mis le séquestre, dans un de ses accès frénétiques, sur le bien de tous les étrangers établis en France. Après la chute de ce monstre, ce décret, pas plus violent ni plus atroce que cent, que mille autres qui subsistent, avait été révoqué. On avait, en conséquence, prononcé la levée du séquestre, et la restitution des biens saisis à leurs légitimes possesseurs. Cette levée coïncida avec le moment où l'assignat de 100 livres valait depuis 7 à 8 jusqu'à 15 ou même 18 sols. C'est avec des assignats de cette valeur que la République remboursait les étrangers établis en France qu'elle avait spoliés, en donnant, en payement, à leur taux nominatif, des chiffons de papier qui d'heure en heure perdaient encore de leur chétive valeur, et risquaient de n'en avoir plus aucune sous très-peu de jours. Dans cet état convulsif, une frénésie générale avait saisi les habitants de Paris de convertir leurs assignats en marchandises, et en les payant à des prix chimériquement outrés on croyait avoir sauvé quelque chose du naufrage : lorsqu'on donnait pour un louis en or, 10, 12 et jusqu'à 20,000 livres en assignats, il était

[illegible] tous les momens qui s'écoulaient, je lui avais demandé la permission de m'embarquer avec ma petite colonie à Lubeck et d'arriver par mer au port de notre salut, observant à Sa Majesté que, si elle daignait me répondre sur-le-champ, je pourrais avoir ses ordres le 15 juillet (nouveau style) au plus tard, être rendu à Lubeck et même me trouver en mer avant la fin de ce mois ; j'ajoutai que ce parti abrégerait beaucoup les fatigues du voyage. La réponse arriva à point nommé, mais Sa Majesté me dit : « Comment pouvez-vous songer à un voyage par mer, après les vomissemens que vous avez eus pendant votre maladie, et dans une saison où nous faisons entrer nos vaisseaux de guerre dans les ports, pour les préserver des bourrasques ? » Elle finit par me prêcher avec bonté la soumission aux événemens et par me recommander les soins indispensables de ma santé, afin d'être en état d'entreprendre mon voyage le printemps suivant avec pleine sécurité.

Il fallut bien se résigner à cet arrêt, puisque pendant cette correspondance très-serrée, mais à une distance si éloignée, l'été s'était déjà éclipsé en partie, et que je sentis, autant que Sa Majesté, l'impossibilité ou du moins l'incongruité d'entreprendre vers l'arrière-saison, avec une caravane d'enfants, un aussi énorme voyage. Me voilà donc derechef éloigné du terme de mes peines ! Pour comble de malheur, je reçus cet arrêt au moment où les républicains français, ayant fait avec plus de succès une nouvelle irruption en Allemagne, se trouvaient avec leurs armées dévastatrices à douze lieues de Gotha. Il fallut emballer en toute diligence, faire filer mon bagage en arrière et me tenir prêt, avec ma caravane, jour et nuit, afin de pouvoir nous enfuir d'ici à la première alerte. Ces préparatifs forcés devinrent une nouvelle source de ruine. Lorsque je m'enfuis, il y a quatre ans, des bords du Rhin, pour me mettre à une grande distance du théâtre de la guerre, j'étais loin de prévoir que la même scène de désolation m'atteindrait dans le cœur de l'Allemagne.

L'Impératrice eut à peine connaissance de la prise de Francfort, et de ses suites, que, sans m'en parler, elle fit prier le prince d'Anhalt-Bernbourg de m'offrir un refuge, et ce prince m'invita de la manière la plus polie à venir m'établir chez lui.

L'arrêt sur mon voyage de Russie à remettre provisoirement fut précédé et accompagné de deux remises, chacune

de 10,000 roubles, que les banquiers m'annoncèrent par ordre du cabinet impérial, sans autre éclaircissement. Je le demandai itérativement à Sa Majesté, qui me répondait chaque fois que c'était de l'argent qu'elle me devait, et qu'elle savait bien ce qu'elle disait.

J'observai alors à ma bienfaitrice qu'elle daignait s'occuper de ma santé beaucoup trop ; qu'il ne pouvait et ne devait plus être question de moi que pour me tolérer jusqu'à la fin ; que le sort d'un homme, qui touche au terme de la vie, devenait chaque jour un objet moins digne d'attention, et que nommément tout coin de terre, ici, en route ou sur les bords de la Néva, était également bon pour le recevoir; mais qu'il n'en était pas de même des infortunés qui m'entouraient; qu'une longue, obscure et effrayante carrière restait ouverte devant eux; que j'avais espéré de les conduire cette année au port de leur salut, et que je les voyais avec douleur rejetés dans une mer de calamités et d'incertitudes; que quant aux remises que sa bonté me faisait faire, je ne pouvais les regarder que comme des bienfaits que sa pitié répandait sur eux et nullement comme à moi appartenant ; mais que ces bienfaits si considérables, tout en m'attendrissant, ajoutaient encore à ma désolation, puisque loin de pouvoir les placer dans la convulsion où se trouvait l'Allemagne, et les faire tourner à quelque avantage permanent et solide pour ses protégés, j'étais à peu près dans le cas de ne pouvoir ni les confier ni les garder avec sûreté et qui pis est, réduit à les jeter sur les grands chemins, à les voir disparaître en faux frais, au moment où d'après mes espérances cette famille devait se trouver loin des orages révolutionnaires et en pleine sécurité sous sa puissante égide.

Entraîné ou plutôt surmonté par le poids du malheur, je conjurai Sa Majesté de m'oublier et de fixer uniquement un regard de pitié sur cette famille malheureuse ; de considérer qu'il ne s'agissait pas de lui faire une fortune, mais simplement de la sauver de l'indigence ; que je ne désirais plus de la mener à Pétersbourg où nos haillons et notre misère, qui faisaient nos titres d'honneur, ne pourraient qu'étrangement contraster avec la cour la plus magnifique et la plus brillante de l'Europe; que je ne sollicitais qu'un asile; qu'en accordant au comte de Bueil un coin de terre quelconque dans quelque partie

de l'Empire, Sa Majesté le rendrait à sa passion première, à son occupation favorite, l'agriculture et l'économie rurale ; que ce serait alors son affaire de pourvoir à la subsistance de sa femme et de ses enfants, à qui le malheur avait appris depuis longtemps à renoncer à toute autre ambition que celle d'exister paisiblement et ignorés ; que, comme officier, Sa Majesté en avait par milliers dans ses armées, qui ne le surpasseraient pas en zèle, mais à coup sûr, du côté du talent militaire et de l'expérience, mais que comme cultivateur il pouvait devenir un citoyen fort utile et fort distingué de l'empire ; que le désir violent et naturel de préserver ses enfants de la misère lui aurait déjà fait franchir les mers pour chercher en Amérique un terrain à défricher et à mettre en valeur, s'il avait eu de quoi fournir aux premiers frais, tant du voyage que d'un commencement quelconque d'établissement, mais que je ne pouvais me résoudre à employer la petite portion de bienfaits de Sa Majesté à une entreprise aussi hasardeuse, laquelle, manquée, détruisait jusqu'à notre dernière ressource.

Cette explosion de désespoir fut reçue avec indulgence. Sa Majesté me répondit : « Vous me dites des choses qui n'ont pas de raison. J'aurais bien envie de vous laver la tête ; il ne me manque pour cela que le temps et dès que je l'aurai, je n'y manquerai pas. Je croyais que depuis que vous m'aviez légué vos enfants, vous n'aviez plus de soucis. »

Il y avait certainement un calmant bien efficace dans ces paroles. Les succès de l'archiduc Charles avaient en même temps éloigné les hordes républicaines de nos frontières et assuré la tranquillité de nos quartiers d'hiver à Gotha ; mais pour ne pas manquer de malheur, la comtesse de Bueil apprit que le seul frère qui lui restait avait été à Saint-Domingue la proie de la fièvre jaune avec la presque totalité des officiers du corps de Rohan dont il était. Il laissait sans aucune ressource une veuve, deux enfants au berceau, un père de soixante-quatorze ans à Brunswick, et une mère émigrée en Espagne.

Pendant la correspondance si vive de cet été, j'avais aussi envoyé à l'Impératrice mon testament, tel que je l'avais fait en France au commencement et avant les forfaits de la révolution. Je désirais que Sa Majesté connût les dispositions que j'avais faites de ma fortune, avant qu'elle fût perdue. Je désirais aussi

lui faire connaître le bilan de cette fortune qui y était annexé, du moins quant aux capitaux et aux rentes; car personne ne s'avise de donner celui de son mobilier dans un pays policé et gouverné par des lois qui garantissent la propriété. Puisque Sa Majesté était persuadée que mon attachement pour elle m'avait attiré cette catastrophe en France, je me flattais qu'elle ne dédaignerait pas un jour la faire réparer, quand même je ne serais plus du nombre des vivants. Il fallait bien qu'à cette horrible guerre succédât avec le temps une pacification quelconque. Or, une pacification ne pouvait pas avoir lieu sans une influence très-prépondérante de l'empire de Russie. Je dis donc à Sa Majesté que, ce moment arrivant tôt on tard, si elle daignait se souvenir de moi et prendre sous sa protection mes intérêts si indignement violés par une nation spoliatrice, il ne lui en coûterait qu'un mot pour opérer la restitution de mon bien avec tous les dommages et intérêts exigibles, dont Sa Majesté disposerait ensuite en faveur de la comtesse de Bueil et de ses enfants; qu'à la vérité la République ou un gouvernement légitime rétabli en France ne pouvait plus me dédommager du pillage que par un équivalent, et que sur plusieurs articles il était au-dessus de leur pouvoir de m'offrir un dédommagement valable; que quand il me serait offert aujourd'hui 800,000 livres, cette somme ne réparerait pas le tort qui m'a été fait; et suivant les lois d'une justice rigoureuse, cette somme s'accroîtra nécessairement chaque année de tout mon revenu violemment retenu et de tous les dommages et intérêts qui en résultent, tant que la restitution ne sera pas effectuée.

J'avoue que depuis que l'empereur a daigné me confirmer dans un poste public, et m'accorder la perspective de mourir à son glorieux service, j'emporterai cette espérance consolante avec moi au tombeau. Sa Majesté Impériale sera toujours suffisamment écoutée lorsqu'il s'agira de redresser un tort aussi manifeste, essuyé par un de ses sujets, et sa véritable bonté, guidée par une justice éclairée, ne regardera pas comme au-dessous d'elle le soin de faire réparer une infraction aussi criante contre le droit des gens, dont un de ses serviteurs a été l'objet et la victime. La restitution partielle de mes capitaux, moyennant des mousselines et des manchettes, n'est qu'une insulte de plus. Si l'on peut me délivrer d'une main mes capitaux et

de l'autre me retenir mes revenus et rentes, mes manuscrits, ma bibliothèque, ma vaisselle, tout mon mobilier, la nation a donc le droit de m'imprimer pour les trois quarts la qualité d'émigré et de m'accorder pour la quatrième celle d'étranger réhabilité.

Enfin, mon voyage et celui de ma triste caravane se trouvant définitivement remis au printemps de l'année 1797, il m'arriva dans la matinée du 16 septembre 1796 trois paquets de l'Impératrice qui changèrent ma situation de la manière du monde la plus imprévue.

Dans sa première lettre du 5 août, expédiée par la poste, Sa Majesté m'apprit qu'elle avait donné ordre pour qu'on me cherchât une maison à Pétersbourg qui pût me recevoir l'année prochaine avec toute ma caravane; « car, ajouta Sa Majesté, accoutumé comme vous devez être de vivre avec cette famille, vous devez bien penser qu'il n'a jamais pu entrer dans mes projets de songer à vous séparer d'elle ».

La seconde lettre, aussi arrivée par la poste, était du 13 août. Ce n'était pas une lettre mais un prétendu bulletin de nouvelles en trois ou quatre articles, écrit de la main de l'Impératrice. La première nouvelle, c'est qu'on disait que j'étais nommé au poste de Hambourg à la place de feu M. de Gross. La seconde, qu'on disait que les comtes de Haga et de Wasa arrivaient ce soir à Pétersbourg. La troisième et quatrième n'étaient pas les moins importantes; le bulletin finit par: « On dit que vous en verrez bien d'autres; il ne s'agit que de vivre. » Ma première réflexion sur le premier article de ce bulletin était naturellement que la résolution de Sa Majesté de me confier ce poste avait été prise tout à coup et subitement, puisque huit jours avant la date du bulletin elle n'y avait nullement pensé.

Je n'avais pas encore achevé la lecture de ces deux lettres que je vis entrer chez moi un courrier de Sa Majesté qui me remit d'abord un paquet de sa part, et puis un autre, du collége des affaires étrangères, renfermant mes instructions, mes lettres de créance et toutes les pièces relatives au poste de Hambourg, de sorte que je n'avais qu'à partir et en prendre possession. La lettre de Sa Majesté commençait par ces mots: « Vous verrez, par l'expédition que vous fait le collége des affaires étrangères, ce qui vous est arrivé ces jours passés chez nous de bien ou de

mal, suivant le goût que vous y trouverez. » Après cela, Sa Majesté reprend sa correspondance réglée et ne dit plus un mot sur cet objet.

Mon premier mouvement ne pouvait être qu'un mouvement d'orgueil et de reconnaissance; l'idée d'être publiquement avoué par celle à laquelle, depuis vingt-trois ans, mon existence entière était consacrée, absorba toute autre réflexion. Une seconde réflexion me fit bien sentir que le sort de mes pauvres enfants n'en était pas plus assuré et restait toujours dans le vague; mais accoutumé de tout temps à en agir avec l'Impératrice comme avec la Providence bienfaisante à laquelle on s'abandonne en toute confiance, sans lui prescrire la manière dont elle doit régler notre destinée, j'étais bien résolu de ne plus lui parler de celle qui pesait depuis tant d'années si cruellement sur la mienne et bien sûr qu'elle saurait la régler dans sa sagesse mieux que je ne pouvais le lui indiquer.

Tout ce qui me paraissait clair dans cette décision si inattendue de mon sort, c'est que la volonté souveraine était que mes enfants le partageassent et me suivissent à Hambourg, du moins provisoirement. Les notions générales que j'avais sur cette résidence n'étaient à la vérité rien moins que favorables à ce projet. Les bouleversements et les malheurs de tant de pays avaient fait de Hambourg un des séjours les plus chers et les plus dispendieux de l'Europe, en y faisant refluer de toutes parts un monde prodigieux. Je ne voyais pas bien clairement la possibilité de pourvoir à la subsistance de cette famille, de continuer à soigner l'éducation des enfants et de trouver encore dans mes moyens de quoi soutenir la décence de mon nouvel état et la dignité de ma représentation; mais mon cœur me disait: Abandonne-toi à celle qui a veillé jusqu'à présent et continuera à veiller sur toi et sur ceux qu'elle a si constamment protégés.

Plein de cette juste confiance, je serais parti tout de suite pour ma destination, si je n'avais eu à faire une course à Leipzig pour le service de Sa Majesté et si tous les avis qui me venaient de Hambourg ne se fussent réunis, non pas sur la difficulté, mais sur l'impossibilité absolue de trouver un gîte, un abri quelconque et sur les prix des logements d'auberge, hors de toute proportion croyable. Je pris donc le parti d'envoyer d'ici un homme intelligent, pour aviser sur les lieux aux possibilités

d'établissement qui pouvaient rester, et ce n'est que depuis quelques jours que je sais qu'il m'a arrêté, à un loyer excessivement cher, une maison insuffisante pour me loger avec tout mon monde, que cependant je n'ai pu obtenir qu'en achetant en même temps pour plus de 400 louis de meubles dont cette maison se trouve garnie, sans avoir les plus nécessaires. Je reçois de Hambourg à ce sujet beaucoup de félicitations d'avoir fait, non pas une bonne affaire, mais la moins mauvaise possible.

J'étais occupé de cet établissement embarrassant, lorsque la plus funeste nouvelle est venue m'écraser avec la promptitude de la foudre. De tous les malheurs, la possibilité de celui-là seul ne s'était jamais offerte à mon imagination. Né dans le dernier quartier de l'année 1723, ayant par conséquent une avance de cinq ans et demi, comment pouvais-je craindre de survivre à celle pour laquelle je vivais uniquement depuis si longtemps? Toutes mes pensées, au contraire, s'étaient concentrées dans celle de ma fin prochaine, comme d'un repos propice après un long voyage, dont les trois quarts avaient été tellement heureux que si j'avais fini à propos, il aurait fallu me compter au nombre des hommes les plus fortunés, mais dont le dernier quart si cruellement pénible devait se terminer par le coup mortel qui m'a trouvé sans défense.

Lorsque je reçus le 11/22 novembre la dernière lettre de mon immortelle protectrice datée du 20/31 octobre, c'est-à-dire dix-sept jours avant son assomption, elle n'était déjà plus du nombre des vivants. Cette lettre commençait par ces mots: « J'ai reçu hier et avant-hier vos paquets par Kalyschkine et Jacovleff. Je n'ai pas le temps d'y répondre, etc., etc. » Elle me parlait, ensuite avec une force et une énergie familières à sa plume, des pensées qui l'occupaient en ce moment, et après avoir tracé par cette explosion un long sillon de lumière, elle finissait sa lettre en ces termes: « Adieu, portez-vous bien. Je vous ai dit ce qui est venu se placer au bout de ma plume. Il est bon que vous sachiez ma manière de penser et d'envisager les choses. » Que je fus loin de penser que cet adieu était le dernier, qu'il était éternel!

La certitude, que j'en eus peu de jours après, me plongea dans une agonie où je serais resté sans doute, si l'Empereur

n'avait daigné me rappeler à la vie. En recevant la nouvelle que, six jours après son avénement, Sa Majesté Impériale m'avait confirmé dans mon poste, un mouvement d'attendrissement et de reconnaissance, en me brisant le cœur, me rendit le sentiment de la vie et me fit en même temps répandre les premières larmes sur ma perte. Qu'au milieu de mon malheur, mon sort serait digne d'envie si l'Empereur daignait aussi jeter un regard de commisération sur cette famille si constamment protégée par l'Impératrice et aujourd'hui néanmoins délaissée sans ressource ! S'il daignait la regarder comme un héritage transmis à sa bienfaisance par sa mère immortelle et lui accorder ce refuge, ce coin de terre, objet de mes dernières sollicitations ! Délivré alors du fardeau dont mon cœur est oppressé, je bénirais le ciel, lorsqu'il m'a condamné à d'éternels regrets, de terminer mes jours par le doux et profond sentiment de la reconnaissance pour le fils auguste de mon immortelle protectrice.

Gotha, ce 17/28 février

NOUVELLES LITTÉRAIRES

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Le manuscrit des *Nouvelles littéraires* de l'abbé Raynal comporte plus de 500 pages, foliotées au recto seulement, reliées en deux volumes dont l'un est entièrement rempli par les *Nouvelles* et dont l'autre renferme les années 1754 et 1755 de la *Correspondance* de Grimm. Il se compose de feuilles de papier doubles in-quarto, numérotées avec soin, mais datées seulement à partir du 18 mai 1750, remplies jusqu'aux marges d'une écriture le plus souvent fine et serrée; leur orthographe est parfois capricieuse, surtout en ce qui concerne les noms propres. — Plusieurs de ces feuilles portent en tête la signature du baron de Studnitz, qui représentait sans titre officiel le duc de Saxe-Gotha en France, et qui les lisait sans doute avant de les adresser à son souverain. Sans doute aussi les expédiait-il sous enveloppe comme une lettre ordinaire, car un certain nombre d'entre elles gardent encore très-distinctement la trace du pliage en quatre. Le premier volume contient en outre la lettre que voici, datée mais non signée, écrite à coup sûr par Raynal à la duchesse Dorothée; elle nous fournit la date précise du début de ce journal manuscrit, et la redondance toute méridionale de son style trahit bien le caractère de celui qui l'écrivit :

A Paris, ce 29 juillet 1747.

Madame,

La saison où nous nous trouvons est peu favorable aux lettres. Nous autres Français, nous employons l'été à remporter des victoires, et l'hiver à les célébrer. Lorsque les frimas du retour inspireront à l'Anglais rêveur l'envie de se défaire, le Gaulois gai et un peu fou chantera ses amours, ses exploits, et, s'il le faut, ses malheurs. Cependant n'allez pas croire, madame, qu'une léthargie d'esprit ait engourdi toute la nation; les lettres respirent encore parmi nous, voici leur histoire :

N° 1.

« Le premier homme, etc., et le renvoya. »

Voilà, madame, tout ce que vous aurez de moi ce courrier. J'espère que vous voudrez bien me faire marquer si j'ai saisi ou manqué votre goût. Je suis déterminé à ne rien négliger pour contribuer à l'amusement d'une dame, la gloire de son sexe et un peu la honte du nôtre. Depuis que quelques hommes passent leur vie à la toilette, il est convenable qu'il y ait des dames comme vous qui vivent avec Leibnitz ou avec Racine.

Nous ignorons qui avait jeté les yeux sur Raynal pour remplir cette fonction de correspondant littéraire si fort à la mode au XVIIIe siècle. Nous ne savons pas davantage s'il s'en lassa, comme le dit Meister, ou si le manuscrit de Gotha présente des lacunes; toujours est-il que les années 1752 et 1753 manquent entièrement; les nouvelles reprennent au milieu de 1754 et se succèdent sans interruption jusqu'en février 1755, c'est-à-dire lorsque la correspondance de Grimm avait lieu depuis trois ans. Raynal était-il en concurrence avec lui? Continuait-il pour la seule duchesse de Saxe-Gotha ce que Grimm avait entrepris dès lors pour la plupart des princes allemands? S'il ne fut pas à un moment donné le correspondant de Frédéric II lui-même, ce ne fut pas la faute de Voltaire, qui le recommandait en ces termes à Darget, le 21 avril 1750:

Voici une espèce d'essai de la manière dont le roi votre maître pourrait être servi en fait de nouvelles littéraires. L'abbé Raynal, qui commence cette correspondance, a l'honneur de vous écrire et de vous demander vos instructions. C'est un homme d'un âge mûr, très-sage, très-instruit, d'une probité reconnue, et qui est bien venu partout. Personne dans Paris n'est plus au fait de la littérature depuis les in-folio des bénédictins jusqu'aux brochures du comte de Caylus; il est capable de rendre un compte très-exact de tout, et vous trouverez souvent ses extraits beaucoup meilleurs que les livres dont il parlera. Ce n'est pas d'ailleurs un homme à vous faire croire que les livres sont plus chers qu'ils ne le sont en effet : il les met à leur juste prix pour l'argent comme pour le mérite. Je puis vous assurer, monsieur, qu'il est de toute façon digne d'une telle correspondance.

La proposition n'eut pas de suites, pensons-nous : Frédéric, très-mécontent de Thiériot qui ne pouvait avoir un rhume sans qu'il en fût informé par un *galimatias de quatre pages* [1], refusait plus tard pour correspondants Suard, que lui proposait d'Alembert, et La Harpe qui s'offrait lui-même [2].

A cette époque, Raynal était depuis longtemps revenu à ses études historiques et aux compilations de librairie [3] par lesquelles il préludait à sa

1. Lettre à Mme du Châtelet, 23 janvier 1739. *OEuvres* de Frédéric, éd. Preuss, t. XVII, p. 14.

2. Ch. Nisard. *Memoires historiques et littéraires inédits*, p. 87.

3. Raynal a même reproduit dans l'une d'elles (*Anecdotes littéraires*, Paris 1750, 2 vol. in-12, et La Haye, 1756, 4 vol. in-12) quelques-unes des particularités concernant Boileau, La Fontaine, etc., que l'on retrouvera plus loin.

fameuse *Histoire philosophique*. Aucun livre, à coup sûr, ne s'est plus ressenti des collaborations multiples dont il est sorti; la personnalité de celui qui l'a signé y est insaisissable, tandis que dans les *Nouvelles littéraires* le goût et le savoir de l'auteur se montrent librement; la variété des renseignements qu'elles révèlent sur les livres, le théâtre, les beaux-arts d'une période pour laquelle il n'existe aucun recueil aussi complet, suffirait à justifier leur publication, alors même que nous n'aurions pas pour garantie de leur valeur propre l'opinion de Voltaire.

NOUVELLES LITTÉRAIRES

I

Le premier homme de la littérature française, M. de Voltaire, vient de célébrer nos derniers succès de Flandre. Lorsqu'il faisait de bons vers, il déchirait sa patrie; il lui consacre maintenant des vers vides et languissants. Son ouvrage est une épître à Mme la duchesse du Maine[1] : le style en est prosaïque, les pensées triviales, la contexture irrégulière. Il n'y a ni plan, ni tour, ni force, ni délicatesse dans cet avorton; vous n'y trouverez de supportable, madame, que quelques vers de sentiment sur M. de Boufflers.

— Un ouvrage intitulé *Ascanius ou le Jeune Aventurier*[2] commence à faire du bruit. C'est l'histoire du prince Édouard depuis la malheureuse affaire de Culloden jusqu'à son retour en France; on y voit une suite des périls qu'il a courus, des disgrâces qu'il a essuyées, des aventures qu'il a eues. Cette relation est mal écrite et mal fondue; mais il y règne un air de vérité, de simplicité et de candeur qui attendrit et qui persuade; le titre de ce livre est injurieux au jeune héros, le détail lui est favorable. On le blâme seulement d'avoir désespéré trop facilement; sa fermeté aurait pu inspirer de la con-

1. Sur la victoire de Lawfelt.

2. Traduit de l'anglais par d'Intraiguel. Lille et Lyon, 1747, in-8; et Édimbourg, 1763, avec le titre de *l'Ascanius moderne, ou l'Illustre Aventurier*.

[illegible] aux [illegible] et rétablir peut-être les affaires. Quoi qu'il en soit, le prince a paru chagrin de la publication de cette histoire. Par son ordre et sur ses mémoires, M. de Bougainville travaille à un ouvrage entier et exact sur cette matière.

— Vous connaissez, madame, le théâtre anglais; il est sans mœurs, sans décence, sans règles; ces insulaires sont naturellement si sombres, si tristes, si mélancoliques, que les scènes les plus fortes, les plus hardies, les plus outrées, ne le sont jamais trop pour les distraire ou pour les toucher. Les Français, qui dans leurs voyages ont le ridicule de n'estimer que leur pays, ont la manie, lorsqu'ils sont chez eux, de ne guère goûter que ce qui est étranger; leur folie est maintenant pour la tragédie anglaise. Le président Hénault vient d'en publier une dans ce goût-là, qui occupe tous les esprits; elle est en prose: tous les événements d'un règne tumultueux y sont renfermés; les personnages qui y agissent sont sans nombre: on l'intitule *François Second*[1]. L'auteur a cherché à y jeter quelque intérêt en faisant contraster les factions des Guises et des princes du sang, lesquelles déchirèrent alors les entrailles de la France. Malgré cela, l'ouvrage est très-froid; tout son mérite se réduit à être bien écrit et bien raisonné. Ce M. Hénault est ici un homme à la mode; il a passé sa jeunesse dans la congrégation de l'Oratoire, où il a fait de très-bonnes études. Sorti de sa retraite, il a débuté dans le monde par des chansons charmantes, talent qui, chez une nation aussi frivole que la nôtre, conduit quelquefois à la grande réputation. Il a publié depuis un *Abrégé de l'Histoire de France*, morceau précieux qu'on n'estime ce qu'il vaut que quand on l'a lu dix fois. Jamais personne n'a mieux connu peut-être et n'a mieux fait connaître le gouvernement, les intérêts, le génie des Français, que cet excellent écrivain.

— Nos comédiens, qui échouent souvent avec d'excellentes pièces, viennent de réussir avec une médiocre ou même mauvaise; elle est intitulée *Amestris*[2]. Le style de cet ouvrage est naturel, mais faible; le sentiment vrai, mais usé; les situations

[1] *François II, roi de France*, tragédie en cinq actes et en prose. Paris, 1747, seconde éd. enrichie de notes, s. l. (Paris), 1768, in-8.
[2] Par Mauger. Représentée le 3 juillet 1747.

amenées, mais un peu froides. On peut louer cet ouvrage d'être bien filé, on y doit blâmer les caractères, qui sont tous misérables. Vous trouveriez ici plus de détails, madame, sur cette tragédie, si on ne m'avait averti que vous lisiez le *Mercure de France*. Comptez sur les extraits que vous y verrez, ils sont assez exacts, mais rabattez beaucoup des éloges. Nous sommes accoutumés à y voir élever aux cieux des rapsodies où il n'y a pas le sentiment commun et qui ont été sifflées à la première représentation.

— Toute l'Europe attend, depuis le commencement de ce siècle, l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac. Ce poëme va paraître dans huit ou dix jours : j'aurai l'honneur de vous faire l'histoire de l'auteur et de l'ouvrage.

— L'Académie française, qui distribue tous les ans un prix de poésie, vient de couronner pour la seconde fois un jeune homme nommé Marmontel, rimeur exact, mais sans génie. Le sujet du poëme était la clémence de Louis XIV perpétuée dans son successeur. Tous les siècles sont condamnés à entendre l'éloge d'un prince qui, quoique grand, fut pourtant trop loué pendant sa vie. Le fondateur du prix était idolâtre de ce prince célèbre, et il a jugé à propos de lui dresser des autels. Cet homme si zélé pour la gloire du roi était l'évêque de Noyon et de la maison de Clermont-Tonnerre. Il est fameux parmi nous par les idées risibles qu'il s'était formées sur l'excellence de la noblesse. Lorsqu'il prêchait, il appelait ses auditeurs « canaille chrétienne ». C'est une coutume inviolable à l'Académie française que celui qui est reçu fait l'éloge de son prédécesseur. M. de Noyon viola cet usage parce qu'il succédait à un roturier. Ce prélat s'était chargé de faire le panégyrique de je ne sais quel saint; il lut dans sa vie qu'il n'était pas noble, et aussitôt il s'alla dégager. M. de Noyon avait un neveu qui était colonel; ce jeune officier écrivait à Louvois pour lui demander quelque grâce; il mit au haut de la lettre : « Monseigneur », et il ajouta immédiatement : « Ne montrez pas ma lettre à mon oncle, car il me déshériterait ».

Ce prélat traita les MM. de Harlay de bourgeois, dans un cercle; quelques jours après, il alla pour dîner chez le premier président du Parlement, qui était chef de cette maison. Ce magistrat le refusa, en disant qu'il n'appartenait pas à un petit

bourgeois de traiter un homme de sa qualité. Comme l'évêque lui répondit qu'il avait renvoyé son carrosse, le président fit mettre les chevaux au sien, et le renvoya.

II

M. le marquis d'Argens, qui est à Paris, vient de publier des *Lettres morales et critiques* sur les différents états et les diverses occupations de la vie[1]; c'est une peinture assez noire de quelques ridicules de notre nation. Le pinceau de cet écrivain manque toujours de délicatesse, mais il y a un peu plus de décence qu'à l'ordinaire; on lit plusieurs morceaux de ce nouvel ouvrage avec assez de plaisir : tels sont les petits-maîtres, les femmes, les nouvellistes, les filles de l'Opéra. Cependant nos ridicules ne sont pas approfondis, ils ne sont qu'effleurés. Je crois que vous connaissez, madame, la manière du marquis d'Argens; il a beaucoup d'imagination et une grande facilité à écrire, mais peu d'ordre, peu de logique, peu de précision. Il est partial, il dit des choses usées, et ne se donne pas la peine de les rafraîchir. Il aime mieux faire beaucoup de livres que d'en faire de bons. Ses *Lettres juives* sont celui de ses ouvrages qui a eu et qui a mérité le plus grand succès.

— C'est un usage heureusement introduit en France que nos grands sculpteurs et nos meilleurs peintres exposent, en certain temps de l'année, à l'admiration ou à la critique publique ce qui est sorti de plus parfait de leurs ateliers. Un homme qui sait écrire et qui connaît les arts vient de juger de leurs derniers travaux avec assez de précision, de finesse et de politesse; on voudrait un peu moins de partialité. Si vous êtes curieuse de connaître l'état où se trouvent la sculpture et la peinture en France, donnez-vous la peine de lire ce livre, madame, et vous serez satisfaite jusqu'à un certain point. L'ou-

1. *Lettres morales et critiques sur diverses occupations des hommes.* Amst., 1747, in-12.

vrage commence par des réflexions sur la décadence de la peinture en histoire, et sur le progrès des portraits et du pastel; on blâme ensuite la négligence qu'on a dans les maisons royales pour les beaux morceaux de peinture, de sculpture, d'architecture qui en font l'ornement; tout cela est hardi, vrai et un peu diffus [1].

— Vous êtes peut-être instruite, madame, de l'origine, des progrès, de la chute même des francs-maçons : on vient de recueillir dans deux volumes ce qui s'est fait de meilleurs vers et de meilleure prose à leur occasion. Le morceau le plus agréable de cette compilation est une épître mêlée de vers et de prose où M. Fréron a eu l'adresse d'enchâsser les portraits de Fontenelle, Voltaire, Piron, Roy, Duclos et de quelques autres écrivains de réputation. Ce recueil ne renfermât-il que cette pensée ingénieuse, il mériterait d'être conservé [2].

—Vous savez, madame, que le Français, né railleur, a tourné en plaisanterie dans tous les siècles les événements les plus tristes et les plus importants. Le feu roi de Sardaigne connaissait si bien le génie de la nation que, quand on lui racontait quelque nouvelle de France, il demandait aussitôt la chanson. Le désastre du combat de Belle-Isle est une nouvelle preuve de ce que je viens de dire. Dès que le bruit s'en est répandu dans Paris, on a fait courir ces quatre vers, bien injurieux au maréchal son frère :

Victimes d'un projet aussi fou que funeste,
Mânes de nos Français dont on perça le flanc,
Si pour vous apaiser il vous fallait du sang,
Vous n'êtes pas vengés : le plus coupable reste.

— M. de Pouilly vient de publier la *Théorie des sentiments*

1. Raynal veut évidemment parler du livre de La Font de Saint-Yenne : *Réflexions sur quelques causes de l'état présent de la peinture en France, avec un examen des principaux ouvrages exposés au salon du Louvre en 1746.* La Haye, 1747, in-12.

2. Il s'agit sans doute de l'*Histoire des Francs-Maçons contenant les obligations et les statuts de l'Ordre* (par le F.·. de La Tierce). A l'Orient, 1747, 2 vol. in-12. L'épître de Fréron à Mme de *** (en prose et en vers) a été réimprimée au t. Ier, p. 87, de ses *Opuscules*, Amsterdam 1753, 3 vol. in-12.

agréables[1]. L'auteur de cet ouvrage remonte à la source de nos goûts, de nos plaisirs, de nos devoirs. C'est une métaphysique profonde et pourtant sensible, vraie et pourtant agréable, nouvelle et pourtant incontestable; c'est presque l'histoire du cœur humain. La plupart des autres écrivains ne nous en ont donné que le roman. Je regarde ce livre comme original, et je suis convaincu que les nations polies ou curieuses l'adopteront. S'il régnait plus de méthode dans ce volume, on lui trouverait l'air un peu anglais.

— Le Français est un être tout à fait difficile à définir : il admire, il envie et il persécute les hommes célèbres qui honorent la France par leurs talents et par leurs écrits. M. de Voltaire, comme le plus illustre, est le plus admiré, le plus envié, le plus persécuté. En voici la preuve : lorsqu'il fut reçu à l'Académie française, on publia un grand nombre de satires qui n'avaient pour la plupart d'autre mérite que d'être satiriques. Ces écrits furent reçus avec avidité par un peuple malheureusement désœuvré et médisant. Voltaire, instruit qu'un violon de l'Opéra nommé Travenol était le grand distributeur de ces libelles, s'en plaignit au magistrat, et le violon fut obligé de se cacher[2]. L'abbé d'Olivet, de l'Académie française, chercha à accommoder cette affaire; il fut malheureux ou maladroit, et l'on dit joliment à ce propos qu'ayant voulu faire le médiateur, il avait fait la bête. Le différend de Voltaire et de Travenol fut mis, dans la suite, en justice réglée. L'arrêt des magistrats subalternes ne fut pas au goût de l'académicien, et l'affaire fut portée au premier tribunal du royaume. Le violon ne parut point alarmé; quelqu'un, surpris de tant de fermeté, lui demanda s'il avait bien des amis : « Non, répondit-il, je n'ai que les ennemis de Voltaire. » Le courage de ce violon a été soutenu des acclamations publiques; à la honte de notre nation, elle s'est occupée durant six mois d'un objet si frivole, et tout Paris a pris parti contre le premier de nos écrivains. Le Parlement vient enfin de prononcer; personne n'a gagné ni perdu

1. Genève, 1747, in-8. C'était la première édition de ce livre, fréquemment réimprimé au siècle dernier.

2. Voir sur le procès intenté par Voltaire aux libraires détenteurs de ces libelles, le t. III, chap. II, de *Voltaire et la société au* XVIIIe *siècle*, par M. G. Desnoiresterres.

le procès, les parties ont été mises hors de cour, dépens compensés ; ce jugement avait été précédé par un autre, le voici :

Un ménétrier du tiers ordre
Soutenu d'un docteur ès lois,
Vient d'avoir l'audace de mordre
L'historiographe des rois.
L'affaire évoquée au Parnasse,
Voici ce qu'on a prononcé :
Hors de cour Thémis vous fait grâce,
Le ridicule compensé.

Puisque nous en sommes sur M. de Voltaire, je vais ramasser sur lui quelques anecdotes qui seront peut-être de votre goût. Il souhaita autrefois de remplacer le cardinal de Fleury à l'Académie française, et il dit aux académiciens, en leur demandant leurs voix, que le roi lui avait ordonné de solliciter. Un seigneur, qui se douta qu'on faisait parler le prince, osa lui demander un jour ce qui en était : « Cet étourdi (Voltaire) a si souvent pris le nom de Dieu en vain, qu'il peut prendre le mien de la même manière, » répondit ce monarque. Voltaire, pressant M. de Fontenelle de lui donner sa voix pour l'Académie : « Il faut *attendre*, lui répondit Fontenelle. — Mais que diriez-vous à l'abbé Le Blanc s'il vous faisait la même demande? ajouta Voltaire. — Je lui dirais d'*espérer* », répartit Fontenelle. Il faut observer que Voltaire mit l'abbé Le Blanc comme l'homme de la littérature française qu'il méprisait le plus. Le discours que Voltaire prononça lorsqu'il fut reçu à l'Académie française eut des censeurs et des partisans. Fréret, secrétaire de l'Académie des inscriptions et ennemi de Voltaire, en fit la lecture dans trois ou quatre sociétés différentes, commençant tantôt à un endroit et tantôt à un autre sans qu'on s'en aperçût; il prouva par là que l'ouvrage était très-décousu, qu'il n'y avait point d'ordre, et que ce qui était à la fin pouvait devenir le commencement de l'ouvrage sans rien déranger. Lorsque Voltaire fut reçu à l'Académie française, l'abbé d'Olivet répondit à son discours. Un jeune étourdi, au sortir de cette assemblée, se rendit dans un cercle où il dit qu'il venait de l'Académie; on lui demanda comment les choses s'étaient passées : « J'ai entendu, répondit-il, une sotte demande et une sotte réponse. » L'abbé d'Olivet, qui se trouvait là et que notre étourdi n'avait pas remarqué, ré-

pondit : « Mesdames, vous savez que de ce que la médisance publie, il en faut toujours retrancher la moitié : la demande de M. de Voltaire a été très-ingénieuse et ma réponse très-ennuyeuse. » On croit que l'abbé n'a jamais rien dit de plus vrai ni de plus joli en sa vie. Un avocat, homme de beaucoup d'esprit, appelé Juvigny, ayant écrit pour Travenol, Voltaire, qui était maltraité, alla se plaindre au chef des avocats, qu'on appelle bâtonnier. « Je trouve Voltaire bien hardi d'aller chez un bâtonnier », répondit Juvigny. Cela fait allusion, comme vous voyez, aux aventures fâcheuses qu'a eues Voltaire.

III

En vous annonçant l'*Anti-Lucrèce*, j'ai eu l'honneur de vous promettre l'histoire du cardinal de Polignac, son auteur. Voici ce que je m'en rappelle ; il faudrait plus de temps que je n'ai pour mettre tout cela dans un certain ordre.

Cet homme célèbre était d'une maison ancienne et distinguée du Languedoc; il fut nourri à la campagne. Sa nourrice, qui était fille et qu'une première faute n'avait pas rendue plus sage, en fit une seconde. Frappée de tout ce qu'elle avait à craindre, elle s'enfuit sur la fin du jour et disparut après avoir porté l'enfant sur un fumier où il passa toute la nuit; on l'y trouva le lendemain sans qu'il lui fût arrivé aucun accident. Destiné à l'état ecclésiastique, l'abbé de Polignac fit ses études dans l'Université de Paris. Le cartésianisme commençait à la partager. Le jeune abbé tomba sous un professeur entêté d'Aristote, et cependant il étudia la nouvelle philosophie. A la fin de son cours, il soutint deux thèses, la première sur l'ancienne philosophie par complaisance pour son maître, et la seconde sur le cartésianisme, qui paraissait dans des thèses publiques pour la première fois. Le duc de Chaulnes ayant été envoyé en Italie, sous le pontificat d'Alexandre VIII, pour réconcilier les cours de France et de Rome, voulut que Polignac, presque enfant, eût part à cette négociation. Le nouveau pape se plaignit en riant que ce jeune abbé était un vrai séducteur : « Il ne me contredit

jamais, disait-il, il paraît être toujours de mon avis, et je ne sais comment pour l'ordinaire il m'entraîne toujours dans le sien. » Louis XIV dit aussi dans le même temps : « Il m'a toujours contredit, et il m'a toujours plu. » Vous savez, madame, qu'en 1692 il fut chargé d'aller mettre le prince de Conti sur le trône de Pologne; il ne réussit pas, et fut relégué dans son abbaye. Quand le duc d'Anjou fut appelé à la succession d'Espagne, l'abbé de Polignac écrivit à Louis XIV : « Sire, si les nouvelles prospérités de votre maison ne font pas finir mes malheurs, elles me les font du moins oublier. » Ce mot plut si fort au roi qu'il fut rappelé. L'abbé de Polignac fut envoyé à Rome en qualité d'auditeur de rote. Le cardinal de La Trémouille, chargé dans cette cour d'une affaire que Louis avait fort à cœur, écrivit qu'il ne pouvait rien sans Polignac qui, en effet, obtint tout de Sa Sainteté. Les deux ministres écrivirent chacun de son côté au monarque, et ils se faisaient réciproquement honneur du succès de la négociation. Le roi, charmé d'un procédé si noble, le répandit dans toute la cour. Polignac, indigné, à Gertruidemberg où il était plénipotentiaire de la France, de la hauteur des Hollandais, leur dit : « On voit bien, messieurs, que vous agissez en gens qui ne sont pas accoutumés à vaincre. » Les Hollandais, voyant d'un mauvais œil le congrès d'Utrecht, voulurent l'empêcher : « Messieurs, leur dit Polignac, nous traiterons chez vous, nous traiterons sans vous, nous traiterons de vous. » Vous savez, madame, que sur la fin du règne du feu roi, le jansénisme, qui avait pour chef le cardinal de Noailles, fit beaucoup de bruit. Louis, qui sut que le cardinal de Polignac excusait Noailles, lui dit d'un ton sévère : « Monsieur, la vérité n'est qu'une : vous vous plaignez à moi du cardinal de Noailles et dans le public vous parlez différemment, expliquez-vous désormais d'une même façon. » Polignac fut atterré par ce mot. Parlant un jour confidemment à une dame, il lui dit que le roi le regardait comme un homme superficiel, M[me] de Maintenon comme un homme léger, les cardinaux de Rohan et de Bissy comme un homme qu'ils avaient mis à leurs pieds, le public comme un homme déshonoré. Le cardinal de Polignac, étant ministre du roi à Rome en 1724, forma le projet de détourner le Tibre. Il savait que dans les révolutions romaines le parti victorieux jetait dans l'eau les statues du parti abattu : il avait formé le dessein de les en

pondit : « Mesdames,
publie, il en faut tou
M. de Voltaire a ét
nuyeuse. » On croit
ni de plus joli en s
prit, appelé Juvig
était maltraité, alla
bâtonnier. « Je tro
nier », répondit J
aux aventures fâc

En vous a
promettre l'hi
ce que je m'
pour mettre
Cet hom
du Langue
était fille et
en fit une
elle s'enfu
fant sur
lendemai
à l'état
l'Univer
Le jeun
cepend
il sout
par co
sianis
mi

... Malheureusement il ne se
... ce dessein. Le pape, par
... le déduire, ne voulait pas
... de Fleury. Polignac se jeta aux
... sentait que si le pape s'obsti-
... le ministre. Le pape se laissa
... et se rendit aux sollicitations
...ences de Newton sur les couleurs
...ois en France, et toujours sans suc-
...outint toujours que des choses avan-
... pas être niées légèrement, et il fit
... qui réussirent presque toutes. On
... Anglais ont eu de reconnaissance
... étranger attaché au service d'Angle-
... sous la protection de la France, tint
... discours peu mesurés; le cardinal lui
... de douceur : « J'ai ordre, monsieur,
...sonne et non pas vos discours. » Le car-
... très-bien, mais il parlait tout le
... Fleury, au contraire, faisait très-bien la
... Voltaire dit un jour que des dialogues
...logues de Polignac on ferait une très-
... disait de cette Éminence qu'elle parlait
... qu'elle n'entendait pas que les autres
... les choses qu'ils savent le mieux. Mme la
... entendant expliquer certain système de
... hardi, demanda à ce propos au cardinal
...i y avait entre elle et sa montre : « C'est,
...repliqua Polignac, que votre montre marque les
... les faites oublier. »

... *lyriques*, ballet représenté pour la première
... vient d'être remis au théâtre avec grand succès.
... du célèbre Rameau : je ne crois pas que personne
... revendiquer les paroles. Rameau a dit qu'il met-
... la *Gazette de France*; je ne suis pas éloigné
... puis qu'il y a mis *les Talents lyriques*. Cet ouvrage
... la société de Mme Bersin. Bien des personnes y
... aussi le style n'en est-il pas uniforme, ce qui est
... défaut dans un poëme lyrique que dans tout autre.

...sie, la musique et la danse font le sujet des trois entrées. ...able de chaque acte eût été mieux choisie ou mieux traitée, ...rait un des plus jolis ballets. Dans le premier acte, Sapho, ... est le principal personnage, aime Alcée. C'est un courtisan ...te comme elle. Alcée a un rival nommé Télème qui le fait ...ler. Sapho, chargée de donner une fête au roi, imagine de ...indre les maux qu'elle éprouve par l'absence de son amant. Le monarque est attendri, il rappelle Alcée et unit les deux amants. Dans le second acte, Tyrtée, Lacédémonien qui avait une voix brillante, las de voir ses compatriotes languir dans l'oisiveté et risquer leur gloire, chante les hauts faits des héros et les exploits guerriers. Il anime par ses chants harmonieux l'audace des Lacédémoniens, les mène au combat et les fait triompher. On paye un si grand service par la main d'une jeune Lacédémonienne qui lui avait été refusée jusqu'alors. Dans le troisième acte, Mercure, parcourant la terre, est arrêté dans un hameau par les appas de la bergère Églé. Terpsichore, qui y vient souvent donner les règles de son art aux bergers et aux bergères et qui a de la prédilection pour la jeune Églé, annonce une fête où la charmante Églé pourra faire choix d'un amant. Mercure, qui y est déguisé, est préféré par la bergère, et Terpsichore confirme ce choix. On trouve la fête de Sapho trop triste et trop longue; tous les vers de cette entrée sont jugés détestables, excepté ceux-ci :

Un jour passé dans les tourments
Paraît aux vrais amants
Aussi long que la vie;
Mais il est des moments
Où l'on oublie
Les jours passés dans les tourments.

Il n'y a ni variété ni intérêt dans l'acte de Tyrtée. Le troisième plaît généralement, la musique surtout en est délicieuse. Notre divine haute-contre Jélyotte y ravit tout le monde. Quelques personnes de bon goût croient pourtant que son chant est trop lâché et un peu mignard; il n'est pas bien loin du précieux. Ce qui est sûr, c'est que ce qui plaît en lui déplaît en un autre.

— Il parut, il y a quelques années, un ouvrage intitulé *Ana-*

tomie de Bayle. On vient de redonner ce livre sous le titre d'*Examen critique des ouvrages de Bayle*[1]. Le but de cette maussade critique est de prouver que les ouvrages de cet auteur sont remplis : 1° d'obscénités; 2° d'erreurs; 3° de principes qui conduisent à l'athéisme; 4° de mauvaise foi; 5° de raisonnements faux. L'auteur de cette critique a souvent raison, mais comme un sot peut l'avoir avec un homme d'esprit, un barbouilleur de papier avec un grand écrivain, un docteur avec un philosophe. A la suite de l'*Examen critique*, on a mis quelques entretiens pédantesques et scolastiques sur la raison qu'on prétend trop dégradée par Bayle dans son dictionnaire, et trop élevée dans son commentaire philosophique. Le P. Lefèvre, jésuite, auteur de ces deux ouvrages, n'est pas seulement indigne d'écrire contre Bayle, il ne mérite pas même de le lire. L'esprit monacal s'y fait sentir à chaque ligne; chaque page porte l'empreinte de l'ouvrier qui l'a faite.

IV

Depuis qu'on ne lit plus, qu'on n'entend plus en France les Grecs et les Romains, nos compilateurs ont consacré leurs veilles aux poëtes français. On vient de vous donner un troisième commentaire sur Despréaux. Brossette, homme doux et modeste, ami et confident de son héros, a ouvert avec succès la carrière. Il nous a rendu bonnement les conversations qu'il avait eues avec Boileau. L'abbé Souchay, qui, ne pouvant avoir de l'esprit, cherchait à trafiquer celui des autres, redonna les notes de Brossette avec quelques changements puérils ou ridicules. Un trait de plaisanterie vous fera voir qu'on comptait pour rien le travail du nouvel éditeur. Il eut le courage de briguer une place à l'Académie française, et il fit les visites qui sont d'usage en ces occasions. Il venait d'être renvoyé à la porte du duc de Villars, lorsque Piron arriva chez ce seigneur. « Qu'est-ce qu'un abbé Souchay, qui demande à être reçu à l'Académie, a écrit?

1. Amsterdam (Paris), 1747, in-12. Réimpression de *Bayle en petit ou Anatomie de ses ouvrages* et des *Entretiens sur la raison*, du même auteur.

dit le duc au poëte. — Son nom à votre porte, » répliqua Piron.

M. de Saint-Marc vient de nous donner une nouvelle et belle édition du texte et des commentaires avec quelques additions. Comme le commentaire de Brossette est fort répandu, je suppose que vous l'avez vu ; ainsi je vais rédiger tout ce que les deux autres, moins connus, renferment de particulier et d'agréable.

Au rapport de Despréaux, Mme de La Fayette comparait un traducteur à un laquais que sa maîtresse envoie faire un compliment à quelqu'un. Ce que sa maîtresse lui aura dit en termes polis, il va le rendre grossièrement, il l'estropie.

Despréaux, pressé par une dame de faire un quatrain sur la conquête de Mons par Louis XIV, imagina ces quatre vers qu'il lui dit :

Mons était, dit-on, pucelle,
Qu'un roi gardait avec le dernier soin ;
Louis le Grand en eut besoin,
Mons se rendit : vous auriez fait comme elle.

Racine et Despréaux ne savaient que parler de vers. C'est sur eux qu'est faite la maxime de La Rochefoucauld qui dit : « C'est une grande pauvreté que de n'avoir qu'une sorte d'esprit. » Voici des vers très-agréables qu'on a faits pour être mis au-dessous du portrait de Despréaux :

Tel fut notre grand satirique.
Quiconque à la rime s'applique
Doit avoir un portrait si beau,
Et pour mieux se tenir en garde,
Écrire au-dessus du tableau :
« Rimeur, Despréaux te regarde ! »

Le maréchal de La Feuillade montra un sonnet à Despréaux qui le trouva mauvais : « Vous êtes bien délicat, lui dit La Feuillade, de ne pas approuver ce que le roi a trouvé bon. — Je ne doute pas, répliqua Despréaux, que le roi ne soit très-expert à prendre des villes et à gagner des batailles, mais avec votre permission, je crois me connaître en vers aussi bien que lui. » Là-dessus, le maréchal accourut chez le roi et lui dit d'un air impétueux : « Sire, n'admirez-vous pas l'insolence de Despréaux qui dit se connaître en vers un peu mieux que Votre Majesté ?

— Oh ! pour cela, répondit le roi, je suis fâché de vous dire qu'il a raison. »

Le prince de Conti engagea, pour ainsi parler, la querelle des anciens et des modernes en disant : « Si Despréaux ne répond pas à Perrault, j'irai moi-même à l'Académie française, et j'écrirai à sa place : Tu dors, Brutus. » Quoique Dacier fût idolâtre des anciens, Despréaux n'en faisait point de cas et disait de lui : « C'est un homme qui fuit les Grâces, et les Grâces le fuient pareillement. » Despréaux disait à M. et Mme Dacier, tous deux traducteurs et tous deux avantageux : « Vous avez beau faire et beau dire, je n'appelle gens d'esprit que ceux qui ont de belles pensées, et non pas ceux qui entendent les belles pensées d'autrui. » Le P. Ferrier, jésuite, ayant été fait confesseur du roi, Despréaux, en l'abordant pour lui faire compliment, lui dit : « Mon Père, je viens vous montrer un spectacle assez nouveau pour vous, ce sont des yeux qui ne vous demandent rien. » Tout le monde allant faire compliment à M. Le Pelletier devenu contrôleur général, Despréaux lui dit : « Monseigneur, je n'envie de votre nouvelle dignité que l'occasion que vous allez avoir de faire plaisir à bien des gens. » Racine était naturellement railleur et malin ; il poussa un jour si vivement Despréaux, qui avait avancé quelque chose qui n'était pas juste, que celui-ci fut obligé de lui dire : « J'ai tort, monsieur, mais j'aime encore mieux avoir tort que d'avoir aussi orgueilleusement raison que vous l'avez. » C'est un usage en Normandie que les aînés ont presque tout le bien de la famille, et qu'il en reste fort peu aux cadets. Despréaux, faisant allusion à cet usage, disait : « Les vers de Thomas Corneille comparés à ceux de Pierre Corneille font bien voir que le premier n'est qu'un cadet de Normandie. » Despréaux ne mangeait nulle part, pas même chez ses meilleurs amis, sans être prié. Il disait que la fierté du cœur est l'attribut des honnêtes gens, mais que la fierté d'air et de manières ne convenait qu'à des sots. De toutes les épigrammes que Despréaux avait lues, il n'en estimait aucune autant que celle-ci :

Ci-gît ma femme. Ah ! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien !

On remarque comme une chose singulière que Despréaux

naquit dans la même chambre où la *Satyre Ménippée*, si connue sous le nom de *Catholicon d'Espagne*, fut composée. Un ecclésiastique de condition, parlant à Despréaux contre la pluralité des bénéfices, lui dit que s'il en avait un de cinq cents écus il n'en accepterait pas d'autre. Le même hiver, il attrappa trois bénéfices qui faisaient 25,000 francs. « Qu'est devenu, lui dit Despréaux, ce temps d'innocence où vous trouviez la multiplicité des bénéfices si dangereuse? — Eh, monsieur, si vous saviez combien cela est bon pour vivre! reprit l'abbé. — Je ne doute pas que cela ne soit pas bon pour vivre, repartit Despréaux, mais pour mourir, monsieur l'abbé, pour mourir.... » Lorsque Despréaux fut reçu à l'Académie française, il fit un assez mauvais discours qui occasionna l'épigramme suivante :

Boileau nous dit dans son écrit
Qu'il n'est pas né pour l'éloquence;
Il ne dit pas ce qu'il en pense,
Mais je pense ce qu'il en dit.

Despréaux disait d'un homme qui parlait lentement que les oui et les non étaient des périodes dans sa bouche. Le maréchal de Grammont prétendait que Boileau n'avait jamais rien dit de plus joli en sa vie. Comme Despréaux faisait les vers avec beaucoup de difficulté et qui sentent un peu le travail, l'ingénieux Chapelle lui disait : « Tu es un bœuf qui fait bien son sillon. » Un poëte peu connu, appelé Robin, a fait l'épigramme que vous allez lire :

Un critique fameux qu'on appelait Boileau,
Sur le droit qu'il avait de boire en l'Hippocrène
Comme dans les eaux de la Seine,
Repose avec sa muse au fond de ce tombeau.
Mais quand mes vœux pourraient le placer près des anges
En disant pour son âme un seul *De Profundis*,
Passant, que ferait-il étant en Paradis
Où l'on n'est occupé qu'à chanter des louanges?

— Vous connaissez, madame, la *Théodicée;* Leibnitz y a établi l'optimisme. Ce grand philosophe prétend que, dans la création de cet univers, Dieu a fait de son mieux, qu'il ne pouvait pas faire autrement, n'y ayant pas d'apparence que sa bonté tou-

jours portée au mieux, et sa sagesse parfaitement instruite de ce mieux, lui eussent permis de choisir le moins bien en concurrence du meilleur. Newton et Clarke attaquèrent ce système ; ils prétendaient prouver que l'optimisme réglait Dieu comme un automate, et qu'il ne pouvait faire que le monde existant. Ils soutinrent qu'un monde serait plus parfait que celui qui existe. Leibnitz répondit à tout cela de son mieux, et le démêlé n'eut pas alors d'autres suites.

L'illustre Anglais, M. Pope, a renouvelé fortement et agréablement ce système dans son *Essai sur l'homme*. Ce grand poëte y soutient, quoique en termes couverts, que le monde est sorti des mains de Dieu tel qu'il est, que le désordre qui y règne est un ordre réel, que l'amour-propre, l'état d'innocence et le péché originel sont des chimères. Cet ouvrage que l'abbé du Resnel nous avait rendu en assez bons vers, était depuis longtemps sans scandale dans les mains de tout le monde, lorsqu'un écrivain enthousiaste est venu sonner l'alarme par trois lettres très-vives : la première est employée à développer la doctrine de Pope, et cela avec adresse ; la seconde à prouver la conformité de cette doctrine avec celle des plus fameux incrédules, Voltaire, Bayle, Spinosa, et, à peu de chose près, l'agresseur a encore raison en ce point ; la troisième devait avoir, ce semble, pour objet de combattre la doctrine attaquée : cela était difficile et on a mieux aimé se livrer à l'aigreur théologique. C'est mal servir sa cause que d'agir ainsi : « Qui se fâche, disait autrefois Voltaire, a l'air de n'avoir pas raison. »

V

Les comédiens français ont donné trois nouvelles pièces; en voici l'idée :

Numa Pompilius avait fait croire aux Romains qu'il était en commerce avec la nymphe Égérie, et que cette déesse lui dictait les lois qu'il publiait. M. de Saint-Foix, auteur de deux petites pièces qui ont réussi, *l'Oracle* et *les Grâces*, a voulu mettre ce trait d'histoire en action et en faire une comédie en

un acte [1]. Le public s'imaginait que l'auteur, qui a assez d'invention, trouverait le secret d'égayer le sujet. Dans la première scène, Numa ordonne à un de ses confidents, qu'il a fait déguiser sous la forme de grand prêtre, de découvrir par le moyen de Camille, aimée de ce confident, si Égérie est bien persuadée de sa divinité et si elle n'a pas quelque passion dans le cœur. Égérie, cette prétendue déesse, avoue à Camille, sa confidente, qu'elle est lassée de sa divinité, dont elle doute beaucoup, et qu'elle n'est pas insensible aux hommages d'un berger aimable qui vient lui offrir régulièrement de l'encens et des fleurs. Ce berger paraît dans l'instant ; Camille exhorte la déesse à découvrir son amour. Elle répond qu'elle ne pourra jamais s'y résoudre. Camille résiste et soutient qu'une déesse, fût-elle plus belle que Vénus, est obligée de faire quelques avances, et qu'il suffit de mettre dans ses discours quelque dignité. Après ce conseil, Camille se retire. Égérie et le berger ont une conversation froide et languissante : Égérie craint d'en dire trop, et le berger de manquer de respect. Camille, qui est allée rendre compte à Numa de ce qui se passe, vient retrouver Égérie, qui se plaint de la froideur du berger. Camille l'engage à retourner dans son temple où le berger s'est allé prosterner. Numa arrive avec le faux prêtre, et il lui apprend, ainsi qu'à Camille, qu'Égérie est sa fille et non une déesse, et que le berger qu'elle aime est le fils de Rémus, qu'il va les unir, et déclare Tullus, c'est le nom de ce prince, son successeur à la couronne. Égérie revient avec Tullus, et la pièce finit par le double mariage de Tullus et d'Égérie, et du prétendu grand prêtre et de Camille. Cette pièce a deux défauts essentiels : de manquer d'action et de vraisemblance ; d'ailleurs le dialogue est si froid que le public lui a défendu de reparaître.

La seconde pièce est intitulée *l'École amoureuse*, comédie en un acte et en vers. C'est un tableau plein de délicatesse et dans le vrai goût de l'Albane. Julie, jeune, belle et riche, ne veut écouter aucun amant, ni même entendre parler d'amour. Pour vivre plus à son gré elle se retire à la campagne, où trois amies la vont visiter; une des trois a un frère idolâtre

1. Imprimée dans les *OEuvres de théâtre* de l'auteur (Paris 1772, 4 vol. in-12), sous le titre de *Égérie*.

2. Imprimée sous le titre de *Julie, ou l'Heureuse Épreuve*.

de Julie. On imagine, pour égayer la belle solitaire, de prendre des habits d'homme et de lui parler conformément à ce déguisement. Lucile, pour placer là son frère, refuse cette partie et le fait accepter comme une amie à laquelle elle est extraordinairement attachée. Julie doit donner un prix à celle qui s'acquittera le mieux de son rôle et qui lui parlera d'amour le moins ennuyeusement.

Celle qui commence parle d'amour d'un ton précieux et avec une affectation qui révolte Julie. La seconde s'avance vers Julie d'un air vif et coquet, et parle le langage d'un petit-maître; Julie sourit simplement et adresse poliment la parole à l'étrangère dont l'embarras est inexplicable. Julie la rassure. Alors cet amant déguisé s'exprime comme il pense; il peint l'amour qu'il ressent avec toute la vivacité et toute la décence qui conviennent à un cœur véritablement touché. L'espérance, la crainte, le désir de plaire, l'animent tour à tour; il prend successivement tous les tons du sentiment. Julie ne s'intéresse pas seulement à ses discours, elle lui répond avec feu, et convient qu'on ne peut parler de tendresse à la femme la plus indifférente sans lui causer d'émotion. L'intérêt redouble de part et d'autre; Julie s'attendrit par degrés et donne le prix qui a été proposé à l'aimable étrangère. C'est là le moment de se déclarer. L'amant en profite et se jette aux genoux de Julie en lui demandant un plaisir plus flatteur. Julie, étonnée, accorde son cœur et sa main à celui qu'elle reconnaît pour son vainqueur. Cette pièce a été fort applaudie et a fait plaisir parce que tout se passe en action, et que le spectateur a sous les yeux un tableau fort bien dessiné; l'ouvrage est faiblement écrit, mais la pièce a été parfaitement jouée.

La troisième est intitulée *Aphos*; c'est une pièce allégorique en vers et en un acte, dont le but est de prouver qu'il n'y a pas de plaisir sans sentiment. Junon, détestant les désordres que les dieux commettent, dans le ciel, descend sur la terre pour chercher l'Amour qui tâche d'y réformer les abus qu'on fait de son pouvoir, surtout en France où les amants veulent triompher aussi rapidement que les guerriers. Junon et l'Amour commencent par se plaindre : la première, des débauches qui se commettent dans l'Olympe, et l'Amour, du mauvais exemple que les dieux donnent à la terre.

Ils débitent l'un et l'autre plusieurs épigrammes très-saillantes et conformes au sujet; ensuite Junon dit à l'Amour qu'elle a éloigné Hébé des dieux, qui auraient pu la séduire, et qu'elle lui a donné du goût pour le Sentiment, auquel elle la veut unir. L'Amour rit du projet de Junon, en disant que le Sentiment ne suffit pas à une déesse jeune et jolie, et qu'elle connaîtra le Plaisir avant le Sentiment. Hébé ne tarde pas à paraître et à se plaindre de l'ennui que lui cause le Sentiment, qui paraît et est congédié sous quelque prétexte. Dans cet intervalle le Plaisir paraît. Hébé, sans le connaître, veut le fuir, mais un charme secret l'arrête et la rend attentive à ses discours. La conversation du Plaisir est vive et piquante, celle du Sentiment est froide et languissante. Comment Hébé ne préférerait-elle pas l'un à l'autre? le Plaisir s'aperçoit de sa conquête et presse Hébé de répondre à sa passion ; elle lui avoue qu'elle ne le hait point; cela ne suffit pas au Plaisir, qui veut absolument lui baiser la main; c'est le fruit défendu. Hébé, après bien des façons, accorde enfin cette faveur tant désirée par le Plaisir, qui quitte sa conquête sur-le-champ et fort brusquement. Hébé se désole et se repent d'avoir quitté le Sentiment, qui paraît alors. Dès qu'elle l'aperçoit, elle tâche de se remettre de son trouble et reçoit avec plein de tendresse l'amant qu'elle doit épouser par ordre de Junon. Le Sentiment, lui expose la crainte qu'il a de son inconstance, et dit qu'il a vu en songe un rival odieux qui lui baisait la main. Hébé demeure interdite d'abord, puis elle querelle le Sentiment de donner dans ces visions. Le Sentiment tâche de se justifier et paraît plus tendre que jamais. Hébé en est touchée, et le Sentiment sort pour presser Junon de ne plus retarder son bonheur. Le Plaisir reparaît alors; nouvel embarras pour Hébé qui lui fait les plus vifs reproches. Le Plaisir n'a jamais tort, et il rebaise la main d'Hébé. Le Sentiment, qui a obtenu de Junon ce qu'il souhaitait, revient avec cette déesse et avec l'Amour qui doit les unir. Le Plaisir est aux genoux d'Hébé, jouissant de toute sa main. Junon et le Sentiment sont pétrifiés, l'Amour se moque de la crédulité de Junon. Cependant il offre de raccommoder le Sentiment et Hébé. Alors Mercure descend du ciel et apporte les ordres du Destin, qui a décidé qu'Aphos, qui était avant la révolte des Titans tout à la fois le dieu du sentiment et du plaisir, et qui avait été divisé en deux par les

géants rentrera dans ses droits, et qu'à l'avenir le Sentiment et le Plaisir ne feront qu'un. Junon et l'Amour disent qu'il faut se conformer à l'arrêt du Destin et marier Aphos avec Hébé, ce qui termine la pièce. Cette pièce a reçu des éloges infinis. Nous n'aimons pas cependant les pièces allégoriques, et encore moins les dieux sur le théâtre de la comédie; on les renvoie à l'Opéra. Cependant l'élégance, l'esprit, le feu, et l'espèce de jouissance du Plaisir, qui triomphe d'Hébé, ont aussi triomphé de notre répugnance pour ce genre. Bien des spectateurs préfèrent *l'École amoureuse* à *Aphos*, mais ce ne sont pas les plus éclairés. Le sujet de *l'École amoureuse* est naturel et théâtral, le sujet d'*Aphos* est métaphysique et demande beaucoup d'attention; il y a des gens que cette attention fatigue. Si *l'École amoureuse* a plus de succès aux représentations, ce qui n'est pas encore décidé, il est toujours certain que la lecture d'*Aphos* fera plus de plaisir.

VI

Vous connaissez les grâces touchantes et naturelles de Mme Deshoulières; on vient d'imprimer un assez grand nombre de ses poésies qui n'avaient pas vu le jour; on n'a pas donné tout ce qu'on a trouvé d'ouvrages posthumes, on a choisi, et, à ce qu'il me paraît, assez heureusement [1]. L'éditeur a accompagné son présent d'une vie de la dame, où vous ne trouverez que des faits ennuyeux et mal exprimés. S'il y a quelque chose de curieux dans cette préface historique, c'est l'aventure que je vais transcrire.

Mme Deshoulières étant allée voir une de ses amies à la campagne, on lui dit qu'un fantôme avait coutume de se promener toutes les nuits dans l'un des appartements du château, et que depuis bien du temps personne n'osait y habiter. Comme elle n'était ni superstitieuse, ni crédule, elle eut la curiosité,

1. *Œuvres complètes de Mme et Mlle Deshoulières. Nouvelle édition augmentée de leur éloge historique* (par de Chambors). Paris, 1747, 2 vol. in-12.

quoique grosse alors, de s'en convaincre par elle-même, et voulut absolument coucher dans cet appartement. L'aventure était assez téméraire et délicate à tenter pour une femme jeune et aimable. Au milieu de la nuit, elle entendit ouvrir sa porte; elle parla, mais le spectre ne lui répondit rien; il marchait pesamment et s'avançait en poussant des gémissements. Une table qui était au pied du lit fut renversée et les rideaux s'entr'ouvrirent avec bruit; un moment après, le guéridon qui était dans la ruelle fut culbuté, et le fantôme s'approcha de la dame. Elle, de son côté, peu troublée, allongeait les deux mains pour sentir s'il avait une forme palpable; en tâtonnant ainsi, elle lui saisit les deux oreilles sans qu'il y fît grand obstacle. Ces oreilles était longues et velues, et lui donnaient beaucoup à penser. Elle n'osait retirer une de ses mains pour toucher le reste du corps, de peur qu'il ne lui échappât, et pour ne point perdre le fruit de ses travaux elle persista jusqu'à l'aurore dans cette pénible attitude. Enfin, au point du jour, elle reconnut l'auteur de tant d'alarmes pour un gros chien assez pacifique, qui, n'aimant point à coucher à l'air, avait coutume de venir chercher de l'abri dans ce lieu, dont la serrure ne fermait pas. Le lendemain, elle railla de leurs frayeurs ses hôtes étonnés de sa bravoure.

— Nous venons de recevoir de Hollande un ouvrage intitulé *Direction pour la conscience d'un Roi* [1]. C'est le détail de toutes les fautes que peut faire un monarque dans le gouvernement de ses États et la conduite de son peuple. Cet ouvrage, qui est encore peu connu, ne peut manquer de faire beaucoup de bruit. On l'attribue à l'illustre auteur du *Télémaque*, et on prétend qu'il a été fait pour le duc de Bourgogne. La morale de l'ouvrage me ferait croire qu'il est de M. de Fénelon, le style m'en ferait douter; ce sont ses principes, mais ce n'est pas son langage. Ce livre n'est pourtant pas mal écrit; on y trouve de l'exactitude et du naturel, mais point de cette élégance qui caractérise cette plume célèbre. On a jeté à la fin de cette brochure un morceau de politique qui est de main de maître.

— Le roi, pour embellir sa maison de Choisy, a ordonné

1. Destiné d'abord à l'édition de *Télémaque*, publiée en 1734 par le marquis de Fénelon, neveu de l'auteur, l'*Examen de conscience pour un roi* (c'est là le titre primitif) parut en 1747, in-12, sous la rubrique de Londres.

onze tableaux d'histoire aux meilleurs peintres de son royaume. Chaque artiste a été le maître de choisir son sujet, et on lui a payé son travail d'une bourse de jetons ou d'une médaille de la valeur de deux cents livres à son choix. C'est peu pour un grand roi et trop pour les artistes qui ont très-mal répondu au choix du prince et mal soutenu l'honneur de notre école. Ces tableaux ont été exposés au Louvre. Voici le jugement qu'en a porté l'abbé Le Blanc dans son ouvrage imprimé [1].

Le premier tableau est de Restout. Il représente *Alexandre qui, après avoir bu le breuvage qui lui a été préparé par Philippe, son médecin, lui donne à lire la lettre dans laquelle on lui marque que son médecin voulait l'empoisonner.* Le très-beau côté de ce tableau est l'ensemble; toutes les parties concourent parfaitement au but général. Il manque de la noblesse à la figure principale : Alexandre a l'air d'un Lazare qui ressuscite.

Le second tableau, qui est de Van Loo, représente *Silène, nourricier et compagnon de Bacchus.* Le coloris du tableau est parfait, chose remarquable dans un temps où cette partie est un peu négligée en France : on a trouvé trop blanches les chairs de Silène.

Le troisième tableau, qui est de Dumont, représente *Mutius Scævola qui se brûle le poing pour avoir tué le secrétaire de Porsenna au lieu de Porsenna même.* Scœvola a une attitude peu naturelle. Le roi est représenté un diadème sur la tête, ce qui est très-mal entendu, parce que, en ce cas, le Romain n'a pas pu se tromper. La figure du secrétaire est admirable, et les figures si bien disposées que leur multitude ne cause point de confusion.

Le quatrième tableau, qui est de Boucher, représente *Jupiter changé en taureau, portant sur son dos Europe qu'il enlève par surprise.* Il n'y a rien de plus élégant, de plus gracieux, de plus voluptueux que cette composition. En général, son coloris n'est pas beau, et la couleur de rose y domine trop.

1. Voir dans le livret du Salon de 1747 une longue description de ces tableaux exposés dans la Galerie d'Apollon. La *Lettre* (de l'abbé Le Blanc) *sur l'exposition des ouvrages de peinture, de sculpture,* etc. (*de l'année 1747*), in-12, est ornée d'un frontispice gravé par Le Bas d'après un dessin de Boucher.

Le cinquième tableau, qui est de Natoire, est tiré d'Anacréon; c'est une *Fête de Bacchus*. La perspective aérienne y est parfaite, et toutes les figures ont une âme infinie. La terrasse de la colline d'où l'on voit Bacchus descendre est trop grise et trop nue.

Le sixième tableau, qui est de Pierre, représente *Armide qui, voyant l'armée des Sarrasins défaite et craignant de tomber entre les mains de Renaud, s'éloigne et tire de son carquois une flèche pour se tuer. Renaud survient et l'arrête*. Les expressions qui sont sur le visage d'Armide et sur celui de Renaud ne sont ni assez pathétiques ni assez vraies : la figure d'Armide manque de grâces et celle de Renaud n'a pas assez de noblesse. D'ailleurs le peintre a quitté son coloris pour en prendre un maniéré.

Le septième tableau, qui est de Jeaurat, représente *Diogène qui, voyant un jeune garçon boire dans sa main, brise sa tasse comme lui devenant inutile*. Le peintre a bien fait de placer le lieu de la scène dans une place d'Athènes; par là il produit dans son tableau plusieurs habitants de cette ville qui, par l'attention avec laquelle ils regardent Diogène, font valoir davantage l'action de ce philosophe. Il n'y a pas assez de chaleur et de force dans cet ouvrage.

Le huitième tableau, qui est de Collin, représente *Pyrrhus dérobé à la fureur des meurtriers de son père et embrassant les genoux du roi d'Esclavonie, auquel on l'amène, d'un air aussi suppliant que s'il était en âge de raison*. Ce tableau ne fait pas l'impression qu'une action aussi intéressante devrait produire naturellement, et les figures y sont trop multipliées.

Le neuvième tableau est de Le Clerc; il représente *Moïse sauvé des eaux*. Les figures sont bien dessinées, mais elles ont toutes la même physionomie; d'ailleurs le coloris n'est pas heureux.

Les dixième et onzième tableaux n'ont pas été exposés, parce que quelques indispositions ont empêché Galloche et Cazes d'y mettre la dernière main.

L'auteur des jugements que je viens de rédiger en a hasardé d'autres sur quelques morceaux de peinture. On peut y ajouter quelque foi parce que La Tour, notre grand peintre en portraits et en pastels, a conduit la plume de l'auteur, qui n'entend rien à ces matières.

— Puisque j'ai occasion de parler de M. l'abbé Le Blanc, je vais tâcher de vous faire connaître cet écrivain, qui a envie de faire du bruit et qui a rêvé qu'il était un grand homme. Cet abbé a fait son entrée dans les lettres par un recueil d'élégies dont on n'a jamais parlé, même en mal. Il fit, quelques années après, une tragédie intitulée *Aben-Zaïd;* quoique faible, on la loua parce qu'on la trouva au-dessus de l'auteur. Il a publié depuis les *Lettres d'un Français*. C'est un parallèle des Anglais et des Français sur les mœurs, les usages, les talents, les succès, le gouvernement des deux nations. Le premier volume se laisse lire, le second tombe des mains, le troisième indigne. Ces lettres sont écrites d'un style pesant, elles commencent presque toutes par des éloges puérils; les répétitions y sont continuelles, et malheureusement les choses qui y sont répétées sont extrêmement communes. L'abbé Le Blanc est connu à Paris pour un insolent; aussi l'abbé Hubert, homme riche, lui donna-t-il en mourant 4,000 francs pour avoir soutenu la pauvreté avec impudence; ce sont les termes du testament. — On discourait chez une dame à Paris sur l'orgueil de je ne sais quel homme; l'abbé Le Blanc parut le plus acharné. Quelqu'un, indigné de ce procédé, lui demanda s'il n'avait pas aussi son orgueil : « Il est vrai, dit l'abbé Le Blanc, j'ai de l'orgueil, mais il n'humilie personne. — Non, lui répliqua-t-on, il fait pitié. » L'abbé Le Blanc vient de se faire peindre par La Tour, qui lui a conservé son air arrogant, bas et sot. Ce portrait a donné lieu à l'épigramme suivante qui a couru tout Paris :

La Tour s'est trompé, ce me semble,
En nous peignant l'abbé Le Blanc;
C'était bien assez qu'il ressemble;
Hé! pourquoi le faire parlant[1]?

— On vient de publier une *Histoire des siéges de Berg-op-Zoom* qui ont précédé celui qui vient de finir. C'est une rapsodie où il n'y a ni connaissance, ni style, ni goût.

— Il vient de paraître une ode sur la prise de Berg-op-Zoom : les pensées en sont triviales et les expressions basses et gigan-

1. Cette épigramme est de Piron.

tesques; en voici la dernière strophe, qui est une des moins mauvaises :

Pour une conquête si belle
Lowendal, des mains de Louis,
Reçoit une palme immortelle,
Des vrais héros l'auguste prix.
O Français si chers à Bellone,
Qu'un glorieux trépas couronne,
Vous mourez pour nous, mais la gloire
Vous porte au temple de mémoire
Nos hommages et nos encens.

— Un ingénieur nommé Bazin a régalé le public d'une épître héroïque sur les campagnes du roi. C'est un des ouvrages les plus burlesques qui aient paru depuis longtemps. L'auteur a voulu donner du grand; il n'a donné que du gigantesque; si la plupart de nos poëtes avaient entrepris de rendre le roi ridicule, ils ne devraient pas écrire autrement qu'ils le font. L'écrivain qui me donne occasion de faire cette réflexion est plus dans ce cas qu'un autre.

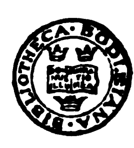
VII

L'Opéra donne depuis quelque temps une pastorale nouvelle intitulée *Daphnis et Chloé*[1], dont le sujet est le même que celui du roman qui porte ce nom. Les paroles sont d'un jeune homme de dix-huit ans nommé Laujon, et la musique de Boismortier. Ce musicien, plus abondant que savant, plutôt mauvais que médiocre, s'est acquis dans son métier la même réputation que l'abbé Pellegrin avait dans le sien. Celui-ci était obligé de faire des vers pour vivre, et est mort en poëte; celui-là a fait une petite fortune par le grand nombre d'ouvrages qu'il a donnés au public. On les achète sans les estimer; ils ne servent qu'à ceux qui commencent à jouer des instruments ou à quelques tristes bourgeois dans les concerts dont ils régalent

1. Représentée pour la première fois le 28 septembre 1747.

leurs voisines et leurs compères. On peut juger par là de la musique du ballet nouveau. Il faut cependant rendre justice à quelques morceaux de récitatif assez bien exprimés : tout le reste en est mauvais ou faible, ou pillé.

Les paroles ont le seul avantage d'être faites par un jeune homme qui laisse entrevoir une sorte de talent : le ballet est en trois actes avec un prologue. Ce prologue n'est guère ingénieux; il est, comme tous les autres, collé au sujet. Le vieux jardinier du père de Chloé, à la vue de la beauté des fleurs qu'il cultive, se rappelle le temps passé où il donnait des bouquets à sa belle. Un enfant (c'est l'Amour) l'interrompt dans ses regrets. Le bonhomme, qui sait que les enfants sont étourdis, craint pour ses fleurs et veut l'arrêter. L'enfant se moque du vieillard et cueille ses fleurs. Le jardinier désespéré veut le chasser et le menace même de le punir. Mais un certain je ne sais quoi fait expirer sa colère; d'autres enfants paraissent soudain et augmentent le dégât à la crainte du jardinier. L'Amour enfin se fait connaître en lui adressant ces paroles :



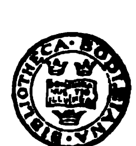
Je ne viens point ici faire verser des pleurs;
Depuis longtemps j'habite ce bocage.
Je suis dieu des amants. Souvent, dans ton bel âge,
Je te comblai de mes faveurs.
J'attirais en ces lieux l'objet qui sut te plaire,
Je t'indiquais la fleur qui lui plaisait le mieux,
Et si j'étais invisible à tes yeux,
C'est que j'étais caché dans ceux de ta bergère.

Voici comment le poëte a traité le sujet en s'écartant un peu du roman. Chloé passe pour être la fille d'un nommé Drydas, jardinier de Saphir qui est son véritable père. Chloé est enlevée par des corsaires : Daphnis apprend cette triste nouvelle à Drydas, et lui reproche d'en être la cause par le refus qu'il lui a fait de la lui donner en mariage. Les nymphes sous la protection desquelles étaient Daphnis et Chloé ordonnent à Daphnis de s'embarquer et de laisser voguer sa barque au gré des vents jusqu'à l'endroit où elle s'arrêtera d'elle-même. Il accepte l'augure, il s'embarque. Sa nacelle vogue et s'arrête tout à coup près d'une île. Daphnis saute sur le rivage et aperçoit une bergère endormie; il s'approche, son cœur tressaille.

C'est Chloé elle-même; il craint de la réveiller : elle rêve et nomme en dormant son cher Daphnis. Enfin elle ouvre les yeux; quel spectacle pour elle! son amant à ses genoux! mais leur bonheur est bientôt troublé, l'inflexible Drydas refuse d'écouter leurs vœux. Daphnis se plaint à Saphir qui, touché de la constance et de l'amour de Daphnis, lui promet de le rendre heureux. Drydas s'y oppose de nouveau et découvre le secret de la naissance de Chloé. Saphir la reconnaît pour sa fille au récit que Drydas lui fait, et à un bracelet qu'elle avait au bras lorsque l'inhumanité de son père la fit exposer pour la laisser périr afin que son fils fût l'unique héritier de ses richesses et de son rang. Daphnis perd de nouveau l'espérance de posséder Chloé. Saphir la lui refuse, Chloé en gémit et ne veut vivre que pour son berger. On éloigne Daphnis; mais tandis que le père va rendre grâce aux dieux, Daphnis revient et trouve Chloé seule, qui déplore son sort. Ils se jurent l'un à l'autre un amour éternel, et, pour serrer leurs liens, ils vont en faire le serment sur l'autel de Pan, qui les a toujours protégés. Saphir avec son ami Agénor arrivent au moment où Daphnis et Chloé se donnent mutuellement la foi. La colère de Saphir veut éclater, mais Pan apparaît soudain et leur dit que ce mariage est approuvé des dieux, que Daphnis n'est pas ce qu'il paraît, et qu'il est fils d'Agénor. Chacun alors est content, et l'hymen des deux amants ne trouve plus d'obstacles.

La construction de ce poëme est vicieuse, les scènes mal filées, les fêtes mal amenées, les reconnaissances étranglées et manquées. En général la poésie est assez douce et assez lyrique, mais faible. Il serait à souhaiter que l'auteur eût d'autres Aristarques que ses Mécènes. Il est sous la protection de la femme d'un fermier général; car c'est ici un air que l'on se donne d'avoir des auteurs à ses gages. Le bel esprit est si fort en vogue à Paris depuis quelque temps que la maison du plus petit financier est remplie d'académiciens ou d'aspirants à l'être. Cependant, malgré cette fureur, le financier n'en est pas moins sot et l'auteur moins pauvre. Le rôle de celui-ci est un vrai supplice. Il faut, s'il veut tenir, qu'il applaudisse aux maussades discours du maître et au mauvais goût de la maîtresse; qu'il pense comme l'un et qu'il parle comme l'autre; qu'il essuie les hauteurs de celui-là et les caprices de celle-ci; qu'il

leurs voisines et leur-
musique du ballet no[illegible]
quelques morceaux de
en est mauvais ou fai[illegible]
Les paroles ont
homme qui laisse
en trois actes ave[illegible]
nieux; il est, com[illegible]
jardinier du pè[illegible]
qu'il cultive, s[illegible]
quets à sa bell[illegible]
regrets. Le b[illegible]
craint pour s[illegible]
vieillard et
chasser et l[illegible]
sais quoi fa[illegible]
soudain et a[illegible]
enfin se fait



Je

Je

J'

J'

C[illegible]

Voici
peu du
Drydas,
est enle[illegible]
nouvelle[illegible]
refus q[illegible]
sous la[illegible]

[illegible] commensaux de la
[illegible] jusqu'aux moindres
[illegible] ses entrées libres aux
[illegible] ne le laisse pas languir
[illegible] femme de chambre enfin,
[illegible] dépend du jugement qu'elle
[illegible] à la toilette de sa maî-
[illegible] d'un auteur qui fréquente
[illegible]
[illegible] parler souvent des ouvrages
[illegible] nous faire part d'une romance
[illegible] *Gabrielle de Vergy et de*
[illegible] La Vallière est auteur. Elle
[illegible] couplets de huit vers chacun.
[illegible] et sur très-beau papier; ce
[illegible] origine sans garantir la bonté
[illegible] tiré du roman très-connu des
[illegible] *Auguste.*
[illegible] de Vergy, apprend que Coucy
[illegible] La jalousie allume sa colère et
[illegible] femme lui donne de son innocence,
[illegible] prison. Coucy frémit à cette nou-
[illegible] dans un lieu où il sait que sa maî-
[illegible] plus cruels tourments; il se résout
[illegible] par son absence, la jalousie du
[illegible] le sort de son amante. Il part et
[illegible] Déjà il revenait vainqueur, quand
[illegible] lui percer le flanc. Il tombe; près
[illegible] et, d'une main qu'il conduit à
[illegible] -il ensuite, porte mon cœur à ce que
[illegible] expire en prononçant le nom de Ga-
[illegible] dernière volonté de son maître, il
[illegible] pour la France, et arrive près du château
[illegible] enfermée. Montlac se déguise avec
[illegible] Fayel, que la jalousie ne laissait
[illegible] le prend pour un de ses rivaux, l'ar-
[illegible] le perce de mille coups; rien n'échappe
[illegible] fouille celui dont il est l'assassin. Quel
[illegible] le cœur de Coucy! Il lit la lettre en

frémissant; alors, n'écoutant plus que sa fureur, il lui tarde déjà de faire apprêter ce cœur comme un mets pour le présenter à sa femme. On sert ce repas cruel. Gabrielle, triste et tremblante, se met à table. Fayel l'excite, la presse de manger, elle se rend. A peine a-t-elle goûté à ce mets affreux : « Il doit te plaire, lui dit-il, c'est le cœur de ton amant. » A ces mots elle tombe sans vie; mais craignant de perdre le fruit de sa vengeance, Fayel s'empresse de la rappeler à la lumière. Il la force de voir la lettre de son amant. D'une voix faible et mourante elle lit :

Bientôt je vais cesser de vivre
Sans cesser de vous adorer,
Content si ma mort vous délivre
Des maux qu'on vous fait endurer.
Elle n'a rien qui m'épouvante,
Sans vous la vie est sans attraits;
Un regret pourtant me tourmente :
Quoi! je ne vous verrai jamais!

Recevez mon cœur comme un gage
Du plus vif, du plus tendre amour;
De ce triste et nouvel hommage
J'ose espérer quelque retour.
Daignez l'honorer de vos larmes,
Qu'il vous rappelle mes malheurs;
Cet espoir a pour moi des charmes,
Je vous adore, adieu, je meurs.

Soudain un froid mortel la saisit; elle veut répéter cet adieu si touchant; mais elle expire en prononçant ces mots : *Je vous adore.* En vain Fayel veut lui prêter de nouveaux secours, elle n'est déjà plus.

On peut juger du style de cette romance par les vers que je viens de citer. Tous les autres sont à peu près de même. L'auteur n'a pas assez conservé de naïveté et de simplicité qui convient à cette espèce de poëme et qui le fait goûter. Il faut avoir l'art d'intéresser, mais le cacher; sans cela l'auteur, quoique duc, risque d'être plat et ennuyeux autant que le plus mince auteur bourgeois.

— M. de Voltaire vient d'adresser les vers suivants à Mme de Pompadour :

Les esprits et les cœurs et les remparts terribles,
Tout cède à ses efforts, tout fléchit sous sa loi,
Et vous et Berg-op-Zoom, vous étiez invincibles;
Vous n'avez cédé qu'à mon roi.
Il vole dans vos bras du sein de la victoire,
Le prix de ses travaux n'est que dans votre cœur;
Rien ne peut augmenter sa gloire,
Et vous augmentez son bonheur.

— Dans le temps qu'on faisait le siége de Berg-op-Zoom, nos ennemis firent courir le distique suivant :

Nititur in cassum Gallus violare puellam;
Casta fuit, casta est, castaque semper erit.

Depuis la prise de Berg-op-Zoom, un Français a répondu par d'autres vers, les voici :

Nititur in cassum Batavus servare puellam;
Nulla fuit Gallo casta puella pro eo.

Dans une cantate de Fuzelier, intitulée *les Songes*, on lit les vers suivants :

L'amant fidèle,
Loin de sa belle,
La voit toujours.
Tout parle d'elle,
Tout lui rappelle
Ses heureux jours.

A l'occasion de la prise de Berg-op-Zoom, on a fait la parodie suivante sur le même air :

Cette pucelle,
Toujours rebelle,
Est sous nos lois.
Non, jamais belle
Ne fut rebelle
Pour le François.

VIII

La comédie italienne a donné une pièce de M. Panard, intitulée *les Tableaux*[1]. Cet auteur a occupé pendant longtemps avec succès le théâtre de l'Opéra-Comique. Depuis la suppression de ce spectacle que l'intérêt seul des comédiens français plutôt que l'intérêt de la raison et des bonnes mœurs a occasionnée, M. Panard s'est réfugié quelquefois chez les comédiens italiens, asile ordinaire des auteurs parodistes ou de ceux dont le génie est borné à un certain genre de comédie sans intrigue et sans intérêt. *Les Tableaux* sont de ce genre, et il n'est guère possible d'en donner une idée juste. La déesse de la peinture s'applaudit de ce que Mars ne lui fait aucun tort et de ce qu'elle voit, au contraire, que son art est plus goûté que jamais. Elle est consultée tour à tour par un de ses élèves, par la Miniature, par le génie de la musique, par une écolière de Terpsichore, par un peintre et par la Poésie. Tous ces personnages forment chacun une scène qui n'a nulle liaison avec celle qui la précède ou qui la suit, et c'est ce que nous appelons des scènes à tiroir; chaque scène produit différents portraits. Voici celui que la Poésie fait de Paris.

Dans la même maison, souvent au même étage,
Des bourgeois de Paris j'admire l'assemblage :
Sur un palier commun on y voit, d'un côté,
La sévère Honesta qui du voile de prude
Pour en tirer profit s'est fait une habitude;
Dansl'autre appartement réside une beauté
Qui, vivant des bienfaits d'un amant vieux et riche,
Sous le joug apparent d'une tante postiche,
Se donne insolemment des airs de qualité.
L'intérêt, au premier, nage dans l'opulence;
La candeur, près du toit, languit dans l'indigence.

1. Comédie en un acte et en vers, représentée le 18 septembre 1747.

Un étage plus bas, entre deux écrivains,
Loge un homme qui prête aux enfants de famille;
Là c'est un médecin qui fait des orphelins,
Ici c'est de Thémis un suppôt qui les pille.

A proprement parler, cette peinture n'est point celle de Paris. C'est tout au plus celle des faubourgs ou de certains quartiers habités uniquement par le même peuple que l'auteur paraît assez bien connaître. Il semble que M. Panard n'ait jamais vu des palais et des hôtels que les façades ou les jardins, et qu'il n'ait jamais percé dans l'intérieur pour y voir ceux qui les habitent. Cette pièce a eu cependant le bonheur d'être reçue passablement par le public, quoiqu'elle ne soit point soutenue par ce style vif et épigrammatique nécessaire dans ces sortes de pièces pour en ôter l'insipidité naturelle. Ce qui a beaucoup contribué à son succès est le jeu d'une actrice d'environ dix ou douze ans nommée Camille, qui a fait le rôle de Terpsichore avec des grâces et une intelligence inimitables.

— Un livre de morale qu'on vient de publier me donne occasion de vous tracer le caractère de tous les ouvrages de ce genre qui ont eu et qui ont encore de la célébrité parmi nous :

1° Les *Essais* de Montaigne sont le plus ancien et, je crois, le meilleur de ces livres. Cet auteur fut un prodige de lumière et de philosophie dans un siècle de fanatisme et d'ignorance. La naïveté, la force, la vivacité, la profondeur, se trouvent réunies dans ces fameux *Essais*; il y règne un désordre extrême, ce qui a fait dire très-finement et très-heureusement, ce me semble, que Montaigne est l'homme du monde qui sait le moins ce qu'il va dire et le mieux ce qu'il dit.

2° Les *Maximes*, du duc de La Rochefoucauld, renferment plus de choses que de mots. C'est, de tous nos livres, celui où il règne le plus de précision. L'auteur suppose que l'amour-propre est le principe de toutes nos actions. Il prétend que c'est le *primum vivens* et l'*ultimum moriens*, et que quand on le chasse par la porte il rentre par la fenêtre. Ce seigneur était un des plus honnêtes hommes de son temps; il fut fait grand-maître de la garde-robe de Louis XIV, qui lui écrivit cette lettre si fameuse parmi nous: « Je vous félicite comme votre ami du présent que je vous fais comme votre maître. » Le mot du roi m'en rap-

pelle un de M. de La Rochefoucauld qui vous plaira peut-être, quoique déplacé. On voulut donner le cordon bleu au maréchal de Catinat, qui le refusa parce qu'il ne pouvait pas faire les preuves de noblesse qui étaient nécessaires. La Rochefoucauld le pressant un jour de l'accepter, Catinat lui dit : « Je ne suis point homme de condition ; de qui voulez-vous que je me fasse descendre, de Catilina? — Non, répondit La Rochefoucauld, mais de Caton, et personne ne s'avisera d'en douter. » Ce mot peint bien M. de Catinat comme un des meilleurs citoyens et des plus vertueux militaires qu'ait eus la France.

3° Les *Essais de morale* par Nicole sont encore un bon livre ; ils sont profonds, mais diffus, secs, quelquefois obscurs et toujours tristes ; il y règne une monotonie qui les rend ennuyeux. L'auteur était un homme simple qui voulait que M. Arnaud, son ami, qui jouissait d'une très-grande réputation, passât pour auteur de la *Perpétuité de la foi*, quoiqu'il ne le fût pas. Il dit finement à ce propos : « Ce n'est pas la vérité qui persuade les hommes, ce sont ceux qui la disent. »

4° La Bruyère, auteur des *Mœurs de ce siècle*, avait l'imagination vive, mais quelquefois peu réglée ; l'expression noble, mais quelquefois un peu guindée ; le pinceau hardi, mais quelquefois un peu outré. Les éclairs trop continuels de ce brillant écrivain fatiguent souvent. On l'accuse d'avoir, le premier, introduit ce style métaphorique, obscur, entortillé, qui dégrade depuis longtemps notre langue et notre littérature. On croirait en lisant ce livre, que l'auteur cherchait à imposer ; cependant c'était un homme modeste, qu'on a très-bien caractérisé en disant qu'il craignait toute ambition, même celle de montrer de l'esprit.

5° Les *Sermons* de Bourdaloue, que j'envisage ici purement comme un livre de mœurs, sont, à mon gré, le meilleur cours de morale qui ait été fait chez aucun peuple. C'est une suite de principes, de raisonnements, de conséquences, qu'on ne trouve pas ailleurs ; l'orateur, le philosophe, le théologien y marchent de pair. On est étonné, convaincu, entraîné, par cette lecture. Ce jésuite manque de ce que les mystiques appellent onction, et Mme de Maintenon, qui faisait profession de dévotion, disait de lui : « Il prêche assez bien pour me dégoûter de tous les autres

prédicateurs, mais non pas assez bien pour remplir l'idée que j'ai d'un parfait orateur évangélique. »

6° La précision, la vérité, la netteté, caractérisent les *Essais de littérature et de morale* par l'abbé Trublet. On y voudrait souvent un peu plus de nouveauté dans la pensée et un peu plus de naturel dans l'expression. Il met trop souvent son esprit à la torture pour faire paraître neuf ce qui est vieux. Cet auteur a un talent singulier pour saisir le ridicule, ce qui fit dire à une de nos muses qui venait de lire ce livre : « L'abbé Trublet a bien de l'esprit, mais je ne voudrais pas souper avec lui. » L'ouvrage qui a occasionné ces jugements est intitulé *Amusements de la raison*[1], par l'abbé de La Tour, auteur d'une *Vie d'Épaminondas*. Ce livre renferme des maximes et des caractères sur divers sujets de morale et de goût. Les maximes sont presque toutes fausses ou triviales ; les caractères valent mieux, et beaucoup mieux. Cependant l'abbé est ordinairement burlesque quand il veut être plaisant, dur quand il veut être fort, plat quand il veut être naturel, obscur quand il veut être serré. Il règne en général, dans ce livre, un ton de gaieté qui le fait lire.

— Il paraît depuis quelques jours une *Épître à Louise*, en vers marotiques, par M. Marchand, avocat et auteur de la célèbre *Requête du curé de Fontenoy*[2]. Cette épître ne dément point la réputation de l'auteur. Elle est semée de mille traits ingénieux et nouveaux ; mais elle a le défaut d'être un peu trop longue et trop diffuse. Au reste, on est dédommagé.

— Quoique Saint-Évremond qualifie l'opéra de *sottise chargée de musique, de danse, de machines, etc.*, je crois que vous me saurez gré de vous en faire l'histoire. Je commence par ce théâtre, je viendrai ensuite aux autres. Le théâtre lyrique n'a commencé qu'en 1645. Le cardinal Mazarin, qui en est l'inventeur, fit venir des acteurs d'Italie pour représenter le ballet de la *Festa teatrale della finta pazza*. Il fut exécuté comme un simple ballet. En 1647, l'opéra devint plus brillant. La tragédie d'*Orphée et Eurydice* fut honorée la première de décorations de machines et d'habits. La nouveauté est la folie du Français. Ce spectacle le charma. Peu de temps après, l'abbé Perrin composa

1. Paris, 1747, 2 vol. in-12.
2. Cette facétie a été attribuée aussi au poëte Roy.

une pastorale en vers français, qu'il fit mettre en musique par Cambert. Elle fut représentée devant le roi à Vincennes; ce fut alors pour la première fois, depuis les Grecs et les Romains, qu'on entendit un concert de flûtes. Le ministre, jaloux de plus en plus de procurer à son maître un spectacle plus grand et plus digne de sa cour, saisit l'occasion du mariage du roi, en 1660, et fit représenter, avec une dépense et une magnificence incroyables, la tragédie d'*Ercule amante*. Le roi et la reine y dansèrent avec plusieurs seigneurs et dames de la cour. C'est à cet opéra qu'on doit rapporter l'usage des prologues. Ce serait bien ici le lieu de décider lequel, de Richelieu ou de Mazarin, a fondé la meilleure Académie; mais, sans qu'il soit besoin de discussion, on peut assurer que l'Académie française ennuie presque toujours et que l'Académie royale de musique amuse et plaît toujours, soit par la beauté de la musique, soit par le brillant du spectacle en lui-même. Il y a pourtant une chose commune aux deux académies, c'est qu'on ne lit plus les discours de l'une et les opéras de l'autre quand ils sont une fois recueillis. Mais revenons à notre sujet; il est assez étrange que ce soit à un cardinal et à un abbé que l'opéra doive sa naissance, et plus singulier encore qu'on l'aît peuplé des plus célèbres musiciens de nos églises, ce qu'il est impossible de concilier avec le préjugé que nous avons en France de regarder les acteurs, soit de l'opéra, soit de la comédie, comme indignes de la communion. On serait porté à croire que l'abbé Perrin s'est enrichi à ce métier; mais par une fatalité jusqu'à présent trop ordinaire aux directeurs de l'Opéra, ce pauvre abbé mourut en prison, accablé de dettes et de misère. L'air qu'on respire à l'Opéra est un air destructeur, et il faut être toujours en garde contre une multitude de divinités qui ne cherchent qu'à vous accabler de bonheur, de plaisir et de volupté. Peut-être l'abbé méprisa-t-il le danger, peut-être aussi voulut-il pousser trop loin la magnificence pour plaire au public, et que, par ce moyen, la dépense excéda beaucoup la recette. J'adopte volontiers cette pensée comme étant plus conforme à la vérité. Perrin finit sa carrière par l'opéra d'*Ariane*, dont les paroles ne valaient rien mais qui réussit pourtant beaucoup. On y voyait, dit Saint-Évremond, les machines avec surprise, les danses avec plaisir; on entendait le chant avec agrément, mais les paroles avec dégoût.

Ce qui confirme presque le sentiment du seul homme que nous ayons aujourd'hui en France pour la musique, M. Rameau, qui ne croit pas que les paroles d'un opéra contribuent au succès de ce divertissement, sentiment un peu humiliant pour les poëtes qui ont contre eux l'expérience. Tel fut le commencement du théâtre lyrique. Lulli et Quinault s'en saisirent dans ces circonstances ; ces deux hommes uniques méritent d'être connus. Ce sera pour la première lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire.

IX

C'est à Lulli et à Quinault que l'opéra doit ses plus beaux jours, et les véritables amateurs de la musique naturelle et de la poésie lyrique regrettent encore aujourd'hui ces deux grands hommes. Jean-Baptiste Lulli, né à Florence, vint en France à l'âge de douze ans ; il y fut amené par M. de Guise, que Mademoiselle avait prié de lui choisir un petit Italien qui pût l'amuser. Quand cette princesse l'eut vu, elle ne le trouva pas à son gré, et elle le relégua dans sa cuisine. Lulli, qui avait appris autrefois un peu de musique, y trouva par hasard un violon et s'en amusa. Le comte de Nogent, un jour, l'entendit, lui trouva du talent et de la main, et en informa la princesse qui lui donna un maître pour le perfectionner. Dans ces circonstances, Mademoiselle lâcha un pet qui fit grand bruit et qui occasionna les vers suivants :

Mon cœur, outré de déplaisirs,
Était si gonflé de soupirs,
Voyant votre cœur si farouche,
Que l'un d'eux, se voyant réduit
A ne pas sortir par la bouche,
Sortit par un autre conduit.

Lulli eut l'imprudence de faire un air sur ces paroles. La chose devint publique, et le musicien fut congédié. Ses talents lui donnèrent bientôt une grande célébrité ; il fut choisi pour diriger la musique du roi. Dès ce jour-là il négligea si fort son

violon qu'il n'en avait pas même chez lui. Il n'y eut que le maréchal de Grammont qui trouva le secret de lui en faire jouer quelquefois, par le moyen d'un domestique qui en jouait mal en présence de Lulli. Aussitôt celui-ci lui arrachait le violon des mains, il s'échauffait et ne le quittait qu'à regret. En 1666, Lulli se blessa au petit doigt de pied, en battant la mesure avec sa canne. Cette blessure devint si considérable que son médecin lui conseilla de se faire couper le doigt. Malheureusement, on retarda l'opération, et le mal gagna insensiblement la jambe. Son confesseur, qui le vit en danger, lui dit qu'à moins qu'il ne jetât au feu ce qu'il avait noté de son opéra nouveau, pour montrer qu'il se repentait de tous ses opéras passés, il n'y avait point d'absolution à espérer ; il le fit. Le confesseur s'étant retiré, le duc de Vendôme vint le voir et lui dit : « Quoi ! tu as jeté au feu ton opéra ? Que tu es fou d'en croire un janséniste qui rêvait ! — Paix, monseigneur, paix, lui répondit Lulli à l'oreille, je savais bien ce que je faisais, j'en avais une seconde copie. » Par malheur, cette plaisanterie fut suivie d'une rechute qui l'emporta. Ce musicien conserva son humeur enjouée jusqu'à la fin. Étant à l'extrémité, et le chevalier de Lorraine l'étant venu voir et lui marquant la tendre amitié qu'il avait pour lui, Mme Lulli lui dit : « Oui, vraiment, monsieur, vous êtes fort de ses amis ; c'est vous qui l'avez enivré le dernier, et qui êtes cause de sa mort. » Lulli prit aussitôt la parole : « Tais-toi, lui dit-il, ma chère femme, tais-toi ; monsieur le chevalier m'a enivré le dernier, et, si j'en réchappe, ce sera lui qui m'enivrera le premier. » Ce musicien a laissé à ses héritiers 630,000 livres tout en or ; trait singulier et qui doit passer à la postérité. Il a acquis tous ses biens dans sa profession. Il s'en occupait entièrement. Il formait lui-même ses acteurs et ses actrices. Son oreille était si fine que d'un bout du théâtre à l'autre il entendait un violon qui jouait faux. Alors il brisait l'instrument sur le dos du musicien ; la répétition faite, il l'appelait, lui payait son instrument plus qu'il ne valait, et l'emmenait dîner avec lui. Il était si passionné de sa musique que, de son aveu, il aurait tué un homme qui lui aurait dit qu'elle était mauvaise. Il fit jouer pour lui seul un de ses opéras que le public n'avait pas goûté. Cette singularité fut racontée au roi qui jugea que, puisque Lulli trouvait son opéra bon, il l'était. Il le fit exécuter,

la cour et la ville changèrent de sentiment. Cet opéra était *Armide*.

— Il paraît depuis trois jours une maussade brochure intitulée *les Mœurs de Paris* par M. La Peyre. On doit savoir gré à cet auteur d'avoir mis son nom à la tête de l'ouvrage, puisque par là il nous met en garde contre toutes les productions qui paraîtront désormais sous un tel auspice. Ce barbouilleur de papier peint les mœurs sans les connaître, peint les personnes sans les avoir vues, juge des choses sans en avoir la première idée. Tout ce qu'il débite est un contre-sens perpétuel. Où il a mieux réussi sans le savoir, c'est qu'il a fait son portrait au public en lui donnant un pareil ouvrage; il porte à la fois l'empreinte de l'ignorance et du galimatias.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres fit sa rentrée le 14 de ce mois. M. Fréret, qui en est le secrétaire, y lut l'éloge de deux académiciens fort obscurs, MM. Burette et de Valois. Le premier était un savant et le second un antiquaire; ni l'un ni l'autre n'eurent guère d'esprit. Leur panégyriste est peut-être l'homme de l'Europe qui est le plus profondément instruit, mais il a beaucoup de rudesse dans les manières, une aigreur infinie dans le cœur et point de grâce dans l'esprit. On continua la séance par une dissertation du duc de Nivernois, sur l'indépendance des premiers rois de France, qu'il prétend ne tenir leur puissance que de Dieu et de leur épée. Quelques auteurs, même Français, ont avancé que les rois des Francs tenaient leur puissance des Romains, parce que Théodebert ne régna qu'en vertu de la cession qui lui fut faite par Justinien. M. de Nivernois prouve au contraire qu'avant Théodebert il y avait des rois qui avaient signé avec la même autorité que lui, sans l'attache des Romains. Ce seigneur a fortifié son sentiment par la conduite que Clovis a tenue avec les Romains. Il était si peu dépendant d'eux que, sans s'occuper des projets de l'Empire, sans avoir jamais eu besoin de son agrément ou de son approbation, et sans craindre de se le rendre contraire, il a déclaré la guerre aux alliés mêmes du peuple romain. Il combattit Siagrius, lieutenant de l'empire, et le défit. Siagrius se sauva chez Alaric, roi des Goths. Clovis veut qu'Alaric lui livre Siagrius. Alaric n'ose lui refuser, et Clovis le fait mourir quand il s'en voit le maître, sans aucune réclamation de la part du

peuple romain; action que Clovis n'aurait pas hasardée s'il eût dépendu de l'empire. En un mot, on voit que les Gaulois étaient assujettis au service militaire et pécuniaire. L'auteur tire une autre preuve de la guerre que Clovis fit à Gombault, allié des Romains, et des différentes guerres qu'il eut à soutenir contre les différents souverains de l'Occident. L'empereur d'Orient ne se mêla point de ces querelles, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire s'il eût eu quelque autorité. Enfin M. de Nivernois combat encore le sentiment des auteurs qui veulent que Clovis ait dépendu de l'Empire parce qu'il accepta les ornements consulaires qu'on lui envoya. Il est prouvé que ce prince ne les accepta qu'après vingt-neuf ans de règne, et parce qu'il était avantageux d'être allié des Romains. Le temps ne me permit pas d'achever la lecture de cette dissertation, qui me parut bien écrite, exempte également de sécheresse et d'affectation. L'auteur est un jeune seigneur qu'une santé délicate a arraché aux travaux militaires et qu'un goût décidé tourne aux négociations. En attendant qu'il puisse aller en ambassade, il se livre aux muses. Il joint à une imagination vive et féconde une solidité et une justesse de raisonnement peu communes. Il a toute la politesse d'un courtisan et toute la franchise et la probité d'un honnête homme. Maître dans l'art aimable et charmant des Horace et des Tibulle, il prend quelquefois la lyre; également propre à traiter les matières légères et badines et à discuter et approfondir les matières les plus sérieuses, tout ce qu'il dit ou écrit est frappé au coin de l'agrément et de l'utilité. Mécène et Virgile à la fois, il éclaire les gens de lettres par ses ouvrages et les sert de son crédit. Ingénieux et profond, délicat et solide, voilà son esprit; sincère et généreux, modeste et plein d'une candeur trop naturelle pour craindre que la cour l'altère jamais, aimant le bien et le faisant, voilà son cœur. Un tel homme doit être bien singulier dans une cour aussi frivole et aussi corrompue que la nôtre.

— L'Académie des sciences s'assembla le 15. Le secrétaire de cette Académie, M. de Fouchy, y lut l'éloge qu'il a fait de M. La Peyronnie, le plus grand de nos chirurgiens. Cet ouvrage fut long, peu piquant, rempli de détails inutiles. Cet homme célèbre et véritablement illustre dans son art méritait un meilleur panégyriste. Un trait vous peindra cet artiste. Il fut appelé

en Lorraine pour traiter le père du grand-duc d'aujourd'hui. Le succès de l'opération fut complet et la ville de Nancy, pour témoigner sa joie, présenta une bourse de jetons d'or au chirurgien. La Peyronnie refusa ce présent, il ne voulut recevoir que des jetons d'argent. Un homme si généreux a fait de sa fortune l'usage d'un bon citoyen; il a laissé aux écoles de chirurgie de Paris et de Montpellier cinq ou six cent mille livres, qu'il devait à la reconnaissance de divers souverains qu'il avait guéris.

M. de Réaumur, si connu par son goût décidé pour l'histoire naturelle, lut un mémoire sur les fours à poulets. Notre bon roi Henri IV disait qu'il voulait mettre en état tous les paysans de son royaume de manger la poule tous les dimanches; M. de Réaumur cherche à réaliser cette idée en multipliant la volaille. Voici ce qu'il a imaginé pour cela : 1° il y a en Égypte des fours où l'on fait éclore environ cinquante mille poulets par le moyen d'une certaine chaleur qu'on entretient sous les œufs qu'on fait couver; 2° il est certain que cette manière est plus utile que la nôtre parce que, parmi nous, les poules occupées à couver des œufs ou à nourrir leurs petits ne pondent point; 3° il n'y a pas assez d'œufs, dans nos villages d'Europe, pour en faire couver cinquante mille, et si on en fait couver beaucoup moins les frais du four se trouvent trop forts; 4° il faut donc chercher une autre manière de faire couver, et M. de Réaumur l'a trouvée dans des fours de fumier qui ne sont pas d'une grande dépense ni difficiles à régir; 5° pour déterminer le point de chaleur qu'il faut entretenir dans ces fours, M. de Réaumur a examiné avec un thermomètre le degré de chaud qu'il y a sous une poule quand elle couve; mais comme le thermomètre serait embarrassant peut-être pour les régisseurs des fours, M. de Réaumur indique comment, avec du beurre, on peut s'assurer du degré de chaleur nécessaire pour les couvées; 6° comme il ne suffit pas de faire naître des poulets et qu'il faut les nourrir, M. de Réaumur décharge les poules de ce soin afin qu'elles puissent s'occuper à pondre, et en charge les chapons, qui en conduisent cinquante ou soixante quand on les élève à cela. Le feu duc d'Orléans, régent du royaume, avait formé le projet de faire essayer les fours à poulets en France. Sa mort empêcha l'exécution de cette idée. Ce prince, avec ses

vices, était un grand homme, et son fils, avec ses vertus, est un homme au-dessous du médiocre; ce qui a fait dire à un prélat bel esprit que les vertus du fils nous font regretter les vices du père.

X

On doit savoir gré à un auteur qui consacre ses talents à nous donner des leçons pour perfectionner les arts utiles, lors même que ses réflexions, solides d'ailleurs, manqueraient des agréments nécessaires pour les faire mieux goûter. Il n'en est pas de même d'un auteur qui, traitant d'un art seulement aimable et moins fait pour notre utilité que pour servir nos plaisirs, nous ennuierait par des réflexions languissantes, par des digressions inutiles, par un style diffus et insipide. L'indulgence est pour l'un et le mépris pour l'autre. Chaque matière a son genre particulier qui doit guider celui qui entreprend de l'approfondir. Si tous ceux qui se mêlent d'écrire consultaient sincèrement leurs forces, nous ne verrions pas un déluge si considérable de mauvais livres. Il me semble qu'on doit faire choix, avant que d'écrire, d'une matière comme d'une maîtresse; qu'on me pardonne la comparaison. L'une commande a notre esprit et l'autre à notre cœur. Celle-ci veut qu'on soit tout entier à elle, celle-là n'en exige pas moins. Un auteur jaloux de sa réputation ne néglige rien pour plaire au public; que ne fait-on pas pour plaire à sa maîtresse! Il n'y a point de matière si difficile à traiter dont le génie ne vienne à bout; c'est une maîtresse trop fière qu'on force enfin à se rendre. Il est d'imbéciles écrivains qui entreprennent un sujet parce qu'ailleurs il a paru riant, semblables en cela à ces sots petits-maîtres qui s'attachent au char d'une femme seulement parce qu'elle les a regardés une fois avec un sourire dont ils n'ont pas compris la malice.

M. Rémond de Sainte-Albine n'a pas à craindre de pareils reproches au sujet du *Comédien*[1], qu'il vient de donner au pu-

1. *Le Comédien, ouvrage divisé en deux parties.* Paris, 1747, in-8. Nouvelle édition. 1749. in-8. Réimprimé en 1825, à la suite des *Mémoires* de Molé.

agréable, le son de voix gracieux, un jeu plein de naturel et de dignité; on dirait que c'est un seigneur qui joue pour son plaisir. Mais sa voix n'a pas assez d'étendue, et le touchant et le pathétique lui manquent absolument. Il a environ trente ans et joue les premiers rôles.

— Il y a quelques années que M. de Maupertuis, celui qui est à Berlin, publia un ouvrage intitulé *Nègre blanc*, et depuis *Vénus physique*[1]. C'est un exposé de tous les systèmes qu'on a imaginés jusqu'ici sur la génération. Le morceau est écrit clairement, fortement, vivement, élégamment; il est de main de maître, et nos dames ont quitté leurs romans pour le lire.

Maupertuis est le premier géomètre qui, après Fontenelle, ait été bel esprit. Il souhaita d'être admis chez Mme de Lambert, qui assemblait chez elle des gens de lettres. Fontenelle, en le présentant, dit : « J'ai l'honneur de vous présenter M. de Maupertuis, qui est un grand géomètre et qui pourtant n'est pas un sot. » Maupertuis fut extrêmement flatté de ce compliment. Vous savez que Scaliger a fait un gros livre pour prouver qu'un homme d'esprit ne pouvait pas être géomètre. Maupertuis est un homme singulier et qui a des propos aussi singuliers que son maintien et sa figure. L'abbé de Vatry, l'entendant déraisonner un jour plus qu'à l'ordinaire, lui dit : « Je croyais que pour être géomètre il fallait une tête de bœuf, mais je vois bien qu'une tête de linotte suffit. »

Un homme de collége, nommé l'abbé Basset, critiqua la *Vénus physique* par un ouvrage intitulé *Anti-Vénus physique*[2]. Cette critique n'est pas sans mérite; il y a assez d'esprit, mais peu de jugement. Le style est fort bigarré, tantôt bon et tantôt mauvais. Les plaisanteries sont souvent ingénieuses, mais communément basses. On pourrait faire quelque chose de très-agréable de cette brochure en la réduisant au quart de ce qu'elle est.

Il vient de paraître une autre espèce de critique de l'ouvrage

1. *Dissertation sur le Nègre blanc*, 1747, in-8. *Vénus physique*, 1745 et 1777, in-12.

2. *Anti-Vénus physique, ou Critique de la Dissertation sur l'origine de l'homme et des animaux*. Paris, 1746, 2 vol. in-12. (Par G. Basset des Rosiers, professeur de philosophie au collége d'Harcourt.)

de Maupertuis sous ce titre *l'Art de faire des garçons*[1]. C'est un de ces livres infortunés qui sont enfantés par le libertinage, répandus dans le public par l'intérêt, dévorés par la curiosité, applaudis par la corruption. Il faut que l'auteur ait bien compté sur la corruption de ses lecteurs et sur leur amour pour les nouveautés, pour leur avoir présenté un titre aussi singulier qu'indécent. Ce n'est pas que ce titre soit propre à son ouvrage, puisque, dans les deux parties qui le composent, il n'y a qu'un seul chapitre qui y ait un rapport intime. Le reste, et ce reste est presque tout l'ouvrage, n'y est qu'accessoire. L'auteur, voulant couvrir la stérilité de son sujet et peut-être plus encore celle de son esprit, remanie tous ces vieux systèmes que l'esprit humain, fécond en conjectures, a hasardés sur les voies mystérieuses de la génération. Comme ce fond est triste et sombre par lui-même, il y a semé, pour l'égayer, grand nombre de traits, qu'il a trouvés sans doute plaisants et galants. Mais ses plaisanteries sont maussades, ridicules et impertinentes; ses galanteries sont fades, insipides et rebutantes. Il semble que la nature n'ait donné jusqu'ici qu'au seul Fontenelle le talent aimable de faire naître les roses de l'amour parmi les ronces et les épines de la physique. Encore bien des gens le lui ont reproché, fondés sur ce principe que la physique est assez belle de ses seuls attraits sans emprunter des agréments de l'esprit; qu'elle est une prude trop austère pour badiner décemment avec les folâtres amours. Si la galanterie du charmant auteur des *Mondes*, qu'il a puisée dans un grand fonds de sentiments fins et délicats, qu'il a formée pour l'usage d'un monde choisi et poli, où il a toujours vécu, et qu'il a perfectionnée par le tour heureux de son brillant génie, dégénère quelquefois en fadeur, que penserons-nous d'une galanterie née dans la poussière des écoles? Le chapitre où l'auteur prétend expliquer la cause du plaisir trahit et décèle les sentiments de son âme. On y voit un homme dont le cœur est tout pétri de tendresse, l'imagination nourrie de molles rêveries, et les sens pliés à l'habitude de la volupté. Ce sera sans doute par un principe de conscience que cet homme, galamment obscène, car il moralise quelquefois, aura peint la volupté toute nue, sans

1. Par Coltelli, connu sous le nom de Procope Couteau. Montpellier, 1748, 2 vol. in-12. Ouvrage fréquemment réimprimé.

la voiler d'une simple gaze, qui l'aurait rendue plus piquante, et par là plus dangereuse. Ce sera aussi par le même principe qu'il n'aura pas enveloppé sous le voile transparent des équivoques les obscénités dont il a souillé une partie de son ouvrage. On ne peut nier qu'il n'y ait des traits d'esprit et des lueurs d'imagination. Dans la première partie et la moitié de la seconde, l'imagination y est assez soumise à l'empire de la raison ; il serait à souhaiter que les plaisanteries et les galanteries qu'il y prodigue jusqu'à la satiété le fussent de même. Mais dans la suite l'amant passionné prend insensiblement le dessus sur le froid physicien, les saillies de l'imagination sur le flegme de la raison. Emporté loin de lui-même, il s'échauffe par son objet, s'égare, devient libertin, et ne se contient plus dans les bornes austères que prescrit la timide pudeur.

XI

Les comédiens ont remis, avec beaucoup de succès, sur le théâtre la comédie intitulée *le Méchant*. M. Gresset, si connu dans la littérature par plusieurs ouvrages qui portent l'empreinte d'un goût exquis, guidé par la finesse, épuré, embelli, en est l'auteur. Il a été jésuite, mais heureusement pour les lettres et grâce à son enjouement folâtre, il s'est affranchi des liens rigoureux qui captivaient son génie et qui ne lui permettaient pas de prendre son essor. Ses talents, qui languissaient dans la gêne extrême où les retenait l'austérité de sa profession, ont enfanté plusieurs jolies pièces où l'on trouve ce naïf agrément, ce ton du cœur, ce négligé charmant, qui le placent immédiatement après Voltaire. Rendu à la scène du monde, il a vu éclore un nouvel univers. L'amour, si fertile en sentiments, et toujours sévèrement banni de ses écrits, a osé mêler ses soupirs avec ses sons. Dans le tendre délire de ses transports, il a caressé la riante Thalie et a fait retentir sur la scène les fiers accents de Melpomène.

Dans sa tragédie d'*Édouard*, il y a de ces traits hardis, qui caractérisent Corneille, de ce grand, de ce touchant, de ce su-

blime qui ravit, qui passionne, qui transporte, qui enchante. Si son pinceau a quelquefois la force et la vigueur de celui de Corneille, il a aussi la grâce et la douceur de celui de Racine. C'est un mélange agréable de traits altiers et de traits tendres, de grâces fières et de grâces attrayantes. Il faut pourtant convenir qu'il y a des défauts : l'action languit, elle n'est ni assez vive, ni assez intéressante. Il y a des situations hasardées et trop singulières pour être goûtées par la scrupuleuse exactitude du génie français. La vraisemblance n'y est pas assez gardée; il y a aussi un trop grand étalage de sentences dans le goût de Sénèque. C'est assez le défaut de tous les tragiques. Il semble qu'il n'appartient qu'au seul Racine de caractériser les passions sans raisonnements et sans maximes. La maxime ne s'annonce jamais chez lui comme maxime, elle y prend toujours la forme du sentiment et le caractère de la passion qui la fait naître.

La seconde pièce qu'il a donnée au théâtre, c'est la comédie intitulée *Sidney*. Les personnes à qui il communiqua son projet sur cette pièce lui représentèrent qu'elle ne réussirait pas; mais il fit céder le conseil qu'on lui donnait à la volupté irrésistible qu'il éprouvait en y travaillant. L'esprit vif et léger des Français n'a pu s'accommoder d'un genre de comédie dont le fond est si sombre et si triste, et dont les idées sont si noires et si mélancoliques. Il y a cependant deux scènes d'une grande beauté, qui ont arraché les applaudissements des plus déterminés à les refuser.

Les éloges qui sont sortis impétueusement de toutes les bouches en faveur du *Méchant* prouvent son excellence. Le titre, il est vrai, a prévenu bien des personnes contre cette pièce, et leur a fait craindre pour elle le mauvais succès qu'ont éprouvé autrefois *l'Ingrat* et *le Médisant* de M. Destouches. Tous les vices ne sont pas propres à être mis sur la scène : de ce genre sont tous ceux qui ne prêtent rien au ridicule et qui sont de nature à exciter l'horreur et l'indignation. L'émotion plaît au cœur, mais il faut qu'elle soit tempérée. Ce qui dégrade l'humanité nous révolte; nous portons en nous-mêmes un germe de bienveillance toujours prêt à se développer en faveur de la vertu. Si l'hypocrisie du *Tartuffe* plaît au théâtre, quoiqu'elle soit un crime odieux, ce n'est que parce qu'elle est placée dans un jour qui, lui ôtant son masque, la rend ridi-

cule. Or Cléon, qui est le méchant et le principal personnage de la pièce, n'est point ridicule : il n'est point le centre où se réunissent les plaisanteries; c'est au contraire de sa bouche qu'elles partent. C'est lui qui sait reconnaître le ridicule où il est, et qui sait l'en tirer avec délicatesse pour le répandre sur tous ceux qui l'environnnent. Quel art n'a-t-il donc pas fallu pour le rendre intéressant! L'action de la pièce est simple, naturelle, et laisse à Cléon toute la liberté de se développer. On ne peut assez admirer l'adresse du poëte dans ces degrés de malice qu'il prête à Florise et à Valère, séduits et infectés par son commerce. Ils semblent n'être placés là que pour faire mieux sentir toute la malice de Cléon. L'intervalle eût été moins sensible s'il n'eût point été mesuré par cette espèce de gradation, et le portrait du méchant eût été affaibli sans cette comparaison. Mais ce qui le met dans le plus beau jour, c'est le caractère d'Ariste, qui est son contraste et le plus honnête homme du monde. Il gagne adroitement la confiance de Valère, en joignant à l'amitié le ton de la franchise et de la probité. Il lui peint Cléon comme un homme abominable, et dont la vie n'est qu'un enchaînement d'horreurs secrètes, de faux rapports, de perfidies ténébreuses, de calomnies odieuses. Sous ce brillant qui l'avait séduit et sous cette surface trompeuse, il lui fait voir dans Cléon un homme dangereux, diffamé, proscrit et sans patrie chez tous les honnêtes gens. Le cœur ému par les impressions de vertu qu'Ariste fait passer dans le cœur du jeune Valère en prend aisément l'unisson. On sent la vérité de ce qu'il dit, que le cœur est rempli d'une volupté pure quand on peint quelque trait de candeur ou de vertu, où brille dans tout son jour la plus tendre humanité, qui est le charme et la perfection de la nature.

Voici ce que l'on peut penser de la poésie de M. Gresset : brillante dans le coloris, fleurie dans l'expression, riche dans les rimes, harmonieuse dans les divers tons, gracieuse dans les peintures, fidèle dans les portraits, délicate dans les nuances, vive dans les saillies, fine dans les plaisanteries, ingénieuse dans les pensées, voluptueuse dans les sentiments. Elle coule avec douceur, avec mollesse et quelquefois avec négligence. C'est un canal pur qui arrose des jardins délicieux, et qui aime à serpenter dans des prairies émaillées de fleurs. Sa muse,

toujours riante et toujours amie des grâces, répand sur tous les esprits une vive et éclatante lumière. Ce qui rend sa poésie surtout recommandable, ce n'est pas seulement l'harmonie du vers, mais bien plus cette harmonie du style, ce fil imperceptible qui, liant avec adresse les différentes parties d'un ouvrage, en rend la lecture plus délicieuse. Je n'y trouve qu'un défaut, c'est que le sens devient quelquefois obscur pour être trop embarrassé dans le labyrinthe de longues phrases où il se perd et où la réflexion seule le retrouve.

— *Psaphion ou la Courtisane de Smyrne* [1] est un de ces ouvrages frivoles qui sont propres à amuser le loisir d'une folle et vaine jeunesse, ou à désennuyer quelque Midas désœuvré. Le fond n'est rien, c'est un canevas des plus pauvres et des plus minces, embelli par la plus riche et la plus magnifique broderie. Ce roman n'est point un tissu d'aventures plus extravagantes les unes que les autres, et qui décèlent une imagination stérilement féconde ; ce n'est point aussi une suite de faits qui, variés et assortis par un mélange heureux, puissent prêter au roman de quoi ourdir avec art la trame d'une action intéressante. Vous n'y verrez point de ces situations adroitement ménagées, qui occasionnent des dénoûments d'autant plus agréables que, de même que la bergère de Virgile, ils se cachent autant qu'il le faut pour qu'on ait le plaisir de les deviner. Ne vous attendez point aussi à ces scènes cruelles qui déchirent le cœur quand le sort jaloux sépare deux amants que l'amour unit de ses plus fortes chaînes. Il n'y règne pas même cette métaphysique ingénieuse du temps qui, curieuse scrutatrice des cœurs, aime à en percer les plus sombres replis, à observer les secrets ressorts qui les font mouvoir, à épier et à surprendre leurs faiblesses pour amener à ce sujet des traits d'une morale austère, toujours déplacés à côté du plaisir. L'héroïne du roman est une jeune personne dans le printemps de son âge, et à qui chaque jour apporte de nouvelles grâces : c'est une beauté simple, sans fard, aussi naturelle, aussi voluptueuse que le pinceau qui la peint est naturel et voluptueux lui-même.

1. *Psaphion, ou la Courtisane de Smyrne, fragment érotique traduit du grec de Mnasias, sur un manuscrit de la bibliothèque de lord B...* (composé par Meusnier de Querlon), *où l'on a joint les Hommes de Prométhée.* Londres, 1748, in-12. Réimprimé dans les *Impostures innocentes* de l'auteur.

Son cœur, ouvert à toutes impressions tendres, et rendu propre, par le degré de sensibilité que la nature lui a donné, à recevoir toutes sortes d'empreintes, est remué tour à tour par les sentiments de l'amour et par les charmes de la volupté. Tantôt l'amour assaisonne ses plaisirs et leur donne une pointe qui les rend plus vifs; tantôt elle se dédommage de leur vivacité par leur abondance et par le calme heureux de ses jours. Aujourd'hui parée comme Junon, demain dans le déshabillé des grâces; ici spiritualisant les plaisirs, là les goûtant avec sensualité; tantôt mêlant dans ses entretiens à la galanterie délicate, à la fleur des agréments, je ne sais quoi de solide, de lumineux et de réfléchi, et tantôt exerçant son imagination vive et badine sur de tendres folies, elle prend, au gré des caprices humains, mille formes différentes qui la rendent toujours plus belle, plus charmante. La volupté détrempe, pour ainsi dire, de son suc le plus délicieux certaines attentions qui sans cela ne révolteraient pas moins la délicatesse des sentiments qu'elles effarouchent la pudeur. On ne peut manier avec plus de grâces que le fait l'auteur le flambeau de l'amour. Il l'allume du feu de ses expressions; on sent, en quelque façon, le contre-coup de ces mouvements voluptueux, de ces douces secousses, de ces impressions de plaisir qu'il se plaît à décrire. Dans le lointain du tableau, son pinceau libertin y peint, avec les nuances délicates qu'exige la bienséance, ces lieux consacrés au bruit et au tumulte des passions, berceau de mille amours et de mille désirs, où de jeunes beautés sont les victimes dévouées à la brutalité, au caprice et à la tyrannie des hommes. *Les Hommes de Prométhée*, qui sont à la suite, forment un tableau dont les traits sont tendres et délicats, le coloris brillant et l'expresssion lumineuse.

XII

Les comédiens viennent de remettre sans succès au théâtre le *Gustave Wasa* de Piron. Je crois que vous trouverez bon que je saisisse cette circonstance pour vous faire connaître cet homme singulier. Piron a été défini un feu d'artifice continuel

et bien servi. J'ose dire que cette définition ne dit rien de trop, et que les saillies, les bons mots, les choses plaisantes et sentencieuses coulent de sa bouche avec une rapidité qu'on n'a peut-être jamais vue. Il vit retiré, il commence à avoir de l'humeur, il ne se soucie guère de personne; il n'est ni bon ni méchant; il a des malices, mais des malices d'enfant; il s'irrite et s'apaise avec une égale facilité, et, parce qu'il est singulier, il se dit et se croit philosophe. Ses grands ouvrages sont peu corrects et manquent d'agrément. Quand on lui reproche que ses vers sont durs, il répond qu'un poëte n'est pas une flûte. On a dit qu'il y avait dans ses ouvrages du feu, de la fumée et de la cendre. Ses tragédies ont un mérite particulier, c'est qu'il n'y a pas un vers à retrancher, tandis que dans les meilleures pièces des autres auteurs, il y a toujours des scènes entières qu'on serait charmé de voir supprimées; il n'a pas les autres avantages comme celui-là.

Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus d'honneur est une comédie intitulée *la Métromanie, ou la Fureur de faire des vers*. Un homme, nommé Desforges-Maillard, avait publié grand nombre de poésies sous le nom de Mlle Malcrais de La Vigne. Voltaire en avait fait son Iris, et lui avait adressé, soit en prose, soit en vers, les choses les plus galantes et les plus tendres. Quand le sexe du poëte eut été découvert, le public se moqua beaucoup de l'adorateur et de la déesse. C'est cette scène que Piron a peinte avec tout l'esprit imaginable. Mais cette comédie ne pouvait réussir que dans l'instant où elle a été faite, et on ne la joue plus parce que le public a perdu de vue cette aventure. Il se passa une espèce d'aventure à la première représentation de cette comédie. Piron souhaita que Dufresne, qui ne jouait que les rois, et les rôles nobles, se chargeât du rôle du poëte dans sa comédie. Dufresne témoigna une répugnance invincible à s'habiller aussi ridiculement que nous habillons nos poëtes. « Hé bien! lui dit Piron, mettez-vous comme moi, on n'y trouvera pas à redire, » et Piron et le comédien s'habillèrent superbement. Dès que l'acteur parut sur le théâtre pour commencer son rôle, on se disposa à le huer. Alors il se tourna vers Piron; le parterre vit que le comédien était en règle, puisqu'il n'était pas mieux vêtu que le poëte, et il lui fut permis de jouer tranquillement le rôle du poëte avec de beaux habits.

Gustave Wasa eut un très-grand succès dans la nouveauté. Dès qu'elle eut été imprimée, elle fut envoyée à Londres où l'abbé Prévost faisait *le Pour et le Contre*, ouvrage périodique où il rendait compte des ouvrages nouveaux. Voici en quels termes, à peu près, il parla de *Gustave* :

« Nous venons de recevoir le *Gustave Wasa* de M. Piron. Sur la lecture de cette pièce, les Anglais ont conçu la plus haute idée des comédiens français : ce ne peut être en effet que la finesse de leur jeu qui a fait entendre tant de vers obscurs de Piron ; ce n'est que la douceur de leur jeu qui a pu faire supporter tant de vers durs de Piron ; ce n'est que la supériorité de leur jeu qui a pu faire regarder comme une tragédie un ouvrage où il y a assez d'incidents pour composer cinq volumes... On soupçonne, ajoutait le critique, les comédiens d'avoir fait imprimer cette pièce pour prouver à quel point ils pouvaient faire illusion au public. » L'abbé Prévost, étant de retour à Paris, souhaita d'être admis dans le cercle savant de Mme de Tencin, sœur du cardinal de ce nom. Il y trouva Piron la première fois qu'il y parut. La conversation tomba infailliblement sur *Gustave* ; l'abbé voulut soutenir sa critique. « Vous m'avez accusé, lui dit Piron, d'avoir pris dans vos *Mémoires d'un homme de qualité* la situation la plus intéressante de ma tragédie ; c'est vous, au contraire, qui l'avez prise dans l'abbé de Vertot, mon auteur. — Moi, lui répondit l'abbé Prévost, je ne l'ai jamais lu. — Hé ! qui diable vous a dit qu'on vous avait lu, vous ? lui répliqua vivement Piron. » Les rieurs ne furent pas pour l'abbé.

On avait fait présent à Piron d'un habit extrêmement riche qui lui procura plusieurs aventures. Le premier jour qu'il le mit, il soupa avec plusieurs de ses amis. Il était tard lorsqu'on se retira ; Piron logeait au delà des ponts et ses amis jugèrent à propos de le reconduire. Piron, qui n'était pas accoutumé à cette attention de leur part, les pria plusieurs fois de le quitter ; ne pouvant les y engager par ses prières : « Je vois bien, leur dit-il, en se déshabillant précipitamment, que votre politesse n'est que pour mon habit, eh bien, le voilà ! », le leur jette et s'enfuit à toutes jambes. Ses amis le ramassent et courent après lui. Les soldats du guet les arrêtent tous et les conduisent chez le commissaire. Piron, en chemise, paraît le plaignant et est interrogé nier sur son nom, sa qualité, son état, etc. Il ne répond

à toutes ces interrogations autre chose, sinon : « Je suis poëte. » Le commissaire, impatienté, lui dit : « Vous faites bien l'important avec votre titre de poëte ; savez-vous bien que, tel que vous me voyez, j'ai un frère qui est un des plus grands poëtes du siècle ? (C'était M. de La Fosse, auteur de plusieurs tragédies.) — Cela peut être, répliqua Piron, car, tel que vous me voyez, j'ai un frère qui est un fichu sot. » La scène finit ainsi burlesquement, et Piron se rhabilla. Piron étant un jour dans un café avec son bel habit qui faisait jaser tout Paris, le fameux abbé Desfontaines alla à lui et le présentant d'un air plaisant à l'assemblée : « Voyez, messieurs, dit-il, voyez. — Oui, repartit vivement Piron, voyez si je conviens moins à mon habit que l'abbé ne convient au sien ! » Ce qui fait le sel de ce mot, c'est que Desfontaines venait d'être châtié par le magistrat pour ses mauvaises mœurs.

L'abbé de Lattaignant, homme de très-bonne famille et de beaucoup d'esprit, connu ici par mille petites chansons ingénieuses et par son libertinage, rencontra Piron avec son habit dans une promenade publique, et, pour le rendre ridicule, se jeta à ses genoux, l'appelant en riant monseigneur : « Levez-vous, imprudent, lui dit gravement Piron ; il y a longtemps qu'on vous donnerait ce titre, si vous aviez eu les mœurs aussi pures que moi. » C'est que si cet abbé avait vécu avec décence il aurait été évêque.

Piron avoue que, quoi qu'il soit le plus méchant des hommes, il n'a jamais pu aimer une femme, quelque belle qu'elle soit, si elle n'est pas bonne. « C'est, dit-il, que l'âme de cette personne se met toujours entre son visage et le mien. » Piron m'entretenait un jour de Voltaire, qu'il déteste, et me disait que cet écrivain fameux avait eu plus de chutes que de pièces au théâtre : « J'en conviens, lui dis-je, mais il a eu la prudence de supprimer les pièces qui ont échoué. — Et la folie, repartit vivement Piron, d'imprimer celles qui ont réussi. » Piron n'estime pas Voltaire, et il admire Rousseau. Un jour, il m'a dit qu'il n'y avait rien de si admirable que les sentiments répandus dans les ouvrages de Rousseau : « J'admire encore plus, lui dis-je, ceux que je trouve dans Voltaire. — Bon, me repartit Piron, ceux du premier partent du cœur, et il est visible que ceux du second ne partent que de l'esprit. — Vous avez trop d'idée de votre Rousseau, lui ré-

pliquai-je; croyez-vous qu'il n'ait pas pu feindre des sentiments qu'il n'avait pas? L'hypocrisie n'a-t-elle jamais imité la véritable vertu?—Non, me dit-il finement, Dieu n'a pas fait le diable aussi fort que lui. » Quelques académiciens lui demandèrent un jour pourquoi il ne demandait pas à être reçu à l'Académie française : « Hé! qui vous jugerait? » répondit sévèrement Piron.

Nous avons un célèbre médecin appelé Astruc, qui vit familièrement avec Mme de Tencin. Un jour que Piron alla chez cette dame, il vit devant sa porte du fumier, comme on est accoutumé à en mettre devant les hôtels où il y a des malades afin que le bruit des carrosses ne les incommode pas. Piron s'approche de quelqu'un et lui demande ce que cela veut dire; on lui répond que Mme de Tencin est malade : « Ah! je vois, réplique-t-il sur-le-champ, c'est Astruc qui fume sa terre. »

On parlait de poésie et on passait en revue les poëtes héroïques, les tragiques, les comiques, etc. : « Vous oubliez, dit Piron, les faméliques, et ce n'est pas le plus petit nombre. » Piron dit que la ponctualité est le sublime des sots; il dit que les grands esprits font les systèmes, et que les bons esprits les détruisent; il définit la sagesse une folie triste. Nous sommes dans l'usage, quand nous ne pouvons nous défendre contre quelqu'un, de dire que nous le méprisons trop pour lui répondre. Piron dit que le mépris lui a toujours paru une mauvaise réponse, et qu'il n'a jamais aimé à s'en servir.

Personne en France n'aiguise une épigramme comme Piron. J'en pourrais citer mille; je n'en rapporterai qu'une, adressée à l'abbé Desfontaines, qui faisait peu d'ouvrages, mais qui déchirait passablement ceux qui en faisaient :

Cet écrivain, auteur de cent libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail.
Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il s'est planté comme un épouvantail.
Que fait ce bouc en si joli bercail?
Y plairait-il ? penserait-il y plaire?
Non; c'est l'eunuque au milieu du sérail,
Il n'y fait rien et nuit à qui veut faire.

Fréron succéda dans le métier de critique à Desfontaines,

dont il était élève et ami. Piron appela alors Fréron un ver sorti du cadavre de Desfontaines.

— On vient de publier une *Histoire d'Allemagne*, en dix volumes in-4°[1]. C'est l'ouvrage d'un chanoine régulier de Sainte-Geneviève, appelé le P. Barre. C'est un homme qui a peu d'esprit, assez de sens, qui a travaillé durant vingt ans son ouvrage avec toute l'application dont un homme est capable, et qui a eu le secours des meilleures bibliothèques de l'Europe. Quand j'aurai lu ce grand ouvrage, j'aurai l'honneur de vous en entretenir en détail.

XIII

M. de Voltaire a adressé à Mme la marquise de Pompadour les vers suivants pour le premier jour de cette année. Si ce grand poëte eût pu être corrigé sur ses indécentes libertés, il y a longtemps qu'il le serait par les humiliantes aventures qu'elles lui ont attirées.

Ainsi donc, vous réunissez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talents de plaire,
Pompadour, vous embellissez
La cour, le Parnasse et Cythère.
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,
Qu'un sort si beau soit éternel.
Que vos jours précieux soient comptés par des fêtes.
Que de nombreux succès marquent ceux de Louis.
Soyez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes[2].

— Vous connaissez le poëme si sublime et si bizarre du *Paradis perdu* et l'admirable traduction qu'on nous en a donnée dans notre langue. Mme du Bocage, bourgeoise de Normandie, qui vit

1. *Histoire d'Allemagne avant et depuis l'établissement de l'empire jusqu'à François*. Paris, 1748, 11 vol. in-4°.

2. Ce madrigal et les stances *Souvent la plus belle princesse*, etc., furent cause de l'exil de Voltaire. Voir G. Desnoiresterres, t. III, p. 150 et suivantes.

à Paris, et qui avait remporté un prix de poésie à Rouen, a donné une imitation de cet ouvrage sous le titre de *Paradis terrestre*[1]. Autant il y a d'intérêt, d'élévation, de chaleur, dans l'original, autant la copie est froide, rampante, ennuyeuse. L'auteur français a voulu éviter les défauts dans lesquels était tombé l'auteur anglais, et il n'a rendu aucune de ses beautés. C'est un barbouilleur qui a retouché au tableau d'un grand peintre. L'ouvrage de Mme du Bocage peut presque passer pour la parodie de celui de Milton. Son sexe a pourtant procuré quelques applaudissements passagers à son travail, et voici des vers qu'on a faits pour être mis à son portrait, qui est à la tête de quelques exemplaires de son poëme :

Regarde et lis : si le portrait amuse,
Intéresse, attendrit,
Le poëme ravit.
Sous les traits d'une Grâce on a peint une Muse.

Comme cela est long, on a proposé de ne mettre que le petit vers suivant :

Est-ce une Grâce? Est-ce une Muse?

« Ni l'une ni l'autre, » a répondu un homme d'esprit à qui on a dit cela. Je finirai par un mot sur Mme du Bocage qui lui fait honneur. On parlait d'elle devant M. de Fontenelle qui dit : « Cette dame joue le bel esprit et ne me connaît pas; j'en ai bonne opinion. » Vous voyez que c'est une critique des autres femmes qui ont des talents et qui cherchent à attirer chez elles les hommes célèbres, M. de Fontenelle en particulier.

— *Le Méchant*, comédie de Gresset, a reçu moins d'applaudissements à la lecture qu'on ne lui en avait donné à la représentation. On trouve manqués aujourd'hui les caractères qu'on avait trouvés admirables sur le théâtre. Il a paru deux lettres sur cet ouvrage, qu'on peut dire parfaitement bien écrit : la première, qui est de M. Clément, est une critique superficielle, et la seconde, qui est de M. de La Font, un panégyrique ennuyeux.

1. *Le Paradis terrestre*, poëme imité de Milton, par Mme du B.... Londres, 1748, in-8.

— M. de Voisenon, auteur d'une comédie très-ingénieuse intitulée *la Coquette fixée*, vient de publier un traité maussade sur les passions[1]. Son essai n'est ni pensé, ni peint, ni écrit. Ce livre tombe des mains, car il en est de la morale comme des vers : il faut qu'elle soit excellente pour n'être pas ennuyeuse.

— Pesselier, connu par deux comédies assez froides, vient de publier un recueil de fables[2]. Cet auteur n'a ni la naïveté de La Fontaine, ni l'esprit de La Motte, ni le bon sens de Richer, qui ont travaillé dans le même genre. Je ne connais point d'ouvrage qui été plus mal reçu, ni auquel on ait rendu plus de justice.

— M. Le Batteux, professeur de rhétorique dans l'Université de Paris, a publié, il y a environ deux ans, un ouvrage intitulé *les Beaux-Arts réduits à un même principe*[3]. Cet ouvrage réussit mieux, ce semble, qu'il ne méritait. Je le trouve vide, uniforme et superficiel, mais il est bien fondu et bien écrit. Le même auteur vient de donner le commencement d'un cours de Belles-Lettres pour les jeunes gens. Son projet est de parcourir tous les genres de littérature, d'en donner des notions justes, de faire connaître les auteurs qui y ont excellé, d'en discuter les principaux ouvrages. Tout cela est exécuté avec netteté, avec ordre, avec goût, avec précision. Il me semble qu'il manque peu de choses à ce livre pour en faire un des ouvrages les plus utiles qu'on puisse mettre entre les mains des jeunes gens.

— M. Deslandes, commissaire de marine, un de nos auteurs les plus célèbres, vient de publier un *Essai sur la marine des anciens*[4]. Comme c'est la première fois que j'ai occasion de vous parler de cet écrivain, vous serez peut-être bien aise que je vous dise quelque chose de ses ouvrages. Il débuta dans la carrière du bel esprit par l'*Histoire des grands hommes morts en plaisantant*. Cet ouvrage devait partir d'un esprit aisé, d'une

1. Le manuscrit porte *Montenault ;* mais Voisenon a toujours été considéré comme l'auteur de *la Coquette fixée*, réimprimée au tome Ier de ses *OEuvres* (1781, 5 vol. in-8) ; Raynal a certainement confondu le spirituel abbé avec Montenault, d'Aix en Provence, auteur des *Essais sur les passions et les caractères*. La Haye, 1748, 2 vol. in-12.

2. *Fables nouvelles en vers* par P... Paris 1748, in-8.

3. Paris, 1746, in-8.

4. Paris, 1748, in-8.

plume légère, d'une humeur gaie, et M. Deslandes est l'antipode de tout cela. L'*Histoire des anciens philosophes*[1], qu'il donna ensuite, eut une vogue passagère parce qu'elle fut d'abord attribuée au célèbre M. de Fénelon. On lut et on fut détrompé. L'ouvrage est rempli de plus de recherches que n'en aurait peut-être fait l'ingénieux prélat, mais on n'y retrouve pas les grâces qui le caractérisent. L'*Histoire de la philosophie* est l'ouvrage qui a fait et qui soutient la réputation de M. Deslandes. Il y a de l'érudition, de la critique, de la sagacité, de la hardiesse dans cet ouvrage; peu d'ordre, quelques défauts de logique, un style plus fort qu'élégant et correct. On a agité en France si le luxe était plus nuisible qu'utile à un État. M. Melon, auteur de l'admirable *Essai sur le commerce*, a prouvé qu'il était avantageux à un grand État tel que la France, et ruineux pour un petit État tel que la République de Genève. M. Deslandes a fait sa *Lettre sur le luxe* pour réfuter M. Melon. Comme les deux champions n'étaient pas égaux, l'avantage est resté au premier, quoique la cause du second fût peut-être meilleure. L'*Essai sur la marine et sur le commerce*, de M. Deslandes, qui parut il y y a environ quatre mois, est agréable parce qu'il y règne une liberté qui déplut à la cour, mais qui charma les bons citoyens et les honnêtes gens. N'entreprenez pas la lecture de l'*Essai sur la marine des anciens*, que je vous annonce. La matière et la forme, les choses, l'ordre, le style, tout est également mauvais dans cet ouvrage. Il n'y a de curieux qu'une dissertation, qui est à la fin, sur les vers qui détruisent les vaisseaux. Il est certain qu'on ne fait pas assez d'attention à cette vermine qui, transplantée d'Amérique en Europe, y détruit la marine et a failli renverser les digues qui couvrent la Hollande.

— Je reçois, en finissant cette lettre, des vers de l'abbé de Bernis, adressés à Mme du Bocage; tels qu'ils sont, je vous les envoie :

En vain Milton, dont vous suivez les traces,
Peint l'âge d'or comme un songe effacé;
Dans des écrits embellis par les grâces,
On croit revoir ce temps si tôt passé.

1. *Histoire critique de la philosophie*. Paris, 1737-1750, 3 vol. in-8.

Vivre avec vous dans le temple des muses,
Lire vos vers et les voir applaudis,
Malgré l'enfer, le serpent et ses ruses,
Charmante Églé, voilà le paradis!

L'abbé de Bernis a de la naissance, de la figure, de la jeunesse et assez d'esprit. C'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour être à la mode dans ce pays-ci. Autrefois les femmes avaient des fous, des singes, puis des nègres, et enfin des poëtes dans le goût de l'abbé de Bernis. La mode de ceux-ci commence à passer, et les géomètres commencent à régner aux toilettes. Les poésies de Bernis sont peu de choses. Piron prophétisa, en voyant ses premiers ouvrages, que l'abbé serait un printemps qui n'aurait point d'automne; ce qui s'est parfaitement vérifié. Comme l'abbé de Bernis est entré très-jeune à l'Académie française, on a dit qu'il était assez cassé à trente ans pour mériter les Invalides. Nous donnons ce nom à l'Académie parce que les illustres qui la composent se reposent ordinairement après y avoir été reçus. Cela me rappelle un mot du prince Eugène. Il allait attaquer Lille; on lui dit, pour l'en détourner, qu'elle était défendue par un maréchal de France: « J'aime bien mieux qu'elle soit défendue par un maréchal de France que par un homme qui aurait envie de le devenir. »

XIV

Les flatteurs ont donné d'abord à Mme du Bocage plus d'éloges que n'en mérite son *Paradis terrestre*. Voici un satirique qui le réduit à sa juste valeur :

Sur cet essai, charmante du Bocage,
Veux-tu savoir quel est mon sentiment?
Je compte pour perdus, en lisant ton ouvrage,
Le paradis, mon temps, ta peine et mon argent.

— Je vous ai envoyé les vers de Voltaire à Mme la marquise de Pompadour. Le poëte Roy a adressé à cette occasion l'épigramme

suivante à son confrère. Vous en sentirez la force quand vous saurez que la Bastille est le lieu où nous enfermons les méchants, et Charenton la retraite des fous :

Pour l'éloge qu'a dicté
La folie ou la malice,
Quel sort faut-il que subisse
L'auteur tant de fois noté?
La Bastille par justice;
Charenton par charité.

— Robé, poëte licencieux, qui commence à entrer dans la grande vogue, vient d'adresser une épître un peu diffuse, mais agréable, à son perruquier. Les Bérulliens dont il parle sont les membres de la savante congrégation de l'Oratoire, dans laquelle il n'est pas permis de porter des perruques. Vous connaissez déjà l'abbé Le Blanc, l'homme le plus effronté de l'Europe, et qui fait les honneurs de la pièce que je vous envoie :

Illustre émule des Ringard,
Qui sans rien tenir sais promettre,
Daigne honorer de tes regards
Cette humble et suppliante lettre.
Toi dont le rasoir géomètre
Compasse sur des fronts bénis
Du saint cercle le diamètre;
Brave étuviste, à qui Denis
Sans crainte aurait osé commettre
Le menton qu'à son propre fils
Le tyran n'osait compromettre :
Toi qui, seul, aurais pu remettre
En grâce ceux de ton état
Avec Julien l'Apostat,
Qui jadis les chassa de Rome :
Cher La Font, qui, vraiment grand homme,
Dans ton art, à de faux cheveux
Sais donner le tour que tu veux,
Toi dont l'habile ministère,
A chaque chef par toi coté
Conserve son vrai caractère :
Au magistrat la gravité,
La suffisance au petit-maître,
Un tour de cagotisme au prêtre,

Au jeune homme l'air éventé,
Toi qui des cheveux blancs malpropres
Du scrupuleux Bérullien,
Marques la perruque si bien
Qu'on la prend pour ses cheveux propres.
Toi qui... mais hélas! que me font
Ces titres pompeux, cher La Font,
Si, toujours sourd à ma prière,
Des crins inquiétants sur mon front
Tu ne recules la barrière.
Conserverai-je un front étroit
A l'inutile modestie ?
Ah! trace-m'en du moins un doigt
Pour quelque peu d'effronterie.
C'est par elle qu'en ces lieux-ci
Nos plats messieurs ont réussi;
Viens donc m'en agrandir la marge,
Mais garde-toi bien cependant
De le dessiner aussi large
Que celui de l'abbé Le Blanc.

— M. Roy, poëte célèbre, dont j'aurai quelque jour l'honneur de vous faire l'histoire, vient d'adresser la pièce suivante à Mme la marquise de Pompadour. Ce sont des vers allégoriques sur le talent qu'elle a de jouer admirablement la comédie :

PLAINTES DE THALIE.

Qu'élevée au-dessus du sort d'une mortelle
La jeune Hébé triomphe au céleste séjour,
Elle en était bien digne, et les ris et l'amour
Pour revivre avaient besoin d'elle.
Je consens qu'avec tant d'attraits
Les syrènes encor lui donnent
Le mérite des chants parfaits,
Et que les Grâces lui pardonnent
Les larcins qu'elle leur a faits.
Mais moi, qui n'eus jamais pour plaire,
Que mes talents et mon emploi,
Pour me faire briller la scène est nécessaire ;
Hébé m'en dépossède; et lorsque je la vois
Enchanter tous les dieux, il ne reste pour moi,
A réjouir que le vulgaire.
Les destins en la formant,
Ne m'ont laissé rien à faire.

Qu'elle eût pris mes leçons quelques jours seulement,
J'aurais dans ses succès mon dédommagement.
C'est ainsi que Thalie expose
Son dépit au conseil des dieux.
Sa rivale soumet les cœurs, charme les yeux,
La déesse perdra sa cause.

— Il y a longtemps qu'on ne nous avait rien donné d'aussi agréable que les *Lettres d'une Péruvienne*[1]. Elles contiennent tout ce que la tendresse a de plus vif, de plus délicat et de plus passionné. On n'y trouve point ces descriptions honteuses et ces voiles indécents qui révoltent également le bon sens et la pudeur, ni ces lieux communs et ce fade jargon de ruelle si fort en vogue aujourd'hui. C'est la nature embellie par le sentiment, c'est le sentiment qui s'exprime lui-même avez une élégante naïveté. A la vérité, c'est toujours l'amour que ces lettres peignent, mais sous des couleurs si nouvelles, si variées, si intéressantes, qu'on ne peut les lire sans être ému. Cet ouvrage, malgré son succès, a des défauts assez considérables. Le plan en est tout à fait vicieux. Il y a un grand nombre de lettres assez faibles. Le sentiment en est toujours dans la nature, mais les réflexions sont faibles, souvent même elles ne sont pas achevées. On trouve des situations qui manquent de vraisemblance. Il est impossible, par exemple, que Zélia, qui aime si éperdûment son cher Aza, puisse ignorer que les soins et les attentions continuelles de Déterville pour elle sont un effet de l'amour qu'elle lui a inspiré. A-t-elle besoin de savoir la langue du chevalier pour apprendre qu'elle en est aimée ? Ses yeux le lui disent assez. Aza ne s'est-il pas servi quelquefois de leur langage avec elle dans ces moments où deux cœurs ne s'entendent jamais mieux que lorsque la bouche se tait ? Le portrait des mœurs françaises est vrai, mais superficiel. Mme de Graffigny, auteur de ces lettres, est veuve d'un homme de condition, major des gardes-du-corps du duc de Lorraine. Feu Mme la duchesse de Richelieu l'amena en France, et lui a laissé en mourant une pension de 1,000 écus, qui est assez mal payée. Cette femme, ne pouvant se distinguer par ce qui donne de l'éclat à nos femmes, s'est jetée dans le bel esprit, et vit avec les gens de lettres.

1. La première édition (anonyme) venait de paraître, 1747, in-12.

— Le succès des *Anecdotes de la cour de François Ier*, par Mlle de Lussan[1], n'est pas, à beaucoup près, aussi brillant que celui des *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*[2], qu'elle publia il y a quelques années. Le règne de François Ier, qui a été celui de la galanterie, devait fournir à l'auteur les aventures les plus intéressantes et lui échauffer l'imagination. Cependant son nouveau roman n'a pas cette chaleur et cet intérêt qu'elle a su jeter dans ses autres ouvrages. Peut-être aussi l'historique, dont elle a voulu faire un mélange avec sa fable, contribue-t-il un peu à ce défaut. Il faut opter, quand on écrit, et ne pas faire une bigarrure déplaisante. La sagesse de l'histoire ne peut pas s'allier avec les saillies de l'imagination. Celles-ci ne plaisent qu'à force de parures, celle-là n'a de prix que par sa majestueuse simplicité. Au reste, ces anecdotes feront pourtant quelque plaisir à lire; on y reconnaît toujours la plume abondante, agréable et facile qui les a écrites.

— La chute de six ou sept *Coriolans*, qui n'ont paru quelquefois sur nos théâtres que pour y mourir au bruit des sifflets, aurait bien dû persuader aux Français que ce morceau d'histoire, tout brillant qu'il est, prête cependant peu de situations heureuses à la scène tragique. M. Mauger, l'auteur d'*Amestris*, pièce assez médiocre et qui doit le peu de succès qu'elle eut à la surprise où l'on fut de voir un auteur tragique dans un garde-du-corps, a donc été bien téméraire d'oser tenter le sort, et de s'embarquer sur une mer encore couverte des débris et des ruines de ceux qui y ont navigué. Nautonnier imprudent, son audace a rendu son naufrage éclatant. Les deux premiers actes ne sont qu'une exposition de sujet, et de là nécessairement languissants. Les scènes en sont mal liées, les caractères mal fondus; il n'y règne point cette chaleur heureuse qui assure le succès des pièces. Ce n'est tout au plus qu'un assemblage mal dirigé d'amplifications de collége, relevées par quelques maximes détachées de politique, et à peu près aussi bien amenées que celles du vieux Sénèque. Coriolan, dans tout le cours de la pièce y paraît plus dégradé, plus avili que grand et que Romain. Les grâces tendres et naïves de la charmante Gaussin

1. Paris, 1748, 3 vol. in-12.
2. Paris, 1748, 6 vol. in-12. (En collaboration avec l'abbé Boismorand.)

n'ont pu nous intéresser pour Volumnie; c'est un caractère mal dessiné; l'auteur n'a pas eu assez de génie pour présenter un tableau frappant des combats que produisent dans un cœur vertueux l'amour de la patrie et l'amour d'un époux. Pour Véturie, c'est un personnage mal copié d'après Émilie dans *Cinna*, et Cornélie dans *Pompée*. A la place de la grandeur et de la fierté romaines, Mauger substitue l'enflure espagnole et le mépris insultant pour les autres nations. L'auteur, qui croit de la meilleure foi du monde faire revivre en lui les talents du grand Corneille, s'est sans doute applaudi dans tous ces endroits. Le cinquième acte est absolument misérable; l'auteur en convient lui-même. Je vous demande grâce pour le quatrième acte; on peut dire qu'il n'était pas digne d'une si mauvaise pièce. Il brille de beautés. La jalousie des courtisans y est bien peinte. Ce qui en fait surtout la beauté, c'est l'allusion naturelle qu'on y fait de Coriolan avec M. le comte de Saxe. On y voit la jalousie relever l'éclat du mérite de Coriolan par les efforts insignifiants qu'elle fait pour l'obscurcir.

XV

M. Marmontel vient de donner aux comédiens une tragédie intitulée *Denys le Tyran*[1]. Jamais aucun auteur depuis Voltaire n'a débuté aussi glorieusement. Sa pièce continue d'avoir le succès le plus brillant; aussi est-elle excellente du côté du style, des pensées et de la conduite. Les éloges sont sortis impétueusement de toutes les bouches, et même de celles des auteurs, qui n'ayant pas eu le loisir de se précautionner contre l'admiration, ont été entraînés par les suffrages de tout Paris. Peut-être que son âge aura prévenu les esprits en sa faveur, et aura fait apercevoir dans sa pièce des beautés qui n'y sont pas. Quoi qu'il en soit, les beautés dont elle brille sont comme le germe précieux de ces grandes beautés qui, même par le temps, écloront et produiront des fruits surprenants. On peut dire en général de sa pièce qu'elle est écrite noblement, que les vers en

1. Paris, 1749, in-8. Représentée le 5 février 1748.

sont doux et coulants. On y admire des traits hardis, des pensées fortes, des sentiments vertueux, des situations théâtrales, des caractères soutenus, des incidents adroitement ménagés, une intrigue bien nouée, un dénoûment heureux. Il y a même plusieurs morceaux vraiment épiques. C'est un défaut, dit-on, dans une pièce tragique, parce que les personnes qu'on y représente étant naturellement occupées de leurs passions, ne doivent jamais emprunter le langage particulier aux poëtes, que la hardiesse des fictions et des termes a fait appeler le langage des dieux, d'autant plus que ce langage étant le fruit de la méditation et de la recherche, l'impétuosité des passions n'en laisse ni le goût ni le loisir. J'en conviens ; mais toutes choses bien examinées, j'aimerais encore mieux ce style, quoique naturellement peu assorti aux circonstances, qu'un style plat, dénué de force et surtout des agréments que prodigue l'ivresse poétique. Au reste, souvenez-vous que le naturel, pour plaire au théâtre, doit être embelli par l'art, et que ce serait agir contre la nature elle-même que de la copier trop fidèlement. Nous sommes fort attachés à la vraisemblance, il est vrai, mais nous le sommes encore plus aux beautés qui nous dédommagent de son absence et en faveur desquelles nous en dispensons les auteurs jusqu'à un certain point. Si nous renonçons quelquefois à ce que nous aimons, c'est toujours pour avoir quelque chose que nous aimons davantage. Ce sont là nos dispositions; dispositions qui font partie de notre essence. Nos monologues, par exemple, sont-ils dans la vraisemblance? Et ce style qui, par sa cadence mesurée, s'élève au-dessus du langage ordinaire, est-il naturel ? Rien moins que cela. Tout cela se souffre cependant ; on s'y fait, et on sent ce qu'on perdrait si ces imperfections étaient ôtées. Pourquoi donc retrancherait-on rigoureusement tout ce qui approche du style épique, lui qui est fait pour peindre plus fortement ces choses, pour leur donner une nouvelle vie et une seconde expression? En vérité, avec la facilité que nous avons à nous prêter aux illusions, ce serait bien dommage de ne pas nous les donner. Combien de pièces de Voltaire ne se soutiennent qu'à l'aide de plusieurs traits épiques, qui répandent sur elles un coloris plus fort, plus lumineux et plus éclatant !

Pour revenir à *Denys le Tyran*, le premier acte, et même une partie du second, sont employés à exposer le sujet. La chaleur

ne commence qu'à la fin du second acte, et va toujours en croissant jusqu'au dénoûment, qui est un coup de théâtre tout nouveau. A juger de l'auteur par la perfection de l'ouvrage, on croirait qu'il est d'un écrivain nourri du suc des anciens et extrêmement versé dans le genre dramatique, si la muse qui y a présidé, trop amoureuse des vers qu'elle enfante, ne décelait un jeune homme. Les réflexions du tyran sur les chagrins cruels qui le dévorent et le consument sont belles et exprimées en fort beaux vers, mais elles sont trop longues et répandent sur le premier acte je ne sais quelle langueur; c'est dommage que l'auteur n'ait pas eu le courage de les sacrifier à l'intérêt de l'action qui, par là, aurait été plus chaude et plus animée.

Marmontel est un élève de M. de Voltaire; il était déjà connu par plusieurs petites pièces qui ont remporté le prix dans différentes académies. La plus belle de toutes ces pièces est une idylle faite en l'honneur de M. de Fontenelle. Une élégance simple, naturelle, naïve, en fait tout l'ornement. Dans son poëme de l'*Incarnation* brillent le sublime et le majestueux de la religion. On peut dire de toutes, en général, qu'elles sont écrites avec une précision, une pureté et une exactitude qui annoncent plus d'esprit que de génie. Elles n'ont point ce feu, cette âme, cette chaleur qui forment le poëte. Il est surprenant qu'il n'ait pas porté dans sa tragédie le froid qui règne dans ses autres ouvrages. Ce qu'il y a de plus admirable en lui, c'est cette docilité parfaite qui le plie au sentiment de ceux qui le critiquent par goût et par raison; bien différent de ces auteurs dont la moindre censure révolte et blesse l'amour-propre délicat.

Le succès inespéré de la tragédie de Marmontel semble présager qu'il sera le digne successeur de Crébillon et de Voltaire, comme ils l'ont été eux-mêmes de Corneille et de Racine. C'est à ces deux grands hommes que nous sommes redevables de la perfection où la tragédie a été portée en France. Je ne crains point de dire, dût-on m'accuser d'un préjugé ridicule en faveur de ma nation, que notre goût pour le théâtre est plus épuré que partout ailleurs; que la Melpomène française pense avec plus de force et de dignité, s'exprime avec plus de grâce et de noblesse que la Melpomène anglaise, qui n'est encore que rude et sauvage; que la Melpomène italienne, qui n'est que

spagnole, qui est tou-
qui l'enflure tient lieu du
... du sublime. Je n'aurais,
... fameux argument de Cicé-
de valeur que les Romains
uples de la terre : un peuple à
la supériorité de valeur immé-
ns doute le premier pour la valeur;
ntestaient que pour eux en particulier
aient aux Romains par préférence aux
. concluait Cicéron, les Romains l'empor-
sur tous les autres peuples. Vous, Anglais,
ces fiers rivaux de notre gloire, quel théâtre
plus après le vôtre? Je dis après le vôtre, car
que l'orgueil anglais ne fera jamais l'humiliant
connaître dans quelque genre que ce soit, chez les
ations, de la supériorité sur vous. Vous répondrez : le
français. J'en ai pour garant vos propres ouvrages qui
donnent le premier rang après vous. Vous, Allemands, Ita-
ns, Espagnols, quelles pièces de théâtre sont plus nobles, plus
centes, plus régulières? J'entends après les vôtres, car je ne
veux pas choquer votre amour-propre national. Ce sont les pièces françaises, direz-vous, c'est le dire assez que de faire retentir vos scènes des acclamations que vous donnez à la majesté pompeuse des pensées de notre Corneille et au charme enchanteur des sentiments par lesquels Racine fascine, attendrit et amollit vos cœurs, tandis que les pièces des autres nations ne paraissent jamais exposées à la lumière éclatante de vos théâtres. Le grand, le noble, le majestueux, voilà ce qui caractérise Corneille; le tendre, le passionné, le gracieux, voilà ce qui distingue surtout Racine. Il excite chez nous une pitié tendre, il plonge dans une tristesse douce, il porte à l'âme je ne sais quoi de délicieux. Jamais personne n'a su mieux peindre que lui le mouvement des passions; jamais aucun des traits délicats ne lui échappe; jamais il ne se méprend; jamais il ne met un sentiment à la place de l'autre. Le sentiment, quand il le fait parler, n'a jamais parlé un langage qui fût si vrai, qui fût si bien à lui. Corneille peint la force des passions et Racine leur agrément. Corneille les attaque plus vivement, plus

profondément, mais si Racine étonne moins, il plaît davantage.

— Vous connaissez la pièce que Voltaire a adressée à Mme de Pompadour; voici une épigramme qu'on a faite contre lui à cette occasion[1] :

Dis-moi, stoïque téméraire,
Pourquoi tes vers audacieux
Osent dévoiler à nos yeux
Ce qui devrait être un mystère?
Les amours des rois et des dieux
Ne sont pas faits pour le vulgaire;
Et, lorsque dans le sanctuaire
On porte un regard curieux,
Respecter leurs goûts et se taire
Est ce qu'on peut faire de mieux.

XVI

Il faut amuser, en France comme partout ailleurs, un certain peuple qui n'est fait ni pour agir ni pour penser, auquel le moindre travail de l'esprit coûte, et dont l'oisiveté n'est occupée qu'à chercher un délassement aux plaisirs bruyants qui ne font qu'étourdir l'âme sans l'affecter. Cette espèce de gens n'est que trop commune. Leur parler de lire l'histoire pour connaître les hommes, ou d'approfondir les principes de la morale pour réformer leur cœur, c'est un langage qu'ils n'entendent pas. Les romans, voilà leur lecture favorite. Nos petits-maîtres et nos caillettes leur doivent tout le brillant de leurs conversations, toute la délicatesse de leurs sentiments, tout l'esprit qu'ils répandent dans un cercle.

L'abbé Prévost est, selon beaucoup de gens, le premier de nos romanciers : son style est pur et noble, sa manière est vive et intéressante, il est communément dans la nature, et il connaît très-bien le cœur humain. Mais son crayon est triste et

1. Attribuée à Roy par Barbier (*Journal*, éd. Charpentier, IV, 281).

noir; les aventures qu'il imagine sont souvent trop tragiques; les héros sont babillards; ils ne goûtent jamais un plaisir sans en vouloir savoir la raison. Toutes les fois qu'il s'est mêlé de peindre les mœurs extérieures il a échoué, parce qu'il ne les connaît pas; il attrape bien mieux le sentiment. Les *Aventures d'un homme de qualité* et le *Cleveland* sont ses deux meilleurs ouvrages.

M. Le Sage, qui vient de mourir, a fait des romans dans un autre genre : il peint les mœurs bourgeoises avec une naïveté, une simplicité, un sel, une vérité qui frappent peut-être plus que les extravagances les plus marquées; on lit avec un plaisir singulier le *Diable boiteux* et *Gil Blas de Santillane*.

M. de Marivaux a embrassé le genre de M. Le Sage, mais avec des talents différents. Il peint comme lui les mœurs bourgeoises, mais avec un esprit qui dégénère souvent en raffinement, avec une profondeur qui va jusqu'à l'obscurité, une métaphysique quelquefois ridicule, une hardiesse d'expression qui approche peut-être du burlesque. C'est incontestablement un des hommes de France qui ont le plus d'esprit. On ne lui accorde pas aussi universellement le goût. Sa *Marianne* et son *Paysan parvenu* sont ses meilleurs ouvrages.

M. de Crébillon fils est le père d'une autre sorte de romans qu'il est difficile de caractériser. Sous les extravagances de la féerie qu'il a ressuscitée, il peint les mœurs bourgeoises du grand monde où il vit. Son pinceau est vif, voluptueux, léger, efféminé. Il connaît peu les hommes, mais on convient que jamais personne n'a peint les femmes comme lui.

Le succès de Crébillon a tourné la tête à mille sots qui ont voulu faire des romans dans son genre. Nous venons d'en voir un, intitulé les *Bijoux indiscrets* [1]. Le sujet est un prince qui, à l'aide d'une bague que lui a donnée un génie, force les bijoux de toutes les femmes à révéler leurs secrètes intrigues. Cette idée n'est pas neuve, et elle avait été traitée dans un autre ouvrage aussi licencieux, intitulé *Nocrion*. Les *Bijoux indiscrets* sont obscurs, mal écrits, dans un mauvais ton grossier et d'un homme qui connaît mal le monde qu'il a voulu peindre. L'auteur est M. Diderot, qui a des connaissances très-étendues

1. *Au Monomotapa* (Paris), 1748, 3 vol. in-12.

et beaucoup d'esprit, mais qui n'est pas fait pour le genre dans lequel il vient de travailler.

— Il paraît depuis peu la suite des *Éloges académiques*[1], par M. de Mairan, qui a succédé à M. de Fontenelle dans la charge de secrétaire de l'Académie royale des sciences. Ces éloges ne sont point dignes de cet académicien, qui a la réputation d'être un des plus grands académiciens et des plus grands géomètres de France. Rien n'est plus sec, plus aride, plus triste, plus rebutant, que sa manière d'écrire. Où Fontenelle avait cueilli des fleurs, il n'a trouvé que des épines. Son style est plein de négligences qu'on ne peut pardonner à un académicien français. Il est simple sans être naturel, pédant sans mettre de symétrie dans les ouvrages d'esprit, précieux sans employer les ornements ambitieux du style. Ses éloges, pour paraître mauvais, n'ont pas besoin d'être enlaidis par ceux de M. de Fontenelle; ils sont absolument mauvais. Jamais personne n'a mieux prouvé que lui combien est ingrat le terrain qu'on cultive après les autres. M. de Fontenelle, par les agréments de son style, avait trouvé le secret de rendre intéressantes les matières les plus arides; son imagination riante avait su y répandre mille charmes inexprimables. Sans dissimuler rien, il a l'art de tout louer. La critique prend chez lui le ton de la flatterie. Les ridicules, qu'il saisit avec tant de finesse, se convertissent chez lui en éloges par le tour heureux qu'il leur donne. M. de Fontenelle est trop philosophe pour avoir du génie. Le vrai génie naît des convenances qui se trouvent entre les lumières de l'esprit et les passions du cœur. Or M. de Fontenelle n'a point de passions. Du caractère dont il est, de quoi s'était-il avisé de chausser le cothurne? Il éprouva qu'il faut plus que de l'esprit pour réussir dans un genre d'esprit destiné à émouvoir les passions.

— Il paraît une *Épître de M. Desmahis à Mme de Marville*, femme de l'ancien lieutenant de police. C'est un portrait que l'auteur fait de lui-même, de son cœur, de son esprit, de ses talents et de ses mœurs. Ce petit ouvrage, d'environ deux cents vers, est écrit dans le goût de Chaulieu, que l'auteur se propose d'imiter par la molle négligence de sa muse et la volupté de

1. *Éloges des académiciens de l'Académie des sciences, morts de* 1741 à 1743. Paris, 1747, in-12.

... Voici comment il peint cet aimable poëte du dernier ... le :

Ainsi pensa toujours cet aimable génie,
Ce philosophe aisé, ce convive charmant,
L'interprète du sentiment
Et le vrai dieu de l'harmonie,
Chaulieu, ce peintre des amours,
Anacréon du Temple, Ovide de nos jours,
Dans les vers de qui tout respire,
Et l'atticisme si vanté,
Et la romaine urbanité,
Et ce charme français que je ne puis décrire.

On trouve dans cette épître du sentiment, de la noblesse, nais peu d'ordre et un peu d'obscurité. On ne dira pas de l'au-eur comme du soleil, *splendor et ordo*. Sa façon de voir est as-iez semblable à celle de Gresset. Il dit du sentiment :

Lui seul à la vertu prête de nouveaux charmes,
Grâces de la pudeur, plaisir touchant des larmes,
Tendre son de la voix, silence encor plus doux,
Refus, désirs, transports, il vous réunit tous.

Et plus bas, de la morale :

La morale à mes yeux se montre sous l'image
D'une jeune et tendre beauté.
La timide pudeur règne sur son visage ;
Moins belle que Vénus elle plaît davantage.
L'adorable franchise habite à son côté,
Un soupir est tout son langage,
Les larmes de l'amour font la félicité.
Son symbole est un cœur ; qu'enseigne-t-il au sage ?
La nature et l'humanité.

Voici comme il parle de lui-même :

Si l'homme est méchant, je l'oublie,
S'il n'est que fou, j'en ai pitié ;
J'ignore la haine et l'envie ;
Je ne connais que l'amitié.
O vous, qui pratiquez les plus tendres maximes,

Qui m'aimez pour moi-même et non point pour mes rimes,
J'en goûte auprès de vous la charmante douceur.
Le dieu de tous les arts, l'ingénieux Voltaire,
A formé mon esprit, et vous mon caractère;
Je lui dois mes talents, mais je vous dois mon cœur.

— Il paraît un ouvrage intitulé *Essai historique et politique sur le gouvernement présent de la Hollande*[1], par M. Favier. Le style de cet écrivain est languissant, la narration embarrassée, l'ordonnance confuse. L'auteur est d'ailleurs homme de beaucoup d'esprit, très-instruit des matières qu'il traite, et profond dans la connaissance des intérêts de l'Europe.

— Je viens de donner une nouvelle édition de mon *Histoire du Stathoudérat*[2] considérablement augmentée, et j'ai fait imprimer en même temps l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*[3]. Vous n'attendez pas, je pense, que je fasse l'extrait de mes propres ouvrages.

XVII

On vient de représenter, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra, le ballet historique de *Zaïs*[4], dont les paroles sont de M. de Cahusac et la musique de M. Rameau. Le sujet de ce ballet est entièrement d'imagination. Le prologue est peu de chose. Oromazès, roi des génies élémentaires, leur annonce le débrouillement du chaos. Ils s'éveillent à sa voix et, frappés du spectacle nouveau que la nature offre à leurs yeux, ils en célèbrent à l'envi la beauté. Mais comme l'amour manque encore à leur bonheur, ce dieu paraît et vient répandre dans les cœurs ce feu sans lequel ils seraient tous languissants, et la nature dépérirait. Voici ce que l'Amour leur dit :

Que l'Amour soit votre maître;
Dès qu'on respire il doit être écouté;
On ne saurait trop tôt connaître
La route qui conduit à la félicité.

1. Londres, (Paris), 1748, 2 vol. in-12.
2. La Haye (Paris), 1748, in-12.
3. Londres (Paris), 1748, in-12.
4. Représenté pour la première fois le 29 février 1748, et repris le 23 avril suivant.

Ainsi finit le prologue. Voici le fond de l'intrigue du ballet. Dans le premier acte, Zaïs, génie de l'air, est épris des charmes de la belle Zélidie, simple bergère et par conséquent mortelle. Zélidie, qui ne connaît son amant que sous les traits d'un berger, adore Zaïs de son côté. Cindor, sylphe, confident de Zaïs, veut engager son ami à ne prendre que ce qu'il y a d'aimable, et à en jouir avec les prérogatives d'un être immortel ; mais ses conseils ne sont point écoutés. Zélidie, au même instant, paraît; Cindor reste invisible à ses yeux, et elle ne voit que Zaïs. Ils vont tous deux célébrer la fête de l'Amour, et lorsqu'ils sont dans son temple, l'Amour prononce un oracle que Zaïs interprète et qui l'éclaire sur sa tendresse et sur son bonheur.

Dans le deuxième acte, Zaïs, pour s'assurer de l'amour de Zélidie, et voir si elle ne serait point tentée par l'éclat de la grandeur, veut l'éprouver. Il ordonne à Cindor de feindre, et aux zéphirs de transporter, dans sa brillante cour, le tendre objet de son inquiétude. Zélidie, étonnée dans ce brillant et nouveau séjour, redemande son cher Zaïs. Cindor lui dit de l'oublier, qu'il est indigne de ses fers, et qu'elle doit écouter plutôt un génie puissant qui brûle pour elle ; mais en vain il lui étale toute sa puissance, en vain il rompt la chaîne des aquilons et fait gronder la foudre ; Zélidie s'écrie :

Quels éclats, quelle terreur soudaine!

CINDOR.

On ne connaît ici le trouble ni l'effroi,
Ce n'est que sous nos pieds que gronde le tonnerre.

ZÉLIDIE

Hélas! je ne crains rien pour moi,
Mais mon amant est sur la terre.

Cindor offre à Zélidie de la rendre immortelle, mais Zaïs mourrait : c'en est assez pour lui faire refuser l'immortalité. Le génie lui prouve le pouvoir qu'elle a sur son cœur, et lui donne un bouquet dont il suffit de respirer l'odeur pour voir remplir tous ses vœux. Zélidie en fait l'épreuve sur-le-champ. Zaïs paraît, Zélidie lui donne ce bouquet et lui annonce qu'il a, dans Cindor, un rival puissant et redoutable.

sa leçon à merveille. « Mais ne sait-il que cela? demanda la princesse. — Je lui ai appris, répondit Mazaro, comme je voulais parler; daignez le garder, et lui apprendre comment vous voulez répondre. — Il le sait, répliqua Rosalide; appelez-le, il le dira. » Revenu à Mazaro, il lui dit : « Je vous aime ».

XVIII

On vient de publier une dissertation[1] sur une ville souterraine nouvellement découverte au pied du mont Vésuve. On conjecture, avec assez de vraisemblance, que c'est la ville d'Herculea, bâtie par Hercule, successivement habitée par les Osques, les Étrusques, les Pélasges, les Samnites et les Romains, endommagée sous l'empire de Néron par le même tremblement de terre qui détruisit Pompéia, et ruinée entièrement par l'éruption du Vésuve au commencement du règne de Titus. Ce qui est sûr, c'est que la situation des lieux et quelques monuments favorisent cette opinion. Quoi qu'il en soit, les curieux se promettent de grands avantages de cette découverte. On y a déjà trouvé un théâtre, des temples, des maisons et des rues; des peintures, des mosaïques, des statues, des médailles, des instruments destinés aux sacrifices, des lampes et des ustensiles de ménage. Sur tout cela, je suis comme Catulle, je vous en écris plus que je n'en crois. Ce ne serait pas la première chose reçue universellement en France, même en Europe, qui se serait trouvée fausse. Nous autres Français, nous exagérons souvent, et quelquefois nous inventons.

— On vient de donner une nouvelle édition des ouvrages de Mme de Lambert[2], la femme la plus célèbre qu'il y ait eu en France, dans la carrière du bel esprit, depuis un demi-siècle. Je ne vous parlerai point de deux ouvrages d'elle qui sont très-

1. *Mémoire sur la ville souterraine découverte au bas du mont Vésuve* (par Moussinot), Paris, 1748, in-12.

2. *OEuvres de Mme de Lambert assemblées pour la première fois. On y a joint diverses pièces qui n'ont point encore paru.* Lausanne, 1748, in-12.

connus depuis longtemps, l'*Avis à son fils et à sa fille*. L'Europe entière a prononcé depuis longtemps qu'avec leurs défauts ces deux morceaux étaient d'un grand prix. Voici ce qui m'a paru de ce qu'on vient de publier pour la première fois. On lit à la tête du recueil un abrégé de la vie de Mme de Lambert, que l'on doit à M. de Fontenelle. Il est aisé de reconnaître dans ce portrait le pinceau léger et brillant du célèbre auteur des éloges de tant de savants. Le *Traité de l'amitié* n'a point l'air original, le début en est bizarre et n'est point lié avec ce qui suit. Un des défauts de Mme de Lambert est de ne point lier ses idées. Elle pense et elle pense bien, mais elle ne mettait point assez de temps à écrire, et même elle en avait une sorte de honte, comme on le voit dans sa vie. Cette fausse délicatesse peut bien avoir arrêté le progrès qu'elle cherchait et dont elle voulait se faire honneur.

Son *Traité de la vieillesse* m'a paru plus médité, plus plein. Les femmes y sont le principal objet de son attention; en leur donnant une fort bonne recette contre les inconvénients de la vieillesse, elle a montré bien de l'indulgence pour leur printemps.

Les *Réflexions sur les femmes*, car Mme de Lambert a toujours été plus occupée d'elles que des hommes, sont une des meilleures choses qu'elle ait faites. On y trouve pourtant, ainsi que dans ses *Réflexions sur le goût et sur les richesses*, des répétitions importunes, et qui semblent témoigner disette, peu de mémoire ou beaucoup de négligence. Partout il y a une monotonie de style et même d'idées qui fatigue et déplaît. L'*Allégorie de Psyché* est peu de chose. Des quatre portraits qui suivent, ceux de MM. de Sacy et de Fontenelle sont assez finement dessinés. Ces deux auteurs avaient comme elle de l'esprit, de la délicatesse et peut-être un peu d'affectation et de raffinement. Le *Dialogue entre Alexandre et Diogène* est assez philosophique et bien écrit. Dans les trois discours, les sujets ne sont guère qu'ébauchés, mais c'est l'ébauche d'une femme d'esprit qui a vu le monde. Il lui échappe quelquefois d'en inspirer le goût, lors même qu'elle veut conseiller la retraite.

Les lettres qui sont de Mme de Lambert sont bien tournées, écrites avec liberté et avec élégance. L'on y voit cette modestie de femme bel esprit qui ne veut pas être soupçonnée d'ambition-

ner le titre de savante, et cette réserve à prononcer sur les ouvrages d'autrui, qui est une preuve d'un bon cœur et d'un bon esprit.

La Femme ermite n'est pas de Mme de Lambert, et si elle en était, elle ne serait pas digne d'elle.

— Notre Parnasse vient de perdre M. Richer. Il a vécu sans biens parce qu'il était honnête homme, sans honneurs littéraires parce qu'il n'était pas cabaleur, presque sans réputation parce qu'il était modeste. En France, la fortune est le plus souvent pour les fripons, la réputation pour les audacieux, les Académies pour les gens d'intrigue. Le meilleur ouvrage de M. Richer, c'est le recueil de ses fables [1]. Elles ne sont ni aussi naïves que celles de La Fontaine, ni aussi ingénieuses que celles de La Motte; elles ont pourtant leur mérite. Le corps de la fable est presque toujours bien, le dénoûment en est communément trop uni, il n'y a rien d'assez piquant. Elles ressemblent à leur auteur qui était si simple qu'il en était ennuyeux.

— L'Académie française a perdu, depuis quelque temps, deux de ses membres: M. l'abbé Girard et M. Danchet, qu'elle a remplacés, le 21 de ce mois, par M. de Paulmy, fils de M. d'Argenson, autrefois ministre des affaires étrangères, et par M. Gresset.

L'abbé Girard était un homme grossier, d'une physionomie triste et rebutante, d'un entretien sec, d'un maintien embarrassé. Quoiqu'il aimât l'or, il a vécu sans fortune, parce qu'il manquait d'adresse pour en acquérir; il a passé sa vie à étudier la grammaire française en philosophe. Son premier ouvrage est intitulé *Synonymes français* [2]. Il prouve dans ce livre qu'il n'y a point de synonymes en notre langue, et que les mots dont on se sert communément pour exprimer une même chose ont réellement des significations différentes. Cet ouvrage est plein de discussions fines et métaphysiques, et a eu un grand succès. Il a publié depuis une grammaire française qui n'a pas eu un sort aussi brillant. Elle est pleine de vues, d'esprit et

1. *Fables nouvelles mises en vers.* Paris, 1729, in-8°, réimprimé l'année même de la mort de l'auteur, 1748, in-12.

2. La première édition des *Synonymes français* a pour titre : *La Justesse de la langue française, ou les Différentes Significations des mots qui passent pour synonymes,* Paris, 1718, in-12.

de philosophie, mais obscure, durement écrite et d'un goût détestable.

Danchet était un homme simple, obligeant, poli et même gracieux; il était beaucoup plus aimé qu'estimé. Il a passé sa jeunesse à faire de mauvaises tragédies. Il a mieux connu son talent dans la suite. Il a fait des opéras pleins de cette douceur, de cette mollesse, de ce sentiment, qui conviennent si bien à la poésie lyrique. Ses deux meilleurs ouvrages en ce genre peu estimé sont *les Fêtes vénitiennes* et *Tancrède*. Danchet, quoique homme médiocre, est arrivé à tout dans la littérature, parce qu'il a eu l'avantage d'élever le neveu de M. l'abbé Bignon, qui était l'âme de la littérature française et le dispensateur des grâces.

M. de Paulmy a contre lui la figure et la physionomie, et même les dispositions du public, qui le croit malin et dur. Les gens qui le connaissent mieux prétendent qu'il a beaucoup de pénétration pour les affaires et qu'il connaît très-bien les intérêts de l'Europe, science extrêmement négligée parmi nous. Il est destiné à l'ambassade de Suisse.

Gresset est tel qu'on l'imagine en lisant ses ouvrages : honnête homme, voluptueux et facile. C'est, sans contredit, le premier homme que nous ayons après Voltaire. Il serait fâcheux qu'il imitât la plupart de nos académiciens, qui ne font plus rien dès qu'une fois ils ont reçu la récompense de ce qu'ils ont fait. Piron a fait à ce propos une jolie épigramme que je vous envoie :

En France on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur quand d'écrits il assomme;
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantième, on fait asseoir cet homme.
Lors il s'endort, et ne fait plus qu'un somme :
Plus n'en avez phrase ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est, en somme,
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

XIX

M. Toussaint, autrefois avocat et aujourd'hui aux gages de libraires, vient de publier un ouvrage de morale intitulé *les Mœurs*[1]. Cet auteur examine ce que nous devons à Dieu, à nous-mêmes et à la société. La première partie est d'un pur déiste. Il y a des plaisanteries moins grossières qu'on n'a coutume de les faire contre la révélation en général et contre quelques usages ou abus de la religion catholique en particulier. La seconde partie se trouve presque partout et d'une façon plus marquée dans l'*Essai sur l'homme*, par Pope. La troisième partie, qui traite des vertus sociales, est telle qu'on pouvait l'attendre d'un homme qui est dans l'habitude de réfléchir jusqu'à un certain point, mais qui vit retiré, qui est chagrin, et qui manque des commodités de la vie. Il y a dans ce livre des raisonnements, des maximes, des portraits. Le tort général de cet ouvrage est d'être superficiel, de manquer d'ordre dans le détail, d'omettre plusieurs choses essentielles et de se trop appesantir sur les superficielles. Je dirais que c'est un cours de philosophie bourgeoise où il y a plus d'esprit dans le tour que dans la chose même, plus de vérité que de lumière, plus d'imagination que de sentiment, plus de médiocre que de bon ou de mauvais. Ce livre, qui fait ici beaucoup de bruit, déplaît aux connaisseurs parce qu'il n'est pas excellent; aux magistrats parce que le culte reçu y est tourné en ridicule, à la cour parce qu'on y trouve les portraits de la reine et de Mme la marquise de Pompadour. Je vais transcrire ce hardi morceau :

« Irène est née de parents illustres, mais malheureux. Le sort de son enfance fut d'être reléguée au fond d'un cloître. Là, les germes féconds de vertus qu'elle avait dans le cœur, cultivés par des mains habiles, s'accrurent et fructifièrent de jour

1. *Les Mœurs* par Panage, Amsterdam, 1748, in-12. Souvent réimprimé au siècle dernier.

en jour. Lorsque le maître des humains l'eut jugée suffisamment prémunie par des principes de sagesse inaltérables contre la séduction de l'exemple, de la grandeur et des plaisirs, il l'éleva par un coup de sa providence inattendue à un rang plus éminent encore que celui de ses pères, et la transporta sur le théâtre le plus brillant de l'univers, écueil dangereux pour une vertu moins affermie. Irène est un roc inébranlable. Environnée de flatteurs, elle est humble; dans le centre du tumulte, elle est retirée; dans un air infecté d'irréligion, sa piété n'est point ralentie; sous l'éclat pompeux des riches ajustements, elle porte un front modeste. Autour d'elle règnent la dissimulation, le parjure et la trahison; sur ses lèvres règnent la candeur, la droiture et la sincérité.

« Mais placez sur le même théâtre la jeune Chloé; la licence qui y règne, loin de l'effaroucher, ne fera que seconder ses vues; on s'y comporte comme elle entend s'y comporter; plus de circonspection lui serait à charge. Connaissez Chloé d'origine, et vous ne craindrez point que l'exemple la gâte. Son goût décidé pour la volupté avait prévenu les effets de l'exemple, et son éducation n'avait fait que fortifier son goût. »

— On peut hardiment attribuer aux mauvais traducteurs les préjugés de quelques modernes contre les auteurs de l'antiquité. La bassesse du style, les contre-sens et une foule d'autres défauts n'inspirent pas beaucoup de vénération pour les modèles de la Grèce et de Rome à ceux qui ignorent les langues savantes. Qui n'a lu que Mme Dacier, dit Voltaire, n'a pas lu Homère. Si Mme Dacier est ainsi traitée, et avec juste raison, quel jugement doit-on porter de la traduction nouvelle des *Amours d'Abrocome et d'Anthia* faite du grec de Xénophon, par M. Jourdan[1]? Cet auteur vient de faire revivre l'exemple du tyran Mézence en joignant un corps mort à un corps vivant. Voici le sujet et la suite de ce roman : Lycomède et Thémiste, de la ville d'Éphèse, eurent de leur mariage un fils nommé Abrocome, dont la beauté surpassait tout ce qu'on peut dire. Ce don frivole lui inspira tant d'orgueil qu'il ne croyait pas à l'Amour. Ce petit dieu, pour se venger d'Abrocome, choisit un jour de fête solennelle consacré à Diane, où le peuple en foule allait

1. S. l. (Paris), 1748, in-12, vignettes de Humblot, gravées par Maisonneuve.

honorer la déesse. Abrocome aperçoit Anthia parmi les jeunes filles; Vénus même n'était pas plus belle. Il sent percer aussitôt son cœur du trait le plus vif et brûle pour Anthia. A peine la cérémonie est-elle finie qu'il cherche à s'approcher d'elle. Anthia n'était pas plus tranquille, elle avait aussi ressenti l'effet de la présence d'Abrocome. Plusieurs obstacles s'opposent à leurs désirs. La belle Anthia devient triste et rêveuse, Abrocome sèche et languit; tous deux sans le savoir adressent à la déesse les mêmes vœux. Enfin les parents des deux amants, inquiets de ce changement subit, vont consulter l'oracle, qui leur répond qu'il faut unir les deux amants, mais qu'après leur mariage, ils doivent s'exposer à des périls affreux sur terre et sur mer pour apaiser les dieux. On obéit. A peine nos deux époux ont-ils goûté les douceurs du mariage, qu'ils sont obligés de s'embarquer pour obéir à l'oracle. Après une navigation longue et tranquille, leur vaisseau est attaqué par des corsaires. Abrocome et Anthia sont faits esclaves : la beauté d'Abrocome fait tant d'impression sur Corimbe, chef de ces brigands, qu'il en devient passionnément amoureux. Euxine, confident de Corimbe, brûle pour Anthia; mais ces deux époux, fidèles l'un à l'autre, ne répondent point aux désirs de leurs ravisseurs, qui, obligés de rendre compte de leur prise à leur maître, ne peuvent lui cacher les deux esclaves qu'ils voulaient se réserver. Ils sont conduit à Apsirte, qui était celui qui faisait armer ces corsaires. Abrocome et Anthia sont destinés à servir chez cet Apsirte. Sa fille devient passionnée pour Abrocome; mais, comme il ne veut point satisfaire à ses désirs, elle emploie la calomnie pour le perdre. On le déchire de verges, on l'accable de chaînes, on le jette dans une affreuse prison. Pour surcroît de malheur, la fille d'Apsirte emmène avec elle Anthia dans une province éloignée. Là, elle veut la faire périr et charge de ce soin affreux un chevrier. Ce misérable en a pitié et la vend. Abrocome, quelque temps après, est reconnu innocent; on lui rend sa liberté. Il s'en sert pour aller chercher sa chère Anthia. Il est pris encore par une troupe de brigands; Anthia éprouve le même sort. Enfin ils essuient tour à tour la colère des dieux, et, après bien des épreuves cruelles, ils se revoient aussi tendres et aussi fidèles qu'avant toutes leurs disgrâces.

Je ne vous ferai point de réflexions sur le roman; ce qu'il y

a à dire pour ou contre ne vous échappera pas. Le traducteur mérite moins de ménagements. Comme provençal, il devrait avoir du feu, et il est glacé; comme poëte, il devrait avoir un style noble, et il l'a rampant; comme jeune homme, il devrait sentir, et il ne sent rien; comme satellite de M. de Fontenelle, il devrait avoir de la délicatesse, et il est tout à fait grossier. Sa préface est longue, ennuyeuse et insolente; sa traduction mauvaise, languissante et infidèle; ses notes inutiles, ridicules et pédantesques. Quelqu'un a appelé une traduction une tapisserie de Flandre à l'envers. Mme de La Fayette comparait un traducteur à un laquais qui va rendre en termes maussades les compliments que sa maîtresse l'a chargé, en termes choisis, de porter quelque part. M. Jourdan est pis que tout cela. Son roman ne serait jamais sorti du néant sans Mme de Tencin, qui s'est chargée de le vendre. L'usage s'introduit en France de faire répandre les ouvrages de bel esprit par les femmes à la mode; ce qui a fait dire que les livres ne se vendent plus comme autrefois sous le manteau, mais sous la jupe.

— On reçut hier jeudi, 3 de ce mois, à l'Académie française, MM. d'Argenson et Gresset. Le discours du premier fut trouvé d'une modeste simplicité et convenable à un homme de son état, qui n'entre pas à l'Académie pour cultiver directement les muses, mais pour les protéger. On a surtout applaudi à l'éloge qu'il a fait de Louis XV, sans bassesse et sans flatterie.

Le discours de M. Gresset, plus brillant et plus éloquent, a réuni tous les suffrages. Il a beaucoup insisté sur la probité en général, et sur celle de M. Danchet, en particulier. Je crois que ce discours perdra beaucoup à l'impression, parce qu'il y a plus de grands mots que de grandes choses.

M. de Boze, directeur de l'Académie, a parlé longuement et platement; c'est un bonhomme qui n'a été heureux ni dans les éloges qu'il a donnés, ni dans ceux qu'il a supprimés. Il a ridiculement loué M. d'Argenson et il a eu tort de ne pas louer M. Gresset.

M. de Marivaux a terminé la séance par quelques réflexions sur les auteurs anciens et modernes. Ses portraits sont comme tout ce qui est parti de sa plume, un mélange de grand, de burlesque et de familier.

XX

M. Racine fils, auteur des poëmes de *la Grâce* et de *la Religion*, où il y a plus de raison et de goût que d'images et d'enthousiasme, et des excellentes *Réflexions sur la poésie*, vient de publier des *Mémoires historiques* sur la vie de son père, le grand Racine [1]. Comme cet ouvrage est diffus, rempli d'inutilités, et écrit avec négligence, je vais en extraire tout ce que j'y ai trouvé d'intéressant, non-seulement sur Racine, mais sur les hommes de lettres avec lesquels il était lié. Je tirerai peu de choses du deuxième volume qui est rempli de lettres peu agréables; j'en excepte celles de famille qui m'ont paru pleines de sagesse, de sentiment et de religion.

Quelqu'un reprochant à Boileau que, s'il s'attachait à la satire, il se ferait des ennemis qui auraient toujours les yeux sur lui et ne chercheraient qu'à le décrier : « Eh bien, répondit-il, je serai honnête homme et je ne les craindrai point. »

Molière donna son *Misanthrope* dans le temps qu'il était brouillé avec Racine; cette admirable pièce échoua d'abord. Un flatteur crut faire plaisir à Racine en lui disant : « La pièce est tombée; rien n'est si froid, vous pouvez m'en croire, j'y étais. — Vous y étiez, reprit Racine, et je n'y étais pas; cependant je n'en croirai rien, parce qu'il est impossible que Molière ait fait une mauvaise pièce. Retournez-y, et examinez-la mieux. »

Puymorin, frère de Boileau, étant invité à un grand repas par deux juifs fort riches, alla chercher Boileau et le pria de l'accompagner, l'assurant que ces messieurs seraient charmés de le connaître. Boileau qui le voyait pressé et qui avait des affaires, lui répondit d'un ton colère : « Je ne veux point aller manger avec des coquins qui ont crucifié Notre-Seigneur. — Ah! mon frère, s'écria Puymorin, en frappant du pied contre terre, pourquoi m'en faites-vous souvenir lorsque le dîner est prêt et que ces bonnes gens m'attendent? »

1. *Mémoires sur la vie de Jean Racine*. Lausanne (Paris), 1747, 2 vol. in-12.

Racine pressait Chapelle de lui dire son sentiment sur la tragédie de *Bérénice,* qui n'est guère qu'une élégie amoureuse : « Ce que j'en pense? répondit Chapelle: Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie. » Mot plaisant qui a réussi.

Lorsque le grand Condé, qui était aussi grand homme de lettres que grand homme de guerre, soutenait une bonne cause, il parlait avec beaucoup de grâce et de douceur, mais quand il en soutenait une mauvaise, il parlait avec aigreur. Boileau céda un jour dans une dispute de cette nature, et dit tout bas à son voisin : « Dorénavant je serai toujours de l'avis de Mgr le Prince quand il aura tort. »

Racine regarda toujours Molière comme un génie unique, et le roi lui demandant un jour quel était le plus rare des grands écrivains qui avaient honoré la France pendant son règne, il lui nomma Molière : « Je ne croyais pas, répondit le roi; mais vous vous y connaissez mieux que moi. »

Boileau aimait la société, et était très-exact à tous les rendez-vous : « Je ne me fais jamais attendre, disait-il, parce que j'ai remarqué que les défauts d'un homme se présentent toujours aux yeux de celui qui l'attend. »

Boileau mortifia le libraire Barbin qui le régalait dans une maison de campagne très-jolie, mais très-petite. Après le dîner il le mena admirer son jardin qui était très-peigné, mais très-petit, comme la maison. Boileau, après en avoir fait le tour, appelle son cocher et lui ordonne de mettre ses chevaux : « Eh! pourquoi donc, lui dit Barbin, voulez-vous donc vous en retourner si promptement? — C'est, répondit Boileau, pour aller à Paris prendre l'air. »

Boileau eut un jour une dispute fort vive avec son frère, le chanoine, qui lui donna un démenti d'une manière assez dure. Les amis communs voulurent faire la paix et l'exhortèrent à pardonner à son frère : « De tout mon cœur, répondit-il, parce que je me suis possédé, je ne lui ai dit aucune sottise; s'il m'en était échappé une je ne lui pardonnerais de ma vie. »

Racine, revenant de la cour avec une bourse de mille louis, dit à sa femme en l'embrassant vivement : « Félicitez-moi, voici une bourse de mille louis, que le roi m'a donnée. » Elle lui porta aussitôt des plaintes contre un de ses enfants qui depuis deux jours ne voulait pas étudier : « Une autre fois, reprit-

il, nous en reparlerons, livrons-nous aujourd'hui à notre joie. » Elle lui représenta qu'il devait, en arrivant, réprimander cet enfant, et continua ses plaintes, lorsque l'avare Boileau, qui dans son étonnement se promenait à grands pas, perdit patience et s'écria : « Quelle insensibilité ! peut-on ne pas songer à une bourse de mille louis? »

Le grand Colbert étant un jour enfermé avec Racine et Boileau dans sa belle maison de Sceaux, on vint lui annoncer l'arrivée d'un évêque ; il répondit avec colère : « Qu'on lui fasse tout voir, excepté moi. »

Louis XIV voulait que Racine et Boileau, chargés d'écrire son histoire, le suivissent à l'armée pour être témoins des actions qu'ils devaient raconter. Racine y ayant manqué, le roi lui en fit des reproches : « Sire, lui répondit le poëte, je n'avais que des habits de ville quand vous êtes parti ; les villes que vous avez assiégées ont été prises plus tôt que mes habits n'ont été faits. »

La veille du départ de Racine et de Despréaux pour leur première campagne, Cavoye, qui était maréchal des logis, s'avisa de demander à Racine s'il avait eu l'attention de faire ferrer les chevaux à forfait. Racine, qui n'entendait rien à cette question, lui en demanda l'explication : « Croyez-vous donc, lui dit Cavoye, que quand une armée est en marche elle trouve partout des maréchaux? Avant de partir on fait un forfait avec un maréchal de Paris, qui vous garantit que les fers qu'il met aux pieds de vos chevaux dureront pendant six mois. » Racine répond : « C'est ce que j'ignorais, Boileau ne m'en a rien dit, mais je n'en suis pas étonné, il ne songe à rien. » Il va trouver Boileau pour lui reprocher sa négligence. Boileau avoue son ignorance et dit qu'il faut promptement s'informer du maréchal le plus fameux pour ces sortes de forfaits. Ils n'eurent pas le temps de le chercher. Le soir même, toute la cour rit de la plaisanterie.

C'est un usage à l'Académie que le directeur fasse faire à ses dépens un service aux académiciens qui meurent dans le temps qu'il est en place. Corneille mourut le jour que l'abbé de Lavau finissait son temps, et il fut enterré le jour que Racine entra en charge. Chacun des deux directeurs prétendait avoir l'honneur de rendre les derniers devoirs à un homme si illustre. L'Académie décida en faveur de l'ancien directeur, ce qui donna

occasion au fameux mot de Benserade, où le double sens est visible : « Si quelqu'un, dit-il à Racine, pouvait prétendre à enterrer Corneille, c'était vous, cependant vous ne l'avez pas fait. »

Comme Boileau n'était pas aimé à l'Académie, on se déclarait contre ses sentiments. Un jour cependant, il fut victorieux, et quand il racontait cette histoire, il ajoutait en élevant la voix : « Tout le monde fut de mon avis, ce qui m'étonna, car j'avais raison, et c'était moi. »

La Fontaine était l'homme du monde le plus simple. On lui persuada d'aller dans sa province pour se réconcilier avec sa femme. Il part de Paris dans la voiture publique, arrive chez lui et la demande. Le domestique, qui ne le connaissait pas, lui répond que madame est au salut. La Fontaine va tout de suite chez un ami qui lui donne à souper et à coucher et le régale pendant deux jours. La voiture publique retourne à Paris, il s'y met et ne songe plus à sa femme. Quand ses amis de Paris le revoient, ils lui demandent s'il est réconcilié avec elle : « J'ai été pour la voir, leur dit-il, mais je ne l'ai pas trouvée, elle était au salut. »

Boileau s'amusait à jouer aux quilles. Il excellait à ce jeu et il les abattait souvent toutes les neuf d'un seul coup de boule : « Il faut avouer, disait-il à ce sujet, que j'ai deux grands talents, aussi utiles l'un que l'autre à la société et à un État, l'un de bien jouer aux quilles, l'autre de bien faire des vers. »

La compagnie qui suivit Boileau au tombeau était fort nombreuse, ce qui étonna une femme du peuple qui s'écria : « Il avait beaucoup d'amis, on assure cependant qu'il disait du mal de tout le monde. »

Racine racontait, quand il voulait rire, qu'un médecin lui ayant défendu de boire du vin, de manger de la viande, de lire, et de s'appliquer à la moindre chose, ajouta : « Du reste, réjouissez-vous. »

Racine raconte qu'au siége de Namur, un soldat, qui était de tranchée, y avait porté un gabion ; un coup de canon vint qui emporta son gabion. Aussitôt il alla en chercher un autre qu'il posa à la même place, et qui fut sur-le-champ emporté par un autre coup de canon. Le soldat, sans rien dire, en prit un troisième et l'alla poser ; un troisième coup de canon emporta encore ce gabion. Alors le soldat rebuté se tint au repos, mais

un officier lui commanda de ne point laisser cet endroit sans gabion. Le soldat dit : « J'irai, mais j'y serai tué. » Il y alla et, en posant son quatrième gabion, il eut le bras fracassé d'un coup de canon. Il revint à son officier, soutenant son bras pendant avec l'autre bras et se contenta de dire froidement à l'officier : « Je l'avais bien dit. »

Au même siége, le comte de Lemos, fils d'un grand d'Espagne, demanda quartier à un grenadier français et lui promit cent pistoles, lui montrant même sa bourse où il y en avait trente-cinq. Le grenadier qui venait de voir tuer le lieutenant de sa compagnie, ne voulut point faire de quartier et tua l'Espagnol. Les ennemis envoyèrent demander le corps, qui leur fut rendu. Le grenadier rendit aussi les trente-cinq pistoles qu'il avait prises au mort, en disant : « Tenez, voilà son argent dont je ne veux point. Les grenadiers ne mettent la main sur les gens que pour les tuer. »

— Le goût de la comédie et de l'opéra est devenu général. On en représente partout, et on compte dans Paris jusqu'à cent soixante sociétés qui ont des théâtres. Vous jugez bien que celui des petits appartements du Roi est le plus brillant. Les acteurs qui y ont acquis le plus de célébrité sont Mme de Pompadour et les ducs de Duras et de Nivernois; voici les vers que le poëte Roy a fait pour la clôture de ce théâtre :

D'un peuple de héros le maître et le modèle,
Toujours avide de travaux,
Entend Bellone qui l'appelle;
Il va partir, il vole à des succès nouveaux.
Doux plaisirs, de sa présence
Osez encor profiter,
Charmez son impatience
Sans espoir de l'arrêter;
Aimables filles de mémoire,
Chères délices de la cour,
Vous qui partagez tour à tour
Les moments qu'il rend à la gloire,
A peine vous aurez jusques à son retour
Le temps de préparer tous vos chants de victoire.

— M. de Moncrif, de l'Académie française, est l'auteur de l'*Histoire des chats*. L'ouvrage le plus célèbre de M. Gresset,

qui vient d'être reçu dans ce corps, est le *Vert-Vert*. Cette ressemblance a donné occasion à l'épigramme suivante, qui est du poëte Roy.

Le Parnasse a tant de roquets,
Recevez Gresset, je vous prie;
Montez votre ménagerie:
Après les chats, les perroquets.

— J'ai eu l'honneur de vous envoyer, dans ma dernière lettre, une épigramme où l'on se plaignait de l'inaction de l'Académie. En voici une autre, du poëte Roy, où cette inaction est applaudie.

Allez remplir la quarantaine,
Plats auteurs dont les vers m'ont causé la migraine.
Est-on là? L'on ne fait plus rien,
Et le public s'en trouve bien.

XXI

On vient de nous donner une *Histoire des Sarrasins*[1], traduite de l'anglais. Cet ouvrage n'a eu aucun succès, et n'en méritait point. Il est écrit d'un style entièrement sec, la narration est trop uniforme. Tous les faits se ressemblent et sont cousus bout à bout sans liaison. On ne voit jamais la raison des événements qui occupent la scène. Point de réflexions, point de portraits, point de politique. Que vous dirai-je encore? C'est, je crois, l'histoire la plus ennuyeuse que j'aie lue de ma vie; elle manque essentiellement d'intérêt, le plus grand de tous les défauts que puisse avoir un livre.

— Notre nation, qui est livrée si ordinairement à la bagatelle, s'occupe quelquefois d'objets graves et importants. Voici un procès, partie littéraire, partie politique, qui fait du bruit. M. d'Argenson, ministre de la guerre, s'étant déchargé du détail des hôpitaux militaires sur M. de Fontanieux, celui-ci, qui n'a pas

1. *Hsitoire des Sarrasins*, traduite de l'anglais de Simon Ockley (par A. Fr. Jauld) Paris, 1748, 2 vol. in-12.

grande idée de nos médecins, a engagé M. Geoffroy, le plus célèbre de nos apothicaires, et M. Morand, le premier de nos chirurgiens, à faire des formules de pharmacie qu'on fût obligée de suivre dans tous les hôpitaux militaires. M. Helvétius, premier médecin de la Reine, vient de publier un examen de ces formules qui est fort bien fait[1]. Il démontre que, quand les remèdes des formules seraient bien choisis, ce qui n'est pas, il serait très-dangereux de s'y confirmer universellement, parce qu'il faut d'autres remèdes dans les pays froids que dans les pays chauds, dans les climats humides que dans ceux qui sont secs, pour les vieux soldats que pour les jeunes, à la fin de la campagne qu'au commencement, etc. Les deux partis remuent fort leurs amis à la cour et à la ville pour gagner leur procès. Ceux qui sont un peu au fait de ce pays-ci savent bien que l'intrigue influera au moins autant que la justice dans la décision de cette importante affaire.

— La lecture que je viens de faire des derniers discours qui ont été lus à l'Académie française, a confirmé le jugement que j'en avais porté, lorsque je les entendis prononcer. Je crois avec tout le monde que ces harangues ne sont pas faites pour le commun des hommes, et qu'il n'y a que trente-neuf élus et le complétant qui les entendent. Celui de Gresset est falbalisé, enluminé, découpé à peu près comme un poupée à la Duchap[2]. Le remerciement de M. d'Argenson a été jugé en dernier ressort de la simple déclamation. C'est un vrai squelette dont on conterait aisément les côtes. Quant à la réponse de M. de Boze, elle est regardée constamment comme un conte de ma mère l'oie.

— Il paraît depuis quelques jours un livre intitulé *les Poissons*[3], dont un exemplaire, m'a-t-on dit, a été vendu vingt louis d'or. Je ne sais ce qu'il contient, parce qu'il est encore extrêmement rare, mais ce titre me paraît avoir une analogie intime avec certains noms de personnes bien connues aujourd'hui. Tout le monde sait que le père de Mme de Pompadour s'appelle Poisson. On

1. *Lettre de M. Helvétius, conseiller d'état, etc., à MM. les doyens des facultés de médecine et des collèges de médecins de France au sujet des formules de médecine pour les hôpitaux militaires.* 1747, in-4.

2. Célèbre marchande de modes.

3. Nous n'avons pu trouver trace de cette satire. On appelait couramment *Poissons* les chansons contre la favorite et sa famille.

cherche avec vivacité l'auteur de cette satire, et le magistrat va faire brûler les *Bijoux* et les *Mœurs*.

— Il est rare que nos bons livres fassent beaucoup de bruit dans la bourgeoisie ; aussi a-t-on soin de lui fournir, de temps en temps, une littérature telle qu'il la lui faut. Un abbé Coyer vient de publier tout récemment une brochure intitulée *l'Année merveilleuse* [1], destinée à amuser la multitude. C'est une satire assez plaisante, quoique une peu commune, de nos mœurs. On y prédit que, le premier d'août de cette année, les hommes seront changés en femmes et les femmes en hommes ; la métamorphose, dit-on, est déjà à moitié faite. Les hommes se parent comme des femmes, et les femmes, de leur côté, boivent comme buvaient autrefois les hommes, sont plus libres que les hommes, disposent de tous les emplois dont disposaient les hommes, etc.

— Il vient de paraître, en deux grands volumes, un *Voyage de Turquie et de Perse* [2], qui va augmenter le nombre des livres inutiles. L'auteur, nommé M. Otter, est savant ; il avait été envoyé par la cour de France pour apprendre les langues orientales, et pour examiner ce qu'on pouvait faire d'avantageux pour notre commerce dans le pays qu'il a parcouru. Aucun des secours qu'il pouvait souhaiter ne lui a manqué. Tout cela faisait espérer un ouvrage curieux ; cependant on ne nous donne qu'un détail géographique fort sec des rivières, ruisseaux, montagnes de Perse et de Turquie. Je trouve épars dans cette relation quelques traits sur Thamas-Kouli-Khan, que je vais rapprocher dans l'espérance qu'ils vous feront plaisir.

Nadir-Koul était fils du gouverneur d'un petit fort de Perse. Ce père mort avant que ce fils ne fût en âge de lui succéder, un oncle prit la tutelle du jeune orphelin. Nadir-Koul, devenu majeur, réclama ses droits, mais inutilement ; son oncle refusa de lui remettre cette charge qui était héréditaire dans sa famille. Se voyant ainsi dépouillé du seul bien que son père lui avait laissé, il quitta le lieu de sa naissance, et se mit au service de celui qui commandait la province de Khorassan. Le Beglerbeg

1. L'*Année merveilleuse, ou les Hommes femmes*, s. d., in-12. Réimprimé dans les *Bagatelles morales* de l'auteur.

2. *Voyage en Turquie et en Perse, avec une relation des expéditions de Thamas-Kouli-Khan*. Paris, 1748, 2 vol. in-12, fig.

sentit bientôt tout le mérite de Nadir-Koul. Il le chargea d'une expédition importante, avec promesse de le faire nommer son lieutenant, par la cour, s'il réussissait. Le roi, informé du succès du jeune aventurier, le négligea et ne lui accorda point la place promise. Nadir-Koul, rebuté par ces injustices, quitta le service et se retira dans sa province, où il ne put jamais engager son oncle à lui rendre son patrimoine. Outré de douleur de se voir ainsi traité, il ramassa une troupe de bandits, attaqua et détroussa les passants, et par là, muni d'armes et de chevaux, il se vit bientôt en état de tenir la campagne. Les désordres qu'il commettait dans les provinces firent bientôt porter des plaintes à Thamas-Shah, qui, se trouvant alors dans ces quartiers-là, le fit prendre. Lorsque Nadir-Koul parut devant lui, le prince lui demanda d'où il était, qui il était, et pourquoi il s'était engagé dans un genre de vie si infâme. Nadir-Koul répondit : « Voyant la Perse subjuguée par Mahmoud, l'État sans roi et mes biens envahis par mes parents, j'ai été réduit à la nécessité de prendre cette voie pour subsister. » Thamas-Shah, offensé de cette réponse, le condamna sur-le-champ à la bastonnade à mort. Mais, après quelques moments de réflexion, il trouve la réponse de Nadir-Koul pleine de courage, juge qu'il en peut tirer de grands secours, et révoque sa sentence avec ordre d'arrêter l'exécution s'il est encore en vie. Lorsque la grâce arriva, l'exécution était fort avancée; on trouva cependant encore quelques signes de vie à Nadir-Koul; il fut pansé heureusement, et, après sa guérison, il fut présenté au prince qui, oubliant le passé, lui fit de beaux présents, l'attacha à son service, et lui donna le nom de Thamas-Kouli, c'est-à-dire serviteur de Thamas. Ce fut le premier degré d'élévation de cet homme extraordinaire, qui mériterait les plus grands éloges s'il n'avait pas manqué de fidélité à son roi et de reconnaissance pour son bienfaiteur.

Dans le temps que Thamas-Kouli-Khan entra dans le service, les Afghans avaient conquis presque toute la Perse. Le jeune guerrier se met à la tête des troupes de son légitime maître Thamas-Shah, et, poussant les conquérants de ville en ville, de province en province, il les conduisit jusqu'à Ispahan, et, par une suite de brillants succès, il vient à bout de purger la Perse de ses tyrans.

Thamas-Kouli-Khan était encore à la poursuite des Afghans,

lorsque les Turcs déclarèrent la guerre à la Perse. Thamas-Shah marcha contre eux, les battit, et leur céda pourtant, par un traité honteux, leurs conquêtes. Thamas-Kouli-Khan profita de la haine que cette démarche avait inspirée au peuple pour leur souverain ; il le fit détrôner, confiner dans une citadelle, et tira le fils de Thamas-Shah du berceau pour le mettre sur le trône, sous le nom de Shah-Abbas. Ce roi enfant ayant fait trois ou quatre cris par intervalles, Thamas-Kouli-Khan demanda aux assistants s'ils entendaient ce que voulait le nouveau roi. Quelques-uns d'entre eux ayant répondu qu'apparemment il demandait à teter, il leur dit la première fois : « Vous êtes des ignorants ; pour moi, qui ai reçu de Dieu le don d'entendre le langage des enfants, j'entends qu'il nous redemande les provinces que les Turcs ont envahies : oui, mon prince, ajouta-t-il en touchant la tête de l'enfant, nous irons bientôt tirer raison du sultan Mahmoud, et, s'il plaît à Dieu, nous vous ferons manger des raisins de Scutari et peut-être de Constantinople. » Il dit la seconde fois que le prince demandait une place pour les Persans à la Mecque, et chaque fois il promit au prince d'exécuter ses ordres. Dès lors, on entrevit les vastes projets qu'il a exécutés depuis. Thamas-Kouli-Khan, s'étant fait déclarer régent du royaume, demanda aux Turcs et aux Moscovites la restitution des provinces dont ils s'étaient emparés. Les Moscovites se firent un mérite de restituer ce qu'ils ne pouvaient conserver, et on arma pour y forcer les Turcs. Ses succès à la guerre lui facilitèrent le chemin du trône. Il força, par le moyen des troupes, les États à l'élire roi, sous le nom de Nadir-Shah.

La première chose que fit le nouveau roi fut de dépouiller de leurs biens les ecclésiastiques nommés *Mollahs*. Il fit appeler les principaux et leur demanda quel usage ils faisaient des richesses immenses dont ils étaient en possession. Un des plus hardis d'entre eux, voyant les autres embarrassés, répondit que ces biens étaient employés, selon l'intention du donateur, à des œuvres pies, que l'autre servait à la subsistance des malades, qui priaient Dieu sans cesse pour la prospérité du roi et pour celle de tout le royaume. Nadir-Shah répliqua que leurs prières étaient visiblement inutiles, puisque la Perse avait été si longtemps en proie à leurs ennemis, ses rois déposés ou errants, et les peuples accablés de maux ; qu'il n'était pas moins évident

que ses prières et celles de son armée avaient été efficaces, et qu'il était juste qu'il jouît, lui et ses troupes, de ces revenus. En même temps il ordonna de faire rechercher ces biens, et s'en empara.

Lorsque Nadir-Shah eut humilié les Turcs et affermi son trône, il entreprit la conquête de l'Inde. A la vue des cruautés qu'il y fit commettre, un derviche présenta à Nadir-Shah un écrit conçu en ces termes : « Si tu es Dieu, agis en Dieu; si tu es prophète, conduis-nous dans la voie du salut; si tu es roi, rends les peuples heureux et ne les détruis pas. » Nadir-Shah répondit : « Je ne suis pas Dieu pour agir en Dieu, ni prophète pour montrer le chemin du salut, ni roi pour rendre les peuples heureux; je suis celui que Dieu envoie contre les nations sur lesquelles il veut faire tomber sa colère. » Nadir-Shah emporta de son expédition de l'Inde 1,800 millions de livres de France. Cependant il trouva que cela ne suffisait pas. Il fit publier dans son camp un ordre de porter à son trésor tout le butin, sous le prétexte de soulager les soldats de tout ce qui pouvait les embarrasser. On obéit, mais il alla plus loin. Ayant appris que les officiers et les soldats avaient caché des pierreries et voulant tout avoir, il fit fouiller chacun d'eux en particulier et visiter leurs bagages; tel est l'ascendant qu'avait pris l'usurpateur que personne ne murmura ni ne fit résistance. Ce tyran ne fut assassiné que parce qu'il voulut forcer les Persans à reconnaître la croyance des Turcs pour bonne et l'adopter.

Voici encore deux petits traits qui m'ont paru avoir quelque agrément. M. Otter, marchant dans les rues de Constantinople, rencontra une troupe de femmes voilées qui revenaient du bain. Elles n'avaient jamais vu d'habits français, et en furent si frappées qu'elles prièrent M. Otter de s'arrêter un moment. Après l'avoir examiné depuis la tête jusqu'aux pieds, une d'entre elles lui dit : « N'as-tu pas de honte, giaour que tu es, de paraître moitié nu dans les rues? Comment, tu viens d'un pays où l'on fabrique le drap et tu n'as pas le moyen d'en avoir assez pour un habit qui pût te couvrir en entier? » Un Turc invita M. Otter à aller prendre du café chez lui. Les femmes de la maison s'amusèrent à regarder l'étranger à travers une jalousie. Le Turc s'en aperçut, et les fit retirer. Le galant Français demanda qu'il fût permis à ces pauvres femmes de contenter leur curiosité. Le jaloux Oriental

entra là-dessus en fureur, et fit un long discours sur les galanteries des femmes : « Nous ne courons pas ce risque, dit M. Otter, nos femmes sont douces et raisonnables; nous leur laissons le soin de leur conduite, et nous sommes tranquilles. — Je pense, répliqua-t-il, que les femmes sont les mêmes partout, et je remercie Dieu de m'avoir fait naître dans un pays où il est permis aux hommes de se mêler de leur conduite. »

XXII

Si l'on jugeait de l'esprit des Français par le genre et la qualité des ouvrages qui sortent depuis quelque temps de leurs presses, l'idée qu'on s'en ferait ne serait pas avantageuse. On n'a jamais tant vu de mauvaises et futiles productions. Il semble que la licence seule guide la plume de nos écrivains. C'est une espèce de maladie épidémique qui a gagné jusqu'aux sots, qui, sans génie, sans goût, sans connaissances, sans le moindre agrément dans le style, se font néanmoins imprimer. Les romans autrefois si purs, mais qui faisaient, à la vérité, acheter leur chaste dénoûment par l'ennui de plusieurs gros volumes, sont salis aujourd'hui dès les premières pages par les aventures les plus indécentes. J'en excepte cependant celui de *Mysis et Glaucé*[1], qui paraît depuis peu et qui n'est point encore connu. On l'attribue à l'abbé de La Tour, auteur de la *Vie d'Épaminondas* et de plusieurs autres ouvrages sérieux, entre autres de l'*Amusement de la raison* dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans une de mes dernières lettres. Le roman de *Mysis et Glaucé* est une traduction d'un prétendu poëme grec en trois chants, quoique en effet il ne soit qu'une très-faible imitation du *Temple de Gnide* (petit chef-d'œuvre de sentiment et de style), et un essai de l'auteur dans ce genre qui n'appartient pas à une imagination froide ni à une plume dénuée de grâce et de légèreté.

1. *Mysis et Glaucé*, poëme en trois chants, traduit du grec par M. Séran de La Tour. Genève (Paris), 1748, in-12.

L'auteur aurait pu jeter plus d'agrément, plus de chaleur et plus de variété dans ce roman. Son style est sec et quelquefois guindé; on s'aperçoit même aisément qu'il lui a coûté beaucoup pour le rendre agréable et léger. Le commencement de son premier chant est obscur et diffus; les descriptions qu'il fait des temples de l'Amour et d'Apollon n'ont rien de trop piquant. Au reste l'allégorie de ce poëme est très-bien suivie; le but de l'auteur est de faire sentir combien est préférable un amour tendre et délicat, fondé sur les qualités du cœur, à cet amour d'instinct qui nous met, pour ainsi dire, au niveau du reste des animaux; car aujourd'hui les liaisons de cœur se font singulièrement.

Voici la façon d'attaquer et de se rendre, car la défense n'est pas permise. Un jeune homme donne la main à une femme au sortir d'une promenade ou d'un spectacle. On veut reconnaître son attention; on le prie à souper. Il refuse; on le presse, il se rend. La politesse exige de la part du convive qu'il rende une visite à la dame dès le surlendemain au plus tard. Il arrive. Le jeu n'est pas encore arrangé; on donne à tirer. L'honneur est dû à l'étranger; il fait la partie à madame. A propos de boston et de manille on dit mille petits jolis riens. La galanterie veut qu'un homme perde son argent, au moins la première fois. Les distractions volontaires dont madame est l'objet lui en facilitent les moyens. On le badine, mais on le plaint. On l'invite à venir prendre sa revanche un autre jour; il n'a garde d'y manquer. Il trouve madame seule, occupée à faire de la tapisserie. Cette heureuse solitude fournit matière à tous les menus propos galants qu'on retourne de cent et cent façons; une pelote tombe, on se baisse vite pour la ramasser, mais on est plus longtemps à la trouver parce que chemin faisant on admire le plus joli petit pied du monde. L'éloge du pied conduit insensiblement à celui de la main, dont on admire la blancheur, l'adresse et la légèreté. Les grâces ne manient pas l'aiguille avec autant d'art. Tout en causant, on baise cette main sans que la dame s'en aperçoive. Cette conversation intéressante finit parce qu'il faut habiller madame. On sort, mais avec promesse de se revoir. On lie une partie de souper chez des amis communs où l'on veille fort tard. Ce souper incommode. Il est naturel d'aller s'informer de la santé de la personne à laquelle on prend intérêt. On y va;

madame, qui ne compte recevoir aucune visite ce jour-là, se tient dans son boudoir, les rideaux tirés parce que le trop grand jour augmenterait la migraine qu'elle a gagnée la veille. Elle est dans un déshabillé intéressant; cependant elle cherche à s'excuser sur ce désordre; ensuite elle fait des reproches de ce qu'on vient ainsi la surprendre. Pour l'apaiser, on lui dit qu'on ne l'a jamais vue si belle; que sa migraine charge ses yeux d'une langueur et d'une tendresse qui toucherait le plus sensible. On cause encore quelques moments; le cavalier, qui craint d'être incommode, veut sortir; madame l'arrête : « Vous me tiendrez compagnie, lui dit-elle, puisque vous êtes venu, vous me dissiperez..... Mais, à propos, je ne sais comment on a pu vous laisser entrer, j'avais donné ordre de dire à ma porte que je n'y étais pour qui que ce soit. » On marque sa reconnaissance d'être préféré. De part et d'autre, on se dit mille choses agréables, on s'anime. Insensiblement le jour baisse. Le flambeau de l'amour éclaire le cavalier. Il s'approche du sopha où madame s'est jetée pour être plus à son aise. Bientôt la migraine cesse, et l'on n'est plus occupé qu'à trouver d'autres moments dans la suite, que la santé de madame aura soin de préparer.

N'allez pas cependant croire, sur ce récit, que toutes nos femmes en France sont le modèle de celle dont je viens de vous faire le portrait; Boileau, le satirique, a compté, avant moi, jusqu'à trois honnêtes femmes dans Paris.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, je finirai par vous donner une idée succincte d'une comédie en prose en un acte, intitulée *la Chauve-Souris*[1], idée qui vous convaincra de la justesse de mes réflexions préliminaires. Valère aime une jeune veuve nommée Isabelle. Après une absence de six mois, il revient à Paris, d'où on lui avait mandé les infidélités de sa maîtresse. En arrivant, il interroge Lisette, suivante d'Isabelle, qui ne veut lui rien dire. Quelque argent la rend traitable, et elle découvre à Valère toute l'intrigue de la jeune veuve avec un nommé Clitandre. Valère, furieux, cherche tous les moyens de se venger. Devinez celui auquel il s'arrête? Il lui échappe de

1. *La Chauve-Souris de sentiment,* comédie en un acte, s. l. n. d. 38 p., avec une pl. gr. (par Boucher?) Attribuée de tout temps au comte de Caylus, et par M. Paul Lacroix à Crébillon fils, cette comédie a été réimprimée à Bruxelles sous la rubrique de Berg-op-Zoom, à 120 ex., 1866, in-18.

dire devant Lisette qu'il voudrait attraper la galanterie la plus cossue....; qu'il la paierait cent louis. « Cent louis, dit Lisette, parlez-vous tout de bon? — Oui, j'y suis déterminé. — Hé bien, je vous en tiendrai quitte à meilleur compte, répond Lisette; tenez, vingt louis, et je vous promets..... — Ah! j'y consens, reprend Valère; tu es jolie, c'est de quoi me dédommager. » Le marché est conclu, mais il faut écarter Frontin, valet de Valère, qui aime Lisette, qui la croit une vestale et veut l'épouser. On le met en sentinelle devant la porte de la chambre d'Isabelle où Clitandre est entré. Isabelle, qui ne peut plus supporter l'infidélité qu'elle fait à Valère, rompt avec Clitandre et sort pour voir Valère, qu'on lui a dit être de retour, afin de lui avouer tous ses torts. Frontin n'avait pas gardé la consigne. Il était sorti de son poste, et était allé faire un tour dans le jardin, où l'on juge bien qu'il trouva Lisette et Valère dans le parterre dont il ne fallait pas approcher de trop près pour savoir ce qui se passait entre eux. Il rentre; aussitôt Isabelle lui demande où est son maître. Frontin lui dit pour toute réponse qu'il ne l'aurait jamais cru s'il ne l'avait vu, et tient plusieurs autres propos qui sont des énigmes pour Isabelle. Valère paraît, fait des reproches sanglants à Isabelle, mais elle le désarme par l'aveu le plus humble et le plus sincère. Elle lui dit qu'elle vient de congédier pour toujours Clitandre, et qu'elle se soumet à ce qu'il lui plaira ordonner de son sort. Valère honteux, interdit de son aventure avec Lisette, n'ose regarder Isabelle; elle lui fait tant d'instance qu'il lui avoue à son tour le genre de vengeance qu'il lui préparait. Isabelle, à ces mots, n'hésite point, et pour prouver à Valère son parfait retour elle veut partager avec lui le fruit cuisant qu'il venait de cueillir dans le jardin. Pour Frontin, qui voit à quoi la bonne et sage Lisette est propre, il songe à rester garçon.

Cette sale comédie est de M. le comte de Caylus, et n'a point été jouée.

— M. de Voltaire vient de quitter la cour de Lunéville, où il a été environ deux mois avec Mme la marquise du Châtelet et Mme de Boufflers. Il a fait des vers assez agréables où il compare le roi Stanislas à notre bon roi Henri IV, et la marquise de Boufflers à la belle Gabrielle d'Estrées, maîtresse de ce grand prince. Voici ces vers :

AU ROI STANISLAS

Le ciel comme Henri voulut vous éprouver;
La bonté, la valeur à tous deux fut commune;
Mais mon héros fit changer la fortune
Que votre vertu sait braver.

A MADAME DE BOUFFLERS

Vos yeux sont beaux, et votre âme est plus belle;
Vous êtes simple et naturelle,
Et sans prétendre à rien vous triomphez de nous;
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais on n'eût point parlé d'elle.

XXIII

Il y a quelque temps que M. Deslandes a publié un volume de dissertations[1]. Elles sont assez peu curieuses; j'en excepte deux dont je vais extraire ce qui m'y paraît mériter quelque attention :

1° Dans la première dissertation, M. Deslandes appuie sur la nécessité d'établir des greniers publics, où l'on serre dans des années d'abondance de quoi subsister dans des temps fâcheux. Il ajoute qu'on y a pensé souvent, mais il y a longtemps qu'on a dit que la France était le pays des projets, et non de l'exécution.

2° Il faut mettre dans ces greniers les blés qu'on recueille dans les pays chauds, parce que ceux qui naissent dans les pays froids se corrompent et se moisissent. Les Moscovites ne serrent leurs blés qu'après les avoir fait chauffer plusieurs jours de suite.

3° Les meilleurs greniers publics seraient des souterrains creusés dans le roc et impénétrables à l'air et à l'eau. La raison en est que l'air intérieur ne pourrait frapper les grains, ni in-

1. Deslandes a publié, en 1748, le premier volume d'un *Recueil de différents traités de physique et d'histoire naturelle*, mais point de dissertations proprement dites.

troduire dans ces souterrains des œufs d'insectes qui ne demandent qu'un lieu propre à éclore et à se développer. En Ukraine et en Lithuanie, on serre les blés dans des puits qui approchent des souterrains proposés. Il faut surtout garantir les grains de l'humidité, dans la crainte qu'ils ne germent. Un soldat danois, ayant avalé par hasard quelques grains d'avoine, en fut violemment tourmenté. Comme son mal augmentait tous les jours, on soupçonna à différents symptômes que ces grains pouvaient avoir trouvé dans son estomac une matière où ils avaient germé comme s'ils eussent été semés en pleine terre.

4° Une infinité d'insectes travaillent à détruire le blé. Ils s'insinuent plus aisément dans les blés cueillis dans les pays froids, parce que la peau n'en a pas été durcie par le chaud. Le soufre est le meilleur remède qu'on ait trouvé jusqu'ici pour exterminer ces insectes.

5° Pour hâter la germination du blé et la rendre plus abondante, il n'y a pas de meilleur moyen que de laisser tremper quelques jours les grains dans l'eau de la pluie, où l'on aura fait infuser du crottin de cheval et de chèvre, mêlé à un peu de paille hachée. Les grains ainsi trempés lèvent plus tôt de terre et produisent beaucoup de tiges, ce qui vient, ajoute Malpighi, de ce que les sels, engagés dans la fiente des animaux, étant dissous par l'eau de la pluie, contribuent beaucoup à faire végéter les plantes.

6° Parmi les hommes célèbres qui ont aimé l'agriculture, nous comptons le très-célèbre amiral de Coligny. Pendant le feu des guerres civiles, lorsque toute la France, sous prétexte de religion, ne respirait que meurtres et incendies, Charles IX et Catherine de Médicis envoyèrent deux gentilhommes pour épier la conduite de l'amiral, qui s'était retiré dans une de ses terres. Ces deux gentilhommes, étant partis secrètement, surprirent l'amiral en habit de ménage, selon l'expression d'un historien, et la serpette à la main, qui taillait ses arbres. Après avoir reçu, comme il devait, les compliments forcés des deux ambassadeurs, il ajouta en souriant : « Ne manquez pas de dire au roi et à la reine, l'équipage où vous m'avez trouvé, et peut-être me feront-ils la justice de croire qu'un homme occupé de choses aussi simples que je le suis ne songe point à rien machiner contre l'État. »

Dissertation sur les sympathies et les antipathies. — Voici quelques faits curieux de cette dissertation :

L'empereur Ferdinand fit voir à Inspruck, au cardinal de Lorraine, un gentilhomme qui avait tant de peur des chats qu'il saignait du nez à les entendre seulement miauler de loin.

Le duc d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un levreau.

Wadislas Jagellon, roi de Pologne, qui pendant un demi-siècle affronta toutes sortes de périls et montra une valeur supérieure aux événements, se troublait et prenait la fuite en voyant des pommes.

Si, par mégarde, on en faisait sentir à Duchesne, secrétaire de François Ier, il lui sortait par le nez une grande quantité de sang.

Érasme, qui avait l'esprit si doux et si bien fait, d'ailleurs ami sincère de la vérité, avait tant d'antipathie pour le poisson qu'il n'en pouvait même sentir sans avoir la fièvre.

Tyco-Brahé changeait de couleur et sentait ses jambes défaillir à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard.

Le chancelier Bacon tombait en défaillance toutes les fois qu'arrivait une éclipse de lune, et sa défaillance durait autant que l'éclipse elle-même.

Don Juan Rob, chevalier d'Alcantara, tombait en syncope quand il entendait prononcer le mot *lana*, quoique son habit fût de laine.

Marguerite de Valois, reine de Navarre et sœur de François Ier, se troublait au seul mot de *mort*, et chassait ceux qui osaient le proférer devant elle; c'est ce qui arriva à un jardinier à qui elle demandait des nouvelles d'un arbre qui avait porté toujours de bons fruits : « Madame, répondit le jardinier, il est mort. »

Le maréchal d'Albret ne pouvait voir ni sentir du marcassin sans se trouver mal.

Le maréchal de Clérambault, courtisan agréable et délié, demandait un jour à ce propos de quelle manière il faudrait traiter un homme qui, en se battant contre d'Albret, aurait tenu une tête de marcassin de la main gauche et son épée de la droite.

Le chapelain d'un seigneur allemand ne pouvait voir des

fraises sans dégoût, ni en manger sans ressentir des étouffements de chaleur. Son corps devenait ensuite tout rouge. Quelques heures après, il lui prenait une sueur abondante, laquelle le remettait dans son état naturel, et il ne lui restait plus que de la faiblesse et une sorte d'égarement d'esprit.

On a fait beaucoup de raisonnements sur toutes ces singularités, mais aucun ne satisfait un homme sensé. Je crois qu'on peut appliquer à tout cela l'épigramme de Martial :

> Je ne t'aime point, Lycidas;
> Ne m'en demande point la cause,
> Je ne puis te dire autre chose,
> Sinon que je ne t'aime pas.

— M. l'abbé de La Bletterie, auteur de l'excellente *Vie de l'empereur Julien*, vient de donner les ouvrages de cet homme singulier, et la *Vie de Jovien*. Ce qui nous reste de ce célèbre et odieux apostat se réduit à des lettres et à des satires. Les lettres ne contiennent qu'une philosophie platonicienne fort commune; les satires ont un air de bizarrerie qui ne serait pas de notre goût; d'ailleurs, elles font allusion à mille usages qui nous sont inconnus. Il est vrai que l'habile traducteur rappelle dans ses notes à peu près ce qui est nécessaire pour l'intelligence du texte, mais une plaisanterie est comme perdue quand, pour l'entendre, il faut avoir recours à un commentaire. La vie de Jovien est peu de chose. Julien entreprit une expédition contre les Perses, il mourut dans le cours de cette guerre. Jovien fut proclamé à l'instant empereur par l'armée, qu'il reconduisit sur les terres de l'empire. Pressé par l'ennemi dans sa retraite, il fit avec lui un traité honteux et lui abandonna plusieurs provinces de l'État qui l'avaient choisi pour maître. Voilà toute l'histoire du lâche Jovien.

Si vous souhaitez savoir ce que je pense de l'auteur de cet ouvrage, qui est un de nos plus célèbres écrivains, voici l'idée que je m'en suis formée. L'abbé de La Bletterie est exact; on peut compter sur ses recherches et être sûr qu'on ne sera pas trompé. Comme il n'a pas la réputation d'être un trop bon croyant, il a affecté, dans ses livres, je ne dis pas de la religion, je dis une espèce de dévotion qui fait pitié ou qui fait rire selon

qu'on se trouve monté en le lisant. Son style est correct, les faits sont liés on ne peut pas mieux ; les choses sont narrées avec l'étude qu'il leur convient ; ses réflexions sont plus pensées qu'ingénieuses ; ses portraits sont peu approfondis ; j'en excepte celui d'Athanase qui est fait d'une grande manière. En général, l'abbé de La Bletterie fait une histoire comme la peut faire un homme laborieux, cultivé, et qui a de l'esprit, mais il manque de génie ; il ne jette pas dans la narration cet air d'intérêt qui fait souhaiter vivement d'en voir la suite. Il ne passionne point pour les personnages qu'il met en action, il ne remue point l'âme ; il parle à la raison, mais rarement à l'imagination et au cœur. C'est un écrivain qu'on approuve, mais qu'on n'admire point, qu'on n'aime pas même. En lisant son ouvrage, je n'ai jamais souhaité de faire connaissance avec lui, et cette indifférence ne fait pas, ce me semble, honneur à son livre.

— Il paraît un petit roman intitulé *les Époux réunis, ou le Missionnaire du Temps*[1]. Un homme très-amoureux de sa femme en devient jaloux ; il lui donne un coup de poignard, et, croyant l'avoir tuée, il s'éloigne de Paris. Diverses aventures ou ses remords le conduisent dans le cloître. Après plusieurs années de mission dans l'ancien et dans le nouveau monde, il vient prêcher à Paris. Sa femme se trouve à son sermon ; ils se reconnaissent, le mari quitte le froc et rejoint sa chère moitié. C'est parce que je vous parle de tout, que j'ai l'honneur de vous entretenir d'une brochure où il n'y a ni décence, ni esprit, ni style, ni sentiment.

— Le poëte Roy, qui est ennemi déclaré de l'Académie française, a adressé l'épigramme suivante au poëte Piron, qui voudrait bien être de l'Académie, mais sans s'abaisser à des sollicitations désagréables.

Le public accueille ta veine,
Et tu veux que ce seul Mécène
Fasse pour toi les premiers pas
Chez messieurs de la Quarantaine ?
Pauvre Piron, tu perds ta peine :
Le public ne les connaît pas !

1. Berg-op-Zoom (Paris), 1748, 2 parties en un vol. in-12.

Épigramme allégorique dans laquelle le poëte Roy est comparé à Hercule, et l'Académie au peuple pygmée.

Un jour le peuple pygmée,
La taille au-dessous de fourmi,
Sur le bon Hercule endormi
Vint s'assembler en corps d'armée.
Tout le camp d'aiguillons muni
A le picoter s'évertue;
Que fait Hercule? Il éternue :
Et voilà le combat fini.

Lorsque M. d'Argenson a été reçu à l'Académie française, il a eu des concurrents, entr'autres l'abbé Le Blanc, cet auteur si haï et si méprisé. Cela a donné occasion au poëte Roy de faire l'épigramme suivante, dans laquelle M. d'Argenson est comparé à Ulysse, et l'abbé Le Blanc à Irus.

Parmi tous les aspirants
A l'hymen de Pénélope,
Irus, plus hideux qu'Ésope,
Irus se mit sur les rangs.
Ulysse vint : son épée
Du sang des rois fut trempée;
Pour Irus, dès qu'il le vit,
Un coup de poing l'en défit.

— Nous venons d'être témoins d'un mariage fort singulier. M[lle] Staffort vient d'épouser Crébillon le fils, auteur de beaucoup d'ouvrages ingénieux. Il lui avait fait déjà un enfant. Comme ils sont tous deux extrêmement pauvres, on a dit que c'était la soif qui avait épousé la faim, et on a appelé cette union la continuation des *Égarements du cœur et de l'esprit* de Crébillon. C'est le titre d'un agréable roman de cet écrivain voluptueux. M[lle] Staffort est tante de milord Staffort qui s'est retiré en France.

XXIV

Une dame, fort connue dans ce pays-ci par le bel esprit, vient de m'envoyer un ouvrage singulier de M. Deslandes qu'on imprime actuellement. Comme ce roman historique ne peut manquer de faire du bruit par les hardiesses dont il est rempli, et que l'auteur a de la célébrité en Europe, j'ai pensé que vous seriez bien aise de voir ce que j'ai répondu sur l'un et sur l'autre; voici ma lettre :

« Je viens de lire la *Princesse de Montferrat* [1] avec la passion qu'on a pour tout ce qui a passé par vos mains, avec plus de liberté que vous n'en laissez ordinairement et avec une impartialité dont j'espère que vous me tiendrez compte. Cet ouvrage singulier a fait sur mon cœur des impressions subites, vives, profondes. J'y trouve ce que l'histoire à de plus vrai, le roman de plus merveilleux, le théâtre de plus tragique. Le sujet est grand et simple, les incidents sensibles et surprenants, le dénouement juste et terrible.

« Je n'imagine pas une action plus naturelle, plus instructive, plus touchante. Un grand empereur choisit un héros célèbre par sa probité et ses talents pour le rendre le dépositaire de sa puissance. L'impératrice trouve malheureusement un homme adorable où l'on n'avait vu qu'un homme d'État. Le ministre, uniquement occupé du bonheur des peuples, ne tarde guère à devenir la victime d'un feu honteux qu'il a méprisé. Une épouse désolée fait crier dans une assemblée de plusieurs nations un sang injustement versé. La princesse, coupable de toutes ces horreurs, ne peut ni soutenir la honte dont on la couvre, ni étouffer les remords qui la rongent, et se précipite dans les flammes. Le monarque lui-même consent à périr pour expier le crime d'un jugement injuste et précipité. Ses sujets le forcent à vivre. Il offre sa main à la veuve généreuse qui poursuit avec tant d'éclat une illustre vengeance. Elle dédaigne ces nouveaux

1. *Histoire de la princesse de Montferrat.* Londres, 1749, in-12.

ment : il m'en a fait voir la possibilité. Il est ferme dans les nouvelles amitiés et vif dans les anciennes. Il a une intrépidité de raison qui étonne les plus philosophes, et une douceur de caractère qui charme les hommes les moins sociables. On trouve réunis en lui les trois genres d'esprit : l'esprit d'affaires, l'esprit de lettres, l'esprit de conversation. C'est un homme charmant, avec qui je voudrais être tout le temps que je ne puis passer auprès de vous. »

— Il y a quelque temps qu'il a paru dans les pays étrangers une *Vie de l'abbé de Choisy*[1], qui commence seulement à faire du bruit à Paris depuis quelques jours. Je ne puis comprendre ce qui a empêché ce livre de pénétrer plus tôt dans la seule ville de l'univers où l'on peut juger de sa vérité et où l'on peut avoir de l'empressement pour le lire. L'auteur partage cette vie en trois livres. Dans le premier, il ne parle que de la fureur qu'avait l'abbé de s'habiller en femme. Il est vrai, comme on le dit dans cette histoire, qu'il alla dans une de nos provinces sous le nom de la comtesse des Barres, où, sous prétexte de former les filles de ses amies, il eut des aventures assez agréables. L'écrivain qui nous donne cette histoire a ignoré un fait que je tiens de source. Il se fait dans quelques paroisses de Paris une assemblée tous les mois, où, après un discours de charité, on pourvoit, par une quête, aux besoins des pauvres. L'abbé de Choisy souhaita de se trouver habillé en femme à une de ces assemblées, et il engagea, à force de prières, le curé à y consentir. L'abbé arriva sous le nom d'une dame de province ; elle parla contre toutes les règles et, son discours fini, elle mit cent louis d'or dans la bourse de la quête ; l'émulation engagea les dames de Paris à donner plus qu'elles n'avaient accoutumé de faire, de sorte que cette bizarrerie valut aux pauvres plus de deux mille pistoles.

Le second livre représente l'abbé de Choisy passé de l'état de femme à celui d'apôtre. Tout le monde sait le voyage que fit ce voluptueux abbé à Siam, dans l'espérance d'y convertir le roi. La relation qu'il a donnée de son voyage est écrite de

1. *Vie de M. l'abbé de Choisy*. Lausanne et Genève (Paris), 1748, in-12. L'attribution de ce livre à l'abbé d'Olivet a été contestée. Les *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme* ont été souvent réimprimées. La dernière édition est de Bruxelles, 1870, in-12.

ce style vif, léger et inconséquent, qui caractérise tous ses écrits.

Le troisième livre est destiné à peindre l'abbé de Choisy comme écrivain. Malgré les éloges que l'auteur lui donne, la plupart de ses ouvrages sont assez peu lus. C'est un écrivain badin, superficiel, peu exact, point de logique, sans ordre. Ses *Mémoires de Louis XIV*[1] sont ce qu'il a fait de mieux, parce qu'on lui pardonne un certain désordre qui ne serait pas souffert ailleurs. L'abbé de Choisy avait une mère de beaucoup d'esprit. Elle lui recommandait de ne voir que des gens de qualité pour n'être point glorieux. « Allez passer l'après-dîner, lui disait-elle, avec les MM. de Lesdiguières, de Villeroy, de Guiche, de Louvigny. Vous vous accoutumerez à la complaisance de bonne heure, et il vous en restera toute votre vie un air de civilité qui vous fera aimer de tout le monde. » L'abbé de Choisy dit quelque part : « Pendant que je travaillais à l'histoire de Charles VI, M. le duc de Bourgogne, à peine sorti de l'enfance, me dit : « Comment vous y prendrez-vous pour dire que ce roi » était fou ? — Monseigneur, lui répondis-je sans hésiter, je » dirai qu'il était fou ; la seule vertu distingue les hommes dès » qu'ils sont morts. »

— Voici des vers que l'illustre et vieux M. de Fontenelle a adressés à un jeune auteur qui lui avait demandé des conseils :

> Dans la vie où tu veux courir,
> Songe bien ce que tu hasardes:
> Il faut avec courage également offrir
> Et ton front aux lauriers et ton nez aux nazardes.

XXV

M. de La Place qui avait acquis quelque réputation par la traduction qu'il avait faite, et qu'il continue, du *Théâtre anglais*, ne la soutient pas par les ouvrages qu'il compose. Il y a environ un mois qu'il donna une tragédie intitulée *Jeanne d'Angleterre*,

1. *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV.*

et qui n'eut qu'une représentation ; et il vient de publier un petit poëme sur la paix où il n'y a nulle netteté dans le plan, point d'élévation dans les pensées. Les images y sont le plus souvent burlesques, et les vers plats quand il veut les faire tendres, et durs quand il veut les rendre forts. Deux morceaux plus passables que les autres de cette poésie sont copiés l'un de Voltaire, l'autre de Despréaux. Voici un lieu commun qui m'a paru ce qu'il y a de plus passable dans l'ouvrage que je vous annonce :

Peuples, par des concerts et des cris d'allégresse,
Célébrez le retour de l'aimable déesse ;
Relevez ses autels, rendez-lui ses honneurs,
Et goûtez à l'envi le prix de ses faveurs.
O vous, jeunes beautés, qu'un nœud rempli de charmes
Attache à des guerriers, sujets de vos alarmes,
Des myrthes de Vénus parez-vous en ce jour :
Le règne de la paix est celui de l'amour.
Famille désolée, épouse languissante,
Et vous, fille craintive, et vous, mère tremblante,
Vous que le sort d'un fils, d'un père, d'un époux,
Sous les ordres de Mars retenus loin de vous,
Touchait d'une douleur aussi juste que tendre [1]...
Vous tous qui, par état, par honneur ou par choix,
Des fureurs de la guerre avez senti le poids;
Vous, humbles laboureurs, et vous, race intrépide,
Du trône de vos rois appui ferme et solide,
Héros, reprenez tous, dans les bras de la paix,
Ce calme que loin d'elle on ne trouve jamais.

— J'eus l'honneur de vous annoncer les *Mœurs* dès qu'elles parurent, et le jugement que j'en portais alors ne paraît pas avoir été confirmé par l'idée qu'en ont les vrais connaisseurs. Le magistrat, en faisant brûler cet ouvrage, a, comme cela ne manque jamais d'arriver, augmenté la curiosité de le lire. Il en paraît aujourd'hui une critique assez bien écrite, mais qui n'est remplie que de choses étrangères au livre critiqué ou de choses communes qui n'avaient pas échappé aux lecteurs les moins éclairés. Cette critique est d'un certain Meusnier de Querlon,

1. La Place n'a fait imprimer sa tragédie qu'en 1781, c'est-à-dire trente ans plus tard; il y a fait des remaniements, car les vers que voici sont supprimés, l'un d'eux manque sur le manuscrit, et nous ne l'avons pas remplacé.

qui n'est connu que par quelques petits ouvrages de cette nature[1].

— Je ne sais pas si vous connaissez les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* de M. de Montesquieu, auteur des *Lettres Persanes*. C'est un ouvrage où il y a de la politique, beaucoup de philosophie, et un grand sens. La nouvelle édition qu'on vient de publier de ce livre me donne l'occasion de vous en parler. Toute la grandeur de Rome, suivant ce profond écrivain, vint de ce que les Romains n'eurent jamais la pensée de fonder plusieurs villes; mais de plusieurs villes, de plusieurs peuples, de plusieurs empires, ils pensèrent toujours à ne faire qu'une ville. Ils voulurent établir dans Rome un centre à l'univers par leur industrie, il n'y eut qu'un foyer dans le monde, et ce foyer, qui était Rome, échauffait tout. Mais dès que les centres du gouvernement, les foyers se multiplièrent au préjudice de l'unité et de l'union, lorsque les gouverneurs perpétués dans leur emploi se regardèrent comme indépendants, Rome déchut de son ancienne grandeur. Voilà la clef de ce livre où chaque mot dit souvent plus d'une chose, et qu'il faut plutôt méditer que parcourir. On a beaucoup écrit sur les Romains, et peut-être était-il réservé au seul président de Montesquieu de les connaître.

— M. de La Font, auteur des excellentes *Réflexions sur la peinture*, vient de publier une lettre critique sur l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*[2]. Il règne beaucoup de modération dans cette critique qui, d'ailleurs, est sans ordre et mal écrite,

— L'Électeur de Cologne ayant fait écrire au poëte Roy qu'il souhaitait de voir de ses ouvrages, celui-ci, en les lui envoyant, lui a adressé les vers suivants :

Par le goût des beaux-arts Votre Altesse guidée,
Sur la foi des bienfaits dont me comble mon roi,
    A peut-être conçu de moi
    Une trop grande idée.
J'apprends que vous voulez en juger par vos yeux.
    Que cet ordre m'est précieux!
L'offrir et l'annoncer porte un air d'assurance.
    L'hommage qui nous sied le mieux
    Est celui de l'obéissance.
Vos souverains font grâce aux talents nés chez eux;

1. Nous n'avons pu retrouver cette brochure.
2. 1748, in-12. Il s'agissait du propre livre de Raynal.

Aux talents étrangers on ne doit que justice.
A quel péril mes vers me vont-ils exposer
Si, par quelque regard propice,
Prince, vous ne daignez les naturaliser!

— On vient de publier un troisième volume d'un roman intitulé les *Confidences réciproques* [1]. Le premier volume est mauvais, le second médiocre, et le troisième excellent. Il consiste en cinq ou six jouissances plaisantes, vives, variées, naïves. C'est dommage qu'elles soient quelquefois un peu chargées; avec ce défaut, c'est un des morceaux les plus amusants qu'on nous ait donnés depuis longtemps.

XXVI

Comme notre littérature n'a produit depuis ma dernière lettre aucun ouvrage d'agrément dont je puisse vous entretenir, j'ai cru que vous seriez bien aise de trouver quelques particularités peu connues sur les dames qui ont le plus honoré la France par leurs écrits.

M[me] Dacier avait médiocrement d'esprit et beaucoup d'érudition; elle s'est rendue célèbre par les excellentes traductions qu'elle a faites des auteurs anciens. M[me] de La Suze avait peu de conduite et beaucoup de sentiment; nous n'avons en notre langue de bonnes élégies que celles qui sont sorties de ses mains. M[me] de Sévigné donnait un ton naturel et délicat à tout ce qu'elle disait; on remarquait cet heureux talent dans sa conversation, et on l'admire dans ses lettres. Elle était dévote sans être ridicule. M[lle] de Scudéry a perdu beaucoup de sa réputation depuis que les contes de fées sont devenus à la mode. On ne lit plus guère les longs romans de cette illustre fille; elle avait beaucoup d'esprit, mais il lui manquait un peu de naturel. M[me] de La Fayette a eu beaucoup de part à *Zaïde* et à la *Princesse de Clèves,* deux excellents romans qui ont paru sous le nom de Segrais. Elle était l'idole des gens de cour et de lettres.

1. Attribuées au comte de Caylus, par Barbier, d'après une note de Van Thol, les *Confidences réciproques* sont indiquées comme publiées en 1774, trois parties in-12.

MADAME DACIER.

M. Lefèvre avait un ami fort entêté de l'astrologie judiciaire. Il le pria, le jour même qu'Anne Lefèvre vint au monde, d'en faire l'horoscope et de lui donner l'heure précise de sa naissance. L'astrologue, après avoir bien travaillé à cette figure, dit à M. Lefèvre qu'il l'avait trompé et qu'il n'avait pas bien marqué l'heure : « Car, disait-il, je vois dans cette naissance une fortune et un éclat qui ne peuvent convenir à une fille. » Anne Lefèvre s'est toujours servie depuis de cette aventure pour faire voir le frivole de cet art qui avait trouvé de si grandes choses dans l'horoscope d'une fille qui n'avait aucune fortune. Mais d'autres, au contraire, ont voulu faire valoir cette prédiction et s'en servir pour établir et autoriser cet art, en rapportant de grandes promesses de fortune et d'éclat à la haute réputation qu'elle s'est acquise.

M. Lefèvre ne pensait nullement à élever sa fille dans les lettres, mais le hasard en décida autrement. Ce savant avait un fils qu'il élevait avec un grand soin; pendant qu'il lui faisait des leçons, Anne Lefèvre, qui avait alors onze ans, était présente et travaillait en tapisserie. Il arriva un jour que le jeune écolier répondait mal aux leçons de son père. Sa sœur le soufflait en travaillant, et lui suggérait ce qu'il avait à répondre. Le père l'entendit et, ravi de cette découverte, il résolut d'étendre sur elle ses soins et de l'appliquer à l'étude. Elle fut fâchée d'avoir tant parlé, car dès ce moment elle fut assujettie à des heures réglées. Elle fit en si peu de temps de si grands progrès que son père, charmé d'un si excellent naturel, s'appliqua entièrement à l'instruire. De son écolière, elle devint son conseil, de sorte qu'il ne faisait rien sans le lui communiquer.

M. et Mme Dacier eurent des doutes sur la religion calviniste dans laquelle ils étaient nés l'un et l'autre. Pour s'éclaircir plus à loisir sur cette matière ils résolurent de se retirer à Castres. Leurs amis n'oublièrent rien pour empêcher ce voyage, et M. de Charleval, cet homme célèbre par la délicatesse de son esprit, croyant que c'était le mauvais état de leurs affaires qui les forçait à quitter Paris, vint leur apporter 10,000 livres en les

conjurant de les accepter. Ils virent avec plaisir cette marque de générosité dont il est peu d'exemples, mais refusèrent constamment d'en profiter. Le prétexte dont ils se servaient pour ne pas révéler le véritable motif de leur voyage fut que Mme Dacier était bien aise de connaître la famille de son mari.

On rapporte une chose de Mme Dacier qui montre bien quelle était sa modestie. Les savants du Nord qui voyagent ont grand soin de visiter, dans tous les pays où ils passent, les personnes distinguées par leur savoir, et portent avec eux un livre où ils les prient de mettre leur nom avec une sentence. Un gentilhomme allemand très-savant vint voir Mme Dacier et lui présenta son livre en la priant d'y mettre son nom et une sentence. Elle vit dans ce livre le nom de plusieurs savants hommes de l'Europe; cela l'effraya, et elle lui dit qu'elle rougirait de mettre son nom parmi tant de noms illustres et que cela ne lui convenait pas. Il ne se rebuta pas; plus elle se défendait, plus il la pressait; il revint plusieurs fois à la charge; enfin, vaincue par ses importunités, elle prit la plume et mit son nom avec un vers de Sophocle, qui veut dire : Le silence est l'ornement des femmes. L'étranger, surpris et étonné de ce fait qui marquait son caractère, resta dans l'admiration.

M. et Mme Dacier étaient si prévenus en faveur des anciens qu'ils auraient souffert plus patiemment qu'on leur dise des injures qu'à Homère, Platon, etc. Ce qui se passa chez eux à l'occasion de la satire de l'*Équivoque,* que Despréaux leur était venu lire, est un de ces faits singuliers qui prouvent mieux ce que je viens d'avancer que toute la vivacité qu'ils ont montrée contre les partisans des modernes. Le commencement fut applaudi; les deux auditeurs en parurent charmés; mais lorsque Despréaux récita ce vers qui regarde Socrate :

Très-équivoque ami du jeune Alcibiade,

le couple savant se révolta. On trouva très-mauvais que l'auteur eût donné le moindre soupçon contre la vertu de ce philosophe; on fit son apologie; on le défendit avec toutes les raisons que Platon avait employées pour faire voir que l'amitié de ce grand homme pour le jeune Athénien était fondée sur la vertu, et on pria très-sincèrement Despréaux de changer ce

vers; comme il ne voulut point se rendre ni rien promettre là-dessus, la conversation finit, et la lecture de l'*Équivoque* en resta là.

MADAME DE LA SUZE.

La jalousie que M. le comte de La Suze avait contre Mme de La Suze lui fit prendre la résolution de la mener à une de ses terres. On prétend que la comtesse, pour éviter de l'y suivre, abjura la religion protestante qu'elle professait avec son mari, ce qui donna occasion à ce bon mot de la reine de Sicile que Mme de La Suze s'était faite catholique pour ne voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre. La désunion augmenta davantage entre eux, ou par le changement de religion ou par la jalousie continuelle du comte, ce qui inspira à la comtesse le dessein de se démarier, en quoi elle réussit, ayant offert à son mari 25,000 écus pour n'y pas mettre obstacle, ce qu'il accepta. Le mariage fut ainsi cassé par arrêt du Parlement. On dit encore un bon mot à ce sujet: que la comtesse avait perdu 50,000 écus dans cette affaire parce que, si elle avait attendu encore quelque temps, au lieu de lui donner 25,000 écus, elle les aurait reçus de lui pour l'en défaire.

On trouvait quelquefois Mme de La Suze habillée et parée de grand matin. Quand on lui en demandait la raison, elle répondait simplement : « C'est que j'ai écrit, » pour faire connaître qu'elle mettait d'ordinaire tous ses atours avant d'écrire à quelque chevalier favori.

On ne pouvait pas voir des affaires plus dérangées que celles de Mme de La Suze. Un exempt, accompagné de quelques archers, vint un jour chez elle sur les huit heures du matin pour saisir ses meubles; sa femme de chambre l'alla avertir aussitôt. Elle fit entrer l'exempt, étant encore dans son lit, et le pria avec instance de la laisser reposer encore deux heures parce qu'elle n'avait pas dormi de la nuit, ce qui lui fut accordé. Elle s'endormit jusqu'à dix heures; elle s'habilla pour aller dîner en ville, et passa ensuite dans son antichambre où elle fit de grands compliments à l'exempt et le remercia fort de son honnêteté en lui disant tranquillement : « Je vous laisse le maître. » Et elle sortit de sa maison.

M. M***, se trouvant avec la comtesse de La Suze, lui maniait les mains ; elle lui dit ce vers de Scarron :

Les patineurs sont gens insupportables,

auquel il répondit aussitôt par le vers qui suit :

Même aux beautés qui sont très-patinables.

Mme de Chatillon plaidait au parlement de Paris contre Mme de La Suze. Ces deux dames se rencontrèrent tête à tête dans la salle du Palais. M. de La Feuillade, qui donnait le bras à Mme de Chatillon, dit d'un ton gascon à Mme de La Suze, qui était en compagnie de Benserade et de quelques autres poëtes de réputation : « Madame, vous avez la rime de votre côté, et nous avons la raison du nôtre. » Mme de La Suze, piquée de cette raillerie, repartit fièrement et en faisant la mine : « Ce n'est donc pas, monsieur, sans rime ni raison que nous plaidons. »

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Comme on chantait un *Credo* à Saint-Paul, en méchante musique, Mme de Sévigné disait : « Ah ! que cela est faux ! » Puis, se retournant vers ceux qui l'écoutaient : « Ne croyez pas que je renonce à la foi; je n'en veux pas à la lettre, ce n'est qu'au chant. »

Mme de Sévigné s'informant de la santé de Ménage, il lui répondit : « Madame, je suis enrhumé. — Je la suis aussi, dit-elle. — Il me semble, repartit Ménage, que selon les règles il faudrait dire : « Je le suis. » — Vous direz comme il vous plaira, mais pour moi je croirais avoir de la barbe si je disais autrement. »

« Je tenais un jour, dit Ménage, une des mains de Mme de Sévigné avec les deux miennes; lorsqu'elle l'eut retirée, M. Pelletier me dit : « Voilà le plus bel ouvrage qui soit sorti de vos « mains. »

Mme de Sévigné décidait la dispute de Despréaux et de Perrault en disant : « Les anciens sont plus beaux, mais nous sommes plus jolis. »

MADAME DE LA FAYETTE.

Mme de La Fayette, âgée de vingt-neuf ans, disait : « Je compte encore par vingt. »

« J'ai ouï raconter par Mme de La Fayette, disait l'abbé de Saint-Pierre que, dans une conversation, Racine soutenait qu'un bon poëte pouvait faire excuser les grands crimes et même inspirer de la passion pour les criminels. Il ajouta qu'il ne fallait que de la fécondité, de la justesse, de la délicatesse d'esprit, pour diminuer tellement l'horreur des crimes de Médée ou de Phèdre qu'on les rendait aimables au spectateur au point de lui inspirer de la pitié pour leurs malheurs. Comme les assistants lui nièrent que cela fût possible, et qu'on voulut même le tourner en ridicule pour une opinion si extraordinaire, le dépit qu'il eut le fit résoudre à entreprendre *Phèdre* où il réussit si bien à faire plaindre ses malheurs que le spectateur a plus de joie de la criminelle que du vertueux Hippolyte. »

Mme de La Fayette disait : « On a fait faire pour les demoiselles de Saint-Cyr une comédie, par Racine, le meilleur poëte du temps, que l'on a tiré de la poésie où il était inimitable pour en faire, à son malheur et à ceux qui ont le goût du théâtre, un historien très-imitable. »

XXVII

Comme les premières nouvelles de la paix n'ont pas été reçues en France aussi favorablement qu'il était naturel, un satirique dont on ignore le nom a fait l'épigramme suivante :

Louis, dit-on, est fort surpris,
En donnant la paix à la France,
De voir le peuple de Paris
Témoigner tant d'indifférence.
Pour rendre le calme aux esprits

La paix n'est pas la seule voie.
Qu'il traite ses sujets comme les ennemis,
Qu'il rende ce qu'il leur a pris,
On verra bien des feux de joie.

— Le poëte Piron, auteur de la plupart des épigrammes vives, satiriques, qui courent le monde, vient de répandre celle-ci :

En qualité de pénitent,
Un grivois aux pieds d'un jésuite
Était prêt d'avouer sa gaillarde conduite.
Le Père lui dit : « Mon enfant,
Si Dieu vous a fait moliniste,
Je puis entendre votre cas ;
Mais si vous êtes janséniste,
Point de confession... — Mais je ne le suis pas.
— Dieu soit béni ! vous êtes donc des nôtres ?
— Non, je suis du parti qui se f... des deux autres. »

Les PP. Catrou et Rouillé, jésuites, ont publié, il y a quelques années, une *Histoire romaine*, en vingt volumes in-4° qui était restée à Tibère[1]. Cette histoire avait eu d'abord quelque succès parce qu'on n'en avait point d'autre et qu'elle était remplie d'esprit et de recherches. On a senti depuis que le style de cet ouvrage est précieux presque partout, qu'il y règne un air de déclamation insupportable dans une histoire de cette étendue, que les auteurs se sont permis sans aucune nécessité de faire un grand nombre de mots nouveaux, et le plus souvent burlesques ; que la plupart des réflexions semées dans cet ouvrage sont ou fausses ou dénaturées ; pour tout dire, en un mot, on a trouvé fort bon le fond de cet ouvrage et la forme détestable. Ce jugement a donné lieu à l'abbé Desfontaines de traduire en notre langue l'*Histoire romaine*, de Laurent Échard, qui est trop sèche, et à M. Rollin de composer une *Histoire romaine* qui est fort languissante et très-inférieure à son *Histoire ancienne*. Les jésuites, qui voudraient ressusciter leur *Histoire romaine*, viennent de la faire continuer par le P. Routh, connu par des *Lettres critiques*

1. *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'en l'an 47 après J.-C.* Paris, 1725-1735, 21 vol. in-4°, ou 1737, 24 vol. in-12. Le P. Routh n'a publié qu'un seul volume de la continuation annoncée.

sur Milton. Je vais lire cet ouvrage pour vous en dire mon sentiment. Je suis prévenu d'avance contre cette continuation, parce que l'auteur l'a entreprise malgré lui, et qu'il n'écrit que médiocrement bien.

— Jusqu'ici les Espagnols n'avaient marché pour ainsi dire qu'à tâtons dans leurs ouvrages de poésie. Lope de Vega, qui eut peut-être autant de génie qu'aucun poëte comique qu'il y ait jamais eu, n'avait fait que des monstres dramatiques, parce qu'ils ignoraient les premières règles de l'art poétique. Tous les autres poëtes de cette nation, nés avec infiniment moins de talents, avaient donné dans de plus grands écarts encore sans avoir les mêmes avantages pour se la faire pardonner. Enfin, M. de Luzon vient de donner la première poétique qu'ait eue l'Espagne. C'est une suite de reflexions lumineuses, profondes, bien liées, bien amenées, bien développées, et, autant que j'en puis juger, bien écrites sur toutes les parties ou sur tous les genres de poésie. L'auteur connaît les anciens et les modernes, et ce qui est encore mieux, il a suivi la nature. L'érudition et le jugement marchent d'un pas égal dans cet ouvrage. Ceux qui connaissent l'état actuel de la littérature espagnole sont étonnés qu'un ouvrage aussi sensé et aussi exact ait pu naître à Madrid. Il est vrai pourtant que les sciences sont un peu sorties du chaos où elles étaient lorsque Philippe V monta sur le trône d'Espagne.

— Le P. Mabillon, célèbre bénédictin, composa autrefois un ouvrage fort connu, intitulé *la Diplomatique;* c'est l'art de discerner les fausses chartres des véritables. Ce livre, fait avec beaucoup de soin et de discernement, eut d'abord un succès complet et servit de guide à presque tous les tribunaux du royaume. Le P. Germont, jésuite, qui avait une sagacité extraordinaire et une logique, à mon gré, supérieure à celle du bénédictin, porta quelques attaques à cet ouvrage, qui diminuèrent la confiance qu'on y avait pris. Cette contestation donna lieu à beaucoup d'éclaircissements et à de nouvelles recherches que quelques bénédictins viennent de mettre en œuvre. Ils vont publier en français une nouvelle *Diplomatique*, dans laquelle ils ont toujours suivi le plan et, autant qu'ils l'ont pu, les règles du P. Mabillon. Cet ouvrage sera curieux et savant, mais sera toujours un livre à la bénédictine, c'est-à-dire trois fois plus long qu'il ne faudrait.

— On vient de nous donner une traduction française des lettres écrites en latin par Busbeck, ambassadeur de l'empereur Ferdinand Ier d'abord, à la Porte, auprès de Soliman II, et ensuite à la cour de France sous Charles IX[1]. On trouve dans ces lettres des morceaux d'histoire naturelle, civile et militaire des Turcs, faits avec plus de goût, de précision et de justesse, qu'il n'y en a dans les ouvrages de ce siècle-là. Ses lettres qui roulent sur la France sont moins que rien; je ne connais guère d'ouvrage plus superficiel ni moins exact que celui-là sur une partie si intéressante de notre histoire. La traduction est faite avec la dernière négligence, et les notes sont d'un homme qui ne fait que consulter un mauvais dictionnaire sur les endroits qu'il croit avoir besoin d'éclaircissement. Voici les deux faits que je trouve les plus intéressants dans la négociation de Busbeck.

Il y a à Constantinople des bains publics pour les femmes du commun, et il arrive assez souvent qu'elles y deviennent amoureuses les unes des autres. Une vieille femme, éprise des charmes d'une jeune fille qu'elle y trouva, lui déclara sa passion. Celle-ci, peu sensible à ces vaines caresses, refusa de les recevoir; cette rigueur ne fit qu'irriter la vieille. Elle continua, avec de nouveaux empressements, à faire la cour à sa belle. La trouvant insensible à ses vœux, l'amour, riche en expédients, lui suggéra celui-ci : elle se travestit en homme, ensuite elle alla louer une maison dans le voisinage de sa cruelle, faisant courir le bruit qu'elle était un des officiers de l'empereur retiré avec pension. En peu de temps elle fit connaissance avec le père de l'amante. Deux jours après, elle la demanda en mariage; cet homme, d'une fortune médiocre et sans état, se trouva très-honoré de la proposition. Le parti lui sembla avantageux pour sa fille; sans balancer il l'accorde. On cónvient sur l'heure de la dot, et le lendemain fut le jour fixé pour les noces. On les célèbre. Que d'attentions de la part du nouveau mari dans ce jour! Que de caresses! Quel heureux présage! Le soir arrivé, la modestie, d'accord avec la plus délicate économie, conduisit à pas lents la belle épouse au lit nuptial. « Que le plaisir du mariage est grand, se disait-elle, puisque les approches en sont si douces!

1. *Lettres* (à Rodolphe II), traduites du latin avec des notes, par L. Et. de Foy. Paris, 1748, 3 v. in-12.

qu'on est heureuse d'avoir un mari! » Mais ciel! quel mari! Déjà sa turpitude est découverte, la fille crie, appelle son père à son secours. Quelle surprise! le père se saisit de la vieille et la conduisit le lendemain chez le colonel des janissaires, qui commandait à Constantinople pendant l'absence de Soliman. La vieille, traduite, est interrogée; elle avoue son crime et ne répond aux reproches que le juge lui en fit que ces paroles, qu'elle prononça comme une sentence : « Vos discours me persuadent, monsieur le juge, que vous ignorez ce que peut l'amour sur un cœur tendre; fasse le ciel qu'il ne vous fasse jamais sentir toute sa violence! » Le colonel ne put se tenir de rire de l'extravagance de la vieille; il fut sensible à son mal, qui ne venait que d'un trop grand feu et, pour la guérir, il ordonna qu'on la jetât à la mer, ce qui fut exécuté sur l'heure. C'est ainsi que les amours de la vieille retournèrent à leur première source.

Tandis que les armées de Soliman et de Ferdinand étaient en présence en Hongrie, une partie de la garnison de siége s'échappa et s'alla emparer de Gran et de son château, qui étaient pour ainsi dire l'un et l'autre sans défense. Ils y trouvèrent des richesses immenses, des vivres en quantité, et emmenèrent captifs les habitants, les femmes et les enfants. Le pacha Ali, qui commandait l'armée turque et qui était naturellement fort sérieux, dit à celui qui lui apporta cette nouvelle. « Pourquoi cet air si consterné, à quoi bon tant d'effroi? Gran est pris? Plaisant accident dont vous me parlez. Quoi! vous imaginez-vous que je m'attristerai sur une perte de cette nature, après avoir perdu (en faisant un geste un peu libre) la preuve distinctive de mon être? » Il tourna ainsi en plaisanterie la prise de cette place, plus par politique, ne voyant nul moyen de la ravoir, que pour se moquer de la consternation de celui qui venait la lui annoncer.

XVIII

On vient de publier cinq volumes de *Négociations* de M. l'abbé Arnauld [1]; je vais vous dire quelque chose de sa personne, je vous parlerai ensuite de son ouvrage.

Ce négociateur, d'un sang fertile en grands hommes, brilla dans sa jeunesse par l'esprit d'intrigue; il se dégoûta par la suite de ce personnage, et se jeta dans la dévotion. L'austérité de ses mœurs le plaça à la tête des jansénistes, où il soutint la qualité flatteuse de chef de parti par beaucoup d'actions éclatantes. Deux ou trois suffiront pour donner une idée de son caractère. La ville d'Angers, dont il était évêque, s'étant révoltée, la reine Anne d'Autriche, régente de France, s'avança jusqu'à Saumur dans le dessein de presser le siége de la ville rebelle et de la punir comme elle le méritait. Le prélat, connaissant les malheurs qui allaient fondre sur son diocèse, presse, exhorte, sollicite, propose des conditions de paix, mais tout cela ne servit qu'à le rendre suspect et à le faire chasser de la ville par une troupe de factieux qui trouvaient leur avantage dans le désordre de la guerre. Arnauld oublia l'injure faite à sa dignité et alla demander à la reine la grâce des coupables. La trouvant inflexible, il eut recours à un moyen singulier, mais infaillible. Cette princesse, qui communiait souvent, s'étant présentée pour participer aux saints mystères, un jour que ce prélat officiait pontificalement, il crut la conjoncture favorable pour faire changer l'arrêt rigoureux prononcé contre son peuple. Il s'approcha de la reine, et lui présentant l'hostie, il lui dit d'un ton de voix ferme, et comme déjà assuré du succès : « Recevez, madame, votre Dieu qui a pardonné à ses ennemis en mourant sur la croix. » On comprend assez qu'un pardon demandé de la sorte ne pouvait être refusé. Aussi cette princesse ne songea-t-elle plus à la

1. Il s'agit de Henri Arnauld et de ses *Négociations à la cour de Rome et en diverses cours d'Italie* (publiées par Burtin), 1748, 5 v. in-12.

vengeance, et fit éprouver, peu de temps après, aux rebelles toutes les marques de sa clémence et de sa bonté.

Il répondait aux personnes qui lui proposaient de prendre un jour de la semaine pour se reposer : « Je le veux bien, pourvu que vous me donniez un jour où je ne sois pas évêque. »

M. Arnauld était si généreux qu'il était passé en proverbe que le meilleur titre pour obtenir des grâces de Mgr d'Angers c'était de l'avoir offensé.

Pour revenir maintenant aux *Négociations* de M. Arnauld, je vous dirai qu'elles roulent principalement sur les intérêts que la France avait à ménager vers le milieu du dernier siècle à la cour de Rome. Les papes n'étaient pas, il est vrai, alors aussi puissants qu'ils l'avaient été, mais leur crédit n'était pas tombé au point qu'il l'est aujourd'hui, et ils influaient encore assez dans les affaires générales. Le génie de cette cour ne paraît que médiocrement développé dans les *Négociations* de M. Arnauld; je crois pourtant que si les traits de ce tableau étaient un peu rapprochés, on se formerait une idée beaucoup plus avantageuse de cet ouvrage. Tel est l'avantage d'une histoire bien faite sur des lettres originales, qu'on voit d'un coup d'œil ce qui peut le plus intéresser. Il y a nécessairement, dans les dépêches qu'on envoie aux ministres, un certain détail qui ennuie le plus souvent ceux qui le lisent, lorsque l'intérêt qu'on prend à la chose a diminué. M. Arnauld ne se borne pas à faire connaître la cour de Rome; il fait de bonnes réflexions, plus judicieuses pourtant que profondes, sur les autres États d'Italie. Les questions que lui faisaient nos ministres, les plus habiles que nous ayons jamais eus, le mettaient sur la voie pour découvrir beaucoup de choses. Ils pensaient pour lui, ils voyaient pour eux. Après tout, les morceaux les plus précieux du recueil que je vous annonce sont des instructions données au négociateur par M. de Lionne. Ce sont autant de chefs-d'œuvre de savoir, de pénétration et de finesse. Je regarde M. de Lionne et M. de Torcy comme les deux ministres français qui aient jamais le mieux entendu les affaires étrangères.

— Il paraît un *Panégyrique de Louis XV* [1], que le public attribue à M. de Lafitau, évêque de Sisteron. C'est proprement l'éloge

1. Par Voltaire. Barbier en décrit six éditions, publiées de 1748 à 1749.

de la modération de ce prince dans les circonstances où se trouve l'Europe. Voici comme le panégyriste peint les ennemis de la France :

« Louis se trouvait engagé dans une guerre malheureuse que son conseil avait entreprise pour soutenir un allié qui, depuis, s'est détaché de nous. Il avait à combattre une reine intrépide qu'aucun péril n'avait ébranlée, et qui soulevait les nations en faveur de sa cause. Elle avait porté son fils dans ses bras à un peuple toujours révolté contre ses pères, et en avait fait un peuple fidèle, qu'elle remplissait de l'esprit de sa vengeance. Elle réunissait dans elle les qualités des empereurs, ses aïeux, et brûlait de cette émulation fatale qui anima pendant deux cents ans sa maison impériale contre la maison la plus auguste et la plus ancienne du monde.

« A cette fille des Césars s'unissait un roi d'Angleterre, qui savait gouverner un peuple qui ne sait point servir. Il menait ce peuple valeureux comme un cavalier habile pousse à toute bride un coursier fougueux dont il ne pourrait contenir l'impétuosité. Cette nation, la dominatrice de l'Océan, voulait tenir à main armée la balance sur la terre, afin qu'il n'y eût plus jamais d'équilibre sur les mers. Fière de l'avantage de pouvoir pénétrer vers nos frontières par les terres de nos voisins, tandis que nous pouvions entrer à peine dans son île ; fière de ses victoires passées, de ses richesses présentes, elle achetait contre nous des ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre ; elle paraissait inépuisable dans ses ressources et irréconciliable dans sa haine.

« Un monarque qui veille à la garde des barrières que la nature éleva entre la France et l'Italie, et qui semble, du haut des Alpes, pouvoir déterminer la fortune, s'était déclaré contre nous après avoir autrefois vaincu avec nous. On avait à redouter en lui un politique et un guerrier ; un prince qui savait bien choisir ses ministres et ses généraux et qui pouvait se passer d'eux, grand général lui-même et grand ministre. L'Autriche se dépouillait de ses terres en sa faveur ; l'Angleterre lui prodiguait ses trésors ; tout concourait à la mettre en état de nous nuire.

« A tant d'ennemis se joignait cette République fondée sur le commerce, sur le travail et sur les armes. Cet État, qui, toujours près d'être submergé par la mer, subsiste en dépit d'elle et la fait servir à sa grandeur ; république supérieure à celle de Car-

thage, parce que avec cent fois moins de territoire elle a eu les mêmes richesses. Ce peuple haïssait ses anciens protecteurs, et servait la nation de ses anciens oppresseurs. Ce peuple, autrefois le rival et le vainqueur de l'Angleterre sur les mers, se jetait dans les bras de ceux mêmes qui ont affaibli son commerce, et refusait l'alliance et la protection de ceux par qui son commerce florissait. Rien ne l'engageait dans la querelle; il pouvait même jouir de la gloire d'être médiateur entre les maisons de France et d'Autriche, entre l'Espagne et l'Angleterre; mais la défiance l'aveugla, et ses propres erreurs l'ont perdu. »

J'ajouterai à ces tableaux le portrait des hommes célèbres qui ont bien servi la France.

M. de Saxe : « Ce général étranger, naturalisé par tant de victoires, aussi habile que Turenne et encore plus heureux, avait fait de la Flandre entière une de nos provinces. »

M. de Belle-Isle : « Un chef actif et prévoyant, qui conçoit les plus grands objets et qui discute les plus petits détails; ce général qui, après avoir sauvé l'armée de Prague par une retraite digne de Xénophon, et avoir délivré la Provence, disputait les Alpes aux ennemis et les tenait en alarmes. »

M. de Richelieu : « Un génie brillant, audacieux, dans tout ce qui respire la grandeur, la hauteur et les grâces, cet homme qui serait encore distingué dans l'Europe quand même il n'aurait aucune occasion de se signaler. »

M. de Montmartel, le plus célèbre de nos financiers : « Il s'est trouvé un homme qui a soutenu le crédit de la nation par le sien, crédit fondé à la fois sur l'industrie et sur la probité, qui se perd si aisément et qui ne se rétablit plus quand il est détruit. C'était un des prodiges de notre siècle, et ce prodige ne nous frappait pas peut-être assez; nous y étions accoutumés comme aux vertus de notre monarque. »

Le prince Édouard : « Le héros aussi admirable qu'infortuné qui aborda seul dans son ancienne patrie, qui seul y a formé une armée, qui a gagné tant de combats, qui ne s'est affaibli qu'à force de vaincre, aurait recueilli le fruit de son audace plus qu'humaine si la France avait eu une marine, et ce prince, supérieur à Gustave Wasa, ayant commencé comme lui, aurait fini de même. »

Tels sont les traits principaux d'un ouvrage qu'on peut et

louer et blâmer sans injustice. Les rapports des parties qui le composent ne m'en paraissent pas assez justes. Le style manque souvent de correction, et presque toujours d'harmonie. La mémoire de l'auteur est plus ingénieuse que noble. Il règne dans tout ce discours un air décousu qui y jette de la sécheresse et qui en diminue l'intérêt. J'ajouterai que ce sont des vérités dites du ton de la flatterie.

— Les sciences commencent à sortir en Espagne de l'état d'anéantissement où elles languissaient depuis plus d'un siècle. J'ai eu l'honneur, dans ma dernière lettre, de vous parler d'une excellente poétique qui nous est venue de ce peuple-là. Je vous annonce aujourd'hui un ouvrage physico-mathématique dans lequel l'auteur suppose le mouvement de la terre suivant le système de Copernic. Cette nouveauté a éprouvé mille contradictions. Les superstitieux inquisiteurs ont crié à l'hérésie et arrêté longtemps ce livre. L'auteur, D. Jorge Juan [1], qui s'est instruit en accompagnant ceux de nos mathématiciens qui étaient allés en Amérique, a montré du courage; il a osé réclamer contre le jugement des moines ignorants qui l'avaient condamné. Sa résolution a enhardi beaucoup d'honnêtes gens qui supportent impatiemment un joug si déraisonnable. Insensiblement il s'est formé deux partis qui ont laissé éclater une haine violente l'un contre l'autre. Tandis que les passions étaient les plus vives, le P. Buriel, jésuite, a publié un écrit pour faire observer qu'on ne parlait du mouvement de la terre que comme d'une hypothèse. Sur cela les haines se sont tout à coup assoupies, et le livre, qui avait éprouvé de si ridicules contradictions, a enfin été regardé comme orthodoxe. Les gens de lettres de ce pays-là regardent cet événement comme un prodige, qu'ils souhaitent et qu'ils espèrent de voir suivi d'un grand nombre d'autres.

— Puisque je suis en train de vous parler de la littérature étrangère, j'aurai l'honneur de vous dire que nous venons de recevoir un recueil de poésies italiennes de la façon d'un frère servant des jésuites appelé Carafola, qui est mort récemmen portier dans une maison de son ordre, à Rome. Cette nouveauté a surpris par deux endroits. C'est un homme consacré par son

1. Quérard, qui cite diverses œuvres de D. Jorge-Juan Santacilia, ne mentionne pas le travail dont parle Raynal.

état aux plus vils emplois qui en est l'auteur. Ces poésies, en second lieu, ne se ressentent en rien du climat qui les a produites.

Depuis longtemps, tous les ouvrages qui nous viennent d'au delà des monts sont remplis de raffinements d'afféterie. Les vers que je vous annonce sont ingénieux, vifs, naïfs, remplis de délicatesse et de naturel, dignes du siècle du Dante et de Pétrarque. On pourrait faire sur cela une observation. Il semble qu'il se fasse une circulation dans les lettres comme dans les plantes. Les Espagnols et les Italiens n'ont donné longtemps que des fleurs, ils donnent aujourd'hui des fruits. Nous, au contraire, Français, nous dégénérons; nous avons commencé par des fruits, nous finissons par des fleurs, et même par des fleurs artificielles.

— On vient de publier le catalogue de la bibliothèque de feu M. Burette[1]; elle est composée d'environ seize ou dix-sept mille volumes, et on l'estime près de 100,000 francs. Je ne crois pas qu'il y ait de particulier à Paris qui eût plus de livres rares, de belles reliures et d'excellentes éditions. L'auteur était médecin, et nous n'avons rien d'aussi exact dans la médecine que sa collection.

— Je viens de lire un *Traité historique et politique du droit public de l'empire d'Allemagne*[2], que M. Le Coq de Villeray vient de publier. C'est un in-4° d'une médiocre grandeur. Cet ouvrage, avant d'être publié, a été communiqué à M. Schœpflin, qui est beaucoup plus connu en Allemagne qu'en France, et on a eu égard à ses observations. Je ne suis pas assez instruit sur ces matières pour prononcer sur le mérite de cet ouvrage. Je ne puis juger que de la forme, qui n'est point agréable quoiqu'elle soit ordinairement assez méthodique. Les divisions nécessaires dans un livre de cette nature y jettent un air de sécheresse que l'auteur aurait dû au moins diminuer en mettant quelque agrément dans le détail. On trouve rarement des choses inutiles, et il paraît plutôt que, pour être trop concis, l'auteur s'est rendu obscur. Ce livre a eu le sort qu'ont dans ce pays-ci tous les livres utiles et sérieux : on n'en a point parlé, ou on n'en a parlé que pour le mépriser.

1. Ce catalogue, rédigé par Gabriel Martin, forme 3 v. in-12.
2. Paris, 1748, in-4°.

— Il y a longtemps qu'on a dit que les Français avaient l'âme *moutonnière*. Cela est exactement vrai en toutes choses, et singulièrement en littérature. Dès qu'un écrivain a trouvé un titre qui a réussi, il est copié sans discernement par tous les écrivains subalternes. Il y a quelques années que M. Le Sage publia son charmant roman du *Diable boiteux*. Aussitôt on vit paraître *le Diable borgne, le Diable manchot, le Diable bossu*, etc. Dès qu'on eut traduit de l'arabe les *Mille et une Nuits*, nous fûmes assassinés de *Mille et un Jours, Mille et une Heures, Mille et un Quarts d'heure*, etc. Les délicates et profondes *Lettres Persanes* de Montesquieu ont enfanté les *Lettres Juives, Chinoises, Cabalistiques, Saxonnes, Hollandaises*, etc., et, pour confirmer cette vérité par un exemple plus récent, vous ne sauriez croire combien de rapsodies a produites le petit ouvrage intitulé *l'Année merveilleuse* dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Le succès de ce petit rien a encouragé nombre d'auteurs à feuilles volantes, en sorte qu'on a vu successivement paraître *Additions à l'Année merveilleuse, Pronostics nouveaux, Lettres sur l'accomplissement de l'Année merveilleuse, par un voyageur qui l'avait vu commencer à Pékin, Lettre de Madame Le Prince*[1], etc., et mille autres fadaises pareilles, mais qui ont été étouffées au grand air. On en a même voulu faire le sujet d'une comédie qui a été jouée sur le théâtre des Italiens[2]. Cette pièce n'a rien d'intéressant, puisque ce sont des scènes détachées. Vous pouvez aisément vous en former une idée quand je vous dirai qu'il s'agit de la métamorphose des hommes en femmes et des femmes en hommes. La Folie, qui préside à ce changement, reçoit les hommages des métamorphosés, et elle est répétée tour à tour par un jeune militaire changé en petite-maîtresse, par une jeune fille devenue homme de robe d'une fadeur et d'un ennui insupportable, par Arlequin changé en revendeuse à la toilette, par un grenadier qui conserve sous l'habit de femme l'air brutal d'un soldat, enfin par une femme sensée dont le sort a fait un avocat. Ce rôle est le mieux écrit de la pièce, et n'a pas été fait par l'au-

1. Barbier, à l'article *Année merveilleuse*, mentionne la brochure de Mme Le Prince de Beaumont, et cite quelques autres répliques non signalées par Raynal.

2. *L'Année merveilleuse, comédie en un acte et en vers, suivie d'un divertissement.* (Par Pierre Rousseau, de Toulouse.) Paris, 1748, in-12.

teur de la comédie appelé Rousseau; mais il y a été ajouté par Riccoboni le fils, un des acteurs de ce théâtre. Toutes les scènes sont d'un froid merveilleux. On a tâché d'égayer cette petite comédie d'un ballet parfaitement dessiné et exécuté : c'est en quoi les comédiens italiens excellent et font honte à l'Opéra, où la plupart des ballets sont sans imagination, sans feu et souvent sans exécution.

XXIX

M. le maréchal de Noailles a deux fils, le duc d'Ayen et le comte de Noailles. La femme du dernier a accouché d'un garçon. Le maréchal, qui est gouverneur de Versailles, a fait ordonner des feux de joie pour cette naissance. Tout le monde a été indigné ici de cette audace, et M. le duc d'Ayen, à ce qu'on prétend, a exprimé l'indignation publique par les vers un peu burlesques que vous allez lire :

Orgueilleux calotin, faux dévot de Noailles,
Frauduleux emprunteur, vrai zéro des batailles,
Osez-vous, Arlequin, affrontant tout Versailles,
Par la force extorquer des feux pour vos merdailles ?
Les sages ont gardé leurs bois et leurs futailles
Pour célébrer les fruits des dauphines entrailles
Ou pour se réjouir lors de vos funérailles.

Puisque j'ai commencé à vous parler des Noailles, je vais ramasser ici sur cette maison quelques particularités qui peut-être ne vous déplairont pas.

Lorsque le cardinal de Noailles, oncle du maréchal, fut fait archevêque de Paris, Mme la duchesse de Bourbon, fille naturelle de Louis XIV, adressa les vers suivants au roi :

Sire, votre bonne ville
Vous demandait un prélat ;
Votre Majesté facile
Ne nous a donné qu'un fat.
Tout Noailles est imbécile :
Ces visages d'Évangile
Ne servent pas mieux l'État
A l'église qu'au combat.

Lorsque le premier maréchal de Noailles, père de celui d'aujourd'hui, fut mort, le cardinal son frère voulut le faire enterrer honorablement dans la grande église de Paris. En attendant que le mausolée fût prêt, on mit en dépôt le cadavre chez des religieuses. Cela donna occasion à ce dialogue :

Dans le couvent des capucines
Gisait le corps du maréchal,
Frère du dévot cardinal.
« Ce morceau n'est pas pour semblables gredines,
Dit aussitôt la Vanité;
Si Noailles fut mis où gît race royale,
Pour Noailles au moins faut une cathédrale.
Qu'en dis-tu, dame Humilité?
— Je ne me mêle point de ce que vous faites,
J'évite les lieux où vous êtes;
Les Noailles d'ailleurs sont gens à grand fracas.
Vous les connaissez tous, je ne les connais pas. »

Le premier maréchal de Noailles remporta en Catalogne une victoire comme malgré lui. Quelque temps après, le fameux maréchal de Luxembourg tomba dangereusement malade. Le P. Bourdaloue, jésuite, le premier prédicateur qu'ait eu la France, exhorta ce grand capitaine à la mort, et lui dit plusieurs fois qu'il ne devait pas tirer vanité de ses victoires. « Eh! mon père, répondit ce général, comment en tirer vanité? Noailles en remporte! »

Comme le maréchal de Noailles, actuellement vivant, ne passe pas pour brave, on dit que, durant la bataille de Fontenoy, le duc de Biron changea trois fois de cheval, le maréchal de Saxe trois fois de chemise, et un de Noailles trois fois de culottes.

Lorsque le roi fut guéri de la grande maladie qu'il eut à Metz, on fit des réjouissances extraordinaires dans toute la France. M. de Noailles écrivit à la maréchale sa mère, qui vivait encore, de se distinguer dans cette occasion, mais de bien prendre garde au feu : « Mon fils, lui répondit-elle, vous pouvez vous en rapporter à moi; je crains le feu autant que vous. »

Avant l'affaire d'Asti, il était sérieusement question d'un accommodement entre le roi de Sardaigne et la France. Comme la cour de Madrid n'y voulait pas consentir, on envoya le ma-

réchal de Noailles pour gagner la reine d'Espagne. Cette princesse refusa opiniâtrément d'entrer dans les vues de notre cour. On a imaginé dans ce pays-ci que le maréchal, voyant la reine inflexible, avait déclaré qu'il allait commander en Italie les troupes de France, et qu'aussitôt cette princesse s'était rendue pour éviter un si grand malheur.

Le duc d'Ayen, méchant railleur, a exercé plus d'une fois sur son père ce dangereux talent. Ce jeune seigneur, étant à côté du roi à Fontenoy, vit porter un page du maréchal qui était blessé à mort : « Petit sot, dit-il, pourquoi as-tu quitté ton maître? tu ne serais pas dans cet état. »

On disait devant le duc d'Ayen que l'impératrice avait beaucoup perdu en perdant Revenhuller : « Elle perdrait bien plus, ajouta-t-il, si elle perdait mon père! »

— Mme Le Prince, qui est connue ici pour beaucoup de mauvaises petites brochures, vient d'en publier une un peu plus passable sous le titre de *Triomphe de la vérité*[1]. Le sujet en est assez agréable; il méritait de tomber en de meilleures mains. M. de Villette, jeune homme fort aimable, prend du goût pour Émilie, qui réunit les grâces, l'esprit et la vertu. A peine sont-ils mariés qu'ils viennent à reconnaître qu'ils pensent différemment sur la religion. Émilie admet la révélation, M. de Villette la combat comme un préjugé. Pour éclaircir sûrement la chose, ils se proposent de se retirer dans une solitude avec le premier fruit de leur union, de ne lui jamais parler religion, et de lui dérober la connaissance de tous les livres qui en traitent. Une fille unique les met en état d'exécuter leur dessein : à mesure que sa raison se forme, il naît dans son esprit une suite de ce que nous appelons premiers principes, qui mènent enfin à la nécessité de la révélation, et de là à la nécessité d'une Église infaillible. Tout ce livre n'est qu'un tissu de raisonnements les plus ordinaires, les plus communément exprimés.

— Il vient de paraître un écrit politique intitulé *Intérêts de l'Impératrice-Reine, des Rois de France et d'Espagne, et de leurs principaux alliés*[2]. Cette brochure n'est que d'une trentaine de

1. *Le Triomphe de la vérité, ou Mémoires de M. de Villette.* Nancy, 1748, 2 v. in-12.

2. Inconnu aux bibliographes.

pages, et se vend 6 francs. On prétend que l'auteur, qui est un commissaire de guerre, a été arrêté et mis à la Bastille, qui est la demeure ordinaire des prisonniers d'État. Parmi beaucoup de réflexions sages, utiles, profondes, qu'on trouve dans cet écrit, il y en a quelques-unes d'une extrême partialité. L'auteur partage son terrain entre la raison et la colère, et est alternativement politique et enthousiaste. On voit bien qu'il est français, et au ton qu'il prend et aux prétentions qu'il forme. Son style est fort véhément et quelquefois obscur. Cet ouvrage, à le bien définir, est un éloge du roi et une philippique contre ses ministres.

— Je ne sais si vous avez ouï parler d'un M. Diderot, qui a bien de l'esprit et des connaissances fort étendues. Il s'est fait connaître par des écrits, la plupart imparfaits, mais remplis d'érudition et de génie. Il ouvrit sa carrière, il y a quelques années, par la traduction d'une *Histoire de la Grèce*. Cet ouvrage réussit peu en France, parce que l'auteur, M. Stanyan, l'a faite relativement aux affaires politiques d'Angleterre. M. Diderot donna ensuite l'*Essai sur le mérite et la vertu*. Cette imitation des caractéristiques de milord Schatesbury est trop sèche, trop obscure, trop remplie d'épisodes. Les *Pensées philosophiques*, du même auteur, sont plus agréablement écrites que profondément réfléchies, la forme l'emporte sur le fond. Ses *Bijoux* sont remplis d'obscurités, de choses de mauvais goût, et de grossièretés; on y trouve, par ci, par là, quelques endroits ingénieux, mais presque point de tendres ou de délicats. Après avoir ainsi exercé ses talents sur différents genres, M. Diderot a jugé à propos de donner quelque chose sur la science qu'il sait le mieux, je veux dire les mathématiques. Il vient de publier quelques mémoires sur cela, dont quelques-uns roulent sur la musique et sont extrêmement curieux [1]. Cet écrivain puise en bonne source : il est intime ami avec M. Rameau, dont il doit dans peu de temps publier les découvertes. Ce sublime et profond musicien a donné autrefois quelques ouvrages où il n'a pas jeté assez de clarté et d'élégance. M. Diderot remaniera ces idées, et il est très-capable de les mettre dans un beau jour. Il est seulement à souhaiter qu'il ne prodigue pas la géométrie et l'algèbre comme il a fait dans les mémoires que je vous annonce.

1. *Mémoires sur différents sujets de mathématiques*. Paris, 1748, in-12. Six charmantes vignettes de N. Blakey, gravées par Fessard et Sornique.

— Depuis un certain temps le nombre des dictionnaires se multiplie à l'infini dans toute l'Europe. Il est naturel que cette contagion fasse plus de progrès en France qu'ailleurs, parce qu'on y est naturellement plus superficiel. On vient de nous donner un *Dictionnaire des proverbes et des termes burlesques*[1]. Cet ouvrage est trop sec et d'assez mauvais goût; voici trois ou quatre des moins ennuyeux que j'y ai trouvés :

Ne savoir ni A ni B, c'est ne savoir pas lire ou être fort ignorant :

> Ci-dessous gît monsieur l'abbé
> Qui ne savait ni A ni B.

Parler ab hoc et ab hac, c'est parler sans ordre et sans raison :

> Ci-gît monsieur de Clezac
> Qui parlait *ab hoc et ab hac.*

On dit que *les injures s'écrivent sur l'airain et les bienfaits sur le sable* pour dire qu'on oublie aisément le bien et que l'on se souvient longtemps du mal.

Le charbonnier est maître chez soi. C'est le mot d'un charbonnier qui reçut chez lui François I[er] égaré à la chasse, et qui, a son ordinaire, prit la place la plus commode.

Ventre affamé n'a point d'oreilles. On prétend qu'un favori de Titus employa ce mot pour justifier cette mère infortunée nommée Marie, qui, s'étant réfugiée à Jérusalem du temps du siége, se vit réduite à l'extrémité de conserver sa vie aux dépens de la chair de son propre fils.

Un bouffon nommé Aldéric, à la cour du roi de Naples vers l'an 1400, étant un jour à la promenade dans le jardin du palais, ce roi fit chanter une belle voix de sa suite à laquelle un écho ayant répondu, le prince dit au bouffon qu'il aurait bien voulu voir la nymphe qui venait de répondre : « Je la connais, dit Aldéric, elle est de mes amies; si vous voulez m'attendre, je vais la quérir. » Cela dit, il part et s'éloigne. Toute la cour rentra

1. Panckoucke a publié un *Dictionnaire des proverbes français avec l'explication et les etymologies les plus avérées.* Paris, 1749, in-8. Est-ce celui-ci?

au palais et le bouffon coucha dans les jardins. Le lendemain le roi, le voyant rentrer, l'appela, mais, gagnant la cuisine, il répondit : *Ventre affamé n'a point d'oreilles.*

— M. le chevalier de La Houze vient de publier un petit ouvrage intitulé *l'Amour voyageur*[1]. L'idée de faire parcourir à l'amour les contrées de l'Europe où la galanterie est le plus à la mode me paraît gracieuse. L'amour impérieux et tyrannique des Turcs, l'amour grave et superstitieux des Espagnols, l'amour jaloux et vindicatif des Italiens, l'amour flegmatique et raisonné des Anglais, l'amour inconstant et badin des Français, tout cela pouvait fournir à l'auteur des peintures agréables et intéressantes. L'amour est, de toutes les passions, la plus générale, et on est comme assuré de trouver le chemin du cœur quand on décrit le principe ou l'effet de cette passion avec quelque goût. Malheureusement, le chevalier de La Houze n'a pas saisi les nuances qui distinguent l'amour d'une nation de l'amour d'une autre nation. Tous les peuples aiment, dans son livre, à peu près de la même manière. Si l'on ignorait les différences qui les distinguent, on ne serait qu'ennuyé par le roman dont j'ai l'honneur de vous entretenir. On est révolté parce qu'on est instruit. La forme de l'ouvrage ne vaut guère mieux que le fond, il n'y a point d'invention dans les choses, et encore moins de grâces et d'agrément dans le style.

— Je reçois dans le même moment deux brochures : la première, intitulée *Souper poétique*[2], est une mauvaise critique des pièces de théâtre qui ont paru cette année; la seconde, intitulée *le Voyage d'Asnières*[3], est une fade description des environs de Paris. L'auteur de la première brochure a voulu être plaisant, il n'est que ridicule; l'auteur de la seconde a voulu être naturel, et il n'est que plat.

— J'ai imaginé que vous seriez peut-être bien aise de trouver dans chacune de mes lettres quelques particularités sur un homme de mérite ou sur un prince célèbre. Je commence par Charles II, le dernier roi de la maison d'Autriche qui ait donné des lois à l'Espagne. Le hasard me le présente, et le hasard dé-

1. Inconnu aux bibliographes.
2. Par J.-B. Dupuy-Demportes. Amsterdam (Paris), 1748, in-12.
3. Nous n'avons pu trouver aucune trace de cette brochure.

cidera dans la suite de ceux dont j'aurai l'honneur de vous entretenir.

Le roi, étant fort jeune et faisant à pied les stations du Jubilé, trouva un pauvre homme sur son passage, à qui il jeta une croix de diamants qu'il avait devant lui sans que personne s'en aperçût. Quand il fut à l'église, ses courtisans, ayant pris garde qu'il n'avait plus sa croix, dirent qu'on avait volé le roi. Le pauvre homme, qui s'était douté du bruit que cette action ferait, ayant suivi, dit à l'instant : « Voilà la croix du roi, mais je ne l'ai point volée, c'est Sa Majesté, à qui j'ai demandé l'aumône, qui me l'a donnée. » On demande au roi si cela était vrai : « Oui, répondit-il, je n'avais point d'argent pour donner à ce pauvre homme, et sa misère m'a fait pitié. » On ne jugea pas à propos de laisser au pauvre cette croix, qui était de pierreries de la couronne, mais il fut délibéré dans le conseil que, de quelque manière qu'un roi fît un don, il devait être saint, de sorte que la croix ayant été estimée 12,000 écus, on donna 12,000 écus au pauvre. Quoique l'action du roi soit belle et qu'elle marque un prince bienfaisant, la grandeur des sentiments de son conseil mérite encore plus de louanges.

Les Espagnols, pour avoir une contenance plus grave, portaient communément des lunettes. Marie-Louise d'Orléans, qui épousa Charles II, se voyant entourée de tous ces gens à lunettes qui l'épluchaient de la tête aux pieds, dit plaisamment à un gentilhomme français qui était auprès d'elle : « Je pense que ces Messieurs me prennent pour une vieille chronique dont ils veulent déchiffrer jusqu'aux points et aux virgules. »

Avant Philippe V, les rois d'Espagne étaient esclaves de leur grandeur. Ils suivaient à la rigueur un certain règlement qu'on appelle étiquette, qui contient toutes les cérémonies que les monarques espagnols sont obligés d'observer, les habits qu'ils doivent porter, les temps pour aller aux maisons royales, les jours de procession, de promenade, de voyage, l'heure du lever et du coucher, etc., etc. Il arriva à la reine, femme de Charles II, une aventure où les formalités de l'étiquette pensèrent lui coûter la vie. Elle aimait fort à monter à cheval. Un andalous extrêmement vif la renversa, son pied s'accrocha malheureusement à l'étrier ; elle était traînée au risque d'être écrasée sans que personne osât la secourir, quoique toute la cour vît ce spectacle,

parce que l'étiquette défendait de jamais toucher aucune reine au pied. Le roi, qui voyait cela d'un balcon, faisait des cris étonnants; mais une coutume inviolable retenait les graves Espagnols. Deux cavaliers hasardèrent enfin de la secourir et, profitant ensuite du désordre où on était, ils firent seller leurs chevaux et se dérobèrent à la punition qu'ils méritaient pour avoir osé violer un usage des plus augustes. La reine, qui était Française, obtint leur pardon et une récompense. Sous un autre roi que Charles II, ils auraient été punis.

ÉPITAPHE DE CHARLES II.

Ci-gît Charles Second, ce fameux roi d'Espagne,
Qui de nos jours ne fit campagne,
Qui ne fit pas même un enfant.
Quoi donc le rend fameux? Il fit un testament.

XXX

La foule a été si grande à la pièce de Voltaire que je n'ai pu y entrer. Je vous envoie le sentiment d'un de mes intimes amis. Il n'est pas nécessaire de vous dire qu'il a de l'esprit et qu'il écrit bien, vous le yerrez vous-même. Je ne garantis pas tout à fait sa décision; on est un peu partagé dans le monde sur le mérite de *Sémiramis*.

« Cette tragédie, attendue et désirée depuis si longtemps, applaudie et blâmée avant d'être connue, honorée d'une décoration nouvelle, *Sémiramis* enfin, a été jouée jeudi dernier pour la première fois[1]. Dès la première scène on devine tout ce qui va arriver. Pas la moindre vraisemblance. Arsace aime Azéma, et l'on ne sait quand et comment a commencé cet amour. Il est étranger dans Babylone, où il n'a pas mis le pied depuis plus de douze ans qu'il en est absent, puisqu'il dit lui-même qu'il revoit avec plaisir ces merveilles dont la renommée a tant de fois frappé son oreille. Pour supposer encore qu'Azéma ait pu

1. La première représentation eut lieu le 29 août 1748.

aimer Arsace, il faudrait qu'elle eût au moins trente ans, et qu'elle l'eût vu à quatorze ou quinze ans, ce qui n'est pas. Phradate, ce prétendu père de Ninias sous le nom d'Arsace, est mort depuis dix ans, exilé de sa patrie, et depuis dix ans son fils a la sottise de garder un dépôt qu'il aurait dû remettre aussitôt au grand-prêtre. On ne conçoit pas non plus comment le grand-prêtre attend à toute extrémité pour découvrir à Arsace qui il est. Il le conduit par là au point de commettre un inceste; mais la tragédie aurait fini dès le second acte, et il en faut remplir cinq. Ninias est reconnu par sa mère, mais cette reconnaissance ne fait aucun effet sur le spectateur. C'est bien la faute de Sémiramis si elle est tuée. De quoi s'avise-t-elle aussi de descendre dans le tombeau de son mari sans être accompagnée, ou, du moins, sans une lanterne pour empêcher le quiproquo? Car elle aurait pu être assassinée par Assur aussi bien que par Ninias, puisque Assur y était descendu à dessein de poignarder Ninias. Pourquoi Assur ne s'est-il point mépris comme Ninias? Ils n'y voyaient pas plus clair les uns que les autres. Enfin on a beau dire que Ninias pouvait s'y tromper, je réponds que non, d'après lui-même, car il assure positivement qu'il a donné deux grands coups de poignard dans le sein de la victime, mais comme elle n'est pas morte sur-le-champ, il l'a traînée deux fois roulant dans la poussière. Et en la traînant par les cheveux, la roulant, la fureur le transportait-elle au point de ne pas entendre une voix de femme l'appelant par son nom de Ninias? D'ailleurs, l'habillement et la coiffure me paraissent bien différents, et il n'était pas possible qu'il prît le change à cet égard. Il y a mille autres défauts dans cette pièce dont je ne parle pas. Elle pèche également par la conduite et par la versification qui est des plus faibles, pour ne pas dire mauvaise. On ne reconnaît point là Voltaire. Il a voulu donner du spectacle, il a rassemblé tous les prodiges, tout le merveilleux qu'il a pu, mais, malgré tout cet appareil, le spectateur froid a jugé sans retour la pièce et l'a mise au rang des plus médiocres tragédies, quoiqu'elle soit un composé d'inceste, de parricide, que le tonnerre y gronde au moins trois fois; cependant elle ne sera jamais qu'un conte de revenants. Il y a pourtant quelques beautés dans le troisième et le quatrième acte, mais elles sont si légères qu'on ne s'en souvient point. »

ANALYSE DE *Sémiramis :*

DÉCORATION.

Au fond le château du seigneur,
De l'un des deux côtés église et presbytère,
Et de l'autre le cimetière :
Voilà ce qu'a trouvé le grand décorateur.

PREMIER ACTE.

Au premier, un Gascon, plus fou que Philoctète,
Fait voir un échappé des petites-maisons ;
Du pauvre roi meurtri le coffre de toilette
Où l'on trouve un billet qui contient ses raisons.

DEUXIÈME ACTE.

Au second, près du trône, on voit l'impiété
Répéter les leçons d'un affreux fanatisme
Dans un sermon usé, par la fadeur dicté;
La reine leur oppose un triste cagotisme.

TROISIÈME ACTE.

Tout entier le troisième est rempli de spectacle ;
Dans une seule scène, ô ciel ! combien de gens !
Un synode, un conseil, la reine et ses amants,
Puis du tombeau Ninus revenant par miracle.

QUATRIÈME ACTE.

Au suivant, de son sort Ninias sait la fin,
Et puis, par des efforts de mécanique usée,
Il donne fort au long l'histoire de Persée ;
Il reconnaît sa mère, et lui dit tout enfin.

CINQUIÈME ACTE.

Au cinquième, fracas et grand meurtre au tombeau.
Sémiramis y meurt à la place du traître,
Pénitente, contrite, enfin ce qu'il faut être.
Crébillon eut grand tort de rater ce morceau.

ÉPIGRAMME SUR LA *Sémiramis* DE VOLTAIRE.

Malgré la fureur du parterre
Et la prévention de quatre cents amis,
J'ai vu tomber *Sémiramis*,
Le tombeau de Ninus et celui de Voltaire.

— M. l'abbé de La Porte vient de publier une brochure sous ce titre: *Voyage dans le séjour des ombres*[1]. C'est un jugement superficiel, trivial et commun de la plupart de nos écrivains. Cette satire, mêlée de prose et de vers, n'est point absolument mal écrite, mais il n'y a point de logique, point d'ordre, point de sel, et, quoique l'ouvrage soit court, l'auteur emploie les trois quarts de son terrain en inutilités et en épisodes.

— Je crois vous avoir envoyé des vers assez agréables de M. de Fontenelle, le doyen des beaux esprits de l'Europe, dans lesquels il se plaignait que la vieillesse, si honorée chez les anciens, ne l'était pas de même chez les modernes[2]. Ces vers en ont occasionné d'autres que voici :

Fontenelle, en faveur de Sparte et de la Grèce,
Tu fais injure à ton pays.
Ignores-tu que tout Paris
Honore, admire la vieillesse?
Le monde policé retentit de ton nom;
Tout fut, tout est toujours facile à ton génie.
L'art de toucher encor la lyre d'Apollon
Ainsi qu'aux plus beaux jours de ta brillanterie
Te répond des regrets, des vœux de ta patrie.
Les regrets sont hors de saison,
Et ton sort est digne d'envie
Puisque ton âge enfin respecte la raison.

— Vous avez vu, dans ma dernière lettre, quelques particularités sur Charles II, roi d'Espagne; en voici de plus agréables sur Charles II, roi d'Angleterre.

Charles aimait à faire ce conte : « Dans le temps, disait-il,

1. *Voyage au séjour des ombres*, 1748, in-12.
2. Raynal ne les a pas transcrits précédemment.

que j'étais en Flandre, un homme que don Juan envoyait dans quelques cours d'Allemagne, vint me demander si j'avais quelques ordres à lui donner. Je le priai seulement de me mander quelques nouvelles. — En voulez-vous de vraies ou de fausses? répliqua l'Espagnol. Comme il vit que j'étais étonné de ce discours, il ajouta qu'il fallait que je fusse bien secret s'il me mandait des nouvelles vraies, parce qu'il était obligé d'en mander à don Juan d'agréables, vraies ou fausses. »

La révolution qui porta Charles II sur le trône fut conduite du commencement jusqu'à la fin par le chancelier Clarendon. Les ennemis de ce tout-puissant ministre tournèrent avec raison en ridicule l'acte d'amnistie accordé par le prince. Les plaisanteries tombèrent sur le titre qu'il portait d'acte d'oubli et de pardon. C'est, disaient-ils, que le roi a oublié ses amis et pardonné à ses ennemis. Milord Clarendon avait en effet donné au roi pour maxime d'employer ses bienfaits à gagner ses ennemis, puisque ses amis étaient dans des sentiments qui lui en assuraient la fidélité.

Charles était toujours affamé d'argent; aussi le chevalier Harbord disait-il que le vrai moyen de s'assurer du roi était de mettre sans façon la main à la bourse : « C'est aussi là mon avis, répliqua son fils, mettons la main à la bourse, mais pour empêcher qu'il n'en sorte ni sou ni maille. »

Le duc de Rochester et le comte de Buckingham, ayant été obligés de quitter la cour, allèrent voyager ensemble dans les diverses provinces de l'Angleterre pour y chercher des aventures. Sur je ne sais quelle route, ils aperçurent un cabaret fermé où était cette inscription : *Maison à louer*. L'envie les prend tout à coup d'être cabaretiers, et ils l'exécutent. D'abord ils se bornèrent à se réjouir des passants, et ensuite ils déclarèrent la guerre aux maris des environs. Ils les invitaient, leur faisaient bonne chère, et, quand ils les avaient mis dans le vin, ils allaient à leurs filles et à leurs femmes. Bientôt on ne parla dans la province que de la générosité des deux cabaretiers. Le bruit en vint jusqu'au roi, qui eut la curiosité de voyager de ce côté-là pour voir ce qu'il en était. Il reconnut les deux cabaretiers, les ramena avec lui, et les admit plus que jamais dans sa familiarité. Telles étaient les voies qui menaient à la faveur durant le règne de ce voluptueux prince.

XXXI

On finit aujourd'hui, samedi, de jouer *Sémiramis* de Voltaire, à la onzième représentation [1]. On la donnera en hiver avec peut-être plus de bonheur qu'elle n'en a eu d'abord. Le nombre des censeurs continue à être fort supérieur à celui des partisans. Il s'est passé une scène assez plaisante dans une des représentations de cette pièce. Voltaire se trouva sur le théâtre tout près de Crébillon, dont on doit représenter dans quelques mois le *Catilina*. Un imprudent tel qu'il s'en trouve souvent dans les grandes villes prit Voltaire par le bras, et lui dit ces deux vers parodiés de Corneille :

> Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître ;
> Voici Catilina qui commence à paraître [2].

Le grand défaut de cette pièce est de renfermer assez d'incidents pour composer plusieurs pièces. L'auteur a voulu y renfermer tout ce qui se trouve épars dans toutes les autres tragédies; de là vient qu'on appelle son ouvrage *la Pièce des pièces* ou plus plaisamment *la Thériaque de Melpomène*. Tout cela me paraît assez bien relevé dans les vers que je vous envoie.

PARODIE SUR L'AIR : *Paris est au roi.*

> Que n'a-t-on pas mis
> Dans *Sémiramis* ?
> Que dites-vous, amis,
> De ce beau salmis ?

1. L'auteur s'est trompé, on continue encore de la donner. (*Note d'une écriture inconnue*.)
2. Ce n'est qu'un bon mot dit par Piron dans l'absence de Voltaire (*Id.*).

Blasphèmes nouveaux,
Sentiments dévots,
Happelourdes, pavots
Et brides à veaux.

Mauvais rêve,
Sacré glaive,
Billets, cassette et bandeau,
Sots oracles,
Faux miracles,
Un temple fort beau.
Que n'a-t-on pas mis
Dans *Sémiramis*, etc.

Deux fois le diable en l'air,
Et la foudre et l'éclair,
Grand tonnerre,
Bruit sous terre,
Meurtre et trahison,
Inceste et poison.
Que n'a-t-on pas mis
Dans *Sémiramis*, etc.

Puisque l'occasion s'en présente et que la littérature ne fournit pas de nouveautés en ce temps-ci, je vais ramasser le peu de particularités que je sais sur les autres tragédies de Voltaire.

1° La première et la meilleure pièce de Voltaire, c'est son *Œdipe*. Il n'avait que dix-huit ans lorsqu'il la donna. Les comédiens la refusèrent d'abord, et il fallut une espèce d'ordre de la cour pour les engager à la jouer. Cette tragédie eut un succès prodigieux. Le jeune poëte, séduit par les flatteries qu'on lui prodiguait en cette occasion, dit en bonne compagnie qu'il allait donner une pièce où se trouveraient tous les beaux côtés de Corneille et pas un de ses défauts : « Monsieur, lui repartit brusquement un homme peut-être trop sincère, donnez-nous les défauts de Corneille, et on vous tient quitte du reste. » Le maréchal de Villars disait à Voltaire, à l'occasion d'*Œdipe*, que le public lui avait bien des obligations de lui consacrer ainsi ses précieuses veilles : « Monsieur, lui répliqua le poëte, le public me serait bien plus redevable si je savais écrire comme vous savez agir et parler. »

2° La *Mariamne* n'eut qu'une représentation. On a prétendu que le public se trouvant partagé sur le mérite de cette pièce,

le procès fut jugé singulièrement. Il est d'usage qu'après une tragédie, on joue une petite comédie d'un acte. On joua ce jour-là *le Deuil*. Quelqu'un s'écria : *C'est le deuil de la pièce nouvelle!* Le mot parut plaisant et fit triompher les mécontents.

Voici l'épitaphe qu'on dressa à cette pièce qui, étant depuis corrigée, a eu un si grand succès :

Ci-gît qui fut célèbre avant que de paraître,
Qui paraissant cessa de l'être.
Un seul jour éclaira sa vie et son trépas;
Chacun la vit mourir sans regret, non sans trouble :
Passant, tu n'y perds rien si tu ne la vis pas,
Si tu la vis, tu perds le double.

Pour entendre le mot double il faut savoir que le prix des places avait été doublé.

3° On assure que l'abbé Mac-Carty, Irlandais qui a fait du bruit à Paris par son esprit, par son libertinage et par le parti qu'il prit de s'aller faire circoncire à Constantinople, est le vrai père de *Zaïre*. Il l'avait faite, dit-on, en prose, et la vendit à Voltaire, qui la mit en vers. Ce qui rend cette accusation peu probable, c'est que *Zaïre* est, à peu de chose près, l'*Othello* des Anglais.

4° Voltaire a eu une espèce de procès avec M. Le Franc, auteur de *Didon*, à l'occasion d'*Alzire*. Le magistrat a publié qu'il avait communiqué à Voltaire une pièce dans laquelle il faisait contraster les mœurs de l'ancien et du nouveau monde, et il a prétendu que c'était sur ce plan que l'*Alzire* avait été faite. Il paraît que Voltaire ne s'est pas encore lavé de ce reproche.

5° *Mahomet* fut défendu après deux représentations comme une pièce dangereuse pour l'État et pour la religion. Voltaire demandant à M. de Fontenelle ce qu'il pensait de son *Mahomet* : « Il est horriblement beau, » lui répondit le bel esprit nonagénaire.

6° La *Mérope* eut un très-grand succès dans sa nouveauté. Dumont, bel esprit subalterne, sortit enchanté de la première représentation de cette pièce. Il entra au café Procope en s'écriant : « En vérité, Voltaire est le roi des poëtes! » Pellegrin, qui était à un coin, se leva brusquement et dit d'un air fort piqué : « Eh! qui suis-je donc, moi? — Vous en êtes le doyen, » répondit

Dumont. La *Mérope*, qui avait si bien réussi au théâtre par le jeu de Mlle Duménil, eut un succès moins brillant sur le papier. M. de Fontenelle, qui n'aime pas Voltaire, dit à ce propos : « Les représentations de *Mérope* ont fait grand honneur à Voltaire, et l'impression à la Duménil. »

7° Le *Brutus*, qui a mieux réussi à l'impression qu'au théâtre pour des raisons qu'il serait trop long de rapporter, fut donné dans le temps que les pièces satiriques qu'on nomme *Calottes* étaient en règne. Un abbé, qui assistait à la première représentation de cette pièce, se trouva placé aux secondes loges devant une femme. Comme il est de la décence que les meilleures places soient pour les dames, on fut indigné de l'incivilité de l'abbé et on lui cria pendant un quart d'heure : *A bas la calotte!* Celui-ci, ennuyé de tout ce tintamarre-là, prit sa calotte et dit en la jetant : « Tiens, la voilà, parterre ; tu la mérites bien. » Le mot parut extrêmement heureux ; il fut applaudi, et l'abbé qui l'avait dit fut laissé tranquille.

8° Je me rappelle deux épigrammes qui furent faites toutes deux à l'occasion de *la Princesse de Navarre*. Les voici ; elles sont de M. de Bonneval :

« Votre princesse de Navarre,
Qui s'en va, courant nuit et jour,
Sans page et sans dame d'atour,
Est une dame bien bizarre ;
C'est le vrai choix d'un calotin. »
'auteur, sans s'étonner d'un reproche si juste,
Réplique avec un froid dédain :
« J'aime mieux ennuyer Auguste
Que déplaire au peuple romain. »

Quand vous mettiez dans vos ouvrages
De l'esprit et du sentiment,
Les Quarante agissaient avec discernement,
En vous refusant leurs suffrages.
Ils n'ont plus la même raison,
Aujourd'hui rien ne vous sépare :
Votre princesse de Navarre
Vous remet tous à l'unisson.

9° Il y a plusieurs pièces de Voltaire, comme *Adélaïde*, *Ériphile*, etc., qui ont échoué ; aussi n'ont-elles jamais vu le jour.

Piron, qui n'aimait ni n'estimait Voltaire, et qui, à tort, au moins dans un de ces deux points, m'entretenait un jour des chutes de cet auteur célèbre : « Au moins, lui dis-je, a-t-il eu la sagesse de supprimer les pièces qui ont échoué. — Et la folie, repartit-il, de faire imprimer celles qui ont réussi [1]. »

— Vous connaissez le *Mathanasius*, satire vive et agréable contre les recherches inutiles et pédantesques des commentateurs. Cette ingénieuse plaisanterie fut suivie des *Antiquités de Chaillot* [2], brochure pleine de sel et de finesse, où les choses auxquelles nos antiquaires donnent un si grand air d'importance, sont réduites à leur juste valeur. Il se répand depuis huit jours une mauvaise copie de ces deux ouvrages; elle est intitulée *le Voyage à Saint-Cloud* [3]. L'auteur, en se rendant à ce village, qui est à deux lieues de Paris, fait des observations historiques, chronologiques, géographiques, etc., à la manière des voyageurs. L'auteur s'efforce inutilement d'être plaisant et spirituel, il n'est ni l'un ni l'autre. Il s'en faut que les Tavernier et les Chardin ne soient tombés en aussi bonnes mains que les Scaliger et les Monfaucon. Tout le mérite du *Voyage de Saint-Cloud* consiste en quelque espèce de gaieté, mais c'est une gaieté bourgeoise, et qui ne fera rire ni les gens polis ni les gens d'esprit.

— Crébillon a lu mardi dernier son *Catilina* aux comédiens, et on le donnera cet hiver. Riccoboni, acteur du Théâtre-Italien, a fait à cette occasion la mauvaise épigramme que vous allez lire :

Enfin te voilà sur la scène !
On t'attendait depuis vingt ans;
Voyons si tu valais la peine
Que l'on t'attendît si longtemps.

— La ville de Paris cherche avec soin l'emplacement d'une place où l'on puisse mettre la statue du roi régnant. Gresset a

1. Raynal a déjà cité cette répartie. Voir p. 123.
2. Par La Feuille, 1736, in-12.
3. *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer et par terre.* La Haye, 1748, in-12. Réimprimée en 1760 et 1762, avec le *Retour à Paris par terre*. de Lottin l'Aîné, cette facétie de Néel, si injustement appréciée par Raynal, a été reproduite avec illustrations dans le *Magasin pittoresque*. Elle a eu, en outre, deux rééditions, Paris, Daubrée, 1843, in-32, et Maillet, 1865, in-16.

adressé une assez mauvaise pièce de vers au magistrat pour l'engager à préférer pour cela une colonne que Catherine de Médicis, la plus mauvaise de nos reines, avait fait construire pour y faire ses enchantements. La bizarrerie de cette idée a donné occasion à cette épigramme de M. de Bonneval :

La colonne de Médicis
Est odieuse à notre histoire;
Pour en effacer la mémoire
On ne doit point être indécis.
Il faut être un hétéroclite
Pour vouloir y placer le roi :
C'est du vainqueur de Fontenoy
En faire un Siméon Stylite.

Ce Siméon Stylite était un saint extravagant qui a passé sa vie sur une colonne, dans je ne sais quel pays du monde.

— J'aurai l'honneur de vous rendre compte, dans ma première lettre, des ouvrages de nos peintres et de nos sculpteurs qui ont mérité de fixer, cette année, l'attention publique ; en attendant, voici une épigramme contre Voltaire, qui est encore de Bonneval :

J'ai vu ta statue au Salon :
Elle est, comme toi, maigre et blême ;
J'ai consulté ton Apollon,
Ce n'est pas l'effet du carême,
Mais bien de l'envie aux yeux creux,
Qui, dévorant ton cœur immonde,
Est le symbole de ces feux
Qu'on te prépare en l'autre monde,

— Je viens de recevoir deux mauvaises brochures sous le nom d'*Amusement des fées*. L'auteur a fait un dialogue tout à fait fade pour y enchâsser trois ou quatre petites comédies qu'il aurait données autrefois au Théâtre-Italien.

— *Zadig, ou la Destinée, histoire orientale*[1], est un nouveau roman qui mérite quelque attention. Il n'y a point d'intérêt; ce

1. D'après Beuchot et Quérard, *Zadig* aurait paru en 1747; mais comme Vol- le fit d'abord imprimer pour des distributions particulières, il est assez vrai- able que Raynal n'en ait eu connaissance qu'un an après.

sont des contes de quelques pages, détachés les uns des autres et qui sont extrêmement froids. Point d'instruction; ces contes roulent sur des matières frivoles ou sur quelques objets de morale superficiellement traités. Point de sentiment; je ne me souviens pas d'avoir guère lu rien d'aussi sec; peu d'esprit; les pensées y sont rares et même fort communes. Il règne, en revanche, dans ce petit ouvrage, une correction de style, un naturel d'expression, un respect pour les mœurs et pour le culte reçu, qu'on n'avait vu depuis longtemps dans aucun livre de ce genre.

Les gens du monde, les femmes principalement, en font peu de cas; les vrais connaisseurs et les gens du métier en pensent beaucoup plus avantageusement. On ne sait à qui attribuer ce roman, parce qu'il ne ressemble, pour la manière, à aucun de ceux qui ont paru jusqu'ici.

XXXII

— Notre ministère s'étant aperçu que la peinture, qui avait fait des progrès si rapides en France sous le règne du feu roi, commençait à diminuer, imagina, il y a assez longtemps, l'usage d'une exposition annuelle où le public jugerait des talents des artistes et du degré d'estime qui leur serait dû. Outre ce jugement public, nos peintres ont eu à essuyer, il y a deux ans, la critique particulière de M. de La Font, l'année dernière celle de l'abbé Le Blanc, et cette année celle d'un anonyme dont il paraît que les connaisseurs louent assez l'exactitude et l'impartialité [1]. Les deux tiers de cette nouvelle brochure sont un examen peu agréable des ouvrages de MM. de La Font et Le Blanc; le reste est employé à examiner les tableaux de cette année, lesquels sont universellement jugés inférieurs à ceux des années précédentes.

1. MM. de Montaiglon et J.-J. Guiffrey ont donné l'un et l'autre la bibliographie de cette brochure intitulée *Lettres sur les peinture, sculpture et architecture*. A M***, 1748, in-12, et Amsterdam, 1749 (édition augmentée); mais ils n'en font pas connaître l'auteur.

Les tableaux d'histoire qui ont reçu le plus d'applaudissements sont : 1° une *Exaltation de la Croix*, par Restout. On y trouve les bonnes et les mauvaises qualités de ce peintre : un bel accord et une parfaite intelligence du clair-obscur, mais un ton verdâtre ; 2° un *Sujet pastoral*, de Boucher : c'est un berger qui apprend à jouer de la flûte à une jeune bergère. Le caractère de la bergère est parfait ; mais le berger, par la délicatesse de ses traits, ne paraît pas tenir assez de son sexe ; 3° le *Martyre de saint Ferréol*, par Natoire. Le caractère du saint est très-beau, mais le tableau en général est traité d'une manière trop froide ; 4° le *Martyre de saint Thomas de Cantorbery*, par Pierre. L'expression de ce tableau est parfaite, mais il règne un ton trop noir dans les couleurs ; 5° le tableau de *Joseph et Putiphar*, de Hallé. C'est la plus belle chose qu'ait jamais faite ce peintre. Le sujet est traité d'une manière neuve et rendu avec toute l'expression possible ; 6° Oudry le père, si célèbre par ses animaux et ses paysages, a donné cette année un tableau de 11 pieds de large sur 8 pieds de haut, représentant une laie attaquée avec ses marcassins par des dogues de la plus forte race. Il y a un feu étonnant dans toute cette composition ; elle est rendue avec tant d'expression qu'on croirait entendre crier le marcassin qu'un des chiens tient dans sa gueule. Personne n'a jamais peint avec tant de vérité la nature vivante. Lorsque M. de Tournehem, directeur des bâtiments du roi, vit au Salon ce tableau, il demanda à qui il appartenait, et, sur ce qu'on lui répondit qu'il était à l'auteur : « Il est au roi, » repartit-il sur-le-champ, donnant à entendre qu'il le retenait pour Sa Majesté. Quelle manière ingénieuse d'encourager les artistes !

On s'était imaginé, il y a quelque temps, répandre plus de dignité et de variété dans les portraits en donnant des habillements historiques ou pastoraux aux objets que l'on avait à peindre. On est revenu de ce mauvais goût, et La Tour est le premier qui se soit fait une règle de peindre ses portraits avec les habits ordinaires. 1° Ce peintre a moins réussi cette année qu'il n'était dans l'usage de le faire. Il n'a pas assez varié l'attitude de ses portraits, et cette uniformité a beaucoup déplu. Son *Portrait de la reine* a pourtant été regardé comme un chef-d'œuvre, tant par la ressemblance que par l'art avec lequel

les ajustements y sont traités. 2° Tocqué a composé le *Portrait en pied de feue Madame la Dauphine*, comme le meilleur peintre d'histoire aurait pu le faire. On pourrait dire de cet auteur ce que l'on disait de feu Rigaud, qu'il est né pour peindre les rois et les princes. On a cependant trouvé des tons noirs dans le coloris de ce tableau. Tournière, Nattier et Nonnotte ont tous fait des portraits dans leur manière, sans qu'aucun ait singulièrement attiré l'attention du public.

La sculpture n'a pas paru cette année avec avantage au Salon. Le seul morceau qui ait mérité l'estime des connaisseurs est une France personnifiée qui embrasse le buste du roi, par Falconet. L'esprit qui règne dans cet ouvrage développe tout ce qu'on peut attendre du génie de ce sculpteur encore peu connu. Il a su rendre avec une âme admirable, dans la France personnifiée, ces vifs sentiments de tendresse dont la nation est pénétrée pour le roi, mais il y règne plus de goût que de correction. On n'a pas vu au Salon, mais on voit dans l'atelier de M. Pigalle les figures de Vénus et de Mercure. L'auteur a choisi l'instant où Vénus engage avec tendresse Mercure à lui faire un message. La Vénus est noblement posée, le dessin en est élégant; il tient de l'antique et rappelle bien la nature; son caractère inspire la volupté. Mais une figure dont le sujet exigeait tant d'expression aurait dû avoir les prunelles des yeux marquées; son regard en aurait été mieux décidé et elle en aurait eu plus d'âme. A l'égard du Mercure, il est regardé comme la figure la plus heureusement composée qui soit sortie de l'École française. Les anciens ont beaucoup vanté la beauté des mains et des pieds du messager des dieux; aussi remarque-t-on que l'auteur a parfaitement répondu à l'idée qu'ils en avaient conçue. Cependant, quoique les muscles du dos soient rendus sans dureté, on les trouve d'un côté trop prononcés. La tête de cette figure est fine et exprime parfaitement la figure de ce dieu, mais elle paraît un peu trop jeune pour le corps. Le roi de France fait présent au roi de Prusse de ces deux excellents morceaux.

Il y a cette année au Salon d'excellents morceaux de gravure, et en quantité; le détail de tout cela me mènerait trop loin.

— Voici la parodie de l'épigramme contre Voltaire, que j'ai eu l'honneur de vous envoyer il y a deux courriers :

Malgré la basse jalousie
D'un nombre infini d'ennemis,
On applaudit *Sémiramis ;*
Le tombeau de Ninus est celui de l'envie.

Il a paru trois ou quatre critiques badines de cette tragédie. C'est notre usage, nous tournons tout en raillerie dans ce pays-ci; on plaisante sur les malheurs de l'État comme sur une aventure singulière et bizarre. Un ancien historien observe que lorsque Annibal proposa aux Gaulois de s'unir à lui pour aller porter la guerre en Italie, ils lui répondirent par un grand éclat de rire. Nous n'avons pas dégénéré, et nous rions de tout aussi bien que nos ancêtres. Les affaires les plus importantes ont toujours pour nous un côté ridicule ; nous les envisageons de ce côté-là, et nous rions.

— Vous connaissez, je crois, *Danchet aux enfers.* On a fait, à l'imitation de cet ouvrage de Piron, *La Peyronnie aux enfers.* La Peyronnie était le premier chirurgien du roi; son exaltation le porta à vouloir bien ou mal ennoblir sa profession et à la rendre indépendante de la médecine. Cette prétention a brouillé irréconciliablement les gens des deux professions, lesquels, pour l'intérêt de l'humanité, devraient être si intimement unis. Depuis plusieurs années ils inondent le public de factums, de plaidoyers, de satires les uns contre les autres. La poésie que j'ai l'honneur de vous annoncer est un fruit de cette dispute. On introduit La Peyronnie avouant au monarque des sombres bords que les chirurgiens méritent sa protection parce qu'ils peuplent tous les jours son empire, au lieu qu'il doit exterminer tous les médecins qui prolongent les jours des hommes. Cette idée ridicule et si opposée à l'idée qu'on a de la médecine n'a pas paru plaisante. On fait faire d'ailleurs à La Peyronnie des aveux qui ne sont pas dans la vraisemblance. Ainsi, la pièce totalement prise est mauvaise; mais il y a quelques portraits qui sont rendus avec une assez grande force de pinceau, celui d'Astruc en particulier.

— L'abbé Lambert, connu dans ce pays-ci par plusieurs mauvaises brochures politiques, vient de publier quatre gros volumes d'*Observations curieuses sur les mœurs, gouvernement, géographie, religion, commerce, navigation, arts, de différents pays de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*[1]. Voici, je crois, l'idée qu'il se faut faire de cet ouvrage : 1° C'est purement une compilation de plusieurs voyages; l'auteur n'a rien vu par ses yeux, et on est bien souvent trompé quand on ne voit que par ceux d'autrui. 2° Cette compilation manque absolument d'ordre; l'auteur prend les choses à mesure qu'il les trouve, sans s'être fait un plan d'arrangement qui donne de l'agrément à un ouvrage et qui fait qu'on en peut retirer quelque fruit. 3° Il règne, dans cette compilation, une bigarrure de style qui déplaît aux gens de bon goût. L'auteur ne s'est pas donné la peine d'écrire cela lui-même; il se sert toujours des expressions qu'ont employées les auteurs qu'il copie servilement; ainsi la narration est tantôt fleurie et tantôt sèche; puis noble et ensuite rampante, un peu plus loin serrée et ensuite prodigieusement diffuse. 4° L'auteur a montré peu de discernement dans le choix des sources où il a puisé. On trouve qu'il copie des relations absolument décriées et qu'il néglige des morceaux universellement estimés. Il paraît, en général, donner trop de créance aux ouvrages des jésuites. 5° Pour que vous puissiez vous former une idée plus exacte de ce livre, je vais en transcrire ici un morceau; c'est un jugement porté par le roi Mariadiramen, célèbre dans les Indes par sa sagesse.

« Un homme riche avait épousé deux femmes. La première, qui était née sans agrément, avait pourtant un grand avantage sur la seconde, car elle avait eu un enfant de son mari, et l'autre n'en avait point; mais aussi, en récompense, celle-ci était d'une beauté qui lui avait gagné entièrement le cœur de son époux. La première femme, outrée de se voir dans le mépris, tandis que sa rivale était chérie et estimée, prit la résolution de s'en venger et eut recours à un artifice aussi cruel qu'il est extraordinaire aux Indiens. Avant que d'exécuter son projet, elle affecta de publier qu'à la vérité elle était infiniment

1. *Recueil d'observations curieuses sur*, etc., etc. Paris, 1749, 4 vol. in-12.

sensible au mépris de son mari, mais qu'elle avait un fils, et que ce fils lui tenait lieu de tout. Elle donnait alors toutes les marques de tendresse à son enfant qui n'était qu'à la mamelle.

« Après avoir ainsi convaincu tout le monde de la tendresse infinie qu'elle portait à son fils, elle résolut de tuer cet enfant, et, en effet, lui tordit le col une nuit que son mari était dans une bourgade éloignée, et elle le porta auprès de la seconde femme qui dormait. Le matin, faisant semblant de chercher son fils, elle courut à la chambre de sa rivale, et, l'y ayant trouvé mort, elle se jeta par terre, s'arracha les cheveux en poussant des cris affreux. Toute la peuplade s'assembla; les préjugés étaient contre l'autre femme. Car enfin, disait-on, il n'est pas possible qu'une mère tue son propre fils, et quand une mère serait assez dénaturée pour en venir là, celle-ci ne peut pas même être soupçonnée d'un pareil crime puisqu'elle adorait son fils et qu'elle le regardait comme son unique consolation. La seconde femme disait pour sa défense qu'il n'y avait point de passion plus cruelle et plus violente que la jalousie, et qu'elle est capable des plus tragiques excès. Cette affaire fut portée à Mariadiramen. On marqua un jour auquel chacune des deux femmes devait plaider sa cause. Elles le firent avec cette éloquence naturelle que la passion a le don d'inspirer. Mariadiramen, les ayant écoutées l'une et l'autre, prononça ainsi : « Que celle qui est innocente et qui prétend que sa rivale est coupable fasse une fois le tour de l'assemblée dans la posture que je lui marque. » Cette posture qu'il lui marquait était indécente et indigne d'une femme qui a de la pudeur. Alors la mère de l'enfant, prenant la parole : « Pour vous faire connaître, dit-elle hardiment, qu'il est certain que ma rivale est coupable, non-seulement je consens à faire un tour dans cette assemblée de la manière qu'on me le prescrit, mais j'en ferai cent s'il le faut. — Et moi, dit la seconde femme, quand même, tout innocente que je suis, je devrais être déclarée coupable du crime dont on m'accuse faussement, et condamnée ensuite à la mort la plus cruelle, je ne ferai jamais ce qu'on exige de moi. » La première femme veut répliquer, mais le juge lui impose silence, et, élevant la voix, il déclare que la seconde femme, qui est si modeste qu'elle ne veut pas même se

dérober à une mort certaine par quelque action tant soit peu indécente, n'aura jamais pu se déterminer à commettre un si grand crime. Au contraire, celle qui, ayant perdu toute honte et toute pudeur, s'expose sans peine à ces sortes d'indécences, ne fait que trop connaître qu'elle est capable des crimes les plus noirs. La première femme, confuse de se voir ainsi découverte, fut forcée d'avouer publiquement son crime. »

— L'Académie française est dans l'usage de faire prêcher tous les ans le panégyrique de saint Louis dans la chapelle du Louvre. Cette compagnie a été si charmée du discours qui a été prononcé cette année qu'elle a député deux de ses membres au ministre qui a la direction des affaires ecclésiastiques pour le prier de donner un bénéfice à l'orateur qui avait montré un talent si marqué. Comme ces messieurs, depuis l'établissement de leur société, n'avaient fait cette démarche qu'une autre fois, on a eu égard à leur demande, et l'abbé Poulle vient d'obtenir une abbaye de huit mille livres. Son discours paraît imprimé depuis peu de jours[1]. Il manque d'ordre, de netteté et d'harmonie; on y trouve quelques belles idées médiocrement bien rendues, et un grand nombre de capucinades. Je crois que les académiciens doivent être bien honteux d'avoir fait tant de bruit pour si peu de chose.

XXXIII

J'ai eu l'honneur de vous marquer, dans une de mes dernières lettres, qu'on était occupé à Paris du soin de trouver un emplacement favorable pour y placer la statue équestre du roi. M. Gresset fit des vers dans lesquels il indiqua une vieille colonne qui a servi autrefois aux sortiléges de Catherine de Médicis. Cette idée bizarre lui attira une épigramme que je vous ai envoyée, et a donné occasion aux vers du célèbre Piron que vous allez lire.

1. *Panégyrique de saint Louis.* Paris, 1748, in-4°.

MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
A LEUR CONFRÈRE GRESSET,
SUR
SON PLACET POUR FAIRE ÉRIGER L'OBSERVATOIRE DE L'HOTEL DE SOISSONS
EN UNE COLONNE LODOÏQUE [1] :

RONDEAU.

A rien de beau pour nous, Gresset,
Tu ne conclus dans ton placet.
Quoi! du roi confiner la gloire
Au fût d'un vieil observatoire?
Mieux valait garder le tacet.
Toute colonne, comme on sait,
Avec le temps, comme un lacet,
Se rompt et laisse une mémoire
A rien.

Avec beaux jetons au gousset,
Sommes-nous pas seize ou dix-sept,
Payés pour le poëme ou l'histoire?
A quoi sert donc notre écritoire?
Tu l'auras fait dire tout net :
A rien.

— On vient d'imprimer à Paris un recueil de ce qu'on a trouvé de plus agréable dans les mémoires de l'Académie de Berlin. On a fait entrer dans cette compilation : 1° L'*Exposition du plan imaginé par le roi de Prusse pour la réformation de la justice*. Ce morceau a paru nerveux, plein de logique, de précision, et digne de M. Formey. 2° Les *Mémoires pour servir à l'histoire du Brandebourg*. Ces mémoires manquent de correction et d'agrément. Tout cela est trop sec, trop décharné, trop chronologique. Il y a deux autres vues politiques qui font regretter qu'il n'y en ait pas davantage. On souhaiterait que le roi eût laissé à M. de Maupertuis le soin de revoir cet ouvrage, comme il laissa autrefois à Voltaire le soin de corriger l'*Anti-Machiavel*.

1. Titon du Tillet avait proposé d'appeler *lodoïciens* les monuments élevés à gloire de Louis XIV et de Louis XV. Lodoïque est une variante de ce néologisme peu connu.

prouver l'avantage que ont dans leur sein ur n'a pas eu sur s. Il y avait mieux le *Panégyrique du roi*, omme qui a bien de l'es- as qu'il n'en a. Cette affec- a, d'ailleurs des idées fort bril- s *songes* est de main de maître; rendues avec beaucoup d'ordre et un très-bon style, et s'il peut se cor- aismes ou de quelques expressions ha- rablement. Il s'en faut beaucoup que le Académie des sciences soit de sa force. Si ait tout ce qui se dit sur cela, il serait bien et de la France.

Ange Goudar, dont on n'avait jamais entendu par- nous donner des *Pensées diverses, ou Réflexions sur jets dans le goût de La Bruyère*[1]. C'est le titre de son Le livre de morale est sans réputation, mais non pas sans On peut distribuer ces pensées en trois classes : il y en a quelques-unes de très-fines et de très-heureusement rendues, un plus grand nombre de médiocres, et enfin plusieurs si mau- vaises qu'on a soupçonné que tout l'ouvrage n'était pas du même auteur.

— Il m'est échappé dans le temps une épigramme que vous serez sans doute bien aise de voir. Pour la comprendre, il faut savoir que *Sémiramis* a été représentée le même jour qu'on a fait dans nos troupes une réforme de 30,000 hommes. Comme M. d'Ar- genson, ministre de la guerre, s'est écarté des usages pratiqués jusqu'ici en pareille occasion, sa conduite n'a pas été univer- sellement approuvée.

> En même jour Voltaire et d'Argenson,
> Deux grands auteurs, ont produit leur ouvrage;
> Mais le public, malgré leur étalage,
> Les a sifflés tous deux avec raison.

1. Paris, 1748, in-12.

Car on croirait à leur travail informe,
Où le bon sens ne fut jamais admis,
Que le ministre a fait *Sémiramis*
Et le poëte arrangé la réforme.

— *Testament d'un Gascon*[1]. C'est le titre d'une plaisanterie qui vient de paraître. Les Gascons passent parmi nous pour glorieux et pour pauvres. Le Gascon dont on a feint le testament soutient bien cette idée. Il n'a rien à donner, et il fait des legs d'un air d'importance comme s'il laissait des millions. Ce qu'il y a de plus heureux dans cette brochure, c'est le titre, qui devait inspirer cent choses vives, agréables et spirituelles.

— La Motte-Houdard, parmi beaucoup d'ouvrages manuscrits, a laissé en mourant un opéra intitulé *Pygmalion*. Rameau, avant de le mettre en musique, a voulu y faire faire quelques changements. Il a choisi pour cela un nommé Ballot, qui vit ordinairement à Passy, maison de campagne d'un financier homme d'esprit appelé La Popelinière. Ces changements ont déplu au public, et ont donné lieu à l'épigramme que vous allez lire. Vous vous rappellerez aisément, en la lisant, que le poëte La Motte a beaucoup écrit contre Homère et contre les autres grands hommes de l'antiquité.

Contre l'honneur des morts sublimes,
Connais, Houdard, quels sont tes crimes
Par la rigueur du châtiment :
C'est qu'en nos jours, impunément,
En butte au plus vil des outrages,
Ton sort se décide à Passy;
Mais quel sort? Tremble, le voici :
Ballot corrige tes ouvrages.

— Voici quelques traits d'histoire que j'ai recueillis sur Jacques II, roi d'Angleterre, que j'ai jugé qui pourraient vous faire plaisir.

Un jour que le roi allait à sa chapelle, il donna l'épée de cérémonie au duc de Norfolk qui, né papiste, avait embrassé la religion protestante. Le duc marcha devant le monarque jusqu'aux portes de la chapelle, où il s'arrêta : « Milord, lui dit

1. Inconnu aux bibliographes.

alors ce prince, votre père serait allé plus loin. — Sire, répliqua-t-il, le père de Votre Majesté était plus honnête que le mien, et n'aurait pas voulu aller si avant. »

Parmi les personnes à qui on proposa le changement de religion, Kirk ne fut pas oublié. Celui-ci répondit en homme de guerre qu'on venait trop tard, qu'il était déjà engagé et qu'il avait promis au roi de Maroc que, s'il changeait de religion, il se ferait mahométan.

Le roi, s'apercevant que le duc de Grafton, fils naturel de Charles II, avait dessein de l'abandonner, lui dit qu'à coup sûr ce ne pouvait être la conscience qui l'obligeait à prendre parti pour les mécontents, puisque l'on pouvait juger par son éducation et encore plus par ses mœurs qu'il ne connaissait pas la religion et qu'il l'aimait encore moins. « Quelque peu de conscience que j'aie, répondit le duc, je me range à un parti qui en a beaucoup. »

Les magistrats de Londres étant allés en corps complimenter le prince d'Orange, le prince aperçut parmi eux M. Meynard, âgé de quatre-vingt-dix ans, et lui demanda d'un air obligeant s'il n'avait point survécu à tous les gens de loi de son temps. « Monseigneur, répondit-il, j'aurais même survécu à la loi si Votre Altesse ne fût venue à notre secours. »

Le roi, ayant été obligé de fuir devant le prince d'Orange, alla à Londres, où il assembla son conseil. Avant que cette assemblée se séparât, le prince, s'adressant au comte de Bedfort, lui dit : « Milord, vous êtes un très-honnête homme et qui avez un grand crédit; vous pouvez présentement me rendre de grands services. » A quoi le comte répondit : « Sire, je suis vieux et peu en état de servir Votre Majesté. Mais, ajouta-t-il en soupirant, j'avais autrefois un fils qui, s'il était en vie, pourrait vous rendre de grands services. » Il parlait de lord Russel, son fils, qui avait été décapité sous le dernier règne, et qui avait été sacrifié à la vengeance du roi, alors duc d'York. Cette réponse frappa le roi comme d'un coup de foudre, en sorte qu'il ne put répondre un seul mot.

XXXIV

Le goût de notre théâtre comique a changé cinq ou six fois en moins d'un siècle et demi. 1° Nos comédies n'étaient d'abord que des farces sans esprit, sans intrigue, sans dialogue, sans sel et sans décence. 2° Lorsque, vers le commencement du dernier siècle, nous commençâmes à sortir de la barbarie, nos auteurs se contentèrent de traduire les pièces espagnoles, toutes remplies d'incidents merveilleux, de changements de noms, d'aventures romanesques. 3° Molière créa parmi nous un genre nouveau, et le porta à sa perfection. Ses comédies sont écrites d'un style naturel; nos mœurs y sont peintes d'après nature. Son dialogue est vif et aisé; il n'eut d'autre successeur que Regnard. 4° Après la mort de ces deux grands hommes, il régna sur notre théâtre un comique bas, des mœurs indécentes, une diction négligée. Dancourt est celui des auteurs de ce genre qui acquit le plus de réputation. 5° On se lasse, dans ce pays-ci, des bonnes choses, et encore plus des mauvaises. On était descendu trop bas et on monta tout d'abord trop haut. Au comique de Dancourt succéda celui de Destouches et de La Chaussée, qu'on appelle le comique larmoyant. Ce sont des tragédies bourgeoises qui n'ont ni la majesté du cothurne ni l'enjoué du brodequin; ces drames hermaphrodites paraissent déchoir de leur réputation. 6° Il s'introduit un nouveau genre qui est allégorique; Boissy et Saint-Foix ont fait aimer cette manière en y répandant de l'esprit à pleines mains. Avec de l'esprit, vous le savez, on fait des Français tout ce qu'on veut. Il paraît une comédie en un acte et en vers intitulée *le Plaisir*[1], qui est dans ce dernier genre et qui a occasionné ces réflexions.

Le Plaisir a été représenté avec quelque succès il y a plus

1. Par l'abbé Marchadier. Paris, 1748, in-12. Représentée pour la première s le 3 août 1747.

d'un an. Le bien qu'on y dit des Anglais et le mal dont on accuse les Français a suspendu longtemps l'impression de cette pièce. Vous la trouverez écrite d'un style saillant et épigrammatique. Du reste il n'y a point d'intrigue. Le Plaisir se présente; un Français le veut à Paris, un Anglais à Londres et une Italienne à Venise. Après que chacun a dit les raisons qui doivent lui mériter la préférence, le Plaisir veut aller partout; il en dit les raisons qui sont le dénoûment de la pièce :

Le Plaisir est de tous pays.
Je suis un enchanteur aimable;
Je sais me transporter partout au même instant,
Mais je me cache aux yeux sous un déguisement,
Partout divers et partout agréable,
Selon les lieux, selon les temps.
Tout est plaisir et tout est peine.
Je suis en mille lieux mille objets différents;
Ici je suis l'amour, et là je suis la haine.
M'accommodant aux lieux, au temps, au goût, aux pleurs,
Nouveau caméléon, quand je change de terre,
Je sais me transformer et changer de couleurs.
Je suis peut-être, en Angleterre,
Sérieux, sombre, un peu trop réfléchi.
En France moins pensé, peut-être mieux senti;
En Italie un peu moins raisonnable,
Plus gai, plus enjoué, peut-être plus aimable.
Mais quelque habit enfin qui puisse me couvrir,
Je suis partout charmant, et partout le Plaisir.

— On vient de m'apporter *le Marchand de Londres, ou l'Histoire de George Barnwell*, tragédie bourgeoise traduite de l'anglais, de M. Lillo [1]. Le théâtre anglais, tout singulier qu'il est, n'a rien d'aussi singulier que cet ouvrage. Une fille de joie voit un garçon marchand qui est bien fait et qui a un air simple. Elle s'en fait d'abord aimer, elle l'engage ensuite à découcher, puis à voler son maître. Le jeune homme a un oncle fort riche dont il doit hériter. Sa maîtresse l'oblige à lui faire donation de cette succession et à aller assassiner cet oncle. Il revient de cette horrible opération avec un air égaré et les mains teintes de sang. Comme ses remords l'ont empêché de rien emporter de chez son

1. Par M*** (P. Clément, de Genève). S. l., 1748, in-12.

oncle, sa maîtresse indignée va le dénoncer au magistrat. Il est pendu, ainsi que sa maîtresse dont on découvre les horreurs par la déposition de ses domestiques. Leur mort est comme elle devait être; le marchand, revenu à lui-même, meurt en homme vertueux, comme il avait vécu jusqu'au fatal instant où il a connu Milvond. Milvond meurt en personne familiarisée avec le crime. L'abbé Prévost, qui s'est trouvé à Londres lorsqu'on a représenté cette pièce pour la première fois, m'a dit qu'il n'avait jamais vu de spectacle aussi frappant que celui-là. Je n'ai pas éprouvé cette émotion en lisant cette tragédie, mais elle ne m'a pas paru non plus aussi risible que doit l'être naturellement une pièce dont une fille de joie est le personnage principal.

— Les Anglais n'ont pas en leur langue une seule histoire de leur nation qui soit supportable. Ils ont pourtant deux historiens dont ils font cas et avec raison. Le premier est Clarendon, qui a écrit *les Guerres civiles d'Angleterre* avec une dignité et une force extraordinaire; le second, Burnet, qui a jeté beaucoup d'agrément dans l'histoire de son temps; mais, après tout, ce ne sont que des morceaux. L'esprit de parti a empêché cette nation de pousser le genre historique aussi loin que la plupart des autres belles connaissances. Il paraît aujourd'hui un M. Coste qui a publié en anglais les premiers volumes de l'histoire de sa nation et qui va donner incessamment la suite. Cet ouvrage, qu'on dit profond et exact, manque d'agrément. M. le chancelier a chargé M. l'abbé Prévost, un des hommes de France qui écrivent le mieux, de traduire cette histoire et d'y ajouter cet air lié, correct et élégant, que nous exigeons dans les ouvrages de cette nature. Ce célèbre écrivain va commencer cet important travail. Il est seulement à craindre qu'il ne se hâte trop de finir. C'est sa méthode; il se contente le plus souvent de donner du médiocre, quoiqu'il soit né pour atteindre la perfection. Nous avons déjà dans notre langue trois ouvrages considérables sur l'Angleterre : 1° les *Révolutions* de ce royaume, par le P. d'Orléans, jésuite. C'est un ouvrage égal ou supérieur à tout ce que je connais par la force du style, par la finesse et la hardiesse des réflexions, par la ressemblance des portraits, par la délicatesse des transitions. C'est dommage qu'il ait gâté sa belle histoire par un défaut de correction, par une crédulité outrée et par une partialité marquée pour les catholiques; 2° *l'Histoire d'Angle-*

terre, par Larrey, qui a eu une vogue passagère et n'est plus lue aujourd'hui. C'est un ouvrage où les faits de tous les peuples sont entassés sans discernement, sans goût, sans méthode. L'auteur ne manquait pas d'esprit et n'écrivait pas trop mal, mais il est toujours satirique ou flatteur, et aucune de ces deux manières ne convient à un historien ; 3° Rapin de Thoyras est le premier qui ait écrit l'histoire d'une nation, les autres n'écrivent que l'histoire des rois. Tout ce qui regarde l'Angleterre se trouve bien discuté, bien développé dans l'histoire de Thoyras. Il manque un peu de couleur et d'agrément dans le style, presque toujours trop sec et trop uniforme. Vous aurez aussi observé en le lisant qu'un génie trop républicain règne dans le cours de son ouvrage. Il se déclare toujours sans ménagement pour les presbytériens contre les épiscopaux, qui sont royalistes.

— Le roman intitulé *Zadig*, qui faisait d'abord peu de bruit, en fait maintenant beaucoup. Il est certain que cet ouvrage est traduit de l'anglais et personne ne doute que M. de Voltaire n'en soit le traducteur. Il est certain, malgré cela, que cet ouvrage n'est pas dans le goût anglais ni dans le genre de Voltaire.

— On vient d'achever d'imprimer, à Genève, un ouvrage en deux volumes in-4° intitulé : *l'Esprit des lois*[1]. C'est une production très-importante de l'auteur des *Lettres Persanes*. Il a envisagé son sujet dans le grand, et l'a traité en législateur. Ce ouvrage n'est pas encore arrivé à Paris.

— On a formé successivement en France plusieurs manufactures de porcelaine qui sont tombées au bout de quelques années. Celle de Vincennes, qui a commencé il y a environ six ans, a eu d'abord des progrès très-lents et presque imperceptibles, mais depuis cinq ou six mois les ouvrages y ont été portés à un degré de perfection qui n'est pas croyable. La peinture est encore bien inférieure à celle de Saxe, mais le blanc en est peut-être plus beau. Quoi qu'il en soit, notre manufacture vient d'acquérir depuis huit jours un avantage tout à fait considérable. Un frère servant chez les Bénédictins, nommé frère Hippolyte, a trouvé le secret d'incruster l'or dans la porce-

1. Voir sur les diverses éditions de *l'Esprit des Lois* la brochure de M. Louis Dangeau (Vian), *Montesquieu. Bibliographie de ses œuvres*. Paris, P. Rouquette, 1874 in-8.

laine, au lieu qu'on ne fait que l'appliquer en Saxe. Le roi a acheté ce secret et en a fait présent aux entrepreneurs de Vincennes. L'expérience en a été faite plusieurs fois, et elle a parfaitement réussi. L'inventeur travaille à perfectionner sa découverte, et il espère réussir à donner à l'or, sur la porcelaine, toutes les couleurs qu'il peut prendre ailleurs.

— Comme il n'a paru aucun ouvrage ni bon ni mauvais depuis ma dernière lettre, je vais recueillir ici quelques anecdotes assez singulières sur l'homme de notre littérature le plus décrié : c'est le bonhomme Chapelain. Vous vous rappelez aisément tous les traits qui lui ont été lancés par Despréaux et par tous les autres satiriques de son temps.

La célébrité de Chapelain était si grande que le cardinal de Richelieu, voulant faire la réputation d'un ouvrage, pria le poëte de lui prêter son nom en cette occasion, ajoutant qu'en récompense il lui prêterait sa bourse en quelque autre.

Un jour Chapelain lisait son poëme chez M. le Prince. On y applaudissait et chacun s'efforçait de le trouver beau. Mais Mme de Longueville, à qui un des admirateurs demanda si elle n'était pas touchée de la beauté de cet ouvrage, répondit : « Oui, cela est parfaitement beau, mais c'est bien ennuyeux. »

Chapelain était appelé par quelques académiciens le chevalier de l'ordre de l'Araignée, parce qu'il portait un habit si rapiécé, si recousu, que le fil formait dessus comme une représentation de cet animal. Étant un jour chez M. le Prince, où il y avait une grande assemblée, il vint à tomber du lambris une araignée qui étonna toute la compagnie par sa grosseur. On crut qu'elle ne pouvait venir de la maison parce que tout y était d'une grande propreté. Aussitôt toutes les dames se mirent à dire d'une commune voix qu'elle ne pouvait sortir que de la perruque de Chapelain ; ce qui pouvait bien être, puisqu'il n'avait jamais eu qu'une seule perruque. Chapelain à l'avarice joignait la malpropreté. Balzac contait qu'ayant été dix ans sans le voir, parce qu'ils étaient brouillés, il se raccommoda avec lui, et que, l'étant allé visiter, il le trouva dans sa chambre où il aperçut une même toile d'araignée qui la traversait et qu'il y avait vue avant que d'être brouillé avec lui. Chapelain, pour épargner ses serviettes, avait un balai de jonc sur lequel il s'essuyait les mains.

XXXV

On continue à accabler Voltaire d'épigrammes. Le *Catilina* de Crébillon, qu'on va jouer, a occasionné les vers suivants, dont j'ignore l'auteur :

Ton dernier essor poétique,
Cher Crébillon, réussira;
Il peut amener la critique
Mais le prix lui demeurera.
Ton petit rival frénétique,
Sifflé sur la scène tragique
Comme il le fut à l'Opéra,
Voltaire, en un mot, se pendra;
Catastrophe très-pathétique
Dont le public t'applaudira.

AUTRE ÉPIGRAMME SUR *Sémiramis :*

Nulle intrigue dans la pièce,
Point de mœurs, nul intérêt,
Folie et scélératesse;
L'auteur s'est peint tel qu'il est.

— On va vendre incessamment la bibliothèque de l'abbé de Ro-elin; c'est une des plus riches de l'Europe en livres rares et en lles éditions. Cet abbé était homme de qualité, et passionné ur la gloire des lettres. Un de ses amis, médiocrement cultivé, alla demander un jour sa voix pour être reçu à l'Académie nçaise. « Je sais, dit-il, que vous avez besoin d'argent; voilà mille francs que je vous donne, et laissez-moi la liberté de n suffrage. »

— Je ne sais si vous ne trouverez pas la pièce suivante un peu igue, mais comme elle fait beaucoup de bruit et que sûrement e ne sera pas imprimée, j'ai cru que vous ne seriez pas fâchée la trouver ici. J'ignore qui en est l'auteur; on l'attribue à nt de gens qu'il est difficile de rien dire de positif sur cela.

[illegible]

EXHORTATION

[illegible]

[illegible] PERS[illegible]

M. GILLET [illegible] DE LA RIBAUDIÈRE

[illegible]

Amis, on va fermer le temple de Janus,
   Et Mars, dans les bras de Vénus,
Va [illegible] son amoureuse [illegible].
   Il vend chevaux, sabre, cuirasse,
   Lance, [illegible], et [illegible];
   De sa visière il fait un masque,
  A [illegible] son casque,
   Et des écharpes du héros
  La duchesse fera des [illegible].
Mais vous, dont tout le bien n'est qu'un vieil uniforme,
Qu'allez-vous devenir, infortunés Grassins?
   Vous ferez-vous, à la réforme,
   Rats de cave ou [illegible] capucins?
Ah! qu'il ferait beau voir les enfants de Bellone
Nu-pieds, barbus, pouilleux, escamoter l'aumône;
  Ou bien de voir de généreux guerriers
   De la Maltôte être croupiers.
Et moi, braves enfants, qui suis sans bénéfice,
   Moi, capellan Languedocien,
   Dirai-je gratis un office
   Où, sur ma foi, je n'entends rien?
Pour vivre, me joindrai-je à cette crasse bande?
  Cervaux fêlés, ferrailleurs d'arguments,
   Vivant d'obits, d'enterrements,
   Qu'on nomme des prêtres d'Irlande?
Non ferai-je, corbleu! j'ai de l'ambition.
Ayez-en comme moi, qu'elle soit noble et grande:
  Des braves gens elle est la passion.
  Si comme moi la gloire vous gourmande,
   Suivons-en la vocation.
  Marche à moi, grenadier; feu, frappe:
Foi d'aumônier, je fais ou chanoine ou satrape

[illegible]n appelait *Grassin*, du nom de son colonel, un régiment composé d[illegible] [illegible]valiers et de neuf cents fantassins qui, durant la campagne des Fla[illegible] [illegible], se distingua à la prise d'Oudenarde.

Quiconque me veut suivre en cette occasion.
Or sus, buvons trois coups de ce jus de la grappe,
Et vous goûterez mieux ma proposition.
J'avais, je l'avouerai, le dessein d'être pape;
Le poste est bon, ma foi, mais diable, on ne l'attrape
Que quand nature est aux abois.
J'aimerais mieux donner mes lois,
Le sceptre en main, comme Priape,
A tous ces tendrons de Chio.
Ah! que ma majesté régnerait à gogo!
De vin, d'amour, je tiendrais une étape,
Et qui largement y boirait,
Péniblement y baiserait.
Sacredié, mes amis, faisons-en la conquête,
Croisons-nous tous, sabrons tous ces turbans,
Du beau sexe infâmes tyrans.
Ivrognes et ribauds, je suis à votre tête.
Frères très-chers, marchons, embarquons-nous,
Allons, frapper de rudes coups
Sur cette canaille hérétique,
Qui profanant maint bachique coteau,
Le tient en friche et ne boit que de l'eau.
Ne souffrons plus que ce fourbe extatique,
Ce vilain Mahomet tienne la Grèce aux fers.
Que cette idole de la Mecque,
Ce fier faquin rentre aux enfers.
Vin de Chio, fringante Grecque,
Seront pour nous, braves soldats;
Vins veloutés, charmants ébats,
Seront les fruits de la victoire.
Jarni, quel vin! morbleu, quels yeux!
Boit-on en ce pays? l'amour en a la gloire.
Dans ce climat délicieux
Buveur d'eau sans crainte se livre,
Et l'amour seul est capiteux.
Mais dès qu'en ses transports l'amour voluptueux
En ce penchant se dissout et s'enivre,
Qu'il expire, n'est plus, un verre de bon vin
Le rend au jour et l'arrache du sein
De celle qui bientôt va le faire revivre.
Ainsi, sept fois par jour on se meurt, on revit;
Ainsi sept fois à l'amant qui languit
Bacchus remet du cœur au ventre.
Boit-on un coup? Soudain on rentre
Dans la carrière d'où l'on sort;
Après un coup on mouille au port,

Un coup fournit un coup; un coup ôte la force;
Un coup la rend, un coup l'abat.
Ainsi de coups en coups, amour, vin délicat,
De leurs plaisirs se fournissent l'amorce.
De ce climat charmant, amis, que pensez-vous?
Hé bien, ce beau pays, cadédis, est à vous,
Une campagne en fait l'affaire.
Et vous, mes officiers, eh donc! qu'allez-vous faire?
Irez-vous tonner sur vos choux,
Battre manants, pisser au cimetière,
Et vous amouracher, gentillâtres hiboux,
D'une chouette dindonnière?
Sandis, voudriez-vous, ainsi que hobereau
Traîner une antique rapière,
Courir trois jours pour tuer un perdreau,
Et pour mieux illustrer votre noble misère
Monter un rossinante, entonner un cornet,
Pour forcer un vieux lièvre et le mettre en civet?
Que la gloire et l'amour et Bacchus nous rassemblent,
Et que, peint sur nos étendards,
On voie Amour trempant ses dards
Dans le jus du vainqueur de l'Inde;
Voilà notre oriflamme! Allons en paladins,
Le sabre au poing, pourfendre Sarrasins
Et retirer des fers et Cythère et le Pinde.
La Grèce est le berceau des amours et des arts;
Laïs y vit le jour aussi bien que Sophocle.
On y vit des buveurs, des favoris de Mars,
Et le même climat où naquit Thémistocle
Vit boire et soupirer le tendre Anacréon.
Marchons, qu'hésitons-nous, ribauds, mes camarades?
Courons planter la vigne au pied de l'Hélicon,
Nous verrons accourir les Grâces, les Ménades.
Au fond du verre et du flacon
Piquant propos, tendre chanson,
Gaze voilant la moitié d'un téton,
Feront naître désir de goûter accolades;
Amour sera notre Apollon;
Il chantera nos baisers, nos rasades;
Sur ses ailes la gloire ira porter le nom
De la plus belle des croisades.

— L'Académie des sciences a tenu son assemblée publique le) de ce mois. Le secrétaire perpétuel, M. de Fouchy, y lut éloge du fameux Bernouilli, géomètre de Bâle. C'eût été un

riche fonds en de meilleures mains; M. de Fouchy ne nous donna que des réflexions triviales, une érudition puérile, des applications ridicules; il répondit parfaitement à l'idée du public. M. de Mairan, le premier de nos physiciens, annonça une nouvelle édition de son *Traité sur la glace*; il saisit cette occasion pour combattre le dégoût injuste qu'on a aujourd'hui pour les systèmes. Il avoua que le goût du système entraînait bien souvent dans des erreurs, mais il prouva fort bien que l'envie d'en soutenir rendait l'esprit capable de beaucoup d'efforts qu'il ne saurait faire sans cela. Cet illustre académicien fut fort applaudi du public, et très-peu de sa compagnie qui est toute newtonnienne. M. de Mairan et M. de Fontenelle sont les seuls de cette Académie qui n'aient pas abandonné les intérêts de Descartes. M. de Cassini rendit compte des peines qu'il s'est données, par ordre du roi, pour perfectionner la carte de Flandre. Il dit sans esprit beaucoup de choses communes sur le besoin qu'ont les généraux de cartes exactes où se trouvent marqués avec précision les ruisseaux, les ravins, les bois.

M. Le Monnier détailla ses dernières observations sur la dernière éclipse de la lune; il a fait le voyage d'Écosse parce que l'éclipse devait y être tout entière. Ce jeune homme porte dans ses études une sorte d'enthousiasme qui fait espérer qu'il réussira. M. le marquis de Courtivron parla de la maladie qui a fait périr plus de la moitié de nos bêtes à cornes. Nos troupes, à leur retour en Bavière, portèrent ce fléau qui nous afflige encore aujourd'hui, mais moins vivement qu'il n'a fait. Nos médecins sont partagés sur la nature de cette maladie; les uns prétendent que c'est une espèce de petite vérole, les autres que c'est un mal contagieux. Les expériences qu'a faites M. de Courtivron appuient la dernière opinion.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres fit sa rentrée le 12 du mois; elle ne fut pas brillante. L'abbé Sallier, bibliothécaire du roi, y annonça le manuscrit original de la vie de saint Louis, par Joinville, qu'on vient de déterrer. Joinville était un homme de qualité qui accompagna le saint roi dans toutes ses expéditions d'outre-mer et qui n'a écrit que ce qu'il a vu. Son ouvrage est écrit avec une naïveté et un bon sens que nous ne trouvons dans aucun de nos anciens historiens. Ce monument, si précieux à la nation, avait été extrêmement

altéré par l'ignorance et les malheurs du temps. Le nouveau manuscrit qu'on va publier nous donnera saint Louis et Joinville tels qu'ils ont été[1]. Le plus savant homme de l'Europe, M. Fréret, continua la séance par la lecture d'une dissertation très-sèche sur les Amazones. Son but était de prouver que ce peuple guerrier de femmes n'a jamais existé, mais qu'on peut conjecturer avec vraisemblance que ce qui a donné lieu à cette fable est que les Sauromates menaient avec eux leurs femmes à la guerre, et qu'elles se défendaient avec autant de courage et de vigueur que leurs maris, qu'elles étaient élevées à manier et à porter les armes comme les hommes, et que les peuples contre lesquels les Sauromates se battirent d'abord, étonnés de voir des femmes faire la guerre, s'imaginèrent qu'elles étaient seules comme soldats, ou répandirent peut-être ce bruit pour donner à la chose plus de merveilleux. De là sont nées, selon M. Fréret, toutes les fables qu'on a débitées sur les Amazones. M. de Sainte-Palaye termina la séance par une dissertation sur les mœurs, les usages, les devoirs de l'ancienne chevalerie. Comme ce n'est qu'un détail, il est impossible de le rendre. Cet académicien avait rassemblé avec beaucoup d'esprit et de goût des traits charmants de la simplicité, de la valeur, de la probité et de la galanterie de ces chevaliers.

XXXVI

Depuis quelque temps nous ne voyons plus de tragédies à l'Opéra. Le public paraît avoir un goût décidé pour les ballets où il y a moins d'intérêt et plus d'agrément. On en donne actuellement un dont les paroles sont de Cahusac et la musique de Rameau, qui réussit très-bien. Il est intitulé *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*[2]. On le donna une fois à la cour au temps du mariage de Mgr le Dauphin. La ville, qui se connaît

1. L'abbé Sallier, Melot et Capperonnier, ont donné, en 1761, une édition de Joinville, Paris, Imp. royale, in-folio.

2. Représenté pour la première fois à Versailles, le 15 mars 1747, et à Paris, le 25 novembre 1748.

mieux en musique que la cour, en jouit maintenant et lui fait plus d'accueil.

Dans la première entrée, un peuple instruit, respirant l'amour et le plaisir, vient à bout d'adoucir un peuple d'Amazones sauvages; cette entrée est remplie d'un spectacle noble et intéressant.

La seconde entrée est une fête qu'on célébrait dans l'Égypte en l'honneur du dieu des eaux. Ce jour de joie devait être ensanglanté par le sacrifice d'une jeune fille, lorsque le dieu du Nil sortit des eaux pour s'opposer à un sacrifice aussi barbare. Cette entrée est un peu froide, mais elle est soutenue par le débordement du Nil qui est peut-être la plus belle décoration qu'on ait vue sur notre théâtre.

Dans la troisième entrée, Aruéris, reconnu chez les Égyptiens pour le dieu des Arts, donne une fête où les arts disputent le prix entre eux; sa maîtresse remporte celui de la voix, et c'était le but qu'il s'était proposé; il y a dans cette entrée une musette fort applaudie, la voici :

Ma bergère fuyait l'amour,
Mais elle écoutait ma musette;
Ma muse discrète,
Pour ma flamme parfaite
N'osait demander du retour.
Ma bergère aurait craint l'amour.
Mais je fis parler ma musette;
Ses sons plus tendres chaque jour
Lui peignaient mon ardeur secrète;
Si ma bouche restait muette
Mes yeux s'expliquaient sans détour.
Ma bergère écoutait l'amour
Croyant écouter ma musette.

Avant qu'on ne jouât *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, on avait donné *Pygmalion*, qui avait occasionné ces jolis vers du célèbre M. Piron :

Certain sculpteur d'amour, je sais le fait,
En façonnant une sienne statue,
La tâtonnait; tout tâtonnant disait :
« Que de beautés! si cela respirait,

Que de plaisirs! » Notez qu'elle était nue.
Bref, dans l'extase et l'âme toute émue,
Laissant tomber le ciseau de sa main,
Avide, il baise, admire et baise encore,
Dans ses regards, dans ses vœux incertains,
Presse en ses bras ce marbre qu'il adore,
Et tant, dit-on, le baisa, le pressa, —
Mortels, aimez, tout vous sera possible, —
Que de son âme un rayon s'élança,
Se répandit dans ce marbre insensible
Qui, par degré devenu plus flexible,
S'amollissant sous un tact amoureux,
Promet un cœur à son amant heureux.
Sous cent baisers d'une bouche enflammée
La froide image à la fin animée
Respire, sent, brûle de tous les feux,
Soupire, étend ses bras, ouvre ses yeux,
Voit son amant plus tôt que la lumière;
Elle le voit, et déjà veut lui plaire;
Craint cependant, dérobe ses appas,
Se cache au jour, dompte son embarras,
Et rougissante à son vainqueur se livre.
Puis, moins timide, en souriant tout bas,
Avec transport de tendresse s'enivre,
Presse à son tour son amant dans ses bras,
L'anime enfin à de nouveaux combats,
Et semble aimer même avant que de vivre.

ENVOI.

Toi dont l'esprit, les grâces m'ont charmé,
Puissent mes vers transmettre en toi ma flamme!
Permets qu'Amour par moi te donne une âme.
Qui n'aime point est-il donc animé?

— Tout est extraordinaire dans un ouvrage qu'on v d'imprimer en deux volumes et qui fait beaucoup de bruit la hardiesse des sentiments qu'on y a hasardés. Il est inti *Telliamed, ou Entretien d'un philosophe indien et d'un miss naire français*[1]. L'auteur est M. Maillet, consul au Caire et était auparavant secrétaire de M. Delahaye, ambassadeur

1. Amsterdam, 1748, 2 vol. in-8. Publié par Guers sur les manuscrits de B de Maillet, mort en 1738. L'abbé Le Mascrier en a donné une édition augme Paris, 1755, 2 vol. in-12.

France à Constantinople. La folie de M. Maillet, d'ailleurs homme ferme, courageux et très-expérimenté dans le commerce du Levant, était de croire que Moïse et par conséquent le peuple juif n'avaient jamais été en Égypte. Il avait pour cela parcouru dix-sept fois cette vaste et presque déserte contrée, et il prétendait prouver son extravagante pensée par le local du pays. J'ai vu sur cela un ouvrage de sa main où il y a beaucoup de recherches, mais qui est heureusement peu connu.

Le système que présente Telliamed est un réchauffé de l'ancien système de Thalès. Il prétend que tout vient de l'eau, qui, en s'épaississant, a formé la terre et ses diverses productions; que les arbres, les plantes et les fleurs ne sont que des richesses de la mer qui ont trouvé à végéter sur la terre, à s'y nourrir et à se multiplier; enfin que les hommes avec tous les animaux, de quelque espèce qu'ils soient, ne sont que des poissons transformés en animaux et en hommes. Au milieu de toutes ces visions, il se trouve d'utiles recherches de physique et d'histoire naturelle, tant sur les endroits que la mer couvrait autrefois et qu'elle a laissés, que sur les amas de coquillages, de poissons pétrifiés et de productions marines qu'on rencontre aujourd'hui dans des lieux très-éloignés de la mer.

L'éditeur suppose le système de Telliamed comme nouveau, et pour l'accréditer il dit, d'après M. de Fontenelle, beaucoup de mal des opinions que les anciens nous ont transmises, comme si parmi ces opinions il n'y en avait pas beaucoup de vraies, et auxquelles nous sommes obligés de revenir. Il dit en fait, d'après le même M. de Fontenelle, qu'un seul homme qui réclame contre une opinion reçue a plus de pouvoir pour la détruire que n'en ont deux cents hommes qui l'adoptent pour l'assurer et pour en fonder la certitude; ce qui est absolument faux. Préjugé pour préjugé, je n'en connais point de plus grand que l'antiquité d'un système et le concours de ceux qui l'ont adopté et qui l'adoptent encore. Ce système a pour lui toute l'autorité qu'il peut avoir et que méritent les choses de la vie.

VIE DE BOURSAULT.

Boursault est né en Bourgogne en 1638, et mort en 1701, Boursault ayant fait en 1671, par ordre du roi, pour l'éduca-

tion du dauphin, un livre qui a pour titre *l'Étude des souverains*, ce prince en fut si content qu'il se le fit lire plusieurs fois, et il en crut l'auteur si capable de contribuer à former la jeunesse d'un grand prince qu'il lui fit l'honneur de le nommer sous-précepteur de Monseigneur; mais comme Boursault n'avait jamais étudié le latin, il ne put pas occuper un poste si honorable.

Boursault faisait en vers, tous les huit jours, une gazette qui plaisait beaucoup au roi et à toute la cour. Une semaine s'étant trouvée stérile en nouvelles, le gazetier se plaignit à la table de M. le duc de Guise de n'avoir rien de divertissant dont il pût remplir sa gazette. Ce prince s'offrit alors à lui donner un sujet tout propre à réjouir le roi et la cour. C'était une aventure arrivée à la porte de l'hôtel de Guise, chez une brodeuse fort en vogue, où les capucins du Marais faisaient broder un saint-François. Un jour que leur sacristain était allé chez la brodeuse voir où en était l'ouvrage, il s'endormit profondément la tête sur le métier où il regardait travailler. L'habile et malicieuse ouvrière, qui en était à broder le menton du saint, saisit l'occasion favorable d'ajuster artistement la longue barbe du révérend père, pour composer en diligence la barbe de saint François. Au réveil du religieux, aussi étonné qu'indigné de se trouver pris par un endroit qu'il croyait si respectable, il y eut un débat assez plaisant entre lui et la brodeuse pour savoir à qui resterait cette barbe, et si ce serait au saint fondateur ou à son humble disciple qu'on serait forcé de la faire. Ce fut dans cette aventure que le jeune auteur, en brodant une seconde fois cette vénérable barbe, fit la plus jolie de toutes ses gazettes par un esprit de badinage et nullement d'impiété. Le roi, qui était jeune, en rit beaucoup et n'y trouva point à redire. La vertueuse reine Marie-Thérèse, qui était la piété même, ne laissa pas d'en rire aussi et n'en fut point scandalisée. Toute la cour, à l'envi, en apprit les vers par cœur. Mais le confesseur de cette princesse, qui était un cordelier espagnol, n'entendit pas raillerie. Irrité encore par les capucins qui criaient vengeance contre l'outrage fait à leur séraphique père, il mit le scrupule dans l'esprit de cette pieuse reine et l'obligea de demander au roi une punition exemplaire. Sa Majesté voulut par bonté tourner la chose en raillerie, et dit même à cette princesse tout ce qu'il put pour l'adoucir; mais, la voyant obstinée à le prendre au sérieux, il la laissa la

maîtresse de faire tout ce qu'elle voudrait. La reine, toujours excitée par le père confesseur qui lui en faisait un point de conscience, manda M. le chancelier Séguier, à qui elle ordonna de retirer le privilége accordé à l'auteur et de l'envoyer à la Bastille jusqu'à nouvel ordre pour lui apprendre à ne plus badiner avec les saints. Ce grand chef de la justice, protecteur de tous les gens de lettres et qui honorait particulièrement M. Boursault de ses bontés, ne trouva pas le délit aussi grand que l'était la colère de la reine; mais, en obéissant aux ordres de Sa Majesté, il eut seulement l'attention d'ordonner à l'officier qu'il chargea des siens de laisser à l'auteur, quand il irait l'arrêter, tout le loisir nécessaire pour écrire au roi et à ses protecteurs. Boursault, qui, bien content de lui-même et du succès de sa gazette, ne s'attendait à rien moins qu'au compliment de cet officier qui était de ses amis, commence par le prier de se mettre à table avec d'autres jeunes gens d'esprit qui déjeunaient ce matin-là chez lui, et, quoiqu'il ne fût pas content du gîte où il devait coucher, il ne perdit rien de sa belle humeur et il se servit du temps qu'on lui laissait pour écrire au grand Condé, son protecteur déclaré. Ce prince eut la bonté d'en parler aussitôt au roi qui fit révoquer sur-le-champ l'ordre d'aller à la Bastille, mais qui, par considération pour la reine, fit défendre au coupable de travailler à la gazette et, de plus, lui retira sa pension de 2,000 livres.

Despréaux étant allé aux eaux de Bourbon pour une extinction de voix et y étant resté beaucoup plus de temps qu'il ne l'avait cru, Boursault, qui était receveur des tailles à Montluçon, en Bourbonnais, apprit par un de leurs amis communs que son censeur était dans son voisinage et qu'il y manquait d'argent. Il n'hésita pas seulement un moment à aller le trouver à Bourbon, et il lui porta une bourse de 200 louis. Despréaux fut en même temps si surpris et si touché de cette générosité qu'il avait si peu méritée, qu'il se réconcilia sincèrement et lia avec lui une étroite et tendre amitié.

XXXVII

MM. Parfait viennent de publier le quinzième volume de leur *Histoire du Théâtre-Français*. C'est, comme vous savez, un extrait de toutes les pièces qui ont été représentées sur ce théâtre depuis l'origine de notre comédie jusqu'à nos jours. Cet ouvrage est exact, mais il n'est que cela; si vous vous donnez la peine de le parcourir vous n'y trouverez ni légèreté dans le style, ni finesse dans les réflexions, ni sagacité dans la critique. Je vais recueillir quelques anecdotes qui y sont répandues, et je tâcherai de leur donner un peu plus d'agrément qu'elles n'en ont dans la compilation dont je les tire.

ÉPIGRAMME DE GACON
CONTRE LA TRAGÉDIE DE SCIPION,
PAR PRADON,
laquelle fut jouée en carême, et sifflée comme les autres ouvrages de cet auteur :

Dans la pièce de *Scipion*
Pradon fait voir ce capitaine
Prêt à se marier avec une Africaine.
D'Annibal il fait un poltron.
Ses héros sont enfin si différents d'eux-mêmes
Qu'un quidam, les voyant plus masqués qu'en un bal,
Dit que Pradon donnait, au milieu du carême,
Une pièce de carnaval.

Vous connaissez sûrement *le Joueur*, de Regnard, la meilleure comédie qui ait paru sur le Théâtre-Français depuis Molière, mais vous ignorez peut-être que Rivière-Dufresny a traité le même sujet avec beaucoup moins de succès. Ces deux auteurs s'accusèrent réciproquement de plagiat, ce qui donna occasion à l'épigramme suivante :

Un jour Regnard et de Rivière,
En cherchant un sujet que l'on n'eût point traité,
Trouvèrent qu'un joueur ferait un caractère
Qui plairait par sa nouveauté.

Regnard le fit en vers et de Rivière en prose;
Ainsi, pour dire au vrai la chose,
Chacun vola son compagnon.
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un et l'autre ouvrage
Dit que Regnard a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

M. de La Fosse, auteur de la très-belle tragédie de *Manlius Capitolinus*, était très-distrait. On cite de lui mille traits en ce genre qui sont singuliers. Un seul suffira pour vous donner une idée de son caractère. Je l'avais prié à dîner chez moi avec quelques personnes de lettres, dit M. Titon du Tillet; il m'avait promis de s'y rendre, mais l'ayant attendu inutilement jusqu'à deux heures, on se mit à table. Notre poëte arriva sur les quatre heures, très-fatigué, et me fit quelques excuses d'arriver si tard, en m'assurant qu'il était parti sur les onze heures du matin de chez lui pour venir chez moi, qui étais très-proche, mais qu'il avait l'esprit si rempli et si échauffé de cinq ou six vers d'un des plus beaux endroits de l'*Iliade*, qu'il voulait traduire en français, qu'il avait passé à côté de ma porte sans se souvenir de la partie que je lui avais proposée, et qu'après avoir beaucoup couru il s'était trouvé dans le milieu de la plaine d'Ivry où, s'étant fort fatigué le corps et l'esprit, la faim l'avait réveillé et lui avait rappelé à la mémoire le dîner où je l'avais invité. Il fut le bienvenu, et on lui servit de quoi satisfaire son appétit. Le savant M. Boivin, l'un des convives, lui dit : « Monsieur de La Fosse, je suis presque sûr que voilà les vers d'Homère qui vous ont si fort occupé, » et les récita comme on les prononce dans l'Université de Paris. La Fosse lui répondit : « Non, monsieur, et les voici, » et dit les mêmes vers suivant la prononciation du collége des jésuites. « Eh bien, dit M. Boivin, ce sont les mêmes vers, vous les avez prononcés autrement que moi. »

L'abbé Brueys et Palaprat, auteurs de la célèbre comédie du *Grondeur*, sont célèbres parmi nous pour leurs naïvetés et pour leurs saillies. Ils logeaient ensemble et avaient tous deux la vue basse. On dit que, comme ils prenaient du thé tous les matins, ils étaient obligés d'attendre sur l'escalier que quelqu'un passât pour le prier de voir si l'eau qu'ils avaient mise devant le feu bouillait, afin d'y jeter le thé. Palaprat, qui avait suivi MM. de Vendôme en Italie, envoya à Paris, à l'abbé

Brueys, le *Grondeur* en un acte; Brueys le mit en trois, ce qui fit dire joliment à Palaprat: « J'avais envoyé une montre d'Angleterre à mon associé, il en a fait un tournebroche. » Comme la maison de M. de Vendôme était extrêmement dérangée et qu'on y faisait bonne chère un jour à condition qu'on n'y mangerait point d'une semaine, Palaprat disait plaisamment: « Dans cette maison on ne peut mourir que d'indigestion ou d'inanition. »

Les Comédiens français avaient arrêté dans leur assemblée, en 1696, qu'on prélèverait chaque mois sur la recette une somme qui serait distribuée aux communautés religieuses les plus pauvres de la ville de Paris. Les cordeliers leur présentèrent le placet suivant sur lequel on pourrait faire des réflexions assez plaisantes:

« Messieurs, les pères cordeliers vous supplient très-humblement d'avoir la bonté de les mettre au nombre des pauvres religieux à qui vous faites la charité. Il n'y a pas de communauté à Paris qui en ait plus besoin, eu égard à leur grand nombre et à l'extrême pauvreté de leur maison, qui le plus souvent manque de pain; l'honneur qu'ils ont d'être vos voisins leur fait espérer que vous leur accorderez l'effet de leur prière, qu'ils redoubleront envers le Seigneur pour la prospérité de votre chère compagnie. »

Le bonhomme Péchantré, auteur de la très-belle tragédie de *Géta*, avait une bague qui valait bien cent pistoles, dont un de ses amis l'avait prié de se défaire. Il en parla par hasard à Campistron, son ami; celui-ci le pria de la garder quelques jours: « On va jouer une tragédie nouvelle, ajouta-t-il, et je m'en accommoderai. » Péchantré, qui trouva à s'en défaire, ne jugea pas à propos d'attendre le succès de la pièce de son ami. Il se trouva à la première représentation; le parterre recevait fort mal cette tragédie. Péchantré aperçut par hasard Campistron derrière un pilier, aux troisièmes loges; il y monta, et lui dit: « Veux-tu ma bague? je l'ai gardée. »

Riupéroux, auteur de la tragédie d'*Hypermnestre,* avait quitté le petit collet pour être secrétaire de M. le marquis de Créquy. Ce seigneur devait jouer chez le roi; il avait 1,000 louis qu'il destinait pour cela, et comme il craignait de ne les pouvoir garder pour cette occasion, il les mit entre les mains de Riupé-

roux avec ordre de ne les lui donner que lorsqu'il serait question d'aller jouer chez le roi. Riupéroux les alla jouer, et les perdit.

— On vient d'imprimer la tragédie de *Denys le Tyran*, dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir autrefois. Il y a dans cette pièce de très-bons vers, mais ils sont épiques et non pas tragiques; de grandes maximes, mais elles vont à l'esprit et non pas au cœur; des situations hardies, mais elles causent la surprise et non pas l'attendrissement. Cette tragédie porte sur l'amour de la patrie, et c'est à cela, je crois, qu'elle a dû son succès. Depuis que je fréquente le théâtre, j'ai remarqué que toutes les pièces qui roulaient sur ce pivot ne manquaient jamais de réussir.

— Souffrez que j'interrompe ici mes nouvelles littéraires pour vous en raconter une d'un autre genre, qui fait le sujet des conversations de tout Paris. C'est un secret nouveau, inventé par une femme, et découvert par un mari qui a bien voulu en faire part au public. Voici l'histoire, qu'il faut reprendre d'un peu haut pour la rendre plus intéressante :

M. Le Riche de La Popelinière, fermier général, devint amoureux, il y a quelques années, d'une nommée Mlle Deshayes, fille de la Mimi-Dancourt, comédienne de la Comédie-Française : son amour n'eut pas d'abord de succès, sa figure ne prévenait pas en sa faveur; mais il avait la bourse d'un financier, et le chemin eût été frayé soudain s'il en eût délié les cordons. D'un autre côté, la demoiselle avait des engagements avec deux seigneurs de la cour des mieux faits, et elle ne pouvait rompre avec bienséance qu'étant parfaitement assurée d'un autre engagement moins brillant, mais plus solide. Elle se conduisit adroitement dans une conjoncture aussi délicate. Elle prévint ses amants, et leur fit voir la fortune qu'elle allait faire si elle pouvait attraper le financier. Ces messieurs s'y prêtèrent de bonne grâce. On convint qu'on porterait les premières paroles à notre financier. On prit le moment où le pauvre amant morfondu poussait des soupirs à toucher le cœur le plus dur. On le plaignit, mais on lui proposa le remède. Il ne fut pas question sur-le-champ de mariage, on lui fit entendre seulement que la demoiselle n'était pas une fille ordinaire, et qu'il fallait acheter très-cher les moments de complaisance qu'elle aurait

pour lui. Celui-ci y consentit; il fut bientôt au comble de ses vœux. Cependant sa maîtresse observait avec lui tous les dehors d'une austère pudeur, et ses faveurs étaient toujours accompagnées de larmes qui lui donnaient encore plus de prix aux yeux de son amant; son amour s'en allumait davantage. Enfin il fut question de cesser un commerce dont la vertu avait à rougir, ou de le rendre légitime. Le fermier général accepta avec joie les nouveaux fers dont on voulait le charger. Une fidélité constante qu'il avait éprouvée pendant longtemps lui répondait de sa vestale; il l'épousa. A peine eurent-ils formé le fatal lien que le charme cessa; l'amant disparut tout à coup pour faire place au mari bourru et incommode, et Mme Le Riche de La Popelinière ne vit plus dans son mari qu'un homme dont la figure lui avait toujours déplu, mais dont la bourse devait servir à ses plaisirs. Comme ils s'étendaient à tout, et que madame était d'un tempérament qui en exigeait de plus d'une espèce, elle ne se gênait pas beaucoup pour satisfaire les plus secrets. La discorde souffla dans le ménage; M. Le Riche chassa sa femme. Elle fut quelque temps ainsi séparée; on intercéda pour elle, il la reprit il y a environ trois ans; mais comme il souvient toujours à Robin de ses flûtes, la bonne dame s'échappait de temps en temps, et le mari de la battre cordialement pour le salut de son âme, ce qui procurait des petites scènes assez agréables pour faire l'entretien des cercles.

Cependant Mme de La Popelinière, lassée d'être battue, voulut mettre plus d'ordre et plus de secret dans ses ébats amoureux. Elle inventa de louer une maison voisine de la sienne sous un nom emprunté, et de faire percer le mur qui répondait à la cheminée de son cabinet de toilette. La mécanique de cette brèche amoureuse était si bien inventée qu'on n'aurait jamais soupçonné qu'elle existât. La plaque de la cheminée s'ouvrait et se fermait par le moyen d'un ressort invisible, et l'on descendait dans l'appartement destiné aux exercices de l'amour. Malheureusement une femme de chambre était dans la confidence. Je ne sais trop pourquoi Mme de La Popelinière risqua de la mettre dehors il y a six mois; mais, soit que cette femme de chambre ne fût pas assez payée pour garder le secret, soit peut-être qu'elle voulût se venger de ce qu'on l'avait chassée, elle vient de découvrir, il y a huit jours, toute la mécanique de

la brèche amoureuse. M. de La Popelinière a choisi le jour de la revue des uhlans, où sa femme était allée, pour s'assurer de l'état des lieux avec un commissaire de police et plusieurs autres officiers de justice. Figurez-vous Vulcain appelant les dieux pour être témoins de son déshonneur! Tout le monde le fut de celui de M. de La Popelinière, car il y avait ordre à la porte de laisser entrer tous les curieux. Sa femme, à son retour de la revue, ne s'attendait guère à la scène nouvelle qu'elle allait essuyer, et, quoique accompagnée de deux grands maréchaux de France, son mari ne voulut point la recevoir. Ce trou, disait-on, servait de passage à plus d'un athlète; mais l'invention en est trop ingénieuse pour ne pas être immortalisée. Mme de La Popelinière a été forcée de se séparer de son mari, qui lui fait 10,000 livres de rente pour vivre en son particulier.

Comme on tourne tout en plaisanterie dans ce pays-ci, on n'a pas manqué de faire des vers sur cette aventure; les voici :

AFFICHE.

A tous maris ayant des femmes
Susceptibles d'obliques flammes.

Messieurs, vous êtes avertis
Qu'on fait fabriquer dans Paris,
En perçant la maison voisine,
Fond de cheminée à ressort
Où l'amant peut passer le corps
Sans que personne le devine.
On pourra voir cette machine
Rue de Richelieu, sans effort,
Chez madame La Poplinière,
Pour laquelle on fit la première.

XXXVIII

RÉPONSE DE M. LE DUC DE RICHELIEU A LA LETTRE DE M. DE VOLTAIRE[1].

Il est passé cet heureux âge
Où mon cœur, fidèle au désir,
Volait de plaisir en plaisir.
Il est passé! Dieu, quel dommage!
Lorsque l'on n'a plus le courage
De suivre le char des amours,
Qu'on fait un mince personnage!
En vain, pour fixer notre hommage,
La raison offre ses secours;
L'esprit ses fleurs, son badinage;
Le savoir, son lourd étalage;
L'amour heureux fait les beaux jours;
Le reste n'est qu'un remplissage.
Il est divin goût de passage :
Est-on galant, on l'est toujours.
J'ai, dit-on, la gloire en partage;
C'est beaucoup pour la vanité,
C'est peu pour la félicité,
Et ce n'est rien pour un volage,
Pour un amant de la beauté
Qui d'un même aspect envisage
Le triste bonheur d'être sage
Et celui d'être respecté.
Du moins si j'avais l'avantage
De répandre sur un ouvrage
Les grâces, cette aménité
Qui vous assurent le suffrage
Des gens et de la vérité,
Je tromperais l'oisiveté
Et tracerais sans verbiage
Les scènes de la volupté.

1. Raynal avait précédemment envoyé à la duchesse l'épître de Voltaire à Richelieu sur la statue que le sénat de Gênes lui avait érigée. De qui est cette réponse? Elle ne saurait être sérieusement attribuée au maréchal.

La peindre, c'est en faire usage,
La chanter, c'est être goûté.
Ce n'est pas que j'ambitionne
Le laurier dont on vous couronne,
Trop cher quand il est mérité;
Et je préfère en vérité
Le naïf et badin Voltaire
Dont la touche sûre et légère
Groupe des riens ingénieux
Des riens aisés, délicieux,
Dignes des fastes de Cythère,
A ce divin rival d'Homère,
A ce chantre du grand Henri,
De Melpomène et de Thalie,
A ce peintre de tous les temps [1],
En qui la nature associe
Tous les goûts et tous les talents.
Croyez-moi, les succès brillants
Honorent plus que des statues.
Des villes prises, défendues,
Sont de communs événements :
Un héros meurt, on le remplace;
Mais rendre délicatement
Les nuances du sentiment;
Allier la force à la grâce,
Le génie au raisonnement;
Et monter la lyre d'Horace
Au ton du cœur, de l'enjouement;
Attendrir souvent, toujours plaire :
Ce rôle ne va qu'à Voltaire;
Il est le dieu de l'agrément.
Par vos beaux vers vous faites croire
Que sous les drapeaux de Cypris
Je remporte encor la victoire;
Du compliment je sens le prix,
Rien ne peut augmenter ma gloire
Que les belles et vos écrits.

— Les *Lettres d'une Péruvienne* de Mme de Graffigny, dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte lorsqu'elles parurent, ont donné lieu aux *Lettres d'Aza ou d'un Péruvien* [2]. Mais quelle différence de l'esprit d'Aza à celui de Zélia! Quelle douceur,

1. M. de Voltaire a composé une *Histoire universelle*. (Raynal.)
2. Par Hugary de Lamarche-Courmont. Amsterdam. 1748, in-12.

quelle tendresse d'expression dans les *Lettres d'une Péruvienne!* Il semble que l'Amour ait prêté son pinceau à M[me] de Graffigny et que les Grâces l'aient dirigé; il n'en est pas de même de l'auteur des *Lettres d'Aza.* Son style est dur, haché et peu correct, plat lorsqu'il est original, ridicule quand il devient la copie des *Lettres Péruviennes.*

Les nouvelles lettres ne sont pas des réponses adressées directement à Zélia (Aza ignore où elle est), mais au confident d'Aza. Aza est esclave des Espagnols; son patron, honnête homme, le traite avec beaucoup de douceur. Il a une fille qui devient amoureuse de cet étranger, mais sans lui déclarer sa passion; elle tombe dans une maladie de langueur qui la conduit à deux pas du tombeau. Elle découvre à son père l'amour qu'elle a pour Aza. Le pauvre Alonzo court chercher Aza, et lui demande s'il veut que sa fille périsse. Aza s'approche du lit de sa fille, et sa présence la rappelle à la vie. Cependant Aza ne répond point encore à sa tendresse. Zélia règne toujours dans son cœur. Au moment qu'on y pense le moins il se convertit à la religion des Espagnols et épouse la fille d'Alonzo sur la persuasion que Zélia ne vit plus. Il apprend, quelque temps après, que Zélia n'est point morte: il veut aller dégager ses serments, mais en vain.

L'auteur a imité son modèle autant qu'il a pu, mais avec peu de succès; il a effleuré les mœurs des Espagnols, à l'exemple de M[me] de Graffigny lorsqu'elle décrit les ridicules des Français, et ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans les *Lettres d'une Péruvienne.* Alonzo est un bon Espagnol qui instruit Aza avec le même soin que Déterville instruit Zélia, à l'exception que Déterville est amoureux de Zélia, et qu'il a fallu donner une fille à Alonzo pour la rendre amoureuse d'Aza; mais cet épisode n'est point intéressant. La très-grande jeunesse de l'auteur de ces *Lettres* permet d'espérer qu'il fera mieux un jour.

— Le *Catilina* de Crébillon, attendu depuis vingt-cinq ans, fut enfin joué pour la première fois le 10 de ce mois [1]. Toute la France s'était rendue à ce spectacle, et toute la France fut désolée de ne pouvoir applaudir un ouvrage si fort annoncé. Il serait inutile de faire l'extrait d'une pièce qui sera imprimée

1. Le 10 décembre 1748.

dans quatre ou cinq jours. Vous y verrez un premier acte et la première moitié du second admirables, la fin du second, le troisième et le quatrième médiocres ou même mauvais, et le cinquième détestable. Il n'y a ni intrigue, ni action, ni coups de théâtre dans cette pièce. Ce n'est qu'un dialogue, et vous savez sans doute que Crébillon n'a jamais su dialoguer. Tous les caractères sont manqués. Catilina, qui est le plus supportable, est ou furieux, ou sophiste, ou mauvais railleur; Cicéron, poltron et peu discret; Caton, inconséquent et crédule; Fulvie, folle, Tullie, incertaine; Probus, hypocrite et maladroit; le sénat, imbécile : la catastrophe est sentie un quart d'heure avant qu'elle arrive. On la devine en voyant Catilina son poignard à la main, et qui ne lui sert que de contenance jusqu'au moment où il se tue.

Cependant n'allez pas croire que la tragédie de Crébillon soit entièrement sans mérite. Il y règne une force de raisonnement, une élévation de pensées et, le plus souvent, une hardiesse de versification qui font estimer l'auteur dans le temps même qu'on ne goûte point son ouvrage. Le peu de succès de *Catilina* n'a pas empêché M. Roy, le premier de nos poëtes lyriques, de faire à la louange de Crébillon les mauvais vers que vous allez lire :

Si Quinault vivait encor,
Loin d'oser toucher la lyre,
Je ne me ferais pas dire
De prendre ailleurs mon essor.
Usurpateurs de la scène,
Petits bâtards d'Apollon,
Attendez que Melpomène
Soit veuve de Crébillon.

Comme vous m'avez paru souhaiter de connaître le caractère de nos grands écrivains, j'aurai l'honneur de vous dire que M. de Crébillon est négligé dans sa personne, plus franc que poli dans ses manières, plutôt hardi que délicat dans ses discours, d'un commerce assez sûr, mais peu agréable. Une chose qui l'a distingué de nos autres écrivains, c'est qu'il n'a été ni médisant, ni jaloux, et cet éloge, qui paraît d'abord peu de chose, n'est pas pourtant fort commun en France. Deux traits que je me rappelle achèveront de vous peindre Crébillon comme auteur et comme homme.

On a toujours reproché à Crébillon d'être trop sanguinaire dans ses pièces. Une dame du bel air crut tourner ingénieusement cette accusation en lui envoyant demander la liste des morts d'une de ses tragédies qu'on venait de représenter. «Vous rapporterez à votre maîtresse, dit Crébillon à l'envoyé, que je lui enverrai cette liste lorsqu'elle m'aura donné la liste de tous ceux qu'elle a envoyés chez Castel. » Notez que ce Castel est un chirurgien à la mode pour les maladies vénériennes.

Crébillon tomba malade quelque temps après s'être brouillé avec un homme de la cour, son intime ami. Ce généreux seigneur ayant appris que le poëte manquait de tout durant sa maladie lui envoya deux cents louis par un inconnu. Crébillon vit tout d'abord d'où lui venait ce secours, il le refusa : « Vous direz à M. ***, dit-il au porteur, qu'il me force à le haïr bien fort. »

— La tragédie de Crébillon a donné l'occasion à l'abbé Séran de La Tour de publier une *Histoire de Catilina*[1]. Le style de cet ouvrage est dur, entortillé, obscur et haché; la narration gênée, pesante et perpétuellement interrompue par des matières étrangères ; les caractères manqués, superficiels et répétés. Il est bien difficile qu'un homme qui traite Salluste avec autant de mépris que le fait l'abbé de La Tour soit un bon historien.

— L'abbé de La Chambre, auteur de plusieurs ouvrages sur la religion, vient de donner une brochure contre l'auteur des *Mœurs* et celui des *Pensées philosophiques*[2]. Son but est de démontrer à ces deux écrivains la vérité de la révélation ; il ne dit sur cela que des choses triviales, encore les dit-il pitoyablement. C'est un sot croyant qui attaque deux incrédules gens d'esprit.

— Je viens d'apprendre quelques particularités sur quelques gens de lettres qui peut-être ne vous déplairont pas. J'oserais répondre qu'elles vous feraient plaisir si vous connaissiez les masques.

L'abbé Le Blanc, auteur des *Lettres d'un Français*, homme dur et acariâtre, blâmait effrontément M. de La Popelinière de ce qu'il fait du bien à un vieux mais impotent débauché. Les

1. Amsterdam et Paris, 1749, in-12.
2. *Lettres sur l'écrit intitulé* Pensées philosophiques *et sur le livre des* Mœurs, 1749, in-12.

personnes qui étaient du dîner où cette scène se passait, tâchèrent de justifier les bienfaits que le charitable abbé réprouvait avec tant de véhémence. Ballot, voyant qu'on ne pouvait point adoucir cet homme féroce, lui dit à la fin : « Vous savez mieux que personne, monsieur, qu'on ne refuse pas le pain aux prisonniers, même le jour où ils ont été condamnés à être pendus. » Ce mot atterra l'abbé Le Blanc, tout intrépide qu'il est, parce qu'il lui rappela qu'il est le fils du geôlier des prisons de Dijon.

L'abbé Le Blanc dînait un jour chez Mme Geoffrin, chez laquelle s'assemblent beaucoup de gens de lettres. La conversation tourna sur la morale, et on discourut longtemps de l'orgueil. « Je ne conçois pas, dit l'abbé, comment ce vice peut se former dans le cœur des hommes. — Vous croyez donc, lui répliqua-t-on, n'avoir point d'orgueil? — Si j'en ai, dit-il, il n'humilie personne. — Non, monsieur, lui répliqua-t-on, il n'humilie personne ; il fait pitié. »

Les gens de lettres se déchirent ici avec le dernier acharnement : « Il s'est établi, disait-on à Piron à ce propos, une chambre ardente dans la littérature. — Il est vrai, repartit ce poëte ; M. de Vintimille en est le président, et Dutartre le bourreau. » Ces deux messieurs sont les plus acharnés après nos écrivains ; le premier est un seigneur, le second, un bourgeois.

On plaignait dans un cercle notre Orphée, M. Rameau, de ce qu'il était réduit à faire continuellement de la musique sur de mauvaises paroles. M. Ballot, qui vient de lui en fournir, dit que le public avait encore bien de l'obligation à ces mauvais poëtes et que Rameau était un fleuve dont les eaux, sans eux, se perdraient. « Il est vrai, repartit Dutartre ; mais ce sont des cruches qui les ramassent. »

XXXIX

Quoiqu'il y ait ici une espèce d'inquisition très-sévère dans la librairie, il sort de temps en temps de notre imprimerie des ouvrages aussi hardis et aussi licencieux que des presses de Hollande ou d'Angleterre. Il en paraît un actuellement de ce

caractère, intitulé *Thérèse philosophe*[1]. Trois amours font proprement le fond de ce roman. Le premier est justifié par le fanatisme, le second, par la philosophie, le troisième, par le tempérament. Les aventures du P. Girard et de La Cadière font la matière de la première partie; de mauvais raisonnements pour anéantir la liberté et la distinction du bien et du mal font le sujet de la seconde; la troisième est consacrée à peindre les mœurs des personnes adonnées au désordre par état, par nécessité et par libertinage. Cet ouvrage est écrit sans goût, sans décence, sans sel, sans logique, sans style. On l'a orné de dix-huit estampes, dont quelques-unes sont très-bonnes, d'autres très-mauvaises, et toutes très-lubriques. Ce livre se vend depuis un louis d'or jusqu'à cinq. Ces sortes d'ouvrages ont rarement un prix fixe.

— Les vers que vous allez lire sont attribués à diverses personnes. La plus commune opinion est qu'ils sont de Voltaire[2]. J'y trouve bien à la vérité la manière fière, libre et hardie de ce grand poëte, mais je n'y vois pas son talent. Je souhaite que vous en portiez le même jugement que moi.

Peuple jadis si fier, aujourd'hui si servile,
Des princes malheureux vous n'êtes plus l'asile.
Vos ennemis, vaincus aux champs de Fontenoy,
A leurs propres vainqueurs ont imposé la loi,
Et cette indigne paix qu'Aragon vous procure
Est pour eux un triomphe et pour vous une injure.
Hélas! auriez-vous donc couru tant de hasards
Pour placer une femme au trône des Césars?
Pour voir l'heureux Anglais dominateur de l'onde

1. *Thérèse philosophe*, dont la *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour* énumère les nombreuses éditions, a été tour à tour attribué à Diderot par l'avocat Barbier, au baron Th. de Tschudy par Quérard et Auguis, à d'Arles de Montigny par A.-A. Barbier, et au marquis d'Argens par M. Poulet-Malassis, qui a fait remarquer les affinités du style de *Thérèse* avec celui des *Lettres juives*, et rappelé que par son père, alors procureur général à Aix, d'Argens connut (et il s'en vante dans ses *Mémoires*) les « procédures les plus cachées » de cette scandaleuse affaire.

2. M. Desnoiresterres est d'un avis contraire. (V. t. III, p. 241.) D'après les recherches faites par lui dans les archives de la préfecture de police, ces vers seraient du poëte Desforges, auteur d'une *Lettre sur la tragédie de Sémiramis*, à qui ils valurent six années de cage de fer au Mont Saint-Michel. Ils ont été attribués par Morellet à l'abbé Sigorgue, et reproduits dans la *Vie privée de Louis XV* de Moufle d'Angerville, ainsi que dans le *Journal* de Barbier.

Voiturer dans ses ports tout l'or du nouveau monde;
Et le fils de Stuart par vous-même appelé
Aux frayeurs de Brunswick lâchement immolé?
Et toi que les flatteurs ont paré d'un vain titre,
De l'Europe en ce jour te diras-tu l'arbitre,
Lorsque dans tes États tu ne peux conserver
Un héros que le sort n'est pas las d'éprouver,
Mais qui, dans les horreurs d'une vie agitée,
Au sein de l'Angleterre à sa perte excitée,
Abandonné des siens, fugitif, mis à prix,
S'y vit du moins toujours plus libre qu'à Paris?
De l'amitié des rois exemple mémorable,
Et de leurs intérêts victime déplorable !
Tu triomphes, cher prince, au milieu de tes fers;
Sur toi dans ce moment tous les yeux sont ouverts.
Un peuple généreux, et juge du mérite,
Va révoquer l'arrêt d'une race proscrite.
Tes malheurs ont changé les esprits prévenus;
Dans les cœurs des Anglais tous tes droits sont connus.
Plus sûrs et plus flatteurs que ceux de la naissance,
Ces droits vont doublement affermir ta puissance,
Mais sur le trône assis, grand prince, souviens-toi
Que le peuple superbe et jaloux de sa loi
N'a jamais honoré du titre de grand homme
Un lâche complaisant des Français et de Rome.

Le régiment des gardes françaises qui a arrêté le prince Édouard est extrêmement décrié parmi nous du côté de la valeur. Cela a donné occasion à un mot de Mme la princesse de Conti, que quelqu'un a rimé de la manière suivante.

Cet essaim de héros qui sert si bien son roi,
A Malplaquet, Dettingen, Fontenoy,
Couvert d'une égale gloire,
Des gardes en un mot le brave régiment
Vient, dit-on, d'arrêter le fils du Prétendant.
Il a pris un Anglais, ô dieux ! quelle victoire !
Muses, gravez bien vite au temple de mémoire
Ce rare événement.
Va, déesse aux cent voix, va l'apprendre à la terre,
Car c'est le seul Anglais qu'il ait pris dans la guerre.

— Voici une des polissonneries qui, à la honte de notre nation, amusent quelquefois Paris des semaines entières. Vous comprendrez aisément que dans le premier vers il s'agit du roi,

dans le second des maréchaux de Saxe et de Lowendal, dans le troisième de M. de Saint-Séverin, et dans le quatrième du prince Édouard :

Tel qui ne voulait rien prendre
Prit deux étrangers pour tout prendre,
Un étranger pour tout rendre,
Le prétendant pour le prendre et le rendre.

— Il paraît une assez grosse brochure intitulée *Observations sur les arts*[1]. Cet écrit a trois objets : d'examiner les tableaux qui ont été exposés cet année, de marquer les embellissements dont la ville de Paris est susceptible, de relever les fautes qu'on a commises dans les édifices publics qui ont été élevés depuis quelques années. Comme le style de cet ouvrage est plat et diffus, que les choses dont il est rempli sont extrêmement communes et qu'il n'y a nul ordre, nul arrangement, on a jugé à propos de l'attribuer à l'abbé Le Blanc.

— *Catilina* est à sa onzième représentation ; on croit qu'il ira jusqu'à vingt. Les ennemis de Voltaire se donnent des mouvements incroyables pour soutenir cette pièce, et ils réussissent. On a déjà publié quatre critiques de cette tragédie. La première est une lettre adressée à Voltaire ; c'est être très-favorable à cette brochure que de n'en dire ni bien ni mal. La deuxième est intitulée simplement *Lettres sur Catilina ;* c'est un examen froid et pesant, mais trop favorable de cette pièce ; la troisième est un conte allégorique assez léger, assez ingénieux et assez gai, dans laquelle on adopte la calomnie si souvent répétée que c'est un chartreux qui est auteur de toutes les tragédies qui portent le nom de Crébillon. La quatrième est intitulée *Lettre d'un sot ignorant sur Catilina ;* c'est une discussion assez agréable et fort désintéressée de cette pièce. Je terminerai l'article des critiques par l'épigramme suivante :

Si le *Catilina* donné par Crébillon
N'a pas tout le succès qu'il en pouvait attendre,
Ce n'est pas qu'il ne soit fort bon ;
Mais il s'est avisé de prendre

1. Les *Observations sur les arts et quelques morceaux de peinture et de sculpture exposés au Louvre, où il est parlé de l'utilité des embellissements des villes*, Leyde, 1748, in-12, sont de Saint-Yves, d'après Barbier.

Pour son héros un scélérat,
Un impie, injuste, et ingrat;
Et chez les grands comme chez le vulgaire
Ce n'est là que l'homme ordinaire.

—Les Comédiens français ont donné, le 3 janvier, une comédie nouvelle en un acte et en vers intitulée *les Visites du premier jour de l'an*[1]. Cette pièce a été si mal reçue qu'elle n'a osé se montrer qu'une fois. M. Vadé, qui en est l'auteur, est connu pour de très-jolies chansons; mais il y a bien de la différence entre faire quelques couplets et une pièce de théâtre.

XL

J'ai eu l'honneur de vous entretenir autrefois de *l'Anti-Lucrèce*, ce fameux poëme du cardinal de Polignac. Si je m'en souviens, je vous disais que c'était un ouvrage où régnaient une physique surannée, une métaphysique commune, une logique peu exacte, une poésie ingénieuse, variée, élégante, mais languissante, diffuse et remplie de gallicismes. M. de Bougainville, jeune écrivain qui réunit l'esprit et le savoir, vient d'en donner une traduction qui me paraît mériter de très-grands éloges. J'y trouve de la netteté, du nerf et de l'harmonie. Le discours qu'il a mis à la tête mérite une attention particulière; il y parle de Lucrèce d'une manière embarrassée, du cardinal de Polignac avec dignité, de lui-même et de sa traduction avec décence. Cette espèce de préface, qui gagnerait à être courte, est écrite d'un style fort élevé, remplie de réflexions fines et neuves, fondée sur des principes très-lumineux. J'y désirerais un peu plus de liaison dans les idées et quelques répétitions de moins.

— Il y a quelques années qu'une société de gens de lettres fit en commun un ouvrage intitulé *les Étrennes de la Saint-Jean*. Ce livre renfermait des idées assez fines et assez plaisantes sur les expressions les plus grossières du bas peuple de Paris. On se partagea sur le mérite de cette production; les uns l'élevaient

1. La *Revue rétrospective* de M. Taschereau (t. XII, 2e série) contient cette pièce imprimée sur le manuscrit qui appartenait à M. de Soleinne.

aux cieux, les autres la mettaient au-dessous de rien. Voltaire se fit alors beaucoup d'ennemis en écrivant au roi de Prusse : « Comme vous ne jugez pas de tous nos guerriers par l'aventure de Lintz, aussi vous ne jugez pas de tous nos beaux esprits par *les Étrennes de la Saint-Jean.* » M. le comte de Caylus, célèbre dans ce pays-ci par le goût qu'il a pour les arts et par la protection qu'il accorde à ceux qui y excellent, a entretenu le goût du burlesque par quelques ouvrages de cette nature qu'il a donnés de temps en temps. Vadé, auteur peu connu et encore moins estimé, vient de travailler en ce genre. Il a donné des lettres d'un pêcheur de la Grenouillère à une blanchisseuse de linge fin [1]. Le sujet de cette brochure est simple. Un jeune homme a pris de l'amour pour une jeune fille ; ils se rendent mutuellement compte de leurs sentiments ; les deux acteurs disent toujours ce qu'ils doivent dire, et se trouvent toujours dans des situations où ils se doivent trouver. La grossièreté du style empêche que beaucoup de gens sentent la finesse des plaisanteries qui sont dans ce petit ouvrage.

— Il y a environ huit jours que la tragédie de *Catilina*, qu'on joue encore, est imprimée. Depuis ce temps-là il s'en est vendu cinq mille exemplaires à Paris, où les pièces les plus applaudies n'ont jamais joui de tant de faveur.

Il s'en faut beaucoup que celle de Crébillon ait autant d'admirateurs qu'elle a de lecteurs. Un homme d esprit, mon ami, vient de m'envoyer quelques vers où il dit assez nettement ce qu'il pense de la pièce nouvelle. Vous jugerez s'il a tort ou s'il a raison :

Assembler un sénat pour le déshonorer,
Dégrader les héros de la superbe Rome,
Immoler leur vertu aux forfaits d'un seul homme,
Sont-ce là les beautés que l'on doit admirer?
Des vers les mieux frappés la puissante énergie
D'un sujet révolté fait-il l'apologie,
Et pour faire briller son horrible attentat
Devait-on obscurcir la gloire du sénat?
Où sont donc les ressorts de cette politique
Capable d'éblouir l'esprit de Cicéron?
Catilina partout n'est qu'un vrai fanatique

1. *Lettres de la Grenouillère entre M. Jérôme du Bois, pêcheur du Gros-Caillou, et mademoiselle Nanette Dubut, blanchisseuse de linge fin*, 1749, in-12.

Et je ne trouve point l'inflexible Caton.
C'est blesser le respect que l'on doit à l'histoire.
A des noms consacrés oser faire un affront!
Ah! si j'interrogeais les filles de mémoire,
Une rougeur subite irait couvrir leur front.
Français depuis un an, Anglais par ma naissance,
Je pense que l'auteur de la pièce du jour
Trouvera que je parle avec irrévérence,
Mais il vient d'outrager l'objet de mon amour;
Cicéron est mon maître, et je lui suis fidèle;
D'Olivet et Prévost approuveront mon zèle.
Si cette tragédie est l'œuvre de trente ans,
Et qu'on ait murmuré d'une si longue attente,
Je le dis hardiment : malgré tous ses talents,
L'auteur aurait bien fait d'en attendre encor trente.

— Il y a quelques années que Louis XV envoya MM. Gaudin, Bouguer et La Condamine dans le nouveau monde pour faire des observations sur la figure de la terre. Le roi d'Espagne joignit à ces trois messieurs deux capitaines de frégate pour leur faciliter leurs opérations. Lorsque les astronomes français furent sur le point de retourner en Europe, ils firent bâtir sous l'équateur quelques pyramides où ils firent graver le nom du prince qui les avait envoyés, leurs propres noms et le détail de leurs découvertes. A peine furent-ils partis que les Espagnols renversèrent ces monuments de la gloire des Français et s'approprièrent tout l'honneur de cette entreprise. Ils ont fait plus : ils viennent de publier trois gros volumes dans lesquels les Français jouent un assez mauvais rôle, et n'ont que peu de part aux travaux et au succès. Nos mathématiciens, M. La Condamine surtout, n'ont pas trouvé cela bien; ils ont obtenu du magistrat une défense pour tous les journalistes de parler avantageusement de cet ouvrage. Cette affaire est presque devenue une affaire d'État, et bien des gens disent en plaisantant que les deux cours seront obligées de nommer des plénipotentiaires pour régler ce différend. Depuis qu'on ne fait plus la guerre avec l'épée, il faut bien qu'on la fasse avec la plume.

— L'abbé Boyer, ancien évêque de Mirepoix, après avoir élevé Mgr le Dauphin, a été chargé de la direction des affaires ecclésiastiques de ce royaume. Quoiqu'il ait montré peu de capacités dans cet important ministère, il va, dit-on, être honoré du cha-

peau de cardinal. Cette nomination a occasionné les vers que vous allez lire :

En vain la fortune s'apprête
A t'orner d'un lustre nouveau.
Plus ton destin deviendra beau,
Et plus tu nous paraîtras bête.
Benoît donne bien un chapeau,
Mais il ne donne point de tête.

— J'avais oublié, dans l'article de *Catilina,* de vous parler du retranchement, qu'on a fait faire à Crébillon, de quelques vers de sa pièce auxquels le public aurait pu donner une application maligne. C'est lorsque Probus, voulant détourner Fulvie de perdre Catilina, et ne pouvant y réussir, lui dit :

C'est ainsi que, toujours en proie à leur délire,
Vos pareilles ont su soutenir leur empire.
Car vous n'aimez jamais ; votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour qu'à gouverner l'amant.
Qu'il vous laisse régner, tout vous paraîtra juste,
Et vous mépriseriez l'amant le plus auguste
S'il ne sacrifiait aux charmes de vos yeux
Son honneur, son devoir, la justice et les dieux !

XLI

J'eus l'honneur de vous entretenir de *Sémiramis* lorsqu'elle parut sur le Théâtre-Français. Cette célèbre pièce, qui partagea Paris et qui excita une espèce de guerre civile parmi les beaux esprits, était semée de quelques beautés poétiques et de beaucoup de défauts choquants. On voulut jeter du ridicule sur l'ouvrage et sur l'auteur par une espèce de parodie dont les comédiens italiens se promettaient le plus grand succès. Voltaire, qui fut averti à temps qu'on méditait de l'exposer à la risée publique, réussit à détourner ce malheur par une lettre qu'il écrivit à la reine, et qui ne fit guère moins de bruit que la

tragédie elle-même. Je crois vous faire plaisir en copiant ici cette singularité.

MADAME,

« Je me jette aux pieds de Votre Majesté. Vous n'assistez au spectacle que par condescendance pour votre auguste rang, et c'est un des sacrifices que votre vertu fait aux bienséances du monde. J'implore cette vertu même, et je la conjure avec la plus vive douleur de ne pas souffrir que ces spectacles soient déshonorés par une satire odieuse qu'on veut faire contre moi à Fontainebleau, sous vos yeux. La tragédie de *Sémiramis* est fondée d'un bout à l'autre sur la morale la plus pure, et par là, du moins, elle peut s'attendre à votre protection.

« Daignez considérer, madame, que je suis domestique du roi, et par conséquent le vôtre. Mes camarades, les gentilshommes ordinaires du roi, dont plusieurs sont employés dans les cours étrangères, et d'autres dans des places très-honorables, m'obligeront à me défaire de ma charge, si j'essuie devant eux et devant toute la famille royale un avilissement aussi cruel. Je conjure Votre Majesté par la grandeur de son âme, et par sa piété, de ne pas me livrer ainsi à mes ennemis ouverts et cachés, qui, après m'avoir poursuivi par les calomnies les plus atroces, veulent me perdre par une flétrissure publique.

« Daignez envisager, madame, que ces parodies satiriques ont été défendues à Paris pendant plusieurs années. Faut-il qu'on les renouvelle pour moi seul sous les yeux de Votre Majesté? Elle ne souffre pas la médisance dans un cabinet, l'autorisera-t-elle devant toute la cour? Non, madame; votre cœur est trop juste pour ne pas se laisser toucher par mes prières et par ma douleur, et pour faire mourir de douleur et de honte un ancien serviteur et le premier sur lequel sont tombées vos bontés.

« Un mot de votre bouche, madame, à M. le duc de Fleury et à M. de Maurepas suffira pour empêcher un scandale dont les suites me perdraient. J'espère de votre humanité qu'elle sera touchée de mon état et qu'après avoir peint la vertu, je serai protégé par elle. »

La lettre de Voltaire produisit l'effet que ce grand poëte s'en était promis. La parodie fut alors condamnée à l'oubli, mais

l'impression l'en a tirée depuis environ huit jours. Elle a paru sous ce titre : *Sémiramis en cinq actes*[1].

L'auteur a imaginé de mettre cette critique en vers et d'en faire une espèce de tragédie dont les personnages sont Sémiramis, l'Exposition, le Dénoûment, l'Intérêt, la Pitié, la Cabale, les Remords, l'Action, le Nœud, les Fictions, le Style, la Terreur, la Langueur, la Décoration, l'Ombre du grand Corneille, plusieurs Beautés, troupe de Défauts. Le nom de tous ces acteurs rappelle à qui a vu la pièce quelqu'une des irrégularités ou même quelqu'un des ridicules les plus marqués de ce poëme. M. de Voltaire a refait deux actes entiers de cette pièce qui sera rejouée après Pâques. Le théâtre de la Comédie-Française sera occupé durant le carême par une comédie de La Chaussée, intitulée d'abord *le Retour sur soi-même*, et maintenant *l'École de la jeunesse*. On assure que c'est la pièce la plus triste que cet ennuyeux père du comique larmoyant ait encore donnée.

— Les comédiens italiens ont donné une rapsodie intitulée *la Cabale*[2]. C'est une espèce de comédie à scènes épisodiques, dans laquelle cinq ou six personnages viennent très-platement et très-ennuyeusement demander à la cabale sa protection pour eux et sa haine pour leurs ennemis. M. de Saint-Foix, l'élégant auteur de *l'Oracle* et des *Grâces* a fait, on ne sait comment, le ridicule barbouillage que j'ai l'honneur de vous annoncer.

— Samedi, 1er février, les Comédiens français donnèrent pour la dernière fois le *Catilina* après vingt représentations. M. le maréchal de Saxe, qui s'y trouva, voulant paraître content de l'ouvrage et étant mécontent des acteurs, dit tout haut à l'auteur : « Il faut, Crébillon, que vous soyez un grand général pour gagner une bataille avec de pareilles troupes. » Ce mot militaire, qui a extrêmement réussi, a rappelé celui que Crébillon avait dit au maréchal au temps de la première représentation. Ce grand général, ne trouvant point de place, demanda une loge à l'auteur : « Vous êtes le maître, lui dit Crébillon, de vous en procurer une; vous n'avez qu'à l'emporter l'épée à la main. »

— Voici un phénomène littéraire qui fait du bruit à Paris, et qui en ferait peut-être plus encore dans d'autres pays. Un tis-

1. *Sémiramis, tragédie en cinq actes* (par Montigny), Amsterdam, 1749, petit in-8.
2. Imprimée au tome III des *OEuvres du théâtre* de Saint-Foix, 1772, 4 v. in-12.

serand de la ville du Mans[1] vient de traduire en vers latins le poëme plus connu qu'estimé de M. Racine sur la religion. On a lu quelque chose de cette traduction à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et on n'a pas été mécontent. M. le chancelier, qui est instruit régulièrement de tout ce qui se passe dans la littérature, n'a pas plus tôt appris ce qui regardait l'ouvrier du Mans qu'il lui a envoyé dix pistoles. La médiocrité de ce présent vous portera sans doute à juger que le chef de notre justice étend trop loin le proverbe de Charles IX, qui avait accoutumé de dire qu'il fallait bien nourrir les poëtes, mais qu'il ne les fallait pas engraisser.

— Il n'y a point d'étude aussi négligée en France que celle du droit public. Le peu d'ouvrages que nous avons sur cette matière sont fort mauvais, et quand même ils auraient été bons, ils n'auraient pas été lus. Il fallait un très-grand homme, et, qui bien plus est, un homme à la mode, pour changer sur cela le goût de la nation. M. le président de Montesquieu vient d'opérer ce changement. Ce livre, intitulé *l'Esprit des lois*, imprimé depuis quelques mois à Genève et réimprimé depuis peu de jours furtivement à Paris, a tourné la tête à tous les Français. On trouve également cet ouvrage dans le cabinet de nos savants et sur la toilette de nos dames et de nos petits-maîtres. Je ne sais si l'enthousiasme sera long, mais il est certain qu'il ne peut pas être poussé plus loin. J'aurai l'honneur de vous entretenir, dans ma première lettre, de cet important ouvrage. Je vous dirai, avec ma candeur ordinaire, l'impression qu'il aura fiate sur moi et le jugement que nos connaisseurs en auront porté. On instruit son procès; peut-être n'avons-nous pas beaucoup de juges capables de le juger.

— Il n'y a point eu d'hiver depuis longtemps qui ait moins donné d'ouvrages à la nation que celui-ci. On nous promet pourtant deux histoires assez importantes : la première est du célèbre Pelisson; elle contiendra ce qui s'est passé depuis la paix des Pyrénées jusqu'au traité de Nimègue, et paraîtra au commencement du carême. La seconde est l'*Histoire de Pologne*, par M. le chevalier de Solignac, secrétaire des commandements

1. Étienne Bréard. Des fragments de cette traduction ont été insérés dans les *Essais historiques sur le Maine*, de P. Renouard, 1811, 2 vol. in-12.

du roi Stanislas; cinq des dix volumes in-12 que doit avoir cette histoire seront publiés avant Pâques.

— Un de nos amis me dit l'autre jour l'épitaphe qu'il avait faite d'un auteur qu'il ne me voulut pas nommer; je vais la transcrire ici parce qu'elle m'a paru plaisante :

Sous ce tombeau gît un auteur
Dont en deux mots voici l'histoire :
Il était ignorant comme un prédicateu
Et malin comme un auditoire.

XLII

Il y a quelques années qu'on fit courir en manuscrit un portrait de Voltaire fort ressemblant et extrêmement ingénieux. Comme il vient d'être imprimé dans une mauvaise critique de *Sémiramis*, qui apparemment ne parviendra jamais jusqu'à vous, j'ai cru bien faire en vous l'envoyant. Quelques curieux m'ont assuré que ce portrait était l'ouvrage du jeune marquis de Charost, qui fut tué pendant la guerre de 1735, et dont nous avons quelques morceaux d'une grande délicatesse que vous trouverez dans un recueil publié par Saint-Hyacinthe[1].

PORTRAIT DE VOLTAIRE.

« M. de Voltaire est au-dessous de la taille des grands hommes, c'est-à-dire un peu au-dessous de la médiocre; je parle à un naturaliste; ainsi point de chicane sur l'observation; il est maigre, d'un tempérament sec; il a la bile brûlée, le visage décharné, l'air spirituel et caustique, les yeux étincelants et malins. Tout le feu que vous trouvez dans ses ouvrages, il l'a dans son action; vif jusqu'à l'étourderie, c'est une ardeur qui va et vient, qui vous éblouit et qui petille. Un homme ainsi constitué ne peut pas manquer d'être valétudinaire; la lame

1. Voltaire, qui avait eu connaissance de ce portrait. était tenté de l'attribuer à l'abbé de La Marre. Voir sur ce personnage les *OEuvres complètes de Diderot*, édition Garnier frères, tome XIX, p. 43.

use le fourreau. Gai par complexion, sérieux par régime, ouvert sans franchise, politique sans finesse, sociable sans amis, il sait le monde et l'oublie. Le matin Aristippe, et Diogène le soir, il aime la grandeur et méprise les grands; est aisé avec eux, contraint avec ses égaux. Il commence par la politesse, continue par la froideur, finit par le dégoût. Il aime la cour et s'y ennuie; sensible sans attachement, voluptueux sans passion, il ne tient à rien par choix et tient à tout par inconstance, raisonnant sans principes; sa raison a ses accès, comme la folie des autres. L'esprit droit, le cœur injuste, il pense et se moque de tout. Libertin sans tempérament, il sait aussi moraliser sans mœurs; vain à l'excès, mais encore plus intéressé, il travaille moins pour la réputation que pour l'argent ; il en a faim et soif. Enfin il se presse de travailler pour se presser de vivre. Il était fait pour jouir, il veut amasser, voilà l'homme.

« Voici l'auteur. Né poëte, les vers lui coûtent trop peu. Cette facilité lui nuit, il en abuse et ne donne presque rien d'achevé. Écrivain facile, ingénieux, élégant : après la poésie, son métier serait l'histoire, s'il faisait moins de raisonnements et point de parallèles, quoiqu'il en fasse quelquefois d'assez heureux.

« M. de Voltaire, dans son dernier ouvrage, a voulu suivre la manière de Bayle; il tâche de le copier en le censurant; on a dit depuis longtemps que, pour faire un écrivain sans passion et sans préjugé, il faudrait qu'il n'eût ni religion ni patrie; sur ce pied-là, M. de Voltaire marche à grands pas vers la perfection. On ne peut d'abord l'accuser d'être partisan de sa nation, on lui trouve au contraire un tic approchant de la manie des vieillards : les bonnes gens vantent toujours le passé, et sont mécontents du présent. M. de Voltaire est toujours mécontent de son pays et loue avec excès ce qui est à mille lieues de lui. Pour la religion, on voit bien qu'il est indécis à cet égard ; sans doute il serait l'homme impartial qu'on cherche, sans un petit levain d'antijansénisme un peu marqué dans ses ouvrages.

« M. de Voltaire a beaucoup de littérature étrangère et française, et de cette érudition mêlée qui est si fort à la mode aujourd'hui. Politique, physicien, géomètre, il est tout ce qu'il veut, mais toujours superficiel et incapable d'approfondir. Il faut pourtant avoir l'esprit bien délié pour effleurer comme lui toutes les matières. Il a le goût plus délicat que sûr; satirique

ingénieux, mauvais critique, il aime les sciences abstraites et l'on ne s'en étonne point; l'imagination est son élément, mais il n'a point d'invention, et l'on s'en étonne. On lui reproche de n'être jamais dans un milieu raisonnable : tantôt philanthrope, tantôt satirique outré. Pour tout dire, en un mot, M. de Voltaire veut être un homme extraordinaire, il l'est à coup sûr.

Non vultus, non color unus.

— Notre théâtre lyrique ne retentit pas toujours de chansons nobles et majestueuses. Apollon, qui y présidait autrefois sous le nom de Quinault, et depuis, mais rarement, sous ceux de Fontenelle, de La Motte, Roy, etc., abandonne aujourd'hui la lyre aux habitants du bourbier des ondes aganippides, et vous jugez quels sons ils doivent tirer. Ainsi, ne soyez point étonnée du ballet de *Platée*, qu'on a représenté pendant ce carnaval[1]. Le sujet de ce poëme est proprement la guérison de la jalousie de Junon, que Jupiter se propose d'opérer en feignant d'être amoureux de Platée, reine des grenouilles.

Cythéron, roi de Grèce, ouvre la scène en faisant des plaintes contre le mauvais temps; il est interrompu par l'arrivée de Mercure, à qui il demande l'explication de la pluie et du vent qui désolent les champs et les coteaux de son royaume. Le messager des cieux lui dit que c'est la jalousie de Junon qui trouble les éléments, et que Jupiter commence à s'impatienter, qu'il lui cherche quelque doux amusement pour le distraire. « Mais, lui dit Cythéron, ne pourrait-on point, par quelque ruse, guérir cette épouse jalouse? Qu'il feigne les apprêts d'un nouvel hymen. — Et si l'objet paraissait aimable aux yeux de Junon? dit Mercure. — Ne craignez rien; l'objet que je vous propose, répond Cythéron, est une naïade ridicule qui habite ce marais et qui croit tous les hommes amoureux d'elle; que Jupiter lui propose un engagement; informez-en Junon, excitez ses alarmes, et nous l'attendrons à l'éclaircissement. Tenez, jetez les yeux de ce côté et jugez si l'objet est charmant. » Platée paraît dans l'instant et entretient sa confidente du goût qu'elle a pour

1. Représenté le 4 février 1749. Paroles d'Autreau et de Ballot de Sauvot.

Cythéron. Clarine veut lui faire honte de l'amour qu'elle a pour un simple mortel ; elle répond :

Dans l'ardeur qui me presse
Où porter ma tendresse?
Nos dieux des fleuves sont si froids!

C'est dire assez clairement ce qu'il lui faudrait. Cythéron arrive tout à propos pour s'entendre faire une déclaration. Son indifférence met en fureur cette sotte, mais il l'apaise en lui faisant remarquer que Mercure descend des cieux pour elle et que quelque dieu rempli d'amour... Il est interrompu par Mercure qui annonce à Platée le sujet de sa mission. A peine a-t-il parlé que Platée s'impatiente déjà de ne pas voir Jupiter et trouve qu'il se fait bien attendre. Platée est, comme vous voyez, pressée de ses nécessités. Le maître des dieux arrive, enveloppé d'un nuage que la déesse des grenouilles se plaît à considérer. Il en sort sous la forme d'un taureau, il prend ensuite la figure d'un hibou, il paraît enfin sous sa forme véritable, et il est toujours agréable à Platée à laquelle il présente sa main comme pour l'épouser. A peine a-t-il prononcé le mot *Je jure*, que Junon l'arrête et se jette sur Platée dont elle déchire le voile. Mais quel est son étonnement à l'aspect de cet objet! Sa confusion est extrême, et Jupiter en profite pour lui demander si elle doute encore de son amour, et ils remontent ensemble au séjour du tonnerre. Platée, qui se voit trompée, exhale sa colère et se précipite dans le fond de son marais.

Tel est la catastrophe de ce poëme, le plus plat, le plus indécent, le plus grossier, le plus ridiculement bouffon que nous ayons dans notre langue. Il est d'Autreau. La musique est du célèbre Rameau. Ses partisans soutiennent qu'il n'a jamais rien fait d'aussi beau, ses adversaires prétendent qu'il n'a jamais rien fait de pire. Comme cette musique est extrêmement singulière, il n'est pas étonnant qu'elle donne lieu à des jugements si opposés. Si vous êtes curieuse de savoir mon sentiment, j'aurai l'honneur de vous dire que je trouve dans cet ouvrage grand nombre d'airs charmants et une symphonie admirable.

— Il paraît depuis trois jours un livre intitulé *Diabotanus, ou l'Orviétan de Salins*, poëme héroï-comique, traduit du langue-

docien[1]. Cette espèce de poëme en prose est divisé en cinq chants; l'idée en est folle. Diabotanus, héros de ce roman, est, comme le porte son nom, un suppôt d'Esculape. Sa naissance est miraculeuse, son enfance annonce ce qu'il sera dans la suite : la fièvre, les maladies mortelles, les poisons seront sans force devant lui. En effet, à peine a-t-il atteint un âge raisonnable que la mort même lui devient soumise. Mais une furie échappée de l'enfer voit avec frémissement les succès du jeune Diabotanus. Elle va trouver l'Amour, et l'Amour sert sa vengeance. Le beau Diabotanus devient amoureux de la fille de l'apothicaire où il loge, appelée Ventousienne. Cette passion ralentit l'ardeur du travail de Diabotanus : il n'est plus occupé qu'à soupirer mollement dans les bras de sa maîtresse. Pendant ce temps-là toutes les maladies reprennent leurs forces, et le Tartare est rempli d'ombres gémissantes auxquelles l'indolence et l'inaction de Diabotanus ont laissé passer l'onde noire. Mais Minerve, protectrice de Diabotanus, le retire de sa léthargie et lui fait voir la lâcheté de sa conduite. Il se résout à quitter Ventousienne. Le moment du départ arrive; l'infortunée Ventousienne ne peut voir sans douleur l'ingratitude de son amant; elle met obstacle à son départ, mais en vain; déjà il est éloigné d'elle et il arrive dans le sein de sa famille où il est reçu à bras ouverts. Là il s'occupe de nouveau de la connaissance des plantes, et Esculape lui fait présent d'un secret admirable. Mais lorsque Diabotanus veut le mettre en usage, il essuie tous les traits de l'envie et de la calomnie. Enfin, dans un songe, une divinité bienfaisante s'offre à ses regards et le comble de présents qui consistent en mortiers, en seringues, en canons, en fioles, etc., d'un métal précieux. Diabotanus se réveille et trouve tous ces vases, présage heureux de la victoire qu'il remporte sur ses ennemis. La seringue et le mortier sont gravés artistement et représentent les différentes aventures de Diabotanus, surtout celles qu'il a eues avec l'amoureuse Ventousienne. On voit cette amante aux pieds du charmant Diabotanus : il ne peut la regarder sans soupirer, mais Minerve arrête le trait de l'Amour. Enfin le mortier représente les travaux du grand Dia-

1. Paris, 1749, in-12. Réimprimé sur le titre de *la Thériacade*, 1769, 2 vol. in-12. L'auteur, Claude-Marie Giraud, médecin, né à Lons-le-Saulnier en 1711, est mort à Paris vers 1780.

botanus et ceux de ses descendants. C'est ce divin mortier qui doit servir à broyer les drogues pour le secret dont Diabotanus est dépositaire. Déjà il retentit; la santé et la vigueur règnent de toutes parts. Les vieillards reprennent la vigueur de la jeunesse et les maladies enchaînées n'infectent plus les airs. Alecton frémit de rage, mais elle est forcée de se replonger et de laisser Diabotanus jouir de sa réputation.

Ce livre est écrit passablement bien: il y a des aventures assez plaisantes. Les amours de Ventousienne et de Diabotanus sont originales, et le ridicule y est très-bien amené. Il y a du feu, de l'imagination, de la poésie même en certains endroits. Mais tout n'est pas égal, et il y a beaucoup de choses libres et basses.

— *L'Esprit des lois* continue à être la matière de toutes les conversations. On trouve que le style de cet ouvrage est dur, négligé, obscur, qu'il y a peu de goût, point de méthode, nulle liaison, que ses raisonnements manquent quelquefois de logique, ses réflexions quelquefois de justesse, et que ses idées se contredisent assez souvent. Il se peut que ce livre soit mal fait. Cela n'empêche pas que ce ne soit l'ouvrage le plus profond, le plus hardi, le plus estimable qui ait paru depuis longtemps dans ce pays-ci. M. de Montesquieu était le seul homme en France qui fût capable de faire *l'Esprit des lois*.

XLIII

On vient d'imprimer une petite comédie qui n'a point été représentée. L'auteur, qui a gardé l'anonyme, est M. Poullain de Saint-Foix, très-connu par les comédies de *l'Oracle*, des *Grâces* et plusieurs autres très-estimées; il vient de les recueillir en deux petits volumes. Celle-ci a pour titre *le Rival supposé*[1]. Peut-être n'aurait-elle point réussi au théâtre. Le fond du sujet, très-intéressant par lui-même, est un peu usé, et la pièce, écrite avec plus d'élégance que de vivacité, est dès lors

1. Paris, Prault fils, 1749, in-12.

plus ingénieuse que comique. Il s'agit d'un roi d'Aragon, qui est devenu amoureux d'une fille de qualité sur son portrait, qui s'en fait aimer sous le nom d'un de ses courtisans, et qui lui fait dire que le roi veut l'épouser. C'est pour elle une nouvelle désagréable; plus tendre qu'ambitieuse, Léonor refuse le roi et continue d'aimer le prétendu courtisan. C'est l'intrigue de la fameuse pastorale d'*Issé*, opéra de feu M. Houdard de La Motte. Léonore a un père qui pense aussi noblement qu'elle, et qui approuve le refus qu'elle fait d'une couronne; à sa probité et à sa grandeur d'âme il joint un peu de misanthropie. C'est un vieux seigneur retiré dans ses terres, et qui y vit très-heureux. Il a vécu à la cour, qu'il connaît à merveille et qu'il peint assez plaisamment. Le peu de comique qu'il y a dans la pièce roule sur lui et sur la suivante. Peut-être même que le rôle de cette fille est le meilleur; intéressée et même ambitionnée à sa manière, elle désirerait fort d'être auprès d'une reine. L'exposition n'a peut-être pas assez d'art, elle se fait dans la première scène, entre le roi et un de ses courtisans, le confident de son amour; sur ce que le roi lui dit qu'il craint de ne pas réussir auprès de la belle au portrait, le confident, pour lui donner de l'espérance, lui rappelle tout ce qui s'est passé jusqu'ici et tout ce qu'il faut que le spectateur sache. Mais comme le roi le sait parfaitement, il semble que ce détail est beaucoup trop long pour lui, quoiqu'il ne le soit pas trop pour le spectateur.

L'auteur avertit qu'il sent bien que la comédie aurait été intitulée avec plus de justesse *le Portrait, ou le Rival de soi-même,* mais il y a déjà d'autres comédies sous ces deux titres.

— Tout Paris, qui s'enivre assez aisément de petits objets, est maintenant occupé d'une espèce d'animal appelé rhinocéros. M. Ladvocat, bibliothécaire de Sorbonne, a recueilli à cette occasion tout ce que les naturalistes, les voyageurs et les historiens disent de cet animal[1]. Cet écrivain dit que le rhinocéros est le plus grand des animaux à quatre pieds après l'éléphant. On prétend que celui qu'on montre à Paris pèse 5,000 livres.

1. *Lettre sur le rhinocéros à M***, membre de la Société royale de Londres.* Paris, 1749, in-8°.

Il est certain qu'il a dix pieds de longueur depuis les oreilles jusqu'au fondement, et dix de circonférence en le mesurant par le milieu du corps; sa hauteur est de cinq pieds quatre pouces. Les États du grand Mogol sont ceux où il se trouve le plus de rhinocéros. Celui qui est à Paris a été pris dans la province d'Achem, qui fait partie des États du roi d'Ava. Il a été amené en Hollande par mer, de là en Allemagne, et d'Allemagne en France. Pour le transporter par terre on s'est servi d'une voiture couverte traînée quelquefois par vingt chevaux. Il mange par jour jusqu'à soixante livres de foin et vingt livres de pain, et il boit quatorze seaux d'eau. Il aime tout, excepté la viande et le poisson. Il paraît que jusqu'ici le rhinocéros n'a pas été d'une grande utilité. Les Romains se servaient de la corne de cet animal, qui est fort grande, pour y conserver les huiles et les parfums qui leur servaient pour leurs bains. Les Indiens regardent toutes les parties du rhinocéros comme un antidote souverain contre le poison et le venin; c'est leur thériaque. Avant que Pompée donnât au peuple romain le spectacle du rhinocéros, on n'en avait point vu en Europe. Dans la suite on en fit souvent paraître dans le cirque. Le premier dont il est parlé depuis la décadence de l'empire romain est celui qui combattit à Lisbonne contre un éléphant, en 1515. On en fit voir un à Londres en 1684, mais il ne paraît pas qu'on en ait jamais mené en Allemagne ni en France avant celui qu'on montre actuellement à Paris.

— M. de La Chaussée a donné au Théâtre-Français une comédie en cinq actes et en vers intitulée *l'École de la jeunesse*[1]. En voici le sujet; Clairval, jeune seigneur fort riche, s'est trouvé son maître de bonne heure et a débuté dans le monde en petit-maître déterminé. Il a eu toutes les passions, et s'y est livré avec excès sans rien faire pourtant contre la probité ni contre l'honneur. A l'âge de vingt-huit ans, il prend le nom de Clarendon et change entièrement de conduite. A son retour de l'armée où il s'est distingué par des actions héroïques, il est conduit par Damon, son ami, à la campagne de la mère d'une fille de qualité, nommée Orphise, avec laquelle on avait parlé autrefois de le marier.

1. Cette comédie n'a été imprimée que dans la nouvelle édition des *OEuvres* de La Chaussée, donnée par Sablier. Paris, 1762, 5 vol. in-12.

Il n'a pas plutôt vu cette jeune personne qu'il prend la résolution de l'épouser, mais il y voit un grand obstacle. La comtesse, mère d'Orphise, a conçu une horreur invincible pour Clairval sur ce qu'elle en a ouï dire, et en parle avec le dernier mépris devant Clarendon qu'elle ne connaît pas pour être le même que Clairval. Celui-ci, qui sait qu'on a demandé des éclaircissements sur son compte, prévoit bien qu'on va apprendre qu'il est ce Clairval dont on méprise si fort les mœurs. La triste situation où il se trouve en ces circonstances est ce qui forme l'intérêt de la pièce, et ce qui en a donné le nom. A la fin, les choses tournent en bien et le mariage a lieu, parce qu'en même temps que la comtesse apprend que Clarendon est Clairval, elle est instruite qu'il a fait de belles actions qui effacent les errements de sa jeunesse.

Cette pièce ressemble à toutes celles de La Chaussée, excepté qu'elle est moins intéressante. Nulle gaieté, point de comique, fort peu d'action et encore moins de vraisemblance. Un style qui n'est ni vers, ni prose. C'est toujours de la morale de cet auteur, c'est-à-dire la plus triste et la plus commune. Clarendon y a les remords que donnent les grands crimes, et il n'a commis que quelques égarements de jeunesse. Après tout, le plus grand défaut de cette comédie c'est qu'on en aperçoit d'abord le dénoûment, de sorte que le spectateur, n'étant point inquiet du sort de Clarendon, ne saurait s'y intéresser.

Le genre de La Chaussée est assez singulier, et c'est toujours une espèce de mérite. Cet auteur, ne se sentant pas le talent de travailler dans le genre reçu, a voulu se faire une route nouvelle. Molière trouvait les ridicules, et les corrigeait en amusant; La Chaussée peint la vertu, et invite à l'imiter ; ses pièces ne respirent que les bonnes mœurs et une espèce d'austérité en fait de morale. Cela n'est point plaisant, mais c'est satisfaisant pour les gens qui n'ont jamais eu de passions bien vives, ou qui en sont revenus. Malheureusement pour La Chaussée, ceux qui fréquentent les spectacles ne sont pas, la plupart, de ce nombre-là. Dans le temps que Voltaire était ami de La Chaussée, il prit la défense de son genre dans ce vers :

> Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Nous n'avons point eu d'hiver cette année à Paris, et on a

craint encore avec raison que la récolte ne fût emportée par une chaleur prématurée. Un froid vif s'est fait sentir deux jours après que M. Nivelle de La Chaussée a eu donné sa pièce, ce qui nous a valu l'impromptu suivant de Piron, que je lui ai vu faire un jour que nous dînions ensemble :

Chaleur subite
Faisant trop vite
Pousser le blé,
Monsieur Nivelle
A dit qu'il gèle,
Il a gelé.

Ces paroles ont été faites sur l'air de la cantate de Fuzelier, intitulée *les Songes*, et qui commence ainsi :

L'amant fidèle,
Loin de sa belle,
La voit toujours;
Tout parle d'elle,
Tout lui rappelle
Ses heureux jours.

Un des personnages de *l'École de la jeunesse* dit à la comtesse :

En passant par ici j'ai cru de mon devoir
De joindre le plaisir à l'honneur de vous voir.

Ces deux vers ont paru si ridicules qu'un jour que je dînais avec cinq ou six hommes de lettres, quelqu'un proposa d'aller chez l'auteur et de lui laisser chacun une carte avec ces deux vers et notre nom au bas. La chose parut plaisante et on l'exécuta, ce qui a beaucoup mortifié La Chaussée.

— Dans le temps que La Chaussée échouait au Théâtre-Français avec une mauvaise pièce, Boissy réussissait au Théâtre-Italien avec trois ou quatre scènes sur le retour de la paix, dans lesquelles il n'y a pas le sens commun. On a fait à ce propos un madrigal dont Boissy est fortement soupçonné d'être l'auteur. Le voici : pour l'entendre, il faut se souvenir que *l'École*

de la jeunesse était intitulée originairement *le Retour sur soi-même.*

Du public sur lui-même un retour équitable
A fait proscrire avec raison
La triste école et le nouveau sermon
De ce triste Héraclite au style pitoyable,
Et couronner d'un doux succès
L'ingénieux auteur qui célèbre la paix.
Pour les beaux-arts augure favorable,
Qu'ils s'en réjouissent partout ;
De cette heureuse paix le retour agréable
Vient d'être enfin suivi du retour au bon goût.

— Je viens de recevoir l'*Histoire de Louis XIV, depuis la mort du cardinal Mazarin jusqu'à la paix de Nimègue,* par le célèbre Pellisson[1]. J'aurai l'honneur de vous entretenir de cet ouvrage qui paraît pour la première fois. On publie avec grand mystère un ouvrage traduit de l'anglais, intitulé *Recherches sur l'Origine des idées que nous avons de la beauté et de la vertu.* Je vais voir ce que c'est que la métaphysique de cet ouvrage. — Un libraire de Hollande vient de donner un livre intitulé *l'Asiatique tolérant,* qui roule sur la cour de France ; il est de la même main que les *Anecdotes de la cour de Perse.*

CHANSON NOUVELLE.

SUR L'AIR D'*Épicure.*

Avouez, Iris, sans scrupule
Un peu de singularité ;
Quoique ce soit un ridicule,
Rien ne sied mieux à la beauté.
Sitôt qu'une femme est jolie
Tout ce qu'elle fait est charmant,
Un caprice, une fantaisie
Devient en elle un agrément.

Brillez en habit d'amazone,
Offrez à nos yeux tour à tour
Les traits, les charmes de Bellone,
Et ceux de la mère d'Amour.

1. Paris, 1749, 1 vol. in-12.

De votre sexe ayez les grâces,
Du nôtre ayez les sentiments,
Et faites toujours sur vos traces
Voir autant d'amis que d'amants.

Puisque nature vous a faite
Pour nous plaire et pour nous charmer,
Sans être prude ni coquette
Jouissez du plaisir d'aimer.
Quand au goût l'on joint la prudence
On peut contenter ses désirs,
Et, sans choquer la bienséance,
Se livrer aux plus doux plaisirs.

Que les préjugés et l'usage
Règlent les sots, les paresseux ;
Quoiqu'ils soient suivis par le sage,
Il sait se mettre au-dessus d'eux.
Ce n'est qu'une faible barrière
Qu'il faut franchir sans s'alarmer;
Ce sont de ces grands de la terre
Que l'on respecte sans aimer.

Laissez votre sexe timide
Obéir à d'injustes lois,
Et, quoi que le nôtre en décide,
Usez toujours de tous vos droits.
Avec tant d'esprit et si belle
Pouvez-vous rien faire de mal?
Non, ne prenez point de modèle,
Soyez vous-même original.

XLIV

Piron, qui ne met point de bornes à la haine qu'il a jurée à Voltaire et à La Chaussée, m'envoya hier l'épigramme suivante, laquelle attaque les derniers ouvrages de ces deux poëtes dramatiques : *l'École de la jeunesse* et *Sémiramis*.

O temps, ô mœurs! s'écriait La Chaussée,
Siècle pervers qui fuit sa guérison!
Quoi! mon école est ainsi délaissée!
Quoi! le carême est ma morte-saison.

Et cependant, contre toute raison,
Deux sots objets (ah! c'est ce qui m'assomme!)
Deux monstres faits et bâtis, Dieu sait comme,
Deux vilains riens attirent les badauds.
Méritent-ils seulement qu'on les nomme?
Sémiramis et le rhinocéros!

— Voltaire ayant demandé au roi de Prusse quelques remèdes pour ses infirmités, ce prince lui a répondu :

Eh, quoi! vous devenez crédule
Vis-à-vis de nos médecins,
Qui pour mieux dorer la pilule
N'en sont pas moins des assassins?
Vous n'avez plus qu'un pas à faire,
Et je vois mon dévot Voltaire
Nasiller chez les capucins.

— Il y a environ trente ans que M. Crébillon donna sa tragédie de *Xercès*. L'indifférence du parterre pour cette pièce, qu'il trouva médiocre, et la sagesse du magistrat, qui la trouva trop libre, l'étouffèrent dans sa naissance, et elle n'eut qu'une représentation. Le public, réveillé sur cet ouvrage par l'impression qu'on vient d'en faire, a confirmé le premier arrêt, et *Xercès* est jugé tout d'une voix une mauvaise pièce. Il y règne un ton bas qui révolte les moins délicats. Artaban, sur qui porte toute la tragédie, est un ambitieux qui ne cache point les desseins qu'il a de monter sur le trône, et Xercès et tous les autres personnages de la pièce sont des caractères sans cœur et sans esprit ; ils ne voient rien ou ont la faiblesse de consentir à tout sans opposition. Ce genre de poésie demande plus de dignité, et il est impossible de s'intéresser beaucoup pour des acteurs de ce caractère. La versification de cette pièce est comme celle de la plupart des ouvrages de Crébillon, dure, chevillée, obscure, enflée et gothique, mais semée de traits heureux, forts et lumineux. Tout le monde a fait attention au vers suivant :

La crainte fit les dieux, et l'audace les rois.

— M. Favier, connu par quelques petits ouvrages de critique, a fait l'épigramme suivante à l'occasion de *Xercès :*

Arrêt que contre Crébillon
    Au billon
A rendu au sacré vallon
    Apollon :
Après *Catilina* joué
    Bafoué,
Mais après *Xercès* imprimé
    Assommé.

— M[lle] de Lussan, dont vous avez peut-être lu les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste et de François I*[er], vient de publier les *Annales galantes de la cour de François II*[1]. Il est si peu question de ce règne dans ce roman, qu'on voit bien que ce titre n'a été mis là que pour imposer. Le vrai titre de cet ouvrage serait *le Comte de Dreux*, et c'est en effet sous ce nom que j'en ai entendu lire autrefois plusieurs morceaux à l'illustre auteur. L'amour d'un frère et d'une sœur est le sujet de ce roman. L'exposition en est assez embarrassée, l'intrigue simple et pas trop chargée d'épisodes. Le dénoûment est froid ; c'est le temps et la raison qui détachent ces deux amants l'un de l'autre. Le développement des sentiments de ces deux cœurs, qui est le plus grand pivot de cet ouvrage, me paraît fait avec beaucoup d'agrément et de finesse; le style est élégant, naturel, mais il manque de correction et de vivacité.

— Voltaire vient de publier en cinq langues son *Panégyrique de Louis XV*, dont on a si longtemps ignoré l'auteur. Trois jésuites ont fait les traductions italienne, anglaise et latine; j'ignore de qui est l'espagnole. Cet écrivain appelle ce petit ouvrage sa *Polyglotte*.

— Il paraît aussi un mauvais roman du chevalier de La Morlière. On ne conçoit pas comment l'auteur d'*Angola* a pu faire une des plus misérables productions que nous ayons vues depuis longtemps.

— On lit avec empressement l'*Histoire de Louis XIV depuis la mort de Mazarin jusqu'à la paix de Nimègue*, par Pellisson. Quoique cet ouvrage ait été publié si longtemps après la mort de cet écrivain, il est incontestablement de lui, et j'ai eu le manuscrit original entre les mains. Comme cette histoire a été

1. Amsterdam (Paris), 1749, 2 vol. in-12.

composée dans le temps du grand éclat de Louis XIV, il est tout naturel de penser que c'est un panégyrique. Il est vrai que ce prince y est flatté, mais les personnages subalternes y sont peints avec assez de hardiesse et de sincérité. Ne vous attendez pas à trouver des personnalités dans cette histoire, mais vous y verrez l'origine et la marche de plusieurs événements assez considérables qui n'avaient pas été approfondis. Le style de cet ouvrage est celui du temps où il a été écrit; il est long, froid et diffus, mais naturel et point épigrammatique. L'auteur de cette histoire est assez célèbre dans notre littérature pour que vous aimiez à trouver quelques particularités de sa vie et de son caractère.

Pellisson avait un frère qui, à l'âge de dix-huit ans, fut reçu dans une académie que les protestants avaient à Castres, mais à condition qu'il parlerait toujours le dernier parce que, lorsqu'il parlait avant les autres, il ne leur laissait rien de bon à dire, au lieu que, lorsqu'il parlait après eux, il trouvait toujours du bon que personne n'avait dit.

Le ministre Morus, qui avait fait un poëme latin en l'honneur de la république de Venise, en avait reçu une magnifique chaîne en or. En mourant, il la laissa par son testament à Pellisson comme au plus honnête homme qu'il eût connu.

Pellisson était sur le point d'abjurer le calvinisme, lorsque le duc de Montausier dit à Mlle de Scudéry, de la part du roi, que si Pellisson se faisait catholique il serait précepteur du Dauphin et président à mortier. Un tiers, qui avait été présent à cet entretien, le rapporta à Pellisson, qui, pour cette raison, recula son retour à l'Église.

Comme Pellisson mourut sans avoir reçu les sacrements, après avoir fait profession de piété, Linière fit l'épigramme suivante :

> Je ne jugerai de ma vie
> D'un homme avant qu'il soit éteint:
> Pellisson est mort en impie,
> Et La Fontaine comme un saint.

— On fait courir deux lettres du roi de Prusse, l'une à Crébillon et l'autre à Voltaire. La première est un éloge de *Catilina*, la seconde est une censure très-vive de cette pièce. Cette contradiction fait le sujet des entretiens de tout Paris.

XLV

Il paraît un ouvrage intitulé *Conseils à une amie*. J'ignore de qui est ce livre, mais je suis sûr qu'il a été corrigé par M. Diderot, auteur des *Bijoux*, des *Pensées philosophiques*[1], etc. Dans le discours préliminaire, on suppose que ces conseils ont été donnés à une jeune personne prête à sortir de l'abbaye de Port-Royal pour entrer dans le monde, par une dame qui s'était retirée dans cette maison. Cette espèce de hors-d'œuvre est assez agréable ; il y règne cet air libre et badin qui donne envie de lire l'ouvrage. On prévoit aisément qu'on n'y trouvera point une morale trop sévère, mais cela ne suffit pas pour le plaisir du lecteur. Il faudrait que cette morale fut débitée avec esprit, et que, s'il n'y a rien de neuf dans le fond de ces conseils, il y eût du moins de la correction et de l'élégance dans le style. Mais il est trivial et négligé, souvent même bas ; et si une dame est vraiment l'auteur de cet ouvrage, ce n'est qu'une bourgeoise. Ce livre paraît d'autant plus faible que nous en avons un excellent dans le même genre, je veux dire l'*Avis de madame la marquise de Lambert à sa fille*.

On ne saurait nier cependant qu'il n'y ait de bonnes choses dans cet ouvrage, et même quelques traits assez heureux ; ceux-ci, par exemple : « Voulez-vous savoir comment il faut donner? mettez-vous à la place de celui qui reçoit. — Souvent une femme ne fait de ses amants que des ennemis ou de froids amis. — La pudeur est aux femmes ce que le point d'honneur est aux hommes. — Il y a des préjugés dont il faut se défaire et d'autres qu'il faut conserver. Peu de femmes sont en état d'en faire la distinction. — Quoique les préjugés semblent faits pour les femmes, souvent elles se défont de ceux qui nuisent à leurs plaisirs avec une facilité qui devrait faire honte à la philosophie des hommes. »

1. *Conseils à une amie* par Mme de P***. Paris, 1749, in-12. Diderot a dû, en effet, revoir ce livre comme il l'a fait ensuite pour *les Caractères*, 1750, 2 vol. in-12.

— Je viens de lire les *Recherches sur l'Origine des idées que nous avons de la beauté et de la vertu*[1]. Cet ouvrage, traduit de l'anglais par M. Eidous, est écrit avec un grand appareil de métaphysique. Quand on a essuyé tout l'ennui d'un ouvrage sec, scolastique, embarrassé, on s'aperçoit qu'on a pris une peine infinie pour entendre ce qu'on savait avant d'avoir ouvert ce livre.

— On m'apporte à l'instant trois romans nouveaux et deux tragédies; l'une est le *Xercès* de Crébillon, l'autre la *Mérope* de M. Clément. J'aurai l'honneur de vous entretenir de tout cela dans ma première lettre.

— Un homme riche, et cependant bon citoyen, a entrepris de nous redonner *Plutarque*, mais Plutarque corrigé. Il en a ôté les trop longues moralités, les digressions fréquentes, la confusion presque continuelle qui règne dans les faits rapportés par ce célèbre écrivain, et il y a ajouté tout ce qu'il a trouvé dans les autres historiens de propre à faire plus particulièrement connaître les grands hommes dont Plutarque a donné la vie. Le traducteur, pour sonder le public, vient de donner les *Vies de Solon et de Publicola*[2]. Je crois qu'on le dispensera de publier la suite; il a ôté de son ouvrage tout le sel et tout le bon sens qui caractérisent son modèle.

— Le poëte Roy qui passe sa vie à médire de l'Académie française, m'avait lu, il y a plus d'un an, une épigramme dans laquelle il se compare à Hercule, et les membres de l'Académie à un peuple de pygmées. Il vient de faire courir cette épigramme, et l'a appliquée à Crébillon et à ses censeurs :

Un jour tout le peuple pygmée,
De taille au-dessous de fourmi,
Sur le bon Hercule endormi
Vint s'assembler en corps d'armée.
Tout ce camp, d'aiguillons muni,
A le picoter s'évertue.
Que fait Hercule? Il éternue,
Et voilà le combat fini.

1. Traduites de l'anglais de Francis Hutcheson par Eidous. Amsterdam (Paris), 1749, 2 vol. in-12.

2. *Vies de Solon et de Publicola extraites de Plutarque et retouchées sur les anciens historiens* (par L.-D. Bréquigny, d'Argentan). Paris, 1749, in-12.

— M. Robbé, célèbre dans ce pays-ci par les contes obscènes qu'il va réciter dans les soupers, vient de publier trois odes. Il y a du feu, de la force, de la pensée, et par conséquent du génie, et même un génie original; mais la versification en est dure et forcée, remplie de mots prosaïques, quoique assez poétique par les tours. La principale cause de cette dureté est peut-être l'affectation de l'auteur à rimer richement; on dirait des bouts-rimés. Comme ils ne ressemblent en rien aux vers de nos meilleurs poëtes, la première impression est de les trouver détestables. L'esprit qu'on y trouve affaiblit ensuite cette impression, et si l'on ne peut estimer l'ouvrage, on ne peut s'empêcher d'estimer l'auteur. C'est Chapelain avec de l'esprit et du génie. La troisième de ces odes est sur la distinction de l'âme et du corps. Il y avait deux strophes que le magistrat a supprimées avant l'impression parce que l'auteur y propose dans toute sa force l'objection sinon la plus forte, du moins la plus spécieuse, contre la distinction des deux substances. Voici les deux strophes telles que je les tiens de M. Robbé lui-même :

Dis-moi quel est le principe,
Qui m'apportant la raison,
Naît en moi, croît, se dissipe
Dans mon arrière-saison?
Dis-moi : cette pure flamme,
Cet être qu'on appelle âme
Est-il distinct du cerveau?
Pourquoi, quand l'âge s'affaisse,
L'esprit, qui tombe et qui baisse,
Suit-il le même niveau?

Est-ce donc que nos pensées
Ne sont que l'arrangement
De quelques fibres tracées
Plus ou moins artistement?
Notre accidentel génie
Est-il comme l'harmonie
De ces orgues animés
Dont les sons qu'on leur fait rendre
Cessent de se faire entendre
Quand leurs soufflets sont fermés?

— On a trouvé la tragédie de *Catilina* écrite d'un style

Ce ministre, ayant lu l'ouvrage, fit avertir l'auteur de lui venir parler. Au lieu de lui témoigner du ressentiment, il se plaignit seulement avec douceur de ce qu'il l'avait si peu ménagé. « Vous savez, ajouta-t-il, qu'il y a longtemps que je vous estime. Si je ne vous ai pas fait du bien, prenez-vous-en aux importuns qui m'obsèdent et qui m'arrachent les grâces. Je vous promets que la première abbaye qui vaquera sera pour vous. » Quillet, touché de tant de bonté, se jeta aux genoux du cardinal, lui demanda pardon, promit de corriger son poëme, et obtint la permission de le lui dédier. Il le fit réimprimer bientôt, et l'adressa à l'Éminence qui, peu de temps auparavant, lui avait donné un bénéfice considérable.

Le cardinal Mazarin n'aimait point les lettres, et de tous ceux qui les cultivèrent de son temps, il n'y eut que Quillet et Benserade qui obtinrent de lui quelques grâces. L'aventure du dernier a quelque chose d'assez plaisant. Mazarin se trouvant un soir chez le roi, parla de la manière dont il avait vécu à la cour du pape, où il avait passé sa jeunesse. Il dit qu'il aimait les sciences, mais que son occupation principale était la poésie, où il réussissait assez bien et qu'il était à la cour de Rome comme Benserade était à celle de France. Quelque temps après, il sortit et alla à son appartement. Benserade arriva une heure après; ses amis lui reportèrent ce qu'avait dit le cardinal. A peine eurent-ils fini que Benserade, tout pénétré de joie, les quitta brusquement sans rien dire. Il courut chez le cardinal et heurta de toute sa force pour se faire entendre. Le cardinal venait de se coucher; Benserade pressa si fort et fit tant de bruit qu'on fut forcé de le laisser entrer. Il courut se jeter à genoux au chevet du lit de Son Éminence et après lui avoir demandé mille fois pardon de son effronterie, il lui dit ce qu'il venait d'apprendre et le remercia, avec une ardeur inexprimable, de l'honneur qu'il lui avait fait de se comparer à lui pour la réputation qu'il avait dans la poésie. Il ajouta qu'il en était si glorieux qu'il n'avait pu retenir sa joie et qu'il serait mort à sa porte si on l'eût empêché de venir lui en témoigner sa reconnaissance. Cet empressement plut beaucoup au cardinal; il l'assura de sa protection, lui envoya, six jours après, une pension de 2,000 francs, et lui accorda dans la suite d'autres grâces plus considérables.

— Un anonyme vient de publier un volume de lettres de

M. de Villeroy, ministre d'État, fort célèbre sous Henri III et Henri IV[1]. Vous ne trouverez dans cette collection ni utilité ni agrément; point de vue, point de particularité, point de discussion, point de politique. Je ne m'instruis, dans ces lettres, que du caractère de celui qui les a écrites. Elles paraissent imprimées pour justifier l'anecdote suivante :

Un ambassadeur d'Espagne, causant un jour avec Henri IV, lui disait qu'il eût bien voulu connaître ses ministres pour s'adresser à chacun d'eux suivant leur caractère. « Je m'en vais, lui dit le roi, vous les faire connaître tout à l'heure. » Ils étaient dans l'antichambre en attendant l'heure du conseil; il fit entrer le chancelier de Sillery et lui dit : « Monsieur le chancelier, je suis fort en peine de voir sur ma tête un plancher qui ne vaut rien et qui menace ruine. — Sire, répond le chancelier, il faut consulter les architectes, bien examiner toutes choses et y faire travailler s'il est besoin, mais il ne faut pas aller si vite. » Le roi fit entrer ensuite M. de Villeroy et lui tint le même discours; il répondit sans regarder seulement le plancher : « Vous avez raison, sire, cela fait peur. » Après qu'il fut sorti, entra le président Jeannin qui, à la même question répondit fort différemment : « Sire, je ne sais ce que vous voulez dire; voilà un plancher qui est fort bon. — Mais, reprit le roi, ne vois-je pas là-haut des crevasses? — Allez, allez, sire, répondit Jeannin, dormez en repos, votre plancher durera plus que vous. » Quand les trois ministres furent sortis, le roi dit à l'ambassadeur : « Vous les connaissez présentement : le chancelier ne sait jamais ce qu'il faut faire; Villeroy dit toujours que j'ai raison; Jeannin dit tout ce qu'il pense et pense toujours bien; il ne me flatte pas, comme vous voyez. »

— Épigramme de Piron contre Voltaire et l'abbé Alary, tous deux des Quarante de l'Académie française.

Près d'un abbé, l'un des Quarante,
Voltaire, un jour étant assis,
Lui dit d'une voix arrogante :
« Toi, qui jamais rien n'écrivis,
Si tu vaux un, moi je vaux dix.

1. Quérard ne mentionne pas cette édition des *Mémoires d'État* de Villeroy, qui ont d'ailleurs été plusieurs fois réimprimés.

— Confrère, lui répond le prêtre,
Ce que tu dis pourrait bien être :
Du siècle je suis le rebut;
Mais le bon goût n'a qu'à paraître,
Alors nous serons but à but. »

— On soupçonne le chevalier de Mouhy d'être auteur des *Mémoires de Poligny,* qui viennent de paraître[1]. Ce roman me paraît assez mauvais pour être de lui. Poligny, dans le cours de ses voyages, voit à La Haye Mlle de Rohancy, dont il devient amoureux et qu'il rend amoureuse de lui. Des incidents, qui font le nœud de la fable, les empêchent d'être l'un à l'autre. Poligny, de retour dans sa patrie, est uni à une jeune personne pour laquelle il n'a point de goût. Quelque temps après, Mlle de Rohancy vient se présenter en homme pour servir sa rivale; c'était un déguisement qu'elle avait imaginé pour voir de plus près son amant. Un évanouissement tout à fait malheureux instruit Mme de Poligny du sexe de son valet de chambre. Un aveu naïf raccommode tout. Mme de Poligny est apaisée, et les deux rivales ne se quittent plus. Une femme de chambre qui avait du goût pour le prétendu valet de chambre devient jalouse et avertit Poligny. Il les surprend un jour couchées ensemble et les perce toutes les deux. Mme de Poligny, avant d'expirer, reproche à Poligny sa cruauté et son erreur, et lui montre l'objet qu'il vient d'assassiner. Le meurtrier se condamne à un exil éternel, et c'est dans cet exil qu'il a écrit ses mémoires.

Le fond de ce roman est extrêmement usé; les incidents, trop multipliés et trop romanesques, le style diffus, plat et trivial. Cet ouvrage a eu le sort qu'il méritait, on n'en a pas parlé vingt-quatre heures.

— *L'Ombre du grand Colbert, le Louvre et la Ville de Paris. Dialogue*[2]. Tel est le titre d'un ouvrage qui a paru hier et qui ne peut manquer de faire du bruit. C'est une satire en prose contre notre ministère, accusé de ne point connaître et de ne pas aimer les beaux-arts. Il résulte de la lecture de ce livre que les

1. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu trouver la trace de ce livre que Raynal attribue seul au chevalier de Mouhy.

2. La Haye, 1749, in-12. Réimprimé avec les *Réflexions sur quelques causes de l'état présent de la peinture en France*, s. l., 1752, in-12.

superbes édifices que M. de Colbert avait achevés sous le règne de Louis XIV, pour l'embellissement de notre capitale, n'ont pas été entretenus; que ceux qu'il avait projetés n'ont pas été suivis. A la place de ces monuments de notre bon goût et de notre magnificence, on a vu s'élever des édifices si ridicules qu'ils annoncent à l'étranger qui les voit une nation pauvre et barbare.

Cet ouvrage, qu'on ne peut lire avec plaisir si on ne connaît bien Paris, est de M. de La Font, auteur de quelques *Réflexions sur la peinture* et d'une critique de l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*[1]. Son style ne vous plaira pas; il n'est ni correct, ni élégant, ni concis, mais vous serez peut-être échauffé par le zèle et l'enthousiasme qui règnent dans cette production. Deux faits que je vais rapporter justifieront à vos yeux la vivacité et même l'amertume de l'écrivain.

Lorsque Le Nôtre, le premier homme qu'il y ait jamais eu pour la distribution des jardins, travaillait à ceux de Versailles, Louis XIV voulut l'entretenir sur cela. A chaque grande pièce dont cet homme célèbre marquait au roi la position et décrivait les beautés qui lui étaient destinées, le prince l'interrompait en lui disant : « Le Nôtre, je vous donne 20,000 francs. » Cette magnifique approbation fut si souvent répétée qu'elle fâcha le généreux artiste. Il s'arrêta à la quatrième interruption et dit à son maître : « Sire, Votre Majesté n'en saura pas davantage, je la ruinerais. » Comparez ce trait de générosité avec le trait d'avarice qui va suivre. Il fut proposé, sous le ministère du cardinal de Fleury, d'abattre le Louvre pour vendre les matériaux. Cette extravagante proposition fut écoutée, mise en délibération, et allait passer tout d'une voix, lorsqu'un des membres de cette assemblée, qui heureusement pour l'honneur de la nation n'avait ni fièvre ni transport, demanda qui serait le garant de l'entreprise de cette démolition, dont les exécuteurs pouvaient s'assurer d'être assommés par tous les citoyens au premier coup de marteau. La seule crainte d'une émotion fit échouer l'indigne projet de détruire le plus bel édifice qui soit dans l'univers.

M. de Voltaire, indigné comme le reste de la nation du

1. De Raynal lui-même. Voir plus haut, p. 181.

triste état où on voit le Louvre, vient d'exprimer ses sentiments dans les vers suivants :

Monuments imparfaits de ce siècle vanté,
Et qui sur les beaux-arts a fondé sa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire,
Faire un juste reproche à sa postérité?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on nous admire,
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever?

Sous quels débris honteux, sous quel amas rustique
On laisse ensevelir un chef-d'œuvre divin!
Quel barbare a mêlé la bassesse gothique
A toute la grandeur des Grecs et des Romains?

Louvre, palais pompeux dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ton maître et ton appui;
Embellis ces climats que sa vertu décore,
Et dans tout ton éclat montre-toi comme lui.

— Les Académies des sciences et des belles-lettres ont tenu leurs assemblées publiques mardi et mercredi, selon leur usage. Comme il ne s'y est rien passé de particulier et que les dissertations qu'on y a lues n'ont roulé que sur des matières sèches et communes, je ne vous en dirai rien. M. de Bougainville, qui a succédé à M. Fréret dans l'importante place de secrétaire de l'Académie des belles-lettres, lut l'éloge de M. Otter, ce savant Suédois qui, après avoir changé de religion, s'était donné à la France. Ce morceau était écrit avec assez de philosophie, beaucoup d'élégance et une extrême décence. On trouva seulement que l'auteur s'étendait trop sur les expéditions de Thomas Koulikan, à l'occasion d'un voyage que M. Otter avait fait en Perse durant le règne de cet usurpateur. Il fit une dissertation aussi déplacée sur la nécessité de savoir les langues orientales, à l'occasion de l'honneur qu'on avait fait à M. Otter en lui confiant les livres de ce genre qui sont dans la Bibliothèque du roi. Ces critiques n'empêchent pas qu'on n'ait conçu de grandes espérances des talents du jeune secrétaire. Comme il est d'une santé faible, M. de Foncemagne, homme d'esprit et de goût, s'est chargé d'une partie du travail qu'il y a à faire dans cette place.

Que de plaisirs! » Notez qu'elle était nue.
Bref, dans l'extase et l'âme toute émue,
Laissant tomber le ciseau de sa main,
Avide, il baise, admire et baise encore,
Dans ses regards, dans ses vœux incertains,
Presse en ses bras ce marbre qu'il adore,
Et tant, dit-on, le baisa, le pressa, —
Mortels, aimez, tout vous sera possible, —
Que de son âme un rayon s'élança,
Se répandit dans ce marbre insensible
Qui, par degré devenu plus flexible,
S'amollissant sous un tact amoureux,
Promet un cœur à son amant heureux.
Sous cent baisers d'une bouche enflammée
La froide image à la fin animée
Respire, sent, brûle de tous les feux,
Soupire, étend ses bras, ouvre ses yeux,
Voit son amant plus tôt que la lumière ;
Elle le voit, et déjà veut lui plaire ;
Craint cependant, dérobe ses appas,
Se cache au jour, dompte son embarras,
Et rougissante à son vainqueur se livre.
Puis, moins timide, en souriant tout bas,
Avec transport de tendresse s'enivre,
Presse à son tour son amant dans ses bras,
L'anime enfin à de nouveaux combats,
Et semble aimer même avant que de vivre.

ENVOI.

Toi dont l'esprit, les grâces m'ont charmé,
Puissent mes vers transmettre en toi ma flamme!
Permets qu'Amour par moi te donne une âme.
Qui n'aime point est-il donc animé?

— Tout est extraordinaire dans un ouvrage qu'on vient d'imprimer en deux volumes et qui fait beaucoup de bruit par la hardiesse des sentiments qu'on y a hasardés. Il est intitulé *Telliamed, ou Entretien d'un philosophe indien et d'un missionnaire français*[1]. L'auteur est M. Maillet, consul au Caire et qui était auparavant secrétaire de M. Delahaye, ambassadeur de

1. Amsterdam, 1748, 2 vol. in-8. Publié par Guers sur les manuscrits de Benoît de Maillet, mort en 1738. L'abbé Le Mascrier en a donné une édition augmentée, Paris, 1755, 2 vol. in-12.

France à Constantinople. La folie de M. Maillet, d'ailleurs homme ferme, courageux et très-expérimenté dans le commerce du Levant, était de croire que Moïse et par conséquent le peuple juif n'avaient jamais été en Égypte. Il avait pour cela parcouru dix-sept fois cette vaste et presque déserte contrée, et il prétendait prouver son extravagante pensée par le local du pays. J'ai vu sur cela un ouvrage de sa main où il y a beaucoup de recherches, mais qui est heureusement peu connu.

Le système que présente Telliamed est un réchauffé de l'ancien système de Thalès. Il prétend que tout vient de l'eau, qui, en s'épaississant, a formé la terre et ses diverses productions; que les arbres, les plantes et les fleurs ne sont que des richesses de la mer qui ont trouvé à végéter sur la terre, à s'y nourrir et à se multiplier; enfin que les hommes avec tous les animaux, de quelque espèce qu'ils soient, ne sont que des poissons transformés en animaux et en hommes. Au milieu de toutes ces visions, il se trouve d'utiles recherches de physique et d'histoire naturelle, tant sur les endroits que la mer couvrait autrefois et qu'elle a laissés, que sur les amas de coquillages, de poissons pétrifiés et de productions marines qu'on rencontre aujourd'hui dans des lieux très-éloignés de la mer.

L'éditeur suppose le système de Telliamed comme nouveau, et pour l'accréditer il dit, d'après M. de Fontenelle, beaucoup de mal des opinions que les anciens nous ont transmises, comme si parmi ces opinions il n'y en avait pas beaucoup de vraies, et auxquelles nous sommes obligés de revenir. Il dit en fait, d'après le même M. de Fontenelle, qu'un seul homme qui réclame contre une opinion reçue a plus de pouvoir pour la détruire que n'en ont deux cents hommes qui l'adoptent pour l'assurer et pour en fonder la certitude; ce qui est absolument faux. Préjugé pour préjugé, je n'en connais point de plus grand que l'antiquité d'un système et le concours de ceux qui l'ont adopté et qui l'adoptent encore. Ce système a pour lui toute l'autorité qu'il peut avoir et que méritent les choses de la vie.

VIE DE BOURSAULT.

Boursault est né en Bourgogne en 1638, et mort en 1701, Boursault ayant fait en 1671, par ordre du roi, pour l'éduca-

Ainsi, sous un grand appareil,
On peut, dans le siècle où nous sommes,
Par les seuls degrés du soleil
Calculer la valeur des hommes.
Sur ce point seul, législateurs,
Établissez bien vos maximes,
Dirigez les lois et les mœurs,
Distinguez les vertus des crimes.
Sur l'air réglez vos sentiments;
Un pays devient despotique,
Républicain ou monarchique
Par la force des éléments.
La liberté n'est qu'un vain titre,
Le culte un pur consentement,
Et le climat seul est arbitre
Des dieux et du gouvernement.
Ce n'est point un esprit critique
Qui me sert ici d'Apollon :
Voilà toute la politique
De notre anonyme Solon.

— L'abbé de La Porte publia, il y a un an, un *Voyage au séjour des ombres*[1]; c'était une critique, plus élégante que piquante, de la plupart des nouveautés littéraires. La suite de cet ouvrage paraît depuis peu de jours. C'est un réchauffé de tout ce qui a été dit sur *Denys le Tyran*, sur *Sémiramis*, sur *Catilina*, sur quantité d'autres ouvrages moins importants. L'auteur, plus dévot que politique, attaque le livre des *Lois* du côté de la religion. M. de Montesquieu avait avancé que c'était le climat qui déterminait les peuples à embrasser un culte plutôt que l'autre. On le presse ici sur cela, et il faut convenir que sa logique est peut-être aussi en défaut que sa foi sur ce point important. L'abbé de La Porte a semé dans sa brochure trois ou quatre anecdotes que vous ne serez pas fâchée de trouver ici.

Lorsque l'abbé Prévost publia la *Vie de Cicéron*, il l'envoya à l'abbé Desfontaines; celui-ci le remercia de son présent, lui dit qu'il le trouvait admirable, et qu'il le critiquerait pourtant dans son journal, par la raison que si Alger était en paix avec tout le monde, Alger ne pourrait pas vivre.

1. 1749, in-12.

maîtresse de faire tout ce qu'elle voudrait. La reine, toujours excitée par le père confesseur qui lui en faisait un point de conscience, manda M. le chancelier Séguier, à qui elle ordonna de retirer le privilége accordé à l'auteur et de l'envoyer à la Bastille jusqu'à nouvel ordre pour lui apprendre à ne plus badiner avec les saints. Ce grand chef de la justice, protecteur de tous les gens de lettres et qui honorait particulièrement M. Boursault de ses bontés, ne trouva pas le délit aussi grand que l'était la colère de la reine; mais, en obéissant aux ordres de Sa Majesté, il eut seulement l'attention d'ordonner à l'officier qu'il chargea des siens de laisser à l'auteur, quand il irait l'arrêter, tout le loisir nécessaire pour écrire au roi et à ses protecteurs. Boursault, qui, bien content de lui-même et du succès de sa gazette, ne s'attendait à rien moins qu'au compliment de cet officier qui était de ses amis, commence par le prier de se mettre à table avec d'autres jeunes gens d'esprit qui déjeunaient ce matin-là chez lui, et, quoiqu'il ne fût pas content du gîte où il devait coucher, il ne perdit rien de sa belle humeur et il se servit du temps qu'on lui laissait pour écrire au grand Condé, son protecteur déclaré. Ce prince eut la bonté d'en parler aussitôt au roi qui fit révoquer sur-le-champ l'ordre d'aller à la Bastille, mais qui, par considération pour la reine, fit défendre au coupable de travailler à la gazette et, de plus, lui retira sa pension de 2,000 livres.

Despréaux étant allé aux eaux de Bourbon pour une extinction de voix et y étant resté beaucoup plus de temps qu'il ne l'avait cru, Boursault, qui était receveur des tailles à Montluçon, en Bourbonnais, apprit par un de leurs amis communs que son censeur était dans son voisinage et qu'il y manquait d'argent. Il n'hésita pas seulement un moment à aller le trouver à Bourbon, et il lui porta une bourse de 200 louis. Despréaux fut en même temps si surpris et si touché de cette générosité qu'il avait si peu méritée, qu'il se réconcilia sincèrement et lia avec lui une étroite et tendre amitié.

Le prologue, qui a été fait à l'occasion de la paix, représente les Titans escaladant les cieux et foudroyés par Jupiter. Il y a des longueurs dans la versification, et il n'y a rien de piquant dans la musique. Les monts que les Titans entassent pour arriver au ciel forment le coup de théâtre le plus frappant que j'aie jamais vu; on a évité dans ce prologue les fadeurs qui régnaient au théâtre de l'Opéra dans le dernier siècle. Les louanges de Louis XIV y étaient poussées à un excès qui nous rendait la fable de toute l'Europe. On se souvient encore qu'après nos malheurs d'Hochstædt, un officier allemand demanda d'un ton railleur à un officier français : « Hé bien, monsieur, fait-on toujours des prologues d'opéras en France ? »

Le sujet de l'opéra est assez simple. Naïs préside aux jeux isthmiques, qui se célébraient tous les ans à Corinthe en l'honneur de Neptune. Trois amants de Naïs saisissent cette occasion pour déclarer leur passion. Comme ils ne peuvent rien apprendre de la beauté qu'ils adorent, Tirésie, qui lit dans l'avenir, est consultée sur le succès de leur amour. L'oracle se déclare en termes couverts pour Neptune, qui se trouve être un des trois amants, mais déguisé; il se fait connaître, et ses feux sont couronnés.

Quoiqu'on soit à la sixième représentation de *Naïs*, son sort ne paraît pas encore décidé; le poëme est très-lyrique et renferme un assez grand nombre de beautés de détail; mais il y a un peu de confusion et on n'y trouve pas assez d'intérêt. Le musicien paraît moins vif, moins nombreux, moins varié dans cet ouvrage que dans les autres qu'il a donnés. Ses chœurs sont très-beaux et peut-être supérieurs à tout ce qu'il a fait en ce genre, mais on n'est pas aussi content de ses accompagnements, qui, le plus souvent, n'ont point de rapport avec les paroles. L'harmonie mécanique suffirait en Italie; en France nous voulons encore une harmonie imitative. Dans le second acte de ce poëme, Tirésie consulte le chant des oiseaux pour savoir ce qu'il doit répondre aux amants qui le consultent. Ce chant, qui devait être le plus brillant du poëme, a été totalement manqué par le musicien. Les ballets, qui étaient comptés autrefois pour assez peu de chose, sont presque devenus la partie essentielle de nos opéras. Maltayre, qui les composait avec assez de goût, mais sans imagination, a cédé sa place à Lany, qui y jette de la gaieté, de la vivacité et de la variété.

Boucher, qui est le meilleur peintre que nous ayons pour le gracieux, dirigeait assez mal les décorations de l'Opéra, parce qu'il n'entendait pas la perspective; Pierre, qui l'a remplacé, a réuni tous les suffrages, et il nous a donné un palais de Neptune que les ignorants et les connaisseurs regardent tous comme une très-belle chose. Pour exprimer le mépris qu'il a pour les paroles et la musique et son admiration pour les décorations, le poëte Roy a dit que c'était un méchant dîner servi avec des assiettes d'argent.

Roy, qui est l'ennemi éternel de tous les auteurs qui réussissent et qui est singulièrement piqué contre Cahusac, qui l'a chassé du théâtre lyrique, fait courir l'épigramme suivante sur le nouvel opéra :

Dans ce prodige nouveau
D'impertinence complète,
J'ai reconnu le poëte,
Mais je ne connais point Rameau.

— M. Dulard, de l'Académie de Marseille, vient de publier un poëme français de cinq ou six mille vers, intitulé *la Grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature*[1]. Le premier chant roule sur le ciel; le second, sur la mer; le troisième, sur la terre considérée comme élément; le quatrième, sur le spectacle de la campagne; le cinquième, sur le naturalisme des animaux; le sixième, sur l'âme de l'homme; le septième enfin, sur le cœur de l'homme et ses affections. Je ne me rappelle pas avoir vu d'ouvrage qui ait eu un sort aussi funeste qne ce long poëme. On n'en a point parlé vingt-quatre heures.

L'auteur a été traité comme il méritait; ses raisonnements sont sans ordre et sans logique, ses images sans feu et sans grâces, ses pensées sans nouveauté et sans finesse, ses faits sans choix et sans agrément. Je ne vous parle pas de ses vers, ils n'ont pas assez d'élévation pour faire de la prose un peu noble.

— Je sors de la première représentation d'*Aristomène*, tragédie nouvelle de M. Marmontel? Cette pièce, qui a de grands

1. Paris, 1749, in-12.
2. Représentée le 30 avril 1749.

Brueys, le *Grondeur* en un acte; Brueys le mit en trois, ce qui fit dire joliment à Palaprat: « J'avais envoyé une montre d'Angleterre à mon associé, il en a fait un tournebroche. » Comme la maison de M. de Vendôme était extrêmement dérangée et qu'on y faisait bonne chère un jour à condition qu'on n'y mangerait point d'une semaine, Palaprat disait plaisamment: « Dans cette maison on ne peut mourir que d'indigestion ou d'inanition. »

Les Comédiens français avaient arrêté dans leur assemblée, en 1696, qu'on prélèverait chaque mois sur la recette une somme qui serait distribuée aux communautés religieuses les plus pauvres de la ville de Paris. Les cordeliers leur présentèrent le placet suivant sur lequel on pourrait faire des réflexions assez plaisantes:

« Messieurs, les pères cordeliers vous supplient très-humblement d'avoir la bonté de les mettre au nombre des pauvres religieux à qui vous faites la charité. Il n'y a pas de communauté à Paris qui en ait plus besoin, eu égard à leur grand nombre et à l'extrême pauvreté de leur maison, qui le plus souvent manque de pain; l'honneur qu'ils ont d'être vos voisins leur fait espérer que vous leur accorderez l'effet de leur prière, qu'ils redoubleront envers le Seigneur pour la prospérité de votre chère compagnie. »

Le bonhomme Péchantré, auteur de la très-belle tragédie de *Géta,* avait une bague qui valait bien cent pistoles, dont un de ses amis l'avait prié de se défaire. Il en parla par hasard à Campistron, son ami; celui-ci le pria de la garder quelques jours: « On va jouer une tragédie nouvelle, ajouta-t-il, et je m'en accommoderai. » Péchantré, qui trouva à s'en défaire, ne jugea pas à propos d'attendre le succès de la pièce de son ami. Il se trouva à la première représentation; le parterre recevait fort mal cette tragédie. Péchantré aperçut par hasard Campistron derrière un pilier, aux troisièmes loges; il y monta, et lui dit: « Veux-tu ma bague? je l'ai gardée. »

Riupéroux, auteur de la tragédie d'*Hypermnestre,* avait quitté le petit collet pour être secrétaire de M. le marquis de Créquy. Ce seigneur devait jouer chez le roi; il avait 1,000 louis qu'il destinait pour cela, et comme il craignait de ne les pouvoir garder pour cette occasion, il les mit entre les mains de Riupé-

roux avec ordre de ne les lui donner que lorsqu'il serait question d'aller jouer chez le roi. Riupéroux les alla jouer, et les perdit.

— On vient d'imprimer la tragédie de *Denys le Tyran*, dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir autrefois. Il y a dans cette pièce de très-bons vers, mais ils sont épiques et non pas tragiques ; de grandes maximes, mais elles vont à l'esprit et non pas au cœur ; des situations hardies, mais elles causent la surprise et non pas l'attendrissement. Cette tragédie porte sur l'amour de la patrie, et c'est à cela, je crois, qu'elle a dû son succès. Depuis que je fréquente le théâtre, j'ai remarqué que toutes les pièces qui roulaient sur ce pivot ne manquaient jamais de réussir.

— Souffrez que j'interrompe ici mes nouvelles littéraires pour vous en raconter une d'un autre genre, qui fait le sujet des conversations de tout Paris. C'est un secret nouveau, inventé par une femme, et découvert par un mari qui a bien voulu en faire part au public. Voici l'histoire, qu'il faut reprendre d'un peu haut pour la rendre plus intéressante :

M. Le Riche de La Popelinière, fermier général, devint amoureux, il y a quelques années, d'une nommée M[lle] Deshayes, fille de la Mimi-Dancourt, comédienne de la Comédie-Française : son amour n'eut pas d'abord de succès, sa figure ne prévenait pas en sa faveur; mais il avait la bourse d'un financier, et le chemin eût été frayé soudain s'il en eût délié les cordons. D'un autre côté, la demoiselle avait des engagements avec deux seigneurs de la cour des mieux faits, et elle ne pouvait rompre avec bienséance qu'étant parfaitement assurée d'un autre engagement moins brillant, mais plus solide. Elle se conduisit adroitement dans une conjoncture aussi délicate. Elle prévint ses amants, et leur fit voir la fortune qu'elle allait faire si elle pouvait attraper le financier. Ces messieurs s'y prêtèrent de bonne grâce. On convint qu'on porterait les premières paroles à notre financier. On prit le moment où le pauvre amant morfondu poussait des soupirs à toucher le cœur le plus dur. On le plaignit, mais on lui proposa le remède. Il ne fut pas question sur-le-champ de mariage, on lui fit entendre seulement que la demoiselle n'était pas une fille ordinaire, et qu'il fallait acheter très-cher les moments de complaisance qu'elle aurait

pour lui. Celui-ci y consentit; il fut bientôt au comble de ses vœux. Cependant sa maîtresse observait avec lui tous les dehors d'une austère pudeur, et ses faveurs étaient toujours accompagnées de larmes qui lui donnaient encore plus de prix aux yeux de son amant; son amour s'en allumait davantage. Enfin il fut question de cesser un commerce dont la vertu avait à rougir, ou de le rendre légitime. Le fermier général accepta avec joie les nouveaux fers dont on voulait le charger. Une fidélité constante qu'il avait éprouvée pendant longtemps lui répondait de sa vestale; il l'épousa. A peine eurent-ils formé le fatal lien que le charme cessa; l'amant disparut tout à coup pour faire place au mari bourru et incommode, et Mme Le Riche de La Popelinière ne vit plus dans son mari qu'un homme dont la figure lui avait toujours déplu, mais dont la bourse devait servir à ses plaisirs. Comme ils s'étendaient à tout, et que madame était d'un tempérament qui en exigeait de plus d'une espèce, elle ne se gênait pas beaucoup pour satisfaire les plus secrets. La discorde souffla dans le ménage; M. Le Riche chassa sa femme. Elle fut quelque temps ainsi séparée; on intercéda pour elle, il la reprit il y a environ trois ans; mais comme il souvient toujours à Robin de ses flûtes, la bonne dame s'échappait de temps en temps, et le mari de la battre cordialement pour le salut de son âme, ce qui procurait des petites scènes assez agréables pour faire l'entretien des cercles.

Cependant Mme de La Popelinière, lassée d'être battue, voulut mettre plus d'ordre et plus de secret dans ses ébats amoureux. Elle inventa de louer une maison voisine de la sienne sous un nom emprunté, et de faire percer le mur qui répondait à la cheminée de son cabinet de toilette. La mécanique de cette brèche amoureuse était si bien inventée qu'on n'aurait jamais soupçonné qu'elle existât. La plaque de la cheminée s'ouvrait et se fermait par le moyen d'un ressort invisible, et l'on descendait dans l'appartement destiné aux exercices de l'amour. Malheureusement une femme de chambre était dans la confidence. Je ne sais trop pourquoi Mme de La Popelinière risqua de la mettre dehors il y a six mois; mais, soit que cette femme de chambre ne fût pas assez payée pour garder le secret, soit peut-être qu'elle voulût se venger de ce qu'on l'avait chassée, elle vient de découvrir, il y a huit jours, toute la mécanique de

tion par la hardiesse des conséquences et à séduire l'esprit par l'enchantement de leurs principes. Ce qu'il y a de mieux traité dans cet ouvrage, c'est l'exposition ou la réfutation des systèmes de Leibnitz et de Spinosa. Le système des monades a des fondements peu solides; mais l'édifice en est hardi, extraordinaire, et par là très-propre à séduire l'imagination. L'auteur l'expose avec netteté et le réfute, ce me semble, avec succès. Le système de Spinosa fournit un exemple bien sensible des abus où entraînent les systèmes abstraits; il n'a ni la clarté des idées ni la précision des signes. Bayle a réfuté Spinosa en lui opposant les conséquences qu'il tire de ce système. Cette façon de réfuter ne frappe pas si fortement au but, car si ces conséquences ne sont pas des suites de ce système, ce n'est plus Spinosa qu'il attaque; et si elles en sont des suites, Spinosa répondra qu'elles ne sont point absurdes et qu'elles ne le paraissent qu'à ceux qui ne savent pas remonter aux principes des choses. On ne réussit jamais mieux à renverser un système qu'en détruisant ses principes. Or, c'est ce que fait l'abbé de Condillac : il démontre que Spinosa n'a nulle idée des choses qu'il avance, que ses définitions sont vagues, ses axiomes peu exacts, et que ses propositions ne sont que l'ouvrage de son imagination. Bayle, en attaquant les fantômes qui en naissent, imite ces chevaliers errants qui combattaient les spectres des enchanteurs; l'abbé de Condillac a fait plus, il a détruit l'enchantement.

— Mlle de Lussan, qui a passé sa vie à faire des romans historiques, vient encore, quoique âgée de quatre-vingts ans, d'en publier un qui est sec, froid et sans invention[1]. En voici l'idée.

Marie d'Angleterre, sœur d'Henri VIII, joignait à une beauté parfaite un esprit aimable, séduisant et supérieur; on ne pouvait se défendre de l'aimer : Charles de Brandow, duc de Suffolk, favori du roi et digne de l'être, ne put résister aux charmes de cette princesse, dont il avait gagné la confiance par des leçons utiles et des louanges données à propos : mais il voilait son amour avec tant de prudence que Marie même ne s'en apercevait pas. A la fin, il devint rêveur et avoua l'état de son âme à la princesse qui l'en pressa fort. Marie, après avoir traité Suf-

1. *Marie d'Angleterre, reine-duchesse.* Amsterdam (Paris), 1749, in-12.

XXXVIII

RÉPONSE DE M. LE DUC DE RICHELIEU A LA LETTI DE M. DE VOLTAIRE[1].

Il est passé cet heureux âge
Où mon cœur, fidèle au désir,
Volait de plaisir en plaisir.
Il est passé! Dieu, quel dommage!
Lorsque l'on n'a plus le courage
De suivre le char des amours,
Qu'on fait un mince personnage!
En vain, pour fixer notre hommage,
La raison offre ses secours;
L'esprit ses fleurs, son badinage;
Le savoir, son lourd étalage;
L'amour heureux fait les beaux jours;
Le reste n'est qu'un remplissage.
Il est divin goût de passage :
Est-on galant, on l'est toujours.
J'ai, dit-on, la gloire en partage;
C'est beaucoup pour la vanité,
C'est peu pour la félicité,
Et ce n'est rien pour un volage,
Pour un amant de la beauté
Qui d'un même aspect envisage
Le triste bonheur d'être sage
Et celui d'être respecté.
Du moins si j'avais l'avantage
De répandre sur un ouvrage
Les grâces, cette aménité
Qui vous assurent le suffrage
Des gens et de la vérité,
Je tromperais l'oisiveté
Et tracerais sans verbiage
Les scènes de la volupté.

1. Raynal avait précédemment envoyé à la duchesse l'épître de Volt Richelieu sur la statue que le sénat de Gênes lui avait érigée. De qui est réponse ? Elle ne saurait être sérieusement attribuée au maréchal.

La peindre, c'est en faire usage,
La chanter, c'est être goûté.
Ce n'est pas que j'ambitionne
Le laurier dont on vous couronne,
Trop cher quand il est mérité;
Et je préfère en vérité
Le naïf et badin Voltaire
Dont la touche sûre et légère
Groupe des riens ingénieux
Des riens aisés, délicieux,
Dignes des fastes de Cythère,
A ce divin rival d'Homère,
A ce chantre du grand Henri,
De Melpomène et de Thalie,
A ce peintre de tous les temps[1],
En qui la nature associe
Tous les goûts et tous les talents.
Croyez-moi, les succès brillants
Honorent plus que des statues.
Des villes prises, défendues,
Sont de communs événements :
Un héros meurt, on le remplace;
Mais rendre délicatement
Les nuances du sentiment;
Allier la force à la grâce,
Le génie au raisonnement;
Et monter la lyre d'Horace
Au ton du cœur, de l'enjouement;
Attendrir souvent, toujours plaire :
Ce rôle ne va qu'à Voltaire;
Il est le dieu de l'agrément.
Par vos beaux vers vous faites croire
Que sous les drapeaux de Cypris
Je remporte encor la victoire;
Du compliment je sens le prix,
Rien ne peut augmenter ma gloire
Que les belles et vos écrits.

— Les *Lettres d'une Péruvienne* de Mme de Graffigny, dont j'ai u l'honneur de vous rendre compte lorsqu'elles parurent, ont onné lieu aux *Lettres d'Aza ou d'un Péruvien*[2]. Mais quelle ifférence de l'esprit d'Aza à celui de Zélia! Quelle douceur,

1. M. de Voltaire a composé une *Histoire universelle*. (RAYNAL.)
2. Par Hugary de Lamarche-Courmont. Amsterdam. 1748, in-12.

succès qu'il a aux décorations les plus belles que nous eussions encore vues sur notre théâtre. Le poëte Roy vient de publier l'épigramme suivante :

On habille, on décore en vain
Un opéra si détestable;
C'est servir des mets à la diable
Sur la vaisselle de Germain.

— La mort de M. Amelot, ancien ministre des affaires étrangères, a laissé une place vacante à l'Académie française. L'abbé Trublet, auteur des *Essais de littérature et de morale*; l'abbé de l'Écluse, qui a si agréablement rédigé les *Mémoires de Sully*; M. Le Franc, dont vous aurez sans doute lu l'élégante tragédie de *Didon*; l'abbé Le Blanc, dont les *Lettres sur les Anglais et les Français* vous auront sans doute endormie; M. Linant, qui a été couronné trois fois par l'Académie, tous ces écrivains ambitionnaient la place vacante; il n'y a pourtant que les deux derniers qui l'aient demandée, parce que les autres n'ont pas eu le courage de s'exposer à un refus certain. M. de Montazet, évêque d'Autun, qui a plus l'esprit distingué que celui des lettres, s'est mis sur les rangs, et il est sûr qu'il sera préféré. Le couplet de la chanson qu'on a faite à cette occasion vous apprendra les motifs d'intérêt qui font préférer les prélats aux gens de lettres :

SUR L'AIR : *Pierre Bagnolet.*

Autrefois nous donnions séance
Aux Virgiles, aux Cicérons;
Ce n'est plus l'esprit, l'éloquence,
Qu'aujourd'hui nous considérons,
Mais les jetons, mais les jetons.
Vivent les prélats, dont l'absence
Nous vaudra des revenants-bons.

— M. de Voltaire avait été fait gentilhomme ordinaire du roi il y a quelques années. Ses camarades, plus humiliés, je crois, par la supériorité des talents de ce grand homme que par le dérangement de sa conduite, l'ont obligé, dit-on, à se défaire de sa charge. Le poëte Roy, étant son ennemi, a saisi cette occa-

sion pour leur adresser l'épigramme suivante, que vous trouverez sans doute aussi plate qu'indécente :

Celui qui malgré vous devint votre bon frère
Cesse de l'être, Dieu merci ;
La pauvre Académie en est bien lasse aussi,
Elle voudrait bien s'en défaire.

— Il y a quelques jours que M. Bret, auteur de plusieurs petites comédies qui ont eu peu de succès et de quelques romans qui ne valent guère mieux, a publié un conte de fées intitulé *Histoire bavarde*[1]. C'est une méchante et très-insipide copie du *Sopha*, ingénieux et célèbre roman de Crébillon fils. Il y a apparence qu'on n'aurait jamais parlé de ce nouvel ouvrage sans les portraits de Voltaire, de Mme du Châtelet et de l'abbé Le Blanc qu'il y a insérés. Ce dernier est parvenu à prévenir le ministre contre l'auteur, qui a été arrêté et mis à la Bastille. Voici ses crimes :

PORTRAIT DE VOLTAIRE.

« Le premier sur lequel je fis l'essai de ma lorgnette était un homme d'une figure presque aérienne. Il avait mille feux dans les yeux ; son âme en était dévorée. Quelle fut ma surprise lorsque je vis l'intérieur de cet homme se dévoiler à mes regards ! Il réfléchissait un instant sur les reproches horribles dont le noircissaient ses ennemis ; il ne se trouvait point lâche, intéressé, fourbe, comme ils osaient le publier, mais il rougissait d'apercevoir que trop peu de prudence et trop d'activité dans l'amour qu'il avait pour la gloire l'avaient porté quelquefois au delà de lui-même ; qu'on avait pu se tromper à son cœur. Il voyait alors qu'il ne suffit pas, dans une carrière brillante, dans un poste éminent, d'avoir des vertus solides, vu que l'envie saisit avec avidité la moindre occasion d'en effacer le

1. *Le B...t* [Bidet], *Histoire bavarde*. Londres (Paris), 1749, in-12. Il y a, dit Quérard, des exemplaires qui portent pour titre *Le* ***, *Histoire bavarde*, et d'autres seulement *Histoire bavarde*.

lustre; qu'elle prend nos humeurs, nos passions momentanées, pour nos vices, et qu'un peu moins d'ivresse dans sa gloire et surtout plus de sang-froid dans les guerres qu'on excitait contre lui l'auraient fait jouir de cette tranquillité qu'il cherchait depuis longtemps et dont il me paraissait si digne. Je ne voyais en effet en lui qu'une sensibilité trop grande, que trop peu de défiance pour ses premiers mouvements, qui avaient semblé l'égarer quelquefois, mais qui jamais n'avaient altéré les principes respectables de son cœur. J'y voyais l'humanité, l'honneur, l'amitié, gravés comme dans ses écrits, et le génie de l'île me parut bien rigide d'avoir compris dans sa punition les défauts qui nous viennent du sang aussi bien que ceux qui partent de notre âme. »

PORTRAIT DE L'ABBÉ LE BLANC.

« Je remarquai un homme assez laid et dont le front et les regards impudents arrêtèrent mon attention. J'eus bientôt développé tout son caractère : homme de néant et sans fortune, il cherchait à en imposer par la réputation d'un talent assez peu décidé, dur, caustique et peu sociable. Il s'était paré, comme tous les ours de son espèce, de tout ce qui peut adoucir quelquefois des défauts aussi considérables, c'est-à-dire qu'il avait sans cesse à la bouche les mots de probité, d'honneur, qu'il avait peut-être, mais qui ne sont, à vrai dire, qu'un très-léger mérite chez ceux qui n'ont passé ni par les places importantes, ni par les dignités, ni par les grands emplois; qui n'ont aucune relation avec la république, qui y vivent isolés par état et par nécessité. Le talent, ou plutôt la ressource honnête contre l'indigence dans laquelle cet homme aurait vécu malgré tout le mérite qu'il se croyait, était de se connaître à toutes les superfluités que le luxe avait imaginées. Il en faisait un petit commerce clandestin, et lui-même s'en était assez bien fourni aux dépens de toutes les dupes qui passaient depuis longtemps par ses mains. »

— La tragédie d'*Aristomène* a été interrompue au milieu de son succès et après la sixième représentation, par une maladie

sérieuse survenue à un acteur, appelé Roselly, qui y joue un rôle très-important. On ne redonnera cette pièce que l'hiver prochain. — Il paraît depuis quelques jours un ouvrage considérable sur l'électricité, par M. Jalabert. J'aurai l'honneur de vous rendre compte de cet ouvrage aussitôt que je l'aurai lu.

L

M. Jourdan, auteur de quelques brochures peu connues et peu estimées, vient de publier une *Histoire de Pyrrhus, roi d'Épire*, en deux gros volumes in-12[1]. Il n'y a ni recherches, ni esprit, ni style dans cet ouvrage. Les caractères sont tous manqués, les réflexions ordinairement plates, les transitions négligées ou malheureuses. L'auteur a grossi son livre d'un grand nombre d'épisodes qu'il a mis dans la bouche de son principal personnage. Il a prétendu jeter par là de la vivacité dans son histoire, et il n'a fait que lui donner un air de roman qui déplaît à tous les gens de bon goût.

Le même auteur a saisi l'occasion de la tragédie d'*Aristomène* pour donner une vie de ce héros grec, ce qui a fait dire à plus d'un plaisant que M. Jourdan attendait que les autres écrivains eussent dîné pour vivre des miettes de leur table[2]. Le train paraît pris, depuis quelque temps, de publier l'histoire qui fournit des catastrophes au théâtre. La *Sémiramis* de Voltaire nous procura une rapsodie sous le nom d'*Histoire de Sémiramis;* le *Catilina* de Crébillon, une histoire burlesque et inintelligible de Catilina; enfin l'*Aristomène* de Marmontel vient de donner naissance à l'avorton que j'ai l'honneur de vous annoncer.

Puisque nous sommes sur *Aristomène*, je vais vous conter une petite anecdote qui lui appartient. Je ne sais si vous savez que nous avons deux théâtres, l'un italien et l'autre français. Les

1. Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12.
2. *Histoire d'Aristomène, général des Messéniens, avec quelques réflexions sur la tragédie de ce nom*. Paris, 1749, in-12.

caractère, intitulé *Thérèse philosophe*[1]. Trois amours font proprement le fond de ce roman. Le premier est justifié par le fanatisme, le second, par la philosophie, le troisième, par le tempérament. Les aventures du P. Girard et de La Cadière font la matière de la première partie; de mauvais raisonnements pour anéantir la liberté et la distinction du bien et du mal font le sujet de la seconde; la troisième est consacrée à peindre les mœurs des personnes adonnées au désordre par état, par nécessité et par libertinage. Cet ouvrage est écrit sans goût, sans décence, sans sel, sans logique, sans style. On l'a orné de dix-huit estampes, dont quelques-unes sont très-bonnes, d'autres très-mauvaises, et toutes très-lubriques. Ce livre se vend depuis un louis d'or jusqu'à cinq. Ces sortes d'ouvrages ont rarement un prix fixe.

— Les vers que vous allez lire sont attribués à diverses personnes. La plus commune opinion est qu'ils sont de Voltaire[2]. J'y trouve bien à la vérité la manière fière, libre et hardie de ce grand poëte, mais je n'y vois pas son talent. Je souhaite que vous en portiez le même jugement que moi.

Peuple jadis si fier, aujourd'hui si servile,
Des princes malheureux vous n'êtes plus l'asile.
Vos ennemis, vaincus aux champs de Fontenoy,
A leurs propres vainqueurs ont imposé la loi,
Et cette indigne paix qu'Aragon vous procure
Est pour eux un triomphe et pour vous une injure.
Hélas! auriez-vous donc couru tant de hasards
Pour placer une femme au trône des Césars?
Pour voir l'heureux Anglais dominateur de l'onde

1. *Thérèse philosophe*, dont la *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amo*— énumère les nombreuses éditions, a été tour à tour attribué à Diderot par l'avocat B— bier, au baron Th. de Tschudy par Quérard et Auguis, à d'Arles de Montig— par A.-A. Barbier, et au marquis d'Argens par M. Poulet-Malassis, qui a — remarquer les affinités du style de *Thérèse* avec celui des *Lettres juives*, et rapp— que par son père, alors procureur général à Aix, d'Argens connut (et il s'en va— dans ses *Mémoires*) les « procédures les plus cachées » de cette scandaleuse affai—

2. M. Desnoiresterres est d'un avis contraire. (V. t. III, p. 241.) D'après recherches faites par lui dans les archives de la préfecture de police, ces v— —e seraient du poëte Desforges, auteur d'une *Lettre sur la tragédie de Sémiramis* — , qui ils valurent six années de cage de fer au Mont Saint-Michel. Ils ont été at—ribués par Morellet à l'abbé Sigorgue, et reproduits dans la *Vie privée de Louis X— V*, de Moufle d'Angerville, ainsi que dans le *Journal* de Barbier.

s'adressèrent dans ce dessein à M. Chamillard, qui leur dit de nommer son frère, évêque de Senlis. On fit courir alors la chanson suivante sur l'air de *Joconde :*

Quoi donc! était-elle endormie?
Jouait-elle à colin-maillard,
La malheureuse Académie,
Quand elle élut Jean Chamillard?
Est-il versé dans la science?
Des muses sera-t-il l'appui?
Son frère, ministre de France,
Corps pour corps répondra pour lui.

Les mêmes offres ayant été faites à M. Desmarets, ce ministre indiqua M. Mallet, un de ses commis, qui lui avait adressé peu auparavant une ode très-flatteuse. Cet événement fut suivi de ce triolet :

Monsieur Mallet vient d'être élu,
Il entend fort bien la finance;
A-t-il écrit, même a-t-il lu?
Monsieur Mallet vient d'être élu.
Monsieur Desmarets l'a voulu :
Il en a signé l'ordonnance;
Monsieur Mallet vient d'être élu,
Il entend fort bien la finance.

Cette chanson fut suivie de cette épigramme, qui a conservé sa réputation :

Parmi les beaux esprits il est mort un confrère :
Desmarets met Mallet à cette place-là.
Ainsi Rome eut jadis pour consul honoraire
Le cheval de Caligula.

Après l'élection de M. de Moncrif, auteur de l'*Histoire des chats*, coururent deux couplets sur l'air : *Pour la baronne :*

Par la chattière,
On voit les héros se glisser (*bis*).
L'historien de la gouttière
Chez les Quarante vient d'entrer
Par la chattière.

Chez les Quarante,
Tels auteurs n'entraient point jadis (*bis*).
Leur gloire était bien différente;
Mais aujourd'hui tous chats sont gris
Chez les Quarante.

— M. Bertin, receveur des parties casuelles, qui a 100,000 livres de rente et fort peu d'érudition, vient d'entrer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; on a dit assez plaisamment, ce me semble, à cette occasion, que la place d'Académie était tombée aux parties casuelles.

— Mlle de Saint-Phalier, fille publique et qui est actuellement à M. de La Garde, conseiller au Parlement, vient de publier un roman intitulé le *Portefeuille rendu* [1]. L'auteur feint qu'ayant acheté une maison de campagne, elle y a trouvé des ettres qu'elle donne au public. Ces lettres contiennent l'histoire de Mme de *** et du comte de ***. C'est une femme qui, après avoir vécu pendant quelque temps avec son mari dans la meilleure intelligence du monde, reçoit chez elle un des amis de son mari. Une conduite sage et régulière avait établi sa réputation; l'ami infidèle tente la conquête de cette femme vertueuse, et il réussit. De là le mauvais ménage dont le résultat est le couvent. Ce qui amène l'histoire de Sainte-Isidore, religieuse. Cette solitaire n'a eu d'autre vocation que la perfidie de son amant, et quel amant encore! un écolier qui était venu passer les vacances à Falaise, dans sa famille, où Sainte-Isidore avait été invitée. Cet écolier était grand, bien fait et délié. Il donna dans la vue d'Isidore. Quelle fille à sa place n'en eût pas fait autant? L'air de la campagne, la liberté qui y règne, les jeux innocents qu'on y invente pour s'amuser, la familiarité des deux sexes, la nature qu'on y contemple sous les formes les plus riantes; tout en un mot y inspire des désirs. La facilité qu'on a de les satisfaire empêche de les étouffer, on s'y abandonne; un pré, un bois, un bocage, le moindre ormeau suffit. Les commodités du lieu vous invitent, on s'y repose, on parle d'amour, on n'a pour témoin que la nature, et la nature triomphe. Sainte-Isidore l'éprouva; mais, les vacances passées, elle n'entendit plus parler de son perfide amant. Malheureusement pour elle, il la laissa grosse. Ce fruit

1. *Le Portefeuille rendu, ou Lettres historiques.* Paris, 1749, 2 parties in-12.

Pour son héros un scélérat,
Un impie, injuste, et ingrat;
Et chez les grands comme chez le vulgaire
Ce n'est là que l'homme ordinaire.

—Les Comédiens français ont donné, le 3 janvier, une comédie nouvelle en un acte et en vers intitulée *les Visites du premier jour de l'an*[1]. Cette pièce a été si mal reçue qu'elle n'a osé se montrer qu'une fois. M. Vadé, qui en est l'auteur, est connu pour de très-jolies chansons; mais il y a bien de la différence entre faire quelques couplets et une pièce de théâtre.

XL

J'ai eu l'honneur de vous entretenir autrefois de *l'Anti-Lucrèce*, ce fameux poëme du cardinal de Polignac. Si je m'en souviens, je vous disais que c'était un ouvrage où régnaient une physique surannée, une métaphysique commune, une logique peu exacte, une poésie ingénieuse, variée, élégante, mais languissante, diffuse et remplie de gallicismes. M. de Bougainville, jeune écrivain qui réunit l'esprit et le savoir, vient d'en donner une traduction qui me paraît mériter de très-grands éloges. J'y trouve de la netteté, du nerf et de l'harmonie. Le discours qu'il a mis à la tête mérite une attention particulière; il y parle de Lucrèce d'une manière embarrassée, du cardinal de Polignac avec dignité, de lui-même et de sa traduction avec décence. Cette espèce de préface, qui gagnerait à être courte, est écrite d'un style fort élevé, remplie de réflexions fines et neuves, fondée sur des principes très-lumineux. J'y désirerais un peu plus de liaison dans les idées et quelques répétitions de moins.

—Il y a quelques années qu'une société de gens de lettres fit en commun un ouvrage intitulé *les Étrennes de la Saint-Jean*. Ce livre renfermait des idées assez fines et assez plaisantes sur les expressions les plus grossières du bas peuple de Paris. On se partagea sur le mérite de cette production; les uns l'élevaient

1. La *Revue rétrospective* de M. Taschereau (t. XII, 2e série) contient cette pièce imprimée sur le manuscrit qui appartenait à M. de Soleinne.

peau de cardinal. Cette nomination a occasionné les vers que vous allez lire :

En vain la fortune s'apprête
A t'orner d'un lustre nouveau.
Plus ton destin deviendra beau,
Et plus tu nous paraîtras bête.
Benoît donne bien un chapeau,
Mais il ne donne point de tête.

— J'avais oublié, dans l'article de *Catilina,* de vous parler du retranchement, qu'on a fait faire à Crébillon, de quelques vers de sa pièce auxquels le public aurait pu donner une application maligne. C'est lorsque Probus, voulant détourner Fulvie de perdre Catilina, et ne pouvant y réussir, lui dit :

C'est ainsi que, toujours en proie à leur délire,
Vos pareilles ont su soutenir leur empire.
Car vous n'aimez jamais ; votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour qu'à gouverner l'amant.
Qu'il vous laisse régner, tout vous paraîtra juste,
Et vous mépriseriez l'amant le plus auguste
S'il ne sacrifiait aux charmes de vos yeux
Son honneur, son devoir, la justice et les dieux !

XLI

J'eus l'honneur de vous entretenir de *Sémiramis* lorsqu'elle parut sur le Théâtre-Français. Cette célèbre pièce, qui partagea Paris et qui excita une espèce de guerre civile parmi les beaux esprits, était semée de quelques beautés poétiques et de beaucoup de défauts choquants. On voulut jeter du ridicule sur l'ouvrage et sur l'auteur par une espèce de parodie dont les comédiens italiens se promettaient le plus grand succès. Voltaire, qui fut averti à temps qu'on méditait de l'exposer à la risée publique, réussit à détourner ce malheur par une lettre qu'il écrivit à la reine, et qui ne fit guère moins de bruit que la

clarté et d'élégance. Les hardiesses qui s'y trouvent font qu'on la répand avec une sorte de précaution et de mystère. Le magistrat a sévi plus d'une fois contre des ouvrages où il y avait moins de philosophie.

— Depuis environ douze ou quinze mois, un jeu appelé *la comète* est devenu le jeu de tout le monde. M. de Boissy, attentif à saisir tous les petits ridicules, s'est emparé de ce sujet et l'a traité pour le théâtre italien. Je sors actuellement de ce spectacle, composé d'une comédie, d'un vaudeville et d'un ballet : tout cela s'est trouvé si misérable qu'on n'a pu finir la représentation.

— Notre très-illustre et très-célèbre musicien, M. Rameau, prétend avoir découvert le principe de l'harmonie. M. Diderot lui a prêté sa plume pour mettre dans un beau jour cette importante découverte[1]. Le ministère a jugé à propos que ce système fût développé par son auteur dans une assemblée de l'Académie des sciences. Le public attend avec impatience le triomphe d'un artiste qu'il adore, et qui lui procure tous les jours des plaisirs si vifs.

1. Cette collaboration de Diderot aux ouvrages du grand Rameau n'est pas, que nous sachions, autrement établie. Un passage du livre de Ch. Burney (*De l'état présent de la musique en France, en Italie,* etc., traduit par C. de Brack, Genève, 1809-1810, 3 vol. in-8), pourrait seul confirmer le dire de Raynal. Burney visita Diderot en décembre 1770, et après avoir entendu sa fille Angélique jouer du clavecin, obtint du philosophe non-seulement la communication de ses manuscrits sur l'art musical, mais leur abandon. Il ne peut être question du manuscrit du *Traité d'harmonie* signé par Bemetzrieder, qui parut en 1771. Que sont devenus les papiers de Ch. Burney? Voici l'extrait de son livre :

« J'ai causé souvent avec M. Diderot, j'ai eu lieu d'être charmé de trouver que parmi toutes les sciences que son vaste génie et sa profonde érudition ont embrassées, il n'y en a aucune qui l'intéresse plus particulièrement que la musique. Mlle Diderot, sa fille, est une des plus fortes clavecinistes de Paris, et pour une femme elle avait des connaissances extraordinaires sur la modulation. Quoique j'aie eu le plaisir de l'entendre pendant plusieurs heures, elle n'a pas joué un seul morceau français. Tout était italien ou allemand; d'où il n'est pas difficile de fonder son jugement sur l'opinion du goût de M. Diderot dans la musique. Il entra avec tant de zèle dans mes vues sur l'histoire de son art favori qu'il me présenta une quantité de ses propres manuscrits qui auraient suffi pour un volume in-folio pour ce sujet. Je les regarde comme inappréciables venant d'un tel écrivain : « Les voici, « prenez-les, me dit-il, je ne sais ce qu'ils valent. S'ils contiennent quelques maté-« riaux pour votre projet, employez-les dans le cours de votre ouvrage comme votre « propriété, sinon, jetez-les au feu. » Mais malgré cette cession légale je me considère moi-même comme comptable de ces papiers non-seulement à M. Diderot, mais au public. »

— On va jouer dans trois ou quatre jours une comédie de Voltaire en trois actes et en vers. Vous connaissez le célèbre roman anglais intitulé *Paméla;* c'est de là qu'est pris le sujet de la comédie. — Les comédiens donneront d'abord, après, *les Amazones,* tragédie de Mme du Bocage. Cette pièce ne naît pas sous un astre favorable, et le public est extrêmement prévenu contre elle.

LI

Il y a longtemps qu'on cherche pour aller aux grandes Indes un chemin plus court que celui qu'on est obligé de prendre. De très-habiles gens ont imaginé qu'on parviendrait à le trouver par la baie d'Hudson. Henri Ellis, gentilhomme anglais, y a fait, en 1746 et 1747, un voyage dont on vient de nous donner une assez bonne traduction[1]. Cette relation est en trois parties : la première est l'histoire des expéditions entreprises durant un assez grand nombre d'années pour faire réussir cet important projet; la seconde renferme un détail bien circonstancié des découvertes qu'a faites cet Ellis; la troisième roule sur des raisons, la plupart fort bonnes, qui doivent faire espérer que ce passage réussira. Le premier morceau est exact, net et précis et sec. Le second renferme quelque chose de l'histoire naturelle des mœurs, du commerce des sauvages qui habitent les bords de la baie; mais il n'y a rien dans tout cela de naïf, de piquant, ni d'intéressant. Le troisième est d'un bon physicien et d'un homme qui a de la pénétration. En général, le ton dont est écrit cet ouvrage n'est point agréable; il paraît fait par un homme du métier et pour les gens du métier.

— Il paraît une traduction en vers du *Temple de la Renommée,* célèbre poëme de M. Pope. Le poëte feint qu'il a vu ce monument dans un songe; son imagination le transporte dans les airs et lui présente un superbe édifice où la Renommée qui y préside décide souverainement de la réputation des hommes.

1. *Voyage à la baie d'Hudson, fait par la galiote le* Dobs et la Californie, *en 1746* et *1747, pour la découverte d'un passage au nord-ouest, avec une description exacte de la côte et un abrégé de l'histoire naturelle du pays.* (Traduit de l'anglais par Sellius.) Paris, 1749, 2 vol. in-12.

serand de la ville du Mans[1] vient de traduire en vers latins le poëme plus connu qu'estimé de M. Racine sur la religion. On a lu quelque chose de cette traduction à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et on n'a pas été mécontent. M. le chancelier, qui est instruit régulièrement de tout ce qui se passe dans la littérature, n'a pas plus tôt appris ce qui regardait l'ouvrier du Mans qu'il lui a envoyé dix pistoles. La médiocrité de ce présent vous portera sans doute à juger que le chef de notre justice étend trop loin le proverbe de Charles IX, qui avait accoutumé de dire qu'il fallait bien nourrir les poëtes, mais qu'il ne les fallait pas engraisser.

— Il n'y a point d'étude aussi négligée en France que celle du droit public. Le peu d'ouvrages que nous avons sur cette matière sont fort mauvais, et quand même ils auraient été bons, ils n'auraient pas été lus. Il fallait un très-grand homme, et, qui bien plus est, un homme à la mode, pour changer sur cela le goût de la nation. M. le président de Montesquieu vient d'opérer ce changement. Ce livre, intitulé *l'Esprit des lois*, imprimé depuis quelques mois à Genève et réimprimé depuis peu de jours furtivement à Paris, a tourné la tête à tous les Français. On trouve également cet ouvrage dans le cabinet de nos savants et sur la toilette de nos dames et de nos petits-maîtres. Je ne sais si l'enthousiasme sera long, mais il est certain qu'il ne peut pas être poussé plus loin. J'aurai l'honneur de vous entretenir, dans ma première lettre, de cet important ouvrage. Je vous dirai, avec ma candeur ordinaire, l'impression qu'il aura fiate sur moi et le jugement que nos connaisseurs en auront porté. On instruit son procès; peut-être n'avons-nous pas beaucoup de juges capables de le juger.

— Il n'y a point eu d'hiver depuis longtemps qui ait moins donné d'ouvrages à la nation que celui-ci. On nous promet pourtant deux histoires assez importantes : la première est du célèbre Pelisson; elle contiendra ce qui s'est passé depuis la paix des Pyrénées jusqu'au traité de Nimègue, et paraîtra au commencement du carême. La seconde est l'*Histoire de Pologne*, par M. le chevalier de Solignac, secrétaire des commandements

1. Étienne Bréard. Des fragments de cette traduction ont été insérés dans les *Essais historiques sur le Maine*, de P. Renouard, 1811, 2 vol. in-12.

du roi Stanislas; cinq des dix volumes in-12 que doit avoir cette histoire seront publiés avant Pâques.

— Un de nos amis me dit l'autre jour l'épitaphe qu'il avait faite d'un auteur qu'il ne me voulut pas nommer; je vais la transcrire ici parce qu'elle m'a paru plaisante :

Sous ce tombeau gît un auteur
Dont en deux mots voici l'histoire :
Il était ignorant comme un prédicateu
Et malin comme un auditoire.

XLII

Il y a quelques années qu'on fit courir en manuscrit un portrait de Voltaire fort ressemblant et extrêmement ingénieux. Comme il vient d'être imprimé dans une mauvaise critique de *Sémiramis,* qui apparemment ne parviendra jamais jusqu'à vous, j'ai cru bien faire en vous l'envoyant. Quelques curieux m'ont assuré que ce portrait était l'ouvrage du jeune marquis de Charost, qui fut tué pendant la guerre de 1735, et dont nous avons quelques morceaux d'une grande délicatesse que vous trouverez dans un recueil publié par Saint-Hyacinthe[1].

PORTRAIT DE VOLTAIRE.

« M. de Voltaire est au-dessous de la taille des grands hommes, c'est-à-dire un peu au-dessous de la médiocre; je parle à un naturaliste; ainsi point de chicane sur l'observation; il est maigre, d'un tempérament sec; il a la bile brûlée, le visage décharné, l'air spirituel et caustique, les yeux étincelants et malins. Tout le feu que vous trouvez dans ses ouvrages, il l'a dans son action; vif jusqu'à l'étourderie, c'est une ardeur qui va et vient, qui vous éblouit et qui petille. Un homme ainsi constitué ne peut pas manquer d'être valétudinaire; la lame

1. Voltaire, qui avait eu connaissance de ce portrait. était tenté de l'attribuer à l'abbé de La Marre. Voir sur ce personnage les *OEuvres complètes de Diderot,* édition Garnier frères, tome XIX, p. 43.

use le fourreau. Gai par complexion, sérieux par régime, ouvert sans franchise, politique sans finesse, sociable sans amis, il sait le monde et l'oublie. Le matin Aristippe, et Diogène le soir, il aime la grandeur et méprise les grands; est aisé avec eux, contraint avec ses égaux. Il commence par la politesse, continue par la froideur, finit par le dégoût. Il aime la cour et s'y ennuie; sensible sans attachement, voluptueux sans passion, il ne tient à rien par choix et tient à tout par inconstance, raisonnant sans principes; sa raison a ses accès, comme la folie des autres. L'esprit droit, le cœur injuste, il pense et se moque de tout. Libertin sans tempérament, il sait aussi moraliser sans mœurs; vain à l'excès, mais encore plus intéressé, il travaille moins pour la réputation que pour l'argent; il en a faim et soif. Enfin il se presse de travailler pour se presser de vivre. Il était fait pour jouir, il veut amasser, voilà l'homme.

« Voici l'auteur. Né poëte, les vers lui coûtent trop peu. Cette facilité lui nuit, il en abuse et ne donne presque rien d'achevé. Écrivain facile, ingénieux, élégant : après la poésie, son métier serait l'histoire, s'il faisait moins de raisonnements et point de parallèles, quoiqu'il en fasse quelquefois d'assez heureux.

« M. de Voltaire, dans son dernier ouvrage, a voulu suivre la manière de Bayle; il tâche de le copier en le censurant; on a dit depuis longtemps que, pour faire un écrivain sans passion et sans préjugé, il faudrait qu'il n'eût ni religion ni patrie; sur ce pied-là, M. de Voltaire marche à grands pas vers la perfection. On ne peut d'abord l'accuser d'être partisan de sa nation, on lui trouve au contraire un tic approchant de la manie des vieillards : les bonnes gens vantent toujours le passé, et sont mécontents du présent. M. de Voltaire est toujours mécontent de son pays et loue avec excès ce qui est à mille lieues de lui. Pour la religion, on voit bien qu'il est indécis à cet égard; sans doute il serait l'homme impartial qu'on cherche, sans un petit levain d'antijansénisme un peu marqué dans ses ouvrages.

« M. de Voltaire a beaucoup de littérature étrangère et française, et de cette érudition mêlée qui est si fort à la mode aujourd'hui. Politique, physicien, géomètre, il est tout ce qu'il veut, mais toujours superficiel et incapable d'approfondir. Il faut pourtant avoir l'esprit bien délié pour effleurer comme lui toutes les matières. Il a le goût plus délicat que sûr; satirique

vous n'aviez eu la sottise de vous voir revivre avec éclat dans la postérité illustre que vous comptez qui naîtra de moi ? »

2° Les lettres de galanterie sont remarquables. L'auteur ne veut point que les femmes aient de l'amour, il aime mieux qu'elles n'aient que de la coquetterie. Je m'en étonne. M. de Saint-Marc est aigre et misanthrope, et les gens de ce caractère sont plus souvent amoureux que coquets. En général, cet écrivain montre peu d'estime pour les femmes. « Je me souviens, dit-il, d'une femme fort raisonnable ; son ami avait pris pour une jolie femme, mais peu estimable, un goût de passage. La dame lui reprochait de certaines honnêtetés vives qu'il avait pour la petite bonne, et le monsieur s'en justifiait en l'assurant que, quoiqu'il fût attaché à elle d'une certaine manière, il était pénétré d'un souverain mépris pour elle.—Eh ! monsieur, s'écria la dame, *méprisez-moi aussi, je vous prie.* »

3° Les *Réflexions sur les différents genres de poésie* composent la troisième partie de ce recueil. On y voit un million de paradoxes, et, comme l'auteur n'a pas une certaine étendue dans l'esprit, il ne parvient pas à leur donner de la vraisemblance. Cet écrivain s'acharne après La Mothe et Fontenelle ; c'est de l'ingratitude toute pure : sans eux il n'aurait jamais écrit et on sent aisément les efforts qu'il fait pour être leur singe. J'ai ouï dire à un homme de beaucoup d'esprit que M. de Fontenelle était *naturellement non-naturel.*

On ne donnera pas cet éloge à M. Saint-Marc, ou si vous l'aimez mieux, on ne fera pas de lui cette critique.

4° Les *Dialogues des dieux* sont la partie la plus brillante et la plus estimable des ouvrages de M. de Saint-Marc. Vous y trouverez des choses entortillées, des choses fausses, des choses étrangères, des choses dangereuses ; et, malgré cela, vous vous en amuserez.

M. de Saint-Marc a en général une fleur d'esprit qui plaît ; mais cet esprit est étroit et borné, il a de la délicatesse, mais peu de force et de précision. Sa manière est extrêmement gaie, mais elle devient quelquefois ridicule et guindée ou rampante ; vous serez étonnée qu'un écrivain qui a éminemment les vices de son siècle n'ait parlé qu'avec mépris de ses contemporains et avec admiration des écrivains de l'antiquité.

— M. Trochereau, secrétaire du maréchal d'Harcourt, vient

botanus et ceux de ses descendants. C'est ce divin mortier qui doit servir à broyer les drogues pour le secret dont Diabotanus est dépositaire. Déjà il retentit; la santé et la vigueur règnent de toutes parts. Les vieillards reprennent la vigueur de la jeunesse et les maladies enchaînées n'infectent plus les airs. Alecton frémit de rage, mais elle est forcée de se replonger et de laisser Diabotanus jouir de sa réputation.

Ce livre est écrit passablement bien: il y a des aventures assez plaisantes. Les amours de Ventousienne et de Diabotanus sont originales, et le ridicule y est très-bien amené. Il y a du feu, de l'imagination, de la poésie même en certains endroits. Mais tout n'est pas égal, et il y a beaucoup de choses libres et basses.

— *L'Esprit des lois* continue à être la matière de toutes les conversations. On trouve que le style de cet ouvrage est dur, négligé, obscur, qu'il y a peu de goût, point de méthode, nulle liaison, que ses raisonnements manquent quelquefois de logique, ses réflexions quelquefois de justesse, et que ses idées se contredisent assez souvent. Il se peut que ce livre soit mal fait. Cela n'empêche pas que ce ne soit l'ouvrage le plus profond, le plus hardi, le plus estimable qui ait paru depuis longtemps dans ce pays-ci. M. de Montesquieu était le seul homme en France qui fût capable de faire *l'Esprit des lois*.

XLIII

On vient d'imprimer une petite comédie qui n'a point été représentée. L'auteur, qui a gardé l'anonyme, est M. Poullain de Saint-Foix, très-connu par les comédies de *l'Oracle*, des *Grâces* et plusieurs autres très-estimées; il vient de les recueillir en deux petits volumes. Celle-ci a pour titre *le Rival supposé*[1]. Peut-être n'aurait-elle point réussi au théâtre. Le fond du sujet, très-intéressant par lui-même, est un peu usé, et la pièce, écrite avec plus d'élégance que de vivacité, est dès lors

1. Paris, Prault fils, 1749, in-12.

mettre qu'il se démît du poste de capitaine de ses gardes en faveur de son ami. Ce gentilhomme en jouit pendant trois ans; après sa mort, le duc d'Ormond le rendit à son généreux bienfaiteur. Durant les troubles du roi Jacques II, Roscomon se retira à Rome; il disait à ses amis, à ce sujet, qu'il était beaucoup plus à propos d'être près de la cheminée quand la chambre était remplie de fumée.

M. Trochereau a traduit encore le poëme de *la Renommée* de M. Pope; voilà en trois jours deux assez mauvaises traductions d'un bon ouvrage. Les autres morceaux contenus dans le recueil que je vous annonce sont trop peu de chose pour mériter quelque attention.

— L'abbé Lenglet du Fresnoy vient de publier, sous le nom supposé d'abbé d'Artigny, un ouvrage intitulé *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*[1]. Ce sont des remarques recueillies de tous côtés sans goût, sur l'histoire ancienne, sur la chronologie, sur les rabbins, sur les éditions, sur les auteurs, etc. C'est véritablement un ouvrage à la mosaïque. Je n'ai trouvé dans toute cette compilation qu'un trait qui m'ait fait plaisir. Le voici : M. Bond, célèbre Anglais, avait fait traduire la *Zaïre* de Voltaire; les comédiens ayant différé de la représenter sous divers prétextes, cet homme passionné pour le théâtre se joignit à plusieurs de ses amis pour la jouer, et il se chargea du rôle de Lusignan. Les premiers actes furent exécutés avec un applaudissement universel. On attendait Lusignan; il parut, et tous les cœurs commencèrent à s'émouvoir à la seule vue de ce grand prince. M. Bond lui-même se livra tellement à la force de son imagination et à l'impétuosité de ses sentiments que, se trouvant trop faible pour soutenir tant d'agitation, il tomba sans connaissance au moment qu'il reconnaît sa fille. On se figura d'abord que c'était un évanouissement contrefait et tout le monde admira l'art avec lequel il imitait la nature. Cependant la longueur de cette situation commençant à fatiguer les spectateurs, Chatillon, Zaïre et Nérestan l'avertirent qu'il

1 Raynal prend pour un pseudonyme du savant érudit le nom réel d'un autre érudit, Antoine Gachet d'Artigny, né en 1704, à Vienne en Dauphiné où il est mort en 1778. Ses *Nouveaux Mémoires d'histoire et de littérature* ne devaient former que deux volumes; le succès encouragea l'auteur à en donner cinq autres (1749-1756).

Il est certain qu'il a dix pieds de longueur depuis les oreilles jusqu'au fondement, et dix de circonférence en le mesurant par le milieu du corps ; sa hauteur est de cinq pieds quatre pouces. Les États du grand Mogol sont ceux où il se trouve le plus de rhinocéros. Celui qui est à Paris a été pris dans la province d'Achem, qui fait partie des États du roi d'Ava. Il a été amené en Hollande par mer, de là en Allemagne, et d'Allemagne en France. Pour le transporter par terre on s'est servi d'une voiture couverte traînée quelquefois par vingt chevaux. Il mange par jour jusqu'à soixante livres de foin et vingt livres de pain, et il boit quatorze seaux d'eau. Il aime tout, excepté la viande et le poisson. Il paraît que jusqu'ici le rhinocéros n'a pas été d'une grande utilité. Les Romains se servaient de la corne de cet animal, qui est fort grande, pour y conserver les huiles et les parfums qui leur servaient pour leurs bains. Les Indiens regardent toutes les parties du rhinocéros comme un antidote souverain contre le poison et le venin ; c'est leur thériaque. Avant que Pompée donnât au peuple romain le spectacle du rhinocéros, on n'en avait point vu en Europe. Dans la suite on en fit souvent paraître dans le cirque. Le premier dont il est parlé depuis la décadence de l'empire romain est celui qui combattit à Lisbonne contre un éléphant, en 1515. On en fit voir un à Londres en 1684, mais il ne paraît pas qu'on en ait jamais mené en Allemagne ni en France avant celui qu'on montre actuellement à Paris.

— M. de La Chaussée a donné au Théâtre-Français une comédie en cinq actes et en vers intitulée *l'École de la jeunesse*[1]. En voici le sujet ; Clairval, jeune seigneur fort riche, s'est trouvé son maître de bonne heure et a débuté dans le monde en petit-maître déterminé. Il a eu toutes les passions, et s'y est livré avec excès sans rien faire pourtant contre la probité ni contre l'honneur. A l'âge de vingt-huit ans, il prend le nom de Clarendon et change entièrement de conduite. A son retour de l'armée où il s'est distingué par des actions héroïques, il est conduit par Damon, son ami, à la campagne de la mère d'une fille de qualité, nommée Orphise, avec laquelle on avait parlé autrefois de le marier.

1. Cette comédie n'a été imprimée que dans la nouvelle édition des *OEuvres* de La Chaussée, donnée par Sablier. Paris, 1762, 5 vol. in-12.

Il n'a pas plutôt vu cette jeune personne qu'il prend la résolution de l'épouser, mais il y voit un grand obstacle. La comtesse, mère d'Orphise, a conçu une horreur invincible pour Clairval sur ce qu'elle en a ouï dire, et en parle avec le dernier mépris devant Clarendon qu'elle ne connaît pas pour être le même que Clairval. Celui-ci, qui sait qu'on a demandé des éclaircissements sur son compte, prévoit bien qu'on va apprendre qu'il est ce Clairval dont on méprise si fort les mœurs. La triste situation où il se trouve en ces circonstances est ce qui forme l'intérêt de la pièce, et ce qui en a donné le nom. A la fin, les choses tournent en bien et le mariage a lieu, parce qu'en même temps que la comtesse apprend que Clarendon est Clairval, elle est instruite qu'il a fait de belles actions qui effacent les errements de sa jeunesse.

Cette pièce ressemble à toutes celles de La Chaussée, excepté qu'elle est moins intéressante. Nulle gaieté, point de comique, fort peu d'action et encore moins de vraisemblance. Un style qui n'est ni vers, ni prose. C'est toujours de la morale de cet auteur, c'est-à-dire la plus triste et la plus commune. Clarendon y a les remords que donnent les grands crimes, et il n'a commis que quelques égarements de jeunesse. Après tout, le plus grand défaut de cette comédie c'est qu'on en aperçoit d'abord le dénoûment, de sorte que le spectateur, n'étant point inquiet du sort de Clarendon, ne saurait s'y intéresser.

Le genre de La Chaussée est assez singulier, et c'est toujours une espèce de mérite. Cet auteur, ne se sentant pas le talent de travailler dans le genre reçu, a voulu se faire une route nouvelle. Molière trouvait les ridicules, et les corrigeait en amusant; La Chaussée peint la vertu, et invite à l'imiter ; ses pièces ne respirent que les bonnes mœurs et une espèce d'austérité en fait de morale. Cela n'est point plaisant, mais c'est satisfaisant pour les gens qui n'ont jamais eu de passions bien vives, ou qui en sont revenus. Malheureusement pour La Chaussée, ceux qui fréquentent les spectacles ne sont pas, la plupart, de ce nombre-là. Dans le temps que Voltaire était ami de La Chaussée, il prit la défense de son genre dans ce vers :

> Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Nous n'avons point eu d'hiver cette année à Paris, et on a

craint encore avec raison que la récolte ne fût emportée par une chaleur prématurée. Un froid vif s'est fait sentir deux jours après que M. Nivelle de La Chaussée a eu donné sa pièce, ce qui nous a valu l'impromptu suivant de Piron, que je lui ai vu faire un jour que nous dînions ensemble :

Chaleur subite
Faisant trop vite
Pousser le blé,
Monsieur Nivelle
A dit qu'il gèle,
Il a gelé.

Ces paroles ont été faites sur l'air de la cantate de Fuzelier, intitulée *les Songes*, et qui commence ainsi :

L'amant fidèle,
Loin de sa belle,
La voit toujours;
Tout parle d'elle,
Tout lui rappelle
Ses heureux jours.

Un des personnages de *l'École de la jeunesse* dit à la comtesse :

En passant par ici j'ai cru de mon devoir
De joindre le plaisir à l'honneur de vous voir.

Ces deux vers ont paru si ridicules qu'un jour que je dînais avec cinq ou six hommes de lettres, quelqu'un proposa d'aller chez l'auteur et de lui laisser chacun une carte avec ces deux vers et notre nom au bas. La chose parut plaisante et on l'exécuta, ce qui a beaucoup mortifié La Chaussée.

— Dans le temps que La Chaussée échouait au Théâtre-Français avec une mauvaise pièce, Boissy réussissait au Théâtre-Italien avec trois ou quatre scènes sur le retour de la paix, dans lesquelles il n'y a pas le sens commun. On a fait à ce propos un madrigal dont Boissy est fortement soupçonné d'être l'auteur. Le voici : pour l'entendre, il faut se souvenir que *l'École*

de la jeunesse était intitulée originairement *le Retour sur soi-même.*

Du public sur lui-même un retour équitable
A fait proscrire avec raison
La triste école et le nouveau sermon
De ce triste Héraclite au style pitoyable,
Et couronner d'un doux succès
L'ingénieux auteur qui célèbre la paix.
Pour les beaux-arts augure favorable,
Qu'ils s'en réjouissent partout ;
De cette heureuse paix le retour agréable
Vient d'être enfin suivi du retour au bon goût.

— Je viens de recevoir l'*Histoire de Louis XIV, depuis la mort du cardinal Mazarin jusqu'à la paix de Nimègue,* par le célèbre Pellisson[1]. J'aurai l'honneur de vous entretenir de cet ouvrage qui paraît pour la première fois. On publie avec grand mystère un ouvrage traduit de l'anglais, intitulé *Recherches sur l'Origine des idées que nous avons de la beauté et de la vertu.* Je vais voir ce que c'est que la métaphysique de cet ouvrage. — Un libraire de Hollande vient de donner un livre intitulé *l'Asiatique tolérant*, qui roule sur la cour de France ; il est de la même main que les *Anecdotes de la cour de Perse.*

CHANSON NOUVELLE.

SUR L'AIR D'*Épicure.*

Avouez, Iris, sans scrupule
Un peu de singularité ;
Quoique ce soit un ridicule,
Rien ne sied mieux à la beauté.
Sitôt qu'une femme est jolie
Tout ce qu'elle fait est charmant,
Un caprice, une fantaisie
Devient en elle un agrément.

Brillez en habit d'amazone,
Offrez à nos yeux tour à tour
Les traits, les charmes de Bellone,
Et ceux de la mère d'Amour.

1. Paris, 1749, 1 vol. in-12.

De votre sexe ayez les grâces,
Du nôtre ayez les sentiments,
Et faites toujours sur vos traces
Voir autant d'amis que d'amants.

Puisque nature vous a faite
Pour nous plaire et pour nous charmer,
Sans être prude ni coquette
Jouissez du plaisir d'aimer.
Quand au goût l'on joint la prudence
On peut contenter ses désirs,
Et, sans choquer la bienséance,
Se livrer aux plus doux plaisirs.

Que les préjugés et l'usage
Règlent les sots, les paresseux ;
Quoiqu'ils soient suivis par le sage,
Il sait se mettre au-dessus d'eux.
Ce n'est qu'une faible barrière
Qu'il faut franchir sans s'alarmer;
Ce sont de ces grands de la terre
Que l'on respecte sans aimer.

Laissez votre sexe timide
Obéir à d'injustes lois,
Et, quoi que le nôtre en décide,
Usez toujours de tous vos droits.
Avec tant d'esprit et si belle
Pouvez-vous rien faire de mal?
Non, ne prenez point de modèle,
Soyez vous-même original.

XLIV

Piron, qui ne met point de bornes à la haine qu'il a jurée à Voltaire et à La Chaussée, m'envoya hier l'épigramme suivante, laquelle attaque les derniers ouvrages de ces deux poëtes dramatiques : *l'École de la jeunesse* et *Sémiramis*.

O temps, ô mœurs! s'écriait La Chaussée,
Siècle pervers qui fuit sa guérison!
Quoi! mon école est ainsi délaissée!
Quoi! le carême est ma morte-saison.

Et cependant, contre toute raison,
Deux sots objets (ah! c'est ce qui m'assomme!)
Deux monstres faits et bâtis, Dieu sait comme,
Deux vilains riens attirent les badauds.
Méritent-ils seulement qu'on les nomme?
Sémiramis et le rhinocéros!

— Voltaire ayant demandé au roi de Prusse quelques remèdes pour ses infirmités, ce prince lui a répondu :

Eh, quoi! vous devenez crédule
Vis-à-vis de nos médecins,
Qui pour mieux dorer la pilule
N'en sont pas moins des assassins?
Vous n'avez plus qu'un pas à faire,
Et je vois mon dévot Voltaire
Nasiller chez les capucins.

— Il y a environ trente ans que M. Crébillon donna sa tragédie de *Xercès*. L'indifférence du parterre pour cette pièce, qu'il trouva médiocre, et la sagesse du magistrat, qui la trouva trop libre, l'étouffèrent dans sa naissance, et elle n'eut qu'une représentation. Le public, réveillé sur cet ouvrage par l'impression qu'on vient d'en faire, a confirmé le premier arrêt, et *Xercès* est jugé tout d'une voix une mauvaise pièce. Il y règne un ton bas qui révolte les moins délicats. Artaban, sur qui porte toute la tragédie, est un ambitieux qui ne cache point les desseins qu'il a de monter sur le trône, et Xercès et tous les autres personnages de la pièce sont des caractères sans cœur et sans esprit ; ils ne voient rien ou ont la faiblesse de consentir à tout sans opposition. Ce genre de poésie demande plus de dignité, et il est impossible de s'intéresser beaucoup pour des acteurs de ce caractère. La versification de cette pièce est comme celle de la plupart des ouvrages de Crébillon, dure, chevillée, obscure, enflée et gothique, mais semée de traits heureux, forts et lumineux. Tout le monde a fait attention au vers suivant :

La crainte fit les dieux, et l'audace les rois.

— M. Favier, connu par quelques petits ouvrages de critique, a fait l'épigramme suivante à l'occasion de *Xercès :*

Arrêt que contre Crébillon
Au billon
A rendu au sacré vallon
Apollon :
Après *Catilina* joué
Bafoué,
Mais après *Xercès* imprimé
Assommé.

— Mlle de Lussan, dont vous avez peut-être lu les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste et de François Ier*, vient de publier les *Annales galantes de la cour de François II*[1]. Il est si peu question de ce règne dans ce roman, qu'on voit bien que ce titre n'a été mis là que pour imposer. Le vrai titre de cet ouvrage serait *le Comte de Dreux*, et c'est en effet sous ce nom que j'en ai entendu lire autrefois plusieurs morceaux à l'illustre auteur. L'amour d'un frère et d'une sœur est le sujet de ce roman. L'exposition en est assez embarrassée, l'intrigue simple et pas trop chargée d'épisodes. Le dénoûment est froid ; c'est le temps et la raison qui détachent ces deux amants l'un de l'autre. Le développement des sentiments de ces deux cœurs, qui est le plus grand pivot de cet ouvrage, me paraît fait avec beaucoup d'agrément et de finesse; le style est élégant, naturel, mais il manque de correction et de vivacité.

— Voltaire vient de publier en cinq langues son *Panégyrique de Louis XV*, dont on a si longtemps ignoré l'auteur. Trois jésuites ont fait les traductions italienne, anglaise et latine; j'ignore de qui est l'espagnole. Cet écrivain appelle ce petit ouvrage sa *Polyglotte*.

— Il paraît aussi un mauvais roman du chevalier de La Morlière. On ne conçoit pas comment l'auteur d'*Angola* a pu faire une des plus misérables productions que nous ayons vues depuis longtemps.

— On lit avec empressement l'*Histoire de Louis XIV depuis la mort de Mazarin jusqu'à la paix de Nimègue*, par Pellisson. Quoique cet ouvrage ait été publié si longtemps après la mort de cet écrivain, il est incontestablement de lui, et j'ai eu le manuscrit original entre les mains. Comme cette histoire a été

1. Amsterdam (Paris), 1749, 2 vol. in-12.

composée dans le temps du grand éclat de Louis XIV, il est tout naturel de penser que c'est un panégyrique. Il est vrai que ce prince y est flatté, mais les personnages subalternes y sont peints avec assez de hardiesse et de sincérité. Ne vous attendez pas à trouver des personnalités dans cette histoire, mais vous y verrez l'origine et la marche de plusieurs événements assez considérables qui n'avaient pas été approfondis. Le style de cet ouvrage est celui du temps où il a été écrit; il est long, froid et diffus, mais naturel et point épigrammatique. L'auteur de cette histoire est assez célèbre dans notre littérature pour que vous aimiez à trouver quelques particularités de sa vie et de son caractère.

Pellisson avait un frère qui, à l'âge de dix-huit ans, fut reçu dans une académie que les protestants avaient à Castres, mais à condition qu'il parlerait toujours le dernier parce que, lorsqu'il parlait avant les autres, il ne leur laissait rien de bon à dire, au lieu que, lorsqu'il parlait après eux, il trouvait toujours du bon que personne n'avait dit.

Le ministre Morus, qui avait fait un poëme latin en l'honneur de la république de Venise, en avait reçu une magnifique chaîne en or. En mourant, il la laissa par son testament à Pellisson comme au plus honnête homme qu'il eût connu.

Pellisson était sur le point d'abjurer le calvinisme, lorsque le duc de Montausier dit à M[lle] de Scudéry, de la part du roi, que si Pellisson se faisait catholique il serait précepteur du Dauphin et président à mortier. Un tiers, qui avait été présent à cet entretien, le rapporta à Pellisson, qui, pour cette raison, recula son retour à l'Église.

Comme Pellisson mourut sans avoir reçu les sacrements, après avoir fait profession de piété, Linière fit l'épigramme suivante :

> Je ne jugerai de ma vie
> D'un homme avant qu'il soit éteint:
> Pellisson est mort en impie,
> Et La Fontaine comme un saint.

— On fait courir deux lettres du roi de Prusse, l'une à Crébillon et l'autre à Voltaire. La première est un éloge de *Catilina*, la seconde est une censure très-vive de cette pièce. Cette contradiction fait le sujet des entretiens de tout Paris.

XLV

Il paraît un ouvrage intitulé *Conseils à une amie*. J'ignore de qui est ce livre, mais je suis sûr qu'il a été corrigé par M. Diderot, auteur des *Bijoux*, des *Pensées philosophiques*[1], etc. Dans le discours préliminaire, on suppose que ces conseils ont été donnés à une jeune personne prête à sortir de l'abbaye de Port-Royal pour entrer dans le monde, par une dame qui s'était retirée dans cette maison. Cette espèce de hors-d'œuvre est assez agréable; il y règne cet air libre et badin qui donne envie de lire l'ouvrage. On prévoit aisément qu'on n'y trouvera point une morale trop sévère, mais cela ne suffit pas pour le plaisir du lecteur. Il faudrait que cette morale fut débitée avec esprit, et que, s'il n'y a rien de neuf dans le fond de ces conseils, il y eût du moins de la correction et de l'élégance dans le style. Mais il est trivial et négligé, souvent même bas; et si une dame est vraiment l'auteur de cet ouvrage, ce n'est qu'une bourgeoise. Ce livre paraît d'autant plus faible que nous en avons un excellent dans le même genre, je veux dire l'*Avis de madame la marquise de Lambert à sa fille*.

On ne saurait nier cependant qu'il n'y ait de bonnes choses dans cet ouvrage, et même quelques traits assez heureux; ceux-ci, par exemple : « Voulez-vous savoir comment il faut donner? mettez-vous à la place de celui qui reçoit.— Souvent une femme ne fait de ses amants que des ennemis ou de froids amis. — La pudeur est aux femmes ce que le point d'honneur est aux hommes. — Il y a des préjugés dont il faut se défaire et d'autres qu'il faut conserver. Peu de femmes sont en état d'en faire la distinction. — Quoique les préjugés semblent faits pour les femmes, souvent elles se défont de ceux qui nuisent à leurs plaisirs avec une facilité qui devrait faire honte à la philosophie des hommes. »

1. *Conseils à une amie* par Mme de P***. Paris, 1749, in-12. Diderot a dû, en effet, revoir ce livre comme il l'a fait ensuite pour *les Caractères*, 1750, 2 vol. in-12.

— Je viens de lire les *Recherches sur l'Origine des idées que nous avons de la beauté et de la vertu*[1]. Cet ouvrage, traduit de l'anglais par M. Eidous, est écrit avec un grand appareil de métaphysique. Quand on a essuyé tout l'ennui d'un ouvrage sec, scolastique, embarrassé, on s'aperçoit qu'on a pris une peine infinie pour entendre ce qu'on savait avant d'avoir ouvert ce livre.

— On m'apporte à l'instant trois romans nouveaux et deux tragédies; l'une est le *Xercès* de Crébillon, l'autre la *Mérope* de M. Clément. J'aurai l'honneur de vous entretenir de tout cela dans ma première lettre.

— Un homme riche, et cependant bon citoyen, a entrepris de nous redonner *Plutarque*, mais Plutarque corrigé. Il en a ôté les trop longues moralités, les digressions fréquentes, la confusion presque continuelle qui règne dans les faits rapportés par ce célèbre écrivain, et il y a ajouté tout ce qu'il a trouvé dans les autres historiens de propre à faire plus particulièrement connaître les grands hommes dont Plutarque a donné la vie. Le traducteur, pour sonder le public, vient de donner les *Vies de Solon et de Publicola*[2]. Je crois qu'on le dispensera de publier la suite; il a ôté de son ouvrage tout le sel et tout le bon sens qui caractérisent son modèle.

— Le poëte Roy qui passe sa vie à médire de l'Académie française, m'avait lu, il y a plus d'un an, une épigramme dans laquelle il se compare à Hercule, et les membres de l'Académie à un peuple de pygmées. Il vient de faire courir cette épigramme, et l'a appliquée à Crébillon et à ses censeurs :

Un jour tout le peuple pygmée,
De taille au-dessous de fourmi,
Sur le bon Hercule endormi
Vint s'assembler en corps d'armée.
Tout ce camp, d'aiguillons muni,
A le picoter s'évertue.
Que fait Hercule? Il éternue,
Et voilà le combat fini.

1. Traduites de l'anglais de Francis Hutcheson par Eidous. Amsterdam (Paris), 1749, 2 vol. in-12.

2. *Vies de Solon et de Publicola extraites de Plutarque et retouchées sur les anciens historiens* (par L.-D. Bréquigny, d'Argentan). Paris, 1749, in-12.

— M. Robbé, célèbre dans ce pays-ci par les contes obscènes qu'il va réciter dans les soupers, vient de publier trois odes. Il y a du feu, de la force, de la pensée, et par conséquent du génie, et même un génie original ; mais la versification en est dure et forcée, remplie de mots prosaïques, quoique assez poétique par les tours. La principale cause de cette dureté est peut-être l'affectation de l'auteur à rimer richement ; on dirait des bouts-rimés. Comme ils ne ressemblent en rien aux vers de nos meilleurs poëtes, la première impression est de les trouver détestables. L'esprit qu'on y trouve affaiblit ensuite cette impression, et si l'on ne peut estimer l'ouvrage, on ne peut s'empêcher d'estimer l'auteur. C'est Chapelain avec de l'esprit et du génie. La troisième de ces odes est sur la distinction de l'âme et du corps. Il y avait deux strophes que le magistrat a supprimées avant l'impression parce que l'auteur y propose dans toute sa force l'objection sinon la plus forte, du moins la plus spécieuse, contre la distinction des deux substances. Voici les deux strophes telles que je les tiens de M. Robbé lui-même :

Dis-moi quel est le principe,
Qui m'apportant la raison,
Naît en moi, croît, se dissipe
Dans mon arrière-saison ?
Dis-moi : cette pure flamme,
Cet être qu'on appelle âme
Est-il distinct du cerveau ?
Pourquoi, quand l'âge s'affaisse,
L'esprit, qui tombe et qui baisse,
Suit-il le même niveau ?

Est-ce donc que nos pensées
Ne sont que l'arrangement
De quelques fibres tracées
Plus ou moins artistement ?
Notre accidentel génie
Est-il comme l'harmonie
De ces orgues animés
Dont les sons qu'on leur fait rendre
Cessent de se faire entendre
Quand leurs soufflets sont fermés ?

— On a trouvé la tragédie de *Catilina* écrite d'un style

gothique. Ce jugement, qui s'est trouvé assez général, a donné lieu à la plaisanterie suivante, qui a beaucoup couru :

Un rhinocère à Paris arriva;
On y courut, on aime le bizarre;
En même temps parut *Catilina*,
Et chacun dit que cet animal-là
Est plus commun, mais beaucoup plus barbare.

— Lundi, 24 de ce mois, on fait un service pour la mère du duc d'Orléans. Cette circonstance a occasionné deux épitaphes; la première, qui est du P. Renaud, célèbre prédicateur, exprime bien le caractère de la pieuse princesse; la seconde est une plaisanterie qui peut-être ne vous déplaira pas :

Sous une même tombe, objets des mêmes pleurs,
Ici, près de la fille, est une auguste mère
Qui ne vit de solide au sein de la grandeur
Que le mépris qu'elle en sut faire.
Soutien de l'indigent, espoir des malheureux,
Son cœur jamais en vain ne s'épanchait sur eux :
Mais son âme ici-bas, gémissante étrangère,
A l'heure où tout mortel subit le même sort,
Eut tant d'ardeur de revoir sa patrie,
Qu'à ses yeux l'instant de sa mort
Fut le plus heureux de sa vie.

AUTRE.

Ci-gît la mère d'un enfant
Qui croit damné monsieur son père
Pour avoir fait ce qu'on prétend
Que monsieur son fils ne peut faire.

XLVI

M. de Chassiron, de l'Académie de la Rochelle, vient de publier des *Réflexions sur le comique larmoyant*[1]. On attaque dans cet ouvrage le genre de comédie introduit depuis quelques années par M. de La Chaussée. On appelle avec assez de justesse, ce me semble, ces nouvelles comédies des tragédies bourgeoises. Elles arrachent quelquefois des larmes au théâtre, mais on ne manque guère de les désavouer dans son cabinet. Un homme d'esprit a peint heureusement ces deux jugements dans des vers manuscrits qu'il m'a confiés :

> La Chaussée eut pour prix de ses faibles ouvrages
> Des applaudissements et jamais des suffrages.

Il est vrai qu'on mêle un peu de comique au tragique et au romanesque dont nos pièces modernes sont remplies; mais ce comique produit peu d'effet; l'abbé de Bernis a dit :

> On ne rit plus, on sourit aujourd'hui,
> Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

La dissertation nouvelle est suivie, judicieusement pleine de logique, élégante même, mais froide, commune, monotone et, pour tout dire, ennuyeuse. Je crois qu'elle aurait eu plus de succès si elle avait été publiée avant la chute de *l'École de la Jeunesse*. Depuis ce revers, le comique larmoyant et son triste père sont dans un affreux décri. Piron s'est égayé à son ordinaire sur La Chaussée dans le couplet suivant, qui est sur l'air de *Joconde :*

> Connaissez-vous sur l'Hélicon
> L'une et l'autre Thalie?
> L'une est chaussée et l'autre non,
> Et c'est la plus jolie;

1. Par M. D. C. Paris, 1749, in-12. Réimprimé dans le tome III du recueil des Pièces de l'Académie de la Rochelle, 1763, in-8.

L'une a le rire de Vénus
  L'autre est froide et pincée ;
Salut à la belle aux pieds nus,
  Nargue de la chaussée.

Avant de finir cet article, j'aurai l'honneur de vous dire que Mlle Gaussin, notre meilleure actrice pour les rôles tendres dans la tragédie et pour les rôles naïfs dans la comédie, a reparu au théâtre après huit mois d'absence. M. le maréchal duc de Richelieu l'a déterminée à continuer sa profession, dont elle était dégoûtée, en lui faisant donner une pension sur la cassette du roi. Jeudi dernier, Mlle de Boimesnard débuta au Théâtre-Français dans les rôles de soubrette. On lui a trouvé quelque finesse, mais pas assez de vivacité, à la place de laquelle elle met de la précipitation; sa figure serait plus assortie à d'autres rôles qu'à celui qu'elle fait; elle l'a plus belle que piquante.

— M. d'Égly, auteur du *Journal de Verdun* et d'une mauvaise *Histoire de Naples*, vient de donner au public une traduction française de la *Callipédie, ou l'art de faire de beaux enfants*[1].

Ce poëme, composé en latin par l'abbé Quillet, durant la minorité de Louis XIV, est divisé en quatre chants. Le premier traite du choix des époux; le second, du devoir conjugal; le troisième, de la grossesse des femmes et de la nourriture convenable pour faire des enfants robustes; le quatrième, qui est sans contredit le plus beau, de la façon dont on doit instruire les enfants dès qu'ils sont nés pour les engager à connaître, à aimer et à servir le Créateur.

La poésie de cet ouvrage est tendre, facile, ingénieuse, élégante et harmonieuse. Vous y verrez ce que le sujet renferme de plus libre, mais une gaze légère vous donnera occasion de deviner ce que l'auteur ne pouvait pas développer avec décence. Le traducteur a rendu par des grossièretés les finesses de son original, ou bien il ne les a pas rendues. Tantôt c'est l'étourdi de la comédie qui fait entendre ce qu'il fallait cacher, tantôt c'est un sot qui embrouille ce qu'il fallait éclaircir.

Lorsque Quillet donna son poëme, il y inséra des vers sanglants contre le cardinal Mazarin, dont il n'était pas content.

1. Paris, Durand, 1749, in-8. D'après Quérard, le sous-titre de cette traduction serait : *Manière d'avoir de beaux enfants.*

Ce ministre, ayant lu l'ouvrage, fit avertir l'auteur de lui venir parler. Au lieu de lui témoigner du ressentiment, il se plaignit seulement avec douceur de ce qu'il l'avait si peu ménagé. « Vous savez, ajouta-t-il, qu'il y a longtemps que je vous estime. Si je ne vous ai pas fait du bien, prenez-vous-en aux importuns qui m'obsèdent et qui m'arrachent les grâces. Je vous promets que la première abbaye qui vaquera sera pour vous. » Quillet, touché de tant de bonté, se jeta aux genoux du cardinal, lui demanda pardon, promit de corriger son poëme, et obtînt la permission de le lui dédier. Il le fit réimprimer bientôt, et l'adressa à l'Éminence qui, peu de temps auparavant, lui avait donné un bénéfice considérable.

Le cardinal Mazarin n'aimait point les lettres, et de tous ceux qui les cultivèrent de son temps, il n'y eut que Quillet et Benserade qui obtinrent de lui quelques grâces. L'aventure du dernier a quelque chose d'assez plaisant. Mazarin se trouvant un soir chez le roi, parla de la manière dont il avait vécu à la cour du pape, où il avait passé sa jeunesse. Il dit qu'il aimait les sciences, mais que son occupation principale était la poésie, où il réussissait assez bien et qu'il était à la cour de Rome comme Benserade était à celle de France. Quelque temps après, il sortit et alla à son appartement. Benserade arriva une heure après; ses amis lui reportèrent ce qu'avait dit le cardinal. A peine eurent-ils fini que Benserade, tout pénétré de joie, les quitta brusquement sans rien dire. Il courut chez le cardinal et heurta de toute sa force pour se faire entendre. Le cardinal venait de se coucher; Benserade pressa si fort et fit tant de bruit qu'on fut forcé de le laisser entrer. Il courut se jeter à genoux au chevet du lit de Son Éminence et après lui avoir demandé mille fois pardon de son effronterie, il lui dit ce qu'il venait d'apprendre et le remercia, avec une ardeur inexprimable, de l'honneur qu'il lui avait fait de se comparer à lui pour la réputation qu'il avait dans la poésie. Il ajouta qu'il en était si glorieux qu'il n'avait pu retenir sa joie et qu'il serait mort à sa porte si on l'eût empêché de venir lui en témoigner sa reconnaissance. Cet empressement plut beaucoup au cardinal; il l'assura de sa protection, lui envoya, six jours après, une pension de 2,000 francs, et lui accorda dans la suite d'autres grâces plus considérables.

— Un anonyme vient de publier un volume de lettres de

L'Aquitaine dans sa statue
Contemple déjà ce héros;
Fière de couler à sa vue,
La Garonne élève ses flots;
Ses peuples charmés applaudissent,
De leurs chants les airs retentissent,
Seine, je t'entends murmurer;
Mais sur tes bords Louis respire,
Dans le reste de ton empire
Permets à l'art de le montrer.

O toi qui dois à notre zèle
Retracer ce roi bien-aimé,
Par la grandeur d'un tel modèle
Que ton ciseau soit animé!
Qu'un front serein peigne son âme,
Dans ses yeux fiers et pleins de flamme,
De la bonté marque les traits.
Qu'il s'offre au faîte de sa gloire
Quand, s'arrachant à la victoire,
Il vole au-devant de la paix.

Grand Dieu, qui pour un roi, ta plus parfaite image,
Vois l'amour empressé de ses heureux sujets,
Daigne de ta bonté nous conserver ce gage :
Un roi qui du pouvoir fait un si digne usage
Est le plus grand de tes bienfaits.

LIV

L'Histoire naturelle[1] réussit médiocrement chez les gens instruits; ils y trouvent des longueurs et des obscurités, de la confusion, trop de facilité à adopter des systèmes. Les femmes, au contraire, en font cas. Elles paraissent charmées de pouvoir lire avec bienséance un livre imposant où il se trouve beaucoup de choses libres et des détails qui les intéressent infiniment. Si une lecture assez réfléchie me mettait en droit de juger un si grand ouvrage, je dirais que M. de Buffon voit très-bien les faits, et médiocrement les choses métaphysiques; qu'il a plus de lumières que de netteté dans l'esprit, que sa manière de

1. La première série de la grand édition, en 44 vol. in-4°, parut de 1749 à 1767.

— Confrère, lui répond le prêtre,
Ce que tu dis pourrait bien être :
Du siècle je suis le rebut;
Mais le bon goût n'a qu'à paraître,
Alors nous serons but à but. »

— On soupçonne le chevalier de Mouhy d'être auteur des *Mémoires de Poligny*, qui viennent de paraître[1]. Ce roman me paraît assez mauvais pour être de lui. Poligny, dans le cours de ses voyages, voit à La Haye Mlle de Rohancy, dont il devient amoureux et qu'il rend amoureuse de lui. Des incidents, qui font le nœud de la fable, les empêchent d'être l'un à l'autre. Poligny, de retour dans sa patrie, est uni à une jeune personne pour laquelle il n'a point de goût. Quelque temps après, Mlle de Rohancy vient se présenter en homme pour servir sa rivale; c'était un déguisement qu'elle avait imaginé pour voir de plus près son amant. Un évanouissement tout à fait malheureux instruit Mme de Poligny du sexe de son valet de chambre. Un aveu naïf raccommode tout. Mme de Poligny est apaisée, et les deux rivales ne se quittent plus. Une femme de chambre qui avait du goût pour le prétendu valet de chambre devient jalouse et avertit Poligny. Il les surprend un jour couchées ensemble et les perce toutes les deux. Mme de Poligny, avant d'expirer, reproche à Poligny sa cruauté et son erreur, et lui montre l'objet qu'il vient d'assassiner. Le meurtrier se condamne à un exil éternel, et c'est dans cet exil qu'il a écrit ses mémoires.

Le fond de ce roman est extrêmement usé; les incidents, trop multipliés et trop romanesques, le style diffus, plat et trivial. Cet ouvrage a eu le sort qu'il méritait, on n'en a pas parlé vingt-quatre heures.

— *L'Ombre du grand Colbert, le Louvre et la Ville de Paris. Dialogue*[2]. Tel est le titre d'un ouvrage qui a paru hier et qui ne peut manquer de faire du bruit. C'est une satire en prose contre notre ministère, accusé de ne point connaître et de ne pas aimer les beaux-arts. Il résulte de la lecture de ce livre que les

1. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu trouver la trace de ce livre que Raynal attribue seul au chevalier de Mouhy.

2. La Haye, 1749, in-12. Réimprimé avec les *Réflexions sur quelques causes de l'état présent de la peinture en France*, s. l., 1752, in-12.

superbes édifices que M. de Colbert avait achevés sous le règne de Louis XIV, pour l'embellissement de notre capitale, n'ont pas été entretenus; que ceux qu'il avait projetés n'ont pas été suivis. A la place de ces monuments de notre bon goût et de notre magnificence, on a vu s'élever des édifices si ridicules qu'ils annoncent à l'étranger qui les voit une nation pauvre et barbare.

Cet ouvrage, qu'on ne peut lire avec plaisir si on ne connaît bien Paris, est de M. de La Font, auteur de quelques *Réflexions sur la peinture* et d'une critique de l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*[1]. Son style ne vous plaira pas; il n'est ni correct, ni élégant, ni concis, mais vous serez peut-être échauffé par le zèle et l'enthousiasme qui règnent dans cette production. Deux faits que je vais rapporter justifieront à vos yeux la vivacité et même l'amertume de l'écrivain.

Lorsque Le Nôtre, le premier homme qu'il y ait jamais eu pour la distribution des jardins, travaillait à ceux de Versailles, Louis XIV voulut l'entretenir sur cela. A chaque grande pièce dont cet homme célèbre marquait au roi la position et décrivait les beautés qui lui étaient destinées, le prince l'interrompait en lui disant : « Le Nôtre, je vous donne 20,000 francs. » Cette magnifique approbation fut si souvent répétée qu'elle fâcha le généreux artiste. Il s'arrêta à la quatrième interruption et dit à son maître : « Sire, Votre Majesté n'en saura pas davantage, je la ruinerais. » Comparez ce trait de générosité avec le trait d'avarice qui va suivre. Il fut proposé, sous le ministère du cardinal de Fleury, d'abattre le Louvre pour vendre les matériaux. Cette extravagante proposition fut écoutée, mise en délibération, et allait passer tout d'une voix, lorsqu'un des membres de cette assemblée, qui heureusement pour l'honneur de la nation n'avait ni fièvre ni transport, demanda qui serait le garant de l'entreprise de cette démolition, dont les exécuteurs pouvaient s'assurer d'être assommés par tous les citoyens au premier coup de marteau. La seule crainte d'une émotion fit échouer l'indigne projet de détruire le plus bel édifice qui soit dans l'univers.

M. de Voltaire, indigné comme le reste de la nation du

1. De Raynal lui-même. Voir plus haut, p. 181.

triste état où on voit le Louvre, vient d'exprimer ses sentiments dans les vers suivants :

Monuments imparfaits de ce siècle vanté,
Et qui sur les beaux-arts a fondé sa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire,
Faire un juste reproche à sa postérité?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on nous admire,
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever?

Sous quels débris honteux, sous quel amas rustique
On laisse ensevelir un chef-d'œuvre divin!
Quel barbare a mêlé la bassesse gothique
A toute la grandeur des Grecs et des Romains?

Louvre, palais pompeux dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ton maître et ton appui;
Embellis ces climats que sa vertu décore,
Et dans tout ton éclat montre-toi comme lui.

— Les Académies des sciences et des belles-lettres ont tenu leurs assemblées publiques mardi et mercredi, selon leur usage. Comme il ne s'y est rien passé de particulier et que les dissertations qu'on y a lues n'ont roulé que sur des matières sèches et communes, je ne vous en dirai rien. M. de Bougainville, qui a succédé à M. Fréret dans l'importante place de secrétaire de l'Académie des belles-lettres, lut l'éloge de M. Otter, ce savant Suédois qui, après avoir changé de religion, s'était donné à la France. Ce morceau était écrit avec assez de philosophie, beaucoup d'élégance et une extrême décence. On trouva seulement que l'auteur s'étendait trop sur les expéditions de Thomas Koulikan, à l'occasion d'un voyage que M. Otter avait fait en Perse durant le règne de cet usurpateur. Il fit une dissertation aussi déplacée sur la nécessité de savoir les langues orientales, à l'occasion de l'honneur qu'on avait fait à M. Otter en lui confiant les livres de ce genre qui sont dans la Bibliothèque du roi. Ces critiques n'empêchent pas qu'on n'ait conçu de grandes espérances des talents du jeune secrétaire. Comme il est d'une santé faible, M. de Foncemagne, homme d'esprit et de goût, s'est chargé d'une partie du travail qu'il y a à faire dans cette place.

sément ou par la respiration ou avec les aliments, que de là ceux qui convenaient à chaque espèce se rendaient dans les parties des mâles propres à les renfermer où à les nourrir, et qu'ils passaient ensuite dans les femelles où ils trouvaient des œufs dont ils se saisissaient pour s'y développer. Selon cette idée, quel nombre prodigieux d'animaux primitifs de toutes les espèces! tout ce qui respire, tout ce qui se nourrit ne respire que d'eux, ne se nourrit que d'eux. Il me semble cependant qu'à la fin leur nombre viendrait nécessairement à diminuer et que les espèces ne seraient pas toujours également fécondes. Voilà à peu près où sont demeurés les anatomistes et les physiciens au sujet de la génération. On fait contre tous ces systèmes des difficultés qui les rendent insoutenables. Il me reste à vous exposer le système auquel les recherches les plus exactes et les expériences les plus réitérées ont conduit M. de Buffon. Selon lui, le moyen le plus simple dont la nature puisse faire usage pour renouveler les êtres organisés, est de rassembler dans un être une infinité d'êtres organiques semblables et de composer tellement sa substance qu'il n'y ait pas une partie qui ne contienne un germe de la même espèce, et qui par conséquent ne puisse elle-même devenir en tout semblable à celui dans lequel elle est contenue. Cet appareil paraît d'abord supposer une dépense prodigieuse et entraîner la profusion. Cependant ce n'est qu'une magnificence assez ordinaire à la nature et qui se manifeste dans les vers, les polypes, les ormes, les saules, et dont chaque partie contient un tout qui par le seul développement peut devenir une plante ou un insecte. Suivant cette idée, un individu n'est qu'un composé d'une infinité de figures semblables et de parties similaires, lesquelles peuvent toutes se développer de la même façon selon les circonstances et en former de nouveaux tout comme le premier. Je n'entrerai point dans le détail des raisons métaphysiques et des expériences sur lesquelles M. de Buffon appuie cette opinion singulière. Je me contenterai de vous dire qu'il trouve que ce système s'étend non-seulement à la génération des animaux, mais encore à la reproduction des végétaux et des minéraux.

On ne peut disconvenir que cet ouvrage ne soit profond, mais il me semble que l'auteur n'a pas daigné proportionner son érudition, son style même, au commun des lecteurs. Il

« C'est la marque d'un bon esprit que de savoir vivre avec soi-même. Ne faites pas dépendre votre paix ni des hommes, ni de la fortune ; apprenez à être votre ami.

« C'est l'esprit qui pense, le cœur se contente de sentir; mais c'est de ce qu'il sent que l'esprit pense quand il pense bien.

« Il y a des revers de fortune qui font honneur à la vie d'un homme, comme des couleurs sombres font sentir la force d'un tableau. »

— M. de Bonneval, auteur d'une *Critique sur des lettres philosophiques*, d'un *Livre sur l'éducation*[1], et de quelques autres brochures aussi peu connues, est dans l'usage de faire des épigrammes sur la plupart des événements et des ouvrages. Il vient de faire courir des vers sur *l'Esprit des Lois* de M. de Montesquieu. J'ai l'honneur de vous les envoyer, non comme bons, mais comme étant fort répandus dans le public et ayant pour objet un auteur célèbre :

Vous connaissez *l'Esprit des Lois ;*
Que pensez-vous de cet ouvrage?
Ce n'est qu'un pénible assemblage
De républiques et de rois:
On y voit les mœurs de tous âges
Et des peuples de tous les lieux,
Les civilisés, les sauvages,
Leurs législateurs et leurs dieux.
Sur tous ces objets d'importance,
L'auteur nous laisse apercevoir,
Non une simple tolérance,
Mais une froide indifférence :
Tout lui paraît fruit de terroir.
Le sol est la cause première
De nos vices, de nos vertus;
Néron, dans un autre hémisphère,
Aurait peut-être été Titus.
L'esprit n'est que second mobile,
Et notre raison versatile
Est dépendante des climats :
Féroce au pays des frimas,
Voluptueuse dans l'Asie,
Le moindre ressort ici-bas
Détermine sa fantaisie.

1. Les *Éléments de l'éducation.* Paris, 1743, in-12.

Ainsi, sous un grand appareil,
On peut, dans le siècle où nous sommes,
Par les seuls degrés du soleil
Calculer la valeur des hommes.
Sur ce point seul, législateurs,
Établissez bien vos maximes,
Dirigez les lois et les mœurs,
Distinguez les vertus des crimes.
Sur l'air réglez vos sentiments;
Un pays devient despotique,
Républicain ou monarchique
Par la force des éléments.
La liberté n'est qu'un vain titre,
Le culte un pur consentement,
Et le climat seul est arbitre
Des dieux et du gouvernement.
Ce n'est point un esprit critique
Qui me sert ici d'Apollon :
Voilà toute la politique
De notre anonyme Solon.

— L'abbé de La Porte publia, il y a un an, un *Voyage au séjour des ombres*[1]; c'était une critique, plus élégante que piquante, de la plupart des nouveautés littéraires. La suite de cet ouvrage paraît depuis peu de jours. C'est un réchauffé de tout ce qui a été dit sur *Denys le Tyran*, sur *Sémiramis*, sur *Catilina*, sur quantité d'autres ouvrages moins importants. L'auteur, plus dévot que politique, attaque le livre des *Lois* du côté de la religion. M. de Montesquieu avait avancé que c'était le climat qui déterminait les peuples à embrasser un culte plutôt que l'autre. On le presse ici sur cela, et il faut convenir que sa logique est peut-être aussi en défaut que sa foi sur ce point important. L'abbé de La Porte a semé dans sa brochure trois ou quatre anecdotes que vous ne serez pas fâchée de trouver ici.

Lorsque l'abbé Prévost publia la *Vie de Cicéron*, il l'envoya à l'abbé Desfontaines; celui-ci le remercia de son présent, lui dit qu'il le trouvait admirable, et qu'il le critiquerait pourtant dans son journal, par la raison que si Alger était en paix avec tout le monde, Alger ne pourrait pas vivre.

1. 1749, in-12.

L'abbé d'Olivet a toujours été en butte aux sarcasmes de l'abbé Desfontaines. Comme le premier n'avait jamais fait que des traductions et le second des ouvrages de critique, leur haine aurait dû, ce me semble, être moins vive ; ce qui fit dire à l'abbé d'Olivet : « Pourquoi l'abbé Desfontaines se déchaîne-t-il si fort contre moi? Nous courons tous deux une carrière différente! Il travaille à décrier les vivants, et moi à ressusciter les morts. »

Lorsque Voltaire donna sa *Zaïre*, elle fut reçue avec de grands applaudissements, ce qui n'empêcha pas que le parterre ne trouvât quelques endroits qui méritaient sa censure. Le poëte qui, à cet égard, a toujours été très-docile, fit tous les changements que le public avait jugés nécessaires pour la perfection de la pièce. Le comédien Dufresne, qui s'était beaucoup fatigué à apprendre une première fois son rôle, refusa opiniâtrément de mettre dans sa tête les nouveaux vers que Voltaire lui apportait tous les jours. Un stratagème heureux et singulier mit fin à ce différend. Le poëte sut que le comédien devait donner un grand dîner à ses amis. Il fit faire pour ce jour-là un pâté de perdrix et le lui envoya, avec défense à la personne qui en était chargée de dire d'où le présent venait. Il arrivait dans des circonstances trop favorables pour qu'on ne lui fît pas un accueil des plus gracieux. Dufresne le reçut avec reconnaissance, et remit à un autre temps le soin de connaître son bienfaiteur. Le pâté fut servi à l'entremets, aux grandes acclamations de tous les convives. L'ouverture s'en fit avec pompe et avec la même curiosité que si l'on eût assisté à la première représentation d'une pièce nouvelle; mais la surprise égala la curiosité et le plaisir surpassa la surprise à la vue de douze perdrix tenant chacune dans leur bec plusieurs billets qui, semblables à ces feuilles mystérieuses dont se servaient autrefois les sibylles pour exprimer leurs oracles, contenaient tous les vers qu'il fallait ajouter, retrancher ou changer dans le rôle de Dufresne. Il ne fut pas difficile alors de connaître l'auteur du présent, et il fut impossible au comédien de résister plus longtemps aux empressements du poëte et aux désirs du public.

— On vient de représenter un opéra intitulé *Naïs*, dont les paroles sont de M. de Cahusac et la musique de M. Rameau[1].

1. Représenté pour la première fois le 22 avril 1749, et repris en 1764.

Le prologue, qui a été fait à l'occasion de la paix, représente les Titans escaladant les cieux et foudroyés par Jupiter. Il y a des longueurs dans la versification, et il n'y a rien de piquant dans la musique. Les monts que les Titans entassent pour arriver au ciel forment le coup de théâtre le plus frappant que j'aie jamais vu; on a évité dans ce prologue les fadeurs qui régnaient au théâtre de l'Opéra dans le dernier siècle. Les louanges de Louis XIV y étaient poussées à un excès qui nous rendait la fable de toute l'Europe. On se souvient encore qu'après nos malheurs d'Hochstædt, un officier allemand demanda d'un ton railleur à un officier français : « Hé bien, monsieur, fait-on toujours des prologues d'opéras en France? »

Le sujet de l'opéra est assez simple. Naïs préside aux jeux isthmiques, qui se célébraient tous les ans à Corinthe en l'honneur de Neptune. Trois amants de Naïs saisissent cette occasion pour déclarer leur passion. Comme ils ne peuvent rien apprendre de la beauté qu'ils adorent, Tirésie, qui lit dans l'avenir, est consultée sur le succès de leur amour. L'oracle se déclare en termes couverts pour Neptune, qui se trouve être un des trois amants, mais déguisé; il se fait connaître, et ses feux sont couronnés.

Quoiqu'on soit à la sixième représentation de *Naïs*, son sort ne paraît pas encore décidé; le poëme est très-lyrique et renferme un assez grand nombre de beautés de détail; mais il y a un peu de confusion et on n'y trouve pas assez d'intérêt. Le musicien paraît moins vif, moins nombreux, moins varié dans cet ouvrage que dans les autres qu'il a donnés. Ses chœurs sont très-beaux et peut-être supérieurs à tout ce qu'il a fait en ce genre, mais on n'est pas aussi content de ses accompagnements, qui, le plus souvent, n'ont point de rapport avec les paroles. L'harmonie mécanique suffirait en Italie; en France nous voulons encore une harmonie imitative. Dans le second acte de ce poëme, Tirésie consulte le chant des oiseaux pour savoir ce qu'il doit répondre aux amants qui le consultent. Ce chant, qui devait être le plus brillant du poëme, a été totalement manqué par le musicien. Les ballets, qui étaient comptés autrefois pour assez peu de chose, sont presque devenus la partie essentielle de nos opéras. Maltayre, qui les composait avec assez de goût, mais sans imagination, a cédé sa place à Lany, qui y jette de la gaieté, de la vivacité et de la variété.

Boucher, qui est le meilleur peintre que nous ayons pour le gracieux, dirigeait assez mal les décorations de l'Opéra, parce qu'il n'entendait pas la perspective; Pierre, qui l'a remplacé, a réuni tous les suffrages, et il nous a donné un palais de Neptune que les ignorants et les connaisseurs regardent tous comme une très-belle chose. Pour exprimer le mépris qu'il a pour les paroles et la musique et son admiration pour les décorations, le poëte Roy a dit que c'était un méchant dîner servi avec des assiettes d'argent.

Roy, qui est l'ennemi éternel de tous les auteurs qui réussissent et qui est singulièrement piqué contre Cahusac, qui l'a chassé du théâtre lyrique, fait courir l'épigramme suivante sur le nouvel opéra :

Dans ce prodige nouveau
D'impertinence complète,
J'ai reconnu le poëte,
Mais je ne connais point Rameau.

— M. Dulard, de l'Académie de Marseille, vient de publier un poëme français de cinq ou six mille vers, intitulé *la Grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature*[1]. Le premier chant roule sur le ciel; le second, sur la mer; le troisième, sur la terre considérée comme élément; le quatrième, sur le spectacle de la campagne; le cinquième, sur le naturalisme des animaux; le sixième, sur l'âme de l'homme; le septième enfin, sur le cœur de l'homme et ses affections. Je ne me rappelle pas avoir vu d'ouvrage qui ait eu un sort aussi funeste qne ce long poëme. On n'en a point parlé vingt-quatre heures.

L'auteur a été traité comme il méritait; ses raisonnements sont sans ordre et sans logique, ses images sans feu et sans grâces, ses pensées sans nouveauté et sans finesse, ses faits sans choix et sans agrément. Je ne vous parle pas de ses vers, ils n'ont pas assez d'élévation pour faire de la prose un peu noble.

— Je sors de la première représentation d'*Aristomène*[2], tragédie nouvelle de M. Marmontel? Cette pièce, qui a de grands

1. Paris, 1749, in-12.
2. Représentée le 30 avril 1749.

défauts, a été reçue avec de grands applaudissements. Quand je l'aurai revue, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte avec tout le soin que méritent une nouveauté de cette importance et un auteur qui est la seule espérance de notre théâtre.

XLVIII.

Il y a environ huit jours qu'on a publié ici la traduction d'un roman anglais intitulé *David Simple*[1]. Le but de ce livre, qui a de grands traits de ressemblance avec *Paméla*, est de montrer la rareté des honnêtes gens. Si vous lisez cet ouvrage, je crois que vous serez fortement remuée, non par des incidents singuliers ou extraordinaires, mais par l'intérêt que vous prendrez aux personnages que vous verrez parler ou agir. Les caractères sont rendus avec force et naïveté; quelques personnes les trouvent trop multipliés et trop détaillés, je ne suis pas de ce nombre. L'auteur a une sagacité singulière pour démêler les artifices que le vice emploie pour se cacher, et pour découvrir les motifs qui peuvent déterminer les hommes. Je ne me souviens pas d'avoir trouvé autant de logique dans un ouvrage de cette nature. L'obscurité et le désordre, si communs aux livres anglais, ne se trouvent point heureusement dans celui dont j'ai l'honneur de vous entretenir; mais on y a été moins heureux dans le choix des images, qui sont souvent basses et quelquefois désagréables. Le style du traducteur n'est ni correct ni élégant; il ne manque ni de force ni de clarté. Ce roman, avec ses bons et ses mauvais côtés, partage Paris; en général, les hommes en sont plus contents que les femmes.

— J'ai eu l'honneur de vous annoncer une tragédie nouvelle de M. Marmontel; je vais tâcher de vous donner une idée juste de cet ouvrage, qui fait un très-grand bruit. Aristomène, citoyen de Messine, a délivré ses compatriotes du joug des Spartiates. Son mérite et son bonheur lui ont fait beaucoup d'ennemis dans sa république. Sa femme, qui craint qu'il ne succombe sous

1. *Le Véritable Ami, ou la vie de David Simple*, par Sarah Fielding (traduit l'anglais par de La Place). Amsterdam (Paris), 1749, 2 vol. in-12.

leurs intrigues, se jette avec son fils entre les bras des Spartiates pour l'attirer chez eux, ou pour les engager à faire en sa faveur la guerre aux Messéniens. L'intention de cette femme est aussi obscure dans la pièce que sa démarche était dangereuse pour elle. Sparte renvoie à Aristomène sa femme et son fils. Ce général, quoique touché de leurs bonnes intentions, les abandonne au Sénat, qui lui permet de sauver un des deux coupables; car l'auteur veut que le fils le soit, malgré son extrême jeunesse, et l'obéissance qu'il doit à sa mère. Aristomène ne choisit point, et parce que la chose est impossible, et parce qu'il arrive un événement qui l'en empêche : deux ou trois malhonnêtes gens animent le peuple contre lui; l'armée lui est fidèle et veut malgré lui prendre son parti; il se met entre les deux factions et saisit son fils qu'il est prêt d'immoler en leur présence si les soldats ne s'arrêtent pas. Cette action, moins héroïque que féroce, produit l'effet qu'il en attendait. Un de ses amis le défait de ses adversaires en les tuant, et réchauffe pour lui les gens vertueux en faisant son éloge.

Le caractère de cet homme est si beau qu'il efface celui du héros dont la vertu n'est que passive. C'est un philosophe sans expérience du cœur humain, un général pacifique à contretemps, un législateur qui craint de punir, un père aussi peu tendre qu'équitable puisqu'il laisse condamner un fils innocent, un époux ingrat qui abandonne sa femme, qui avait tout fait pour lui, à la vengeance de ses compatriotes encore plus qu'à la sévérité des lois, un citoyen sans énergie puisqu'il laisse sa république en proie à trois ou quatre scélérats qui la déchirent. Ce n'est pas tant à son pays qu'il sacrifie sa femme et son fils qu'à ces gens-là qu'il n'a pas seulement la force de haïr; en un mot, c'est un homme moitié sage et moitié imbécile, plus orateur qu'acteur, dont la patience vient d'insensibilité plutôt que de fermeté, qui est toujours dupe et martyr de ses principes et qui mérite toujours de l'être.

Au reste, les détails de cette pièce sont pleins d'esprit et même de génie. L'auteur s'exprime fortement et facilement; des pensées neuves, sans être forcées, sentencieuses sans être froides, ont fait supporter les absurdités qui fourmillent dans ce poëme; dans l'instant que le public était révolté par quelque événement bizarre, il venait quelques vers éclatants qui le réconciliaient

avec l'auteur et qui le déterminaient à l'admiration. Ce sentiment a prévalu sur l'autre; et *Aristomène*, après avoir roulé par terre jusqu'au quatrième acte, est monté aux nues où il se soutient. Les connaisseurs, les gens de l'art réclament, il est vrai, contre ce succès; mais le parterre est ferme dans son admiration, et ne se laissera pas sûrement renverser.

Trois réflexions finiront ce que j'ai à dire sur cette tragédie : 1° comme le grand mérite de l'auteur est de faire des vers, le premier acte est le meilleur; 2° les deux principales situations de la pièce, qui sont le choix qu'on lui laisse de sauver sa femme ou son fils, et le parti qu'il prend de vouloir égorger son fils pour arrêter les fureurs de l'armée, sont tirés, à ce qu'on m'a dit, de l'opéra de *Rhadamiste et Zénobie*, de l'abbé Metastasio; je n'ai pas ce livre sous la main pour vérifier le fait; 3° le sujet de cette tragédie est tiré de l'histoire de Corse; on l'a mise sous des noms grecs pour lui donner un air plus imposant.

— L'abbé Condillac, le seul Français qui écrive aujourd'hui avec succès sur la métaphysique, avait donné, il y a un an, l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*. Le succès de cet ouvrage l'a déterminé à publier un *Traité des systèmes*[1] dont il démêle les inconvénients et les avantages. Cette seconde production est en quelque façon une suite de la première; mais elle a sur son aînée l'avantage d'être plus claire et moins sèchement écrite.

L'analyse est de toutes les méthodes la meilleure pour faire des systèmes. Elle renferme deux opérations qui se bornent à composer et à décomposer ses idées. Par l'une, on sépare toutes les idées qui appartiennent à un sujet, et on les examine jusqu'à ce qu'on ait découvert l'idée qui doit être le germe de toutes les autres. Par la seconde, on les dispose suivant l'ordre de leur génération. La synthèse marche par une voie bien différente : elle descend par degrés des principes généraux aux connaissances les plus particulières; pour cela, elle se sert des notions abstraites, d'idées vagues et peu lumineuses. L'abbé de Condillac a prouvé par l'exemple des plus grands philosophes l'abus des systèmes abstraits fondés sur cette dernière méthode. Ces systèmes, selon lui, sont plus propres à éblouir l'imagina-

1. La Haye, 1749, 2 vol. in-12.

tion par la hardiesse des conséquences et à séduire l'esprit par l'enchantement de leurs principes. Ce qu'il y a de mieux traité dans cet ouvrage, c'est l'exposition ou la réfutation des systèmes de Leibnitz et de Spinosa. Le système des monades a des fondements peu solides; mais l'édifice en est hardi, extraordinaire, et par là très-propre à séduire l'imagination. L'auteur l'expose avec netteté et le réfute, ce me semble, avec succès. Le système de Spinosa fournit un exemple bien sensible des abus où entraînent les systèmes abstraits; il n'a ni la clarté des idées ni la précision des signes. Bayle a réfuté Spinosa en lui opposant les conséquences qu'il tire de ce système. Cette façon de réfuter ne frappe pas si fortement au but, car si ces conséquences ne sont pas des suites de ce système, ce n'est plus Spinosa qu'il attaque; et si elles en sont des suites, Spinosa répondra qu'elles ne sont point absurdes et qu'elles ne le paraissent qu'à ceux qui ne savent pas remonter aux principes des choses. On ne réussit jamais mieux à renverser un système qu'en détruisant ses principes. Or, c'est ce que fait l'abbé de Condillac : il démontre que Spinosa n'a nulle idée des choses qu'il avance, que ses définitions sont vagues, ses axiomes peu exacts, et que ses propositions ne sont que l'ouvrage de son imagination. Bayle, en attaquant les fantômes qui en naissent, imite ces chevaliers errants qui combattaient les spectres des enchanteurs; l'abbé de Condillac a fait plus, il a détruit l'enchantement.

— Mlle de Lussan, qui a passé sa vie à faire des romans historiques, vient encore, quoique âgée de quatre-vingts ans, d'en publier un qui est sec, froid et sans invention[1]. En voici l'idée.

Marie d'Angleterre, sœur d'Henri VIII, joignait à une beauté parfaite un esprit aimable, séduisant et supérieur; on ne pouvait se défendre de l'aimer : Charles de Brandow, duc de Suffolk, favori du roi et digne de l'être, ne put résister aux charmes de cette princesse, dont il avait gagné la confiance par des leçons utiles et des louanges données à propos : mais il voilait son amour avec tant de prudence que Marie même ne s'en apercevait pas. A la fin, il devint rêveur et avoua l'état de son âme à la princesse qui l'en pressa fort. Marie, après avoir traité Suf-

1. *Marie d'Angleterre, reine-duchesse.* Amsterdam (Paris), 1749, in-12.

folk avec toute la hauteur imaginable pour cacher elle-même sa passion, fit à son tour l'aveu des sentiments qu'il lui avait inspirés. Ils jouissaient paisiblement du bonheur de s'aimer et de se l'être dit, lorsque la politique destina Marie d'Angleterre à Louis XII, roi de France. Le duc de Valois, depuis François Ier, qui était allé au-devant de la nouvelle reine, en devint amoureux; mais ce fut inutilement. Milord d'Orset, qui nourrissait une forte passion pour Marie et qui était jaloux de Suffolk, qui était aussi du voyage, apprit au prince francais qu'il avait un rival. Valois, piqué de cette préférence, chagrina la reine, qui fut contrainte d'écrire à Henri VIII pour demander le rappel de Suffolk. Sur ces entrefaites, Louis XII meurt, et sa veuve retourne en Angleterre où elle épouse Suffolk.

— M. de Soubeiran vient de publier un ouvrage de morale intitulé *Considérations sur le génie et les mœurs du siècle*[1]. Ce livre est rempli de choses communes; les mauvais raisonnements y sont fréquents; il y a quelques fautes contre la grammaire, et beaucoup de tours forcés, obscurs, déclamateurs; je ne crois pas qu'il soit possible de voir des idées moins liées que celles qui sont répandues dans cet ouvrage, dont le mérite consiste dans un peu de chaleur et quelques expressions assez fortes. Voici les endroits de cette brochure qui m'ont paru les plus agréables :

« C'est faire une cruelle injure à une femme sage que de lui témoigner de la jalousie; c'est faire trop d'honneur à une femme galante et donner beau jeu à une coquette.

« La familiarité continue est le poison lent de l'amitié.

« Si les gens du monde entendaient bien leurs intérêts, le vrai chrétien et le philosophe seraient plus de leur goût. Ils devraient les aimer davantage; ils ne les trouvent jamais en concurrence. Ils ne les voient point leur disputer les biens ni les distinctions qu'ils recherchent si avidement, ni même les suffrages de la multitude dont ils sont si idolâtres. »

1. Paris, 1749, in-12.

SUR LES TRAGÉDIES DE M[me] DU BOCCAGE ET SUR UNE COMÉDIE CHARMANTE QUE M[me] DENIS, NIÈCE DE VOLTAIRE, DOIT DONNER CET HIVER.

Par des yeux vifs, mille attraits séduisants,
Les belles contre nous avaient de fortes armes;
Les dieux leur laissaient tous les charmes,
Elles veulent encore avoir tous les talents.
Au dieu des vers portons-en plainte amère;
Pourquoi leur donne-t-il de nouveaux agréments?
Elles avaient déjà trop de moyens de plaire.

LV

Les *Essais de morale et de littérature*, de l'abbé Trublet, qui n'avaient qu'un volume, viennent d'être réimprimés en deux. Les augmentations n'ont ni plus ni moins de prix que ce qu'on avait depuis dix ans. Tout le monde sait ici que ce livre n'est guère qu'une collection faite avec goût et avec soin de ce que l'auteur a entendu dire de meilleur aux plus illustres de nos écrivains avec lesquels il a passé sa vie. Cette circonstance domine le mérite de l'auteur, sans rien diminuer de celui de l'ouvrage. Si vous le lisez, vous y trouverez une logique et une précision admirables : beaucoup de jugement et peu d'imagination; plus de netteté que d'élévation dans les pensées; un style exact, mais maniéré; de petites finesses plutôt que des choses véritablement délicates; des discussions graves sur des objets quelquefois frivoles. Le travail se fait sentir à chaque page; à peine y entrevoit-on de temps en temps le génie. Cet ouvrage, dès qu'il parut, eut sa place marquée parmi les livres de second ordre, et il n'en est pas sorti. Voici les traits qui m'ont le plus frappé dans cette lecture :

« Les Français parlent souvent tous à la fois lorsqu'ils sont ensemble; leurs conversations sont bruyantes; on dirait au contraire, au silence qui règne au milieu d'une troupe d'Anglais, qu'ils méditent profondément, ou que ceux qui ne méditent pas craignent de troubler les autres. Les Français, au

lustre ; qu'elle prend nos humeurs, nos passions momentanées, pour nos vices, et qu'un peu moins d'ivresse dans sa gloire et surtout plus de sang-froid dans les guerres qu'on excitait contre lui l'auraient fait jouir de cette tranquillité qu'il cherchait depuis longtemps et dont il me paraissait si digne. Je ne voyais en effet en lui qu'une sensibilité trop grande, que trop peu de défiance pour ses premiers mouvements, qui avaient semblé l'égarer quelquefois, mais qui jamais n'avaient altéré les principes respectables de son cœur. J'y voyais l'humanité, l'honneur, l'amitié, gravés comme dans ses écrits, et le génie de l'île me parut bien rigide d'avoir compris dans sa punition les défauts qui nous viennent du sang aussi bien que ceux qui partent de notre âme. »

PORTRAIT DE L'ABBÉ LE BLANC.

« Je remarquai un homme assez laid et dont le front et les regards impudents arrêtèrent mon attention. J'eus bientôt développé tout son caractère : homme de néant et sans fortune, il cherchait à en imposer par la réputation d'un talent assez peu décidé, dur, caustique et peu sociable. Il s'était paré, comme tous les ours de son espèce, de tout ce qui peut adoucir quelquefois des défauts aussi considérables, c'est-à-dire qu'il avait sans cesse à la bouche les mots de probité, d'honneur, qu'il avait peut-être, mais qui ne sont, à vrai dire, qu'un très-léger mérite chez ceux qui n'ont passé ni par les places importantes, ni par les dignités, ni par les grands emplois ; qui n'ont aucune relation avec la république, qui y vivent isolés par état et par nécessité. Le talent, ou plutôt la ressource honnête contre l'indigence dans laquelle cet homme aurait vécu malgré tout le mérite qu'il se croyait, était de se connaître à toutes les superfluités que le luxe avait imaginées. Il en faisait un petit commerce clandestin, et lui-même s'en était assez bien fourni aux dépens de toutes les dupes qui passaient depuis longtemps par ses mains. »

— La tragédie d'*Aristomène* a été interrompue au milieu de son succès et après la sixième représentation, par une maladie

sérieuse survenue à un acteur, appelé Roselly, qui y joue un rôle très-important. On ne redonnera cette pièce que l'hiver prochain. — Il paraît depuis quelques jours un ouvrage considérable sur l'électricité, par M. Jalabert. J'aurai l'honneur de vous rendre compte de cet ouvrage aussitôt que je l'aurai lu.

L

M. Jourdan, auteur de quelques brochures peu connues et peu estimées, vient de publier une *Histoire de Pyrrhus, roi d'Épire*, en deux gros volumes in-12[1]. Il n'y a ni recherches, ni esprit, ni style dans cet ouvrage. Les caractères sont tous manqués, les réflexions ordinairement plates, les transitions négligées ou malheureuses. L'auteur a grossi son livre d'un grand nombre d'épisodes qu'il a mis dans la bouche de son principal personnage. Il a prétendu jeter par là de la vivacité dans son histoire, et il n'a fait que lui donner un air de roman qui déplaît à tous les gens de bon goût.

Le même auteur a saisi l'occasion de la tragédie d'*Aristomène* pour donner une vie de ce héros grec, ce qui a fait dire à plus d'un plaisant que M. Jourdan attendait que les autres écrivains eussent dîné pour vivre des miettes de leur table[2]. Le train paraît pris, depuis quelque temps, de publier l'histoire qui fournit des catastrophes au théâtre. La *Sémiramis* de Voltaire nous procura une rapsodie sous le nom d'*Histoire de Sémiramis;* le *Catilina* de Crébillon, une histoire burlesque et inintelligible de Catilina; enfin l'*Aristomène* de Marmontel vient de donner naissance à l'avorton que j'ai l'honneur de vous annoncer.

Puisque nous sommes sur *Aristomène*, je vais vous conter une petite anecdote qui lui appartient. Je ne sais si vous savez que nous avons deux théâtres, l'un italien et l'autre français. Les

1. Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12.
2. *Histoire d'Aristomène, général des Messéniens, avec quelques réflexions sur la tragédie de ce nom.* Paris, 1749, in-12.

Troupe au bon sens antipode,
Touche au dernier période
De ton avilissement.
Qui que tu puisses élire,
Après ce noir garnement,
A compter de ce moment
On n'a plus rien à te dire.

Jadis Apollon fut berger.
Même encore aujourd'hui sur les bords de la Seine
On voit paître un troupeau qu'il daigne protéger
Et compter trois fois la semaine.
Malgré les soins du dieu, cet illustre bétail
Essuie assez souvent de rudes escarmouches,
Et ne rentre guère au bercail
Sans être maltraité par certains loups farouches.
« Quoi! dit un jour Phœbus, mes nourrissons chéris
Seront toujours en proie à ce peuple féroce!
Qu'on me fasse venir d'Angleterre ou d'Écosse
Un bataillon de dogues aguerris.
— Eh! qu'avez-vous besoin d'une meute étrangère?
Lui répondit certain quidam :
Vous pouvez de Pluton emprunter le cerbère;
Mais faites mieux, ayez l'abbé Le Blanc. »

— L'Académie française adjugea, le jour de Saint-Louis, le prix de poésie au chevalier de Laurès. La lecture de l'ouvrage couronné fut suivie de quelques réflexions sur la nécessité et l'agrément de la rime, par M. de Fontenelle. Le public n'a pas trouvé mauvais qu'un homme âgé de quatre-vingt-treize ans fît un radotage; mais il a beaucoup blâmé les amis de cet illustre écrivain de le lui avoir laissé lire. M. de Marivaux nous régala d'une dissertation dans laquelle il examinait pourquoi les philosophes étaient plus respectés que les beaux esprits, Newton et Malebranche, par exemple, plus que Corneille et Racine. Il a dit sur cela des choses fines, profondes, agréables, que vous devinerez aisément. Le public, qui paraît depuis assez longtemps brouillé avec cet aimable auteur, s'est réconcilié avec lui à cette occasion. Je n'ai guère rien vu d'aussi applaudi, et j'ai peu vu de choses qui méritassent plus de l'être.

s'adressèrent dans ce dessein à M. Chamillard, qui leur dit de nommer son frère, évêque de Senlis. On fit courir alors la chanson suivante sur l'air de *Joconde :*

Quoi donc! était-elle endormie?
Jouait-elle à colin-maillard,
La malheureuse Académie,
Quand elle élut Jean Chamillard?
Est-il versé dans la science?
Des muses sera-t-il l'appui?
Son frère, ministre de France,
Corps pour corps répondra pour lui.

Les mêmes offres ayant été faites à M. Desmarets, ce ministre indiqua M. Mallet, un de ses commis, qui lui avait adressé peu auparavant une ode très-flatteuse. Cet événement fut suivi de ce triolet :

Monsieur Mallet vient d'être élu,
Il entend fort bien la finance;
A-t-il écrit, même a-t-il lu?
Monsieur Mallet vient d'être élu.
Monsieur Desmarets l'a voulu :
Il en a signé l'ordonnance;
Monsieur Mallet vient d'être élu,
Il entend fort bien la finance.

Cette chanson fut suivie de cette épigramme, qui a conservé sa réputation :

Parmi les beaux esprits il est mort un confrère :
Desmarets met Mallet à cette place-là.
Ainsi Rome eut jadis pour consul honoraire
Le cheval de Caligula.

Après l'élection de M. de Moncrif, auteur de l'*Histoire des chats*, coururent deux couplets sur l'air : *Pour la baronne :*

Par la chattière,
On voit les héros se glisser (*bis*).
L'historien de la gouttière
Chez les Quarante vient d'entrer
Par la chattière.

Chez les Quarante,
Tels auteurs n'entraient point jadis (*bis*).
Leur gloire était bien différente;
Mais aujourd'hui tous chats sont gris
Chez les Quarante.

— M. Bertin, receveur des parties casuelles, qui a 100,000 livres de rente et fort peu d'érudition, vient d'entrer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; on a dit assez plaisamment, ce me semble, à cette occasion, que la place d'Académie était tombée aux parties casuelles.

— Mlle de Saint-Phalier, fille publique et qui est actuellement à M. de La Garde, conseiller au Parlement, vient de publier un roman intitulé le *Portefeuille rendu*[1]. L'auteur feint qu'ayant acheté une maison de campagne, elle y a trouvé des ettres qu'elle donne au public. Ces lettres contiennent l'histoire de Mme de *** et du comte de ***. C'est une femme qui, après avoir vécu pendant quelque temps avec son mari dans la meilleure intelligence du monde, reçoit chez elle un des amis de son mari. Une conduite sage et régulière avait établi sa réputation; l'ami infidèle tente la conquête de cette femme vertueuse, et il réussit. De là le mauvais ménage dont le résultat est le couvent. Ce qui amène l'histoire de Sainte-Isidore, religieuse. Cette solitaire n'a eu d'autre vocation que la perfidie de son amant, et quel amant encore! un écolier qui était venu passer les vacances à Falaise, dans sa famille, où Sainte-Isidore avait été invitée. Cet écolier était grand, bien fait et délié. Il donna dans la vue d'Isidore. Quelle fille à sa place n'en eût pas fait autant? L'air de la campagne, la liberté qui y règne, les jeux innocents qu'on y invente pour s'amuser, la familiarité des deux sexes, la nature qu'on y contemple sous les formes les plus riantes; tout en un mot y inspire des désirs. La facilité qu'on a de les satisfaire empêche de les étouffer, on s'y abandonne; un pré, un bois, un bocage, le moindre ormeau suffit. Les commodités du lieu vous invitent, on s'y repose, on parle d'amour, on n'a pour témoin que la nature, et la nature triomphe. Sainte-Isidore l'éprouva; mais, les vacances passées, elle n'entendit plus parler de son perfide amant. Malheureusement pour elle, il la laissa grosse. Ce fruit

1. *Le Portefeuille rendu, ou Lettres historiques.* Paris, 1749, 2 parties in-12.

de l'automne mûrissait à vue d'œil. Comment le cacher? La mère de Sainte-Isidore s'aperçoit de la mélancolie de sa fille; elle en veut savoir la cause. Mais quel coup de foudre quand Sainte-Isidore lui déclare l'état où elle est! La douleur de la mère est si vive qu'elle ne survit que quinze jours. Enfin, Sainte-Isidore, après bien des chagrins, se détermine à entrer en religion. Voilà, en substance, ce que contiennent ces lettres. Le style en est long et plat, les images basses et communes, la narration froide et insipide; sans la singularité et la qualité de l'auteur, je ne vous aurais pas parlé de l'ouvrage, qui est dédié à Mme la marquise de Pompadour.

— M. Diderot, un de nos plus profonds métaphysiciens et de nos plus ingénieux écrivains, vient de publier un ouvrage intitulé *Lettres sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient*[1]. Cette production doit son origine à l'opération d'un aveugle-né à qui M. de Réaumur vient de faire abattre la cataracte. Il paraît que le but de l'auteur est de prouver que les aveugles-nés ont des idées différentes de ceux qui voient; que leur morale, leur métaphysique n'est pas la même; qu'ils croient que l'âme est au bout de leurs doigts; qu'ils ont une autre idée de la Divinité que nous; qu'il est impossible de leur prouver l'existence de Dieu par les merveilles de la nature; qu'ils sont naturellement insensibles, inhumains, amis de l'ordre, ennemis du vol, soit parce qu'on peut aisément les voler, soit parce qu'eux-mêmes ne peuvent pas facilement le faire sans être aperçus; enfin, que leur statique est plus sûre que la nôtre parce qu'ils se sont fait de leurs bras des balances si justes et de leurs doigts des compas si expérimentés, qu'ils perçoivent à merveille le poids des corps et la capacité des vaisseaux; que la surface des corps n'a guère moins de nuances pour eux que le son de la voix, et qu'il n'y a point à craindre qu'un aveugle prenne sa femme pour une autre, à moins qu'il ne gagnât au change; enfin un aveugle-né est un prodige. L'auteur insiste sur deux aveugles célèbres, l'un en France, l'autre en Angleterre.

M. Diderot alla, il y a peu de jours, à Puiseaux, village dans le voisinage de Paris, pour y voir un aveugle-né; il le trouva occupé à distiller des liqueurs; s'étant avisé de lui en témoigner

1. Londres (Paris), 1749, in-12.

sa surprise : « Je m'aperçois, monsieur, lui dit l'aveugle, que vous avez de bons yeux; vous êtes surpris de ce que je fais : pourquoi n'êtes-vous pas aussi étonné de ce que je parle? » Le bruit dirige aussi sûrement un aveugle que la vue dirige ceux qui voient. Celui dont on parle, ayant eu querelle avec son frère, saisit le premier objet qui lui tomba sous la main, le lui lança, l'atteignit au milieu du front et l'étendit par terre. Cette aventure le fit appeler à la police; les menaces ne l'intimidèrent point : « Que me ferez-vous? dit-il à M. Hérault. — Je vous jetterai dans le cul d'une basse-fosse, lui répondit le magistrat. — Eh! monsieur, lui répliqua l'aveugle, il y a vingt-cinq ans que j'y suis. » De là l'auteur tire une induction que, si nous avons du plaisir à vivre parce que nous voyons, les aveugles sortent de la vie comme d'un cachot, et ils ne doivent point avoir de regret à mourir.

En effet, Saunderson, autre aveugle-né, étant sur le point de mourir, ne put jamais être ébranlé sur son incrédulité. Après beaucoup de raisonnements auxquels le ministre ne savait que répondre, le moribond ajouta : « Voyez-moi bien, monsieur Holmes, je n'ai point d'yeux; qu'avons-nous fait vous et moi, l'un pour avoir cet organe, l'autre pour en être privé? »

Parmi beaucoup de difficultés qui sont très-bien éclaircies dans cette longue lettre, il en est quelques-unes où je crois que l'auteur n'a pas pris le bon parti. Celle-ci, par exemple : M. Diderot demande si un aveugle de naissance, ayant appris à distinguer par l'attouchement un cube et un globe de même métal, peut, dans le moment même que la vue lui est rendue, discerner deux corps et dire : « Voilà le globe, voilà le cube. » L'auteur soutient l'affirmative. Je suis persuadé du contraire, et j'imagine que Saunderson lui-même, qui avait inventé une arithmétique palpable et qui donnait des leçons publiques d'optique, n'aurait jamais pu, en recouvrant ses yeux, se servir de ses fils et de ses épingles placés sur une tablette pour faire ses démonstrations géométriques et ses opérations arithmétiques. Il aurait été forcé de refermer les yeux pour retrouver l'usage de tous ces fils et de toutes ces épingles.

Ces légères critiques n'empêchent pas que la lettre que je vous annonce ne soit très-adroite, très-ingénieuse, remplie d'une bonne et fine métaphysique, écrite avec beaucoup de

clarté et d'élégance. Les hardiesses qui s'y trouvent font qu'on la répand avec une sorte de précaution et de mystère. Le magistrat a sévi plus d'une fois contre des ouvrages où il y avait moins de philosophie.

— Depuis environ douze ou quinze mois, un jeu appelé *la comète* est devenu le jeu de tout le monde. M. de Boissy, attentif à saisir tous les petits ridicules, s'est emparé de ce sujet et l'a traité pour le théâtre italien. Je sors actuellement de ce spectacle, composé d'une comédie, d'un vaudeville et d'un ballet : tout cela s'est trouvé si misérable qu'on n'a pu finir la représentation.

— Notre très-illustre et très-célèbre musicien, M. Rameau, prétend avoir découvert le principe de l'harmonie. M. Diderot lui a prêté sa plume pour mettre dans un beau jour cette importante découverte [1]. Le ministère a jugé à propos que ce système fût développé par son auteur dans une assemblée de l'Académie des sciences. Le public attend avec impatience le triomphe d'un artiste qu'il adore, et qui lui procure tous les jours des plaisirs si vifs.

1. Cette collaboration de Diderot aux ouvrages du grand Rameau n'est pas, que nous sachions, autrement établie. Un passage du livre de Ch. Burney (*De l'état présent de la musique en France, en Italie*, etc., traduit par C. de Brack, Genève, 1809-1810, 3 vol. in-8), pourrait seul confirmer le dire de Raynal. Burney visita Diderot en décembre 1770, et après avoir entendu sa fille Angélique jouer du clavecin, obtint du philosophe non-seulement la communication de ses manuscrits sur l'art musical, mais leur abandon. Il ne peut être question du manuscrit du *Traité d'harmonie* signé par Bemetzrieder, qui parut en 1771. Que sont devenus les papiers de Ch. Burney? Voici l'extrait de son livre :

« J'ai causé souvent avec M. Diderot, j'ai eu lieu d'être charmé de trouver que parmi toutes les sciences que son vaste génie et sa profonde érudition ont embrassées, il n'y en a aucune qui l'intéresse plus particulièrement que la musique. Mlle Diderot, sa fille, est une des plus fortes claveciniste de Paris, et pour une femme elle avait des connaissances extraordinaires sur la modulation. Quoique j'aie eu le plaisir de l'entendre pendant plusieurs heures, elle n'a pas joué un seul morceau français. Tout était italien ou allemand; d'où il n'est pas difficile de fonder son jugement sur l'opinion du goût de M. Diderot dans la musique. Il entra avec tant de zèle dans mes vues sur l'histoire de son art favori qu'il me présenta une quantité de ses propres manuscrits qui auraient suffi pour un volume in-folio pour ce sujet. Je les regarde comme inappréciables venant d'un tel écrivain : « Les voici, « prenez-les, me dit-il, je ne sais ce qu'ils valent. S'ils contiennent quelques maté- « riaux pour votre projet, employez-les dans le cours de votre ouvrage comme votre « propriété, sinon, jetez-les au feu. » Mais malgré cette cession légale je me considère moi-même comme comptable de ces papiers non-seulement à M. Diderot, mais au public. »

Troupe au bon sens antipode,
Touche au dernier période
De ton avilissement.
Qui que tu puisses élire,
Après ce noir garnement,
A compter de ce moment
On n'a plus rien à te dire.

Jadis Apollon fut berger.
Même encore aujourd'hui sur les bords de la Seine
On voit paître un troupeau qu'il daigne protéger
Et compter trois fois la semaine.
Malgré les soins du dieu, cet illustre bétail
Essuie assez souvent de rudes escarmouches,
Et ne rentre guère au bercail
Sans être maltraité par certains loups farouches.
« Quoi! dit un jour Phœbus, mes nourrissons chéris
Seront toujours en proie à ce peuple féroce!
Qu'on me fasse venir d'Angleterre ou d'Écosse
Un bataillon de dogues aguerris.
— Eh! qu'avez-vous besoin d'une meute étrangère?
Lui répondit certain quidam :
Vous pouvez de Pluton emprunter le cerbère;
Mais faites mieux, ayez l'abbé Le Blanc. »

— L'Académie française adjugea, le jour de Saint-Louis, le prix de poésie au chevalier de Laurès. La lecture de l'ouvrage couronné fut suivie de quelques réflexions sur la nécessité et l'agrément de la rime, par M. de Fontenelle. Le public n'a pas trouvé mauvais qu'un homme âgé de quatre-vingt-treize ans fît un radotage; mais il a beaucoup blâmé les amis de cet illustre écrivain de le lui avoir laissé lire. M. de Marivaux nous régala d'une dissertation dans laquelle il examinait pourquoi les philosophes étaient plus respectés que les beaux esprits, Newton et Malebranche, par exemple, plus que Corneille et Racine. Il a dit sur cela des choses fines, profondes, agréables, que vous devinerez aisément. Le public, qui paraît depuis assez longtemps brouillé avec cet aimable auteur, s'est réconcilié avec lui à cette occasion. Je n'ai guère rien vu d'aussi applaudi, et j'ai peu vu de choses qui méritassent plus de l'être.

:TRE DE M. DE RESSÉGUIER, CHEVALIER DE MALTE, A DUFOUARD, CÉLÈBRE CHIRURGIEN DE M. LE COMTE DE CLERMONT.

Toi qui possèdes si bien
Le talent d'ouvrir les veines,
A tout l'art du chirurgien
Tu joins les notions certaines
D'Hippocrate et de Galien;
Et tu reçus encor des mains de la nature
Un esprit vif, modeste, une douceur qui plaît,
Qui, de nos qualités, est l'unique parure
Et la seule qui manque aux talents d'Arouet.
Cher Dufouard, reçois cette épître,
Reçois ces vers sortis d'un cerveau languissant;
Ils te sont dus à plus d'un titre,
Ils sont le faible fruit d'un cœur reconnaissant.
La lumière m'était ravie,
Je ne voyais déjà que l'horreur du tombeau,
Lorsque tu daignas de ma vie
Rallumer le triste flambeau.
Dans la vigueur de la jeunesse,
Touchant à mon dernier moment,
Pour mes amis, pour ma maîtresse,
Je n'avais plus de sentiment.
Tout s'éteignait en moi; mon débile génie
Ne produisait plus rien que des fantômes vains;
Je confondais Corneille et les fils d'Uranie
Avec les plus plats écrivains.
Cent fois avec plaisir, cent fois dans mon délire,
J'ai lu Moncrif, Le Blanc, le chantre d'*Alaric*,
Je croyais que Sophocle avait laissé sa lyre
Au froid auteur de *Chilpéric*.
Je mettais Vadius beaucoup plus haut qu'Horace.
O Linant, je vous admirais!
Je faisais plus, oui, je pleurais
A la *Venise* de La Place.
De cet affreux état ton secours m'a sorti,
Tu m'as rendu ce goût, cette clarté divine
Qui me font admirer le chantre de Henri
Et mépriser le trait qui crayonna *Nanine*.
Dufouard, que ne te dois-je pas?
Par tes soins assidus, par ton génie habile
Mes yeux verront encor les beaux yeux de Camille
Et jouiront de ses appas.

vous n'aviez eu la sottise de vous voir revivre avec éclat dans la postérité illustre que vous comptez qui naîtra de moi ? »

2° Les lettres de galanterie sont remarquables. L'auteur ne veut point que les femmes aient de l'amour, il aime mieux qu'elles n'aient que de la coquetterie. Je m'en étonne. M. de Saint-Marc est aigre et misanthrope, et les gens de ce caractère sont plus souvent amoureux que coquets. En général, cet écrivain montre peu d'estime pour les femmes. « Je me souviens, dit-il, d'une femme fort raisonnable ; son ami avait pris pour une jolie femme, mais peu estimable, un goût de passage. La dame lui reprochait de certaines honnêtetés vives qu'il avait pour la petite bonne, et le monsieur s'en justifiait en l'assurant que, quoiqu'il fût attaché à elle d'une certaine manière, il était pénétré d'un souverain mépris pour elle.—Eh ! monsieur, s'écria la dame, *méprisez-moi aussi, je vous prie.* »

3° Les *Réflexions sur les différents genres de poésie* composent la troisième partie de ce recueil. On y voit un million de paradoxes, et, comme l'auteur n'a pas une certaine étendue dans l'esprit, il ne parvient pas à leur donner de la vraisemblance. Cet écrivain s'acharne après La Mothe et Fontenelle ; c'est de l'ingratitude toute pure : sans eux il n'aurait jamais écrit et on sent aisément les efforts qu'il fait pour être leur singe. J'ai ouï dire à un homme de beaucoup d'esprit que M. de Fontenelle était *naturellement non-naturel.*

On ne donnera pas cet éloge à M. Saint-Marc, ou si vous l'aimez mieux, on ne fera pas de lui cette critique.

4° Les *Dialogues des dieux* sont la partie la plus brillante et la plus estimable des ouvrages de M. de Saint-Marc. Vous y trouverez des choses entortillées, des choses fausses, des choses étrangères, des choses dangereuses ; et, malgré cela, vous vous en amuserez.

M. de Saint-Marc a en général une fleur d'esprit qui plaît ; mais cet esprit est étroit et borné, il a de la délicatesse, mais peu de force et de précision. Sa manière est extrêmement gaie, mais elle devient quelquefois ridicule et guindée ou rampante ; vous serez étonnée qu'un écrivain qui a éminemment les vices de son siècle n'ait parlé qu'avec mépris de ses contemporains et avec admiration des écrivains de l'antiquité.

— M. Trochereau, secrétaire du maréchal d'Harcourt, vient

de nous donner la traduction en prose de quelques ouvrages anglais [1]. Sa préface est destinée à apprécier le mérite littéraire des Anglais et des Français. Il y a peu de goût, beaucoup de déclamation et une pédantesque profusion d'érudition dans ce long et ennuyeux morceau.

Le premier ouvrage traduit est l'*Essai sur la poésie* de Buckingham; c'est peu de chose en comparaison de l'*Essai sur la critique* de Pope, et moins que rien auprès de l'*Art poétique* de Boileau, chef-d'œuvre de goût et de poésie. Ce duc de Buckingham est le même qui, étant obligé de quitter la cour, alla voyager avec le duc de Rochester dans les diverses provinces d'Angleterre pour chercher des aventures. Sur je ne sais quelle route, ils aperçurent un cabaret fermé où était cette inscription: *Maison à louer*. L'envie les prend tout à coup d'être cabaretiers et ils l'exécutent. D'abord ils se bornèrent à se réjouir des passants, et ensuite ils déclarèrent la guerre aux maris des environs; ils les invitaient, leur faisaient bonne chère; et quand ils les avaient enivrés, ils allaient à leurs filles et à leurs femmes. Bientôt on ne parla dans la province que de la générosité des deux cabaretiers, le bruit parvint jusqu'au roi qui eut la curiosité de voyager de ce côté-là pour voir ce qui en était: il reconnut les deux cabaretiers, les ramena avec lui et les admit plus que jamais à sa familiarité.

La *Manière de traduire les poëtes*, par mylord Roscomon, est le second morceau du recueil. Le défaut ordinaire aux auteurs anglais de ne pas lier les parties de leur ouvrage est sensible dans celui-ci, où il y a d'ailleurs du goût, de la poésie et de l'imagination. Roscomon était un des plus généreux et des plus sages seigneurs de son siècle. On dit qu'un soir qu'il se retirait fort tard, il fut attaqué par trois scélérats qui étaient apostés pour l'assassiner. Il se battit avec tant de courage qu'il perça le premier; un gentilhomme qui passait par hasard vint à son secours, désarma le second de ses assassins, et mit en fuite le troisième. Ce gentilhomme était un officier réformé, d'une bonne famille, fort estimé, mais extrêmement pauvre. Pénétré de la reconnaissance la plus vive, Roscomon présenta son brave défenseur au duc d'Ormond, vice-roi d'Irlande, et le supplia de per-

1. *Choix de différents morceaux de poésie*. 1749, in-12.

On peut affirmer qu'il passe ou tout au moins qu'il égale tous les fameux graveurs modernes qui ont fait tant de bruit à Londres.

GRAVEURS EN BOIS.

La rareté de ceux qui ont excellé dans cette sorte de gravure en prouve la difficulté. On ne coupe pas le bois comme le cuivre, et depuis Albert Durer et le petit Bernard, qui vivait il y a deux cents ans, nous n'avons eu aucun homme célèbre en ce genre. Le sieur Papillon, qui ne travaille à la vérité qu'en petit, a fait ici des choses admirables pour la netteté des traits, la correction du dessin et l'agréable ordonnance de ses sujets. Le sieur Le Sueur grave aussi en bois très-proprement et dessine aussi avec beaucoup de correction les vignettes de livres, culs-de-lampe et armoiries. On ne doit point oublier le sieur Gauthier, qui grave et colore ensuite ses estampes par trois impressions successives. La suite considérable des grandes planches anatomiques qu'il a données ces années dernières au public est une preuve incontestable de son habileté en ce nouveau genre de peinture.

— La critique était autrefois grave et sévère, son air décent et majestueux en imposait; aujourd'hui elle imite nos Tabarins qui, avant de monter sur leurs tréteaux, se barbouillaient de lie le visage. Je n'ose vous dire de quoi la critique se barbouille: vous en jugerez vous-même par le titre du *Pot de chambre cassé, tragédie pour rire ou comédie pour pleurer*[1]. Le but de cet ouvrage polisson est de fronder nos tragédies et nos comédies modernes qui sont remplies de reconnaissances, de coups de poignard imprévus, d'ombres, d'oracles, et bigarrées de sentences au milieu des plus grandes douleurs ou des récits les plus animés. Le héros de la pièce est le prince Merdaucul et l'héroïne la princesse Foirantine. Le prince Propret est rival de Merdaucul ; le pot de chambre est un présent que Merdaucul a fait à sa maîtresse avant de partir pour la guerre; la conservation de ses jours est attachée au soin que la princesse doit prendre d'empêcher que ce pot précieux ne soit cassé. Un songe

1. (Par Grandval père.) A Ridiculomanie, chez Georges l'Admirateur, s. d.; in-8°. Plusieurs fois réimprimé.

était temps de finir. Il ouvre un moment les yeux; mais les fermant de nouveau, il tombe de son fauteuil sans prononcer une parole, il étend les bras, et ce mouvement fut le dernier de sa vie.

— M. l'abbé d'Olivet vient de publier trois volumes de poésies latines de différents auteurs[1]. La plupart de ces ouvrages sont des poëmes didactiques de quatre ou cinq cents vers prononcés par les jeunes jésuites à l'ouverture des classes. Tout n'est pas du même prix dans ce recueil; mais il y a des morceaux d'une grande beauté et d'une très-belle latinité. L'édition est une des plus jolies choses qui soient sorties depuis longtemps de nos presses.

— Les Comédiens français ont déjà donné cinq représentations d'une comédie nouvelle en trois actes et en vers de M. de Voltaire intitulée *Nanine*. En voici le sujet : le comte d'Olban, promis à une baronne sa parente, prend du goût pour Nanine, jeune paysanne élevée chez lui, et la veut épouser. Il était tout occupé de ce mariage, lorsqu'on lui remet une lettre tout à fait tendre que cette jeune personne envoyait avec de l'argent au village prochain à Philippe Hombert. Le comte, qui prend ce Philippe Hombert pour un rival qui lui est préféré, chasse de chez lui la jeune paysanne et renoue avec la baronne. Sur ces entrefaites arrive Philippe Hombert, qui se fait reconnaître pour le père de Nanine; le comte, accablé de remords, rappelle Nanine et se marie avec elle.

On trouve des défauts considérables dans cette comédie : 1° la scène est dans le château du comte, où il ne paraît pas que la baronne puisse se trouver avec bienséance; 2° le billet qui fait tout le nœud de la pièce est absurde, il n'y a que le comte qui y soit surpris; tous les spectateurs voient d'abord qu'il s'adresse au père de Nanine; ce qui fait qu'on prévoit de trop loin le dénoûment; 3° il est contre toute vraisemblance qu'une paysanne qui écrit à son père ne l'appelle pas son père; 4° le comte fait dépouiller et chasser Nanine, ce qui dément le caractère de philosophie qu'on lui a donné d'abord; 5° il y a peu d'action dans la pièce, ce n'est presque qu'un dialogue, encore le dialogue n'est-il pas toujours bon; 6° le comique de cette

1. *Poema didascalia nunc primum vel edita vel collecta.* 1749, 3 vol. in-12.

qui était sur la table et, après l'avoir pris, elle le congédia en lui remettant une lettre. Dès que le marquis eut descendu l'escalier, il lut le papier qu'on lui avait remis: Mme du Châtelet lui disait qu'elle mourait empoisonnée de sa main. Le marquis ne s'amusa pas à de vaines lamentations. Par une présence d'esprit assez rare, il alla chercher dans le lieu le plus proche du contre-poison qu'il fit prendre à sa maitresse. L'effet de ce remède fut si efficace qu'il n'est resté que le souvenir d'une action si extraordinaire.

Voici deux épitaphes que Voltaire a consacrées à son amie:

L'univers a perdu la sublime Émilie.
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité;
Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
Ne s'étaient réservé que l'immortalité.

« Quoi! verrons-nous toujours une simple mortelle
S'élever jusqu'à nous d'un vol audacieux?
Quoi! la nature lui révèle
Tous les secrets qu'à peine ont éclairés nos yeux? »
Ainsi parlent les habitants des cieux.
La mort frappe aussitôt un objet qu'ils détestent;
Dans le deuil, dans les pleurs les humains sont plongés.
Du Châtelet n'est plus, mais ses écrits nous restent:
Impitoyables dieux, vous n'êtes point vengés!

— Vous savez peut-être que Saint-Lambert est un officier lorrain qui passait depuis deux ou trois ans pour l'amant de Mme du Châtelet, et qu'on faisait honneur à Voltaire des agréments qui se trouvent dans les œuvres de cette dame. On fait allusion à ces deux opinions dans l'épitaphe que vous allez lire:

Ici-gît qui perdit la vie
Dans le double accouchement
D'un traité de philosophie
Et d'un malheureux enfant.
On ne sait précisément
Lequel des deux nous l'a ravie.
Sur ce funeste événement,
Quelle opinion doit-on suivre?
Saint-Lambert s'en prend au livre,
Voltaire dit que c'est l'enfant.

qu'à décrier la religion. Cet abus de l'esprit est la source de trois malheurs qui retombent sur les auteurs, sur le culte reçu, et sur les lettres : 1° les écrivains des livres impies sont exclus des honneurs de la société et de ceux de la littérature : 2° la religion, attaquée par de bons mots et par des plaisanteries, perd de sa dignité et de cet ascendant qu'elle avait pris sur les esprits : les hommes sages et éclairés ne sont pas ébranlés par les sophismes et les railleries des incrédules ; mais les libertins, les génies faibles, les jeunes gens, tous ceux qui courent après l'esprit, se laissent entraîner : 3° un troisième inconvénient très-sensible, c'est la perte des lettres en France. Depuis que nous ne croyons plus dans ce pays-ci, nous n'avons plus de Corneille, de Racine, de Despréaux, de La Bruyère ; il en renaîtra lorsque nous serons redevenus croyants. Ne trouvez-vous pas étonnant qu'un homme qui se mêle d'écrire fasse de si pitoyables raisonnements ? Voilà à quoi se réduit cette brochure qui est écrite d'un style maniéré, précieux et entortillé comme tout ce qui sort de la main du jésuite qui en est l'auteur.

— Voici une petite pièce de poésie qui a bien de l'agrément, elle fait du bruit ; quoique la pensée n'en soit pas nouvelle et qu'on la voie plus naïvement rendue dans une épigramme du bon Marot. On ne nomme point le père de cette ingénieuse et délicate bagatelle, où il se trouve quelques négligences.

L'Amour entouré des ris
Jouait avec la pomme accordée à sa mère
Par l'équitable Pâris.
Sa main folâtre et légère
La jetait, l'attrapait, la rejetait en l'air,
Quand tout à coup l'oiseau qui porte le tonnerre
S'élance, la saisit, et fuit comme un éclair.
L'Amour, désespéré, parcourt toute la terre ;
Vénus ne l'aimera jamais,
Qu'il n'ait trouvé le prix qu'obtinrent ses attraits.
L'aigle, planant sur nos rivages,
L'avait laissé tomber dans nos riants bocages
Où nos rois ont fixé leur cour.
Un héros parcourant cet auguste séjour
Les voit et lit ces mots : A la plus belle.
« Cette pomme, dit-il, regarde Pompadour. »
Il la lui porte devant elle ;
A l'instant arrive l'Amour :

A peine il aperçoit cet objet qui l'enchante
Que, transporté de joie, il se jette à son cou :
« Maman, s'écria-t-il, vous êtes bien méchante
De m'avoir fait chercher si longtemps ce bijou. »

— Il faut avouer que tous les discours académiques jouent de malheur. Ils sont mauvais et le paraissent. Quoi que porte la devise de MM. de l'Académie française, je pense que ceux qui n'ont que leurs discours de réception pour prétendre à l'immortalité courent risque de n'y parvenir jamais. Heureusement le maréchal, duc de Belle-Isle s'est ouvert d'autres routes, et il n'a pas besoin pour être inscrit au temple de mémoire du discours qu'il prononca lundi 30 juin, jour de sa réception. On s'attendait à un ouvrage qui réunirait les talents et les défauts du P. de La Neuville ; on n'a eu qu'un squelette sans vie, sans âme et sans couleur. L'abbé du Resnel répondit par un éloge grossier, direct et outré : le style, les choses, le débit de ce discours, tout annonçait plutôt le collége que l'Académie. La séance fut terminée par la lecture de quelques réflexions sur la poésie, par M. de Fontenelle. Ce Nestor du Pinde prétend prouver que la poésie a été inoculée avant la prose; et il fonde son paradoxe sur ce que les premiers hommes, n'ayant point l'usage de l'écriture, étaient obligés de retenir de mémoire les faits et les lois : or on retient plus aisément les vers que la prose. Après cette première dissertation, le dissertateur divise la poésie en fabuleuse, en spirituelle et en intellectuelle ou métaphysique. La poésie fabuleuse est celle où l'on emploie le système théologique des païens : ces divinités fabuleuses ont ouvert un vaste champ à l'imagination des premiers poëtes; mais depuis elles sont tombées de vieillesse, et l'usage qu'on en fait aujourd'hui n'est plus si merveilleux. La poésie spirituelle est, à proprement parler, ou le langage de l'esprit seul, ou celui du cœur. L'intellectuelle est entièrement livrée à la philosophie : telle est la poésie de La Motte. Ce petit ouvrage de M. de Fontenelle n'a pas eu le sort de ses autres productions, il a été peu applaudi. Il n'est pas difficile de trouver la cause de ce phénomène. La dissertation était remplie de paradoxes; il se trouvait peu de ces bluettes que l'auteur a semées avec tant de profusion dans ses autres ouvrages, et il louait excessivement La Motte, qui n'est plus de mode dans ce pays-ci.

Comme tous les événements deviennent ici la matière de quelque épigramme, voici ce que le poëte Roy a adressé aux académiciens :

Sur votre liste un nom que la gloire couronne
Vous rend bien fiers et bien hautains;
Pauvres gens, croyez-vous qu'un maréchal vous donne
Sauvegarde pour vos Cotins?

— M. Racine vient de nous donner un recueil en trois volumes des lettres que Rousseau a écrites ou de celles qu'il a reçues[1]. Quoiqu'elles ne paraissent que depuis quatre jours, elles ont excité tant de clameurs que l'éditeur a jugé à propos de désavouer cette collection. Si vous lisez ces lettres, vous y trouverez quelques jugements bien rendus, des détails de littérature qui auraient pu faire plaisir il y a trente ans, de l'aigreur contre ses ennemis, des jérémiades perpétuelles de l'auteur sur ses malheurs, une partialité visible contre les gens qui pensaient autrement que lui sur les matières du bel esprit, un style lourd et beaucoup de lieux communs. Rousseau, si admirable dans ses poésies, est à peine supportable dans sa prose. Pour vous dispenser de parcourir toutes ces lettres, qui sont peu agréables, je vais en extraire tout qui peut piquer la curiosité.

TOME Ier.

Les odes de La Motte sont de froides amplifications qui ressemblent beaucoup plus à des lettres qu'à des odes, commençant toutes pour ainsi dire par le monsieur, et finissant par le très-humble serviteur.

Rousseau, à l'occasion de la santé du vieux cardinal de Fleury, sur laquelle on n'osait pas trop s'expliquer, dit fort agréablement, ce me semble : « Il en faudrait presque revenir à la politique de cet Anglais du temps de Cromwell, qui écrivait à un ami : Il court différents bruits sur notre protecteur,

1. *Lettres de M. Rousseau sur différents sujets de littérature.* Genève (Paris), 1749-1750, 2 vol. in-12. Louis Racine, dans une lettre insérée au *Mercure* (4 août 1749), désavoua le titre d'éditeur de cette publication ; mais le *Nécrologe* (t. Ier, p. 47) dit qu'il contribua à la mettre au jour.

les uns croient qu'il est mort, les autres croient qu'il est vivant ; pour moi, je ne crois ni l'un ni l'autre. »

Racine fils, ayant souhaité d'être de l'Académie, l'abbé Desfontaines lui dit joliment : « Eh ! pourquoi demandez-vous une place de l'Académie française ? A-t-on besoin d'une charge de secrétaire du roi quand on est gentilhomme ? » A quoi il ajouta : « On a grand tort de m'accuser de mépriser cette Académie, puisque j'en compare les places à des charges qui sont belles, mais qu'on ne recherche pas quand on n'a pas besoin des priviléges. »

Voici comme Rousseau parle de Rameau, le plus grand musicien peut-être qu'ait eu la France, et le seul qu'elle ait maintenant :

Distillateur d'accords baroques
Dont tant d'idiots sont férus,
Chez les Thraces et les Iroques
Portez vos opéras bourrus.
Malgré votre art hétérogène,
Lulli de la lyrique scène
Est toujours l'unique soutien.
Fuyez, laissez lui son partage,
Et n'écorchez pas davantage
Les oreilles des gens de bien.

L'aventure d'un évêque de France qui se sauva, il y a quelque temps, par la fenêtre pour éviter ses créanciers, inspira à Rousseau l'épigramme suivante :

Pour éviter des juifs la fureur et la rage
Paul dans la ville de Damas
Descend de la fenêtre en bas.
Le P....., en homme sage,
Pour éviter ses créanciers
En fit autant ces jours derniers.
Dans un siècle tel que le nôtre
On doit être surpris, je crois,
Qu'un de nos prélats, une fois,
Ait su prendre sur lui d'imiter un apôtre.

M. de La Motte étant mort, Rousseau, son ennemi irréconciliable, fit l'épitaphe suivante :

Ci-gît, mieux vaut tard que jamais,
Le successeur de Desmarais.

TOME II.

Voici un jugement de Rousseau que les gens de bon goût ne confirmeront pas. « Le *Mathanasius*, dit-il, est un livre qui peut aller de pair avec le *Diable boiteux* et tous les autres livres platement fous qui enrichissent de temps en temps les libraires à la grande honte du public. Je me souviens, à l'égard de ce dernier, que Despréaux l'ayant attrapé entre les mains de son petit laquais Atis, le menaça en ma présence de le chasser si ce livre couchait dans sa maison. » Voilà à mon gré un jugement qui ne fait guère d'honneur à Rousseau, et une action de Despréaux aussi ridicule que celle de cette folle qui, dans *les Femmes savantes*, veut chasser sa servante parce qu'elle s'est servie d'un terme condamné par Vaugelas.

Je trouve dans une lettre quatre vers de la tragédie de *Sophonisbe*, de Lagrange, qui méritaient bien d'être conservés; vous les trouverez beaux et hardis :

Songez qu'il est des temps où tout est légitime,
Et que si la patrie avait besoin d'un crime
Qui pût, seul, relever son espoir abattu,
Il ne serait plus crime, il deviendrait vertu.

Rousseau écrit à un de ses amis : « Il faudrait, pour nous rendre heureux en ce monde, qu'il y ait une ville exprès pour les honnêtes gens, et que la dispersion ne fût permise qu'au commun des hommes. »

L'abbé de La Rivière, qui gouvernait absolument le duc d'Orléans, frère de Louis XIII, louait extrêmement ce prince; un courtisan l'interrompit en lui disant : « Faites-le valoir encore davantage afin de le vendre plus cher. » Ce mot me paraît plus fin que celui de Mademoiselle, fille de ce prince, au même abbé : « Vous devriez savoir ce qu'il vaut, vous l'avez vendu assez souvent. »

Lorsque La Motte-Houdard imprima ses fables avec des planches gravées par Gillot, on fit l'épigramme suivante :

Quand le graveur Gillot et le poëte Houdard
Pour illustrer la fable auront mis tout leur art,
 C'est une vérité très-sûre
Que le poëte Houdard et le graveur Gillot

En fait de vers et de gravure
Nous feront regretter La Fontaine et Callot.

La Motte fit mettre dans le privilége du roi pour l'impression de ses fables qu'il ne serait pas permis de les traduire en latin, en grec, ni en hébreu. Peu après, le poëte Gacon les refondit et les fit imprimer sous ce titre : *Fables de M. de La Motte, traduites en vers français.*

Un jour, M. de Fontenelle disait à Voltaire que sa tragédie d'*Œdipe* était fort belle, mais que la versification en était trop forte et trop pleine de feu. M. de Voltaire lui répondit qu'il ferait son profit de cette critique : « Et pour apprendre, dit-il, à me corriger, je m'en vais lire vos pastorales. »

TOME III.

Brossette écrivait à Rousseau : « Je dirai de vous en poésie ce que Despréaux disait de Lulli en musique ; non-seulement vous êtes le premier, mais vous êtes le seul. »

Voici l'épitaphe que Rousseau a faite pour lui-même :

De cet auteur noirci d'un crayon si malin,
Passant, veux-tu savoir quel fut le caractère?
Il avait pour amis d'Ussé, Brumoy, Rollin,
Pour ennemis Gacon, Pitaval et Voltaire.

Voici une autre épitaphe composée par Piron, et qui ne se trouve pas dans les lettres :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau :
Voici l'abrégé de sa vie
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

— On m'apporte dans l'instant les *Observations sur les mœurs des Grecs*, par l'abbé de Mably, auteur du *Droit public de l'Europe* et de quelques autres livres ; j'ai lu en manuscrit quel-[illegible]es morceaux de cet ouvrage, qui m'ont paru d'une grande [illegible]té. J'aurai l'honneur de vous en parler dans ma première

était temps de finir. Il ouvre un moment les yeux; mais les fermant de nouveau, il tombe de son fauteuil sans prononcer une parole, il étend les bras, et ce mouvement fut le dernier de sa vie.

— M. l'abbé d'Olivet vient de publier trois volumes de poésies latines de différents auteurs[1]. La plupart de ces ouvrages sont des poëmes didactiques de quatre ou cinq cents vers prononcés par les jeunes jésuites à l'ouverture des classes. Tout n'est pas du même prix dans ce recueil; mais il y a des morceaux d'une grande beauté et d'une très-belle latinité. L'édition est une des plus jolies choses qui soient sorties depuis longtemps de nos presses.

— Les Comédiens français ont déjà donné cinq représentations d'une comédie nouvelle en trois actes et en vers de M. de Voltaire intitulée *Nanine*. En voici le sujet : le comte d'Olban, promis à une baronne sa parente, prend du goût pour Nanine, jeune paysanne élevée chez lui, et la veut épouser. Il était tout occupé de ce mariage, lorsqu'on lui remet une lettre tout à fait tendre que cette jeune personne envoyait avec de l'argent au village prochain à Philippe Hombert. Le comte, qui prend ce Philippe Hombert pour un rival qui lui est préféré, chasse de chez lui la jeune paysanne et renoue avec la baronne. Sur ces entrefaites arrive Philippe Hombert, qui se fait reconnaître pour le père de Nanine; le comte, accablé de remords, rappelle Nanine et se marie avec elle.

On trouve des défauts considérables dans cette comédie : 1° la scène est dans le château du comte, où il ne paraît pas que la baronne puisse se trouver avec bienséance; 2° le billet qui fait tout le nœud de la pièce est absurde, il n'y a que le comte qui y soit surpris; tous les spectateurs voient d'abord qu'il s'adresse au père de Nanine; ce qui fait qu'on prévoit de trop loin le dénoûment; 3° il est contre toute vraisemblance qu'une paysanne qui écrit à son père ne l'appelle pas son père; 4° le comte fait dépouiller et chasser Nanine, ce qui dément le caractère de philosophie qu'on lui a donné d'abord; 5° il y a peu d'action dans la pièce, ce n'est presque qu'un dialogue, encore le dialogue n'est-il pas toujours bon; 6° le comique de cette

1. *Poemata didascalia nunc primum vel edita vel collecta.* 1749, 3 vol. in-12.

pièce est bas, froid et ridicule. La partie tragique qui y domine est très-belle et digne de Voltaire.

Trois sortes de personnes se sont ouvertement déclarées contre cet ouvrage, qui n'a que peu de succès : 1° les gens de qualité, qui ne peuvent souffrir que le comte, pour justifier la démarche qu'il fait d'épouser Nanine, prouve en très-beaux vers et par des raisonnements très-lumineux que tous les hommes sont égaux, et que le préjugé qui établit une différence entre le noble et le roturier est ridicule; 2° les amateurs de l'ancienne comédie, qui prétendent que c'est un spectacle destiné aux ris et non aux larmes ; 3° les pères et les mères, qui craignent que leurs enfants n'adoptent les maximes cent fois répétées dans cette pièce : que dans les mariages on ne doit avoir nul égard au rang, au lieu, à la naissance, mais seulement au mérite et au goût.

LII

Un auteur inconnu, qui est dans l'usage de faire très-souvent de mauvais présents à la littérature, vient de publier un recueil de vers détestables sous ce titre : *Poésies d'une dame de qualité*[1]. Ce sont des épîtres, des fables, des madrigaux, des odes, des cantates, des épigrammes. Jugez de toutes ces pièces par la chanson que vous allez lire ; elle m'a paru ce qu'il y avait de plus supportable dans ce recueil.

Chacun a son faible ici-bas:
L'un au vin trouve mille appas;
L'un est joueur, l'autre est avare;
Un autre est esclave à la cour;
Mais puisqu'il faut que l'on s'égare,
Égarons-nous avec l'amour.

— *Réflexions sur l'impiété prise du côté littéraire*[2]. C'est le titre d'une brochure publiée par le P. Lombard, jésuite. Cet écrivain se plaint de ce que la poésie et la prose consacrée originairement à faire honorer la divinité, ne servent presque plus

1. Inconnu aux bibliographes.
2. 1749, in-12.

qu'à décrier la religion. Cet abus de l'esprit est la source de trois malheurs qui retombent sur les auteurs, sur le culte reçu, et sur les lettres : 1° les écrivains des livres impies sont exclus des honneurs de la société et de ceux de la littérature : 2° la religion, attaquée par de bons mots et par des plaisanteries, perd de sa dignité et de cet ascendant qu'elle avait pris sur les esprits : les hommes sages et éclairés ne sont pas ébranlés par les sophismes et les railleries des incrédules ; mais les libertins, les génies faibles, les jeunes gens, tous ceux qui courent après l'esprit, se laissent entraîner : 3° un troisième inconvénient très-sensible, c'est la perte des lettres en France. Depuis que nous ne croyons plus dans ce pays-ci, nous n'avons plus de Corneille, de Racine, de Despréaux, de La Bruyère ; il en renaîtra lorsque nous serons redevenus croyants. Ne trouvez-vous pas étonnant qu'un homme qui se mêle d'écrire fasse de si pitoyables raisonnements? Voilà à quoi se réduit cette brochure qui est écrite d'un style maniéré, précieux et entortillé comme tout ce qui sort de la main du jésuite qui en est l'auteur.

— Voici une petite pièce de poésie qui a bien de l'agrément, elle fait du bruit ; quoique la pensée n'en soit pas nouvelle et qu'on la voie plus naïvement rendue dans une épigramme du bon Marot. On ne nomme point le père de cette ingénieuse et délicate bagatelle, où il se trouve quelques négligences.

L'Amour entouré des ris
Jouait avec la pomme accordée à sa mère
Par l'équitable Pâris.
Sa main folâtre et légère
La jetait, l'attrapait, la rejetait en l'air,
Quand tout à coup l'oiseau qui porte le tonnerre
S'élance, la saisit, et fuit comme un éclair.
L'Amour, désespéré, parcourt toute la terre ;
Vénus ne l'aimera jamais,
Qu'il n'ait trouvé le prix qu'obtinrent ses attraits.
L'aigle, planant sur nos rivages,
L'avait laissé tomber dans nos riants bocages
Où nos rois ont fixé leur cour.
Un héros parcourant cet auguste séjour
Les voit et lit ces mots : A la plus belle.
« Cette pomme, dit-il, regarde Pompadour. »
Il la lui porte devant elle ;
A l'instant arrive l'Amour:

pièce est bas, froid et ridicule. La partie tragique qui y domine est très-belle et digne de Voltaire.

Trois sortes de personnes se sont ouvertement déclarées contre cet ouvrage, qui n'a que peu de succès : 1° les gens de qualité, qui ne peuvent souffrir que le comte, pour justifier la démarche qu'il fait d'épouser Nanine, prouve en très-beaux vers et par des raisonnements très-lumineux que tous les hommes sont égaux, et que le préjugé qui établit une différence entre le noble et le roturier est ridicule; 2° les amateurs de l'ancienne comédie, qui prétendent que c'est un spectacle destiné aux ris et non aux larmes; 3° les pères et les mères, qui craignent que leurs enfants n'adoptent les maximes cent fois répétées dans cette pièce: que dans les mariages on ne doit avoir nul égard au rang, au lieu, à la naissance, mais seulement au mérite et au goût.

LII

Un auteur inconnu, qui est dans l'usage de faire très-souvent de mauvais présents à la littérature, vient de publier un recueil de vers détestables sous ce titre : *Poésies d'une dame de qualité*[1]. Ce sont des épîtres, des fables, des madrigaux, des odes, des cantates, des épigrammes. Jugez de toutes ces pièces par la chanson que vous allez lire; elle m'a paru ce qu'il y avait de plus supportable dans ce recueil.

Chacun a son faible ici-bas:
L'un au vin trouve mille appas;
L'un est joueur, l'autre est avare;
Un autre est esclave à la cour;
Mais puisqu'il faut que l'on s'égare,
Égarons-nous avec l'amour.

— *Réflexions sur l'impiété prise du côté littéraire*[2]. C'est le titre d'une brochure publiée par le P. Lombard, jésuite. Cet écrivain se plaint de ce que la poésie et la prose consacrée originairement à faire honorer la divinité, ne servent presque plus

1. Inconnu aux bibliographes.
2. 1749, in-12.

qu'à décrier la religion. Cet abus de l'esprit est la source de trois malheurs qui retombent sur les auteurs, sur le culte reçu, et sur les lettres : 1° les écrivains des livres impies sont exclus des honneurs de la société et de ceux de la littérature : 2° la religion, attaquée par de bons mots et par des plaisanteries, perd de sa dignité et de cet ascendant qu'elle avait pris sur les esprits : les hommes sages et éclairés ne sont pas ébranlés par les sophismes et les railleries des incrédules ; mais les libertins, les génies faibles, les jeunes gens, tous ceux qui courent après l'esprit, se laissent entraîner : 3° un troisième inconvénient très-sensible, c'est la perte des lettres en France. Depuis que nous ne croyons plus dans ce pays-ci, nous n'avons plus de Corneille, de Racine, de Despréaux, de La Bruyère ; il en renaîtra lorsque nous serons redevenus croyants. Ne trouvez-vous pas étonnant qu'un homme qui se mêle d'écrire fasse de si pitoyables raisonnements ? Voilà à quoi se réduit cette brochure qui est écrite d'un style maniéré, précieux et entortillé comme tout ce qui sort de la main du jésuite qui en est l'auteur.

— Voici une petite pièce de poésie qui a bien de l'agrément, elle fait du bruit ; quoique la pensée n'en soit pas nouvelle et qu'on la voie plus naïvement rendue dans une épigramme du bon Marot. On ne nomme point le père de cette ingénieuse et délicate bagatelle, où il se trouve quelques négligences.

L'Amour entouré des ris
Jouait avec la pomme accordée à sa mère
Par l'équitable Pâris.
Sa main folâtre et légère
La jetait, l'attrapait, la rejetait en l'air,
Quand tout à coup l'oiseau qui porte le tonnerre
S'élance, la saisit, et fuit comme un éclair.
L'Amour, désespéré, parcourt toute la terre ;
Vénus ne l'aimera jamais,
Qu'il n'ait trouvé le prix qu'obtinrent ses attraits.
L'aigle, planant sur nos rivages,
L'avait laissé tomber dans nos riants bocages
Où nos rois ont fixé leur cour.
Un héros parcourant cet auguste séjour
Les voit et lit ces mots : A la plus belle.
« Cette pomme, dit-il, regarde Pompadour. »
Il la lui porte devant elle ;
A l'instant arrive l'Amour :

LX

On vient de nous donner une traduction de *l'Art de conserver la santé, composé pour l'école de Salerne*[1]. Cet ouvrage, fait environ vers l'an 1100, renferme des préceptes sur le choix des aliments, sur les différents régimes qui peuvent nuire ou servir à la santé, sur les remèdes qui conviennent aux maladies les plus ordinaires. Les illustres médecins, auteur de cet ouvrage, le dédièrent à Robert, duc de Normandie, célèbre par un trait fort généreux. Il était affligé par une fistule si maligne, qu'on jugeait qu'il n'en pourrait guérir, à moins que quelqu'un n'en suçât le venin avec la bouche. Ce prince, qui ne croyait pas que cela fût possible, sans un grand danger de la personne qui lui rendrait ce service, fut assez généreux pour ne vouloir pas permettre que qui que ce fût s'y exposât. La princesse, sa femme, qui l'aimait très-tendrement, prit le temps qu'il dormait, suça la plaie, la guérit et n'en reçut aucun mal.

L'*École de Salerne* est écrite en vers latins. Ils sont assez mauvais, mais on les retient parce qu'ils sont courts et qu'ils renferment des préceptes importants. Je ne sais ce qu'on pense de cet ouvrage dans les autres pays, mais ici on en fait grand cas, et il y a bien peu de Français un peu instruits qui n'en sachent et qui n'en citent souvent des vers. La traduction française ne jouira pas probablement du même honneur. Les vers ne valent pas mieux et sont beaucoup moins serrés. Vous en jugerez par ces deux ou trois exemples :

MOYEN DE SE PASSER DE MÉDECIN.

Si tibi deficiant medici, medici tibi fiant
Hæc tria: mens hilaris, requies moderata, diæta.

1. Traduit en vers français, par B. L. M. (Bruzen de La Martinière). La Haye, 1743, et Paris, 1749, in-12.

Des ministres brillant modèle,
Armand, ce tribut de ton zèle [1]
Fit voir la gloire en tout son jour.
Ange protecteur de la France,
Tu fus l'âme de sa puissance
Et l'organe de son amour.

Les arts prennent un vol sublime.
A l'aspect du plus grand des rois [2]
Tout se réveille, tout s'anime
Pour éterniser ses exploits.
Là, dans le tumulte des armes,
Il vole, il sème les alarmes,
De ses guerriers guidant les coups; [3]
Ici, sur un pompeux trophée,
Il foule la Ligue étouffée [4]
Et voit l'Europe à ses genoux.

De nos cités, reine orgueilleuse,
Ce n'est pas dans tes seuls remparts
Qu'une tendresse industrieuse
Le reproduit à nos regards.
Partout l'airain le multiplie;
Du héros vivant il publie
Les triomphes et les vertus.
O monument plus noble encore,
Ton zèle, nouvel Épidaure [5],
T'élève quand ton roi n'est plus.

O toi, son fils dont la puissance
N'éclate que par des bienfaits,
Louis, dans leur impatience
Entends les vœux de tes sujets.
De notre père, auguste image,
O toi qu'un solennel hommage
Consacra bien moins que nos cœurs,
Ah! cesse de te faire attendre!
Français, sur un objet si tendre
Quand pourrons-nous jeter des fleurs?

1. La statue qui est à la place Royale fut élevée aux frais du cardinal de Riche-
lieu.
2. Louis XIV.
3. Place Vendôme.
4. Place des Victoires.
5. A Montpellier, on lisait cette inscription sur le piédestal de la statue équestre
de Louis le Grand : *Ludovico Magno comitia Occitaniæ viro vovere, sublato in
oculis posuere.*

grosses huîtres dans chacune desquelles il y a une petite perle; les pêcheurs de l'autre nation trouvent de grosses perles dans de petites huîtres. La nation qui mange les grosses huîtres n'est bientôt qu'une nation de géants; la nation qui a en partage les petites huîtres n'est plus qu'un composé de pygmées, jusqu'à ce qu'une heureuse révolution ramène les deux nations à leur premier état.

Ce fond n'a rien que de très-commun; mais les détails de l'ouvrage sont très-agréables. On ne peut rien voir de plus plaisant que l'étonnement des deux cours où se fait d'abord la métamorphose, les moyens qu'on emploie pour donner aux peuples la taille des souverains, l'embarras des deux nations pour se procurer des habits et des meubles convenables à la situation où elles se trouvent, les amours de ces géants et de ces pygmées, et vous trouverez dans ce roman des réflexions fines sur les mœurs, des plaisanteries pleines de sel, une gaieté continuelle, un style vif et léger, quelques défauts de goût, et un assez grand nombre de fautes contre la langue. On attribue cet ouvrage à l'abbé de Voisenon, connu par diverses brochures toujours agréables et souvent burlesques.

— Le sort du Théâtre-Italien a été bizarre en France. Les comédiens de cette nation ont été souvent renvoyés de ce pays-ci, tantôt pour leurs satires, tantôt pour leurs grossièretés, et tantôt pour leur bêtise; ils ont successivement indisposé, révolté et ennuyé le public. Le plus long séjour qu'ils aient fait parmi nous a été depuis 1667 jusqu'en 1697. M. Gérard vient de nous donner des extraits très-ennuyeux et désagréables des farces qu'on a jouées sur ce théâtre pendant trente ans. Il ne se trouve pas une seule idée riante, pas une anecdote curieuse, pas une saillie ingénieuse dans ce livre, qui a pour titre *Table chronologique des pièces du Théâtre-Italien*[1].

— Il n'est point de paradoxe, quelque étrange qu'on le suppose, auquel l'esprit ne puisse donner une couleur de vraisemblance. C'est ce qu'on peut voir dans le système nouvellement

1. *Table alphabétique et chronologique des pièces représentées sur l'ancien Théâtre-Italien, depuis son établissement jusqu'en 1697 qu'il a été fermé, avec des remarques sur ces pièces et une table alphabétique des auteurs qui ont travaillé pour ce théâtre.* Par N. B. D. G. Paris, Prault, 1750 in-8. D'après le catalogue La Vallière-Nyon, ces initiales désigneraient un sieur du Gérard, et non Gérard.

présenter ses vues est plus imposante qu'instructive; qu'il se détermine souvent sur des probabilités ou des conjectures qui ne font pas une forte impression sur l'esprit de ses lecteurs; que son style, qui est assez ordinairement noble et touchant, manque quelquefois de netteté, et presque toujours de précision. A tout prendre, ce livre ne répond pas à l'idée qu'on s'en était faite.

Tome I[er].

Le premier volume commence par un discours qui est fort peu de chose sur l'étude de l'histoire naturelle. Le discours suivant roule sur la théorie de la terre :

1° M. de Buffon prétend que la terre a été autrefois tout à fait couverte par les eaux, et il le prouve par la quantité de coquillages qui se trouvent sur les plus hautes montagnes. Il soutient en second lieu que les eaux ont séjourné longtemps sur la terre. Nous trouvons, dit-il, très-souvent des couches de matière plus pesante posées sur des couches de matière plus légère, ce qui ne pourrait être si toutes ces matières, dissoutes et mêlées en même temps dans l'eau, se fussent ensuite précipitées au fond de cet élément, parce qu'alors les matières plus pesantes seraient descendues les premières et au plus bas, et chacune se serait arrangée suivant sa gravité spécifique.

2° M. de Buffon demande pourquoi les plus hautes montagnes se trouvent plus près de l'équateur que des pôles. Il répond que le flux de la mer, en s'exerçant avec plus de force sous l'équateur que dans les autres climats, y porte beaucoup de matières. Il dit que la terre a un mouvement rapide sur son axe, et par conséquent une force centrifuge plus grande à l'équateur que dans toutes les autres parties du globe; il résulte de ces deux observations que, quand même on supposerait que la terre est sortie des mains du Créateur parfaitement ronde, son mouvement diurne et celui du flux et reflux auraient élevé peu à peu les parties de l'équateur.

Tout le reste du volume renferme ce qui concerne les fleurs, les montagnes, les vents, les volcans, les pluies, etc. Il y a dans tout cela des faits extrêmement curieux. Mais M. de Buffon

en abuse souvent pour étayer son système favori, qui est que la terre a été fort longtemps submergée.

Tome II.

La génération des animaux, ce mystère sur lequel la sagacité des physiciens s'exerce en vain depuis si longtemps, est l'objet principal du second volume de l'*Histoire naturelle*. Le départ de tous ceux qui ont fait des recherches et des systèmes sur cette matière, est qu'ils se sont uniquement attachés à la génération de l'homme et des animaux, et n'ayant considéré que cette génération particulière sans faire attention aux autres espèces de génération que la nature nous offre, ils n'ont pu avoir des idées générales sur la reproduction; c'est à cela principalement qu'on doit attribuer le peu de succès de leurs travaux sur cette matière.

M. de Buffon entreprend ici d'exposer les systèmes des physiciens, de développer la source de leurs erreurs et de montrer le chemin qu'il a pris pour arriver à quelque chose de certain sur cette importante question. Aristote pensait que le mâle fournit seul le principe prolifique, et que la femelle ne donne rien qu'on puisse regarder comme tel; car quoiqu'il dise, dans quelques-uns de ses ouvrages, que la femelle répand une liqueur séminale comme un principe prolifique, le principe efficient existe seulement dans la liqueur séminale du mâle, laquelle n'agit pas comme matière, mais comme cause.

Hippocrate a établi une opinion qui a été adoptée par le plus grand nombre des médecins jusque dans les derniers siècles. Son sentiment était que le mâle et la femelle avaient chacun une liqueur prolifique. Il voulait de plus que dans chaque sexe il y eût deux liqueurs séminales, l'une plus forte et plus active, l'autre moins forte et moins active. La plus forte liqueur du mâle mêlée avec la plus forte liqueur séminale de la femelle produit un enfant mâle, et la plus faible liqueur du mâle mêlée avec la plus faible liqueur de la femelle produit une femelle.

Harvey, ce fameux anatomiste à qui on est redevable d'avoir mis hors de doute la question de la circulation du sang, que

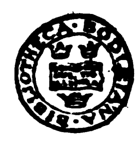
quelques observateurs avaient soupçonnée auparavant, prétend que l'homme et tous les animaux viennent d'un œuf, que le premier produit de la conception dans les vivipares est une espèce d'œuf, et que la seule différence qu'il y ait entre les vivipares et les ovipares, c'est que les fœtus des premiers prennent leur origine, acquièrent leur accroissement et arrivent à leur développement entier dans la matrice, tandis que les fœtus des ovipares prennent, à la vérité, leur première origine dans le corps de la mère où ils ne sont encore qu'œufs, et que ce n'est qu'après être sortis du corps de la mère qu'ils deviennent réellement des fœtus.

Ce système des œufs aurait emporté les suffrages unanimes de tous les physiciens si on n'eût pas fait un autre système qui est dû à Leuwenhoeck, qui a été confirmé par André Valisnieri, et par M. Hartsoeker, âgé de dix-huit ans, à qui se dévoila le spectacle du monde le plus imprévu pour les physiciens même les plus hardis en conjectures, je veux dire ces petits animaux jusque-là invisibles qui doivent se transformer en hommes, qui nagent en une quantité prodigieuse dans la liqueur destinée à les porter, qui ne sont que dans celle des mâles, qui ont la figure de grenouilles naissantes, de grosses têtes, de longues queues et des mouvements très-vifs. Cette étrange nouveauté étonna l'observateur, et il n'en osa rien dire. Il crut même que ce qu'il voyait pouvait être l'effet de quelque maladie, et il ne suivit point l'observation. Deux ans après, il reprit les observations du microscope, et revit ces animaux qui lui avaient été suspects. Alors, il eut la hardiesse de communiquer son observation à son maître de mathématiques et à un autre ami. Ils s'en assurèrent tous les trois ensemble. Ils virent de plus ces mêmes animaux sortis d'un chien et de la même figure à peu près que les animaux humains. Ils virent ceux du coq et du pigeon, mais comme des vers et des anguilles. L'observation s'affermissait et s'étendait, et les trois confidents de ce secret de la nature ne doutaient presque plus que tous les animaux ne naquissent par des métamorphoses invisibles et cachées, comme toutes les espèces de mouches et de papillons viennent de métamorphoses sensibles et connues. Hartsoeker s'imagina que ces animaux devaient être répandus dans l'air où ils voltigeaient, que tous les animaux visibles les prenaient tous confu-

statue composée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles, et la porta à Ituriel. « Casserez-vous, dit-il, cette statue, parce que tout n'y est pas or ni diamant? » Ituriel entendit à demi-mot; il résolut de ne pas même songer à corriger Persépolis et de laisser aller le monde comme il va. Car, dit-il, si tout n'est pas bien, tout est passable.

Ce n'est pas le *Catilina* de M. de Voltaire que l'on donnera d'abord sur notre théâtre, comme on l'avait résolu. Les comédiens étudient actuellement son *Électre*, sujet qui a été si bien manié autrefois par M. de Crébillon. Cette fureur de remanier tous les objets dont s'étaient emparés d'autres écrivains vient de donner naissance à l'épigramme suivante, qui est de Piron :

Cet écrivain sec et vorace
Veut, pour remplir seul le Parnasse,
Anéantir tous les auteurs
Et poëtes et prosateurs.
Sur la troupe entière main basse,
Pour aucun d'eux pardon ni grâce;
Tel le plus fou des empereurs
Décapitait avec audace
Tous les Hercules des sculpteurs
Pour mettre sa tête en leur place.



— Nous venons de recevoir de Berlin une brochure intitulée *Essai de philosophie morale*[1]. Le but de M. de Maupertuis est de prouver qu'on ne peut être heureux que par la religion, et par la religion chrétienne. Ce paradoxe ne fait point fortune. Il y a de l'esprit et de la méthode dans cet ouvrage, dont le style est dur et la manière extrêmement sèche. Il n'y a qu'un chapitre qui m'ait paru agréable, c'est celui des stoïciens.

— Je viens de lire un ouvrage nouveau intitulé *Essai sur l'intérêt des nations en général et sur l'homme en particulier*[2]. C'est proprement un recueil de trois espèces de dissertations, sur les passions, sur les bonnes ou les mauvaises qualités, et sur les devoirs. Je n'ai guère rien vu de plus sec, de plus superficiel et de plus mal écrit. Ce livre ne paraît pas depuis huit jours, et il est déjà oublié.

1. Berlin, 1749, et Londres, 1750, in-12.
2. Par le marquis M.-R. de Montalembert. Paris, 1750, in-8°.

votre antagoniste M. de Pultney. » Il y alla aussitôt, et fut éconduit de même. Alors il se déclara contre l'un et l'autre. Il écrivait le lundi contre Walpole et le mercredi contre Pultney; mais après avoir subsisté honorablement les premières semaines, il finit par demander l'aumône à leurs portes.

— *Nanine*, comédie de M. de Voltaire dont j'ai eu l'honneur de vous parler autrefois et qui réussit médiocrement l'été dernier ou l'autre, ne réussit pas mieux à l'impression. C'est je crois, le plus faible des ouvrages de ce grand écrivain. Il y a mis une espèce de préface pour justifier le comique larmoyant; on ne peut rien voir de plus faiblement écrit ni de plus mal rédigé que l'apologie de ce nouveau genre de comédie.

— Il paraît un roman intitulé *le Masque*[1]. En voici l'idée. Une inconnue écrit un billet au chevalier*** dont elle est devenue amoureuse. Ce chevalier est conduit mystérieusement dans un appartement qui annonce le magnifique et la galanterie de la personne qui l'habite. Elle ne se montre à son amant qu'en masque; le chevalier en devient amoureux. Cet attachement était encore faible lorsque le jeune homme vit Émilie. La beauté de cette personne lui rendit bientôt odieux les emportements et les présents du masque. Cependant les rendez-vous continuaient, mais ils n'étaient ni vifs ni galants; enfin, au moment que le chevalier s'y attendait le moins, l'inconnue lui déclare qu'elle est prête à se faire connaître : le masque tombe et il laisse voir la charmante Émilie.

L'idée de ce roman m'a paru assez ingénieuse, et les incidents assez naturels. Les bienséances, qui sont communément si peu respectées dans les ouvrages de cette nature, le sont ici. Le style, qui fait le principal mérite de ces sortes de productions, manque toujours de force et assez souvent de correction et de noblesse.

— *Kanor*[2] est un conte nouveau qui fait du bruit depuis trois ou quatre jours. Deux peuples voisins et amis, conduits par leurs souverains, font une pêche commune dans une rivière qui les sépare. Les pêcheurs d'une nation ne prennent que de

1 Paris, Duchesne, s. d. Par de Cléro, suivant une note de l'inspecteur de la librairie d'Hémery.

2. *Kanor, conte traduit du sauvage*, par Mme *** (Marie-Antoinette Fagnan), Amsterdam, 1750, in-12.

grosses huîtres dans chacune desquelles il y a une petite perle; les pêcheurs de l'autre nation trouvent de grosses perles dans de petites huîtres. La nation qui mange les grosses huîtres n'est bientôt qu'une nation de géants; la nation qui a en partage les petites huîtres n'est plus qu'un composé de pygmées, jusqu'à ce qu'une heureuse révolution ramène les deux nations à leur premier état.

Ce fond n'a rien que de très-commun; mais les détails de l'ouvrage sont très-agréables. On ne peut rien voir de plus plaisant que l'étonnement des deux cours où se fait d'abord la métamorphose, les moyens qu'on emploie pour donner aux peuples la taille des souverains, l'embarras des deux nations pour se procurer des habits et des meubles convenables à la situation où elles se trouvent, les amours de ces géants et de ces pygmées, et vous trouverez dans ce roman des réflexions fines sur les mœurs, des plaisanteries pleines de sel, une gaieté continuelle, un style vif et léger, quelques défauts de goût, et un assez grand nombre de fautes contre la langue. On attribue cet ouvrage à l'abbé de Voisenon, connu par diverses brochures toujours agréables et souvent burlesques.

— Le sort du Théâtre-Italien a été bizarre en France. Les comédiens de cette nation ont été souvent renvoyés de ce pays-ci, tantôt pour leurs satires, tantôt pour leurs grossièretés, et tantôt pour leur bêtise; ils ont successivement indisposé, révolté et ennuyé le public. Le plus long séjour qu'ils aient fait parmi nous a été depuis 1667 jusqu'en 1697. M. Gérard vient de nous donner des extraits très-ennuyeux et désagréables des farces qu'on a jouées sur ce théâtre pendant trente ans. Il ne se trouve pas une seule idée riante, pas une anecdote curieuse, pas une saillie ingénieuse dans ce livre, qui a pour titre *Table chronologique des pièces du Théâtre-Italien*[1].

— Il n'est point de paradoxe, quelque étrange qu'on le suppose, auquel l'esprit ne puisse donner une couleur de vraisemblance. C'est ce qu'on peut voir dans le système nouvellement

1. *Table alphabétique et chronologique des pièces représentées sur l'ancien Théâtre-Italien, depuis son établissement jusqu'en 1697 qu'il a été fermé, avec des remarques sur ces pièces et une table alphabétique des auteurs qui ont travaillé pour ce théâtre.* Par N. B. D. G. Paris, Prault, 1750 in-8. D'après le catalogue La Vallière-Nyon, ces initiales désigneraient un sieur du Gérard, et non Gérard.

traduit du docteur Berkley[1]. Ce système, tout absurde qu'il est, trouve, dans un amas de sophismes plus séduisants les uns que les autres, de quoi confondre la raison la plus fière. L'ouvrage est divisé en trois dialogues, dans le premier desquels on s'applique à dépouiller la matière de toutes ses qualités sensibles; dans le second à démontrer l'impossibilité de son existence; dans le troisième à répondre aux difficultés que l'on forme contre ce système. L'auteur commence par ôter à la matière les qualités sensibles que le vulgaire lui attribue, tels que sont le froid, la chaleur, les odeurs, etc. Sa grande raison est fondée sur ce que toutes ces qualités sont des sensations agréables ou douloureuses, lesquelles ne peuvent se trouver dans une substance destituée de perception. Il passe ensuite aux qualités primitives dont les philosophes enrichissent les corps qui sont l'étendue, la figure, la solidité, etc.; il prouve que ces dernières ne sont pas plus inhérentes à la matière que ne le sont les autres. « Si elles l'étaient, dit l'auteur, elles devraient être fixes et invariables comme la matière. Or, puisque ces choses varient selon la diversité des organes et selon le point de vue sous lequel on les aperçoit, c'est une preuve qu'elles sont dans nous et non dans la matière. La matière ainsi dépouillée de toutes ses qualités sensibles, que peut-elle être, sinon une substance chimérique? » Si vous dites que la matière est le substratum, comme on parle dans l'école, le soutien des qualités sensibles, l'auteur vous demandera à quoi vous êtes redevable de la connaissance de cet être-là. Ce ne peut être par les sens, car ils n'aperçoivent immédiatement que les modes et les qualités. Ce ne peut donc être que par la voie de la réflexion et de la raison. L'auteur vous attaquera dans ce dernier retranchement avec beaucoup d'avantage, car il vous prouvera que ce substratum doit être répandu sous les qualités sensibles qu'il soutient, et par conséquent sous-entendu. Or, comment ce qui est différent de l'étendue peut-il en être le soutien? Pour démontrer l'impossibilité de la matière, l'auteur fait revivre toutes les difficultés que les anciens sceptiques faisaient contre le mouvement, l'étendue, la divisibilité de la matière à l'infini; mais

1. *Dialogues entre Hylas et Philonoüs contre les sceptiques et les athées.* Traduit de l'anglais par l'abbé Gua de Malves. Amsterdam (Paris), 1750, in-12.

maîtresse. Le ton de tout cela est assez plaisant pour quiconque sait les finesses du langage de la plus vile populace.

— Un inconnu vient de nous donner un roman intitulé *Kara-Mustapha et Basch-Lavi*[1] dont voici à peu près l'idée. Le héros de ce livre, fameux par le siége de Vienne, était fils du grand vizir Achmet-Kuprogli. Il fut élevé dans le sérail avec Mahomet IV. Comme il était agréable et bien fait, il plut à la mère et à la sœur, mais d'une autre mère de ce jeune prince. Il recevait des leçons d'amour de l'une qu'il allait répéter à l'autre. Zencoub s'aperçut bientôt que sa jeune rivale faisait plus que la balancer dans le cœur de leur commun amant; cela la détermina à la faire donner en mariage à Kalick-Assan-Bassa d'Alep, qui la mena dans son gouvernement. Zencoub depuis cet heureux jour posséda sans jalousie son amant, jusqu'à ce qu'on fût instruit à la Porte qu'Assan méditait une révolte. Mustapha fut chargé, à l'insu de la sultane, de prévenir ce malheur. Il porta au sultan la tête de Bassa et ramena d'Alep Basch-Lavi dont il était plus amoureux et plus aimé que jamais. Cette liaison déplut beaucoup à Zencoub et à l'épouse de Mustapha. Elles profitèrent du malheur arrivé aux Turcs devant Vienne pour déterminer Mahomet à faire périr son vizir Kara-Mustapha. On prétend que Basch-Lavi lui survécut peu et qu'elle mourut de douleur.

Ce roman est une vraie rapsodie sans goût, sans style, sans mœurs, sans imagination. Il y a longtemps qu'on voit de ces monstres dans notre littérature.

— M. de Boispréaux, qui est connu par la *Conjuration de Rienzi* et par une traduction de *Pétrone*, vient de nous donner la *Vie de Pierre Arétin*[2]. Il résulte de cette lecture que ce célèbre écrivain était le plus effronté, le plus licencieux, le plus médisant, le plus menteur, le plus vain de tous les hommes. Il jouit pourtant d'une grande réputation.

Charles-Quint avait pour Arétin des attentions marquées. Un jour, ce prince étant en voyage et le secrétaire de ses commandements lui ayant présenté un grand nombre de dépêches, il leur demanda la lettre qu'il avait ordonnée pour recommander

1. Par N. Fromaget. Amst. (Paris), 1750, in-12.

2. La Haye, 1760, in-12. Boispréaux est le pseudonyme de Bénigne Dujardin, ancien maître des requêtes.

événements vient de donner naissance aux deux couplets de chanson que vous allez lire :

Monsieur le prévôt des marchands,
Ma foi, ne se rit plus des gens;
Il sait embellir les coulisses
Et les habits de l'Opéra ;
Qu'il fasse guérir les actrices,
Et tout Paris le bénira.

Rien n'est mieux fait, assurément,
Que ce nouvel arrangement ;
C'était une chose incivile
Que l'Opéra, rempli d'appas,
Appartînt à toute la ville,
Et que la ville ne l'eût pas.

LXII

M. de Voltaire vient de réunir dans un volume les discours qu'il a faits en vers sur différents sujets de morale [1]. Ces agréables poésies, imprimées la plupart depuis longtemps, ont acquis dans cette édition un degré de perfection qu'elles n'avaient pas. A la suite des vers est une sorte de lamentation sur la barbarie qui règne à Paris et sur les embellissements nécessaires à cette grande ville. L'auteur a fait usage, dans ce morceau, de l'art qu'il a éminemment de rendre intéressants tous les sujets qu'il traite. Il y a répandu des principes très-lumineux de commerce, de politique et de finance. Le volume que j'ai l'honneur de vous annoncer est terminé par une agréable satire de nos mœurs. C'est une allégorie. Ituriel, génie puissant, envoie Babouc à Persépolis pour savoir s'il doit corriger ou exterminer cette ville. Babouc, à son retour, rendit ainsi compte de sa commission. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite

1. *Recueil de pièces fugitives en prose et en vers par l'auteur de* Sémiramis. Amsterdam et Gotha, 1750, in-12. L'édition de 1739 avait été supprimée par arrêt du Conseil.

statue composée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles, et la porta à Ituriel. « Casserez-vous, dit-il, cette statue, parce que tout n'y est pas or ni diamant? » Ituriel entendit à demi-mot; il résolut de ne pas même songer à corriger Persépolis et de laisser aller le monde comme il va. Car, dit-il, si tout n'est pas bien, tout est passable.

Ce n'est pas le *Catilina* de M. de Voltaire que l'on donnera d'abord sur notre théâtre, comme on l'avait résolu. Les comédiens étudient actuellement son *Électre*, sujet qui a été si bien manié autrefois par M. de Crébillon. Cette fureur de remanier tous les objets dont s'étaient emparés d'autres écrivains vient de donner naissance à l'épigramme suivante, qui est de Piron.

Cet écrivain sec et vorace
Veut, pour remplir seul le Parnasse,
Anéantir tous les auteurs
Et poëtes et prosateurs.
Sur la troupe entière main basse,
Pour aucun d'eux pardon ni grâce;
Tel le plus fou des empereurs
Décapitait avec audace
Tous les Hercules des sculpteurs
Pour mettre sa tête en leur place.

— Nous venons de recevoir de Berlin une brochure intitulée *Essai de philosophie morale*[1]. Le but de M. de Maupertuis est de prouver qu'on ne peut être heureux que par la religion, et par la religion chrétienne. Ce paradoxe ne fait point fortune. Il y a de l'esprit et de la méthode dans cet ouvrage, dont le style est dur et la manière extrêmement sèche. Il n'y a qu'un chapitre qui m'ait paru agréable, c'est celui des stoïciens.

— Je viens de lire un ouvrage nouveau intitulé *Essai sur l'intérêt des nations en général et sur l'homme en particulier*[2]. C'est proprement un recueil de trois espèces de dissertations, sur les passions, sur les bonnes ou les mauvaises qualités, et sur les devoirs. Je n'ai guère rien vu de plus sec, de plus superficiel et de plus mal écrit. Ce livre ne paraît pas depuis huit jours, et il est déjà oublié.

1. Berlin, 1749, et Londres, 1750, in-12.
2. Par le marquis M.-R. de Montalembert. Paris, 1750, in-8°.

— Le public attendait avec la dernière impatience un opéra nouveau, de MM. Cahusac et Rameau, intitulé *Zoroastre*[1]. On paraît un peu refroidi sur ce bien depuis qu'on en est en possession. Le sujet de cette tragédie lyrique est simple, et pouvait être intéressant. Abramane, inventeur d'une magie diabolique et d'un culte abominable, s'unit à Érinice, princesse de la Bactriane, pour occuper avec elle un trône sur lequel elle croit avoir des droits. Zoroastre, magicien d'une autre espèce, instituteur des mages et d'un culte sacré, épouse Amélite, héritière du trône de la Bactriane, et il combat Abramane, en triomphe, établit son empire et rend les peuples heureux. Le ciel et l'enfer sont dans un mouvement continuel durant tout le poëme, et je n'en connais pas où il y ait plus de merveilleux.

Il y a plus de soixante ans qu'on n'avait vu tant de magnificence à notre Opéra. Les habits sont fort riches et d'un grand goût; les ballets variés et expressifs. Il y a au cinquième acte un temple qui formerait lui seul un très-beau spectacle. Le poëme est bien écrit, mais le rapport des différentes parties n'est pas sensible. Cet air décousu empêche qu'on ne trouve de l'intérêt dans l'ouvrage. La musique n'est pas partout digne de Rameau. Le récitatif est faible, les symphonies médiocres, les chœurs admirables. Cela a fait dire à un mauvais plaisant que c'était l'opéra des laitues dont il n'y a que le cœur qui soit bon.

M[lle] Lyonnais, la plus belle de nos danseuses, fait admirablement dans le nouvel opéra le personnage de la Haine. Cette singularité a donné naissance à l'épigramme suivante :

Charmante Lyonnais, dans le triste séjour
Où l'art d'Abramane t'entraîne,
Tu fais de vains efforts pour inspirer la haine,
Tes yeux n'inspirent que l'amour.
En monstres comme toi si le Ténare abonde,
Tout va changer dans l'univers,
Et l'on verra bientôt le monde
Chercher les cieux dans les enfers.
L'épigramme pourra te paraître imparfaite :
Ce n'est pas mon esprit, c'est mon cœur qui l'a faite.

— La littérature française vient de faire une très-grande

1. Représenté pour la première fois le 5 décembre 1749.

perte par la mort de Mme de Tencin[1]. Cette femme si célèbre passa ses premières années dans l'obscurité du cloître. Elle eut assez de courage pour tenter de rompre des engagements que nous regardons ici comme indissolubles, et assez d'adresse pour y réussir. Rendue au monde, elle s'y fit remarquer par un caractère qui réunissait toutes les extrémités; audacieuse et timide, ambitieuse et voluptueuse, profonde et frivole, dissimulée et confiante, prodigue et avare ; on était tenté de lui croire tous les vices et toutes les vertus. Elle débuta presque par vouloir gouverner le royaume. M. le duc d'Orléans, qui était alors régent de France, se laissa persuader de la voir, mais il ne la garda que vingt-quatre heures. On a prétendu que ce prince avait redouté ses intrigues, et un vieux courtisan m'a conté que le régent, parlant de Mme de Tencin, avait dit qu'il ne voulait point de maîtresse qui, dans le tête-à-tête, parlât d'affaires.

Environ vers ce temps-là, Law, fameux Écossais, nous apporta un système de finance qui a bouleversé le royaume. Pour rendre cet étranger plus agréable au peuple, le duc exigea qu'il changeât de religion. L'abbé de Tencin, aujourd'hui cardinal, fut chargé d'opérer cette conversion. Son apostolat lui attira ce quatrain, qui fit alors beaucoup de bruit :

> Foin de ton zèle fanatique,
> Malheureux abbé de Tencin!
> Depuis que Law est catholique,
> Tout le royaume est capucin.

Mme de Tencin recueillit le fruit des travaux de son frère; elle eut beaucoup d'actions qui lui firent un état commode et agréable. Ce fut l'époque de sa fortune.

La joie de ce succès fut tempérée par un événement malheureusement célèbre, et dont le souvenir dure encore. M. de La Frenaye, qui passait sa vie avec Mme de Tencin, prétendit lui avoir remis des sommes considérables en billets, en argent, en bijoux. On nia le dépôt, et La Frenaye fut trouvé mort quelques jours après chez Mme de Tencin. Elle fut arrêtée et son procès instruit. Soit innocence, soit adresse, soit protection, car on

1. Morte le 4 décembre 1749.

n'est pas trop d'accord sur cela, elle fut déchargée de cet assassinat et on répandit que La Frenaye, au désespoir, s'était défait lui-même.

Cette aventure fixa Mme de Tencin aux lettres. Sa maison devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué par l'esprit et par le talent. Amie de presque tous les illustres qui la voyaient, elle les aidait de ses conseils, de sa bourse et de son crédit. Nous lui devons trois ouvrages pleins d'agrément, de délicatesse et de sentiment, *le Comte de Comminges, les Malheurs de l'amour* et *le Siége de Calais*. Les gens mal instruits attribuent cet ouvrage à M. de Pont-de-Veyle.

La malignité française a laissé plus tranquilles qu'on ne le devait espérer les cendres de Mme de Tencin; elles en sont quittes pour ces quatre vers :

Crimes et vices ont pris fin
Par le décès de la Tencin.
Hélas! me dis-je, pauvre hère,
Ne nous reste-t-il pas son frère?

LXIII

Il y a quatre-vingts ou cent ans que le goût des vers burlesques était si général en France qu'on n'osait donner que des ouvrages de cette nature. Un auteur pieux[1], qui voulait être lu et qui voulait l'être sur des matières de religion, imprima la *Passion de Jésus-Christ* en vers burlesques. Cette manie, qui était passée durant les beaux jours de notre littérature, nous est revenue depuis sept ou huit ans. Nous en avons une nouvelle preuve dans l'accueil que le public fait depuis quelques jours à une brochure intitulée *le Paquet de mouchoirs, monologue en vaudevilles et en prose*[2]. C'est un savetier qui discourt seul et en jargon de son métier, de ses voisins, de ses camarades, de sa

1. L'abbé Pellegrin.
2. Quérard assigne la date de 1755 à cette facétie de Vadé.

maîtresse. Le ton de tout cela est assez plaisant pour quiconque sait les finesses du langage de la plus vile populace.

— Un inconnu vient de nous donner un roman intitulé *Kara-Mustapha et Basch-Lavi*[1] dont voici à peu près l'idée. Le héros de ce livre, fameux par le siége de Vienne, était fils du grand vizir Achmet-Kuprogli. Il fut élevé dans le sérail avec Mahomet IV. Comme il était agréable et bien fait, il plut à la mère et à la sœur, mais d'une autre mère de ce jeune prince. Il recevait des leçons d'amour de l'une qu'il allait répéter à l'autre. Zencoub s'aperçut bientôt que sa jeune rivale faisait plus que la balancer dans le cœur de leur commun amant; cela la détermina à la faire donner en mariage à Kalick-Assan-Bassa d'Alep, qui la mena dans son gouvernement. Zencoub depuis cet heureux jour posséda sans jalousie son amant, jusqu'à ce qu'on fût instruit à la Porte qu'Assan méditait une révolte. Mustapha fut chargé, à l'insu de la sultane, de prévenir ce malheur. Il porta au sultan la tête de Bassa et ramena d'Alep Basch-Lavi dont il était plus amoureux et plus aimé que jamais. Cette liaison déplut beaucoup à Zencoub et à l'épouse de Mustapha. Elles profitèrent du malheur arrivé aux Turcs devant Vienne pour déterminer Mahomet à faire périr son vizir Kara-Mustapha. On prétend que Basch-Lavi lui survécut peu et qu'elle mourut de douleur.

Ce roman est une vraie rapsodie sans goût, sans style, sans mœurs, sans imagination. Il y a longtemps qu'on voit de ces monstres dans notre littérature.

— M. de Boispréaux, qui est connu par la *Conjuration de Rienzi* et par une traduction de *Pétrone,* vient de nous donner la *Vie de Pierre Arétin*[2]. Il résulte de cette lecture que ce célèbre écrivain était le plus effronté, le plus licencieux, le plus médisant, le plus menteur, le plus vain de tous les hommes. Il jouit pourtant d'une grande réputation.

Charles-Quint avait pour Arétin des attentions marquées. Un jour, ce prince étant en voyage et le secrétaire de ses commandements lui ayant présenté un grand nombre de dépêches, il leur demanda la lettre qu'il avait ordonnée pour recommander

1. Par N. Fromaget. Amst. (Paris), 1750, in-12.

2. La Haye, 1760, in-12. Boispréaux est le pseudonyme de Bénigne Dujardin, ancien maître des requêtes.

Arétin au grand-duc, la signa et remit le reste à un autre soir.

On raconte qu'un prince espagnol entretenait un courrier pour avoir le premier ce qui sortait de sa plume, sans compter les pensions qu'on lui faisait. Il se vantait d'avoir su, avec une bouteille d'encre et une main de papier, se créer deux mille écus de rente dont les fonds étaient assignés sur la sottise d'autrui.

Tani, parlant d'un babillard, dit qu'il était plus riche en paroles qu'Arétin en coups de bâton.

M. de Boispréaux aurait pu recueillir beaucoup de faits agréables sur l'Arétin. J'ignore pourquoi il ne l'a pas fait. Ces récits auraient jeté plus de vivacité et d'intérêt dans son ouvrage que des extraits, qui ne signifient pas grand'chose, des lettres et autres ouvrages de cet écrivain. Comme le fond de cette histoire n'est rien, je ne crois pas essentiel d'insister sur la forme, qui n'est pas grand'chose.

— On parle toujours beaucoup de la construction d'une place où doit être mise la statue de Louis XV. Comme cette place doit coûter des sommes immenses et que le royaume est fort obéré, un de nos poëtes, nommé de Bonneval, a adressé au roi le madrigal suivant :

On doit faire une place élégante et correcte;
Chacun trace à son gré le plan qu'il a formé;
    C'est pour Louis le Bien-Aimé,
    Tout Paris devient architecte.
Vous êtes, il est vrai, le plus doux des vainqueurs;
Ce titre seul mérite une gloire immortelle;
Grand roi, contentez-vous de régner dans nos cœurs;
    Est-il une place plus belle?

— La tragédie d'*Aristomène*, qui avait été jouée l'été dernier avec tant d'éclat et qui a été reprise cet hiver avec assez de succès, vient de perdre par l'impression la meilleure partie de sa réputation. Tout l'intérêt de la pièce porte sur le péril de Leuxis et Léonide de la part du Sénat. Or, les connaisseurs prétendent que ce danger est chimérique, puisque les sénateurs n'auront point et ne peuvent pas avoir la hardiesse de faire périr la femme et le fils d'un homme que le peuple regarde comme son libérateur, et que l'armée, qui est sous les murs de la ville,

adore comme un héros. La versification de cet ouvrage paraît dure à beaucoup de gens, les inversions hasardées, le dialogue obscur. Les maximes qui ont fait le succès de cet ouvrage sont assez heureuses, quelquefois fausses et presque toujours déplacées. Des personnages agités de violentes passions ne s'avisent pas de lâcher des sentences.

M. Marmontel a mis à la suite de son ouvrage des réflexions sur la tragédie; le plus grand nombre se trouve partout. Quelques-unes plus neuves sont copiées de M. de Voltaire. L'auteur en a hasardé de particulières qui vont à sa manière d'écrire. Il prétend, par exemple, qu'on ne peut guère réussir aujourd'hui dans la tragédie que par des situations; cela est faux, mais l'auteur a intérêt que cela soit vrai, et il appuie sur cela avec une vivacité qui le trahit.

— Le nouvel opéra de *Zoroastre* continue à attirer beaucoup de monde et à essuyer des contradictions. Je m'y trouvais il y a quelques jours à côté d'un Anglais. Il demanda une place aux balcons, aux loges, à l'amphithéâtre, à toutes les places où un galant homme peut être placé avec bienséance. Comme on lui répondait toujours que toutes les places étaient prises, il dit: « Je n'entre pas dans une maison que je n'entende dire des horreurs de cet opéra; j'y viens dix fois de suite et je ne puis pas y trouver de place; il n'y a que les Français au monde capables de ces contradictions. »

LXIV

Il paraît depuis quelques jours un roman intitulé *Favoride* [1]. Cet ouvrage, mystérieusement annoncé d'abord comme le fruit des réflexions du président de Montesquieu, donné ensuite à M. Duclos, est enfin resté à M. le marquis du Châlet, lieutenant général des armées du roi. Rien n'est si simple que le plan de ce livre. Favoride, fille naturelle d'une princesse et née avec tous les agréments de la figure, tous les charmes de l'esprit,

1. Inconnu aux bibliographes.

met la scène, et avec l'effet que cela doit produire dans l'action totale. Par exemple, l'on a dans une scène à dire : bonjour; ce mot est bien simple, et tout le monde entend cela; mais ce n'est pas assez d'entendre que c'est une politesse qui se fait aux gens qui arrivent ou que l'on aborde. Il est mille façons de dire bonjour suivant le caractère et la situation. Un amant dit bonjour à sa maîtresse avec cette douceur et cette affection qui fait connaître ses sentiments pour celle qu'il salue; un père le dit avec tendresse au fils qu'il aime et avec une froideur mêlée de chagrin à celui dont il est mécontent. Un avare même, en disant bonjour à son ami, doit se montrer occupé d'inquiétude. Le jaloux marque une colère que la bienséance empêche d'éclater en saluant un jeune homme qu'il est forcé de recevoir contre son gré. Une suivante dit bonjour d'un ton flatteur et insinuant à l'amant aimé de sa maîtresse, et d'un ton brusque au vieillard qui cherche à l'obtenir sans son aveu. Le petit-maître salue avec une politesse affectée et mêlée d'un ton d'orgueil qui démontre que, s'il veut bien vous saluer, c'est par bonté et qu'à la rigueur il n'y serait pas obligé. L'homme dans la tristesse dit bonjour d'un air affligé. Un fourbe salue celui qu'il va duper d'un ton qui doit inspirer la confiance à l'objet de sa trahison et où le spectateur doit apercevoir qu'il médite une fourberie. Dans le chapitre de l'expression, l'auteur a une idée neuve qui me paraît belle et vraie. On croit communément que, pour qu'un acteur exprime avec force les sentiments de son rôle, il faut qu'il en soit affecté. Riccoboni prétend, au contraire, que si on a le malheur de ressentir véritablement ce que l'on doit exprimer, on est hors d'état de jouer. Les sentiments se succèdent dans une scène avec une rapidité qui n'est point dans la nature. La courte durée d'une pièce oblige à cette précipitation qui, en rapprochant les objets, donne à l'action théâtrale toute la chaleur qui lui est nécessaire. Si, dans un endroit d'attendrissement, vous vous laissez emporter au sentiment de votre rôle, votre cœur se trouvera tout à coup serré, votre voix s'étouffera presque entièrement; si vous devez alors passer subitement à la plus grande colère, cela vous sera-t-il possible? Non, sans doute.

Dans le chapitre des caractères, Riccoboni dit que le caractère influe si fort sur toute la personne, qu'il donne à celui qui

en est dominé une physionomie particulière, une contenance qui lui est propre, un geste dont la façon de penser a formé chez lui l'habitude, une voix surtout dont le ton ne saurait convenir à un caractère différent. La timidité donne une voix faible et entrecoupée, la fatuité a le ton dominant et d'une assurance choquante, l'homme grossier a la voix pleine et l'articulation lourde, l'avare qui passe la nuit à compter son or doit avoir la voix rauque.

L'idée que je me suis formée de ce livre après une lecture réfléchie, c'est que c'est une ébauche plutôt qu'un traité complet; qu'il y a plus de pratique que de théorie; qu'il peut être utile aux personnes qui veulent jouer la comédie, mais qu'il ne suffit pas; que l'auteur a le coup d'œil plus sûr qu'étendu; que le style ne manque pas seulement d'agrément, mais de clarté, de correction, de force. Le ton didactique qui règne dans cet ouvrage en fait un livre de pure instruction. Le même sujet a été manié il y a environ deux ans par M. Rémond de Sainte-Albine[1]. Ce premier traité n'était pas d'un écrivain qui eût bien de l'étendue dans l'esprit, mais il était fait et écrit avec beaucoup de soin. Il est ce que nous appelons un livre bien fait.

— M. de Burigny, qui nous avait déjà donné quelques ouvrages, vient de publier en trois volumes in-12 l'*Histoire des révolutions de l'empire de Constantinople, depuis la fondation de cette ville jusqu'en l'an 1453 que les Turcs s'en rendirent maîtres*[2]. On peut compter sur les recherches de cet écrivain, homme instruit, exact, laborieux, mais il n'est que cela. Sa narration manque de chaleur, d'agrément, d'intérêt; ses tableaux sont sans couleur et sans force; il ignore absolument l'art, si nécessaire à l'histoire, des transitions et des liaisons. Son style, qui est assez correct, n'est jamais léger, vif ni brillant; ses héros se ressemblent tous et paraissent jetés au même moule. Cet ouvrage n'est pas proprement une histoire; ce sont des matériaux rassemblés avec sagacité et avec soin pour qui voudrait les mettre en œuvre.

J'ai ouï dire un mot de M. de Burigny qui me paraît agréable.

1. Voir p. 111.
2. Paris, 1749, in-4°; en 1750, 3 vol. in-12.

volume entier de traductions de cet auteur. Enfin, M. Richelet vient de ramener notre nation au goût du beau simple, en lui présentant une version charmante de quatre des meilleurs opéras de Metastasio, ce sont *Adrien*, *la Clémence de Titus*, *Cyrus* et *Zénobie* [1]. On reproche avec raison à l'auteur italien deux défauts considérables : le premier, de n'avoir qu'un dénoûment pour toutes ses tragédies, le second de prendre hardiment tout ce qu'il trouve de bon dans les poëtes français. Quelqu'un faisait remarquer un jour à Voltaire que cet écrivain l'avait beaucoup volé : « Ah ! s'écria-t-il, le cher voleur, il m'a bien embelli. »

— Notre nation, qui se passionne souvent pour des objets frivoles, vient de se partager avec beaucoup de vivacité sur une question assez peu importante. Il s'agit de savoir si le testament politique du cardinal de Richelieu est réellement de ce grand ministre, ou si c'est un ouvrage supposé. L'opinion commune l'attribuait à ce politique; M. de Voltaire a cru qu'on se trompait, et il a osé le dire. Le duc de Richelieu a pris tout cela légèrement, comme il convenait, mais Mme la duchesse d'Aiguillon a cru devoir se fâcher, et elle a fait faire une dissertation pour restituer à son grand-oncle ce qu'elle imagine lui appartenir. Voltaire va répliquer par un écrit qu'il m'a fait l'honneur de me lire et qui m'a paru tout à fait digne de lui [2]. Tout ce qu'on peut dire de plus fort pour conserver au cardinal de Richelieu le testament politique, c'est qu'il s'en trouve dans la bibliothèque de la Sorbonne une copie de la main de son secrétaire. A ce préjugé on oppose les puérilités, les contradictions, les défauts de bienséance, enfin les antidates dont cet ouvrage est rempli.

— On représente sur le Théâtre-Italien une comédie française en trois actes et en vers, intitulée *la Fausse Prévention*. Quoiqu'elle paraisse sous le nom d'un M. Dieudé, tout le monde

1. Ce sont les deux premiers volumes de la traduction de Richelet, qui en a douze. Vienne (Paris), 1751-1761.

2. La dissertation de Voltaire sur l'authenticité de ce testament a été d'abord publiée à la suite des *Mensonges imprimés* placés d'abord eux-mêmes à la suite de *Sémiramis*, 1749, in-12. Il revint sur cette question en 1764, lorsqu'il répondit de nouveau à Foncemagne dont la *Lettre sur le testament politique* de Richelieu est sans doute celle qui fut écrite à l'instigation de la duchesse d'Aiguillon.

de M. Crébillon outrent la critique, ce qui arrivera toujours lorsqu'un auteur d'une grande réputation remettra au théâtre un sujet connu et dans lequel un tragique illustre a fait verser tant de larmes. On commence par juger le procédé avant de juger la tragédie, les premières impressions restent et, quand on refait, il faut faire mieux. Quoi qu'il en soit, voici de quelle manière M. de Voltaire a employé le sujet d'Électre.

Égiste, amant de Clytemnestre, ayant, de concert avec cette reine perfide, lâchement assassiné Agamemnon, devient possesseur du trône et de la femme de ce prince infortuné. Égiste, qui a d'un premier mariage un fils nommé Plisthène, veut lui assurer la couronne par la mort d'Oreste, fils unique d'Agamemnon. Électre, sa sœur, qui prévoit le nouveau crime de l'usurpateur, fait enlever de la cour Oreste qui est encore dans l'enfance; elle le recommande aux dieux et à un sage gouverneur chargé de le conduire en des climats plus heureux et de lui inspirer des sentiments dignes de sa naissance. Égiste ne fait point mourir Électre, tant parce qu'il craint les nouveaux murmures du peuple que parce qu'il la destine secrètement en mariage à son fils qu'il fait adopter par Clytemnestre; et, en attendant, il retient Électre dans les fers, craignant qu'elle ne réveille par ses plaintes et par ses cris le courage des sujets et des amis d'Agamemnon. Électre a une sœur cadette nommée Iphise, qui est encore fort jeune et pleine de douceur. Le tyran, qui connaît son caractère, permet qu'elle reste à sa cour. Pammène, vieillard plein de probité et ancien serviteur d'Agamemnon, s'attendrit avec Iphise sur son sort et sur celui d'Électre, et c'est ici où commence l'action. Iphise, qui ignore la part que Clytemnestre a eue au meurtre d'Agamemnon, conseille à sa sœur, qui survient, d'adoucir son caractère, de se plier à son état et d'engager Clytemnestre par sa soumission à changer son sort. Électre, qui ne respire que la vengeance, rejette avec indignation le conseil de sa sœur; elle lui apprend tous les crimes de Clytemnestre, et lui fait une peinture effrayante de l'assassinat d'Agamemnon achevé de sa main. Elle en prend à témoin Pammène, qui ne confirme que trop son récit. Clytemnestre, qui commence à sentir des remords, agitée d'ailleurs par un songe terrible, vient chercher quelque consolation dans la compagnie de ses filles. Iphise se prosterne et la supplie de retirer sa sœur de

l'esclavage indigne où elle est réduite. Électre, loin de seconder Iphise, fait les reproches les plus vifs à sa mère, se répand en imprécations contre l'usurpateur et invoque le retour d'Oreste, son frère, son roi, ce héros qui doit venger Agamemnon. Clytemnestre veut en vain ébranler sa fermeté, Électre en devient plus furieuse. Clytemnestre, piquée, congédie ses filles en leur disant :

> Vous pleurez dans les fers, et moi dans ma grandeur,
> Laissez-moi respirer...

Clytemnestre ne trouve pas plus de consolation avec Égiste, qui vient la presser d'assister à la fête qu'il prépare pour célébrer l'anniversaire de son couronnement; il la prie de revoir Électre, de lui annoncer son mariage avec Plisthène. Il croit que l'espoir de la couronne l'adoucira et se félicite des espérances que lui donne le roi d'Épidaure, son allié, sur la prochaine mort d'Oreste, qui est enveloppé dans ses États de façon qu'il ne pourra échapper à sa destinée. Clytemnestre gémit à cette nouvelle. Égiste lui en fait des reproches et lui demande ce qui la rend si craintive, elle qui était si ferme à la mort d'Agamemnon. Clytemnestre lui répond par ce beau vers :

> L'amour brave les dieux, la crainte les consulte.

Cependant Oreste, et Pylade, son ami, trouvent le moyen d'échapper aux poursuites du roi d'Épidaure en s'embarquant sur un vaisseau dans lequel ils essuient une tempête horrible qui les jette sur le rivage de Mycènes; ils ne savent quelle terre ils habitent, ils déplorent leur malheureuse destinée, lorsque Pammène se présente à eux et leur apprend qu'il est sous la domination d'Égiste. Oreste frémit à ce nom odieux, mais ne se découvre point; il dit seulement qu'il est Grec, et demande un asile au vieillard, qui le lui accorde généreusement. Clytemnestre, conformément aux volontés d'Égiste, vient annoncer un sort plus favorable à Électre, en lui promettant le trône et la main de Plisthène, Électre reçoit la proposition avec horreur; elle s'informe d'Oreste avec transport. Clytemnestre ne lui répond point. Cette malheureuse sœur le croit mort et en

en est dominé une physionomie particulière, une contenance qui lui est propre, un geste dont la façon de penser a formé chez lui l'habitude, une voix surtout dont le ton ne saurait convenir à un caractère différent. La timidité donne une voix faible et entrecoupée, la fatuité a le ton dominant et d'une assurance choquante, l'homme grossier a la voix pleine et l'articulation lourde, l'avare qui passe la nuit à compter son or doit avoir la voix rauque.

L'idée que je me suis formée de ce livre après une lecture réfléchie, c'est que c'est une ébauche plutôt qu'un traité complet; qu'il y a plus de pratique que de théorie; qu'il peut être utile aux personnes qui veulent jouer la comédie, mais qu'il ne suffit pas; que l'auteur a le coup d'œil plus sûr qu'étendu; que le style ne manque pas seulement d'agrément, mais de clarté, de correction, de force. Le ton didactique qui règne dans cet ouvrage en fait un livre de pure instruction. Le même sujet a été manié il y a environ deux ans par M. Rémond de Sainte-Albine[1]. Ce premier traité n'était pas d'un écrivain qui eût bien de l'étendue dans l'esprit, mais il était fait et écrit avec beaucoup de soin. Il est ce que nous appelons un livre bien fait.

— M. de Burigny, qui nous avait déjà donné quelques ouvrages, vient de publier en trois volumes in-12 l'*Histoire des révolutions de l'empire de Constantinople, depuis la fondation de cette ville jusqu'en l'an 1453 que les Turcs s'en rendirent maîtres*[2]. On peut compter sur les recherches de cet écrivain, homme instruit, exact, laborieux, mais il n'est que cela. Sa narration manque de chaleur, d'agrément, d'intérêt; ses tableaux sont sans couleur et sans force; il ignore absolument l'art, si nécessaire à l'histoire, des transitions et des liaisons. Son style, qui est assez correct, n'est jamais léger, vif ni brillant; ses héros se ressemblent tous et paraissent jetés au même moule. Cet ouvrage n'est pas proprement une histoire; ce sont des matériaux rassemblés avec sagacité et avec soin pour qui voudrait les mettre en œuvre.

J'ai ouï dire un mot de M. de Burigny qui me paraît agréable.

1. Voir p. 111.
2. Paris, 1749, in-4°; en 1750, 3 vol. in-12.

On raillait dans un cercle un homme extrêmement jaloux, et on lui demandait s'il aimerait mieux être cocu que pendu : « Pendu, répondit-il sur-le-champ et avec vivacité.—Monsieur, lui dit Burigny, madame ne le souffrirait pas. »

— On a représenté, le lundi 12 de ce mois, *Oreste*, tragédie nouvelle de M. de Voltaire, qui devait être intitulée *Électre*. Aristote dit dans sa poétique que ce sujet, ainsi que celui d'OEdipe et de Mérope, ne peut manquer de réussir sur la scène, quand même il serait traité par un poëte médiocre. En effet, le caractère d'Électre doit faire impression dans tous les temps, puisqu'il a toutes les qualités qu'on peut désirer dans le héros d'une tragédie. Ses projets de vengeance inspirent la terreur, et son sort déplorable excite la pitié la plus tendre. Chez les Grecs, Sophocle, leur plus fameux tragique, a admirablement traité ce sujet suivant les mœurs d'Athènes. Euripide et Eschyle y ont également réussi. En France, M. de Longepierre et M. Crébillon ont aussi fait une *Électre*. Le premier eut un grand succès à la cour, et tomba à la ville. On fut assez content du plan et de la conduite de sa pièce, mais elle est si misérablement écrite qu'on ne put l'entendre que quatre ou cinq fois. Il est vrai qu'il y eut un intervalle de douze ans entre la représentation de la cour et de la ville, et que, pendant cet intervalle, M. Crébillon donna sa tragédie, qui fut applaudie avec justice. Il y a surtout beaucoup de force et de chaleur, et elle se soutient au théâtre avec beaucoup de réputation depuis quarante ans, ce qui rend l'entreprise de M. de Voltaire également hardie et difficile.

Son premier acte a été bien reçu, le second a excité de grands applaudissements, le troisième a été jugé froid et languissant, la fin du quatrième a réchauffé le spectateur, et le cinquième a été trouvé détestable; mais, en convenant que cet acte n'est pas digne de l'auteur, on ne peut s'empêcher de dire que le public a marqué de l'humeur en refusant de l'entendre tout entier, ce qui a déterminé M. de Voltaire à retirer sa pièce pour y faire des changements qui ont paru huit jours après. Le public y est venu en foule, et a fort applaudi; ce qui fait dire aux mécontents, qui ne sont pas en petit nombre, qu'il n'y avait à la seconde représentation que le parterre de changé. Les amis de M. de Voltaire louent beaucoup son ouvrage, les amis

de M. Crébillon outrent la critique, ce qui arrivera toujours lorsqu'un auteur d'une grande réputation remettra au théâtre un sujet connu et dans lequel un tragique illustre a fait verser tant de larmes. On commence par juger le procédé avant de juger la tragédie, les premières impressions restent et, quand on refait, il faut faire mieux. Quoi qu'il en soit, voici de quelle manière M. de Voltaire a employé le sujet d'Électre.

Égiste, amant de Clytemnestre, ayant, de concert avec cette reine perfide, lâchement assassiné Agamemnon, devient possesseur du trône et de la femme de ce prince infortuné. Égiste, qui a d'un premier mariage un fils nommé Plisthène, veut lui assurer la couronne par la mort d'Oreste, fils unique d'Agamemnon. Électre, sa sœur, qui prévoit le nouveau crime de l'usurpateur, fait enlever de la cour Oreste qui est encore dans l'enfance; elle le recommande aux dieux et à un sage gouverneur chargé de le conduire en des climats plus heureux et de lui inspirer des sentiments dignes de sa naissance. Égiste ne fait point mourir Électre, tant parce qu'il craint les nouveaux murmures du peuple que parce qu'il la destine secrètement en mariage à son fils qu'il fait adopter par Clytemnestre; et, en attendant, il retient Électre dans les fers, craignant qu'elle ne réveille par ses plaintes et par ses cris le courage des sujets et des amis d'Agamemnon. Électre a une sœur cadette nommée Iphise, qui est encore fort jeune et pleine de douceur. Le tyran, qui connaît son caractère, permet qu'elle reste à sa cour. Pammène, vieillard plein de probité et ancien serviteur d'Agamemnon, s'attendrit avec Iphise sur son sort et sur celui d'Électre, et c'est ici où commence l'action. Iphise, qui ignore la part que Clytemnestre a eue au meurtre d'Agamemnon, conseille à sa sœur, qui survient, d'adoucir son caractère, de se plier à son état et d'engager Clytemnestre par sa soumission à changer son sort. Électre, qui ne respire que la vengeance, rejette avec indignation le conseil de sa sœur; elle lui apprend tous les crimes de Clytemnestre, et lui fait une peinture effrayante de l'assassinat d'Agamemnon achevé de sa main. Elle en prend à témoin Pammène, qui ne confirme que trop son récit. Clytemnestre, qui commence à sentir des remords, agitée d'ailleurs par un songe terrible, vient chercher quelque consolation dans la compagnie de ses filles. Iphise se prosterne et la supplie de retirer sa sœur de

l'esclavage indigne où elle est réduite. Électre, loin de seconder Iphise, fait les reproches les plus vifs à sa mère, se répand en imprécations contre l'usurpateur et invoque le retour d'Oreste, son frère, son roi, ce héros qui doit venger Agamemnon. Clytemnestre veut en vain ébranler sa fermeté, Électre en devient plus furieuse. Clytemnestre, piquée, congédie ses filles en leur disant :

> Vous pleurez dans les fers, et moi dans ma grandeur,
> Laissez-moi respirer...

Clytemnestre ne trouve pas plus de consolation avec Égiste, qui vient la presser d'assister à la fête qu'il prépare pour célébrer l'anniversaire de son couronnement ; il la prie de revoir Électre, de lui annoncer son mariage avec Plisthène. Il croit que l'espoir de la couronne l'adoucira et se félicite des espérances que lui donne le roi d'Épidaure, son allié, sur la prochaine mort d'Oreste, qui est enveloppé dans ses États de façon qu'il ne pourra échapper à sa destinée. Clytemnestre gémit à cette nouvelle. Égiste lui en fait des reproches et lui demande ce qui la rend si craintive, elle qui était si ferme à la mort d'Agamemnon. Clytemnestre lui répond par ce beau vers :

> L'amour brave les dieux, la crainte les consulte.

Cependant Oreste, et Pylade, son ami, trouvent le moyen d'échapper aux poursuites du roi d'Épidaure en s'embarquant sur un vaisseau dans lequel ils essuient une tempête horrible qui les jette sur le rivage de Mycènes ; ils ne savent quelle terre ils habitent, ils déplorent leur malheureuse destinée, lorsque Pammène se présente à eux et leur apprend qu'il est sous la domination d'Égiste. Oreste frémit à ce nom odieux, mais ne se découvre point ; il dit seulement qu'il est Grec, et demande un asile au vieillard, qui le lui accorde généreusement. Clytemnestre, conformément aux volontés d'Égiste, vient annoncer un sort plus favorable à Électre, en lui promettant le trône et la main de Plisthène, Électre reçoit la proposition avec horreur ; elle s'informe d'Oreste avec transport. Clytemnestre ne lui répond point. Cette malheureuse sœur le croit mort et en

devient plus furieuse. Clytemnestre, qui la trouve inflexible, l'abandonne à son mauvais sort, et lui prédit s'il se peut des malheurs encore plus grands. Iphise arrive sur-le-champ d'un air triomphant pour annoncer à Électre l'arrivée d'Oreste. C'est ici le plus bel endroit de la pièce. « Je viens, dit Iphise, du tombeau de mon père; j'y ai vu une épée, signal de la vengeance, et toutes les marques d'un vrai respect; et quel autre qu'un fils viendrait payer un tribut si légitime et s'exposer à un péril si manifeste ! » Elle ajoute qu'Oreste est sans doute un des étrangers réfugiés chez Pammène. Électre, qui saisit d'abord cette nouvelle avec avidité, ne peut contenir sa joie, mais elle retombe bientôt dans sa tristesse ordinaire en réfléchissant à la proposition de sa mère qui n'est qu'un signe trop certain de la mort d'Oreste. Les deux sœurs se retirent avec une égale désolation, ce qui termine le second acte.

Égiste soupçonneux par le crime éclairé,

(c'est un vers de la tragédie) envoie chercher Pammène, l'interroge sur l'état et la naissance des deux étrangers. Pammène répond :

« Je connais leurs malheurs et non pas leur naissance;

je sais seulement qu'ils sont Grecs. » Égiste ordonne qu'on les lui amène. Pammène obéit. Oreste, qui a tué en Épidaure Plisthène, fils du tyran, a eu soin de recueillir dans une urne les cendres de son ennemi; il imagine d'en faire un usage singulier, c'est de les présenter au tyran comme les cendres du fils d'Agamemnon. Électre vient pour voir les étrangers. Oreste la reconnaît à ses malheurs, et veut se découvrir. Pylade l'en empêche et le fait ressouvenir de l'oracle qui lui défend de parler à Électre avant le temps prescrit. Les étrangers, au lieu de la consoler lorsqu'elle demande des nouvelles d'Oreste, qu'elle appelle à tout moment, lui confirment sa mort par leur silence et en lui montrant l'urne en question. Électre embrasse l'urne et l'arrose de ses larmes. Égiste arrive dans l'instant : les pleurs, les cris et la fuite d'Électre lui apprennent la mort d'Oreste; il en est encore plus convaincu en interrogeant Oreste, qui se donne

lui-même d'une façon captieuse comme son propre meurtrier. L'usurpateur, que la joie d'un si grand événement étourdit, donne pour prix d'un tel service Électre en esclavage à Oreste, et lui offre les trésors qu'Agamemnon a rapportés du siége de Troie. Oreste refuse les trésors et dit qu'Électre suffit. Égiste demande l'urne; Oreste répond : « Elle est à vous, seigneur », ce que les uns trouvent comique et les autres admirable. Pammène, qui craint qu'Oreste ne soit découvert, vient l'avertir qu'il est dans un danger éminent; que le roi d'Épidaure vient d'envoyer un courrier à Égiste pour lui faire part de sa fuite et de la mort de Plisthène. Oreste, Pammène et Pylade prennent les mesures nécessaires pour échapper à la vigilance du tyran et pour échauffer les fidèles sujets d'Agamemnon. Ils se donnent rendez-vous dans un lieu où ils arrivent par trois chemins différents. Électre, qui ne peut parvenir jusqu'à Égiste, veut du moins venger la mort de son frère en tuant son meurtrier dont elle est esclave. Oreste arrive dans l'endroit où est Électre qui veut exécuter son projet; elle s'est saisie du poignard que son frère avait mis sur le tombeau d'Agamemnon, et c'est avec ce fer qu'elle veut trancher ses jours. Elle s'écarte, en voyant Oreste, pour le frapper à coup sûr. Oreste gémit et prononce le nom d'Agamemnon. Cela donne de l'émotion à Électre, qui dit à part :

> Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ?

Ce vers de situation fait un grand effet. Électre avance et veut enfoncer le poignard dans le sein d'Oreste, mais il tombe de sa main. Oreste frémit et du dessein et du danger. Électre s'écrie sur-le-champ :

> Ah! je crois voir en vous un dieu qui m'épouvante.

Oreste ne peut plus se contenir, et c'est ce qui fait la reconnaissance, qui serait plus belle si elle était mieux filée. Électre se livre à une joie sans bornes et dit ce beau vers :

> Oui, vous êtes mon maître; Égiste est obéi.

Pylade et Pammène viennent chercher Oreste; ils l'accusent

O complimenteur téméraire,
Insipide et pesant Voltaire,
Oses-tu comparer nos fiers Parisiens
A tes marmots d'Athéniens!
Va! Paris méprise et déteste
Et tous tes Grecs et ton *Oreste*,
Et ton *Sophocle* et tes écrits
A la cour dès longtemps proscrits.
De Rameau la froide harmonie
A fait détester l'opéra,
Et bientôt ton faible génie
Sous nos sifflets succombera.
C'est l'honneur du siècle où nous sommes;
Car où l'on siffle de tels hommes,
Quels doivent être leurs rivaux?
Fière de triomphes moins beaux,
Qu'Athènes rampe et cède la victoire!
Paris, un dieu veille à ta gloire
Voltaire et Rameau sont honnis,
Et l'on va voir briller au temple de mémoire
Le grand nom de l'abbé Bernis.

— Le poëte Roy, ennemi de tous les talents, charmé du médiocre succès de l'opéra de *Zoroastre*, a fait des vers dans lesquels il fait parler Rameau; les voici :

Fanatiques zélés, quoique las de m'entendre,
Vous avez des sifflets étouffé la rumeur;
Contre le sens commun cessez de me défendre,
Je meurs; si vous avez quelque honneur à me rendre
Venez, et sur ma tombe égorgez mon rimeur.

— On vient de me donner un ouvrage intitulé *Coup d'œil anglais sur les cérémonies du mariage*[1]. C'est la manie en France, depuis quelque temps, de n'estimer que ce qui vient d'Angleterre. De là vient que nos écrivains publient assez souvent leurs propres productions comme des traductions de cette nation célèbre. Le *Coup d'œil* est un livre français; c'est le détail des cérémonies qui s'observent dans le mariage des juifs,

1. *Coup d'œil anglais sur les cérémonies du mariage avec des notes et des observations auxquelles on a joint les aventures de M. Harry et de ses sept femmes. ouvrages traduits sur la seconde édition de Londres*, par MM. *** (Rédigé par P. T. N. Hurtault, maître de pension.) Genève, 1750, in-12.

Il ajoute qu'Égiste est chargé des mêmes fers dont on avait souillé les mains d'Oreste. Clytemnestre court pour sauver son mari, en disant qu'elle veut remplir, s'il se peut, les devoirs d'épouse et de mère. Électre et Iphise veulent être témoins du triomphe d'Oreste. Elles en sont empêchées par Pammène qui fait le récit des horreurs qui se passent et de l'opiniâtreté de Clytemnestre pour sauver la vie d'Égiste. Enfin Oreste paraît, non pas comme un héros vengeur de la mort de son père, mais comme un malheureux pénétré de l'horreur du parricide qu'il vient de commettre. Il a frappé partout, et il a tué sa mère du même coup dont il s'est défait du tyran. Il plaint son sort, accuse les dieux, quitte le trône et veut partir seul pour la Tauride, où il doit expier son crime. Pylade l'accompagne malgré lui, et la pièce finit par deux beaux vers sur l'amitié.

On ne peut encore prévoir quel sera le sort de cette tragédie. Il y a des vers dignes de l'auteur de *la Henriade*, de *Zaïre* et d'*Alzire*. Mais il y en a de prosaïques et de chevillés. Ce sera, après son impression, aux lecteurs et au temps à décider de son véritable prix. Il y a cependant apparence qu'elle ne déplacera pas l'*Électre* de M. de Crébillon.

LXVI

M. de Mairan, le plus grand physicien cartésien que nous ayons en France, publia, il y a environ trente ans, une dissertation sur la glace, qui fut couronnée par l'Académie de Bordeaux. Cet ouvrage vient de reparaître avec des augmentations si considérables, qu'on peut les regarder comme un traité complet sur cette matière[1]. Voici l'idée de ce livre.

Pour faire de la glace, il ne s'agit que de chasser une partie de la matière subtile qui coule dans les interstices du liquide, diminuer son mouvement ou affaiblir son ressort, en sorte qu'elle ne puisse plus vaincre la résistance des parties inté-

1. *Dissertation sur la glace*. Paris 1715 et 1717; Bordeaux, 1749, in-12.

grantes; c'est ce que fait le froid. Pour changer un corps dur en liquide, ou le dégeler, il n'y a qu'à introduire une quantité suffisante de matière subtile dans ses pores, ou augmenter assez le mouvement et le ressort de celle qui s'y trouve enfermée pour qu'elle puisse séparer les parties qui s'unissent par leurs surfaces, ou débarrasser celles qui s'entrelacent par leurs rameaux; voilà ce que produit la chaleur.

Je connais peu de livres de physique aussi bien faits que celui que j'ai l'honneur de vous annoncer. Si vous avez la curiosité de le lire, vous y trouverez une logique admirable dans les raisonnements, une grande sagacité dans la discussion des expériences; une netteté et une simplicité de style qui ne sont pas communes. Passez à l'auteur l'existence de la matière subtile, et il vous conduira à son but par une suite de conséquences auxquelles vous ne pourrez pas vous refuser.

— On a donné le 7 de ce mois la neuvième représentation d'*Oreste*. M. de Voltaire a jugé à propos de la retirer, quoiqu'il y allât beaucoup de monde. On soupçonne ce grand poëte d'avoir pris cet arrangement pour laisser au parti formé contre lui le temps de se dissiper. La critique et la satire ont vomi tout leur fiel à cette occasion. Voici les vers les plus supportables qui soient tombés entre mes mains.

Nostradamus, fameux parmi nous, a été mis en jeu; on l'a ressuscité pour lui faire prédire le sort d'*Oreste*, dont le cinquième acte fut sifflé à la première représentation.

A peine dans sept cent cinquante on entrera,
Qu'au Théâtre-Français un enfant on verra;
Cet enfant-là, dit-on, quatre pères aura;
Avec cinq membres il paraîtra,
Dont un mauvais, l'autre horrible sera.

— Comme M. de Voltaire a été obligé de suspendre huit jours la représentation de sa pièce pour y faire les changements qui étaient indispensables, on a imaginé de le loger à Saint-Lazare, où l'on enferme les jeunes gens qu'on veut corriger.

Voltaire qui se croit le sublime, le rare,
Et dont l'acharnement aussi noir que bizarre
Veut à force écraser le fameux Crébillon,
N'est qu'un rimeur pillard plein de présomption

Qu'il faudrait reléguer aux Frères Saint-Lazare,
Puisque ses œuvres sont à la correction.

SUR L'AIR DES *Trembleurs* D'*Isis*.

Électre est une braillarde,
Iphise une babillarde,
Clytemnestre une égrillarde
Et Pylade un bon ami!
Oreste est un méchant diable,
Égiste un homme exécrable,
L'auteur encor plus sifflable
Que dans sa *Sémiramis*.

— L'usage où est M. de Voltaire de changer quelque endroit de sa pièce, à chaque représentation, a donné lieu aux vers suivants :

Malgré votre témérité,
Vous obtiendrez tous nos suffrages,
Car le parterre a la bonté
De corriger tous vos ouvrages.
Le succès de *Sémiramis*
Fut l'ouvrage de vos amis.
Malgré leurs vœux, dans votre *Oreste*
Votre déclin se manifeste;
Cette pièce est votre *Attila*.
Permettez qu'on vous dise : Holà!
Craignez d'imiter ces coquettes
Qui, voulant plaire à soixante ans,
Ne brillent que par leurs cornettes
Et font oublier leur printemps.

—

Le célèbre Voltaire
N'aurait point encouru
Le mépris du parterre
Ni son jugement rigoureux
S'il se fût souvenu
Que le destin d'*Oreste* est d'être malheureux.

— Un ami de M. de Voltaire s'est voulu moquer du public, qui faisait en même temps peu d'accueil au plus grand de nos poëtes et au premier de nos musiciens. Le tour est assez adroit, mais les vers m'ont paru mauvais.

nance sérieuse. Cependant ce rire retenu se répand sur toute sa personne; il la gonfle, la redresse et l'allonge au point qu'un nouveau ministre croît au moins de quatre grands doigts en vingt-quatre heures.

« Mais à peine a-t-il joui de l'avantage de sa taille que ses yeux s'égarent, je ne sais quoi de farouche charge sa physionomie et la brunit; le son de sa voix s'altère et prend un ton affirmatif qui fait peur aux petits enfants et dont les autres ont peine à s'empêcher de rire.

« Quand le mal a gagné jusque-là, on le voit augmenter à vue d'œil. Alors le malade perd la mémoire, il oublie le visage de ses meilleurs amis, il appelle *chose* ses plus anciens domestiques dont le nom cesse de lui être familier, un mouvement inquiet l'agite sans cesse, il n'entend rien de ce qu'on lui dit, il ne sait ce qu'il répond, il trépigne, va et vient dans une chambre, au milieu des nouveaux idolâtres de son rang. Il tend encore la main, il la serre à qui la lui présente, et c'est la dernière scène comique de cette pièce; il rentre dans les coulisses et disparaît.

« C'est alors que le rengorgement arrive à son dernier période, et que la force du mal change absolument toute la constitution du ministre et lui donne un nouveau caractère. De sémillant, poli, gai, riant et verbiageur qu'il était d'abord, il devient posé, rude, sombre, hagard, taciturne; il fuit le monde, il commande des verrous à son appartement, un homme bizarrement vêtu s'en empare. Le cerbère prend par contagion le mal de son maître et devient aussi sauvage que lui; il défend la porte comme une place frontière, il en repousse les assiégeants, et avec les trois mots *on n'entre pas*, qui composent toute sa réthorique, il expédie cinq cents personnes.

« Pendant ce temps-là, le ministre mystérieusement renfermé pirouette sur les talons, coupe ses ongles, murmure un vaudeville, écrit à sa maîtresse et prend tout fait de la main de son secrétaire le rapport dont il est chargé pour le premier conseil. Les fonctions importantes étant remplies en trois quarts d'heure au plus, la pendule sonne, notre homme prend son habit, demande sa tabatière et assure sa contenance. La porte s'ouvre; à l'apparition de l'homme d'État chacun s'empresse, les plus grands l'abordent, quelques-uns lui parlent, il sourit sans

les entendre, et se charge de terminer telle affaire qu'on ne verra terminée que dans quarante ans. Un quart d'heure suffit pour cet emploi pénible; on l'attend, il ne peut s'arrêter, le conseil va se tenir, il s'éclipse et se dérobe à la foule qui l'a attendu tout le jour et qui l'attendra demain, précisément à la même heure et avec le même succès.

« Le rengorgement ne s'en tient pas là. Le mal gagne et rend en très-peu de temps le malade intraitable. Il devient fier avec ses supérieurs, insolent avec ses égaux, impraticable à ses amis et nuisible au reste des hommes. De là s'engendrent les haines, la jalousie, puis les clameurs publiques. Le prince les écoute un temps et en est fatigué; il dissimule, il espère que les plaintes se pourront assoupir; elles augmentent. Il faut enfin céder. Le maître, accablé du cri de tous les États, retire la main qui soutenait le ministre: il tombe, et sa chute entraîne tous ceux que sa maladie avait gagnés. Ce *Janitor* inflexible, qui rudoyait les plus grands, accueille un homme de la populace. Le favori disgracié, qui répondait à peine d'un signe de tête aux prosternations, salue à présent le premier venu. Il demande la faveur et la protection de tel qu'il ne daignait pas honorer de la sienne, et sa famille, avec laquelle les plus grands noms briguaient la gloire de se déshonorer, trouve à peine des alliances de plain-pied, tant la fortune se plaît souvent à humilier davantage ceux qu'elle a le plus élevés. »

— On continue à disputer vivement sur la vérité et la supposition du testament politique du cardinal de Richelieu. Le roi de Prusse, qui entre à sa manière dans la querelle, convient avec Voltaire que cet ouvrage est mauvais, mais il prétend malgré cela qu'il est de ce ministre. Voici des vers qu'il lui a envoyés à cette occasion, et qui ne feraient pas déshonneur à Voltaire lui-même:

Quelques vertus, plus de faiblesses,
Des grandeurs et des petitesses
Sont le bizarre composé
Du héros le plus avisé.
Il jette des traits de lumière,
Mais cet astre dans sa carrière
Ne brille pas d'un feu constant.
L'esprit le plus puissant s'éclipse :

Richelieu fit son testament
Et Newton son apocalypse.

— M. Néricault-Destouches, qui paraissait avoir renoncé au théâtre, vient d'y faire jouer *la Force du naturel*, comédie dont le sujet est absurde et choque les opinions les plus communes : voici comme il l'a employé.

Le marquis d'Oronville, dont la fortune égale la naissance, a eu d'une femme qui est encore aimable, deux fils qu'il a perdus à la guerre et une jolie fille, nommée Julie et âgée de seize ans ; il a un parent qui porte son nom et qui a le titre de comte, à qui il destine cette riche héritière. La marquise, sa mère, ne néglige rien pour lui donner une éducation convenable à son rang et à sa figure. Cependant Julie, loin de se former, rebute sa mère et tous ses maîtres. Elle a un naturel bizarre et revêche que rien ne peut dompter. Elle a pris du goût pour Guéreau, intendant de son père, homme fat et sans mœurs. Lisette et Louison, femmes de chambre de la maison, s'entretiennent du caractère de Julie, dont elles soupçonnent l'étroite intelligence avec Guéreau, lorsqu'il paraît. C'est ici où l'action commence ; il leur parle avec hauteur ; elles en sont indignées, surtout Lisette, qui lui fait des révérences affectées et sort avec Louison pour épier les démarches de Julie et de l'intendant. Ce dernier s'aperçoit bien qu'il est haï de Lisette et craint avec raison sa pénétration, dans la situation délicate où il se trouve. Il a séduit la fille de son maître et l'a épousée secrètement. Le monologue où il expose ses frayeurs et sa témérité est interrompu par Julie, qui vient le trouver et l'exhorte à tout tenter pour la tirer de la maison paternelle. Elle a des diamants, l'intendant a de l'argent ; mais il craint d'être arrêté avant que de pouvoir passer chez l'étranger. Il quitte Julie à l'arrivée de la marquise, qui vient donner des instructions judicieuses à sa fille pour sa conduite et pour son éducation. Julie bâille et répond avec aigreur. Le marquis, qui connaît le caractère de sa fille, demande à la marquise si elle en est contente. Cette tendre mère répond au marquis, qui est violent, qu'il y a lieu de tout espérer. Le marquis, en se retirant, exhorte Julie à imiter une mère si parfaite.

Cependant la marquise, désolée du peu de fruit de ses soins, a recours au comte qu'on lui a destiné pour époux. « Joi-

LXVII

Je viens de lire un nouvel ouvrage intitulé *Relation du monde de Mercure*[1]. C'est le détail des mœurs, des usages, des plaisirs, des sciences, du climat, des animaux, des productions, du gouvernement de cette planète-là. L'auteur a voulu tantôt peindre notre monde et tantôt peindre un monde nouveau. Dans le premier cas, il manque souvent de philosophie, et dans le second presque toujours d'imagination. Son style est ordinairement assez clair et assez facile, mais il devient gêné et obscur lorsqu'il veut s'élever. Vous trouverez, je crois, que le premier volume est trop froid et le second trop peu naturel. J'ignore de qui est cet ouvrage, mais les dissertations très-déplacées sur la médecine qui s'y trouvent ne permettent pas de douter que l'auteur ne soit médecin. Pour vous mettre à portée de juger si vous devez ou ne devez pas lire ce livre, je vais vous en transcrire un portrait dont vous jugerez mieux que moi.

PORTRAIT DU PREMIER MINISTRE DE L'EMPEREUR.

« Aussitôt que l'empereur a nommé un premier ministre, il est saisi subitement d'une maladie contagieuse à laquelle les autres hommes ne sont pas sujets. Plusieurs en sont morts, d'autres n'en guérissent jamais, et ceux mêmes qui s'en sauvent n'en reviennent pas sans avoir été bien malades.

« Ce mal s'appelle le rengorgement; il commence par la joie et finit par la douleur. J'expliquerai quelques-uns de ses symptômes, mais non pas tous, car ils sont innombrables.

« Le rengorgement est précédé de vapeurs violentes qui montent à la tête et qui la troublent absolument. D'abord, une espèce de ravissement saisit le malade; on voit dans ses yeux une joie qu'il ne peut contenir et qui l'étouffe, parce que la décence qu'exige son nouveau grade le force à une conte-

1. Par le chevalier de Béthune. Genève, Barillot, 1750, 2 vol. in-12. Réimprimés au tome XVI des *Voyages imaginaires.*

qu'on a conçus des bontés de monseigneur pour elle. La marquise est frappée de ses traits, du son de sa voix, s'attendrit sur son sort et ordonne qu'on lui donne une de ses plus belles robes. La fermière, qui survient, est étourdie de la situation, verse un torrent de larmes et fait entendre à part qu'elle est la cause du malheur de Babet. Lisette, qui n'y comprend rien, sort pour aller habiller Babet. Guéreau, qui a reçu l'argent que la fermière lui apportait, vient lui en donner quittance. La fermière, qui est fort à son aise, voudrait se remarier et l'épouser pour le consoler du refus de Babet. M. l'intendant paraît offensé de sa proposition et la renvoie. Cette scène a paru comique à ceux qui veulent rire malgré l'auteur. Guéreau, plus inquiet que amais, finit le troisième acte par un monologue dans lequel il prend la résolution d'emporter tout l'argent qu'il a à son maître. Le quatrième acte commence par une entrevue entre le comte et Babet bien parée. Le comte, qui ne pense plus à Julie, se passionne et presse vivement Babet de répondre à son ardeur. Babet lui marque en apparence de la froideur et lui représente l'inégalité de leurs conditions. Elle l'exhorte à ne pas rompre son premier engagement: « Votre fortune en dépend, lui dit-elle, vivez heureux, séparons-nous; je ne suis déjà que trop à plaindre, et quels reproches ne me ferait-on pas si je nuisais encore à votre établissement? » Le comte la quitte à l'arrivée de la fermière, que Julie a fait demander. Elle est surprise de ne la point trouver et de voir Babet si belle et si bien ajustée. Elle soupire, elle s'agite, elle sanglote. « Vous suis-je désagréable, ma bonne? lui dit Babet. — Non, ma chère enfant, lui répond-elle, je suis folle de toi, mais j'aperçois Julie, laisse-nous. » La fermière à l'aspect de Julie recommence ses sanglots et ses soupirs, Julie lui dit qu'elle a d'étranges secrets à lui communiquer: nouvelle inquiétude de la part de sa nourrice. « Qu'y a-t-il donc? qu'avez-vous fait? s'écrie-t-elle. — Hélas, reprend Julie, je m'ennuie ici; l'éclat où je suis et dans lequel on veut que je continue de vivre me fatigue. Je n'ai aucun goût pour le comte et j'ai fait un autre choix. — Qu'est-ce à dire, réplique la fermière, il faut que vous l'aimiez. » Alors Julie embrasse les genoux de sa nourrice et lui fait un récit exact de ce qui s'est passé entre elle et Guéreau, en la conjurant de leur donner asile jusqu'à ce qu'ils aient pris des mesures pour passer en

les entendre, et se charge de terminer telle affaire qu'on ne verra terminée que dans quarante ans. Un quart d'heure suffit pour cet emploi pénible; on l'attend, il ne peut s'arrêter, le conseil va se tenir, il s'éclipse et se dérobe à la foule qui l'a attendu tout le jour et qui l'attendra demain, précisément à la même heure et avec le même succès.

« Le rengorgement ne s'en tient pas là. Le mal gagne et rend en très-peu de temps le malade intraitable. Il devient fier avec ses supérieurs, insolent avec ses égaux, impraticable à ses amis et nuisible au reste des hommes. De là s'engendrent les haines, la jalousie, puis les clameurs publiques. Le prince les écoute un temps et en est fatigué; il dissimule, il espère que les plaintes se pourront assoupir; elles augmentent. Il faut enfin céder. Le maître, accablé du cri de tous les États, retire la main qui soutenait le ministre: il tombe, et sa chute entraîne tous ceux que sa maladie avait gagnés. Ce *Janitor* inflexible, qui rudoyait les plus grands, accueille un homme de la populace. Le favori disgracié, qui répondait à peine d'un signe de tête aux prosternations, salue à présent le premier venu. Il demande la faveur et la protection de tel qu'il ne daignait pas honorer de la sienne, et sa famille, avec laquelle les plus grands noms briguaient la gloire de se déshonorer, trouve à peine des alliances de plain-pied, tant la fortune se plaît souvent à humilier davantage ceux qu'elle a le plus élevés. »

— On continue à disputer vivement sur la vérité et la supposition du testament politique du cardinal de Richelieu. Le roi de Prusse, qui entre à sa manière dans la querelle, convient avec Voltaire que cet ouvrage est mauvais, mais il prétend malgré cela qu'il est de ce ministre. Voici des vers qu'il lui a envoyés à cette occasion, et qui ne feraient pas déshonneur à Voltaire lui-même:

Quelques vertus, plus de faiblesses,
Des grandeurs et des petitesses
Sont le bizarre composé
Du héros le plus avisé.
Il jette des traits de lumière,
Mais cet astre dans sa carrière
Ne brille pas d'un feu constant.
L'esprit le plus puissant s'éclipse :

Richelieu fit son testament
Et Newton son apocalypse.

— M. Néricault-Destouches, qui paraissait avoir renoncé au théâtre, vient d'y faire jouer *la Force du naturel,* comédie dont le sujet est absurde et choque les opinions les plus communes ; voici comme il l'a employé.

Le marquis d'Oronville, dont la fortune égale la naissance, a eu d'une femme qui est encore aimable, deux fils qu'il a perdus à la guerre et une jolie fille, nommée Julie et âgée de seize ans; il a un parent qui porte son nom et qui a le titre de comte, à qui il destine cette riche héritière. La marquise, sa mère, ne néglige rien pour lui donner une éducation convenable à son rang et à sa figure. Cependant Julie, loin de se former, rebute sa mère et tous ses maîtres. Elle a un naturel bizarre et revêche que rien ne peut dompter. Elle a pris du goût pour Guéreau, intendant de son père, homme fat et sans mœurs. Lisette et Louison, femmes de chambre de la maison, s'entretiennent du caractère de Julie, dont elles soupçonnent l'étroite intelligence avec Guéreau, lorsqu'il paraît. C'est ici où l'action commence; il leur parle avec hauteur; elles en sont indignées, surtout Lisette, qui lui fait des révérences affectées et sort avec Louison pour épier les démarches de Julie et de l'intendant. Ce dernier s'aperçoit bien qu'il est haï de Lisette et craint avec raison sa pénétration, dans la situation délicate où il se trouve. Il a séduit la fille de son maître et l'a épousée secrètement. Le monologue où il expose ses frayeurs et sa témérité est interrompu par Julie, qui vient le trouver et l'exhorte à tout tenter pour la tirer de la maison paternelle. Elle a des diamants, l'intendant a de l'argent; mais il craint d'être arrêté avant que de pouvoir passer chez l'étranger. Il quitte Julie à l'arrivée de la marquise, qui vient donner des instructions judicieuses à sa fille pour sa conduite et pour son éducation. Julie bâille et répond avec aigreur. Le marquis, qui connaît le caractère de sa fille, demande à la marquise si elle en est contente. Cette tendre mère répond au marquis, qui est violent, qu'il y a lieu de tout espérer. Le marquis, en se retirant, exhorte Julie à imiter une mère si parfaite.

Cependant la marquise, désolée du peu de fruit de ses soins, a recours au comte qu'on lui a destiné pour époux. « Joi-

gnez-vous à moi, lui dit-elle, pour adoucir son caractère ; vous êtes prudent, vous méritez ma confiance, peut-être aura-t-elle plus d'attention pour l'amant que pour la mère ; je vous laisse. » Le comte flatte Julie sur sa beauté, elle n'en devient que plus froide, il fait ensuite le précepteur, ce qui donne occasion à Julie de découvrir tous ses sentiments en disant au comte : « Je déteste l'art, la parure, les grands airs, ce qu'on appelle la bonne compagnie, en un mot tous ceux qui vous ressemblent ; vous m'ennuyez et je n'ai aucune inclination pour vous. » Cette scène est vive et assez plaisante. La fermière d'Oronville, qui est nourrice de Julie, vient pour la voir et apporter de l'argent à son maître. Elle a amené avec elle Babet, sa fille, qui est de l'âge de Julie et d'une figure charmante, ses sentiments sont nobles, mais son caractère est doux. Elle a beaucoup profité dans le couvent où sa mère l'a fait élever ; enfin Babet est adorable; Guéreau, qui la voit le premier, feint d'en devenir amoureux pour mieux cacher son mariage, mais il ne plaît point à Babet, qui a aperçu le comte destiné à Julie et n'a pu s'empêcher de prendre de tendres sentiments pour lui. Le marquis, informé des grâces de Babet, veut la voir et en est enchanté. Comme il pense que c'est un avantage pour elle d'épouser Guéreau, il propose le mariage. Babet dit franchement qu'elle n'en veut point. Le marquis, qui n'estime pas trop son intendant, lui reproche sa fatuité qui aura sans doute déplu à Babet. Il se plaint à part de la bizarrerie du sort, qui l'a fait père de Julie, tandis que la fille de la fermière mériterait d'être née d'un prince. Il va chez la marquise et, après lui avoir exagéré le mérite de Babet, il la conjure de la prendre auprès d'elle. Lisette, qui en serait bien fâchée, veut persuader à la marquise que son mari est devenu amoureux de Babet, elle débite ensuite beaucoup de lieux communs sur la tyrannie des hommes qui se font un honneur d'être infidèles à leurs femmes et se croient déshonorés quand elles prennent leur revanche. La marquise écarte tranquillement Lisette et lui dit que son mari est bien changé et qu'elle est à présent sûre de son cœur. Elle ordonne qu'on lui amène Babet. Lisette commence par maltraiter la petite fille et s'écrie ensuite, on ne sait pourquoi : « Qu'elle est belle, qu'elle est douce ! » Babet se jette aux pieds de la marquise, implore sa protection et se plaint avec feu des soupçons outrageants

qu'on a conçus des bontés de monseigneur pour elle. La marquise est frappée de ses traits, du son de sa voix, s'attendrit sur son sort et ordonne qu'on lui donne une de ses plus belles robes. La fermière, qui survient, est étourdie de la situation, verse un torrent de larmes et fait entendre à part qu'elle est la cause du malheur de Babet. Lisette, qui n'y comprend rien, sort pour aller habiller Babet. Guéreau, qui a reçu l'argent que la fermière lui apportait, vient lui en donner quittance. La fermière, qui est fort à son aise, voudrait se remarier et l'épouser pour le consoler du refus de Babet. M. l'intendant paraît offensé de sa proposition et la renvoie. Cette scène a paru comique à ceux qui veulent rire malgré l'auteur. Guéreau, plus inquiet que amais, finit le troisième acte par un monologue dans lequel il prend la résolution d'emporter tout l'argent qu'il a à son maître. Le quatrième acte commence par une entrevue entre le comte et Babet bien parée. Le comte, qui ne pense plus à Julie, se passionne et presse vivement Babet de répondre à son ardeur. Babet lui marque en apparence de la froideur et lui représente l'inégalité de leurs conditions. Elle l'exhorte à ne pas rompre son premier engagement: « Votre fortune en dépend, lui dit-elle, vivez heureux, séparons-nous; je ne suis déjà que trop à plaindre, et quels reproches ne me ferait-on pas si je nuisais encore à votre établissement? » Le comte la quitte à l'arrivée de la fermière, que Julie a fait demander. Elle est surprise de ne la point trouver et de voir Babet si belle et si bien ajustée. Elle soupire, elle s'agite, elle sanglote. « Vous suis-je désagréable, ma bonne? lui dit Babet. — Non, ma chère enfant, lui répond-elle, je suis folle de toi, mais j'aperçois Julie, laisse-nous. » La fermière à l'aspect de Julie recommence ses sanglots et ses soupirs, Julie lui dit qu'elle a d'étranges secrets à lui communiquer; nouvelle inquiétude de la part de sa nourrice. « Qu'y a-t-il donc? qu'avez-vous fait? s'écrie-t-elle. — Hélas, reprend Julie, je m'ennuie ici; l'éclat où je suis et dans lequel on veut que je continue de vivre me fatigue. Je n'ai aucun goût pour le comte et j'ai fait un autre choix. — Qu'est-ce à dire, réplique la fermière, il faut que vous l'aimiez. » Alors Julie embrasse les genoux de sa nourrice et lui fait un récit exact de ce qui s'est passé entre elle et Guéreau, en la conjurant de leur donner asile jusqu'à ce qu'ils aient pris des mesures pour passer en

pays étranger. La nourrice s'emporte et, tantôt en s'accusant, tantôt en s'excusant, apprend à Julie le secret de sa naissance. « Vous êtes ma fille, lui dit-elle, et Babet est la fille du marquis d'Oronville, c'est un échange que j'avais fait pour votre bien ; malheureuse que je suis, me voilà bien punie par ta conduite. »

Tu veux être Babet, et Babet tu seras.

La nouvelle Babet est enchantée et la nourrice pétrifiée. Guéreau, par les ordres de Babet, qu'il croit toujours Julie, n'ose emporter la caisse du marquis, et ne prévoyant pas l'orage, que ses dédains pour les femmes de la marquise vont lui attirer, il fait tous les préparatifs nécessaires pour sa fuite. Mais Louison qui l'épiait, cachée derrière un berceau, a entendu le complot et en a instruit le comte qui, après avoir exigé du marquis sa parole d'honneur de se contenir et de ne point maltraiter ceux qui le trahissent, lui apprend de toutes les vérités la plus terrible. Le marquis, plein de fureur, fait chercher partout son intendant. La nouvelle Babet a pris des habits qui conviennent à son état et débite de jolis vers sur sa situation. Elle maudit les pompons, les ameublements, les pierreries, tous les ornements de l'état qu'elle quitte. Cependant le marquis trouve Guéreau, qui, voyant son maître dans une colère extrême, prévoit son malheur. Il commence par nier son crime et consent d'être pendu si on peut le prouver. « Tu le seras », répond avec impétuosité le marquis. Tous les personnages nécessaires au dénoûment accourent au bruit qu'ils entendent, et tout se démêle heureusement par une nouvelle reconnaissance. Le comte épouse la modeste Julie, et l'on pardonne à la fermière et à Guéreau qu'elle accepte pour gendre.

Tout cet édifice porte sur ce fondement qu'un homme né de parents obscurs, quelque éducation qu'il reçoive, aura toujours de bas sentiments, et que celui, au contraire, dont le sang sera illustre, pensera d'une manière noble, quoiqu'il ait été élevé dans l'obscurité. Vous jugez bien que cette doctrine a également déplu aux roturiers, aux gens de goût et aux philosophes. Nos seigneurs, qui avaient été choqués de voir établir l'opinion contraire dans *Nanine*, auraient été fort portés à favoriser cette comédie, mais elle est si faiblement écrite qu'il n'a pas été possible de lui donner de la célébrité.

plus beau et du plus fréquenté des spectacles. Un défaut de goût et de zèle a empêché l'exécution d'un projet si sage. Pour cacher un peu notre misère aux yeux des étrangers, et peut-être aussi pour calmer les citoyens, le prévôt des marchands vient de faire dorer ou peindre en vert toute cette salle. Comme cette couleur n'est pas favorable aux dames, on a fait un vaudeville qui, quoique assez mauvais, amuse tout Paris. Le voici :

SUR L'AIR : *Jean de Vert.*

Monsieur le prévôt des marchands,
Quelle magnificence !
Laissez siffler les ignorants,
Noble en est la dépense.
Vous avez mis du vert partout.
En vous nous admirons le goût
De Jean de Vert, de Jean de Vert en France.

L'Opéra n'était qu'un désert
Avant votre régence;
On ne le prendra plus sans vert,
Grâce à votre prudence,
Car vous en avez mis partout.
En vous nous admirons le goût
De Jean de Vert, de Jean de Vert en France.

En paraissant à l'Opéra,
On fera votre éloge;
A ce monument se lira,
Gravé sur chaque loge :
Les vieux échafauds ont été
Récrépis sous l'édilité
De Jean de Vert, de Jean de Vert en France.

— On vient enfin d'imprimer *la Force du naturel,* comédie de M. Destouches. J'ai jugé en la lisant, comme aux représentations, que c'était un ouvrage sans esprit, sans philosophie et sans style. L'*Oreste* de M. de Voltaire, qui paraît aussi, mérite plus d'estime. Vous y trouverez la simplicité qui était particulière aux Grecs, le sentiment qui est commun à toutes les nations et le pinceau, mais un peu vieilli, de l'auteur de *la Henriade.* A tout prendre pourtant, il y a dans cette tragédie plutôt

aux personnes plus difficiles. Après tout, les plus grands défauts de cet ouvrage ce sont les longueurs et l'uniformité; il est diffus à un point qui révolte, et n'a jamais qu'un pinceau, qu'une couleur, qu'une manière.

— M. de Voltaire pria, il y a quelques jours, M. Destouches à souper chez lui avec quelques gens de lettres. Voici le billet qu'il lui écrivit. Je le trouve charmant, et tout Paris en a jugé comme moi :

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fites *le Glorieux*,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.
Je le serai, j'en suis tenté,
Si demain ma table s'honore
D'un convive si souhaité,
Et je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.

— M. de Bibiena, Italien naturalisé en France et connu par plusieurs mauvais romans, vient d'en donner un dont l'idée m'a paru agréable : il est intitulé *le Triomphe du sentiment* [1]. L'auteur suppose une femme coquette qui aime l'éclat et qui a du tempérament, une petite-maîtresse enfin. Une des fantaisies de cette femme est de voir un homme à sentiment, espèce rare et ridicule dans le siècle où nous sommes. Après bien des recherches, l'amant de cette belle vient à bout de déterrer cette espèce de monstre, il est présenté et parvient à changer le cœur et l'esprit de cette femme. Il la rend raisonnable et tendre.

C'est dommage que cette idée, qui est neuve et assez belle, ait été mise en œuvre par un homme qui ne sait pas écrire, et qui n'a pas eu assez d'esprit pour sentir qu'il dégradait trop son héroïne en la réduisant à accepter de l'argent de ses amants.

— Depuis que le cabaret et la galanterie ont passé de mode en France, on n'y fait plus de ces chansons gaies et tendres qui faisaient les délices de notre nation. Il ne se passait pas autrefois de jour qu'on ne vît éclore quelques agréables couplets.

1. La Haye, 1750, in-12.

Aujourd'hui, ou nous ne chantons point ou nous ne chantons que des vieilleries qui ont amusé nos pères. Je ne connais depuis assez longtemps de nouveauté en ce genre qu'une bagatelle assez naïve de M. Vadé. Il la fit sous mes yeux, il y a quelques jours, et il ne tint pas à moi qu'elle fût un peu plus piquante.

Ah! maman, que je l'échappe belle!
Colin
Ce matin
S'était glissé dans ma ruelle.
Ah! maman, que je l'échappe belle!
Qu'on a raison
De se défier d'un garçon!

Il s'approche de moi sans rien dire;
Le fripon soudain
Me prend la main:
Je la retire,
Il sourit, je le gronde, il soupire;
Mais en soupirant,
Dieu! qu'il avait l'air séduisant.
Ah! maman! etc.

Il poursuit, je m'étonne, il m'embrasse.
Un prudent effort
De son transport
Me débarrasse;
Mais, voyant redoubler son audace,
J'avais bien regret
De n'avoir pas mis un corset.
Ah! maman, etc.

Malgré moi, mon sein frappe sa vue;
Je le couvre en vain,
Il va plus loin;
J'en suis émue;
Les deux mains, quand on est presque nue,
Ne suffisent pas
Pour voiler ce qu'on a d'appas.
Ah! maman, etc.

En tremblant je recule, il s'avance;
Le traître à l'instant
D'un air content
Sur moi s'élance;

« Tu me demanderas sans doute si les Françaises sont belles ; on peut croire que non, mais il est impossible de sentir qu'elles ne le sont pas. Sans les avoir vues, on peut peindre la beauté, jamais les grâces.

« La Comédie est un lieu où les Français s'assemblent à une certaine heure pour y pleurer sur la triste destinée de quelques héros qu'ils n'ont jamais vus ni connus, et pour y rire des défauts, des faiblesses, des vices et des ridicules de leurs parents, de leurs amis, et des personnes avec qui ils vivent tous les jours.

« S'il était permis à Paris d'avoir plusieurs femmes, elles y seraient peut-être aussi captives qu'en Turquie ; mais comme un Français ne peut en avoir qu'une, il ne la cache pas, de peur que son voisin ne cache aussi la sienne. »

— M. de Voltaire, qui est philosophe et qui a attaqué le préjugé qui attribuait au cardinal de Richelieu le testament qui porte son nom, ne pouvait point manquer d'être en proie à la satire. Piron lui a porté le premier coup par l'épigramme suivante :

Qui s'inscrivit en faux, sans craindre l'anathème,
Contre le testament de Dieu
Pouvait bien s'inscrire de même
Contre celui de Richelieu.

— M. Deslandes qui, à la réserve de son *Histoire critique de la philosophie*, n'a rien donné que de fort médiocre, vient de publier un second volume des différents traités de physique et d'histoire naturelle[1]. Parmi les dissertations qu'il y a fait entrer, j'ai lu avec plaisir celles qui regardent l'artillerie, la pêche des baleines, la construction des vaisseaux, le nombre d'hommes qui sont actuellement sur la terre. Le fond de cet ouvrage, tiré en grande partie des livres anglais, était susceptible d'une meilleure forme. M. Deslandes néglige trop son style, il emploie trop souvent des expressions impropres ou peu de correction et il prend un ton trop dogmatique. Cependant on lit avec quelque agrément ses dissertations, parce

1. Le premier avait paru en 1748. Voir p. 169.

plus beau et du plus fréquenté des spectacles. Un défaut de goût et de zèle a empêché l'exécution d'un projet si sage. Pour cacher un peu notre misère aux yeux des étrangers, et peut-être aussi pour calmer les citoyens, le prévôt des marchands vient de faire dorer ou peindre en vert toute cette salle. Comme cette couleur n'est pas favorable aux dames, on a fait un vaudeville qui, quoique assez mauvais, amuse tout Paris. Le voici :

SUR L'AIR : *Jean de Vert.*

Monsieur le prévôt des marchands,
Quelle magnificence !
Laissez siffler les ignorants,
Noble en est la dépense.
Vous avez mis du vert partout.
En vous nous admirons le goût
De Jean de Vert, de Jean de Vert en France.

L'Opéra n'était qu'un désert
Avant votre régence;
On ne le prendra plus sans vert,
Grâce à votre prudence,
Car vous en avez mis partout.
En vous nous admirons le goût
De Jean de Vert, de Jean de Vert en France.

En paraissant à l'Opéra,
On fera votre éloge ;
A ce monument se lira,
Gravé sur chaque loge :
Les vieux échafauds ont été
Récrépis sous l'édilité
De Jean de Vert, de Jean de Vert en France.

— On vient enfin d'imprimer *la Force du naturel*, comédie de M. Destouches. J'ai jugé en la lisant, comme aux représentations, que c'était un ouvrage sans esprit, sans philosophie et sans style. L'*Oreste* de M. de Voltaire, qui paraît aussi, mérite plus d'estime. Vous y trouverez la simplicité qui était particulière aux Grecs, le sentiment qui est commun à toutes les nations et le pinceau, mais un peu vieilli, de l'auteur de *la Henriade.* A tout prendre pourtant, il y a dans cette tragédie plutôt

telle que sont nos jolies femmes; Lucile est aimable, timide, tendre, et telle en un mot que les femmes estimables doivent être.

Le jeune provincial n'a que vingt ans. Il trouve Cidalise charmante, prend ses goûts, son ton, ses airs, et ne s'aperçoit seulement pas de Lucile. Celle-ci a pris du goût pour lui, elle le combat en vain, il est plus fort que sa raison. Tout ce qu'elle peut gagner sur elle-même, c'est de cacher sa faiblesse.

Les choses sont dans cet état lorsque l'oncle de Provence arrive, il vient s'éclairer par lui-même des progrès de son jeune neveu. Il l'examine ; il ne le trouve qu'un sot.

Cependant son vieux ami, enchanté des progrès du jeune provincial, a conclu son mariage avec Cidalise qui, aux yeux de l'oncle de Provence, ne vaut pas mieux que son étourdi de neveu.

Par bonheur, Cidalise se met dans la tête de se moquer de la triste, de la timide Lucile; et elle imagine, pour connaître mieux son caractère et comme une chose fort plaisante, que le jeune provincial fasse semblant de l'aimer.

Son projet tourne contre elle-même. Le jeune homme trouve dans Lucile un caractère qui l'enchante. L'amour lui ouvre les yeux sur le caractère de Cidalise et sur ses propres travers; il estime, il adore Lucile, il se corrige. L'amour fait ce miracle, et d'un jeune fat il fait un amant fort tendre et un fort galant homme.

Il y a une scène au second acte entre les deux oncles fort agréable. Elle roule sur les ridicules à la mode, sur les inconséquences du grand monde, sur les mœurs, sur les façons de penser différentes dans divers quartiers de Paris.

On a joint à cette pièce un ballet nouveau. Ce sont les âges en récréation. Il est nombreux et varié, et ce spectacle attire Paris en foule à la Comédie-Italienne.

— Il paraît une petite brochure dont le titre est *Voyage à Cythère*[1]. Ce petit ouvrage est d'un médecin de Bordeaux qui se nomme La Montagne. Il n'y a rien qui sente la profession de

1. *Voyage à Cythère contenant les descriptions du temple, les usages et règlements établis par le tribunal de l'amour. Dédié aux habitants de l'île de Cythère*, 1750, in-12.

— Nous avons eu, le siècle dernier, en France une courtisane appelée Ninon de Lenclos. Sa profession ne l'empêcha pas de jouir pendant plus de soixante ans de la plus grande considération. Sa beauté, son esprit et sa probité sont encore célèbres. Cette célébrité vient de donner beaucoup de cours à des lettres qu'on a publiées sous son nom, quoiqu'elles ne soient point d'elle[1]. C'est son système sur l'amour, mais ce ne sont point ses grâces, sa volupté, sa finesse. L'ouvrage est pourtant écrit avec esprit, mais il est sec, trop soigné, rempli de lieux communs et de suppositions quelquefois ridicules. Si l'auteur de ces lettres ne voulait que faire du bruit, il a réussi; si, par hasard, il a songé à se faire une réputation, il a été maladroit. On a attaché à la mémoire de Mlle de Lenclos une idée si avantageuse que je ne crois pas qu'il y ait personne en France capable de la soutenir.

— M. Petit, le premier chirurgien de l'Europe et connu singulièrement par la connaissance qu'il avait des maladies vénériennes, est mort depuis quelque temps. Un plaisant lui a adressé l'épitaphe suivante :

Ci-gît, hélas! dans cette fosse
Petit, qui guérissait la grosse.
Passant, qui y avez passé,
Priez Dieu pour le trépassé.

— M. de Saint-Foix vient de donner une nouvelle édition fort augmentée de ses *Lettres turques*[2]. J'y trouve des pensées vraies, mais communes, des expressions assez faciles, mais peu énergiques, des ridicules bien vus, mais que tout le monde voit. Vous y trouverez plusieurs traits semblables à ceux que je copie.

« Il n'est pas aisé de démêler si les Français aiment véritablement les étrangers ou s'ils n'ont que la vanité, l'espèce de coquetterie de s'en faire aimer. Croiraient-ils que, par toutes sortes de bonnes façons, il faut tâcher d'adoucir le malheur d'une personne envers qui la nature a été assez marâtre pour ne l'avoir pas fait naître Française?

1. (Par Damours, avocat.) Amsterdam (Paris), 1750, 2 vol. in-12. Fréquemment imprimées.

2. La première avait paru en 1730, in-12.

« Tu me demanderas sans doute si les Françaises sont belles ; on peut croire que non, mais il est impossible de sentir qu'elles ne le sont pas. Sans les avoir vues, on peut peindre la beauté, jamais les grâces.

« La Comédie est un lieu où les Français s'assemblent à une certaine heure pour y pleurer sur la triste destinée de quelques héros qu'ils n'ont jamais vus ni connus, et pour y rire des défauts, des faiblesses, des vices et des ridicules de leurs parents, de leurs amis, et des personnes avec qui ils vivent tous les jours.

« S'il était permis à Paris d'avoir plusieurs femmes, elles y seraient peut-être aussi captives qu'en Turquie ; mais comme un Français ne peut en avoir qu'une, il ne la cache pas, de peur que son voisin ne cache aussi la sienne. »

— M. de Voltaire, qui est philosophe et qui a attaqué le préjugé qui attribuait au cardinal de Richelieu le testament qui porte son nom, ne pouvait point manquer d'être en proie à la satire. Piron lui a porté le premier coup par l'épigramme suivante :

Qui s'inscrivit en faux, sans craindre l'anathème,
Contre le testament de Dieu
Pouvait bien s'inscrire de même
Contre celui de Richelieu.

— M. Deslandes qui, à la réserve de son *Histoire critique de la philosophie*, n'a rien donné que de fort médiocre, vient de publier un second volume des différents traités de physique et d'histoire naturelle[1]. Parmi les dissertations qu'il y a fait entrer, j'ai lu avec plaisir celles qui regardent l'artillerie, la pêche des baleines, la construction des vaisseaux, le nombre d'hommes qui sont actuellement sur la terre. Le fond de cet ouvrage, tiré en grande partie des livres anglais, était susceptible d'une meilleure forme. M. Deslandes néglige trop son style, il emploie trop souvent des expressions impropres ou peu de correction et il prend un ton trop dogmatique. Cependant on lit avec quelque agrément ses dissertations, parce

1. Le premier avait paru en 1748. Voir p. 169.

qu'on n'y trouve pas la sécheresse qui n'est que trop ordinaire dans ces matières.

— *Caliste, ou la Belle Pénitente*[1] est tombée, quoique protégée par le lieutenant de police, qui est un des hommes de Paris qui ont le plus d'esprit, et par Mme de Forcalquier-Brancas, la plus jolie de nos femmes à la mode. Cette chute a inspiré les deux épigrammes suivantes :

Caliste est enfin aux abois.
Le parterre en a fait justice;
A lundi la dernière fois
Pour les Brancas et la police.

—

On trouve en cette tragédie
Trois bons mots, trois duels, trois morts, trois beaux endroits,
Et je pense, quoi qu'on en die,
Qu'on pourra la jouer trois fois.

— Les comédiens italiens représentent avec beaucoup de succès *le Provincial à Paris*, comédie nouvelle en trois actes. M. de Moissy, garde du corps, en est l'auteur.

Cette pièce est en vers; elle avait d'abord été faite en cinq actes, et on devait la jouer après Pâques à la Comédie-Française. Grandval, qui était chargé du rôle principal, a voulu se reposer, et la pièce fut renvoyée à un autre temps. Dans le même temps, il est tombé à la Comédie-Française *Caliste* qui lui avait été préférée.

Cet ouvrage a du mérite. L'intrigue en est commune, elle est dénuée d'action et d'intérêt, mais elle est agréablement écrite, et d'un ton simple peu connu aujourd'hui, et qui est le seul de la bonne comédie.

Un homme de robe de Provence envoie à Paris son neveu pour s'y former et il l'adresse à un ancien ami fort gai, très-honnête homme et assez philosophe. Cet ami a deux nièces : Cidalise est une jeune coquette, légère, badine, un papillon,

1. Attribuée à l'abbé Séran de La Tour, *Caliste* est, selon l'abbé de La Porte, du marquis de Maupríé, qui présenta la pièce à Mlle Gaussin, distribua les rôles, assista aux répétitions, mais dont le nom ne figura pas sur les registres du théâtre et que personne ne considéra comme l'auteur.

elle que sont nos jolies femmes; Lucile est aimable, timide, endre, et telle en un mot que les femmes estimables doivent tre.

Le jeune provincial n'a que vingt ans. Il trouve Cidalise harmante, prend ses goûts, son ton, ses airs, et ne s'aperçoit eulement pas de Lucile. Celle-ci a pris du goût pour lui, elle e combat en vain, il est plus fort que sa raison. Tout ce qu'elle peut gagner sur elle-même, c'est de cacher sa faiblesse.

Les choses sont dans cet état lorsque l'oncle de Provence arrive, il vient s'éclairer par lui-même des progrès de son jeune neveu. Il l'examine ; il ne le trouve qu'un sot.

Cependant son vieux ami, enchanté des progrès du jeune provincial, a conclu son mariage avec Cidalise qui, aux yeux de l'oncle de Provence, ne vaut pas mieux que son étourdi de neveu.

Par bonheur, Cidalise se met dans la tête de se moquer de la triste, de la timide Lucile; et elle imagine, pour connaître mieux son caractère et comme une chose fort plaisante, que le eune provincial fasse semblant de l'aimer.

Son projet tourne contre elle-même. Le jeune homme trouve lans Lucile un caractère qui l'enchante. L'amour lui ouvre les eux sur le caractère de Cidalise et sur ses propres travers; il stime, il adore Lucile, il se corrige. L'amour fait ce miracle, t d'un jeune fat il fait un amant fort tendre et un fort galant omme.

Il y a une scène au second acte entre les deux oncles fort gréable. Elle roule sur les ridicules à la mode, sur les inconséquences du grand monde, sur les mœurs, sur les façons de penser différentes dans divers quartiers de Paris.

On a joint à cette pièce un ballet nouveau. Ce sont les âges en récréation. Il est nombreux et varié, et ce spectacle attire Paris en foule à la Comédie-Italienne.

— Il paraît une petite brochure dont le titre est *Voyage à Cythère*[1]. Ce petit ouvrage est d'un médecin de Bordeaux qui e nomme La Montagne. Il n'y a rien qui sente la profession de

1. *Voyage à Cythère contenant les descriptions du temple, les usages et règlements établis par le tribunal de l'amour. Dédié aux habitants de l'île de Cythère*, 1750, in-12.

— M. Marmontel, pour préparer le public à sa tragédie, a imprimé une *Vie de Cléopâtre*[1]. C'est un morceau assez réfléchi et trop raisonné, le style en est dur et sec, mais nerveux. Quoique ce petit ouvrage n'ait fait qu'une médiocre fortune, il porte l'empreinte d'un génie hardi et lumineux.

— *Mémoires et Aventures d'un bourgeois qui s'est avancé dans le monde*[2]. A La Haye, chez Jean Neaulme, 1750, 2 vol. in-12. C'est un nouveau roman où il y a des aventures de jeunesse, des duels et des mariages comme dans tous les ouvrages de ce genre. Du reste, peu d'intérêt dans le fond et nul agrément dans la forme.

LXXI

15 juin 1750.

Histoire générale, civile, naturelle, politique et religieuse de tous les peuples du monde. 15 volumes in-12, par M. l'abbé Lambert. Ce titre fastueux se réduit à une histoire de chaque nation, tirée des dictionnaires, à une description de chaque pays, copiée des géographes, à des idées populaires et, par conséquent, fausses ou superficielles sur la religion, les mœurs, le commerce et la politique des États les plus célèbres et les moins connus. Le laborieux auteur a fait un ouvrage tel qu'on le devait attendre d'un homme sans style, sans goût, sans esprit, sans sagacité; son travail peut être pourtant utile, au moins commode. Si vous consultez cette compilation, vous y trouverez, réuni par un homme qui a du bon sens, ce qui se trouve épars dans cent volumes. On ne peut pas dire que tout cela ait été mis dans un ordre bien merveilleux, mais j'imagine que c'est quelque chose qu'il n'y ait point de confusion. La préface, qui est un peu moins mauvaise que le reste, est de Deslandes.

— Tout Paris va voir la belle statue de l'Amour[1], que Bou-

1. *Cléopâtre d'après l'histoire*, S. l. n. d., 1750, in-12.
2. Par Jean Digard.

Le même officier, révolté, comme tout le public, par le caractère indécent de Cléopâtre, l'a comparée à M[lle] Clairon, connue autrefois à l'Opéra-Comique sous le nom de Frétillon.

D'une princesse de théâtre
Qui sut par ses exploits jadis se faire un nom,
Marmontel n'ayant pu faire une *Cléopâtre*
A fait de *Cléopâtre* une autre *Frétillon*.

— Dans l'opéra de *Léandre et Héro*, qu'on continue à jouer sans succès, est un mauvais prologue où on lit ces paroles :

Les plaisirs ici vont naître;
Peuple heureux, si tu veux l'être,
Vénus doit te reconnaître.
A ton maître
Elle donna le jour
Comme à l'Amour.
L'univers nous craint, nous révère,
Mais les fers
Par l'amour offerts
Nous sont plus chers.
Prenez,
Donnez
L'exemple et l'art de plaire.
Aimez,
Charmez,
Esclaves ou vainqueurs,
Charmez les cœurs.

Le poëte Roy vient de faire sur ces paroles une parodie qu'il a intitulée *Système des filles de l'Opéra*.

Le plaisir est notre maître.
Qu'il est doux de le connaître!
Plutus en daignant paraître
Le fait naître;
Il obtient du retour
Plus que l'amour.
Notre cœur consulte Barême;
Tout amant
Nous paraît charmant
En nous payant.
Prenez,

casque, qui sont légères et flottantes, font un contraste admirable avec le poil rude et la crinière du lion. Enfin les ailes de l'Amour, qui sont grandes et fortes et d'un goût différent, ont exigé une autre sorte de travail. Il est si simple et si naturel, qu'on se plaît à jouir de ces différentes oppositions. Elles ne font aucun tort, quelque riches qu'elles puissent être, à la figure même, et ces accessoires ne sont qu'un bel épisode heureusement placé dans un beau poëme. Dans tout cela, je ne vois nul doute sur le genre de l'opération, sur la nature du travail, sur les motifs de l'entreprise, sur la manière dont elle est exécutée, et sur l'effet que l'on doit s'en promettre. Il nous reste à parler de la figure même.

L'Amour est nu, comme on le représente ordinairement; l'air de tête est noble sans affectation; le sourire est délicat sans le moindre soupçon de grimace, et la malignité de son regard n'est point chargée : elle annonce le plein succès de son opération et fait penser aux suites qu'elle doit avoir. Ses cheveux naturellement annelés, et noués à l'antique par un simple ruban, ont leurs masses distinctes et sont facilement travaillés. Le col est parfaitement uni à la tête et aux épaules; le carquois est noblement placé sur le dos, et le cordon qui le tient suspendu ne cache ni n'interrompt le jeu d'aucune des parties qu'il couvre; le reste du corps est parfait. Tous les connaisseurs conviennent que cet Amour est une des plus belles choses qui soient sorties des mains de nos artistes.

— Duflos, graveur médiocre, vient de publier deux estampes, dont l'une a pour titre *le Bain*, et l'autre *la Fête italienne*. Elles sont gravées d'après les tableaux de Pater, assez joli peintre et imitateur de Watteau, auquel il est très-supérieur.

— Nous aurons le mois prochain un ouvrage important intitulé *Détails militaires*. Le public est très-prévenu en faveur de l'auteur. M. de Chennevières, un des commis du ministre de la guerre.

— Vous savez sans doute que, dans la pièce nouvelle, Cléopâtre est piquée par un aspic de la façon de Vaucanson, et que cette tragédie a été réellement sifflée. Un plaisant a saisi ces deux circonstances pour en faire l'épigramme suivante :

Deux artistes nouveaux, Marmontel, Vaucanson,
Font l'honneur du siècle où nous sommes

Mais l'un ne fait siffler qu'un serpent de carton,
Quand l'autre fait siffler les hommes.

— M. Pesselier vient de donner une *Épître à un jeune auteur sur l'abus des talents*[1]. Cet ouvrage, d'environ quatre cents vers, a un double objet : le premier, de faire détester l'impiété, la jalousie, la licence, la flatterie, la satire, qui dégradent la plupart de nos écrivains; le second, de faire aimer les vertus opposées à ces vices. Le style de cette poésie est facile, mais sans couleur, et les idées sont vraies, mais communes.

ÉPIGRAMME CONTRE L'ABBÉ RAYNAL.

Ne touchant plus nos cœurs, mais charmant nos oreilles,
Saint Paul dans vos sermons est coquet, séduisant :
Grâces à vos savantes veilles
Le style de l'histoire est devenu plaisant;
Rendez, monsieur l'abbé, le *Mercure* amusant
Et vous aurez fait trois merveilles[2].

— Le 2 de ce mois, une actrice nouvelle a débuté au Théâtre-Français par le rôle de Célimène dans *le Misanthrope*, et par celui de *la Pupille*. Elle a joué passablement dans la première de ces deux pièces, et fort mal dans la dernière, qui demande beaucoup de naturel et de sentiment. Le dimanche suivant, elle a joué dans *le Préjugé à la mode*[3] le rôle de Constance, et l'amoureuse dans *l'Esprit de contradiction*[4]. Elle a mal rendu le rôle de la première pièce, qui est tendre et même pathétique. Celui de *l'Esprit de contradiction* est fin et enjoué; elle s'en est assez bien acquittée.

Cette fille, nommée de Larche, et connue à Paris sous le nom d'Amélie, a été maîtresse du chevalier de Mouhy, et bien des gens prétendent que le duc d'Aumont l'a eue depuis. Elle n'a jamais paru sur aucun théâtre public, mais elle a joué dans des sociétés particulières. Je lui donnerais vingt-quatre ou vingt-

1. Paris, Prault, 1750, in-12.
2. Raynal était depuis peu attaché au *Mercure*, auquel il collabora jusqu'en 1768.
3. De La Chaussée.
4. De Dufresny.

cinq ans. Elle n'est pas mal faite, mais elle est laide et maigre. Sa voix est faible et monotone. Elle a assez de finesse dans le jeu, mais point dans la physionomie, et son maintien est plus noble que gracieux. Les entrailles et le feu, qui sont les deux parties les plus essentielles d'un bon comédien, lui manquent totalement. Les connaisseurs sont contre elle, mais elle a quelques amis ardents qui lui font un assez grand nombre de partisans parmi les gens qui n'ont point d'avis à eux. La protection déclarée que le duc d'Aumont lui accorde ne permet presque pas de douter qu'elle ne soit reçue.

— M. de Voltaire a fait dresser un théâtre chez lui, et il y fait jouer la comédie. L'ouverture s'en fit samedi dernier par une représentation de *Mahomet.* Les acteurs qui ont joué dans cette pièce se sont essayés quelque temps avec succès à l'hôtel de Tonnerre. On n'imagine pas aisément que des gens ramassés comme au hasard, et qui n'ont reçu aucun genre d'éducation, puissent plaire jusqu'à un certain point; ils l'ont pourtant fait. Le principal acteur, nommé Le Kain, a montré un talent distingué. S'il avait une voix un peu plus favorable, il pourrait devenir très-bon. L'assemblée, qui était composée de ce qu'il y a de plus distingué à Paris pour l'esprit dans tous les états, fut enchantée.

Lundi, on changea de pièce et d'acteurs. Ce ne fut plus *Mahomet*, c'est *Zulime* qu'on joua. Cette tragédie, représentée avec peu de succès au Théâtre-Français en 1740, a été refaite. Elle n'est plus ni froide, ni faiblement écrite, comme on prétend qu'elle l'était originairement; mais je trouve encore quelque embarras dans le sujet. Les nièces de M. de Voltaire et leurs amies jouèrent ce jour-là. Entre les hommes, c'est le marquis de Thibouville qui a le mieux réussi, et Mme Denis entre les femmes [1].

1. Voir sur ces représentations intimes le t. III, p. 372 et suivantes, de *Voltaire* de M. G. Desnoiresterres.

chardon vient d'exécuter en marbre pour le roi, qui ne la verra qu'au retour de Compiègne. L'objet de ce grand sculpteur a été de représenter l'Amour qui, déjà vainqueur des dieux, entre autres de Mars et d'Hercule, s'est emparé de leurs armes et prétend changer la massue de ce dernier en un arc formidable qui ne trouve plus de cœurs à l'épreuve. Ce sujet paraît compliqué ; mais voici comment il a été simplifié par le génie de l'artiste.

La figure de l'Amour, qui n'est plus un enfant jouant dans les bras de sa mère, est de cinq pieds de proportion et, par conséquent, de la force et de l'âge qu'on donne à l'amant de Psyché ; avec l'épée de Mars qui est à ses pieds, entremêlée de copeaux, il a non-seulement dégrossi l'ouvrage, mais formé plus des deux tiers de son arc dont il commence à essayer le ressort et l'élasticité. Pour s'assurer d'un plein succès, il ne lui reste que le bout et le gros nœud de la massue à rabattre. Il était absolument nécessaire que cette dernière partie de l'opération ne fût pas achevée, pour ne laisser aucun doute ni sur la matière qu'il emploie ni sur l'usage qu'il en veut faire.

Vous concevez que pour commencer à faire plier un arc de cette grandeur et dont la partie inférieure est encore une masse informe, il faut employer bien de la force, et, comme c'est un dieu qui travaille, il est indispensable de lui conserver de la noblesse. Pour cela, il allonge la main gauche autant qu'il est possible à une figure debout, en force, et qui n'est par conséquent que médiocrement inclinée, et il appuie l'extrémité de ce même arc contre sa poitrine avec sa main droite pour la faire courber. Ce mouvement produit un balancement de figure des plus nobles et d'autant plus heureux qu'il ne paraît point recherché. Le soutien nécessaire au plus grand nombre de figures représentées debout et dont l'art est ordinairement très-mal caché se voit ici également heureux et bien trouvé. C'est un tronc de laurier qui repousse quelques branches chargées de feuilles et sur lequel la peau du lion de Némée paraît jetée au hasard. Elle groupe à merveille avec le casque et le bouclier de Mars, appuyés contre ce même tronc. Les plumes de ce

1. Musée du Louvre, sculpture moderne, n° 272. Il en existe une répétition dans e parc de Trianon.

ÉPIGRAMME SUR LES TRAGÉDIES DE *Caliste* ET DE *Cléopâtre.*

Quand on a vu *Caliste* et *Cléopâtre*,
Ne doit-on pas croire que les auteurs
Sont devenus, dès lors, des souteneurs,
Puisqu'aux putains ils livrent le théâtre?

AUTRE ÉPIGRAMME

DE PIRON

***Sur la suppression des feuilles de Fréron et de l'abbé de La Porte dans lesquelles on critiquait les ouvrages nouveaux* [1].**

Fréron n'est plus, ni La Porte, j'enrage !
Dit l'autre jour un sous-fermier joufflu ;
Sur leur visa, je parlais d'un ouvrage,
Et j'opinais comme ils avaient conclu ;
Mais à cette heure, à moins d'avoir tout lu,
Il faut plier sous le moindre adversaire;
Et faute d'eux, lorsque l'ouvrage a plu,
Comme un benêt, l'admirer et me taire.

— On vient de réimprimer *le Cousin de Mahomet* [2], roman qui n'a d'autre mérite que d'être gai.

— Nous manquions d'un petit dictionnaire portatif où se trouvât l'explication des mots de sciences, d'arts, et autres qui ne sont pas d'un usage ordinaire. L'abbé Prévost vient de nous le donner, et nous l'a donné bon [3]. M. Cottereau, curé de village, vient de nous donner un recueil de mauvaises poésies [4]. Les *Souhaits pour le roi* [5], qui avaient été sifflés il y a cinq ans à la Comédie, et qui le méritaient, viennent d'être imprimés.

— Il paraît un ouvrage important sur la connaissance de la

1. *Les Lettres de la comtesse de****, que rédigeait Fréron, avaient été supprimées en janvier 1746.

2. Par Fromaget. La première édition est de 1742.

3. *Manuel lexique, ou Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde*, tiré de M. Th. Dyche. Paris, Didot, 1750-1755, 2 vol. in-8.

4. Paris, 1750, in-12. Publiées par les soins de Cottereau neveu.

5. Par Dubois et Valois d'Orville. Représentés en 1745 et imprimés en 1750, in-12.

médecine des chevaux, par M. Bourgelat, chef de l'Académie de Lyon[1]. Je n'ai point lu ce livre, mais les connaisseurs en disent beaucoup de bien.

— Je suppose que vous aurez reçu une ordonnance du roi sur les maniements des armes de l'infanterie française et étrangère.

LXXII

22 juin 1750.

On a remis au théâtre de l'Opéra, mardi, 16 de ce mois, *les Fêtes vénitiennes*[2]. Les paroles de ce ballet, qui sont de Danchet, sont charmantes, et la musique, qui est de Campra, est pleine de génie. C'est un des trois ou quatre ouvrages de ce genre qui ont parmi nous le plus de célébrité. M[lle] Fel, qui est incommodée, n'y a pas joué; en revanche, M[lle] Chevalier a chanté d'une voix pesante un rôle léger, M[lle] Coupée un rôle vif d'une voix paresseuse, et M[lle] Romainville a chanté faux un rôle qui exigeait surtout de la précision. Le rôle de Jélyotte n'est rien. Chassé a rendu le sien médiocre, et le public n'a été content que de La Tour, qui est sifflé ordinairement. Il a fait un rôle de maître à chanter, et, comme il est pantomime et qu'il a de la voix, il l'a fait admirablement. Nos deux meilleurs danseurs après Dupré, Lyonnais et Vestris, ont dansé chacun un moment à visage découvert : le premier faisait pitié, et le second excitait l'admiration, de nos femmes surtout, d'une manière trop marquée.

— Il a pris fantaisie à M[me] du Bocage, auteur d'une imitation du *Paradis perdu* et de la tragédie des *Amazones*, de s'aller faire voir à Londres. Elle y a fait une démarche qui lui donne ici un ridicule dont elle ne reviendra jamais. Il s'est fait peut-être dix mille copies des deux lettres que j'ai l'honneur de vous envoyer.

1. *Éléments d'hippiatrique*, Lyon, 1750-1753, 3 vol. in-8.
2. Représentées pour la première fois le 17 juin 1710, et plusieurs fois reprises.

A Londres, ce 11 mai 1750.

M. DE MIREPOIX A Mme LA PRÉSIDENTE DE RIEUX, SA BELLE-MÈRE.

« Vous savez, ma chère maman, que je ne me mêle ni n'observe guère ces petits procédés qui se passent souventes fois entre vous autres mesdames, et que l'on nomme vulgairement tracasseries ; mais par la considération particulière que j'ai pour tout ce qui vous intéresse, je n'ai pas pu me dispenser de remarquer et de vous rendre compte de la façon dont il a plu à Mme du Bocage de répondre aux soins que Mme de Mirepoix et moi nous nous sommes donnés pour l'accueillir ici, selon vos intentions.

« Je vous ai mandé, ma chère maman, que dès le lendemain que nous eûmes su son arrivée à Londres, nous avions été les chercher chez eux, son mari et elle, qu'ils dînèrent le jour d'après chez moi, et que notre maison leur serait offerte pendant leur séjour en Angleterre ; tout cela a été exécuté comme j'ai eu l'honneur de vous le mander.

« Mme du Bocage désira d'être présentée au roi d'Angleterre, et Mme de Mirepoix s'offrit de la mener à la cour. Suivant les usages de cette cour, le roi ne reçoit les dames que certains jours de la semaine, et il n'en restait que deux avant le départ de ce prince royal.

« Sur ces entrefaites, Mme de Mirepoix se trouva fort enrhumée et si furieusement indisposée, qu'elle fut plusieurs jours hors d'état de sortir de chez elle. Dans la nécessité de ces circonstances, elle fit dire à Mme du Bocage qu'elle avait prié milady Albemarle, son amie, de se charger du soin de la présentation. Ce choix ne pouvait être plus honnête pour Mme du Bocage, tant parce que milady Albemarle est femme de l'ambassadeur d'Angleterre en France que par le rang qu'elle tient dans ce pays-ci et par la considération personnelle qu'elle a à cette cour.

« Par la popularité que le roi d'Angleterre veut bien affecter à l'égard de tous ceux et celles de ses sujets, il est dans l'usage de saluer indistinctement toutes les dames qui lui sont présen-

COUPLETS FAITS SUR CINQ PERSONNES
QUI ONT ÉTÉ A DIEPPE CES FÊTES DERNIÈRES DE LA PENTECÔTE.

SUR L'AIR : *Charmante Zéphira,*
OU SUR CELUI DES *Folies d'Espagne* OU AUTRE.

Cinq voyageurs de Dieppe ont pris la route
Pour avaler la mer et les poissons,
Croyant qu'ici leurs amis en déroute
Seraient contraints d'avaler des goujons.

En arrivant, la nuit était profonde;
L'on alluma quantité de flambeaux :
« Préparez tout, dit l'hôtesse à son monde,
Pour cinq messieurs, tout autant de chevaux. »

Le couvert mis, on sert sole et merluches :
« Le cidre est bon, messieurs, en voulez-vous ?
Vous êtes cinq ; c'est-à-dire cinq cruches
Qu'il vous faudra du cidre le plus doux. »

Le souper fait, dans des chambres peu nettes
Ils sont conduits par un valet lourdaud;
Il avait fait pour tous quatre couchettes :
« Tu t'es trompé, nous sommes cinq, nigaud! »

Bientôt après, dans le lit on s'élance,
Chacun s'endort, le jabot assez plein,
Et, pour voir tout, avec impatience
La compagnie attend le lendemain.

Le lendemain, tous ont des coqueluches,
L'air était froid; on demande du feu;
« Vous êtes cinq; c'est-à-dire cinq bûches
Qu'il faut, pour vous, faire allumer dans peu. »

Bien réchauffés dans la barque on s'arrange
Pour voir du port tous les coins et recoins;
Ils étaient cinq et, par un cas étrange,
On vit flotter sur la mer cinq marsouins.

A leur retour, grand appétit les presse :
« Que prendrons-nous avec des pois nouveaux ?
— Il vous faudra, répondit leur hôtesse,
Vous êtes cinq, autant de maquereaux. »

ÉPIGRAMME SUR LES TRAGÉDIES DE *Caliste* ET DE *Cléopâtre*

Quand on a vu *Caliste* et *Cléopâtre*,
Ne doit-on pas croire que les auteurs
Sont devenus, dès lors, des souteneurs,
Puisqu'aux putains ils livrent le théâtre?

AUTRE ÉPIGRAMME

DE PIRON

Sur la suppression des feuilles de Fréron et de l'abbé de La Porte dans lesquelles on critiquait les ouvrages nouveaux [1].

Fréron n'est plus, ni La Porte, j'enrage !
Dit l'autre jour un sous-fermier joufflu ;
Sur leur visa, je parlais d'un ouvrage,
Et j'opinais comme ils avaient conclu ;
Mais à cette heure, à moins d'avoir tout lu,
Il faut plier sous le moindre adversaire;
Et faute d'eux, lorsque l'ouvrage a plu,
Comme un benêt, l'admirer et me taire.

— On vient de réimprimer *le Cousin de Mahomet* [2], roman qui n'a d'autre mérite que d'être gai.

— Nous manquions d'un petit dictionnaire portatif où se trouvât l'explication des mots de sciences, d'arts, et autres qui ne sont pas d'un usage ordinaire. L'abbé Prévost vient de nous le donner, et nous l'a donné bon [3]. M. Cottereau, curé de village, vient de nous donner un recueil de mauvaises poésies[4]. Les *Souhaits pour le roi* [5], qui avaient été sifflés il y a cinq ans à la Comédie, et qui le méritaient, viennent d'être imprimés.

— Il paraît un ouvrage important sur la connaissance de la

1. *Les Lettres de la comtesse de* ***, que rédigeait Fréron, avaient été supprimées en janvier 1746.

2. Par Fromaget. La première édition est de 1742.

3. *Manuel lexique, ou Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde,* tiré de M. Th. Dyche. Paris, Didot, 1750-1755, 2 vol. in-8.

4. Paris, 1750, in-12. Publiées par les soins de Cottereau neveu.

5. Par Dubois et Valois d'Orville. Représentés en 1745 et imprimés en 1750, in-12.

médecine des chevaux, par M. Bourgelat, chef de l'Académie de Lyon[1]. Je n'ai point lu ce livre, mais les connaisseurs en disent beaucoup de bien.

— Je suppose que vous aurez reçu une ordonnance du roi sur les maniements des armes de l'infanterie française et étrangère.

LXXII

22 juin 1750.

On a remis au théâtre de l'Opéra, mardi, 16 de ce mois, *les Fêtes vénitiennes*[2]. Les paroles de ce ballet, qui sont de Danchet, sont charmantes, et la musique, qui est de Campra, est pleine de génie. C'est un des trois ou quatre ouvrages de ce genre qui ont parmi nous le plus de célébrité. Mlle Fel, qui est incommodée, n'y a pas joué; en revanche, Mlle Chevalier a chanté d'une voix pesante un rôle léger, Mlle Coupée un rôle vif d'une voix paresseuse, et Mlle Romainville a chanté faux un rôle qui exigeait surtout de la précision. Le rôle de Jélyotte n'est rien. Chassé a rendu le sien médiocre, et le public n'a été content que de La Tour, qui est sifflé ordinairement. Il a fait un rôle de maître à chanter, et, comme il est pantomime et qu'il a de la voix, il l'a fait admirablement. Nos deux meilleurs danseurs après Dupré, Lyonnais et Vestris, ont dansé chacun un moment à visage découvert : le premier faisait pitié, et le second excitait l'admiration, de nos femmes surtout, d'une manière trop marquée.

— Il a pris fantaisie à Mme du Bocage, auteur d'une imitation du *Paradis perdu* et de la tragédie des *Amazones*, de s'aller faire voir à Londres. Elle y a fait une démarche qui lui donne ici un ridicule dont elle ne reviendra jamais. Il s'est fait peut-être dix mille copies des deux lettres que j'ai l'honneur de vous envoyer.

1. *Éléments d'hippiatrique*, Lyon, 1750-1753, 3 vol. in-8.
2. Représentées pour la première fois le 17 juin 1710, et plusieurs fois reprises.

A Londres, ce 11 mai 1750.

M. DE MIREPOIX A Mme LA PRÉSIDENTE DE RIEUX, SA BELLE-MÈRE.

« Vous savez, ma chère maman, que je ne me mêle ni n'observe guère ces petits procédés qui se passent souventes fois entre vous autres mesdames, et que l'on nomme vulgairement tracasseries; mais par la considération particulière que j'ai pour tout ce qui vous intéresse, je n'ai pas pu me dispenser de remarquer et de vous rendre compte de la façon dont il a plu à Mme du Bocage de répondre aux soins que Mme de Mirepoix et moi nous nous sommes donnés pour l'accueillir ici, selon vos intentions.

« Je vous ai mandé, ma chère maman, que dès le lendemain que nous eûmes su son arrivée à Londres, nous avions été les chercher chez eux, son mari et elle, qu'ils dînèrent le jour d'après chez moi, et que notre maison leur serait offerte pendant leur séjour en Angleterre; tout cela a été exécuté comme j'ai eu l'honneur de vous le mander.

« Mme du Bocage désira d'être présentée au roi d'Angleterre, et Mme de Mirepoix s'offrit de la mener à la cour. Suivant les usages de cette cour, le roi ne reçoit les dames que certains jours de la semaine, et il n'en restait que deux avant le départ de ce prince royal.

« Sur ces entrefaites, Mme de Mirepoix se trouva fort enrhumée et si furieusement indisposée, qu'elle fut plusieurs jours hors d'état de sortir de chez elle. Dans la nécessité de ces circonstances, elle fit dire à Mme du Bocage qu'elle avait prié milady Albemarle, son amie, de se charger du soin de la présentation. Ce choix ne pouvait être plus honnête pour Mme du Bocage, tant parce que milady Albemarle est femme de l'ambassadeur d'Angleterre en France que par le rang qu'elle tient dans ce pays-ci et par la considération personnelle qu'elle a à cette cour.

« Par la popularité que le roi d'Angleterre veut bien affecter à l'égard de tous ceux et celles de ses sujets, il est dans l'usage de saluer indistinctement toutes les dames qui lui sont présen-

la Voix du peuple et du sage. L'objet de ce morceau est de faire voir de quelle importance il est de réduire le clergé au même pied que tous les autres sujets, et de diminuer le nombre des moines. On dit sur cela tout ce qu'il y a de plus sensé à dire, et on le dit d'une manière charmante. La seconde brochure est intitulée *Remerciement sincère à un homme sage*[1]. C'est la défense de la loi naturelle contre les invectives des gazetiers ecclésiastiques. L'ironie est très-vive et très-bien soutenue depuis le commencement de la brochure jusqu'à la fin. Cependant cette dernière brochure est fort inférieure à la première.

— Je viens de recevoir un *Parallèle des quatre Électres de Sophocle, d'Euripide, de M. de Crébillon et de M. de Voltaire*[2]. Il y a beaucoup de connaissance du théâtre, du cœur humain et de la langue dans cette brochure. Elle est d'un M. Gaillard, jeune avocat.

— M. de Voltaire a fait représenter chez lui *Rome sauvée.* L'assemblée, qui était composée de ce qu'il y a de plus éclairé dans le royaume, a reçu avec transport cet important ouvrage. La conduite en a été trouvée très-sage, les caractères admirables et le style au-dessus de tout; il n'y a que le personnage d'Aurélie qui a paru faible.

— On vient de jouer *Cénie*, comédie de Mme de Graffigny. Elle a réussi par le style et les sentiments, malgré les défauts qu'on y a aperçus. Sitôt que je l'aurai revue, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte.

— *Cléon, rhéteur cyrénéen, ou Apologie d'une partie de l'histoire naturelle*[3]. C'est une brochure remplie d'ordures, d'esprit, de mauvais goût et d'obscurités. Elle me paraît réussir.

— *Mémoire concernant l'utilité des états provinciaux*[4]. Le

1. Ces deux brochures de Voltaire parurent presque en même temps. La première : *la Voix du sage et du peuple* (Ansterdam (*sic*) chez Le Sincère, 1750, in-12, fut condamnée en cour de Rome le 22 janvier 1751 ; la seconde : *Remerciement sincère à un homme charitable* (Ansterdam (*sic*), chez Le Vray, 10 mai 1750, in-12), est une défense de l'*Esprit des lois* contre les gazetiers des *Nouvelles ecclésiastiques*.

2. La Haye, Néaulme, 1750, in-12.

3. (Par Thorel de Champigneulles.) Amsterdam, 1750, in-12. On devine quelle est l'anagramme du premier mot du titre. M. Ch. Monselet, qui a cité quelques lignes de ce livre (*Galanteries du* XVIIIe *siècle*, p. 131), reconnaît qu'on ne peut aller plus loin en fait de mauvais goût.

4. *Mémoire concernant l'utilité des états provinciaux relativement à l'autorité royale, aux finances, au bonheur et à l'avantage des peuples.* A Rome, apud Lauren-

qu'elle doit tenir avec ses adorateurs a fait beaucoup de plaisir. Momus, après lui avoir dit des choses également ingénieuses et raisonnables, l'avertit d'éviter particulièrement les minauderies. Elles n'embellissent point et refroidissent l'amant. Vous êtes aimable, continue-t-il, ne soyez donc que vous-même.

Et l'ingénuité
Est la coquetterie
Des premiers jours de la beauté.

La pièce finit par une scène entre Momus, Arlequin et une danseuse. Tout ce que dit Arlequin pour réveiller Thalie ne réussissant pas, la danseuse imagine une pantomime pour le dénoûment, et Thalie est en effet réveillée. C'est pour cette raison que la pièce fut affichée hier *le Réveil de Thalie.*

Cette petite comédie, donnée sous le nom de M. de Marcouville et à laquelle on croit que l'abbé de Voisenon a beaucoup de part[1], est pleine de traits saillants, d'obscurités et de choses déplacées. Elle a été suivie du plus joli ballet qu'ait jamais fait de Dehesse; il est intitulé *les Bûcherons.*

Les comédiens italiens avaient joué quelques jours auparavant une petite pièce en prose intitulée *la Feinte supposée.* Elle est froide, sans intrigue et mal écrite.

— *La Découverte de l'île Frivole*[2] est, je crois, une plaisanterie de l'abbé Coyer, qui nous a donné *l'Année merveilleuse* et quelques autres badinages qui ont moins réussi. Il suppose dans sa nouvelle brochure que l'amiral Anson a découvert cette île dans ses voyages, et qu'il a trouvé des mœurs assez singulières. On peint les mœurs, qui se trouvent être précisément les mœurs françaises. Il règne assez de gaieté dans cette satire, mais l'auteur ne voit que les ridicules que tout le monde voit, et il ne les rend que comme tout le monde. Avec plus de réflexion on pourrait mieux voir, et avec plus d'esprit on pourrait mieux rendre.

— J'ai vu deux ou trois exemplaires de deux brochures qui paraissent de très-bonnes mains, et qui feront sûrement beaucoup de bruit si elles se répandent. La première est intitulée

1. Elle figure au tome Ier des *OEuvres* de l'abbé, 1781, 5 vol. in-8.
2. Réimprimé dans les *Bagatelles morales* de cet auteur, 1754, in-12.

la Voix du peuple et du sage. L'objet de ce morceau est de faire voir de quelle importance il est de réduire le clergé au même pied que tous les autres sujets, et de diminuer le nombre des moines. On dit sur cela tout ce qu'il y a de plus sensé à dire, et on le dit d'une manière charmante. La seconde brochure est intitulée *Remerciement sincère à un homme sage*[1]. C'est la défense de la loi naturelle contre les invectives des gazetiers ecclésiastiques. L'ironie est très-vive et très-bien soutenue depuis le commencement de la brochure jusqu'à la fin. Cependant cette dernière brochure est fort inférieure à la première.

— Je viens de recevoir un *Parallèle des quatre Électres de Sophocle, d'Euripide, de M. de Crébillon et de M. de Voltaire*[2]. Il y a beaucoup de connaissance du théâtre, du cœur humain et de la langue dans cette brochure. Elle est d'un M. Gaillard, jeune avocat.

— M. de Voltaire a fait représenter chez lui *Rome sauvée*. L'assemblée, qui était composée de ce qu'il y a de plus éclairé dans le royaume, a reçu avec transport cet important ouvrage. La conduite en a été trouvée très-sage, les caractères admirables et le style au-dessus de tout; il n'y a que le personnage d'Aurélie qui a paru faible.

— On vient de jouer *Cénie*, comédie de Mme de Graffigny. Elle a réussi par le style et les sentiments, malgré les défauts qu'on y a aperçus. Sitôt que je l'aurai revue, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte.

— *Cléon, rhéteur cyrénéen, ou Apologie d'une partie de l'histoire naturelle*[3]. C'est une brochure remplie d'ordures, d'esprit, de mauvais goût et d'obscurités. Elle me paraît réussir.

— *Mémoire concernant l'utilité des états provinciaux*[4]. Le

1. Ces deux brochures de Voltaire parurent presque en même temps. La première: *la Voix du sage et du peuple* (Ansterdam (*sic*) chez Le Sincère, 1750, in-12, fut condamnée en cour de Rome le 22 janvier 1751; la seconde: *Remerciement sincère à un homme charitable* (Ansterdam (*sic*), chez Le Vray, 10 mai 1750, in-12), est une défense de l'*Esprit des lois* contre les gazetiers des *Nouvelles ecclésiastiques*.

2. La Haye, Néaulme, 1750, in-12.

3. (Par Thorel de Champigneulles.) Amsterdam, 1750, in-12. On devine quelle est l'anagramme du premier mot du titre. M. Ch. Monselet, qui a cité quelques lignes de ce livre (*Galanteries du* XVIIIe *siècle*, p. 131), reconnaît qu'on ne peut aller plus loin en fait de mauvais goût.

4. *Mémoire concernant l'utilité des états provinciaux relativement à l'autorité royale, aux finances, au bonheur et à l'avantage des peuples*. A Rome, apud Lauren-

danger que courent quelques-unes de nos provinces de perdre le privilége qu'elles ont conservé jusqu'ici de se gouverner par des états a donné occasion à l'écrit que j'ai l'honneur de vous annoncer. L'auteur n'examine pas si le prince a le droit ou ne l'a pas de changer la forme du gouvernement des provinces; il se borne à faire sentir les inconvénients du despotisme.

LXXIII

13 juillet 1750.

Depuis quelque temps, on ne fait plus en France que des portraits et des dessus de portes. La peinture en histoire est tombée tout à fait dans l'oubli; et il y a plus de vingt ans qu'on n'a fait de morceau un peu considérable en ce genre, que celui que Natoire vient de finir à l'hôpital des Enfants-Trouvés[1].

Le sujet traité dans cette chapelle est la naissance du Sauveur dans le moment de l'adoration des rois, précédée de celle des bergers. La partie feinte d'architecture est de MM. Brunetti père et fils, peintres italiens. Il n'y a pas, ce me semble, deux opinions sur la perfection de leur travail. On a de la peine en le voyant à se persuader que les murs et le plafond soient sans la moindre saillie.

La chapelle, en général, représente un vieux monument abandonné; de douze tableaux qu'elle renferme, dix sont consacrés au mystère. Les deux autres caractérisent la Charité.

Natoire a senti qu'il était important de ne point partager l'attention, et il a cherché à la fixer tout entière sur le maître-autel. Comme il est plus élevé que les côtés, on a sauvé cette

tium Carabioni, in Via Sancta, 1751, in-12. — Cet écrit est de l'abbé Constantin, auteur de la *Voix du prêtre*, dont il est question plus loin.

1. Ces peintures avaient été exécutées dans la chapelle du bâtiment démoli en 1876, pour dégager la façade du nouvel Hôtel-Dieu sur le parvis Notre-Dame. Elles ont été gravées en quinze planches grand in-folio par Étienne Fessard; il existe une gravure ovale en couleur de l'ensemble de la chapelle intitulée *Vue de l'intérieur des Enfants-Trouvés.* Tardieu del. J. A. Le Campion sc. A. P. D. R. Les fresques de Natoire avaient disparu avant la fin du siècle dernier.

peu de choses fines ou piquantes, et un retour trop fréquent des mêmes tours et des mêmes pensées. Ce recueil ne me paraît pas beaucoup réussir. Le public aurait souhaité qu'on l'eût instruit des aventures qui ont fourni l'idée de la plupart de ces chansons, et qu'on eût réduit à moins de la moitié le présent qu'on lui a fait.

— Bellin, un de nos meilleurs et peut-être notre meilleur géographe, vient de donner deux cartes marines. La première est une carte réduite du golfe de Gascogne qui comprend les côtes de France depuis Brest jusqu'à Bayonne, et celles d'Espagne depuis Bayonne jusqu'au cap du Finistère. Elle est accompagnée d'un mémoire in-quarto qui expose les principales corrections que cet habile ingénieur a cru devoir faire sur les cartes dont les navigateurs étaient obligés de se servir. La seconde carte est celle de la côte de Guinée depuis la rivière de Sierra-Leona jusqu'au cap de Lopez-Gonsalvo; elle est aussi accompagnée d'un mémoire très-curieux.

Les deux cartes sont bien gravées, et ont cette netteté et cette précision qu'on ne devrait jamais négliger en géographie.

— Si vous êtes curieux des ouvrages de Campistron, écrivain sans imagination et sans génie, mais qui connaissait bien le théâtre et la nature, on vient d'en donner une nouvelle édition qui n'est pas élégante[1] : l'augmentation la plus remarquable de ce recueil est une tragédie intitulée *Pompéia*, fort inférieure à mon gré aux bons ouvrages de ce poëte.

— Je viens de lire *Agathe*, tragédie de Grandval père[2]; je ne vois rien au-dessous de cette burlesque bouffonnerie. Son fils, le meilleur de nos comédiens, a donné *l'Eunuque*; c'est un mélange de mauvais vers, de mauvaise prose, de mauvaises plaisanteries et de mauvaise musique. Ces deux pièces n'ont pas été jouées, non plus que *Momus philosophe*, comédie en un acte et en vers qui est aussi plate que les deux premières, mais qui n'est pas si plaisante.

— J'ignore si la plaisanterie qui suit m'est échappée dans

1. Paris, Libraires associés, 1750, 3 vol. in-12.

2. *Agathe ou la Chaste Princesse*, tragédie burlesque en trois actes et en vers, Paris, s. d., in-8. Plusieurs fois réimprimée, cette bouffonnerie fut jouée d'abord en 1749 à la barrière Blanche, chez Mlle Dumesnil.

L'avant-dernière arcade, de part et d'autre, forme chacune une niche réelle qui renferme un autel au-dessus duquel il a peint sur un piédestal une statue faite en pierre de ronde-bosse, savoir au côté droit en entrant sainte Geneviève des Ardents, patronne de la maison, et au côté gauche, saint Vincent de Paul, qui en fut l'instituteur en 1640.

En haut du côté gauche en entrant, attenant à la tribune, il y a deux enfoncements en forme de croisée, dont Natoire a tiré un grand avantage; il y a représenté, en acte de dévotion sur un balcon de bois rustique, des sœurs avec de jeunes enfants élevés en ce lieu, ce qui caractérise d'une manière intéressante l'institution de cette maison où la piété et la charité se trouvent heureusement réunies.

Je ne sais ce que vous penserez de l'ordonnance de cet ouvrage. Ici, on en loue plus la sagesse que l'élévation.

— Vispré vient de graver en manière noire les portraits du roi, de Mme Anne-Henriette de France et du duc de Chartres, d'après les originaux de Liotard.

Liotard est un Genevois, élève du célèbre Artaud, excellent peintre en miniature. Après avoir beaucoup voyagé et avoir demeuré un temps assez considérable à Rome et à Constantinople, il s'est fixé à Paris où l'habit turc qu'il porte a hâté sa réputation. Il excelle à faire ressembler et n'est point maniéré. Fidèle imitateur de la nature, il n'a peint que ce qu'il voit et comme il voit. Il peint aussi fort bien en émail et n'a, en ce genre, de rival que Mathieu.

Vispré est un Allemand qui grave en manière noire dans laquelle les Anglais ont excellé, surtout Smith. Ce Vispré mérite d'être encouragé parce qu'il est bon et qu'il est seul. La manière noire est précieuse en ce qu'elle rend la douceur et le fond de la nature, et qu'elle est éloignée de toute espèce de sécheresse.

— L'abbé de Lattaignant, le plus grand chansonnier de France, vient de donner en deux volumes un recueil de ses chansons sous le titre de *Pièces dérobées à un ami*[1]. Elles m'ont paru avoir la plupart les deux mérites essentiels à ce genre de poésie, la gaieté et la facilité. J'y ai trouvé d'ailleurs

1. (Publiés par Meusnier de Querlon.) Amsterdam (Paris), 1750, in-12.

peu de choses fines ou piquantes, et un retour trop fréquent des mêmes tours et des mêmes pensées. Ce recueil ne me paraît pas beaucoup réussir. Le public aurait souhaité qu'on l'eût instruit des aventures qui ont fourni l'idée de la plupart de ces chansons, et qu'on eût réduit à moins de la moitié le présent qu'on lui a fait.

— Bellin, un de nos meilleurs et peut-être notre meilleur géographe, vient de donner deux cartes marines. La première est une carte réduite du golfe de Gascogne qui comprend les côtes de France depuis Brest jusqu'à Bayonne, et celles d'Espagne depuis Bayonne jusqu'au cap du Finistère. Elle est accompagnée d'un mémoire in-quarto qui expose les principales corrections que cet habile ingénieur a cru devoir faire sur les cartes dont les navigateurs étaient obligés de se servir. La seconde carte est celle de la côte de Guinée depuis la rivière de Sierra-Leona jusqu'au cap de Lopez-Gonsalvo; elle est aussi accompagnée d'un mémoire très-curieux.

Les deux cartes sont bien gravées, et ont cette netteté et cette précision qu'on ne devrait jamais négliger en géographie.

— Si vous êtes curieux des ouvrages de Campistron, écrivain sans imagination et sans génie, mais qui connaissait bien le théâtre et la nature, on vient d'en donner une nouvelle édition qui n'est pas élégante[1] : l'augmentation la plus remarquable de ce recueil est une tragédie intitulée *Pompéia*, fort inférieure à mon gré aux bons ouvrages de ce poëte.

— Je viens de lire *Agathe*, tragédie de Grandval père[2]; je ne vois rien au-dessous de cette burlesque bouffonnerie. Son fils, le meilleur de nos comédiens, a donné *l'Eunuque;* c'est un mélange de mauvais vers, de mauvaise prose, de mauvaises plaisanteries et de mauvaise musique. Ces deux pièces n'ont pas été jouées, non plus que *Momus philosophe*, comédie en un acte et en vers qui est aussi plate que les deux premières, mais qui n'est pas si plaisante.

— J'ignore si la plaisanterie qui suit m'est échappée dans

1. Paris, Libraires associés, 1750, 3 vol. in-12.

2. *Agathe ou la Chaste Princesse*, tragédie burlesque en trois actes et en vers, Paris, s. d., in-8. Plusieurs fois réimprimée, cette bouffonnerie fut jouée d'abord en 1749 à la barrière Blanche, chez M[lle] Dumesnil.

le temps, ou si elle vient seulement d'être faite. En tout ca[s] [j]e ne trouve point d'inconvénient à vous l'envoyer.

FUNÉRAILLES DE CLÉOPATRE.

De par Le Riche et La Cronel
La gent française est invitée
Au convoi que fait Marmontel
A sa reine discréditée :
De vous elle a bien mérité
Un *Requiescat in pace.*

Le chevalier de La Morlière,
Père putatif d'*Angola*,
Un éloge prononcera
Selon son style et sa manière;
Le doux Baillot présidera
A la triste cérémonie;
On livrera la tragédie
A Bienfait qui parodiera.

Le Riche de La Popelinière est un fermier général chez qui Marmontel loge. Cronel est le nom de Mlle Clairon, actrice chérie de cet auteur. Baillot est un courtisan de La Popelinière et Marmontel. Bienfait est le machiniste des marionnettes.

— La comédie de Mme de Graffigny a toujours le plus grand succès.

LXXIV

27 juillet 1750.

Le parlement de Paris, qui fait rarement des exemples de sévérité en certain genre, a fait brûler, dans une même semaine, deux hommes pour le péché de non-conformité et fouetter publiquement sept ou huit femmes pour le péché contraire. Ces deux événements ont fourni à M. Berchin l'idée d'une épigramme qui m'a paru assez plaisante :

une fille d'environ vingt-six ou vingt-sept ans, assez jolie quoiqu'elle louche, d'une taille dont il n'y a rien à dire. Elle a d'assez beaux bras, un son de voix intéressant, et beaucoup d'intelligence. C'est dommage qu'elle soit extrêmement maniérée et un peu froide. Le premier de ces défauts est d'autant plus insupportable qu'il ne lui donne aucune dignité, et le second d'autant plus sensible qu'elle le porte jusque dans les rôles où il faudrait le plus de chaleur. Cette actrice a choisi pour ses rôles de début celui de Lucinde dans *l'Homme à bonnes fortunes*, qui est peu de chose et qui est joué supérieurement par Mlle Gaussin. Elle y a été peu applaudie; en revanche, elle l'a été beaucoup dans *les Folies amoureuses*.

CHANSON NOUVELLE

Par M. Portelance.

Du jour je préviens le réveil;
L'Amour, ennemi du sommeil,
A ma tendre bergère
Me fait dès le matin préparer un bouquet.
Avec plaisir elle prend mon œillet,
Bientôt après elle me satisfait,
Mais c'est le cœur qui le fait faire.

Pour ne pas manquer de retou
La belle me donne à son tour
Pour ma brebis plus chère
Un ruban que sa main m'offre, toujours charmant.
Moi, dans mes vers, je peins le sentiment,
Le désir vient, nous faisons autrement,
Mais c'est le cœur qui le fait faire.

Nous bravons les vaines grandeurs,
L'univers est dans nos deux cœurs.
De notre amour sincère
Nous goûtons les transports, nous aimons les soupirs.
Sans souhaiter, les grands ont les plaisirs;
Mais nous avons la douceur des désirs;
Puis c'est le cœur qui le fait faire.

Que n'ai-je le pouvoir d'un roi!
Je ne le voudrais que pour toi,
Disais-je à ma Glycère.

Irritée, au village elle tournait ses pas;
Pour moi, dit-elle, aurais-tu plus d'appas,
Mon cher Daphnis, je ne le ferais pas
Si le cœur ne le faisait faire.

Non, non, me disait-elle encor,
Ton amour seul fait mon trésor:
Aux tendres cœurs pour plaire
Il ne faut pas des biens emprunter la splendeur;
Un amant riche est souvent imposteur;
Mais on ne peut soupçonner notre ardeur
Car c'est le cœur qui le fait faire.

Pour toujours, Glycère, aimons-nous,
Ne rompons point des nœuds si doux.
Dieu du tendre mystère,
Répands toujours sur nous tes aimables bienfaits;
Nous nous livrons aux douceurs de tes traits :
Que le désir nous enflamme à jamais,
Et que le cœur le fasse faire.

— ***Histoire d'un gentilhomme écossais aux cours de Suède et de Pologne pendant les règnes de Frédéric-Auguste et de Charles XII*** [1].

C'est un Écossais mécontent, qui quitte sa patrie en 1707 pour venir en France, d'où il passe en Pologne et en Suède. Des duels, des enlèvements, des rivalités, des travestissements, des sympathies, toutes les extravagances de nos anciens romans sont réunies dans celui-ci; tout l'avantage qu'il a sur les autres, c'est qu'il est fort court. Il est d'ailleurs écrit sans esprit, sans légèreté et sans délicatesse.

— On vient de faire partir pour le Portugal une grille d'église qui coûte deux cent mille écus. Cet ouvrage, qui a attiré l'attention de tout Paris, a été exécuté par un très-bon ouvrier nommé Destriches, sur les dessins envoyés de Portugal et faits par un architecte que je crois Italien et qui réside à Lisbonne. Nous avons été ici plus contents de l'exécution que du dessin, qui nous a paru trop composé.

— *Lucina sine concubitu; Lucine affranchie des lois du concours*. Lettres traduites de l'anglais d'Abraham Johnson [2].

1. Livre inconnu aux bibliographes.
2. Voir sur l'auteur de ce livre et sur la valeur de cette plaisanterie scientifique la jolie réimpression donnée par J. Assézat. Paris, F. Henry, 1865, in-16.

une fille d'environ vingt-six ou vingt-sept ans, assez jolie quoiqu'elle louche, d'une taille dont il n'y a rien à dire. Elle a d'assez beaux bras, un son de voix intéressant, et beaucoup d'intelligence. C'est dommage qu'elle soit extrêmement maniérée et un peu froide. Le premier de ces défauts est d'autant plus insupportable qu'il ne lui donne aucune dignité, et le second d'autant plus sensible qu'elle le porte jusque dans les rôles où il faudrait le plus de chaleur. Cette actrice a choisi pour ses rôles de début celui de Lucinde dans *l'Homme à bonnes fortunes,* qui est peu de chose et qui est joué supérieurement par Mlle Gaussin. Elle y a été peu applaudie; en revanche, elle l'a été beaucoup dans *les Folies amoureuses.*

CHANSON NOUVELLE

Par M. PORTELANCE.

Du jour je préviens le réveil;
L'Amour, ennemi du sommeil,
A ma tendre bergère
Me fait dès le matin préparer un bouquet.
Avec plaisir elle prend mon œillet,
Bientôt après elle me satisfait,
Mais c'est le cœur qui le fait faire.

Pour ne pas manquer de retou
La belle me donne à son tour
Pour ma brebis plus chère
Un ruban que sa main m'offre, toujours charmant.
Moi, dans mes vers, je peins le sentiment,
Le désir vient, nous faisons autrement,
Mais c'est le cœur qui le fait faire.

Nous bravons les vaines grandeurs,
L'univers est dans nos deux cœurs.
De notre amour sincère
Nous goûtons les transports, nous aimons les soupirs.
Sans souhaiter, les grands ont les plaisirs;
Mais nous avons la douceur des désirs;
Puis c'est le cœur qui le fait faire.

Que n'ai-je le pouvoir d'un roi!
Je ne le voudrais que pour toi,
Disais-je à ma Glycère.

Irritée, au village elle tournait ses pas;
Pour moi, dit-elle, aurais-tu plus d'appas,
Mon cher Daphnis, je ne le ferais pas
Si le cœur ne le faisait faire.

Non, non, me disait-elle encor,
Ton amour seul fait mon trésor:
Aux tendres cœurs pour plaire
Il ne faut pas des biens emprunter la splendeur;
Un amant riche est souvent imposteur;
Mais on ne peut soupçonner notre ardeur
Car c'est le cœur qui le fait faire.

Pour toujours, Glycère, aimons-nous,
Ne rompons point des nœuds si doux.
Dieu du tendre mystère,
Répands toujours sur nous tes aimables bienfaits;
Nous nous livrons aux douceurs de tes traits :
Que le désir nous enflamme à jamais,
Et que le cœur le fasse faire.

— *Histoire d'un gentilhomme écossais aux cours de Suède et de Pologne pendant les règnes de Frédéric-Auguste et de Charles XII* [1].

C'est un Écossais mécontent, qui quitte sa patrie en 1707 pour venir en France, d'où il passe en Pologne et en Suède. Des duels, des enlèvements, des rivalités, des travestissements, des sympathies, toutes les extravagances de nos anciens romans sont réunies dans celui-ci; tout l'avantage qu'il a sur les autres, c'est qu'il est fort court. Il est d'ailleurs écrit sans esprit, sans légèreté et sans délicatesse.

— On vient de faire partir pour le Portugal une grille d'église qui coûte deux cent mille écus. Cet ouvrage, qui a attiré l'attention de tout Paris, a été exécuté par un très-bon ouvrier nommé Destriches, sur les dessins envoyés de Portugal et faits par un architecte que je crois Italien et qui réside à Lisbonne. Nous avons été ici plus contents de l'exécution que du dessin, qui nous a paru trop composé.

— *Lucina sine concubitu; Lucine affranchie des lois du concours*. Lettres traduites de l'anglais d'Abraham Johnson [2].

1. Livre inconnu aux bibliographes.
2. Voir sur l'auteur de ce livre et sur la valeur de cette plaisanterie scientifique la jolie réimpression donnée par J. Assézat. Paris, F. Henry, 1865, in-16.

Le but de cet ouvrage est de faire voir qu'une femme peut concevoir et accoucher sans avoir de commerce avec aucun homme. Suivant ce système, la semence dont nous sommes produits est composée d'animalcules déjà formés et qui, disséminés dans les endroits convenables, sont pris avec les aliments et avec l'air. Du corps des hommes où ils ont pris de la force, ils passent dans la matrice des femelles où ils sont nourris plus abondamment. Après s'être assuré de l'existence de ces animalcules, l'auteur a voulu savoir s'ils pouvaient acquérir la maturité nécessaire à leur existence en passant seulement par les vaisseaux de la femme. Pour cela, il a pris de ces animalcules, les a mêlés dans une préparation chimique qu'il a fait prendre à une fille comme une médecine, a gardé à vue la personne sur laquelle il faisait son expérience, et il en est résulté un fort gros garçon.

Toute cette plaisanterie m'a paru piquante, parce qu'elle est traitée avec un air d'érudition et de gravité qui fait douter quelques instants si M. Johnson n'est pas persuadé de ce qu'il avance. Contre l'ordinaire des savants, l'auteur n'a pas poussé le badinage plus loin qu'il ne convenait, et ne s'est pas appesanti sur les détails qui auraient dégoûté de l'idée principale qui m'a paru agréable. Cette brochure réussit beaucoup à Paris, mais on m'apprend que le magistrat la veut supprimer.

ODE ANACRÉONTIQUE A LA ROSE.

Tendre fruit des pleurs de l'aurore,
Objet des baisers du zéphir,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je? hélas! crains de paraître,
Diffère un moment de t'ouvrir,
L'instant qui doit te faire naître
Est l'instant qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle
Qui subira la même loi,
Rose, tu dois périr comme elle;
Elle doit briller comme toi.

Descends de ta tige épineuse,
Prête-lui tes vives couleurs;

Tu dois être la plus heureuse
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire;
Qu'il soit ton trône et ton tombeau ;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Si quelque main a l'imprudence
De venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ta défense,
Garde une épine à mes rivaux.

Tu verras plus d'un jour peut-être
L'asile où tu vas pénétrer;
Un soupir te fera renaître
Si Thémire peut soupirer.

L'Amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher;
Éclate à ses yeux sans leur nuire,
Pare son sein sans le cacher.

Qu'enfin elle rende les armes
Au dieu qui serra mes liens
Et qu'en voyant finir tes charmes
Elle apprenne à jouir des siens.

— On a recueilli, dans un assez gros volume, les pièces qui ont été jouées au Théâtre-Italien depuis trois ou quatre ans. Ce recueil renferme quelques comédies qui ont été goûtées, d'autres qui n'ont pas réussi, et deux qui n'étaient pas de nature à être jouées.

LXXV

10 août 1750.

Le lundi 27 du mois de juillet dernier, les Comédiens français donnèrent la première représentation d'une comédie en trois actes et en vers, de M. Bret, intitulée *la Double Extravagance*. En voici l'idée :

Deux amants, le père et le fils, veulent épouser la même

personne. Le père, à qui l'on insinue que sa maîtresse déteste les vieillards, s'habille en jeune homme pour lui plaire. Le fils, convaincu que sa jeunesse lui nuira dans l'esprit du père de sa maîtresse, se met en vieillard. Quand, après plusieurs incidents, on vient à les reconnaître, le fils est préféré comme le moins fou, et le père consent, en galant homme, à un mariage qu'il ne peut empêcher. Le premier et le troisième acte de cette pièce sont regardés assez universellement comme mauvais. Le second a réussi par des plaisanteries assez mauvaises en elles-mêmes, mais qui réussissent toujours, contre les médecins. Les amis de l'auteur soutiennent que son comique est dans le goût de celui de Molière ; les indifférents trouvent que c'est du comique bas. On s'accorde assez à trouver la pièce mal écrite et sans esprit. La double extravagance de la pièce consiste, disait hier un plaisant, dans l'auteur de l'avoir faite et dans les acteurs de l'avoir jouée.

— Crébillon fils, le plus voluptueux de nos écrivains, se retire à Sens avec Mlle Stafford, qu'il épousa il y a deux ou trois ans. On ne doute pas qu'il ait imaginé cette retraite pour se débarrasser honnêtement de sa femme. On croit que cette transmigration une fois faite, le charmant auteur de *Tanza* reviendra prendre à Paris le train qu'il y a toujours mené.

— *Histoire de la princesse Jaïren, reine du Mexique*, traduite de l'espagnol, deux parties[1].

C'est un roman qui ne paraît que depuis deux ou trois jours, et dont voici à peu près l'idée :

Thekela, roi de Taoula, envoie demander en mariage la princesse Jaïren, fille unique de Fardedondac, roi de Tzécuzo. Il a tant de vices et il met tant de hauteur dans ses poursuites qu'il est refusé. Pour se venger de cet affront, il porte la guerre dans le Tzécuzo dont, à force de trahison, il vient à bout de vaincre et de faire périr le roi. La princesse, pour éviter le sort qui la menaçait, se retira à la cour de Mexique où elle fut très-bien accueillie par Izcoalt qui y régnait, et où, par sa beauté et par ses vertus, elle inspira une forte passion à Tobilos, fils aîné du monarque. On était occupé aux préparatifs nécessaires pour la rétablir dans ses États, lorsqu'elle fut enlevée par douze

1. (Composée par l'abbé Cl.-F. Lambert.) La Haye, 1750, 2 parties petit in-8.

Técubains qui la menèrent à Thekela. Ce prince lui laissa le choix entre le trône et l'esclavage, et la princesse le flatta que peut-être elle pourrait devenir un jour sensible. Par cette adresse, elle donna le temps aux Mexicains d'arriver, de combattre son tyran et de le vaincre; il périt de la main même de Tobilos. Cet aimable prince conduit en triomphe à Tzécuzo sa chère Jaïren; elle fut reçue par ses sujets en reine, et de là elle se rendit à la cour du Mexique où le vieux roi abdiqua la couronne pour la placer sur la tête de son fils qui épousa Jaïren. Leur bonheur fut troublé par Zéide, reine de Tacuba, sœur de l'infortuné Thekela, qui les avait suivis et qui nourrissait une forte passion pour Tobilos, lequel l'estimait, mais ne l'aimait pas. Cependant Askar, frère de Tobilos, brûlait d'un feu très-violent pour Zéide. L'insensibilité de cette princesse lui fit croire qu'il avait un rival, et, à force de recherches, il s'assura qu'elle soupirait pour Tobilos. Cette découverte le détermina à former secrètement une ligue avec tous les rois voisins pour perdre son frère, dont la puissance et la réputation leur faisaient ombrage. Quoique Tobilos eût été surpris, il ne laissa pas de songer à se défendre. Il forma deux corps d'armée; avec l'un il alla combattre une armée ennemie; et il laissa l'autre à Askar, dont il ignorait la trahison, pour couvrir la capitale. Tobilos fut vainqueur, mais Askar arrêta les courriers qui venaient annoncer les succès du roi, et il répandit que ce prince avait été vaincu et tué. Ce stratagème ne lui servit de rien; Zéide refusa toujours de l'écouter, et elle se poignarda avec la reine Jaïren. Askar, furieux, se mit déguisé à la tête des troupes ennemies, et alla combattre Tobilos qui revenait triomphant à sa capitale. Il en reçut le châtiment dû à ses crimes; il fut tué, et les troupes pour lesquelles il combattait dissipées. Après ce nouveau succès, Tobilos se hâte de rejoindre la reine, son épouse, et Zéide; il les trouve poignardées, et, à leur imitation, il se poignarde aussi.

La marche de ce roman est ce que j'y ai trouvé de plus passable. Le style en est maussade et manque de correction.

— *De la manière de négocier avec les souverains*, par M. de Callières, 2 volumes in-12.

Il y a environ trente ans que cet ouvrage parut pour la première fois. On vient de le refondre et d'y mêler des faits qui

du comte et de la comtesse qui, en considération de ce mariage, lui faisaient des dons considérables.

Les choses étaient dans cet état lorsque la scène change tout à coup. La nourrice d'Adélaïde, pressée par ses remords, fait déclarer au comte de Saint-Eugène qu'il est père d'Angélique, et qu'Adélaïde qu'elle a supposée à la place d'Angélique, pour les raisons qu'on lui expose, est la fille de la Soclet. Quel changement pour le comte et la comtesse de Saint-Eugène, pour Adélaïde, Angélique, le marquis d'Anglure et Cromstad ! Mais le marquis d'Anglure qui, dans son établissement, ne cherchait que celui de sa personne, épouse Mlle de Saint-Eugène, et Cromstad s'unit avec la nouvelle Angélique, l'objet de ses tendres vœux.

Cet ouvrage est écrit faiblement, mais naturellement. J'y ai trouvé assez de philosophie et beaucoup d'intérêt. Il n'y a pas ce qui s'appelle un trait d'esprit, une expression ingénieuse; il y a mieux que cela, il y a du sentiment. J'ai été blessé du caractère qu'on donne au marquis d'Anglure. L'auteur en fait un petit-maître hypocrite, et cependant un honnête homme; on a bien de la peine à concilier tout cela. Le chevalier de Mouhy a fait imprimer cet ouvrage, il avoue qu'il n'en est pas l'auteur, et on ne l'en a pas soupçonné. Il se répand que c'est l'ouvrage d'un homme en place; je ne sais ce qui en est.

LXXVI

[24 août 1750.

L'ouverture de notre Salon de peinture et de sculpture, qui doit se faire le 25 de ce mois, me détermine à avoir l'honneur de vous entretenir des artistes dont nous y verrons les ouvrages. J'en parlerai sans partialité et sans flatterie.

Carle Van Loo passe pour notre meilleur peintre. Il a été longtemps à Rome, et sa manière tient beaucoup de celle des bons peintres italiens, surtout des modernes; il compose bien et dessine encore mieux. Sa couleur est fraîche et suave, son pinceau coulant et quelquefois un peu coulé. Point d'expres-

lui avoir donné une excellente éducation, elle l'envoya à l'une des cours de l'Europe où elle espérait que Cromstad pourrait trouver le baron de Saint-Eugène, à qui elle avait écrit plusieurs fois inutilement. Le hasard conduisit précisément le jeune baron au comte, qui était ambassadeur dans cette cour. Sur sa physionomie noble et agréable, le comte lui fit quelques questions. Ses réponses lui firent connaître son fils. Il s'assura de la vérité, qu'il laissa ignorer au baron, le retint auprès de lui en qualité de page, et l'emmena ensuite avec lui en France. A peine Cromstad et Adélaïde se virent, qu'ils eurent l'un pour l'autre une tendre amitié. Elle fut troublée par Angélique, la sœur de lait d'Adélaïde, que cette jeune personne avait prise auprès d'elle et dont la fausseté et l'artifice formaient le caractère. Le marquis d'Anglure, qui recherchait Adélaïde en mariage du consentement de leurs pères réciproques, fut averti par Angélique de l'attachement de Cromstad pour Adélaïde et de leurs entretiens secrets, auxquels elle donna le plus mauvais tour. Sur ces entrefaites, Cromstad partit pour se rendre à l'armée du maréchal de Créquy. Le marquis d'Anglure l'y suivit bientôt, après avoir fait part au comte de Saint-Eugène de ses ingénieuses conjectures. Il en fut charmé, et en écrivit au baron lui-même, qui se justifia; mais Cromstad et le marquis d'Anglure avaient trop à se plaindre l'un de l'autre pour ne pas se battre. Cromstad blessa le marquis.

Il usa si généreusement de sa victoire qu'il se le réconcilia. Ce combat vint à la connaissance du comte et de la comtesse de Saint-Eugène. Cette triste nouvelle aigrit leurs soupçons. Le comte, pour arrêter un attachement si funeste, apprend à Adélaïde la naissance de Cromstad et lui recommande le secret. Cette aimable fille, autorisée par les liens du sang, donne de nouvelles marques de son amitié à Cromstad, après son retour de la campagne où il s'était distingué. Le marquis d'Anglure en est instruit à son arrivée. Sa jalousie augmente. La comtesse était tous les jours dans de nouvelles alarmes sur sa fille. M. de Saint-Eugène la rassura enfin par l'aveu qu'il lui fit de tout le mystère de son amour. Elle en aima davantage Cromstad, et l'on travailla à marier Adélaïde avec le marquis d'Anglure, et Cromstad avec Angélique. L'éducation qu'elle avait prise au couvent où on l'avait mise l'avait rendue digne des attentions

un peu rougeâtre et briqueté, mais depuis quelque temps il a beaucoup acquis du côté de la couleur. Son pinceau est fin, léger et spirituel. Il règne beaucoup d'esprit et de poésie dans ses tableaux. Il traite également bien l'histoire et le portrait à l'huile et au pastel. Il n'a point été en Italie, et il est élève de son père, aussi premier peintre du roi. Coypel joint à son talent le goût des lettres; il écrit bien en prose et en vers. Il a fait quelques comédies pleines d'esprit et de mœurs[1]. Il les lit volontiers à ses amis et les lit bien.

Restout, élève de Jouvenet, peint dans le goût de son maître. Parmi les grands sujets, il traite beaucoup mieux ceux de dévotion. Son dessin, qui est d'une grande manière, manque de correction. Sa couleur tire trop au jaunâtre, et son pinceau est facile et large. Il met peu d'expression dans ses têtes et il n'a point d'idée de la beauté. Toutes ses femmes sont laides, courtes et ignobles en général. Sa manière est peu finie; ses tableaux demandent à être vus de loin et font effet.

Dumont le Romain est un bon peintre d'histoire. Il a été longtemps en Italie, et il est propre aux grands sujets, surtout aux sérieux. Son dessin est un peu court et lourd, mais correct. Il compose bien, a peu d'expression, sa couleur tire au brun. Son pinceau est un peu lourd, ses femmes et ses têtes sont souvent ignobles.

Hallé est aussi un bon peintre d'histoire; il a été longtemps à Rome et dessine bien quoique un peu incorrectement. Il y a plus de bien que de mal à dire de sa couleur; sa touche est légère et spirituelle.

Collin de Vermont est un assez bon peintre d'histoire; il n'a ni de grands défauts ni de grandes qualités; il fait également le grand et le petit.

Oudry est un excellent peintre d'animaux. Depuis que nous avons perdu Desportes le père, qui était un homme supérieur, il est le meilleur. Il peint aussi fort bien les fleurs, les fruits, les oiseaux, enfin tout ce qu'on appelle choses naturelles. Quand il fait des paysages d'après nature, ils sont bien. Lorsque dans

1. C.-A. Coypel, le dernier des quatre artistes de ce nom, avait composé plus de trente pièces de théâtre, ballets, comédies, tragédies, bouffonneries, dont une seule (*les Folies de Cardenio*, pièce héroï-comique en trois actes) a été imprimée; le duc de La Vallière avait obtenu des autres des copies qui sont aujourd'hui perdues.

sion dans ses têtes, qui se ressemblent presque toujours et ne sont jamais assez nobles. Ses meilleurs tableaux sont à Saint-Sulpice et aux Augustins de la place des Victoires. Il peint également bien en grand et en petit.

Natoire, qui va prendre la place de de Troy à Rome, est notre plus grand peintre après Van Loo. Sa manière de dessiner est fine et quelquefois un peu incorrecte; ses figures sont souvent trop longues et trop maigres. Il n'a ni assez de beauté ni assez d'expression dans ses têtes. Sa couleur est agréable et son pinceau léger, mais quelquefois ses chairs n'ont pas assez de solidité; elles sont comme transparentes; il n'empâte pas assez.

Boucher, élève de Le Moine, a été longtemps en Italie. Il a tous les talents qu'un peintre peut avoir. Il réussit également en grand et en petit. Il peint bien l'histoire, le paysage, l'architecture, les fruits, les fleurs, les animaux. Ses compositions sont riches et d'une grande manière, sa couleur agréable et fraîche, son pinceau facile, coulant et léger, sa touche spirituelle. On lui reproche d'avoir peu d'expression, de faire des têtes de femmes plus jolies que belles, plus coquettes que nobles. Ses draperies sont presque toujours trop chargées de plis; ses plis sont trop cassés, quelquefois un peu lourds, et ne flattent pas assez la vue. Il a fait beaucoup de grands tableaux extrêmement riches, et d'après lesquels on a exécuté d'assez jolies tapisseries à Beauvais. Ces tableaux ne sont pas finis. Ils sont presque faits au premier coup; mais cela suffit pour des tapisseries. Nous n'avons point de peintre aussi gracieux que Boucher; mais il travaille pour de l'argent, et par conséquent il gâte son talent.

Pierre est fort bon. La nature et son goût l'ont fait peintre. Il a tous les talents comme Boucher. Il fait également bien le grand et le petit, le sérieux et le galant. Quelquefois, pour se réjouir, il fait ce qu'on appelle des bambochades qui sont charmantes, et dans le goût de Berghem. Ce peintre se livre trop à sa facilité.

Coypel, premier peintre du roi, compose fort bien, et son goût de dessin est correct. Il met beaucoup d'expression dans ses têtes et dans ses figures; on l'accuse même d'en mettre trop, surtout dans les yeux. Autrefois on trouvait son coloris

Ce qu'il fait de mieux ce sont les marines; il fait le paysage assez bien, mais sa touche est lourde et ses figures froides et dures.

Portail, garde des tableaux du roi à Versailles, a les talent les plus aimables et les plus singuliers. Il a beaucoup voyagé. Destiné d'abord au génie de l'architecture, il s'est tourné depuis du côté de la miniature; il dessine également bien le portrait, l'architecture, le paysage, les fleurs, les fruits, les animaux, les oiseaux et tout ce qu'on appelle les choses naturelles, le tout d'après la nature, qu'il imite parfaitement et qu'il embellit. Il ne travaille guère qu'en petit, et il emploie dans son travail les crayons de mine de plomb, la pierre noire, la sanguine, la craie, la plume, le pinceau, l'encre de Chine et les couleurs en détrempe. Ses ouvrages sont dessinés, pointillés, hachés, lavés et peints; de tout cela il en résulte les choses les plus aimables. Si Portail peint des fruits, ils ont cette fleur, cette espèce de duvet qu'on leur ôte quand on les manie; il représente le luisant qu'ont les plumes des oiseaux, et le caractère du poil des animaux. Il ne manque à ses fleurs que l'odeur; il faut avoir, pour produire de pareils ouvrages, la plus grande patience, le plus grand talent, la plus grande propreté, partout beaucoup de légèreté dans la main et un goût fin et sûr. Portail groupe à merveille, ses fonds sont de la plus grande suavité, il entend parfaitement la perspective et il a fait plusieurs vues de Paris et de Versailles de toute beauté.

Tocqué est un excellent peintre de portraits. Il n'est élève de personne et cependant sa manière ressemble beaucoup à celle de Largillière. Il dessine bien, compose bien ses portraits, et les habille galamment. Il fait tout d'après nature; ses étoffes sont belles, vraies, brillantes, et d'un beau fini. Sa couleur est vraie et fraîche, son pinceau est léger et fondu, sa touche est spirituelle et finie; enfin, si quelqu'un a approché de Van Dyck, c'est Tocqué. J'avoue que c'est mon peintre favori pour le portrai parce que je le crois le meilleur.

Nattier est peintre de portraits. Ordinairement il fait ressembler, surtout les femmes. Ses habillements sont galants, mais maniérés et sentent le mannequin; le coloris de ses chairs est souvent fort mauvais, plombé, gris, tirant à l'encre de Chine, à la brique et au noir. Il veut donner de la force, et il devient dur.

ses compositions ses fonds sont des paysages et qu'il les fait de pratique, ils tirent trop au jaunâtre ou couleur d'olive.

Chardin a les mêmes talents qu'Oudry, excepté le paysage. Il excelle aux petits sujets naïfs dans le goût flamand. On fait cas de sa composition et de son dessin. Son coloris est quelquefois un peu gris. Sa manière de peindre est singulière : il place ses couleurs l'une après l'autre sans presque les mêler, de sorte que son ouvrage ressemble un peu à la mosaïque de pièces de rapport, comme la tapisserie faite à l'aiguille qu'on appelle point-carré.

Parrocel est un excellent peintre de batailles; son dessin est grand, fier et terrible, ainsi que son pinceau. Il compose bien, met beaucoup d'expression, sa couleur est bonne; il a trop de feu pour finir ses tableaux qui ne sont quelquefois que de belles esquisses, parfois un peu dures. Sa manière est grande et large, ainsi que son exécution. Il peint actuellement les conquêtes du roi. Il y a en ce moment dans l'école de Van Loo un jeune homme qui, selon les apparences, sera un jour un grand peintre de batailles et ira bientôt en Italie.

Servandoni, né Italien, peut être regardé comme Français. Il est excellent architecte pour les grandes choses, dans le goût grec, du bel antique et de Michel-Ange. La peinture d'architecture est celle où il réussit le mieux. Sa couleur est bonne, sa touche ferme, sa manière grande et spirituelle, son pinceau gras et léger. Il invente et compose bien, car il excelle aux belles ruines. Les figures qu'on voit dans ses tableaux ne sont pas de lui, il les fait faire presque toujours par nos meilleurs peintres de figures. Il met de l'agrément et de la noblesse dans les décorations dont il est chargé ordinairement. Celle qu'il fit pour le feu d'artifice que la ville donna au mariage de l'infante est une très-belle chose, et on l'a gravée. Ce qu'il y a de plus beau dans ce pays-ci, c'est le portail de Saint-Sulpice qui est admirable en lui-même, mais qui ne répond pas au reste du bâtiment.

Vernet est à Rome; il excelle aux marines et aux sujets qui représentent des nuits, des clairs de lune, des incendies. Ses paysages ressemblent un peu à ceux de Salvator Rosa pour la touche et pour les formes.

Antoine Le Bel n'a eu de maître que l'inspection de la nature.

Ce qu'il fait de mieux ce sont les marines; il fait le paysage assez bien, mais sa touche est lourde et ses figures froides et dures.

Portail, garde des tableaux du roi à Versailles, a les talent les plus aimables et les plus singuliers. Il a beaucoup voyagé. Destiné d'abord au génie de l'architecture, il s'est tourné depuis du côté de la miniature; il dessine également bien le portrait, l'architecture, le paysage, les fleurs, les fruits, les animaux, les oiseaux et tout ce qu'on appelle les choses naturelles, le tout d'après la nature, qu'il imite parfaitement et qu'il embellit. Il ne travaille guère qu'en petit, et il emploie dans son travail les crayons de mine de plomb, la pierre noire, la sanguine, la craie, la plume, le pinceau, l'encre de Chine et les couleurs en détrempe. Ses ouvrages sont dessinés, pointillés, hachés, lavés et peints; de tout cela il en résulte les choses les plus aimables. Si Portail peint des fruits, ils ont cette fleur, cette espèce de duvet qu'on leur ôte quand on les manie; il représente le luisant qu'ont les plumes des oiseaux, et le caractère du poil des animaux. Il ne manque à ses fleurs que l'odeur; il faut avoir, pour produire de pareils ouvrages, la plus grande patience, le plus grand talent, la plus grande propreté, partout beaucoup de légèreté dans la main et un goût fin et sûr. Portail groupe à merveille, ses fonds sont de la plus grande suavité, il entend parfaitement la perspective et il a fait plusieurs vues de Paris et de Versailles de toute beauté.

Tocqué est un excellent peintre de portraits. Il n'est élève de personne et cependant sa manière ressemble beaucoup à celle de Largillière. Il dessine bien, compose bien ses portraits, et les habille galamment. Il fait tout d'après nature; ses étoffes sont belles, vraies, brillantes, et d'un beau fini. Sa couleur est vraie et fraîche, son pinceau est léger et fondu, sa touche est spirituelle et finie; enfin, si quelqu'un a approché de Van Dyck, c'est Tocqué. J'avoue que c'est mon peintre favori pour le portrai parce que je le crois le meilleur.

Nattier est peintre de portraits. Ordinairement il fait ressembler, surtout les femmes. Ses habillements sont galants, mais maniérés et sentent le mannequin; le coloris de ses chairs est souvent fort mauvais, plombé, gris, tirant à l'encre de Chine, à la brique et au noir. Il veut donner de la force, et il devient dur.

qu'on y trouve quelquefois des injures trop fortes et qu'il y règne un mauvais ton de déclamation.

— On répand depuis hier *les Canevas de la Pâris, ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'hôtel du Roule*[1]. Ce sont les aventures des filles qui peuplent la maison publique qui ait jamais été la plus autorisée dans ce pays. Quoique l'ouvrage soit mal fait, il faut le voir comme un ouvrage qui fait du bruit.

— M. de Voltaire qui, à la honte de la France, vient de se fixer à Berlin, passa, en allant de France en Allemagne, par Fontenoy. Le souvenir de la sanglante bataille qui s'y est livrée de nos jours lui inspira l'impromptu suivant :

Rivages teints du sang que répandit Bellone,
    Vastes tombeaux de nos guerriers,
J'aime mieux les épis dont Cérès vous couronne
Que des moissons de gloire et de tristes lauriers.
Fallait-il donc, grands dieux, pour un maudit village,
Voir couler plus de sang qu'aux champs du Simoïs?
Ah! ce qui paraît grand aux peuples éblouis
    Est bien petit aux yeux du sage.

LXXVII

7 septembre 1750.

L'Académie française s'assembla, selon l'usage, le 25 août, jour de la Saint-Louis. M. Chabaud, de l'Oratoire, remporta le prix de prose avec le plus plat discours qui ait jamais été fait. L'ode du chevalier de Laurès, à qui l'on adjugea le prix de poésie, vaut beaucoup mieux, quoiqu'il y ait bien du verbiage. M. Duclos lut un morceau sur les gens aimables, c'étaient des plaisanteries moitié ingénieuses et moitié burlesques sur le bon ton, sur le persiflage et sur la méchanceté de société. La multitude trouva cela très-beau, mais les gens de goût y virent beaucoup d'ex-

1. A la porte Chaillots. d. (1750), in-8, frontispice gravé. Attribué à Rochon de Chabanne et à Moufle d'Angerville, qui furent tous deux envoyés à la Bastille pour cette publication.

— M. de Rastignac, archevêque de Tours, célèbre pour s'être montré tantôt janséniste et tantôt moliniste, vient de mourir d'une indigestion. L'idée où l'on commence à être que le clergé ne payera point le vingtième a fait saisir la circonstance de cette mort pour faire l'épigramme suivante :

Rastignac sur les sombres bords
Refusait à Caron de payer le passage.
« Noir batelier, dit-il, je suis membre d'un corps
Qui de tout temps fut dans l'usage
De ne rien payer nulle part.
— Tais-toi, répond Caron, tais-toi, maudit bavard;
Tes chimériques droits excitent ma colère!
Crois-tu d'être toujours au royaume des lis?
Pluton n'est pas si débonnaire
Que l'est, là-haut, le bon Louis. »

— Un de nos bons danseurs, appelé Dehesse, vient de s'enfuir avec une jolie fille nommée Petit. On ne sait où il est allé, mais on est assuré qu'il a abandonné une femme, des enfants, et qu'il a emporté l'argent de ses créanciers.

— Une jeune personne d'environ douze ans, appelée Rivière, fille d'un Français établi à Dresde, danse depuis quatre ou cinq jours sur le théâtre de la Comédie-Française. A l'avantage d'une très-jolie figure elle joint une jambe bien faite, beaucoup d'oreille, des grâces et des ressorts naturels ; elle n'a point de bras, et a le pied trop long. Maltayre, qui lui montre depuis quatre mois, espérerait d'en faire quelque chose si l'on n'était obstiné à la ramener en Saxe dans deux mois.

— Mlle Labat, qui n'a nulle grâce et qui danse mal en femme, vient de faire le rôle de maître à danser dans *les Fêtes vénitiennes,* d'une manière qui a charmé tout le monde. Nous n'avons point d'homme qui ait la taille comme elle, ni qui danse aussi bien le menuet.

— *La Double Extravagance*, de M. Bret, est imprimée; on n'en peut presque pas soutenir la lecture.

— Les brochures pour ou contre le clergé se multiplient; il en parut une, hier, intitulée *la Voix du prêtre*, qui mérite attention. C'est une satire vive, forte, sanglante, du second ordre contre le premier. C'est selon moi une belle chose, quoi-

qu'on y trouve quelquefois des injures trop fortes et qu'il y règne un mauvais ton de déclamation.

— On répand depuis hier *les Canevas de la Pâris, ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'hôtel du Roule*[1]. Ce sont les aventures des filles qui peuplent la maison publique qui ait jamais été la plus autorisée dans ce pays. Quoique l'ouvrage soit mal fait, il faut le voir comme un ouvrage qui fait du bruit.

— M. de Voltaire qui, à la honte de la France, vient de se fixer à Berlin, passa, en allant de France en Allemagne, par Fontenoy. Le souvenir de la sanglante bataille qui s'y est livrée de nos jours lui inspira l'impromptu suivant :

Rivages teints du sang que répandit Bellone,
Vastes tombeaux de nos guerriers,
J'aime mieux les épis dont Cérès vous couronne
Que des moissons de gloire et de tristes lauriers.
Fallait-il donc, grands dieux, pour un maudit village,
Voir couler plus de sang qu'aux champs du Simoïs?
Ah! ce qui paraît grand aux peuples éblouis
Est bien petit aux yeux du sage.

LXXVII

7 septembre 1750.

L'Académie française s'assembla, selon l'usage, le 25 août, jour de la Saint-Louis. M. Chabaud, de l'Oratoire, remporta le prix de prose avec le plus plat discours qui ait jamais été fait. L'ode du chevalier de Laurès, à qui l'on adjugea le prix de poésie, vaut beaucoup mieux, quoiqu'il y ait bien du verbiage. M. Duclos lut un morceau sur les gens aimables, c'étaient des plaisanteries moitié ingénieuses et moitié burlesques sur le bon ton, sur le persiflage et sur la méchanceté de société. La multitude trouva cela très-beau, mais les gens de goût y virent beaucoup d'ex-

1. A la porte Chaillots. d. (1750), in-8, frontispice gravé. Attribué à Rochon de Chabanne et à Moufle d'Angerville, qui furent tous deux envoyés à la Bastille pour cette publication.

figure pour Bellevue, c'est la Poésie; Falconet fait le pendant, c'est la Musique.

Michel-Ange Slodtz a été longtemps en Italie, où il a fait plusieurs ouvrages considérables. Ses deux plus beaux sont une statue colossale de Saint-Bruno, en marbre, qui est posée dans Saint-Pierre de Rome, et le mausolée du cardinal d'Auvergne qui est à Vienne, en Dauphiné.

Saly est un jeune sculpteur de la plus grande espérance. Il compose bien et avec esprit, son exécution est bonne et raisonnée, et son dessin correct. Il a de l'expression, et cette expression est sage et convenable au sujet qu'il traite. Il a été longtemps à Rome, et s'y est fait distinguer par plusieurs ouvrages considérables; il travaille très-bien le marbre.

Falconet n'est guère plus âgé que Saly et a la plupart des talents de cet excellent artiste, mais à un degré inférieur. On a vu de lui au dernier Salon un modèle d'une Érigone, celui du génie de la France qui embrasse le buste du roi, et le buste de M. Falconet, célèbre médecin, qui lui ont fait beaucoup d'honneur. On est moins content de lui cette année.

Ladatte est un sculpteur joli et facile, il compose et dessine agréablement. Il est à Turin où il fait des ouvrages considérables pour le roi de Sardaigne. Les meilleurs qu'il ait faits à Paris appartiennent à MM. Dufour et de La Popelinière, deux fermiers généraux.

Adam le cadet. Cet artiste n'a pas la réputation qu'il mérite. Il a une manière plus grande, plus large, d'un plus grand goût que celle de son frère aîné, et n'est point maniéré comme lui. Il a fait le mausolée de la reine de Pologne, posé en Lorraine, assez bien composé, mais d'une médiocre exécution.

Coustou est élève de son père, qui était un bon sculpteur. Il ne peut rien faire de mieux que de ressembler à son oncle Coustou, qui était un très-grand sculpteur; il donne des espérances.

Paul Slodtz est un sculpteur de la deuxième classe. Il est fort propre à ce que l'on appelle les grands ouvrages de sculpture, comme ornements, buffets, vases, mascarons; il n'est pas assez bon pour les morceaux qui demandent plus de précision. Lui et son frère sont employés pour les menus plaisirs du roi, c'est-à-dire pour les fêtes, les catafalques, les feux d'artifice,

Grecs, et fort supérieur aux Romains. Il imite le bel antique et surtout la nature; mais quelquefois il l'imite trop exactement, et ne l'embellit pas assez. Il compose sagement et d'une grande manière ; son exécution est parfaite ; ses chairs sont de la chair; il termine beaucoup ses détails et ne néglige rien. Il dessine parfaitement et aime beaucoup à dessiner. Ses principaux ouvrages sont à Saint-Sulpice. Les plus estimés sont le petit tombeau de la duchesse de Lauragais, beau comme le bel antique, et les deux anges de métal qui portent les deux pupitres.

Toute l'Europe connaît la belle fontaine de la rue de Grenelle ; l'architecture est de Bouchardon, qui a fait de ce bel art une étude particulière et raisonnée en Italie.

Il vient de finir un Amour pour le roi. C'est un morceau presque achevé. J'imagine que le jeune homme qui a servi de modèle n'avait pas les jambes assez belles, et avait les pieds plats et longs et les bras un peu maigres, surtout le gauche. Il va faire la statue du roi, en bronze, qui sera posée vis-à-vis le pont tournant du jardin des Tuileries.

Le Moyne est ce qu'on peut appeler un très-joli sculpteur; il compose finement, élégamment et spirituellement. Son dessin et son exécution sont dans le même goût. Il cherche la manière de Bernin et n'en a pas encore saisi la noblesse. Ses femmes sont plus jolies que belles, et il est en sculpture ce que Boucher est en peinture : un peu maniéré. Il n'a point fait le voyage d'Italie et s'est contenté des instructions qu'il avait reçues de son père et de son aïeul. Ses deux beaux ouvrages sont la statue équestre du roi, en bronze, qui est à Bordeaux, et le mausolée de la marquise de Feuquières, qui est aux Jacobins de la rue Saint-Honoré. Il fait actuellement une statue pédestre du roi, en bronze, pour la ville de Rennes.

Pigalle est très-bon. Les deux ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur sont un Mercure et une Vénus. Il fait actuellement le buste de Mme de Pompadour.

Adam l'aîné travaille bien le marbre, et finit extrêmement les chairs et les détails. Son goût de dessin est sec, maigre et ce qu'on appelle mesquin et de petite manière. Ses têtes de femmes sont souvent laides. Il a fait, entre autres ouvrages, deux groupes de nymphes chasseresses et pêcheuses. Les derniers valent bien mieux que les autres. Il fait actuellement une

grande beauté. Son dessin est fin, élégant et fini. Il excelle surtout à faire des portraits en bague fort ressemblants. Il est supérieur à feu Barier, qui était très-bon.

Roettiers père et fils sont deux excellents graveurs en médailles aussi bien que Marteau qui, de plus, grave en pierres fines.

— Les Comédiens français ont donné deux représentations d'une petite pièce nouvelle intitulée *le Billet perdu*. Le fond de cette agréable bagatelle est une tracasserie de société. Il n'y a ni suite ni intrigue dans cette comédie. Ce sont quelques portraits fort chargés, faits sans occasion par un petit maître d'un style plus ingénieux que facile. Les femmes ont été si révoltées des horreurs qu'on y dit d'elles qu'on a été obligé d'affaiblir beaucoup de choses, d'en retrancher d'autres et enfin de changer le titre de la pièce, qui sera jouée la troisième fois sous le titre de *l'Impertinent*. Gresset disait qu'il faudrait l'intituler *l'Indécent*. Les deux dernières scènes, qui sont les seules théâtrales, sont de l'abbé de Voisenon. Cet ouvrage, tel qu'il est, fait honneur à M. Desmahis, parce qu'on y a trouvé de l'esprit et du style. On s'accorde à dire que c'est une copie du *Méchant*.

— On vient de faire à Paris une édition de *la Fable des Abeilles*, ouvrage traduit de l'anglais de Mandeville [1]. Le but de ce livre est de prouver que les vices sont essentiels à la société. J'ai trouvé dans ces quatre volumes des longueurs, des répétitions, des obscurités, des épisodes, des paralogismes et des choses lumineuses et profondes sur la politique, la philosophie et la religion.

— On a fait une édition des comédies de Regnard, qui est jolie et dans laquelle il y a quelques augmentations [2].

— On vient de donner au théâtre de l'Opéra trois nouveaux actes [3]. Les paroles, qui sont ridicules, sont de Moncrif, et la musique est de trois musiciens différents. Celle d'*Almasis*, qui

1. La première édition de la traduction de J. Bertrand est de Londres (Amsterdam), 1749, 4 vol. in-8.

2. Cette édition (Paris, 1750, 4 vol. in-12) est la première qui contienne *le Carnaval de Venise*, opéra imprimé en 1669.

3. *Almasis* et *Ismène* avaient d'abord été représentés sur le théâtre des petits appartements à Versailles. Ils firent ensuite partie, avec *Linus*, d'un spectacle coupé qui eut, selon M. de Lajarte, vingt-quatre représentations consécutives, ce qui était un succès pour l'époque et ne justifie guère le dire de Raynal.

est de Roger, est froide et ridicule; celle de *Linus*, qui est du marquis de Brassac, n'est que plate; celle d'*Ismène*, qui est de Rebel et Francœur, est assez agréable; mais elle est commune et pleine de souvenirs. *Almasis* et *Ismène*, qui avaient été faits pour les petits appartements, viennent d'être donnés à Paris pour la première fois; *Linus* est ancien, mais on l'a assez rajeuni. Ce spectacle n'a point du tout réussi.

Il se répand une petite épître de l'abbé de Lattaignant à l'abbé de La Porte; elle n'est ni légère ni ingénieuse. Mais elle est facile. On vient d'imprimer un *Éloge de Petit* [1], le plus célèbre de nos chirurgiens. Il est tourné d'une manière commune. Le jeune chirurgien qui l'a fait, appelé Louis, est pourtant un homme de grande espérance, et, si je ne me trompe, ce sera un jour un grand homme.

LXXVIII

21 septembre 1750.

Daullé, notre meilleur graveur en portraits, vient de graver si parfaitement un tableau de Boucher que je crois que l'idée vous en sera agréable.

La scène de ce tableau est des plus gracieuses; elle représente une mer doucement agitée; c'est le moment qui suit la naissance de Vénus et celui de son triomphe. Cette déesse apparaît sur un flot plus élevé que les autres, dans l'attitude d'une femme à demi couchée dans un bain et qu'on verrait par le dos. Elle a la tête tournée vers l'épaule gauche, et caresse un pigeon qu'elle tient à la main; trois naïades, agréablement groupées, la regardent avec admiration et lui présentent dans une grande coquille du corail et des perles. Derrière la déesse, on voit deux petits amours groupés ensemble; celui qui est le plus près d'elle tient un pigeon. Sur le devant du tableau, dans la partie droite, deux grands tritons groupés avec un dauphin tiennent des

1. *Éloge funèbre de M. Petit*. Paris, 1750, in-4. Reproduit en tête du *Traité des maladies des os* de Petit, dont Louis donna une édition en 1758.

conques marines; l'un souffle dans la sienne pour publier le triomphe et la naissance de la déesse, l'autre regarde amoureusement les naïades, divinités subalternes, comme n'osant par respect regarder la déesse. Trois amours, groupés avec un dauphin, occupent la partie gauche du tableau et le milieu sur le devant. Au-dessus de la déesse et sur le fond d'un beau ciel clair voltigent cinq amours qui soutiennent un voile comme pour la garantir des rayons du soleil. Un de ces amours semble précéder la déesse et conduire les autres; il porte dans ses mains un carquois plein de flèches, les autres répandent des fleurs. Deux pigeons volent au-dessus de ces amours. Les naïades sont également coiffées de leurs cheveux, aussi bien que la déesse, qui est nue, mais dans une attitude modeste. Sa figure est de la plus élégante proportion. A travers l'eau de la mer et la draperie de linge sur laquelle repose Vénus, on croit apercevoir quelque partie d'une grande conque marine, qui lui sert comme de lit. Enfin, dans cette grande composition, tout respire la grâce et la beauté; l'expression, la couleur, la touche et la perspective aérienne s'y trouvent à un degré éminent, ainsi que la correction du dessin. Daullé a parfaitement rendu le mérite de ce tableau dans toutes ses grâces.

— Vous avez su sans doute que l'archevêque de Sens avait dénoncé à l'assemblée du clergé les livres écrits contre la révélation et pour la religion naturelle qui se multiplient ici tous les jours; nos prélats, occupés de leurs démêlés avec la cour et de leurs plaisirs, n'ont pas jugé à propos de se mêler dans cette affaire si délicate. La discussion de toutes ces choses a été renvoyée à la Sorbonne, qui s'en occupe sérieusement. Les livres qu'elle examine sont *l'Esprit des lois*, l'*Histoire naturelle*, *les Mœurs*, la *Lettre sur les aveugles*, l'*Histoire de l'âme*, les *Pensées philosophiques*, et tout ce qui a été fait sur le clergé dans le cours de ses contestations sur le vingtième. Il commence à se répandre que la Sorbonne ne portera point de jugement doctrinal. Ces messieurs les docteurs craignent, dit-on, les arguments et les plaisanteries de nos philosophes.

— *Réflexions de Mlle ***, comédienne française*[1]. C'est une brochure d'un jeune homme qui a donné ce titre trompeur à son

1. (Par Joseph Landon.) Paris, 1750, in-12.

est de Roger, est froide et ridicule ; celle de *Linus*, qui est du marquis de Brassac, n'est que plate ; celle d'*Ismène*, qui est de Rebel et Francœur, est assez agréable ; mais elle est commune et pleine de souvenirs. *Almasis* et *Ismène*, qui avaient été faits pour les petits appartements, viennent d'être donnés à Paris pour la première fois ; *Linus* est ancien, mais on l'a assez rajeuni. Ce spectacle n'a point du tout réussi.

Il se répand une petite épître de l'abbé de Lattaignant à l'abbé de La Porte; elle n'est ni légère ni ingénieuse. Mais elle est facile. On vient d'imprimer un *Éloge de Petit* [1], le plus célèbre de nos chirurgiens. Il est tourné d'une manière commune. Le jeune chirurgien qui l'a fait, appelé Louis, est pourtant un homme de grande espérance, et, si je ne me trompe, ce sera un jour un grand homme.

LXXVIII

21 septembre 1750.

Daullé, notre meilleur graveur en portraits, vient de graver si parfaitement un tableau de Boucher que je crois que l'idée vous en sera agréable.

La scène de ce tableau est des plus gracieuses ; elle représente une mer doucement agitée ; c'est le moment qui suit la naissance de Vénus et celui de son triomphe. Cette déesse apparaît sur un flot plus élevé que les autres, dans l'attitude d'une femme à demi couchée dans un bain et qu'on verrait par le dos. Elle a la tête tournée vers l'épaule gauche, et caresse un pigeon qu'elle tient à la main ; trois naïades, agréablement groupées, la regardent avec admiration et lui présentent dans une grande coquille du corail et des perles. Derrière la déesse, on voit deux petits amours groupés ensemble ; celui qui est le plus près d'elle tient un pigeon. Sur le devant du tableau, dans la partie droite, deux grands tritons groupés avec un dauphin tiennent des

1. *Éloge funèbre de M. Petit.* Paris, 1750, in-4. Reproduit en tête du *Traité des maladies des os* de Petit, dont Louis donna une édition en 1758.

rôles, celui de Titus dans la tragédie de *Brutus* et celui de Rhadamiste dans la pièce de ce nom. Tout Paris a pris parti pour ou contre dans cette occasion, et s'est passionné pour cet acteur, comme on se passionnait autrefois à Rome pour les pantomimes. Je suis convaincu que quand les fureurs de parti seront calmées, le public trouvera que ce jeune homme a de l'intelligence, des entrailles, un jeu muet admirable, et de beaux bras; malheureusement, sa figure est ignoble, sa voix extrêmement faible, et d'ailleurs il est maniéré. Je crois qu'on ne le retiendra pas ici, et qu'il pourra bien aller en Allemagne.

— L'ambassadrice de Hollande a été si touchée de la manière dont elle a vu rendre le rôle de Mérope par M[lle] Dumesnil, la meilleure de nos actrices, qu'elle lui a fait présent d'un habit de théâtre le plus galant, le plus agréable et en même temps le plus décent que nous ayons vu depuis longtemps.

— Nous avons perdu, mardi dernier, l'abbé Terrasson, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française. Il y avait trois mois qu'il languissait et qu'il était tombé dans l'enfance. Cet écrivain s'était fait connaître dans le monde en se mêlant de la dispute de M[me] Dacier et de M. de La Motte sur les anciens. Sa dissertation sur l'*Iliade* est d'un homme qui a beaucoup d'esprit et peu de sentiment, d'un raisonneur plus que d'un homme de goût, d'un critique qui aperçoit mieux les défauts d'un ouvrage qu'il n'est sensible à ses beautés. En écrivant sur ces matières, l'abbé Terrasson prit si fort en aversion les auteurs anciens, qu'il a passé la meilleure partie de sa vie à traduire Diodore de Sicile pour prouver, disait-il, que ces anciens, qu'on admire tant, étaient des radoteurs. Outre ces deux ouvrages, il a fait un roman intitulé *Sethos*, où l'esprit, l'érudition et l'ennui se trouvent à un degré à peu près égal. La même année que l'académicien donna son roman, qui fut bafoué, Rollin publia sa *Manière d'étudier et d'enseigner les belles-lettres*, qui réussit parfaitement. On dit à ce propos qu'un homme d'esprit venait de faire un mauvais livre, et un sot un bon livre. L'abbé Terrasson était l'homme le plus simple, le plus vrai, le plus modeste, et en même temps le plus vertueux qu'on pût voir. Ce caractère lui faisait passer son athéisme, qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler. « Ces petits messieurs, disait-il en parlant des philosophes, ont besoin d'un premier être, je

ouvrage pour mieux le vendre. Quelques-unes de ses réflexions, même choisies, vous feront voir qu'elles sont toutes mauvaises ou copiées de nos meilleurs auteurs.

« L'amour n'est ni une vertu ni un vice; c'est une passion née avec l'homme, et elle prend la qualité qu'on lui donne; vertu dans les âmes bien nées, faiblesse et vice dans les âmes vulgaires. — Pour faire rire les personnes sensées il faut être sot, bête, ou excellent comédien. — La raillerie est une injure déguisée d'autant plus difficile à soutenir qu'elle porte une marque de supériorité. Pour n'être pas dangereuse il faut qu'elle blesse les indifférents sans blesser les intéressés. On peut se moquer d'un présomptueux qui a quelque endroit ridicule; mais il y a de la honte à se moquer d'un sot. Les sots sont un genre d'hommes avec qui il n'est jamais permis d'avoir raison. C'est même une sottise de montrer trop d'esprit avec eux.

« Il est rare que l'on aime ceux à qui l'on obéit, et que ceux qui commandent veulent autre chose que des respects.

« L'homme dans la fortune méconnaît tout le monde, et dans la disgrâce il n'est connu de personne. — Il faut être un peu trop bon pour l'être assez. — Le plus sûr moyen et presque le seul que nous ayons pour nous guérir de nos faiblesses et de nos passions, c'est de leur opposer des passions contraires. — La lecture et la réflexion ont cela de commun qu'elles ne sont utiles qu'aux bons esprits, et qu'elles achèvent de gâter les autres. »

ÉPIGRAMME SUR LES *Canevas de la Pâris, ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'hôtel du Roule.*

L'anagramme est souvent la voix
Par où la vérité s'explique,
Et cet art, célèbre autrefois,
Se rit encor de la critique.
Austères censeurs, taisez-vous ;
Maman Pâris à son école
Doit seule vous confondre tous :
Dans *le Roule* on trouve *Vérolle.*

— Le Kain, comédien formé par M. de Voltaire, a débuté à la Comédie-Française lundi dernier; il n'a joué depuis que deux

rôles, celui de Titus dans la tragédie de *Brutus* et celui de Rhadamiste dans la pièce de ce nom. Tout Paris a pris parti pour ou contre dans cette occasion, et s'est passionné pour cet acteur, comme on se passionnait autrefois à Rome pour les pantomimes. Je suis convaincu que quand les fureurs de parti seront calmées, le public trouvera que ce jeune homme a de l'intelligence, des entrailles, un jeu muet admirable, et de beaux bras; malheureusement, sa figure est ignoble, sa voix extrêmement faible, et d'ailleurs il est maniéré. Je crois qu'on ne le retiendra pas ici, et qu'il pourra bien aller en Allemagne.

— L'ambassadrice de Hollande a été si touchée de la manière dont elle a vu rendre le rôle de Mérope par M[lle] Dumesnil, la meilleure de nos actrices, qu'elle lui a fait présent d'un habit de théâtre le plus galant, le plus agréable et en même temps le plus décent que nous ayons vu depuis longtemps.

— Nous avons perdu, mardi dernier, l'abbé Terrasson, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française. Il y avait trois mois qu'il languissait et qu'il était tombé dans l'enfance. Cet écrivain s'était fait connaître dans le monde en se mêlant de la dispute de M[me] Dacier et de M. de La Motte sur les anciens. Sa dissertation sur l'*Iliade* est d'un homme qui a beaucoup d'esprit et peu de sentiment, d'un raisonneur plus que d'un homme de goût, d'un critique qui aperçoit mieux les défauts d'un ouvrage qu'il n'est sensible à ses beautés. En écrivant sur ces matières, l'abbé Terrasson prit si fort en aversion les auteurs anciens, qu'il a passé la meilleure partie de sa vie à traduire Diodore de Sicile pour prouver, disait-il, que ces anciens, qu'on admire tant, étaient des radoteurs. Outre ces deux ouvrages, il a fait un roman intitulé *Sethos*, où l'esprit, l'érudition et l'ennui se trouvent à un degré à peu près égal. La même année que l'académicien donna son roman, qui fut bafoué, Rollin publia sa *Manière d'étudier et d'enseigner les belles-lettres*, qui réussit parfaitement. On dit à ce propos qu'un homme d'esprit venait de faire un mauvais livre, et un sot un bon livre. L'abbé Terrasson était l'homme le plus simple, le plus vrai, le plus modeste, et en même temps le plus vertueux qu'on pût voir. Ce caractère lui faisait passer son athéisme, qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler. « Ces petits messieurs, disait-il en parlant des philosophes, ont besoin d'un premier être, je

m'en passe, moi. » « Jamais, disait-il, je ne me fierai à un homme qui croit en Dieu; il faut de toute nécessité que ce soit un sot. » On le détermina un jour à aller entendre son frère, qui était un célèbre prédicateur. Interrogé au sortir du sermon comment il l'avait trouvé: « Je n'y ai pas vu, dit-il, un mot de géométrie. » Lorsque les convulsions nous eurent rendus la fable de toute l'Europe, le ministère fit fermer le cimetière où les cendres du diacre Paris occasionnaient tant de scènes ridicules. Un janséniste, piqué, disait à l'abbé Terrasson en gémissant: « On a fait mettre sur la porte du cimetière cet ordre orgueilleux : De par le roi il est défendu à Dieu de faire ici des miracles. — Ce qu'il y a de plus étonnant, répondit l'abbé Terrasson, c'est que Dieu a obéi au roi. » Un trait achèvera de peindre cet abbé. Lorsque Law tournait la tête à toute la France par son système des billets de banque, l'abbé, qui s'était enrichi en écrivant en faveur de ce système, prit un carrosse. Un de ses amis ayant trouvé que toute cette opulence ne lui avait pas tourné la tête, et lui en ayant témoigné sa surprise: « Mon ami, lui dit Terrasson, je réponds de moi jusqu'à un million. »

— Une aventure arrivée en Provence a donné naissance à un plaidoyer qui fit beaucoup de bruit à Paris où il vient d'être imprimé. Il s'agit d'une jeune personne qui a été enlevée, et à qui son amant a mis un cadenas. Une jalousie si opposée à nos manières a indisposé toutes nos dames[1].

LXXIX

5 octobre 1750.

Comme tout le monde est maintenant à la campagne et qu'il s'imprime peu de livres en cette saison, mes nouvelles seront courtes et peut-être peu intéressantes.

1. Il s'agit du célèbre *Plaidoyer de Freydier, avocat à Nîmes, contre l'introduction des cadenas ou ceintures de chasteté*, Montpellier, 1750, gr. in-8. Une réimpression, précédée de curieux renseignements sur ce sujet délicat et accompagnée d'une planche représentant les diverses parties de la ceinture, a paru à Bruxelles, 1863, in-18; elle a eu deux tirages.

Il y a quelques mois qu'un Français, nommé Monet, alla établir une Comédie française à Londres. Ce spectacle ne fut pas du goût de beaucoup de gens; il fut d'abord troublé par la populace et ensuite supprimé par le magistrat. Quelques Anglais qui l'avaient protégé l'abandonnèrent, quand ils virent que ce goût les rendait odieux et leur devenait funeste. Un d'entre eux ne fut pas nommé membre du Parlement pour cette seule raison. De moindres choses, dit Monet, ont occasionné de pareils malheurs. Il y a quelques années que dans une semblable élection, un homme du parti contraire au candidat, pour qui le peuple paraissait le mieux disposé, s'avisa de tuer une souris et de la porter sur une espèce de plat au milieu d'une bruyante assemblée composée d'artisans et de leurs suppôts. On fut bientôt curieux de savoir ce que signifiait ce ridicule cadavre qu'on étalait ainsi gravement. Le pathétique Anglais dit, presque en pleurant, que cette infortunée souris était morte de misère et de faim précisément dans la cuisine de l'homme qu'on voulait élire. Il ajouta que ses domestiques étaient menacés du même sort, et il conclut qu'on pouvait juger de l'excès de son avarice par le malheureux destin de cette souris. Ce stratagème fit son effet; le plus faible parti prévalut et la souris donna l'exclusion à celui qui se trouva chargé de sa mort.

Monet dit toutes ces choses dans un *Mémoire* qu'il vient d'imprimer pour se justifier aux yeux de la nation[1]. Ce mémoire fait quelque bruit, parce que toutes les misères en font ici.

LXXX

19 octobre 1750.

CONSEILS A UNE JEUNE PERSONNE
PAR M. PESSELIER,

SUR L'AIR DE *la Musette* DE ROCHARD.

Vous avez les appas
De l'aimable jeunesse;

1. *Mémoire du sieur Monet, directeur de la Comédie française établie à Londres, contenant les raisons de la suppression de ce spectacle.* 1751, in-8.

italien « *Spaccio della bestia trionfante* [1] ». C'est une espèce de cours de morale de la façon d'un dominicain appelé Jordano Bruno. Ce moine fut brûlé à Rome en 1600, pour les impiétés qu'on prétend qu'il avait répandues dans ses différents écrits. L'ouvrage que j'ai l'honneur de vous annoncer n'a été traduit que parce que l'original avait été vendu 1,100 fr. à la vente de la très-belle bibliothèque de l'abbé de Rothelin. *Le Ciel réformé* n'a d'ailleurs aucun mérite. On n'y entend rien, et moi qui lis tout, je n'en ai pas pu finir la lecture. Le public ne fait aucun accueil à cette traduction.

— *Mappemonde historique, ou Carte chronologique, géographique et généalogique des États et empires du monde*, par Barbeau de La Bruyère. Cette carte, qui est dans un goût tout à fait nouveau, me paraît extrêmement utile. On y voit la naissance, l'accroissement, l'étendue et le démembrement de tous les empires du monde, de façon qu'on peut regarder cette carte comme un tableau politique de l'univers. On a coloré en plein les grands empires anciens et modernes pour les faire mieux distinguer, et qu'on voie plus aisément, par les colonnes qu'ils occupent, les pays dont ils ont été les maîtres. Certaines nations fameuses, comme les Germains ou Allemands, et les diverses sortes de Tartares qui ont fondé hors de leur pays plusieurs royaumes considérables dont la plupart subsistent encore, ont un liséré de même couleur dans ces différents pays, ce qui sert à rappeler tout à son origine. Je ne connais guère rien de plus commode pour les personnes qui aiment à lire que la nouveauté que j'ai l'honneur de vous annoncer.

ÉPIGRAMME DE M. DE BOISSY.

Milord Craff, l'autre jour, chez un marquis français
Disputait avec véhémence
Sur la grandeur et la puissance
Qui caractérisent les rois.
« Brunswick doit sur le vôtre avoir la préférence,
Dit l'Anglais au marquis, car il tient la balance.
— J'y consens, répond le Français,
Mais convenez aussi que Louis met le poids. »

1. (Par l'abbé de Vougny.) S. l. 1750, in-8.

Il y a quelques mois qu'un Français, nommé Monet, alla établir une Comédie française à Londres. Ce spectacle ne fut pas du goût de beaucoup de gens; il fut d'abord troublé par la populace et ensuite supprimé par le magistrat. Quelques Anglais qui l'avaient protégé l'abandonnèrent, quand ils virent que ce goût les rendait odieux et leur devenait funeste. Un d'entre eux ne fut pas nommé membre du Parlement pour cette seule raison. De moindres choses, dit Monet, ont occasionné de pareils malheurs. Il y a quelques années que dans une semblable élection, un homme du parti contraire au candidat, pour qui le peuple paraissait le mieux disposé, s'avisa de tuer une souris et de la porter sur une espèce de plat au milieu d'une bruyante assemblée composée d'artisans et de leurs suppôts. On fut bientôt curieux de savoir ce que signifiait ce ridicule cadavre qu'on étalait ainsi gravement. Le pathétique Anglais dit, presque en pleurant, que cette infortunée souris était morte de misère et de faim précisément dans la cuisine de l'homme qu'on voulait élire. Il ajouta que ses domestiques étaient menacés du même sort, et il conclut qu'on pouvait juger de l'excès de son avarice par le malheureux destin de cette souris. Ce stratagème fit son effet; le plus faible parti prévalut et la souris donna l'exclusion à celui qui se trouva chargé de sa mort.

Monet dit toutes ces choses dans un *Mémoire* qu'il vient d'imprimer pour se justifier aux yeux de la nation[1]. Ce mémoire fait quelque bruit, parce que toutes les misères en font ici.

LXXX

19 octobre 1750.

CONSEILS A UNE JEUNE PERSONNE
PAR M. PESSELIER,

SUR L'AIR DE *la Musette* DE ROCHARD.

Vous avez les appas
De l'aimable jeunesse;

1. *Mémoire du sieur Monet, directeur de la Comédie française établie à Londres, contenant les raisons de la suppression de ce spectacle.* 1751, in-8.

L'esprit et la finesse
Ne vous quitteront pas.
De la droite raison
Suivez toujours les traces
Et vous aurez des grâces
Dans l'arrière-saison.

Voyez dans ce ardin,
Ce que c'est qu'une rose.
De ce matin éclose,
Elle périt soudain.
Ainsi de la beauté
Passe la gloire vaine;
Ce n'était pas la peine
D'avoir tant de fierté.

Prenez vos agréments
Chez la simple nature ;
On n'a de l'imposture
Que de faux ornements.
Est-il un bien constant,
Fondé sur l'artifice?
C'est un frêle édifice
Qui s'écroule à l'instant.

Que l'esprit cultivé
Soit toujours agréable.
Le savoir sociable
Est le seul approuvé.
De riantes couleurs,
La raison doit se peindre,
Et souvent gagne à feindre,
De n'offrir que des fleurs.

Des rossignols charmants
Redoutez le ramage;
Leur chanson est l'image
De celle des amants.
Pour s'en ressouvenir
On se plaît à l'entendre;
Quand on goûte un air tendre,
On peut le devenir.

Mais aussi n'allez pas
Suivre, dans le silence,
Une grande indolence
Qui ressemble au trépas.

Dans l'art du vrai plaisir
Le cœur seul est le maître.
Mais pour le faire naître
Il faut le ressentir.

Comme le papillon
Qui séduit et s'envole,
La coquette frivole
Se livre au tourbillon.
Le titre ou la splendeur
Des belles qu'on encense
Ne vaut pas la décence
D'une aimable pudeur.

Voyez avec pitié
La volage hirondelle;
Soyez toujours fidèle
Aux lois de l'amitié.
Il ne faut s'engager
Que sous le meilleur gage ;
Mais, dès que l'on s'engage,
Il ne faut plus changer.

Dans le moindre entretien,
A beaucoup de justesse
Joignez la politesse
De qui ne saurait rien.
Ayez le ton flatteur
De la délicatesse,
Et non la politesse
Du faux adulateur.

VERS ÉCRITS SUR UN EXEMPLAIRE DE RACINE.

Racine, je te dois tout ce que j'ai d'esprit,
De sentiment, de goût, de style, d'élégance,
Et si je sais aimer, ton livre me l'apprit :
Mais mon Iris, hélas! mon Iris me trahit;
Tu ne m'as point appris à fixer sa constance.

En passant dans ses mains, en occupant ses yeux,
Rappelle-lui du moins ce que je suis pour elle.
Dans tes plus tendres vers, retrace-lui mes feux ;
Fais-la gémir du sort des amants malheureux,
Et rougir au portrait d'une amante infidèle.

— Les comédiens italiens ont donné, le 22 de septembre, la première représentation des *Fausses Inconstances*, petite comédie en un acte et en prose de M. de Moissy, auteur du *Provincial à Paris*.

L'intrigue est fondée sur un double travestissement, pivot un peu trop usé qui lui donne un grand air de ressemblance avec plusieurs autres pièces, et singulièrement avec *la Fête d'Auteuil*. Clorinde, amoureuse d'Éraste, se déguise en cavalier pour le suivre et l'épier dans une campagne, où elle rend des soins à Clarisse qu'elle croit sa rivale. Elle est accompagnée d'une nouvelle femme de chambre qui s'est aussi travestie en homme. Ce dernier déguisement donne occasion à deux méprises qui font tout le jeu et tout le plaisant de la pièce. Cette suivante est mariée avec Arlequin, qui l'a quittée depuis deux ans et qui la reconnaît dans cette campagne où il a suivi Éraste, son maître. Comme il prend Clorinde pour un jeune homme, il croit sa femme infidèle, et, la rencontrant à l'écart en tête-à-tête, il lui témoigne sa rancune en mari des plus roturiers et vient après s'en applaudir en plein théâtre en disant qu'il brûle d'en faire autant au freluquet qui le déshonore. Ce faux cavalier, qui l'entend, le saisit au collet et, tirant l'épée, le menace de le tuer. Arlequin, effrayé, implore la bonté de sa femme, qui survient; mais Clorinde ne lui accorde la vie qu'à la condition que sa soubrette lui rendra tous les coups qu'elle a reçus. Arlequin lui-même l'en prie, et lui présente sa batte. Elle feint de la prendre malgré elle, et le bâtonne par obéissance.

Éraste, de son côté, abusé par le travestissement de la suivante, la croit son rival, et joue par dépit l'amant près de Clarisse, ce qui donne lieu à une double jalousie entre lui et Clorinde. Un éclaircissement qu'il a avec elle le détrompe et lui apprend que le faux rival est une femme de chambre; il se justifie aux yeux de sa maîtresse. L'hymen est le sceau de leur raccommodement, et son valet Arlequin renoue avec sa moitié.

Cette pièce, qui réussit assez bien et dans laquelle il y a quelques scènes véritablement comiques, est suivie d'un divertissement qui ne la dépare pas. Il est d'autant plus agréable qu'il est très-court. M. Balletti, revenu d'Italie, y danse avec la demoiselle Camille un pas où il déploie beaucoup de force, de grâce et de légèreté.

— M. l'abbé de Marigny, qui est un assez mauvais écrivain, vient de nous donner une *Histoire des Arabes* en quatre volumes in-12. Je ne l'ai pas lue avec assez d'attention pour voir si l'auteur a fait de profondes et d'exactes recherches. L'ouvrage en général m'a ennuyé. J'y ai trouvé peu d'intérêt pour le fond, peu d'art dans la narration, peu d'agrément dans le style. C'est cependant le seul ouvrage un peu exact que nous ayons sur cette matière, et il n'est pas tout à fait à dédaigner.

— Mon adresse actuelle est : A l'abbé Raynal, rue Saint-Honoré, vis-à-vis la rue de la Sourdière.

LXXXI

2 novembre 1750.

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, il n'a paru ni bon ni mauvais livre. La saison des nouveautés approche, et j'espère que dans quinze jours notre littérature fournira quelque chose d'intéressant.

— Un nommé Picot vient de faire la découverte la plus singulière dont on avait ouï parler depuis longtemps. Il a trouvé le secret d'enlever, de dessus le bois, la toile et le plâtre, les peintures qui dépérissent et que l'on veut conserver. Il les remet sur toile sans les déranger ni les gâter. Il en a fait déjà plusieurs expériences qui ont parfaitement réussi, entre autres sur un plafond peint sur plâtre, au château de Choisy, par feu M. Coypel, premier peintre du roi, et sur un grand tableau d'André del Sarte, qui était peint sur bois [1]. On lui a confié plusieurs tableaux du roi qui ont besoin d'une pareille réparation.

— Le roi de France, qui est le souverain de l'Europe le plus riche en tableaux de toutes les écoles, vient d'en faire transporter une partie dans les galeries du Luxembourg. Ces chefs-d'œuvre, qui dépérissaient dans un garde-meuble, sont devenus une excellente école pour nos artistes et un amusement très-

1. Picot exposa au Salon de 1746 le rentoilage de la fresque d'Antoine Coypel.

utile pour le public. Les galeries sont ouvertes deux fois la semaine.

— Il vient de paraître une jolie estampe gravée au premier coup et à l'eau-forte, dans le goût de ce que les Italiens appellent *caricatura*, que nous avons traduit par le mot de *charge*. Elle représente un aveugle des Quinze-Vingts conduit par son chien en laisse. Il est debout devant un tableau qui est sur un chevalet; il tient d'une main une plume, et de l'autre un papier sur lequel est écrit : *Lettres sur les tableaux du Salon*[1]. Cette ingénieuse estampe nous a paru la meilleure réponse qu'on pût faire aux mauvaises critiques qui ont paru depuis quelque temps sur cette matière.

— MM. d'Illens et Franck, étrangers au service de la France, viennent de publier un volume in-4° intitulé *Plans et Journaux des siéges de la dernière guerre de Flandre*[2]. L'historique de cet ouvrage est peu de chose; ce n'est guère qu'une compilation de gazettes; mais les plans méritent la plus grande attention. Les militaires les trouvent exacts, et les graveurs élégants.

LXXXII

16 novembre 1750.

On vient de publier le prospectus de l'*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. A juger de cet ouvrage par l'annonce, par les gens qui y ont travaillé, et par les dépenses qu'on a faites, ce sera un chef-d'œuvre. Les souscripteurs ne payeront que deux cent quatre-vingts livres, et ceux qui n'auront pas souscrit, trois cent soixante-douze livres.

1. Cette planche fort rare, attribuée soit à Watelet soit à un artiste inconnu nommé Porcien, a été considérée, sur la foi de Fréron, comme relative au Salon de 1753 et dirigée contre La Font de Saint-Yenne. MM. de Montaiglon et J.-J. Guiffrey l'ont mentionnée dans leurs bibliographies du Salon de cette année, et le *Magasin pittoresque*, en la reproduisant (t. XVIII, p. 33), lui a assigné la même date. Elle a été gravée, comme on le voit, dès 1750, et n'a peut-être pas le caractère de personnalité que M. Thomas Arnauldet (v. *Gazette des Beaux-Arts*, t. IV, p. 45 et suivantes) y relève et qu'il rapproche des jolies vignettes satiriques dont Cochin a orné ses *Misotechnites aux enfers*, où La Font de Saint-Yenne est pris à partie sous le nom d'*Ardélion*.

2. Strasbourg, 1750, in-4.

vous voulez souscrire, envoyez-moi vos ordres; il ne faut ıner d'abord que soixante livres, et le reste à mesure qu'on evra les volumes.

— Comme Piron était désigné en quelque manière pour ıplacer l'abbé Terrasson à l'Académie française, le poëte ƒ, qui a toujours la fureur de médire, a lâché les épigrammes vantes. Il paraît que les arrangements sont faits pour écarter on de l'Académie et y admettre le marquis de Bissy.

Le public accueille la veine,
Et tu veux que ce seul Mécène
Fasse pour toi les premiers pas
Vers messieurs de la Quarantaine:
Pauvre Piron, garde ta peine,
Le public ne les connaît pas.

—

Ne pouvant pas vous défaire
De l'impétueux Voltaire,
Dont tant de fous sont l'appui,
Prenez Piron pour confrère,
Vrai dogue à lâcher sur lui.

—

Depuis trente ans Piron les mord,
Piron en bons mots si fertile;
Que ne l'ont-ils reçu d'abord?
Mais enfin ils sentent leur tort:
Leurs jetons vont calmer sa bile;
C'est le gâteau de la sibylle:
Cerbère le gobe, et s'endort.

—

Dans l'œuvre[1] avec un duc siége son épicier;
Tous deux également le curé les encense,
Honneur qui des bourgeois flatte l'orgueil grossier;
Mais va-t-il au seigneur tirer sa révérence:
L'antichambre ou l'escalier,
Au confrère marguillier.

Telle est l'égalité complète
Entre vous, beaux esprits jurés,
Et les prélats et gens titrés
Dont vous aimez à faire emplette.

—

. Au banc d'œuvre.

Que la vôtre est en sûreté!
On sait que dans votre patrie,
Qui respire la liberté,
L'éloge n'est jamais suspect de flatterie.
Du héros, du ministre assemblant tous les soins,
Vous avez d'un grand peuple affermi la puissance.
Nous vous applaudissions, lors même que la France
Vous aurait souhaité quelques talents de moins.
Enfin, entre elle et vous l'heureuse intelligence
Rend l'essor à nos sentiments.
Les Muses désormais partagent vos moments;
La mienne attend de vous un regard d'indulgence.
Ajoutez son tribut aux hommages divers
Que vous a rendus l'univers
Par admiration ou par reconnaissance.

VERS A Mme DE FORCALQUIER

Pour la détourner d'aller voir les tableaux nouvellement exposés au Luxembourg.

Beau chef-d'œuvre de la nature,
Que les Grâces avec l'Amour
N'oseraient peindre en miniature,
Ne venez pas au Luxembourg
Pour la gloire de la peinture.
Cette fraîcheur de teint, ce coloris charmant,
Ce sourire enchanteur que forme votre bouche,
Cette tête, cet air qui ravit et qui touche,
Fixeront tous les yeux dans le même moment;
Et l'on verrait pour lors la savante imposture
De Raphaël et de Mignard,
Céder à la simple nature,
Quand elle est, comme vous, sans défaut et sans fard.

— Mlle Beauménard, très-mauvaise mais très-belle actrice du Théâtre-Français, a joué le rôle de l'Amour dans la comédie du *Tribunal de l'Amour*, qui n'a eu qu'une représentation. On lui a adressé les vers suivants :

Ces jours passés, on vient dire à l'Amour
Qu'une beauté qui lui ressemble,
Dont les yeux blessent chaque jour
Plus de mortels que tous ses traits ensemble,
Vive, enjouée, et tendre tour à tour...

« Tudieu ! dit-il, je connais bien ma cour,
Telle beauté n'est pas commune;
Dans mes États je n'en vois qu'une :
C'est *Beauménard*, ou je m'y connais mal.
— Oui, reprit-on, est-il une autre belle?
Point l'on n'en sait, assurément c'est elle
Qui dans Paris tient votre tribunal.
Sous vos habits que d'amants la friponne
Va désormais enchaîner sous sa loi!
— Oui, dit l'Amour, il faut qu'on lui pardonne;
Chacun va la prendre pour moi. »

ÉPIGRAMME
UR LA BROCHURE INTITULÉE *la Voix du prêtre.*

Quand l'auteur presbytérien
Dit qu'un évêque ne vaut rien,
Il parle mieux qu'homme de France;
Mais il dirait tout aussi bien
En disant que la différence
Du prêtre à l'évêque n'est rien.

ÉPIGRAMME CONTRE VOLTAIRE.

Spectre mouvant, squelette décharné,
Qui n'a rien vu que ta figure,
Croirait avoir vu d'un damné
La ressemblante et hideuse peinture.
Mais en te parcourant,
Poëte impie, effréné philosophe,
On trouve enfin en te considérant
Que la doublure est pire que l'étoffe.

TROIS AMOURS FAITS PAR COYPEL ET VAN LOO, NTRES CÉLÈBRES, ET PAR BOUCHARDON, LE PRE-R SCULPTEUR DE L'EUROPE.

Coypel, Van Loo, Bouchardon, tour à tour,
A nos regards ont exposé l'Amour.
Il est fin, menaçant, un perfide sourire
Décèle son fatal empire.
On reconnaît l'auteur de nos désirs,
De nos peines, de nos soupirs.
De la plus belle flamme on redoute l'issue;
Hercule voit en arc transformer sa massue

Que la vôtre est en sûreté !
On sait que dans votre patrie,
Qui respire la liberté,
L'éloge n'est jamais suspect de flatterie.
Du héros, du ministre assemblant tous les soins,
Vous avez d'un grand peuple affermi la puissance.
Nous vous applaudissions, lors même que la France
Vous aurait souhaité quelques talents de moins.
Enfin, entre elle et vous l'heureuse intelligence
Rend l'essor à nos sentiments.
Les Muses désormais partagent vos moments;
La mienne attend de vous un regard d'indulgence.
Ajoutez son tribut aux hommages divers
Que vous a rendus l'univers
Par admiration ou par reconnaissance.

VERS A Mme DE FORCALQUIER

Pour la détourner d'aller voir les tableaux nouvellement exposés au Luxembourg.

Beau chef-d'œuvre de la nature,
Que les Grâces avec l'Amour
N'oseraient peindre en miniature,
Ne venez pas au Luxembourg
Pour la gloire de la peinture.
Cette fraîcheur de teint, ce coloris charmant,
Ce sourire enchanteur que forme votre bouche,
Cette tête, cet air qui ravit et qui touche,
Fixeront tous les yeux dans le même moment;
Et l'on verrait pour lors la savante imposture
De Raphaël et de Mignard,
Céder à la simple nature,
Quand elle est, comme vous, sans défaut et sans fard.

— Mlle Beauménard, très-mauvaise mais très-belle actrice du Théâtre-Français, a joué le rôle de l'Amour dans la comédie du *Tribunal de l'Amour*, qui n'a eu qu'une représentation. On lui a adressé les vers suivants :

Ces jours passés, on vient dire à l'Amour
Qu'une beauté qui lui ressemble,
Dont les yeux blessent chaque jour
Plus de mortels que tous ses traits ensemble,
Vive, enjouée, et tendre tour à tour...

« Tudieu ! dit-il, je connais bien ma cour,
Telle beauté n'est pas commune ;
Dans mes États je n'en vois qu'une :
C'est *Beauménard*, ou je m'y connais mal.
— Oui, reprit-on, est-il une autre belle?
Point l'on n'en sait, assurément c'est elle
Qui dans Paris tient votre tribunal.
Sous vos habits que d'amants la friponne
Va désormais enchaîner sous sa loi !
— Oui, dit l'Amour, il faut qu'on lui pardonne;
Chacun va la prendre pour moi. »

ÉPIGRAMME
SUR LA BROCHURE INTITULÉE *la Voix du prêtre.*

Quand l'auteur presbytérien
Dit qu'un évêque ne vaut rien,
Il parle mieux qu'homme de France;
Mais il dirait tout aussi bien
En disant que la différence
Du prêtre à l'évêque n'est rien.

ÉPIGRAMME CONTRE VOLTAIRE.

Spectre mouvant, squelette décharné,
Qui n'a rien vu que ta figure,
Croirait avoir vu d'un damné
La ressemblante et hideuse peinture.
Mais en te parcourant,
Poëte impie, effréné philosophe,
On trouve enfin en te considérant
Que la doublure est pire que l'étoffe.

UR TROIS AMOURS FAITS PAR COYPEL ET VAN LOO, PEINTRES CÉLÈBRES, ET PAR BOUCHARDON, LE PREMIER SCULPTEUR DE L'EUROPE.

Coypel, Van Loo, Bouchardon, tour à tour,
A nos regards ont exposé l'Amour.
Il est fin, menaçant, un perfide sourire
Décèle son fatal empire.
On reconnaît l'auteur de nos désirs,
De nos peines, de nos soupirs.
De la plus belle flamme on redoute l'issue;
Hercule voit en arc transformer sa massue

Par son vainqueur audacieux ;
Voilà bien le tyran des mortels et des dieux !
Mais vainement sa cour en malheureux foisonne ;
Vainement aujourd'hui l'ingénieux ciseau
Se joint pour nous instruire à l'habile pinceau :
Ni l'exemple ni l'art ne corrigent personne.

— Les Comédiens français donnèrent jeudi, 12 novembre, la première et dernière représentation d'une tragédie nouvelle intitulée *Aménophis*[1]. C'est l'*Artaxercès* de l'abbé Métastase, retourné et gâté. Cette pièce, mal conduite et mal écrite, est tombée malgré l'adresse qu'avait eue l'auteur d'y ramener les démêlés du clergé et de la cour, et une puissante et adroite cabale qui la soutenait. L'auteur, M. Saurin, ne s'est fait connaître qu'après la chute de son ouvrage.

1. Paris, 1750, in-8. Réimprimé au t. Ier des *OEuvres complètes* de Saurin, Paris, 1783, 2 vol. in-8.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER

NOUVELLES LITTÉRAIRES

(1747-1755).

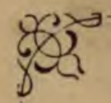
Pages.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Ce, rue Saint-Benoît. — [604]

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.



PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Ce, rue Saint-Benoît. — [604]




CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

La *Correspondance littéraire* de Grimm et Diderot tient une place unique dans les recueils du XVIIIe siècle.

Au moment où s'achève notre édition des *Œuvres complètes* de Diderot, une nouvelle édition soigneusement collationnée et annotée de la *Correspondance littéraire* ne peut être que bien accueillie. M. Maurice Tourneux s'est chargé de ce travail et nous espérons que cette publication aura le succès de la précédente, dont elle forme en quelque sorte le complément. Cette réimpression contiendra une notice biographique et bibliographique, les divers opuscules de Grimm, des lettres particulières, une table générale des noms et des ouvrages cités, enfin un portrait gravé d'après un dessin original de Carmontelle et un fac-simile d'autographe.

La *Correspondance littéraire* formera environ 10 volumes in-8° cavalier; le caractère et le papier seront semblables à ceux des *Œuvres complètes* de Diderot. Prix du volume, **6** francs.

L'édition terminée, les volumes seront portés à **7** francs pour les non-souscripteurs.

Il sera tiré 100 exemplaires sur papier de Hollande, au prix de **15** francs le volume.

Le premier volume est en vente. Les autres paraîtront à des intervalles très-rapprochés.



PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Ce, rue St-Benoît. — [604]



